

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Réveil, 5^e année, Gand, Janvier 1895 – Décembre 1895 (n°1-12).

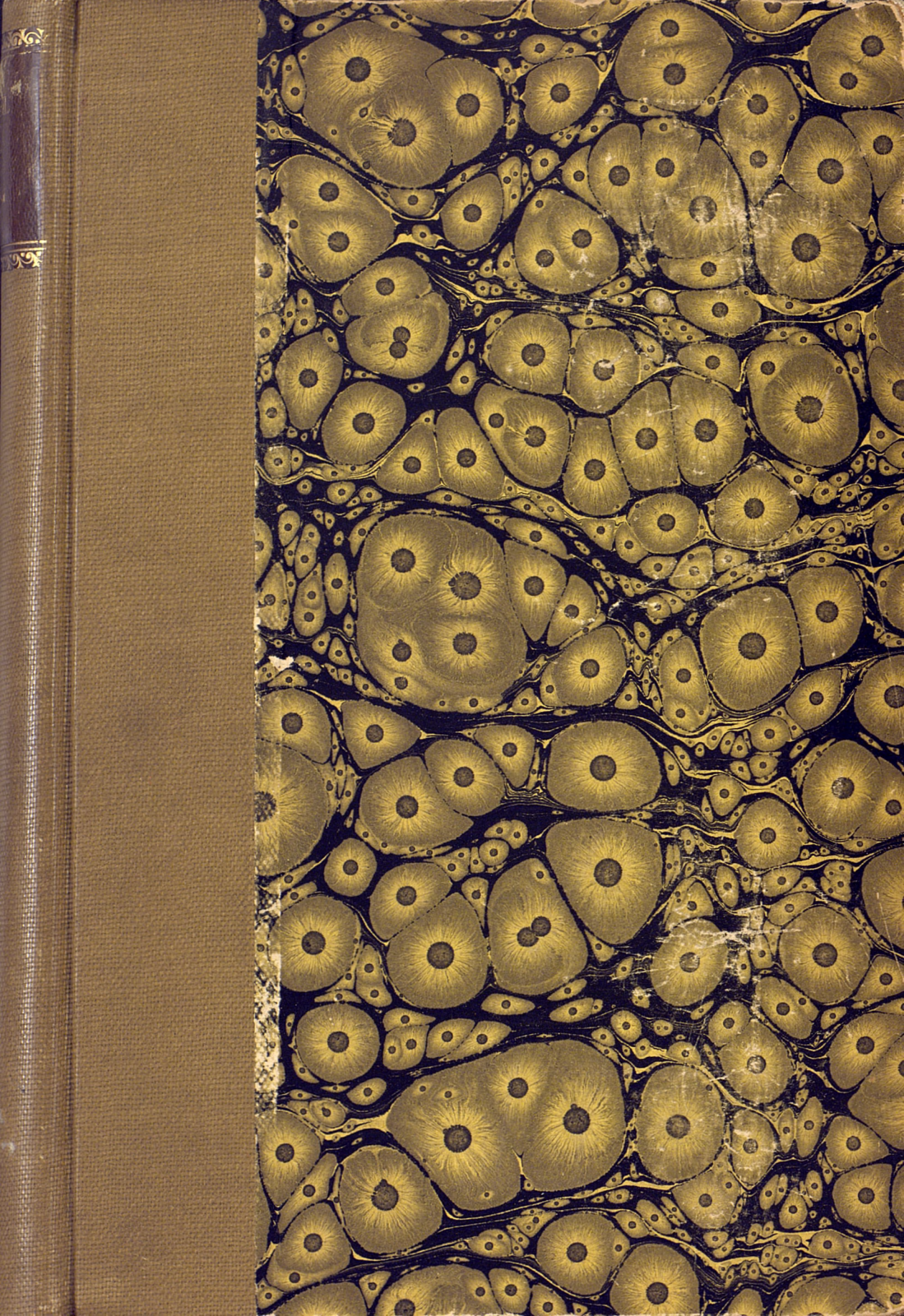
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

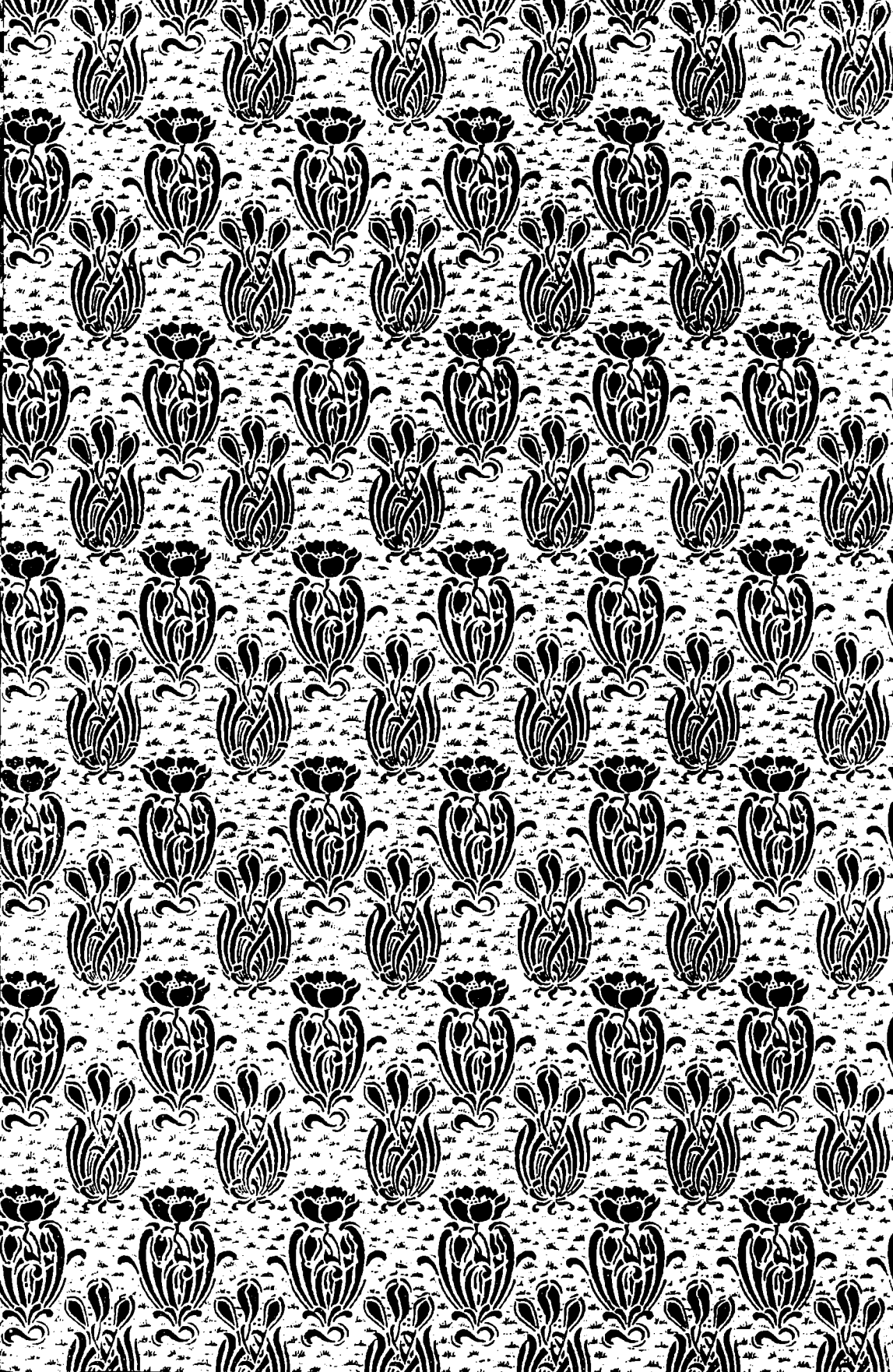
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

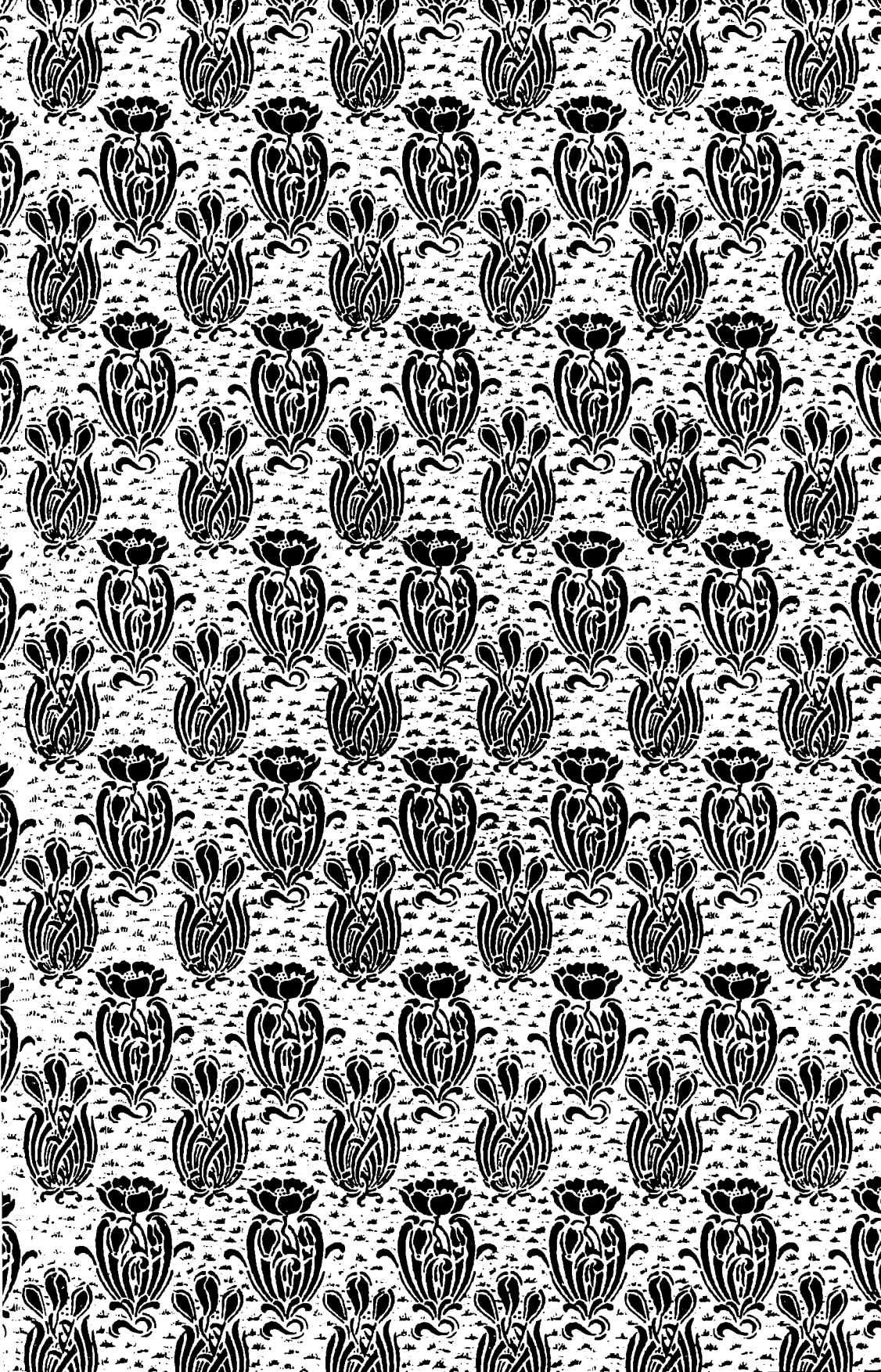
Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>









LE REVEIL

Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

Paraît le dernier jour du mois

Secrétaire de la Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL
GÉRARDY, EDMOND GLESENER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETER-
LINCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND
RASSENFOSSE, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GREGOIRE
LE ROY, RODRIGUE SERASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE
VERHAEREN.

Rédaction, Rue de la Roue, 5, Bruxelles.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

ABONNEMENT : *un an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

LE NUMÉRO : 350 centimes.

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{re} ANNÉE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires)	12 00
Prix majoré en raison de la rareté du volume	
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	6 00
IV ^e ANNÉE, 1894, un volume in-8° grand-médian de 520 pages	6 00
L'année 1895 formera deux volumes in-8° de 300 pages chacun.	

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*



COMME JE PASSAIS EN GERMANIE. (1)

Une nuit terrible, de chocs sans fin, des portières claquantes, des sifflets. Depuis longtemps Paris est loin, et la chambre close, les livres, le feu qui fait de l'hiver un ami ; mais des paysages ont passé sous une clarté de lune, divers, rapides et courant en folie, avec l'impression de la chose vaine que l'œil entrevoit sans que la main puisse l'atteindre. Il semble qu'une destinée nouvelle, en nous appelant au Voyage, ordonne d'apercevoir sans espérer connaître ; et dans le miroitement de la vitre voici que mon image m'est apparue, vertigineusement suspendue sur la fuite des vallées, des lacs et des plaines.

(1) Le premier et le troisième de ces fragments sont des études pour un poème en préparation : *la Haute Terre*.



Puis la lune s'est couchée ; des monticules mesquins ont voilé son rayonnement de songe, et seules des étendues de glace, par endroits, ont gardé quelque bleuissement lumineux. C'est la nuit. Les heurts du wagon qui se hâte vers le but, des cris de la locomotive en une chevauchée folle à travers des contrées où rien ne se devine, un départ fantastique pour un pays d'où l'on ne revient pas. — Autour de moi, mes compagnons sont endormis, comme s'il s'étaient dès longtemps résignés à cette fatalité mauvaise. Les paysages que j'entrevois tantôt doucement lazulés de lune, se sont assoupis dans la torpeur, et au milieu de l'engourdissement qui me gagne, je sens monter des pensées puériles, des gonflements, des vanités ; il y a une ridicule petite voix qui me siffle : « parmi tous ceux-là que le sommeil emprisonne, toi seul tu restes libre ; tu es *celui qui veille*. » En vérité, je relève le front, et ma solitude se sent déjà grandie ; et elle grandit si bien qu'elle se met à philosopher : « Ils dorment, et n'est-ce pas toute leur vie ? fermer les paupières, ignorer. — Toi, tu veilles, tes yeux sont large ouverts et tu regardes, à travers l'ombre, passer les formes indistinctes. »

Mais ce lyrisme naissant meurt bientôt ; l'ombre garde pour elle-même ses formes indistinctes, le silence du compartiment paraît plus lourd au milieu des petits cris rageurs du sifflet, et le tapage et le ronflement des roues et les soubresauts de ma banquette, les aveuglantes clartés apparues et disparues à chaque gare traversée peuplent décidément un abominable cauchemar, lorsque soudain une main frôle mon épaule et m'éveille, la portière s'ouvre à l'air frais purifié par la neige et, sorti de la bousculade des gens qui se pressent

autour de moi, me voici sur le pont du Rhin, à Bâle, dans la douce lumière d'un matin de soleil.

Du lointain horizon enveloppé de brumes, le fleuve avient vers la ville ; sa marche puissante est sûre, et l'on sent en lui-même l'inébranlable force des montagnes qui l'enfantèrent.

Elles sont, là-bas, en amoncellement grandiose et tranquille. Une, avancée comme un cap, perce la morne mer qui l'entoure, mais ses sœurs majestueuses s'enfoncent plus au loin, déjà presque uniformément noyées par la vapeur qui monte du fleuve. — La vapeur monte, de plus en plus elle monte, elle monte ; mais une éclaircie s'est révélée dans un jet scintillant d'iris, et c'est à présent une longue bande de nuages suspendus, qui lentement gravissent la plus haute des cîmes.

Alors, longtemps resserrée dans la prison molle des brouillards, une aurore les fait éclater soudain pour se répandre en rivières dorées, et sur les pointes dressées et les énormes blocs rejaillissent et croulent des splendeurs. La neige demeurée aux flancs des montagnes répond à la lumière d'en haut ; la tonnante symphonie des clartés roule de pic en pic, elle rebondit d'une courbe jusqu'à la courbe prochaine par tourbillons, de crête en crête, en nappes rayonnantes, en cataractes de pierrieres, — et c'est comme le fleuve lui-même, descendu des Montagnes avec un souffle de leur harmonie, et qui paraît garder, en ses fourmillantes miroitures, les parcelles brisés d'une âme de lumière.

Le fleuve s'est pâli en approchant de nous ; il n'a plus les transparences virides, que j'admirai jadis, mais sa

force limoneuse ne montre point de violence. Il passe sous nos pieds. Son courant gonflé par des semaines de neige est formidable et sans vagues, pareil à ces anciens hommes d'Allemagne, — Schongauer, Wohlgemuth, Dürer, Adam Krafft et Stosz, et l'ancêtre Guillaume et le maître de Lyversberg, — ceux-là dont il baigna le grand songe pacifique jusqu'à la lointaine Cologne, et que d'autres eaux, sœurs des siennes, sont allées rafraîchir en la féodale Nüremberg.

Au pied de la cathédrale rouge qui domine, là-haut, son vaste corps mobile, il se brise avec un petit sursaut comme s'il s'étonnait d'être si près de Holbein, Holbein le grand qui, parmi les madones de son père, mena la ronde des squelettes.

Mais tout de suite sa surface est redevenue paisible. Là-bas il se perd en une longue masse blonde ; il rentre dans son royaume de brumes et de montagnes, et l'on pense aux campagnes, aux châteaux fameux, aux cités qu'il côtoie à travers les contrées de la Germanie, jusqu'au fond des provinces de ces Hollandes tranquilles, auxquelles il apporte en ses eaux le souvenir des Cîmes qui le virent naître sous les glaces.

II

Entre la France, la Suisse et l'Allemagne, Bâle n'est d'aucun pays. C'est comme un cap jeté bien avant dans les vagues et que deux mers battent avec leurs marées, rongent par leur courant, souillent de leur folle écume sans qu'il appartienne à nulle d'elles.

L'aspect de la ville aussi, qui est pittoresque, colorée, accidentée et très belle par endroits, ajoute à cette impression une preuve qui séduit les yeux.

Ce n'est point la grandeur théologale de Bruges, ni, comme en Franconie, quelque vieux siècle longtemps immobile qui se réveille et parle. Bâle est plus composite. Ville allemande, certes en son caractère général, il s'y glisse aux détours des rues maint paysage d'une autre allure ; et certains coins y font penser, plus encore qu'aux images anciennes de la France, à des fuites de maisons, à des assemblages de lignes compliquées et pourtant douces comme il s'en voit en notre Liège celto-germanique.

Une cité pareille, située par la force des choses à l'un des confluent de la pensée humaine, doit saisir aisément l'idée nouvelle qui se glisse dans l'un ou l'autre des peuples qui la baignent ; mais il semble aussi que, prompte à s'enquérir de ce qui vient de naître, elle doive garder longtemps encore le souvenir de ce qui achève de vivre à ses pieds.

Ainsi Hans Holbein le jeune, dont on peut fixer l'image en ce décor où il vécut de 18 à 30 ans.

Il vint aussi au début d'un siècle neuf : celui où la foi s'inquiète, s'ébranle et se transforme, — où la Réforme s'annonce de loin, dès les premières années, avant de sonner ses trompettes formidables. Et, pour un peintre, quelle crise suprême que celle-là ! On le suppose ayant vécu dans la pensée religieuse des Vierges et des Saints qui couvraient les murs de l'atelier paternel. Une existence pareille à celle du père s'ouvre devant lui comme une avenue de hauts arbres tranquilles : c'est le travail probe, les songes de la douce croyance vivifiés en des

formes aimées de Saints, de Christs, de Madones, — toujours les mêmes, mais que l'artiste a appris à chérir plus intimement, au fond de l'inconnu qui se cache en leurs traditionnelles lignes sans cesse renouvelées par le génie d'un plus jeune voyant. C'est en la Vierge, en saint Jérôme, en saint Jean, que se sont incarnées ses idées de pur amour, de force, de grâce juvénile.

Mais voici les années qui passent, et l'on appréhende presque le sacrilège de reproduire ainsi le culte des images ; on ne sait s'il faut ou s'il ne faut pas croire ce qui se chuchote déjà partout, et, avec l'hésitation à chaque heure grandie, bientôt les formes autrefois préférées ne vivent plus assez en l'âme de l'artiste pour qu'il ose désormais les choisir comme la vêtue de sa pensée. Le panthéon des religieuses lignes est bouleversé ; le doute en a mutilé les statues. Alors le peintre cherche un instant en arrière et voit l'histoire antique ; puis il cherche longuement autour de lui et s'avise de modeler des images contemporaines.

Mais à un but nouveau il faut des moyens nouveaux. Si l'on ne peut plus, à présent, enclore la grâce et la force de la Foi dans les robes chastes de Marie, si le mystère n'a plus droit à la vie, faut-il donc conserver l'aspect même de ces rêves, lorsque ces rêves seront morts ? La Vierge, le Christ et les Saints devaient apparaître, sensibles mais lointains, véritables mais irréels, et leur image surnaturelle n'avait été songée que pour orner le palais de Dieu. Des figures plus proches demandent désormais à survivre par la magie de l'art, mais l'art s'abaissera vers elles en leur donnant sa force.

La femme du bourgmestre remplace dans l'atelier Marie de Magdala ; mais elle n'a pas sa chevelure dorée,

ni son front vaste, ni les courbes splendides de ses épaules et de ses hanches fléchies ; — et, surtout, elle veut en son portrait retrouver son exacte semblance plutôt qu'une synthèse eurythmique de lignes. Ailleurs, depuis longtemps déjà, les poèmes héroïques sont morts à l'avènement des immondes fableaux ; le signe de l'idéale Beauté s'efface sous le signe de la réalité.

L'artiste a perdu beaucoup de sa première foi ; au moins est-il hésitant et le sent-il déjà. Alors il jette au loin, brusquement, le songe autrefois bienvenu. A travers la matérialité du métier il cherche en la transcription *directe* de la vie ce radieux but de perfection qui le fuit, et satisfait ainsi sa soif de travail et sa probité d'art. Le trait caractéristique, — et documentaire bientôt, — se substitue aux attitudes harmonieuses, aux symboles. La nuance des glacis transparents et comme allégés se transforme en des pâtes solides où prétend se montrer la chaleur de la chair. Voici la couleur, devenue plus souple et plus forte, mais voici surtout la tâche entreprise de renouveler sur la toile ce qui existait déjà : les formes gagnent des reliefs certains, ce bras, cette joue sont de la peau véritable, on y devine la lymphe passer entre les fibres, elle doit être douce et élastique sous la pression. La perspective sensible remplace de plus en plus la perspective idéale déjà souvent délaissée ; — le tableau de chevalet est né, et c'est pour la Peinture, malgré tout le génie des premiers conquérants, une pompeuse chevauchée vers le trompe-l'œil contemporain.

Cela s'est passé à Bâle, comme en d'autres cités ; mais je disais plus haut qu'une ville comme celle-ci doit conserver longtemps le souvenir de ce qui achève

de vivre à ses pieds. Et à Bâle même, Hans Holbein le jeune me semble l'affirmer de toute sa splendeur. Je ne veux point parler ici de sa célèbre danse de la Mort, ni de ce terrible Christ aux lignes horizontales et roides, qui dépassent pourtant la seule réalité du cadavre. Mais une œuvre presque inconnue, effacée à demi et d'une étrangeté soudaine m'a longuement ému. Loin de tout réalisme une suite de grandes figures immobilise un rêve. Des faces d'hommes survivent ici glorieusement, simples ou royales ; de proportions matériellement restreintes, elles sont immenses par leur âme cachée.

Ce sont, dit le catalogue, Roboam, les députés samnites, des personnages divers, fragments d'une *peinture murale* et, par ces mots, l'intelligence créatrice de Holbein paraît se révéler tout à coup. Il fut un génie double, cet artiste qui était né à l'un des carrefours des idées ; et, avec une divination étrange, il sut appliquer sans faillir les règles de la vieille esthétique comme celles de la nouvelle venue. Au portrait sur la toile, la vérité de la chair vivante, la solide couleur, les pâtes savoureuses ; mais si le pinceau doit reprendre son ancienne mission de suivre les lignes d'une architecture, d'éclairer, d'agrandir encore les murs vastes d'une salle, les annales païennes ou bibliques ressusciteront sous des formes lointaines, non plus faites de sang, de viandes, d'étoffes que l'on touche, non plus dessinées en détail sur des fonds de perspective profonde et réelle, mais par de simples lignes, sommaires autant que décisives, et par larges tons plats qui n'arrêtent point la vue à une puérile illusion.

C'est ainsi que le Roi Roboam, par exemple, devait surgir sur la paroi. On ne le voyait pas prêt à sortir du

cadre, ainsi que jargonnent les admirations d'à présent ; on ne le voyait pas sous les apparences de la nature, — car elles eussent fait de son ombre un personnage vivant mêlé ridiculement aux hommes qui s'agitaient à ses pieds dans la salle du Conseil ; — mais il naissait loin du regard, tel qu'un prince fabuleux, reculé, reculé au plus profond de la légende, et il semble que depuis toujours les siècles ont tendu leur rideau devant son image, pour le restituer ainsi tout entier à nos songes, sans avoir pu ternir sa rayonnante couronne.

III.

A Laufen, le Rhin qui court allègrement entre ses collines, après la longue paresse du lac, précipite soudain la vitesse de ses eaux ; la terre manque sous lui, et il s'abîme avec une profonde clameur en vomissant de l'écume.

C'est la chute de Schaffhausen.

La fleuve est gonflé d'un lourd limon ; aux heurts du courant il meut ses ondes jaunes et, comme un tonnerre étouffé, on écoute les vagues jaillir, et qui s'écroulent. Mais il faut le dire, cela n'est point beau. La scène, de proportions presque géométriques, n'apparaît pas très vaste malgré tout l'espace qu'elle occupe, et malgré qu'en ces jours d'hiver quelque large glaçon parfois se dresse, et fracassé, culbute. Des hôtels modernes construits dans l'axe même de la chute, ôtent à ce tumulte toute grandeur. Sans trop de romantisme on l'eût rêvé, le vieux colosse, effondrant sa vivante énergie dans une solitude reculée ; il eût fallu un décor d'une simplicité sauvage, une forêt sans allées ou au moins un vil-

lage aux primitives maisons, avec des hommes rudes ; et l'on en veut un peu au fleuve qui, comme un cabotin vraiment, fait ses tours devant le public.

Mais plus bas sont d'autres chutes, moins célébrées. Ce n'est que la moitié du Rhin et, resserrée entre ses bords, l'eau ne peut y déployer toute son amplitude ; mais le paysage entier, avec ses habitations massées en un irrégulier village et les sommets découpés qui les entourent, ajoute à ce qu'on voit la force de son harmonie.

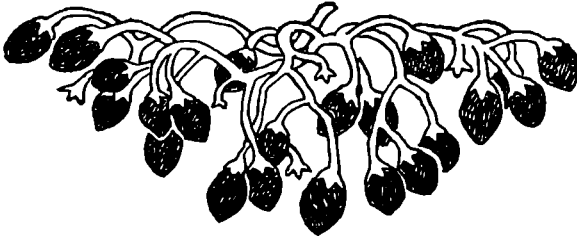
Là-bas un bras du Rhin court dans l'immense vallée, étalé largement comme pour un triomphe de faciles conquêtes. Au delà, c'est la courbe puissante des montagnes, mais trop au loin déjà pour captiver tout l'horizon, et qui semblent fuir en levant leurs bras enchaînés. Et ici, en ligne verticale, une abrupte forêt sur des rocs, une crête aiguë, une fente qui s'ouvre, et soudain la chute en mamelons jusqu'à ce bras du fleuve où des rapides blanchissent, les eaux crient de colère et se heurtent et se cabrent et tout à coup bondissent avec un sursaut de folie.

Mais des blocs de rocher sont demeurés sous la tourmente qui se précipite contre eux ; ils percent l'écume folle quand elle veut couvrir leurs hautes pointes, et les vagues sont tranchées en tumulte.

Or il y a dans l'action invariable de ces blocs, il y a dans cette lutte une sorte de figure d'héroïsme que l'on doit regarder avec des yeux avides. Ce n'est point parce que les chocs des flots résonnent en nous-même avec un roulement guerrier de tambours ; mais si, d'un peu loin, on se retourne pour voir encore, en vérité l'âme est saisie par l'éloquente image de cet ilot, avec ses

hommes frustes et massifs, ses maisons comme eux-mêmes étrangères à notre âge, et sur cette pierre que le fleuve incessamment ronge et ébranle, la tour dressée et qui résiste, comme une immobile volonté.

ALBERT MOCKEL.



FONTAINE DE VIE

à Stéphane Richelle.

*Rêve, dans le sombre azur endormi,
Face furtive, et toi qui fuis,
Hôte, qu'amena le sourire d'une heure,
Bonheur, et toi dont l'aile effleure,
Subtil Amour ; —*

*C'est une même fée ingénue et sans trace,
Qui nous échappe et nous déçoit,
De son geste et de sa voix,
Et dont le vol dans l'air miraculeux s'efface ;
De gemmes coiffée,
La même fée.*

*Mais le cœur d'un bel enfant,
— Comme son trône et sa couronne —
Peut contenir un instant
Le fée fuyante ;
Car pour son silence et sa beauté,
Sa fraîche innocence et sa clarté,
Il est l'élu de cette heure de grâce,
Et de bonheur :*

*La fée à la fontaine passe
Et baigne ses mains lasses
D'avoir cueilli des fleurs.*

*Maintenant, l'heure heureuse est passée,
 La torche au cœur du bel enfant est renversée ;
 La flamme s'est éteinte au fond du lac dormant,
 Et c'est le soir qui tombe, avec apaisement.
 Mais l'ombre, l'air calme et le cœur pieux prolonge
 La fuite au sommeil bleu de ta voile, ô blanc songe,
 Et sous la paupière où s'est captivé le jour
 Ta merveilleuse fleur intérieure, Amour !*

*Dans la fontaine où le soir dort,
 Vêtu de silence et de roses,
 L'ombre, Enfant, de la fée encor,
 Comme en un cœur, repose.*

*Le passant, fatigué de l'âpre route sombre,
 Et mourant de sa lassitude et d'être seul,
 Et qui par la forêt et les halliers de l'ombre,
 Cherche la lumière et le seuil,
 Avec son pampre où rit l'automne,
 Et la joie et la paix que sa guirlande ordonne ;
 Ce soir mourant, pauvre, s'assoit
 À la source qu'il aperçoit
 Par les feuillages de la grotte au crépuscule.
 — Et là s'attarde et joue encor
 Un peu de crépuscule avec des cailloux d'or —
 Puis il se penche et boit ; il tressaille et chancelle,..
 Et lève son visage où tout un ciel ruisselle ;
 Il pâlit et s'étonne, et rit, et tombe, et crie :
 O mains de fée ! O fleurs des eaux ! J'ai bu la vie !*

CHARLES VAN LERBERGHE.

LES DISCIPLES A SAIS.

(Fragment).

Il est bien hasardeux, reprit un autre, de vouloir ainsi recomposer la nature à l'aide de ses forces et de ses phénomènes extérieurs, et de la faire passer, tantôt pour un feu monstrueux, tantôt pour un accident étrangement conformé, tantôt pour une dualité ou une trinité ou pour quelque autre force singulière.

Il serait plus vraisemblable qu'elle fût le produit d'un incompréhensible accord d'êtres infiniment différents, le lien miraculeux du monde spirituel, le point de jonction et de contact d'univers innombrables.

Eh bien ! qu'on le hasarde, dit un troisième. Plus le filet que lance le hardi pêcheur est capricieusement tissé, plus la capture est abondante. Qu'on encourage simplement tout homme à poursuivre sa route aussi loin que possible, et que chacun soit le bienvenu qui enveloppe les choses d'une fantaisie nouvelle. Ne pensez-vous pas que ce sera précisément aux systèmes bien combinés que le futur géographe de la Nature empruntera les points de repère de sa grande carte de la Nature ?

Il les comparera entre eux ; et cette comparaison nous apprendra d'abord à connaître la terre singulière. Mais la connaissance de la nature différera encore immensément de l'interprétation qu'on en aura. Le mathématicien proprement dit en arrivera peut-être à pouvoir susciter en même temps un plus grand nombre de forces de la nature, à mettre en mouvement des phénomènes plus grandioses et plus utiles. Il pourra jouer de la Nature comme d'un gigantesque instrument ; et cependant, il ne la comprendra pas. Ceci est le don de l'historien de la Nature, de celui qui connaît les temps, de celui qui, connaissant l'univers, cette scène supérieure de l'histoire naturelle, observe la signification des choses et l'annonce d'avance. Ce domaine est encore inconnu et sacré. Seuls, des envoyés divins ont laissé tomber quelques paroles qui appartiennent à cette science supérieure, et il faut s'étonner que des esprits pleins de pressentiments aient négligé ces pressentiments-ci et aient voulu rabaisser la Nature à n'être qu'une machine uniforme, sans passé et sans avenir. Tout ce qui est divin a une histoire, et la Nature, le seul tout auquel l'homme puisse se comparer, ne serait pas, aussi bien que l'homme, comprise dans une histoire ou, ce qui revient au même, n'aurait pas d'esprit ?

La Nature ne serait pas la Nature si elle n'avait pas d'esprit, elle ne serait pas cette unique contre-épreuve de l'homme, elle ne serait pas l'indispensable réponse à cette question mystérieuse, ou la question de cette réponse infinie.

Seuls les poètes ont senti ce que la Nature peut être à l'homme, reprit un bel adolescent et l'on peut affirmer

que la plus parfaite la solution d'humanité se trouve en eux, et qu'ainsi chaque impression se propage avec pureté, de tous côtés, en toutes ses modifications infinies, à travers le cristal et la mobilité de cette solution. Ils trouvent tout dans la Nature.

C'est à eux seuls que son âme ne demeure point étrangère, et ce n'est pas en vain que dans les relations qu'ils ont avec elle, ils cherchent tous les bonheurs de l'âge d'or. La Nature a pour eux toute la variabilité d'un caractère infini, et plus que l'homme le plus spirituel et le plus plein de vie, elle surprend par ses trouvailles et ses détours profonds, par ses rencontres et ses déviations, par ses grandes idées et ses bizarreries. L'inépuisable trésor de ses fantaisies ne laisse aucun de ses familiers s'en aller les mains vides. Elle sait tout embellir, tout animer, tout confirmer ; et si, en quelques détails, un mécanisme inconscient et sans signification paraît seul régner, l'œil qui regarde au fond des choses aperçoit une merveilleuse sympathie avec le cœur humain, dans la coïncidence et la suite des accidents particuliers. Le vent est un mouvement de l'air qui peut avoir maintes causes extérieures ; mais n'est-il pas autre chose pour le cœur solitaire et gonflé de désirs, lorsqu'il passe, provenu d'une contrée très chère, et qu'avec mille murmures mélancoliques et obscurs, il semble fondre la tranquille souffrance dans un profond et mélodieux soupir de la Nature entière ? Est-ce que le jeune amant ne trouve pas exprimée, lui aussi, avec une vérité admirable, toute son âme lourde de fleurs, dans la jeune et pudique verdure des prairies printanières ? Et la luxuriance d'une âme qui vient de se baigner dans l'or du vin, parût-elle jamais plus précieuse et plus

riante que dans une grappe de raisins lourds et brillants, qui se cachent à demi sous les feuilles ? — On accuse les poètes d'exagération, on se contente de leur pardonner, en quelque sorte, leur langage impropre et imagé, on se contente, sans approfondir davantage, d'attribuer à leur fantaisie cette Nature merveilleuse qui entend et qui voit un grand nombre de choses que d'autres n'entendent ni ne voient, et qui dans un délire aimable traite le monde réel au gré de ses caprices ; mais il me semble que les poètes exagèrent encore bien trop timidement, qu'ils ne soupçonnent qu'obscurément les prestiges de cette langue, et qu'ils jouent avec la fantaisie comme un enfant avec la baguette magique de son père. Ils ne savent pas quelles forces leur sont soumises, quels univers doivent leur obéir. N'est-il donc pas vrai que les pierres et les forêts obéissent à la musique et que domptées par elle, elles se soumettent à tous les caprices comme des animaux domestiques ? Est-ce que réellement les plus belles fleurs ne fleurissent pas autour de la bien-aimée et ne se réjouissent-elles point de la parer ? Le ciel, pour elle, ne devient-il pas plus serein, et la mer ne se calme-t-elle pas ? Toute la nature, aussi bien que le visage et les gestes, le pouls et la couleur de la face, n'exprime-t-elle pas l'état de cet être supérieur et étrange que nous appelons l'homme ? Le rocher ne devient-il pas un *toi* véritable dans le moment que je lui parle ? Et que suis-je autre chose que le fleuve quand je regarde mélancoliquement dans ses flots, et que mes pensées se perdent dans son cours ? Seule, une âme tranquille et voluptueuse peut comprendre le monde des plantes. Seul, l'enfant joyeux ou le sauvage peut comprendre les animaux. Je ne sais

si quelqu'un comprit jamais les pierres et les étoiles ; mais celui qui les comprit dut être un être supérieur. Ce n'est qu'en ces statues qui nous restent des temps passés de sa beauté humaine, que transparaissent ainsi l'esprit profond et la compréhension singulière du monde minéral ; et devant elles, le contemplateur recueilli se sent entourer d'une écorce de pierre qui semble se développer vers l'intérieur. Le sublime pétrifie, et c'est pourquoi il ne nous est pas permis de nous étonner devant le sublime de la Nature et devant ses effets, ou d'ignorer où ce sublime se trouve. La nature ne pourrait-elle pas s'être pétrifiée à la vue de la face de Dieu, ou dans la terreur que lui causa l'arrivée des hommes ?

Ce discours plongeait celui qui avait parlé le premier dans une méditation profonde. Les montagnes lointaines devenaient obscures, et le soir, avec une intimité douce, s'étendait sur le paysage. Après un long silence on l'entendit parler ainsi : Pour comprendre la Nature, il faut qu'on la laisse se développer intérieurement en son intégrité. Il faut qu'en cette entreprise on se laisse uniquement déterminer par l'aspiration divine vers des êtres qui nous sont égaux, et par les conditions nécessaires à la perception de ceux-ci.

L'homme qui pense retourne à la fonction originelle de son être, à la contemplation créatrice, à ce point même où produire et savoir ont les plus étranges relations, à ce moment fécond de la jouissance proprement dite, de l'auto-conception intérieure. Lorsqu'il s'abîme tout entier dans la contemplation de ce phénomène primitif, il voit se développer devant lui, en des temps et des espaces nouveau-nés, et tel qu'un spectacle illimité, l'histoire de la génération de la Nature ; et tout point

fixe qui se forme dans la fluidité sans bornes, devient pour lui une manifestation nouvelle du génie de l'amour, un lien nouveau entre le *toi* et le *moi*.

La description soignée de cette histoire intérieure de l'univers, est la véritable théorie de la Nature.

De l'enchaînement de son monde spirituel en soi, et de son harmonie avec l'univers, se forme de lui-même un système de pensée qui devient l'image fidèle, et la formule de l'Univers.

Oui, dit un autre, rien n'est plus remarquable que la grande simultanéité de la Nature. Partout, la Nature semble présente tout entière. Toutes les forces de la Nature sont en activité dans la flamme d'une lumière; et ainsi, partout, elle se représente et se transforme sans cesse, fait naître en même temps des feuilles, des fleurs et des fruits. Elle est, au milieu du temps, présente, passée et future à la fois, et qui sait en quel genre spécial de lointain, elle travaille de même. Qui sait si ce système de la nature n'est pas autre chose qu'un soleil universel, que rattachent une lumière, un courant et des influences, perçus d'abord par notre esprit et qui, hors de celui-ci, répandent sur cette nature l'esprit de l'univers et distribuent à d'autres systèmes l'esprit de cette nature.

Quand le penseur, dit le troisième, devient un artiste actif, et que par une application adroite de ses mouvements spirituels il cherche à réduire l'univers en une figure simple et qui paraît énigmatique, et qu'avec des mots il décrit les lignes des mouvements, il faut que l'amant de la Nature admire cette entreprise audacieuse, et qu'il se réjouisse du progrès des aptitudes humaines. C'est avec raison que l'artiste donne la première place

à l'activité, car son essence est de faire et de produire avec science et volonté, et son art est de pouvoir employer en toutes choses son instrument, de pouvoir imiter l'univers à sa manière, et c'est pourquoi le principe de son univers devient l'activité, et son univers devient son art. Ici aussi la Nature se manifeste dans une beauté nouvelle ; et seul l'homme qui ne pense pas rejette avec mépris les mots illisibles et étrangement mêlés.

Le prêtre dépose avec reconnaissance sur l'autel cette science nouvelle et sublime à côté de l'aiguille magnétique qui jamais ne se trompa et qui ramena par les routes sans traces de l'océan d'innombrables vaisseaux aux côtes coutumières et dans les ports de la patrie.

A côté du penseur, il y a encore d'autres amants du savoir qui sans s'appliquer avant tout à produire par la pensée, et sans vocation pour cet art, aiment mieux devenir des disciples de la Nature, et trouvent plus de joie à apprendre qu'à enseigner, à éprouver qu'à faire, à recevoir qu'à donner. Quelques-uns ne sont pas inactifs et, sachant l'omniprésence et les affinités universelles de la Nature, et convaincus d'avance du caractère incomplet et de la continuité de toute chose particulière, ils choisissent avec soin un phénomène, et tiennent l'œil obstinément fixé sur l'esprit de ce phénomène qui revêt mille formes changeantes. Puis à l'aide de ce fil conducteur ils parcourent tous les recoins du laboratoire afin de pouvoir dresser la carte des routes de ce labyrinthe.

Lorsqu'ils ont achevé ce pénible travail, un esprit plus élevé les pénètre à leur insu, et il leur devient facile de raisonner de la carte qu'ils ont devant eux et

de montrer le chemin à ceux qui cherchent. Leur travail est d'une utilité inappréciable, et les contours de leur carte concorderont d'une façon surprenante avec le système du penseur ; à la grande consolation de celui-ci, ils lui auront fourni involontairement la preuve vivante de ses théories abstraites. Ceux qui demeurent oisifs, attendent, comme des enfants, qu'un être ami et supérieur, qu'ils vénèrent ardemment, leur départe la connaissance de la Nature qui leur est nécessaire. En cette vie si brève, ils ne veulent pas consacrer à des occupations extérieures leur attention et leur temps, et les dérober au service de l'amour. Par une sainte vie ils ne cherchent qu'à acquérir de l'amour et à en répandre, sans se soucier du grand spectacle des forces. Ils remettent tranquillement leur destin aux mains de ces puissances, tandis que les remplit l'intime conscience de leur inséparabilité d'avec l'être supérieur, et que la Nature ne les touche qu'en tant qu'elle est l'image et la propriété de celui-ci. Qu'ont-elles besoin de savoir, ces âmes bienheureuses, qui ont choisi la part la meilleure, et qui, telles qu'une pure flamme d'amour en ce monde terrestre, ne resplendissent que sur le faite des temples ou à la cîme des navires errants, en signe de feu céleste qui inonde toutes choses ? Bien souvent, ces enfants qui aiment, surprennent, en des heures sacrées, d'admirables secrets de la Nature, et les révèlent avec une ingénuité inconsciente. Le savant les suit à la trace pour recueillir tous les joyaux qu'en leur innocence et leur joie ils ont semé par les routes. Le poète qui sent ce qu'ils sentent, rend grâce à leur amour, et cherche, par ses chants, à transplanter cet amour, germe de l'âge d'or, en d'autres temps et en d'autres contrées.

Ah ! s'écria le jeune homme, les yeux étincelants, quel est l'homme dont le cœur ne tressaille de joie lorsque la vie intime de la Nature lui pénètre l'âme en sa plénitude ! Lorsque ce sentiment puissant, auquel la langue humaine ne peut donner d'autres noms que les noms de volupté et d'amour, s'étend en lui comme un parfum irrésistible, dissolvant toute chose ; lorsque tremblant d'une douce anxiété il s'abîme dans le sein obscur et attrayant de la Nature, que la pauvre personnalité se perd dans les flots envahisseurs de la volupté, et que rien ne demeure, qu'un foyer de l'incommensurable force génératrice, un tourbillon dévorant sur l'immense Océan !.. Quelle est donc cette flamme qui jaillit de tous côtés ? Un intime embrassement, dont le doux fruit retombe en voluptueuse rosée. L'eau, enfant première-née de ces aériennes fusions, ne peut renier sa voluptueuse origine et, avec une toute puissance céleste, se montre en élément d'amour et d'union sur la terre. Ce n'est pas à tort que d'anciens sages ont cherché en elle l'origine des choses ; et vraiment ils ont parlé d'une eau plus sublime que l'eau des fontaines et des mers. En elle se manifeste le fluide originel, tel qu'il apparaît, et c'est pourquoi il faut que les hommes l'honorent toujours comme une déesse. Combien peu sont descendus jusqu'ici dans les mystères de la fluidité ! Pour combien d'hommes, ce pressentiment de la jouissance et de la vie suprême ne s'est jamais élevé tout au fond de l'âme enivrée ! Dans la soif se manifeste cette âme universelle, ce violent désir de la fluidité. Ceux qui sont ivres n'éprouvent que trop ces surnaturelles délices de l'élément liquide ; et au fond, toutes les sensations agréables, sont des liquéfactions diverses,

des mouvements de cette invisible mer universelle, et le réveil est le commencement du reflux. Que d'hommes s'arrêtent au bord des cours d'eau enivrants et n'entendent point le doux chant de nourrice de ces eaux maternelles, et ne savent point jouir de l'adorable jeu de leurs flots infinis. A l'âge d'or, nous vivions comme ces flots ; dans les nuages multicolores, mers flottantes et sources de tout ce qui existe sur la terre, aimaient et s'engendraient en des jeux éternels, les races des humains ; et les enfants du ciel les y venaient visiter.

Ce n'est que lors de ce grand événement, que les légendes sacrées appellent le déluge, que ce monde florissant disparut. Une puissance ennemie rabattit la terre ; et seuls, quelques hommes, accrochés aux rochers des montagnes nouvelles, demeurèrent dans un univers étranger. Qu'il est étrange, que précisément les plus saints et les plus adorables phénomènes de la nature, demeurent entre les mains d'hommes aussi morts que le sont d'ordinaire les chimistes ! Ces phénomènes qui éveillent puissamment le sens créateur de la Nature, ces phénomènes qui devraient demeurer le secret des amants et le mystère de l'humanité supérieure, sont follement et effrontément provoqués par des esprits grossiers qui ne sauront jamais quels prodiges enveloppent leur vaisseau de verre ! Les poètes seuls devraient pouvoir manier les liquides, et pourraient en parler à la Jeunesse. Les laboratoires deviendraient des temples, et les hommes honoreraient d'un culte nouveau leurs liquides et leurs flammes. Combien les villes que baigne la mer ou un grand fleuve s'estimeraient de nouveau heureuses ! Chaque fontaine redeviendrait l'asile de

l'amour, et le séjour des sages. C'est bien pour cela que rien plus que l'eau et le feu n'attire les enfants, et toute rivière leur promet de les mener en des contrées plus belles. Ce n'est pas seulement un reflet du ciel que nous voyons dans l'eau, c'est un doux rapprochement, un signe de voisinage ; et quand la passion inapaisée veut s'élever vers les hauteurs sans bornes, l'amour heureux aime à descendre dans la profondeur sans limite.

Mais il est inutile de vouloir enseigner et prêcher la Nature. Un aveugle-né n'apprend pas à voir, malgré tout ce qu'on peut lui dire de la lumière, des couleurs et des formes. De même nul ne comprendra la Nature qui ne possède pas l'organe nécessaire, l'instrument intérieur qui crée et analyse ; nul ne la comprendra qui, spontanément, ne la distingue et ne la reconnaît en toutes choses et qui, grâce à une joie innée d'engendrer et se sentant une intime et multiple affinité avec tous les corps, ne se mêle à tous les êtres de la nature, par l'intermédiaire de la sensation, et ne se retrouve, pour ainsi dire, en eux. Mais celui qui possède vraiment le sens de la Nature et qui l'a exercé, jouit de la Nature tandis qu'il l'étudie, et prend plaisir à sa complexité infinie, et à ses joies inexprimables. Il ne demande pas que l'on vienne troubler sa jouissance par des mots inutiles. Il lui semble au contraire qu'on ne peut agir assez secrètement avec elle, qu'on n'en peut parler trop discrètement, et qu'on ne peut la contempler avec une attention et un calme trop grands. Il se sent en elle, comme s'il reposait sur le sein d'une fiancée chaste, et ce n'est qu'à elle aussi, qu'aux douces heures confidentielles, il livre le fruit de ses recherches. Il est heureux ce fils, ce favori de la Nature, à qui elle permet

de la contempler en sa dualité, sous la forme d'une force mâle et femelle, et en son unité, sous la forme d'un hymen éternel et sans fin. Sa vie sera une plénitude de toutes les jouissances, une chaîne de voluptés, et sa religion sera le véritable et essentiel Naturalisme.

NOVALIS

(trad. par MAURICE MAETERLINCK).



LES ESTUAIRES D'OMBRE.

Inhorruit unda tenebris
VIRGILE.

I

*Vaine aurore ! si les larmes voilent un rire,
Sont-elles en présage à nos fuites de joies
Qu'auraient les yeux d'une autre à suivre un jeu de*
[soies
En frissons brefs au long des parois de porphyre ?

*Mais nul geste que l'aube encore ne s'y mire
Au fantastique épars de ce que tu déploies,
Ou, verbe, ne s'y grave en hymnes, jeunes proies
À promulguer : rien n'est qui soit, sinon écrire.*

*Une brume vieillie agonise au pilier,
Et s'y meurtrit la voix d'angoisse rauque étreinte
Pour s'y sentir naissante aux outrages lier.*

*Aux hâvres d'or naguère où s'incurvait Corinthe
Nul éphèbe ne vogue en vœux d'âme nouvelle
Vers les fauves toisons que l'aurore y révèle.*

II

*O Pasteur, si de doigts trop fragiles tu lisses
La malsaine toison nocturne des brebis,
Oh ! c'est briller un rire au millier des rubis
Dont l'aurore se stelle, et languides délices.*

*Pourtant l'ombre. La nuit alourdit les mélisses.
Heure d'arômes, nul ne sait si tu subis
L'angoisse, le faisceau d'angoisse où sont, fourbis,
Les glaives acérés d'un piège où tu faiblisses.*

*L'ombre encore, et quelle aube eût pâli le ciel noir !
L'ombre : sous la colline est la forêt, menace
De sortilèges prompts à terrasser l'espoir.*

*Dans la ténèbre, où tressaille l'horreur tenace
De l'âme qui fut Toi, blond Pasteur, aux rumeurs
Eparses aux buissons de la Nuit, tel tu meurs.*

III

*Le givre : vivre libre en l'ire de l'hiver,
Rumeur qui se retraits au regard d'une vitre
Où, peut-être, frémit éphémère l'élytre
De tel vol ou d'un souffle épais de menu-vair.*

*Le ciel gris s'est fanfare ! à soi-même entr'ouvert :
N'est-ce pas qu'y ruisselle au front morne une mitre
Non ! sénile noblesse où nul n'élude un titre
Ça se mentir moins vil que ne rampe le ver.*

*L'heure suit l'heure encore, aucune n'est la seule :
Pareille à soi, voici venir qui l'enlinceule
Pour brusque naître d'elle et pour mourir soudain.*

*Un chardon bleu, pas même, au suaire, ni cirse
Offrant, rêve chétif et dédain du jardin,
Ne fût-ce qu'une épine à s'en former un thyrses*

IV

*Peureux un airain rouge étouffe en la viorne
Le sombre sanglot d'ombre d'où l'Unique écoute
Monter un deuil d'angoisse aux rocs noirs de la route
D'une bombarde grave ou d'un morne cromorne.*

*Mais du grave cromorne à la bombarde morne
L'ouragan n'aura bu que le sang de mon doute ;
Es-tu, debout, la Mort que le doigt à la voûte
Suscite pour ma peur un vol de l'Unicorne ?*

*L'Espoir ! il n'en est plus dont les corolles sombres
Ouvraient un feu d'extase à l'aube de nos yeux,
Et même ton sourire est d'un or soucieux ;*

*L'Espoir fumant et vague, amas lourd de décombres,
S'exhale aux cieux du soir en des souffles obscurs,
Et la ronce croît seule à l'ombre des vieux murs.*

V

*Rade aux frissons futurs des océans d'aurores,
Sera-ce en le reflet d'un lointain vespéral
Que des vaisseaux cimés de leur azur astral
Attériront aux quais de tes jardins sonores ?*

*Ville, ô Toi, du triomphe et de fleurs, qui décores
De joie, avec ta foule en fête, un littoral
Où des prêtres sans pompe et sans deuil augural
Se détournent de boire en d'impures amphores :*

*Garde l'orgueil de vivre et l'orgueil dans l'amour
Et la douceur frémissante d'un songe chaste.
Orgueil candide, aux yeux vers la mer, sur la tour,*

*Vigile, des mâts d'ombre errent par la mer vaste ;
Vent du large, menace sombre aux jardins clairs,
Crains ce nuage gros de tempête et d'éclairs.*

VI

*Fleurs, tout l'espoir des croix, et l'or roux y rutilé,
Leurs vœux, flottille ancienne au vent des cieux marins
Sagenouillent au seuil d'où montent, Pèlerins,
Avec vos voix les voix d'airain d'un campanile.*

*L'ennui quotidien de la vie inutile,
Âmes d'amour, et par quels miracles sereins,
Eclôt, du triste champ qu'arrosaient vos chagrins,
Claires corolles en guirlande au péristyle.*

*Le fleuve d'oubli sombre où plongent nos cyprès
Roule l'épais gravier du Rêve et des Regrets
Sous le miroir noirci de son obsidiane :*

*Délaisse un songe vain et tes vœux insensés,
Etranger qu'un exil fit pâtre en Sogdiane,
Le rêve est malfaisant et vivre c'est assez.*

VII

*Mystérieuse d'un jardin où nul n'arrose
La grave éclosion surgissant du sentier,
Seule tu vins fleurir, ô le sourire altier !
La chevelure lourde au pâle front morose.*

*Les doigts au luth selon qu'il s'accorde à la prose,
Songeur, il a vu naître aux pages du psautier,
Et le précise, lent, à le feindre, un luthier,
Le geste qui dédie à la Sainte une rose.*

*Cris et larmes encore au vent nu des ennuis
Si la fleur ne fut prompte à calmer de nos nuits
L'arôme triste épars au ciel de psalmodie :*

*Soudain tout le vitrail frissonne au clair matin ;
La rose aux douceurs d'or qu'épanche un chant latin
Mêle un torrent d'extase et sa beauté hardie.*

VIII

*Je songe à Toi. Frissons tristes dans l'ombre, l'ambre
Frissonne au miroir nu de nos rêves frileux,
Lacs d'où n'émergeront vers les bords fabuleux
Les lourds plumages gris des cygnes de décembre.*

*La maison du destin est sûre où l'Autre cambre
La mauvaise douceur de son idéal : eux
Qu'elle étrangla muets pour les mirages bleus
Ne pourront pas renaître aux murs froids de ma
[chambre.*

*Et Toi, car ton blason fut d'azur vieux et d'or,
N'es-tu de qui les doigts ont semé le trésor
De leurs pétales clairs à la mer aux eaux mates ?*

*Nuit qu'un éclair — c'est Toi ! — brûle de brusques
[fleurs,*

*Quels fleuves d'oubli vert ont tû parmi les leurs
Les voix de nos espoirs enivrés d'aromates ?*

IX

*Le baudrier poudreux, qu'on l'accroche au pilastre.
Le prendre, pour à ton tour le ceindre ! es-tu l'hoir
L'ultime d'un destin d'orgueil et de vouloir ?
Les glaives haut ! le fruit mûrira du désastre.*

*En aigrette une rose où ton heaume l'encastre,
Signale ta venue aux champs : seul ton manoir
Est celui qu'empourprait de ses rayons, le soir,
La mâle fleur fumante aux pennons de Lancaster.*

*L'aube luira suprême au déclin des combats,
Le soleil s'abolit, et vespéral là-bas
Le golfe fatidique eut des sursants funèbres.*

*Victorieux ? peut-être, ô Manoir ! et du seuil
Souriront les aïeux à l'hoir de leur orgueil
Si s'effeuille un cimier de pétales célèbres.*

X

*Le rêve vire et rit aux lèvres du premier
Dont la rivière riche exalta la venue
Et, rivages, vos fleurs de belle pourpre nue
Sont à son front l'orgueil insigne du cimier.*

*Caducs soucis de lire et, labeur coutumier,
Tout l'espoir, l'exiler au col d'une cornue,
De vous laisser s'élançe à la vie inconnue
L'aîle à l'amour éparse en des palmes, palmier !*

*L'heure vieillit et sombre, et la rive est mal sûre
Où le soleil royal étale sa luxure
Et s'abîme lascif aux ivresses des flots.*

*L'ombre oblique s'écoule au ras des estuaires,
Et Toi qui d'un sourire à te survivre éclôs,
Vois s'effondrer floral l'astre où vierge tu erres.*

ANDRÉ FONTAINAS



LA DEMEURE FASTUEUSE.

A mon ami Armand Knauff.

Il serait estival d'ériger aux confins de mon âme, une demeure où je pourrais aller saigner mon soûl après chaque meurtre commis, ou chaque meurtre dont en mon flanc je traînerais le pieu, — au flanc laissé par une main amie! Mais cette demeure serait un temple et pourtant elle resterait une humble demeure de souffrant. Temple, par son dehors d'inaccessible domaine individuel et perdu, et demeure uniment secourable, par son dedans de seuil primitif de paix.

Individuel domaine, parce que je n'en accorderais l'accès à quiconque sur la terre, et perdu, parce qu'individuelle retraite, moi seul m'y retirant, personne n'y vivrait pour ce monde, et moi-même mort au dehors de moi-même, le monde m'ignorerait. Et ce serait aussi une humble et secourable demeure, parce que la paix première y vivrait en la frugalité du pain noir et de l'eau claire, et en la frugalité jamais tarie et toujours neuve de la lumière...

Le paysage, qui enclorait la demeure de mon âme, serait selon l'eurythmie de son essence ; de naïfs aspects d'arbres jeunes, et pauvres de feuilles rutilantes, mais si riches du vert tendre de la sève d'un été, plaqueraient de l'ombre un peu, aux courbes diverses de la route et des prés ; cette ombre serait bleue sur la terre et légère aux yeux las de mon âme, — et les yeux de mon âme seront la chaque fois qu'elle habitera en sa demeure ; il

y aurait des champs de blé et de seigle, pour le pain quotidien de la vie, et il y aurait aussi, autour, l'eau des sources musicales pour emplir l'écuelle qu'est la main et ces sources seraient l'abreuvoir naturel à la soif de la vie; et dès l'aube, de toutes parts, il y aurait des perspectives d'uniforme et rassurante simplicité; et la lumière serait souple aux accidentels hauts et bas de la plaine et de la route, car la lumière se reposerait partout ainsi qu'un tapis d'or cadmium : aux chutes des fossés, où bruissent des ruisselets, aux chutes des ravins où les fleurs sont plus savoureuses, à l'orée des bois où le sol se détrempe, — de toutes parts, ainsi, la lumière serait joyeuse de rusticité et ondulerait vers midi en un or plus cher; puis à la vesprée, il y aurait au ciel des mirages éblouissants de nuées diaprées qui défailleeraient, de nuances toujours plus fugitives d'éclats, en des effacements de fusées lumineuses plus pâles et plus harmonieusement effacées, toujours.

Et dès l'aube, les croisées grandes ouvertes à la lumière, la paix entrerait dans la maison pour toute la journée; à l'aube, aussi, mon âme se recueillerait sur la vie du jour précédent, elle mangerait le pain noir de la contrition et elle boirait l'eau claire pour la rémission de son imprévoyance; peu à peu l'espoir renaîtrait en ses yeux que l'Abominable aurait scorifiés, les cataractes de l'Erreur tomberaient et la paisible vision du simple réintégrerait sa place due, au milieu d'une nouvelle forme de la vie, qui serait une réincarnation d'elle-même; les heures matinales passeraient comme celles que j'ai vu passer, alors que j'étais enfant, à la campagne, — les heures du temps où mon âme vivait inconsciente : des heures où l'on ne perçoit la vie, et

que l'on ne soupçonne en allées que de longs ans après. Et je m'accouderais à la croisée pour voir passer ces heures naïves, car les moments de l'enfance reviennent au jour, sans savoir : je les reconnaîtrais à la nouveauté du déjà vu, et à la nouveauté neuve d'une seconde vie en une même existence.

Au seuil de la porte un banc accueillerait sa lassitude, car des longs chemins faits conduisant à sa demeure, mon âme aurait les pieds endoloris; des chemins lourds de lenteur et lourds de la surcharge de mon âme, ses pieds seraient en sang avant la halte de paix. Le banc rustique au seuil de la porte serait l'humble reposoir de la procession de mon âme; elle y officierait en la lumière du soleil ses contritions et ses repentirs résolus, et elle y percevrait aussi — plus tard, après les lustrales ablutions — la jeune confiance revenue. L'encens qui nuagerait autour de ses prosternations angéliques, serait le fin brouillard levant sa guipure flottante au dessus des prés, et l'hostie blanche de l'Espoir, devant l'offertoire de la nature tranquille, émerveillerait l'âme de mon âme de sa fascinante Illusion.

En cette demeure d'humble foi, cette demeure de pauvres gens qu'est mon âme, alors vivrait la sérénité de la pensée qui naît; et l'extase, irréaliste presque, rayonnerait, autour d'elle, en des cercles espacés graduellement et diaphanes, comme si mon âme, qu'ils enclosent, était leur centre lumineux et laiteux, pareil au Saint-Sacrement qui luit parmi les champs, et le virginal baiser d'avant jadis, s'identifierait aux lèvres de mon âme, ainsi que la Promesse.

Et l'humble demeure de Foi et de Promesse, alors paradera tel qu'un temple fastueux, parce qu'en la

demeure tout serait en harmonie, et que l'Harmonie serait en la demeure même; les houles du passé déferleront leurs poussées aux frêles brisants de mon âme renouvée; les passions ancestrales se heurteront au revers de la main de la Confiance recouvrée, et les Méchants qui voudraient entrer seront gardés dehors.

Domaine de mon âme, mon âme y vivra seule, les yeux portés vers l'oubli d'elle même, en l'oubli de tous; l'effigie du passé s'oblitérera sous l'usure perpétuelle de l'intention de bonne volonté, et plane sera le métal aux nouvelles curves de la vie; les buissons ardents des mauvaises amours tomberont en cendres au seuil d'apostolat de la purification et la veilleuse des nuits sereines consumera l'huile sainte de la Vérité.

Les désirs d'investigations sensorielles seront morts, ils suffoqueront dans la fumée des réchauds et des amalgames indignes; derrière les auvents des postures hypocrites ils iront lamenter aux gémonies du néant de la Possession et la claironnade des joies coupables s'éteindra dans les brumes de la Conscience.

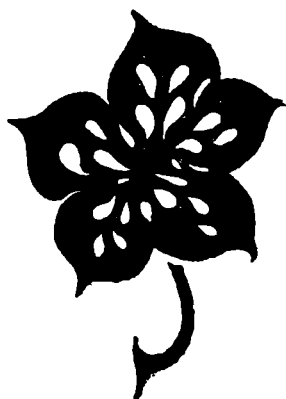
Et ce sera en la demeure de mon âme, la primitive vie en sa vie primitive, le jour premier en sa naissance; ce sera la lumière diffuse engendrée en la lumière irradiante; car l'Epoque d'avant la lutte reviendra, vierge du martyrologe de la Vie et de la Pensée, époque d'insoupçonné mais ressouveueux bonheur, dont la mémoire hiéraldise mon âme: de champ d'azur et d'or, et d'yeux enfants sertis.

Et le Faste sera la nouvelle naïveté de mon âme, le jeune berceau et les langes de toile fraîche de mon âme; le Faste sera le Commencement; sur le paysage ce sera la neuve clarté des anciens jours, les voix simples, chan-

tantes de lèvres point punies, les yeux d'eaux sans trouble
qui regardent sans voir; ce sera sur le paysage la gloire
d'avant le glaive, la pré-essence du primordial, l'éveil de
l'incarné; et en la demeure, la Demeure Fastueuse, enfin,
ce sera mon Ame, car elle sera en la demeure et la
demeure même sera mon âme.

1894.

CHARLES SLUYTS.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

H. REBELL	<i>Chants de la pluie et du soleil</i>	Paris, Charles
VILLIERS DE L'ISLE ADAM	<i>Morgane</i>	Brux. Lacomblez
WILLY	<i>Une passade</i>	Paris E. Flammarion
S. MALLARMÉ	<i>La Musique et les Lettres</i>	Paris Perrin
R. DE GOURMONT	<i>Le Château singulier</i>	Paris Mercure
L'IGNORANTE	<i>Sur les Golfes</i>	Brux. Lacomblez
ALF. JARRY	<i>Minutes de Sable Mémorial</i>	Paris Mercure

Il y a dans mon existence une grave lacune, dont nombre de mes confrères du *Réveil* ont à se plaindre également. L'injuste Destinée a omis de me gratifier des quelques titres de rentes qu'elle a libéralement accordés à tant et tant d'autres. Il me faut ainsi, pour satisfaire à de plus impérieuses exigences, remettre parfois à des jours meilleurs les projets de chroniques auxquels je souriais. Les plus lésés, dans tout cela, ce sont encore les auteurs. En est-il que j'ai fait longtemps attendre ! Je me croirais le plus affreux muff des deux hémisphères si, avant de vous les présenter aujourd'hui, je ne m'excusais auprès d'eux du fâcheux retard qu'il leur a fallu subir. Puissé-je notamment rentrer en grâce auprès de M. Rebell dont le dernier livre date déjà de loin...

Ce n'est pourtant pas que les *Chants de la pluie et du Soleil* ne m'aient disposé favorablement à l'égard de l'écrivain qui les signa. Dans son ensemble, le livre est de ceux auxquels je ne

saurais ne pas applaudir. Les lecteurs du *Réveil* qui veulent bien m'honorer de leur attention le comprendront sans peine si je leur dis que les proses en question exaltent tant qu'il se peut l'ivresse de vivre. Mais ce n'est pas ainsi que le vouloir de l'auteur se pourrait préciser. Laissons-lui plutôt la parole. Ses intentions et ses croyances, nous les trouvons exprimées tout au long dans une vigoureuse préface et les mots qu'il prononce — certains du moins — sont de ceux qui viennent à leur heure. Il est temps qu'un réveil décisif se manifeste parmi les jeunes gens de la nouvelle génération littéraire. « On a peine à se figurer, écrit M. Rebell, un amoureux des ténèbres, un homme qui se fait enfermer par plaisir dans un cachot. Tel étais-je pourtant et tels sont encore beaucoup de mes contemporains... Pauvres prisonniers volontaires, poursuit-il, que je vous plains ! Vous imaginez dans votre nuit mille fantômes qui ne vous divertissent qu'à demi ; vous vous créez un paradis futur qui a tout l'éclat des vieilles toiles vingt fois retouchées, une âme idéale et gauche de Jeune pensionnaire, une morale pour les anges, un état à l'usage des impotents qui désirent prolonger leurs infirmités... Oh ! si vous n'étiez pas des aveugles, si vous connaissiez le vaste Monde... comme votre grave rêverie vous paraîtrait puérite, et vain, ce songe que vous faites chaque jour d'une humanité qui n'est pas humaine, d'une société qui n'est pas sociable. Alors vous rougiriez de vos mépris et vous ne flagelleriez pas votre corps parce qu'il veut vivre, et vous ne maudiriez pas la Nature, parce qu'en réglant l'ordre des choses elle oublia de vous consulter. Vous laisseriez le vice et la vertu s'épanouir selon l'intention divine et vous vénéreriez les héros comme les manifestations les plus complètes de la Beauté. »

Voilà qui est formel. Mettons qu'il y ait dans ces lignes quelque exagération. Disons que le Rêve a bien aussi sa grandeur et que le vouloir condamner au profit de l'humanité sociable c'est aller un peu loin. M. Rebell motive son jugement : « Certains artistes, a-t-il dit, me reprocheront de ne pas les suivre dans leur tour d'ivoire et de me mêler aux luttes du forum. Est-il donc possible, leur répondrai-je, si l'on est un homme, de s'arracher aux passions de son temps ? » Pour lui, évidemment, tout est là. Je ne prétendrai pas qu'il a complètement tort. Mais, voyez donc, lui-même sort de ce temps et volontiers se tourne vers les époques ensuies. Il y

a du reste en lui, autant que d'un homme d'aujourd'hui, l'âme d'un païen. Il aime la nature en pur panthéiste. « O monde, s'écrie-t-il, elles mentaient les voix du soir qui dirent au pilote que le grand Pan était mort. » Païenne encore, sa conception de la beauté. Païennes toujours, ses idées de religion : « L'esprit de sévérité du Christianisme est tout opposé, fait-il, à ce bel esprit d'indulgence qui nous charme chez les Anciens. » Et il déclare superlativement *immorale* l'image d'un crucifix parce qu'elle proscrit avec âpreté la satisfaction des instincts légitimes, parce qu'elle ordonne, comme pas une, de renoncer au sentiment de la vie. Ne pourrait-on reprocher à ces mots de s'entourer de trop de sensualité ? Cette sensualité, qui perce à plus d'un endroit, n'est guère de nature à me plaire ; elle s'énonce avec tant de violence ! Je conçois cependant que cette violence puisse être la conséquence directe des efforts que le poète a dû faire pour s'échapper des ténèbres dont il fut prisonnier. C'est, en tous cas, le combat que lui-même a livré, contre ses propres indolences, qui le fait proclamer si haut les mérites de la volonté. Il faut, à l'entendre, vouloir même avec frénésie. Cette idée, il la transpose dans une pièce où il appelle de tous ses vœux la venue d'un tyran, c'est-à-dire « d'une autorité réelle qui veuille sans faiblesse et sans transaction », qui ose balayer l'envahissante cohue des nullités égalitaires, qui guérisse les peuples du médiocre et du laid. Il est regrettable que, sous ce prétexte, l'auteur s'avise de crier sus à toute pitié. Je vois assez mal en quoi celle-ci est inconciliable avec la nécessaire vigueur et la décision bien comprise. Je comprends moins encore en quoi elle pourrait empêcher la réalisation de choses puissantes et durables. D'après M. Rebell, cette modalité psychique était utile sous le second empire ; elle n'aurait plus de raison d'être à présent car « ce qu'il y avait à soutenir — les intérêts des travailleurs pauvres — a été dit et les réformes suivront d'elles-mêmes. » On serait fondé à s'exprimer de la sorte si la pitié consistait simplement à assurer à qui s'en trouve privé le pain quotidien dont parle la belle prière chrétienne. Mais alors ce ne serait plus une vertu ! La pitié a une raison d'être de beaucoup plus noble, de beaucoup plus élevée. Les artistes devraient être les premiers non seulement à le savoir mais à le défendre.

Tenez, je me repens d'avoir poussé si avant l'examen de cette

partie des *Chants de la Pluie et du Soleil*. J'ai l'air de revenir sur ce que je disais tout d'abord. Il n'en est rien. Dans son ensemble, ai-je déclaré, le livre m'a souri — cela, je le maintiens. Que de choses profondes dans ces petits poèmes d'une langue souple, sûre d'elle-même; que de pensées vivaces, se dessinant en curieuses arabesques dans des strophes en vers libres — ou s'affirmant, avec une remarquable concision, dans des proses heureusement rythmées. C'est la Beauté inconnue dont le poète se meurt. C'est la douce enfant, au corps délicat et robuste, sa consolation, sa charité. Ou bien il chante une petite âme qui chantait, morte gracieuse enfuie avec l'été et dont il se souvient. Une autre pièce commence : « Je demande des hommes, je cherche des hommes ». Une autre débute : « Ouvrez les fenêtres ! Il y a trop d'ombre et pas assez d'air ici ». Une autre encore nous dit : « La monogamie est impie ! Prostittons-nous à toutes les femmes. Prostittons-nous aux animaux, aux plantes, aux fleurs. Prostittons-nous aux choses, aux êtres. Prostittons-nous à toute la nature afin que tout notre être se réjouisse et chante l'hymne divin ». Cet hymne frémit vraiment en celui que nous écoutons lorsqu'il prononce : « Sache que la tombe et le squelette sont de vaines apparences. Ne crois qu'à ton sourire, à ta chair fleurie, à la grâce de ta jeunesse ». Tournez la page, vous l'entendrez rendre hommage à ceux qui le précédèrent. « Oh ! que la pensée des ancêtres m'accompagne, que je voie toujours avec moi les hommes des anciens âges ». Allez plus loin, il vante les *Laboureurs* et leur vie simple; il célèbre le paysan qui « garde peut-être les purs textes ». Passons. L'âme simple du Chevrier maintenant le requiert en un très-beau poème dont j'entends encore en ma mémoire la fin mélancolique :

*Je songe à Celle que je vis une fois
Et qui m'a pris mon cœur pour toujours*

Passons encore. Voici des strophes à *une Locomotive* : « Tu figures bien l'âme du siècle que je vois bondir et se précipiter vers l'Inconnu ». Ailleurs, nous arrête ce conseil : « Si vous avez une âme tournée vers l'Infini et qui s'exalte, et qui chante, abstenez-vous des foules ». A quoi le poète se répond, non sans tristesse : « Comme le soir vient vite sur nos livres ».

Il me faut bien m'arrêter. Il n'est pas une page de ce livre qui ne pourrait justifier une page de commentaires — lesquels, je le reconnais volontiers, seraient généralement favorables à l'écrivain. Celui-ci est un vrai poète; souvent aussi c'est un sage. Si l'on hésite, çà et là, à le suivre, jamais on ne lui peut contester ce mérite peu banal d'avoir réfléchi à ce qu'il profère. Ce qu'il veut ? « On me croit plein de haine, dit-il, et je suis plein d'amour. Que chacun fasse sa lumière, je l'aime, mais je veux voir sa lumière ». Ses énergies ne sont pas de celles qui succombent au premier obstacle. « Que l'on ne vienne pas en travers de ma route, avertit-il; j'ai la force et l'audace de la mère qui porte son enfant dans ses bras à travers la bataille ».

* * *

Ceux qui ignoreraient Villiers de l'Isle-Adam et son merveilleux talent auraient tort de vouloir se faire une opinion à cet égard par la seule lecture de *Morgane*. Cette œuvre est une œuvre de jeunesse et elle n'annonce que vaguement les pages impérissables qui vinrent par après. Ce n'est pas à son propos que Lady Mary Loyd, la traductrice du travail de M. Pontavice de Heussey, aurait pu comparer Villiers à Edgar Poë « *for his power of dignifying the horrible* ». Ce drame, toutefois, a bien sa valeur. L'on peut dire qu'il domine l'époque où il fut publié comme le *Chatterton* d'Alfred de Vigny est, d'une certaine manière, au dessus de son temps. A l'encontre d'*Axel* — le chef d'œuvre peut-être de Villiers — *Morgane* n'a rien d'hermétique. Le sujet se réduit même ici à peu de chose. Un complot se trame autour du trône des Deux-Siciles, complot qui doit renverser le roi Ferdinand 1^{er} et élever à la dignité du sceptre Sergius d'Albaham, de la maison de Souabe, naguère prisonnier dans la forteresse de Città Lazzara et pour lequel la duchesse Morgane de Poleastro s'est éprise d'une passion décidée. La conspiration est sur le point d'aboutir, déjà les insurgés ont le dessus, lorsqu'une femme de l'entourage de la reine — en persuadant à Morgane que Sergius la trompe — parvient à préserver la royauté en péril. Folle

d'indignation, olle d'amour, Morgane, pour punir celui qu'elle croit coupable, donne l'ordre à l'insurrection, dont elle tient les fils, de se rendre. Elle meurt bientôt après, empoisonnée, non sans avoir reconnu son erreur, et Sergius lui-même tombe frappé sous une décharge de mousqueterie...

Il va de soi que je ne donne ici que la grosse charpente du drame. La place me manque pour suivre l'œuvre scène par scène. A parler franc, j'ai d'autres raisons pour me borner aux grandes lignes. L'action toute entière se restreint, à mon sens, entre Morgane et celle dont l'habileté décide du dénouement. L'une représente — je n'ose dire symbolise — la foi, l'enthousiasme, la ferveur, l'amour; l'autre personnifie l'astuce calme et patiente. Et cette autre, c'est Emma Lyona Harte, Lady Hamilton, ambassadrice d'Angleterre. Etrange destinée que la destinée de cette femme et comme on comprend qu'elle ait pu retenir un poète qui se doublait d'un penseur. Son histoire nous est contée en partie au premier acte. Originaire de Londres, d'abord servante de taverne, acoquinée tout-à-coup à un charlatan avisé qui l'exhibe en prétendant obtenir, grâce à son intervention, la guérison des humains, pauvre limace ensuite des ruelles sombres avoisinant Saint-Paul, celle que le peintre Romney eut immortalisée par son talent si elle même ne s'était imposée par toute sa vie, rencontra un matin un gentilhomme qui s'éprit de sa beauté et se chargea de dorer son existence. C'est ainsi que nous la trouvons sous le ciel de Naples déjouant les projets de Morgane. Villiers semble s'être plu tout particulièrement à établir ce personnage. Il l'a précisé avec peut-être plus de soin que la duchesse de Poleastro elle-même. Et pourtant celle-ci se révèle sous tous ses aspects. L'auteur nous fait descendre très avant dans son âme et dans son cœur. Cette âme n'est pas une âme d'aujourd'hui. Elle a ce je ne sais quoi de chevaleresque, cette vaillance et cette fierté d'autrefois se retrouvant chez un grand nombre des êtres que Villiers a fait agir dans ses œuvres.

Comme un homme d'autrefois nous apparait aussi Sergius d'Albamah qui prononce, à l'acte premier, une phrase pouvant servir à qualifier l'inoubliable auteur des *Contes Cruels*. « Se développer, dit Sergius, à travers ses passions et ses rêves, sans autre frein que soi-même, quoi qu'il puisse advenir et sans remords, telle sera pour moi, désormais, la définition du Devoir. »

Oui, ce fut toute la vie de Villiers. Ce Sergius a d'ailleurs bien d'autres traits l'apparentant directement à l'écrivain. On sait que celui-ci, descendant des maréchaux de France, des Grands Maîtres de Rhodes et du héros qui arracha Malte à Charles-Quint, (M. Maurice Desombiaux nous l'apprit en un excellent article) avait la fierté de son origine. Réduit en quelque sorte à la misère, il a passé le front haut, comme Sergius, et il est mort, comme lui, sans abdiquer en rien sa dignité, sous les coups de ceux qui n'ont pas su le reconnaître.

D'autrefois encore, le page Léone — âme héroïque d'enfant en qui palpitent, comme un printemps de fête et de fastes, des vertus sublimes dont à présent nous savons à peine le nom. D'autrefois enfin Sione de Saintos, exquise ingénue, qui aima Sergius avant sa captivité — parce qu'il était silencieux. La douce créature, oh ! oui, répondant à Morgane, sa marraine, quand celle-ci la presse de lui révéler le nom de l'amant disparu : « C'est mon dernier secret ; je vous le dirai dans le baiser d'adieu, sous le portail du cloître, un jour. » Car elle veut prendre le voile. Il faut bien prier, murmure-t-elle, pour ceux qui restent dans le monde et je sais de si belles prières !

J'ai à demi justifié, je pense, ce que j'osais émettre en commençant. Ce drame dépasse également le temps où il parut par l'énergie de ses scènes, par la parfaite réalisation de ses différentes phases. A l'acte II, lorsque Morgane dévoile aux conjurés les mesures auxquelles elle compte s'arrêter, pas une longueur n'apparaît — Dieu sait pourtant s'il était facile d'éviter ce travers ! — chaque mot porte fortement et quelque chose d'à la fois sinistre et hardi remue étrangement. A l'acte III, qui se passe au palais de Naples, où les premiers bruits de la révolution viennent frapper désagréablement les oreilles royales, Villiers a prodigué les épisodes les plus divers avec une habileté significative. L'acte IV même, où le rideau se lève sur la Piazza Reggia, centre d'opérations des insurgés, ne manque ni de mouvement, ni de grandeur. Mais il faut plus particulièrement vanter la scène entre Lady Hamilton et Morgane, scène où l'ambassadrice vient réaliser le plan qu'elle s'est tracé pour sauver le roi. Celui qui écrivit à vingt-quatre ans ce dialogue si nuancé possédait incontestablement une connaissance parfaite de l'hypocrisie et de la faiblesse humaines. Je donnerais pourtant cette scène pour celle

d'amour (acte II) entre Sergius et Morgane. Immédiatement avant, Morgane, restée seule, s'écriait : « Je bois à vous, fraîcheur des bois, herbes mouillées ! A vous aussi, roses sauvages qui croissez sous les chênes, enivrées de la rosée qui tombe des lourds feuillages ! A vous, plages de la mer, où flottent les senteurs salées des vagues remplies d'étoiles et qui vous étendez, comme moi, magnifiques et solitaires. Mon âme, renforcée de ses anciens élans vers vous, s'est recueillie, dans son amour ! et si mon sein s'émeut et se soulève, sous un poids immense, c'est qu'il me semble, en ce moment, que je porte des cieux, des océans et des forêts dans ma poitrine ! » Ainsi parle Morgane ; et Sergius, sitôt après, dit à sa radieuse maîtresse : « Si tu portais le thyrses aux fleurs d'or, si tes cheveux étaient entrelacés de lierres, tu serais pareille à ces belles faunesses qui couraient dans les bois et se laissaient tomber sur les mousses, avec toute la grâce des panthères cruelles, lèvres entr'ouvertes, joues touchées par les raisins sauvages, ivres d'amour, de liberté et de soleil. Que tu es belle ! quand j'écoute le timbre sombre et charmant de ta voix, je crois entendre, au lointain, les appels de tambour des bacchantes qui dansent dans les clairières et qui sacrifient, sur des brasiers, des lys et des asphodèles aux lueurs des étoiles ! » Ne croirait-on pas entendre Maurice de Guérin ? Mais bientôt l'accent de Villiers se retrouve lorsque Sergius répond à Morgane : « Pour ce cœur triste la pourpre des rois ne vaut pas celle de tes lèvres » et lorsqu'il songe — comme devait le faire plus tard Axel, en des phrases d'une indicible beauté, comme le cher grand mort lui-même dut le faire souvent — au bonheur de fuir, là-bas, vers les Eldorados promis et les Edens rêvés : « Abandonnons les trésors de la Sicile ! Il est des îles merveilleuses, encore ! Il est de douces forêts où le vent caresse le soir le feuillage humide, où, dans l'oubli des nuits divines, les grandes fleurs de ces pays magnifiques épanchent les parfums qui font aimer ! Connais-tu les attraits de la mousse à l'ombre des lauriers-roses, près de la maison qui abrite l'exil, la maison éloignée des palais ? Oh ! si tu savais les enchantements créés par la solitude, la paix profonde et le rêve où l'on marche ensemble ! »

Oui, ce fut là un des grands rêves de Villiers. Hélas ! il ne l'a jamais pu réaliser. Et lui, le grand artiste, qui portait, comme Morgane, un monde dans sa poitrine, dans son esprit,

est mort sans avoir pu visiter les îles merveilleuses, est mort pauvrement, un jour d'été, dans une pauvre chambre aux murs blancs à l'hospice des frères de St-Jean de Dieu.

* * *

C'est mon excellent confrère Denis Lalieux qui a eu précédemment le plaisir de vous entretenir de Willy — alias M. Henry Gauthier-Villars. En temps et lieu, il a été précisé pourquoi. Mais voici que l'amusant docteur ès calembours s'avise de mordre à un genre nouveau. Le roman, la nouvelle, le conte drôlatique, rien ne l'effraie. Ma foi, ce redébut, qu'il m'a été donné d'apprécier tout-à-l'heure, fait bien augurer de l'avenir. *Une Passade* a pris place dans la COLLECTION DES AUTEURS GAIS. L'on se dit, à cette annonce, que ce sera tout le temps de la grosse farce. Ne vous y fiez pas. Sous ses apparences je-m'enfichistes, cette œuvrette est empreinte je ne dirai pas de pessimisme mais à coup sûr d'une particulière mélancolie. L'histoire n'a l'air de rien. Elle se doit à un de ces « caprices » d'amour qui durent ce que vivent les roses ou guère plus longtemps. Mais cela est dit, en dépit, je le répète, des drôleries éventuelles, avec une belle sincérité. On demande de la vie, on demande que les œuvres littéraires s'attachent à mettre au jour des impressions ressenties, des choses éprouvées. Soyez satisfaits, en voilà. Il suffit de vous baisser ou plutôt de passer chez le libraire. Lisez cette nouvelle qui est presque un petit roman, ce roman qui n'est peut-être qu'une longue nouvelle et vous y rencontrerez nombre d'observations piquantes, prises sur le vif et qui, de près ou de loin, intéressent chacun car elles se répètent au cours de la plupart des liaisons. Lisez et tâchez de comprendre que ces pages sont la confession d'un faux sceptique, d'un faux viveur, s'affligeant, je crois bien, du rôle auquel il s'est condamné ou que les circonstances l'obligent à tenir. Ne parle-t-il pas notamment de la gaieté qui, à l'heure où se lève l'aurore, après les nuits paisibles, inonde les cœurs vertueux ? Assurément, il doit en avoir vu de toutes les couleurs ; mais, quoiqu'il en dise, il a rarement laissé passer une heure sans réfléchir à ce que cette heure était et surtout à ce qu'elle aurait pu être ..

Je vous en prie, n'allez pas exagérer la portée de ce qui précède. Je ne vous donne pas *Une Passade* pour un chef-d'œuvre. M. Henry Gauthier-Villars m'en voudrait lui-même si je le gratifiais de pareille tuile. Nous pourrions du reste lui adresser aisément de menus reproches. Entendons-nous pourtant. Il n'y a pas, dans cette *Passade*, l'ombre d'une incorrection. Au contraire, sauf un horrible « qui attendait après » (185) ces pages ont une netteté bien évidente. Mais je ne pardonnerais pas à Willy l'incroyable légèreté qu'il s'est parfois permise s'il n'y avait tout lieu de croire qu'il est de ce fait fort excusable. Telles lignes de la page 199 me paraissent expliquer bien des choses. Au reste, ne poussons rien aux extrêmes. Signalons plutôt, parmi les bons passages du livre, la description si joliment impressionniste d'une foire aux pains d'épices.

Je m'étais promis de résorber les citations. C'est plus fort que moi, je n'y puis résister. Laissons là les paragraphes épisodiques qui, détachés d'une œuvre comme celle-ci, obtenue par la mise bout-à-bout de particularités en elles-mêmes secondaires, ont toujours l'inconvénient de se mal présenter. Mais savourez donc ces petits aphorismes, ces dragées de camphre comme eut dit Laforgue : « L'emprise charnelle est violente et subite ; dès le premier baiser, on sent que l'on est à la merci d'un plaisir ou bien que l'accord ne s'est pas fait et ne pourra jamais se faire...

Recherchez l'état d'âme de la Vénus de Milo, n'êtes-vous point assuré qu'il est en dehors des conventions ?... Le grand tort des amants est de ne pas vouloir les mêmes choses au même moment et d'interpréter de façon différente des événements et des paysages.... Nous avons ce fâcheux travers de vouloir rattacher à l'intelligence les naturelles inclinations de notre corps, de les justifier, de les magnifier par des exégèses psychologiques, si vaines. Alors l'amour propre entre en jeu et, derrière lui, la jalousie ; nous estimons que l'amante aurait dû se garder intacte pour nous, dont elle ne soupçonnait pas la venue, pour nous qui la quitterons après avoir usé d'elle à notre fantaisie....»

Pas de psychologie, nous dit Willy. Pourtant lui-même en fait ou à peu près. Page 146, je lis : « Egoïste intelligent je la veux pour moi seul (il parle de Monna, l'héroïne de l'action) Dieu me pardonne, je commence à l'aimer et même sérieusement ». De là à la psychologie, il n'y a qu'un pas. Et l'auteur s'en rapproche

davantage encore lorsqu'il nous dit qu'il n'aima jamais autant Monna qu'au moment où il vit disparaître le commissionnaire portant à la.... délaissée un billet d'adieu.

Le volume se termine par une suite de courts récits. *En courant* — est un bon croquis de joueur. *La Machine à gouverner*, une fantaisie d'un Mark Twain croisé de Villers. *Injustes lois* fait songer à Maupassant. *Épiphanie moderne* miiotte dans une sauce à la Rhamsès II. *Le Squelette*, que l'on mène faire des farces chez les petites hétaires de la rue Colbert, est fort réjouissant mais pas mal raide. Il y a encore un *Conte de Noël* où le petit Jésus se fait gentiment démocrate, des *Mécomptes de fées* où les contes idem se moralisent fin-de-sièclement, enfin deux morceaux qui ne m'ont rappelé que quelque quatre-vingt-dix-neuf histoires taillées dans la même étoffe et sur le même patron.

* * *

De Willy à M. Stéphane Mallarmé, quel saut ! Au fait, je ne m'en plains pas. Ce sont là, si l'on veut, les petits désagréments de la critique mais ce sont aussi ses menus plaisirs. A cette table où périodiquement je m'assieds, convive d'un toujours nouveau banquet, il m'arrive souvent de devoir passer sans transition du potage à la poire — bien heureux encore lorsque le potage est onctueux et quand la poire n'est pas d'angoisse, bien heureux surtout si, au sortir du repas, je ne me sens pas l'estomac (lisez l'esprit) plus vide qu'à l'entrée. Avec M. Mallarmé, il ne saurait en être ainsi car il est d'une générosité peu commune malgré ses allures parcimonieuses.

La Musique et les Lettres... une conférence, une lecture faite à Oxford et à Cambridge. A Oxford, ce fut « l'heure d'une fin de jour d'hiver, aux vastes fenêtres, pas l'ennui, qui frappa latéralement une compagnie avec goût composée ». A Cambridge — « Poë eut lecturé devant Whistler. Soir. L'immense, celle du *bow-window*, draperie, au dos de l'orateur debout contre un siège et à une table qui porte l'argent d'une paire puissante de candélabres, seuls, sous leur feu. Le mystère : inquiétude que, peut-être, on le déversa ; et l'élite rendant, en l'ombre, un bruit d'attention respiré comme, autour des visages, leur voile ». Tel

le décor. Voyons l'argument. Et c'est que la Musique et les Lettres sont les attributs de la Poésie qui elle-même est le contexte évolutif de l'Idée. Il n'y a pas de distinction à faire entre ces moyens réciproques du mystère. Tout deux ont le même aboutissant. « Les grands, de magiques écrivains, apportent une persuasion de cette conformité ».

Autour de ce tronc, s'enroulent en contournures élégantes maintes pensées bien venues. M. Mallarmé, après avoir dit que « le vers est tout, dès qu'on écrit », signale la modification que se sont efforcés d'apporter à la versification certains poètes contemporains. Du poème en prose « jouant avec ses timbres et encore les rimes dissimulées », on en est venu au vers libre. Ce vers, l'auteur de *l'Après-midi d'un Faune* l'appelle « une modulation individuelle parce que toute âme est un nœud rythmique ». A son avis, l'on eut tort de croire que le vers libre entraînerait la suppression du vers régulier ; mais il ne peut admettre, d'autre part, que du temps fut perdu à essayer dans ce sens des moyens inédits. De vraies œuvres ont jailli, constate-t-il, et maintenant le vers de toujours, fluide, restauré, peut s'élever de nouveau avec des compléments peut-être suprêmes.

Je trouve encore dans ces feuillets une attrapade qui m'a bien réjoui. M. Max Nordau en fait les frais. Il hérite, je crois, du titre de « lamentable seigneur » et se trouve accusé d'avoir « traité tout comme un déchet ». Changeant de chemin, M. Mallarmé dénonce l'injure opposée qui bégaye dans les journaux sous la forme de réticences laissant un soupçon toujours prêt à poindre. Avec finesse, il précise le procédé. « Je souhaiterais, dit-il, que l'on poussât l'un avis jusqu'à délaisser l'insinuation ». Bravo ! Parlez franc ou ne parlez pas. Le conseil peut profiter à maint critique.

« La littérature existe, ai-je lu page 41, et, si l'on veut, seule, à l'exclusion de tout Accomplissement, du moins à qui ne va nom mieux donné ». Ces mots-là résument les pages que vient de publier la maison Perrin. Mais cette défense de la littérature, M. Mallarmé ne l'a-t-il pas constamment poursuivie ? Ne le vîmes-nous pas constamment sur la brèche, accueillant tout idée nouvelle, enthousiaste à la fois et réfléchi ? Des gens à jugement borné nous objectèrent parfois, lorsque nous leur avouions notre

admiration pour ce poète : Il n'a pas beaucoup produit ; ses poèmes peuvent se compter. Les simples ! Comme si la valeur d'une œuvre se mesurait à l'aune ainsi que la cotonnette débitée par M. Prudhomme. Mais j'écarte les beaux vers qui sont sur toutes les lèvres des jeunes d'aujourd'hui et que ceux de demain répèteront. En supposant que M. Mallarmé n'eut rien écrit, une place prépondérante lui reviendrait encore dans l'histoire des lettres du temps pour les résultats extraordinaires de son enseignement. Que de poètes se formèrent, au sens entier du mot, par la fréquentation des *teas* de la rue de Rome ! Combien qui hésitaient à croire durent à M. Mallarmé de relever la tête et de voir les étoiles !

Oui certes, la cause des lettres n'eut pas de défenseur plus ardent. Et, dans ce volume, il la défend encore à un point de vue spécial. Chacun sait que la loi limite à cinquante ans après la mort des écrivains le revenu attribué à leurs ouvrages. Ce temps révolu, l'œuvre tombe dans le domaine public et se trouve à la merci du premier venu qui la peut exploiter à sa guise. M. Mallarmé s'insurge contre cette situation. Il voudrait que les éditions de l'espèce fussent frappées d'une taxe déterminée dont le produit servirait à alimenter un fonds nouveau, administré par l'Etat et permettant de venir en aide aux jeunes littérateurs — soit sous forme de prix décernés à des travaux notoires, soit sous forme de subsides alloués en vue de la publication d'ouvrages manuscrits. Aisément on agiterait à ce propos la question de la propriété littéraire. Je laisse aux juristes le soin d'ergoter là-dessus. L'idée de M. Mallarmé me paraît originale et généreuse. Comme lui-même le dit, « de qui mieux ou plus fièrement accepter l'aide que d'aïeux par l'intelligence. » Si la jeunesse pouvait compter sur un tel appui que d'œuvres grandes verraient le jour qui maintenant demeurent forcément à l'état de projet ! « L'occasion est offerte, précise l'auteur, d'acheter à prix modique une situation tout-à-fait digne d'éloges. » Les pouvoirs écouteront-ils cette voix et ne sera-ce pas dans le désert que nous l'aurons entendue clamer ? Espérons, espérons encore.

Faut-il vous répéter la conclusion de *La Musique et les Lettres* ? La voici, dans son intégrité. « Si, dans l'avenir, en France, ressurgit une religion, ce sera l'amplification à mille joies de l'instinct de ciel en chacun ; plutôt qu'une autre menace,

réduire ce jet au niveau élémentaire de la politique. Voter, même pour soi, ne contente pas, en tant qu'expansion d'hymne avec trompettes intimant l'allégresse de n'émettre aucun nom; ni l'émeute, suffisamment, n'enveloppe de la tourmente nécessaire à ruisseler, se confondre, et renaître, héros. »

* * *

Le Château singulier est une mignonne plaquette, bien ordonnée sauf que l'ornementation l'alourdit un peu. J'ai eu la curiosité... de la mesurer! Le texte imprimé a environ 0,06 x 0,06. Avec les blancs, 81 pages. En principe, je ne suis guère partisan de ces éditions malingres, réunissant à peine quelques courts chapitres. Mais je me garderais bien d'élever pareille objection dans l'occurrence. Le peu d'espace réclamé cette fois par la publication de l'œuvre n'empêche pas que celle-ci est, à plus d'un titre, remarquable. Si vous le voulez, c'est toute la vie et tout l'amour que l'écrivain s'est plu à analyser.

La Vie! Celle des uns, libre, réfléchie, sourieuse au silence berceur des grands horizons, vivifiée par l'harmonie des pensers qui élèvent. Ceux-là sont les élus. Ils se possèdent, ils se « délivrent de toutes les tyrannies inventées par les faibles pour restreindre la volonté des forts. Il nient hardiment et noblement tout ce qui n'est pas en conformité avec leur nature essentielle... » Pour eux, jamais ne se limitent les aspirations, jamais ne se lasse le désir. Ils vont par le monde jouir de leur liberté.

Les autres? Ce sont les autres. Parfois ils ont approché du Rêve, ils l'ont un moment entrevu mais la force d'y demeurer fidèles leur a manqué. Mieux leur a plu de se vautrer dans la fange avec la première venue que d'adorer la Beauté pour la seule volupté d'être à ses genoux. Le remords les visite-t-il, ils l'écartent lâchement en se disant que « l'habitude de la boue atténue sa laideur, la boue pouvant même devenir douce si elle est tiède... Que l'homme — proclament-ils — pour n'avoir pas honte de son animalité, redevienne un animal simple et, pour perdre le désir malsain des étoiles, qu'il vive le long des chemins obscurs. » C'est

là leur seule conviction. Ils sont de ceux pour qui le mystère est toujours ridicule, de ceux pareils au cheval dont toute la psychologie est écrite par les mots écurie, avoine, litière.

Ainsi peut-on résumer le principal panneau de l'œuvre de M. de Gourmont. L'écrivain a voulu une opposition brutale entre ce *Château singulier* où Elade, son héroïne, habite d'abord, entre le vaste monde où elle s'enfonce plus tard sous la conduite de Psallus et la misérable cabane où Vitalis — un des *autres* et eux tous — peine durement à un métier de tisserand. Ecoutez maintenant parler Vitalis : « Quand je vis pour la première fois celle qui est devenue mon épouse, elle venait de conduire à l'abattoir le troupeau de ses agneaux blancs ; je fis comme elle : j'égorgea tous mes rêves et, devenus pareils l'un à l'autre, nous nous aimâmes. Pour l'élever jusqu'à moi, je me fis semblable à celle que j'aimais et nous fûmes heureux. J'étais riche ; peu à peu ma fortune a disparu, je ne la regrette pas : la richesse permet l'oisiveté, l'oisiveté permet le rêve, le rêve ronge les muscles comme de malsaines vapeurs ; maintenant je travaille, cela vaut mieux que de penser. » Et comme on lui objecte : Mais vous êtes un esclave, révoltez-vous... il répond, en haussant les épaules : laissez-moi travailler comme un homme.

Tout cela est bien amer. Sait-on jamais quelles raisons déterminent de pareilles chûtes ! Toute la volonté, toute la fierté, toute la noblesse même ne servent parfois de rien contre les influences déjétéres de certains milieux, contre les sollicitations de certaines heures. On ne fait pas toujours ce que l'on voudrait faire. Et, à tout prendre, ceux qui demeurent sur les hauteurs, fidèles à leur croyance première, n'ont peut-être droit pour cela même à aucun éloge. Eux aussi subissent la loi contre laquelle ils se seraient vainement insurgés. Ne me traitez pas de fataliste. De tout autres pensées m'occupent en ce moment. Les jugements exclusifs sont peu sages. Or M. de Gourmont s'est montré par trop exclusif.

Il est dans ce livre un autre point auquel je veux me consacrer. L'amour... ai-je dit. Elade symbolise, en somme, la partie féminine de l'humanité. Je pleure, avoue-t-elle, parce que j'ai une âme de femme, parce que mon cœur est tendre, je sanglote parce que mon intelligence est douce et timide mais surtout je pleure et je sanglote parce que je n'ai pas de sexe. » Tels sont ses mots à

Vitalis lorsque celui-ci a encore une âme. Mais cette déclaration imprudente éloignera le douteux amant. » Je veux, répond-il, jouir de tes épaules et non de tes confidences. Maintenant que je me suis enivré de ton odeur tu n'as plus d'âme parce que je n'ai plus d'âme. » Et c'est vrai, souventefois vrai. Pour un Psallus que de Vitalis ! Combien peu savent répondre à celle dont leurs yeux s'éprient : « Je ne suis pas venu vers toi en quête d'un spasme dont toute femme a le secret. » Combien diront à l'élue, comme le chevalier Psallus à celle qu'il délivre de sa défiance envers soi-même, à celle qu'il métamorphose en femme : « Sois toi, Elade, et méprise tous ce qui s'éloigne de toi et brise tout ce qui s'oppose à ta volonté d'être libre. » Et M. de Gourmont n'aborde-t-il pas le problème du sort actuel de la femme et de ce que ce sort pourrait être par des paroles comme celles-ci, de Psallus encore à Elade : « Le salut est personnel ; deviens l'objet unique de ta propre charité ; choisis ton plaisir, choisis ton amour, choisis ta morale et ne reçois d'autre commandement que celui qui s'élabore dans le mystère de tes cellules et qui profère son cri saint dans la vibration de tes nerfs. Intelligence, pourquoi te donner à comprendre ? Comprends toi-même et ne t'inquiète pas des bruits du dehors. Sois-absolue. Baisse l'épaule et dégage-toi, si quelqu'un te met la main sur l'épaule, et si un homme veut baiser tes lèvres, mords-le : c'est un faible qui veut te prendre ta force, ton souffle et peut-être ton âme. »

Ce sont là de fières paroles. N'est-il facile de comprendre que ce qu'elles veulent par dessus tout c'est prêcher la cause de la liberté définitive, de la liberté plénière, contre toute convention, contre toutes les servitudes, quelles qu'elles soient, quelles qu'elles puissent être ? N'est-ce pas le procès de la société d'aujourd'hui que M. de Gourmont entreprit en ce petit livre, au profit d'une société future (malheureusement, fais-je à part moi, si peu altruiste) dont il se plait à espérer et à attendre l'avènement ?...

* * *

Jouerais-je à l'homme bien informé ? Généralement cela n'est pas mal reçu et déjà je devine votre curiosité en éveil. L'igno-

rante.. qui est-ce? Une femme, jeune, jolie? Un homme, ni beau, ni laid? Cette question! Vous ne le saurez pas. La pose aujourd'hui ne me dit rien. L'Ignorante, c'est l'ignorante, voilà tout.

Pourtant, soyons bon prince — à demi. Oui, c'est une femme et ce n'est pas la première venue. Elle a montré trop de modestie en se servant, en guise d'éventail, du pseudonyme qu'elle a choisi. Car elle sait beaucoup de choses. Ce n'est pas dans la plaquette renseignée au sommaire de cette Chronique qu'il en faut chercher la preuve. Mais *Sur les Golfes* fait suite à un volume bien autrement fourni (*Six mois en Italie*) paru à Paris l'an dernier. J'ai toujours raffolé de tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à un journal ou à des mémoires. Ce qui m'intéresse dans une œuvre, c'est, en effet, autant l'écrivain que l'écriture. Je le cherche au détour de chaque phrase, je m'efforce de lui ravir, par toutes les subtilités que je puis trouver à mon service, le sésame qui m'ouvrira les portes de son moi. Ce petit exercice réussit si bien avec le genre d'écrits dont je parle! Barbey d'Aurevilly a du reste dit cela avant moi; et je suis de ceux, hélas! chaque jour plus rares, qui croient que l'auteur des *Diaboliques* savait presque toujours ce qu'il disait.

Si vous pouvez me le démontrer, je consentirai à admettre que le goût auquel je viens de m'avouer enclin a pu me disposer trop favorablement à l'égard de *Six mois en Italie*. D'ici là, je me permets de trouver que ces pages sont bourrées de remarques judicieuses et d'aperçus curieux. L'Ignorante nous décrit tour à tour Naples — la terre de l'oubli —; Milan — si moderne! — Rome — le monde! —; Orviéto — où rien n'a changé depuis le moyen-âge —; Sienne — qui ressemble à un vieux rubis serti d'émeraudes —; Pérouse — la ville non des châteaux mais des couvents dormants —; Assise — évoquant la douceur de l'âme la plus douce qui fut jamais —; Florence — l'hospitalière, la ricieuse, la légère, la riche —; Bologne — une ville de science, d'étude, de commerce, d'esprit moderne et matériel —; Ravenne — la morte, avec son aspect morne et désolé, d'où l'on revient comme d'un songe —; Vérone — où vit encore partout la belle époque si brillante de Roméo et Juliette —; Padoue — une de ces cités paisibles auxquelles s'applique si bien le nom de province —; Venise, enfin,

où l'on marche en rêvant sans que rien ne vous choque ni ne vous presse...

Et toujours elle est intéressante. Elle raisonne, discute avec soi-même, compare le ballet italien au ballet français, le clergé de Rome à celui de Naples, la façon dont les hommes dévisagent les femmes à Rome (par flânerie, sans agression hardie) et à Florence -- les Florentins, à son avis, sont les êtres les plus impertinents qui soient. Qu'elle se trouve à la Via Appia ou à San Vitale de Ravenne, aux Cascines ou au Lido, — devant cette Adriatique dont George Sand a dit que celui-là ignore la volupté qui ne rêva un soir sur sa plage —, à la Scala ou à la Sixtine, à Pompéi ou aux Offices, devant le Capitole ou dans la Cathédrale d'Orviéto, sans cesse elle observe, analyse, cherche à scruter, cherche à comprendre. Elle ne néglige rien, ni le Michel Ange qui la ravit, ni les Botticellis — pour lesquels, par exemple, elle est fort injuste : ne dit-elle pas que notre esthétique moderne trouverait ces types forts laids ! — ni les bersaglieri qui lui font tourner la tête, ni les nounous romaines, à majestueux costume, lui arrachant des cris d'admiration... Et comme elle dit bien ce qu'elle dit. Le style est vif, sautillant, léger, avec aussi de la vigueur et un charme voluptueux. On voudrait ne pas lire, il faudrait lire encore. Ses réflexions, parfois, respirent la gaieté d'une écolière en maraude. A d'autres instants, elles sont d'une touchante bonté. Tantôt elle dira, avec une gentillesse d'enfant gâtée : « J'ai été hier, en voiture à deux chevaux, comme les princesses romaines, me promener à la villa Doria Pamphili. » Tantôt, comme une doctoresse, elle aligne gravement : « La lumière espagnole exprime une nature énergique, sauvage, droite et fière, ne sachant pas plier. La lumière italienne, au contraire, s'harmonise avec l'apaisement qui vient ici du climat, des gens et des choses » Je voudrais pouvoir vous mettre sous les yeux les pages qu'elle consacre à la campagne romaine. Malheureusement c'est impossible. Voici, pour en donner une idée, un simple croquis pris à une abbaye près Rome : « Le silence, le parfum des fleurs, les lis, les pierres parlant d'artistes inconnus, quelques moines silencieux en sandales et en robes brunes... la route... et c'est tout. » N'est-il pas vrai que cette manière de dire à quelque chose de séduisant, de suggestif même ?

Dans *Six mois en Italie*, par une de ces expressions caractéristiques comme elle en trouve fréquemment, l'Ignorante appelait la nature du golfe de Naples « un cercueil rose. » C'est cette nature que nous découvrit la plaquette parue chez Lacomblez. Au cours de ces feuillets complémentaires, l'érudition tient moins de place, l'enthousiasme en tient peut-être davantage. L'auteur — préférez-vous l'auteresse, comme on commence à dire? — crie cette fois plus haut son goût pour les sites de là-bas. Les paysages de Capri, d'Ischia — qu'elle propose de placer au nombre des paradis terrestres —, de Salerne, d'Amalfi, aussi bien que la douce Sorrente, harmonieuse patrie du Tasse et terre d'élection de Lamartine, elle les peint d'un pinceau élégant, riche en couleurs.

Nous parlions tantôt d'enthousiasme ; c'est de l'admiration qu'il faudrait dire. Etant descendue, à Amalfi, dans un vieux couvent de capucins transformé ou plutôt converti en auberge, l'Ignorante nous dit, en décrivant sa chambre formée de deux cellules : « Un petit balcon de pierre s'ouvre sur la mer et je suis à comme au plus beau prie-Dieu. » C'est à ce prie-Dieu qu'on s'imagine la voir constamment, extatique, contemplative. Et, d'autre part, l'on comprend qu'elle doit rendre exactement, la phrase par quoi s'achève *Sur les Golfs* : « L'invisible Fée qui m'accompagnait... a mis dans le cœur de la pauvre et heureuse population de ces contrées, le sûr instinct que celle qui passait, passait le cœur plein de reconnaissance et de fraternité humaines. »

* * *

Pour quiconque se pique de n'être pas un crétin — la modestie, a dit John Keats, est la vertu des sots — il est pénible de devoir avouer son incompréhension. Jugez si je joue de malheur, c'est quasiment à cela que j'en suis réduit en ce qui concerne le livre de M. Alf. Jarry. De loin en loin, j'ai surpris une grande clarté et, courageusement, me suis mis en route vers la lumière soudain apparue. Mais bientôt l'ombre à nouveau descendait, plus dense, brouillant le peu qu'il m'avait été donné de discerner. La définitive intention de l'auteur, la portée initiale de ces

proses, je me demande encore ce qu'elles peuvent bien être. Au demeurant, M. Jarry semble avoir subi en mal l'influence des *Chants de Maldoror*. Je dis en mal car son livre apparaît, dans certaines parties, comme une charge de l'œuvre du Comte de Lautréamont, œuvre déconcertante mais dont l'atmosphère grise, à laquelle il reste je ne sais quelle particulière séduction qui vous attire à nouveau, qui vous fait vous pencher encore sur l'épouvantable gouffre. Cette fois, le gouffre n'effraie même plus. Au lieu d'être drapés dans le faste loqueteux et la misère ricanante de la folie, les fantoches qui passent ici — déployant des gestes de pacotille et débitant d'une voix de fausset des impossibilités outrancières — n'ont pas même le mérite d'être drôles. Je pourrais, pour en préciser la ligne, faire appel à la caricature française du dernier bateau. Vous avez déjà vu, je présume, des Jossiois. Vous savez alors comme moi que c'est parfois d'un art auquel il manque un rien pour tomber en pleine confusion. Ce rien, M. Jarry s'est évertué à le réaliser. Comprenez-moi bien, je ne veux pas, ce disant, établir une relation étroite entre l'un et l'autre de ces artistes. Je ne me place qu'au point de vue de la facture et encore sous un angle isolé.

Ne nous payons pas de mots et restons courtois. J'avoue sans détours que j'ai pu ne pas boudier tout le temps le livre en présence. Que M. Jarry écrive (*l'Opium*) : « Suçant de mes lèvres brûlantes de fièvre le biberon lourd où dormait l'oubli, au fauteuil béant mes mains de cadavre se crispèrent, et mes yeux agrandis, bésicles d'augure, volèrent au ciel blanc où les chevauchantes Walkures tournent dans les spirales sonores des engoulevants... » lorsque M. Jarry écrit ainsi, je veux bien ne pas en faire fi. Mais comment ne pas se récrier quand, dans une prose soi-disant française, on trouve des passages comme celui-ci : « Elle ne le blesse point, la vieille amoureuse, ni ses griffes ne l'écorchent : son doigt unique, col de fémur dont un fourmilier a lapé la moelle, greffe son érection cordée aux tragus de l'écouteur. Sabot de cheval, bec d'éguisier, piaffe et farfouille aux tragus qui, pour le métal instillé, t'encorbellent cinq minutes : tes bourdonnements s'étouffent au cerumen dont tu t'es oint depuis des âges, copulant avec tout venant. Et les deux noires sangsues pendent aux oreilles de l'écouteur. »

Perfides, me direz-vous, ces citations. Détrompez-vous. Le livre est bourré d'incohérences semblables. M. Jarry l'a d'ailleurs voulu et sait bien à quoi s'en tenir. Cela ressort à toute évidence de son « Linteau » — ce que vous et moi appellerions une préface — où il est dit aussi qu'un auteur ne saurait être compris entièrement de ses lecteurs, les vibrations par lui éprouvées au moment de l'élaboration de l'œuvre ne pouvant se répercuter chez ceux venant à sa suite. J'admets qu'il y a du vrai dans cette remarque. Quelque soin que l'on mette à se formuler, des choses restent forcément dans l'ombre. Mais voyons la suite. Pour la raison qui vient d'être donnée, M. Jarry opine qu'il faut suggérer au lieu de dire et faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots. La dissection ultérieure de l'œuvre exhume en somme toujours quelque chose de nouveau. « Le rapport de la phrase verbale, est-il stipulé page V, a tout sens qu'on y puisse trouver est constant. » C'est à ce credo que l'on prétend nous convertir.

Hé bien ! je n'en veux à aucun prix. Comment, le fait d'écrire ne consisterait donc plus à définir telles phases de la vie ou du rêve mais, par un assemblage maladroit ou savant de vocables n'ayant entre eux que d'incertaines liaisons, à éveiller — sous prétexte de prouver tous les sens que peut trouver le lecteur — des sensations confuses, des idées absconses. Dans ce cas pourquoi ne pas s'en tenir aux kaleïdoscopes ? Ce serait de tous points la même chose.

Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il ne faut pas retrancher d'un livre les parties que soi-même l'on trouve non seulement hésitantes mais très-mauvaises « parce que, pour un motif qui nous échappe, ces choses nous ont intéressé un instant puisque nous les avons écrites ». Le premier devoir d'un artiste est d'être probe. En voulant imposer à l'attention d'autrui des œuvres ou des parties d'œuvres qu'il ne juge pas dignes de vie, il trahit sa conscience ou se paie à trop bon compte la tête de ses contemporains.

ALBERT ARNAY.

AUX PROCHAINS : EMILE VERHAEREN, *les Villages Illusoires* ; — HENRY MAUBEL, *Ames de Couleur* ; — CAMILLE MAUCLAIR, *Sonâtes d'Automne* ; — FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, *Pâlai* ; —

ALBERT GIRAUD, *Hors du siècle* (II); — HENRI BORDEAUX, *Ames Modernes*; — CAMILLE LEMONNIER, *L'ironique Amour*; — LOUIS DUMUR, *La Motte de Terre*; — ANDRÉ et MAURICE MAGRE, *Eveils*; — JEAN CASIER, *Flammes et Flammèches*; — MAURICE LEBLOND, *Première Etape du Néophyte*; — GUSTAVE KAHN, *Domaine de Fée*; — GEORGES POLTI, *Les trente-six Situations dramatiques*; — PAUL ARMAND HIRSCH, *Sonnets et Chansons*; — LÉON RIOTOR, *Sur deux Nomarques de lettres*; — *Les Raisons de Pascalin*; — *L'Ami inconnu*; — PIERRE LOUYS, *Les chansons de Bilitis*; — A. HEINS, *A Gand*; — A. BOSCHOT, *Faunesses et Bacchantes*; — *Matin d'Automne*; — LOUIS DELATTRE, *Les Miroirs de Jeunesse*; — PAUL FORT, *Il y a là des cris*; — A. FERDINAND HÉROLD, *Le Victorieux*; — etc.



POLÉMIQUES.

C'est à vous, mon cher Priche, que je veux adresser ces quelques lignes, car je viens protester contre ce que vous avez écrit dans le dernier N° du *Réveil*. Je sais que je ne puis mieux faire qu'en vous demandant à vous-même d'insérer un article où je veux vous combattre.

Je ne connais pas le rapport de M. Doutrepoint sur le prix triennal ; je le déclare d'avance avec vous détestable. En revanche je connais un peu M. Doutrepoint. C'est un philologue, un romanisant studieux, il a publié un bon recueil de Noël's Wallons, une édition de la *Clef d'Amors* qui est des plus scrupuleuses, son savoir est estimable comme sa probité. Mais il n'est pas littérateur oh pas du tout ! Vous l'attaquez personnellement, votre verve trouve contre lui mille traits ; — eh bien vous vous trompez, et votre indignation, pour belle et juvénile qu'elle soit, est une chose injuste.

J'ai toujours passé pour le plus extrême-gauche des extrême-gauche, ce dont je tire gloire, et, par exemple, j'ai été le premier ici, et, très longtemps le seul à publier des vers libres et à en plaider l'esthétique. Il est vraiment nécessaire de rappeler tout cela, car me voici devenu centrier, de la plaine et du marais : je vais défendre Gustave Frédéric !

Oui, Gustave Frédéric. Il a été voué aux bêtes à propos de la *Princesse Maleine* ; mais, en vérité, les bêtes c'était nous. Ce vieux monsieur fut chargé du rapport sur le concours d'art dramatique ; il avait autour de lui un nuage, un treillis, une cotte de mailles faite de ses admirations de jeunesse, une triple visière sur les yeux ; les épées fleuries de nos vers ne pouvaient le toucher. Il vivait depuis toujours dans l'atmosphère des comédies du théâtre français. Ses idées étaient à la fois légères et surannées, comme cet esprit parisien qu'il sut à merveille apprécier. Il eut au moins une qualité assez rare, celle d'écrire non pas en belge mais en français. Certes, *en français*, et d'une très fine plume.

Je me dépêche de le dire, il n'eut jamais pour moi que l'aumône du silence. C'était son droit; mais ce fut son droit aussi de juger la *Princesse Maleine* comme il le fit. Pouvions-nous exiger qu'un homme de son âge, un homme dont le cerveau s'était modelé selon certaines formes depuis soixante années, se révélât soudain comme un prophète de l'art nouveau, et qu'il acclamât un drame tel que celui de Maeterlinck? Point. Mais il prit l'œuvre qu'on lui apportait, la considéra avec curiosité; il n'en sut entendre chanter la grande âme de cygne mais il fit un effort pour discerner la couleur et les lignes d'un poème qui cinglait au visage ses admirations passées; il y distingua des qualités, il y rencontra quelques motifs à des critiques dont plusieurs me paraissent, comme à nous tous, mal justifiées. L'ensemble de son rapport nous blessa, il devait nous blesser, malgré qu'à de certains points de vue il méritât l'estime. Je suis persuadé pourtant que Gustave Frédéric s'était cru bienveillant. Il s'appliqua de son mieux à comprendre une œuvre qui devait le déconcerter; il la trouva digne du prix en formulant des réserves; il fut fidèle à soi-même et parla selon sa pensée. — Peut-être n'aurait-on pas dû le choisir? Ah voilà, il ne fallait pas le choisir; mais nous ne pouvions exiger de sa bouche un mensonge.

Le cas de M. Doutrepoint ressemble à celui-ci, à cela près que M. Doutrepoint ne pouvait avoir d'idées préconçues, n'en ayant jamais eu d'aucune sorte sur la littérature contemporaine. C'est un travailleur que l'on doit estimer beaucoup, il fait un bon cours de phonétique à l'Université, mais enfin, Henry Maubel et l'*Etude de Jeune Fille*, cela n'est pas sa partie. On l'a désigné comme rapporteur, — il a rédigé son rapport. Dans le jury triennal il fut un fonctionnaire et fonctionna consciencieusement. Que les conclusions du rapport nous irritent, cela est certain. Mais quoi de plus injuste que de prendre à partie un honnête homme, qui fit de son mieux la besogne étrangère dont on l'avait chargé. M. Doutrepoint trouverait des conclusions très sensées, s'il y avait en Belgique un concours triennal pour les études qui le concernent. Il détonne dans la poésie; ce n'est pas de sa faute. — Il ne fallait pas le choisir, voilà tout.

Or c'est ici, mon cher Friche, que je dois protester surtout contre votre article, et je voudrais le faire de toutes les forces qui

sont en moi. Une seule fois, une seule ! on choisit un homme, un professeur mais un lettré, qui n'était pas aveugle. Ce fut M. MAURICE WILMOTTE. Oui, je sais, on l'a injurié ; les plumes se sont faites aiguës contre lui et vous-même aujourd'hui vous le citez avec dédain ! Ainsi, l'homme qui, il y a dix années combattait pour l'Art dans un morne milieu provincial, celui qui dans le jury même parla hautement pour les Poètes, celui-là n'est plus qu'un pédant borné ? Or je ne connais point d'esprit plus sagace, je ne connais pas de plus beau cerveau et de plus pénétrante pensée que l'esprit, que le front, la pensée de Maurice Wilmotte. Il faut le dire avec énergie, aujourd'hui qu'il fut injustement raillé : celui-ci est quelqu'un.

Réservez pour d'autres nos coups ; il ne manque pas d'imbéciles en Belgique. Mais n'allons pas confondre un noble esprit avec la sottise têtue, avec la quadrangulaire bêtise de ceux-là. Je ne sais rien de plus douloureux, rien qui suscite en moi plus d'indignation, de colère et de soif de bataille, que de voir un homme frappé par les hommes qu'il voulut défendre.

Assurément ce n'est point vous, mon cher Frêche, qui devez porter le poids de ce reproche. D'autres a vaient commencé ; vous, vous êtes levé en faveur de vos amis, et certes vous eûtes vingt fois raison de protester, au nom de nous tous, contre l'absurde décision du jury, mais si je romps aujourd'hui le silence, c'est que vos paroles étaient dites avec bonne intention sous un toit fraternel, dans cette accueillante maison du *Réveil* où je ne voudrais point rester si je ne pouvais à mon tour élever haut la voix pour défendre un absent.

A ceux qui connaissent Maurice Wilmotte, il n'est pas besoin de déclarer qu'il ignore cette lettre. Peut-être ne voudra-t-il pas me la pardonner. Tant pis, j'aurai écrit ce que je pense.

Je sais, car il faut tout prévoir, on va m'objecter que sans doute je dois quelque reconnaissance de vanité au « rapport » en question. Qu'on relise ce document officiel ; on verra ! Mais depuis quand donc, un critique doit-il parler d'après les idées de ceux qu'il juge et non point d'après sa pensée ? Allons-nous exiger que ces hommes n'aient plus des goûts qui leur appartiennent, une voix qui chante en eux et leur cite des œuvres, des noms préférés ? Cela est impossible !

Je n'admire pas d'un bout à l'autre le rapport de Maurice Wilmotte; il me déplait infiniment en telles de ses parties, et ce ne sont pas, je crois, celles qui ont amené les clameurs. Mais je sais que Maurice Wilmotte a fait son devoir en écrivant ce qu'il pensait. Et, avec des qualités d'élégance, de pénétration, de clarté, son œuvre avait un grand mérite : celui de ne plus nous servir l'idée saugrenue d'une « littérature belge », et, si j'ai bien compris, de proclamer qu'il n'y a qu'une seule littérature en français, *la littérature française*, dont la Flandre et la Wallonie sont deux provinces, — mais, là, *deux* provinces et non pas une seule, deux provinces aussi éloignées peut-être l'une de l'autre que la Bretagne est éloignée de la Provence. Elles ont chacune des caractères distincts qu'il est intéressant de rechercher, de définir et qu'il faut certes jalousement garder puisqu'ils témoignent de notre race et sont un peu de notre sang ; mais ces caractères ne sont pas les mêmes, — oh, pas du tout ! — et, n'en déplaise à Demblon, il n'y a pas plus de littérature belge que de littérature austro-hongroise. — Je me trompe, il en a existé une autrefois, mais on n'a jamais bien su si elle était belge ou bien suisse, et voici quinze ans qu'elle a disparu. Mais, j'en reviens aux jurys triennaux et quinquennaux, et à Gustave Frédéricx, à M^r Dautrepoint, à Monsieur Wilmotte.

Voilà donc trois hommes, bien différents et dont les noms s'étonnent d'être ici réunis. Tous trois ont écrit un rapport officiel sur la littérature française en Belgique, et nul d'entre eux n'a pu nous satisfaire, bien qu'à deux reprises on ait apporté des palmes à l'un de nous. Je suis bien sûr que, malgré leur conscience et leur variété, M^r Verlant et M^r Nautet n'auraient pas réussi à nous contenter absolument. C'est qu'un lettré, ou même un phonétiste, ayant un cœur et une pensée à soi, un caractère déjà formé par mille jugements antérieurs, ne peut pas sentir, comprendre, décider, sans ce cœur, sans cette pensée et ce caractère qui forment un moment de son âme et lui soufflent ce qu'il doit dire. S'il est sincère, il paraîtra injuste pour quelques uns ; s'il ne l'est pas il sera méprisable et plus injuste encore. Il n'est pas besoin d'un profond philosophe pour trouver cela.

Non, ce n'est pas les hommes qu'il faut changer, c'est l'organisation de ses étonnantes machines quinqu ou triennales qu'on

nomme les concours. Que les jurys apportent la parole des artistes et non celle du gouvernement. Et, puisque nous voioi dotés d'un suffrage universel tout neuf, pourquoi ne pas en essayer ici les effets? Oh oui, c'est bête comme tout, le suffrage universel, c'est plat et brutal et bien d'autres choses encore, mais enfin il contient une ombre de justice. Et puis il ne s'agirait point, dans ce projet, de nous faire élire directement l'œuvre et l'auteur à couronner; mais les littérateurs, tous les littérateurs ayant publié une plaquette, un livre, choisiraient ensemble le jury. Et le jury jugerait tout simplement, mais on ne ferait plus de rapport officiel, et nul homme ne serait désigné pour nous dire ce que le gouvernement pense ou ne pense pas de nos efforts.

Retouchez mon projet, arrangez-le de cent façons, mettez y la représentation proportionnelle et autres inventions de ce genre, rien de mieux; mais je crois que ce moyen-ci est le bon, ou tout au moins le plus acceptable. Car les prix sont une chose qu'il faut conserver; beaucoup d'entre nous ne sont pas riches, notre art ne peut nous nourrir, fût-ce de pain sec, et cet argent donnerait à tel poète, à tel romancier, le repos nécessaire à l'œuvre nouvelle. Loin de supprimer les prix, j'en voudrais mille; cinq cents pour les savants, cinq cents pour les artistes de plume, de pinceau, d'ébauchoir, comme cela j'en aurais un peut-être, — le cinq centième — et j'écrirais pour *le Réveil* une Ode à la Fortune.

Regardez bien l'aspect de mon idée; déshabillez-la, palpez-la, auscultez-la. Elle n'a rien d'extraordinaire; elle n'était pas difficile à trouver. C'est peut-être l'idée de tout le monde? Tant mieux, elle en sera plus vite adoptée et l'on ne verra plus alors un jury déclarer qu'on ne doit point donner le prix lorsqu'il y a les drames de Maetertinck, l'*Etude de jeune Fille* de Maubel et le *Pierrot Narcisse* de Giraud.

Et puis, ce qui vaut presque autant, cela nous ôterait une occasion de polémiques. Votre protestation était je crois nécessaire, et tous ceux qui tiennent une plume, en Flandre, en Wallonie, s'y associeront par le cœur. Mais ne croyez-vous pas que c'est la plus laide maladie de notre temps, et la plus ridicule aussi, ces batailles de lettres comme il s'en voit tous les jours, où l'on se perce à tort autant qu'à travers? Les mieux intentionnés et les plus chevaleresques peuvent se tromper, frapper pour atteindre le vil et mécon-

naître par exemple le noble talent de Godfroid Kurth. Encore est-ce grande fortune et provende bénie lorsque, comme vous, nous ne nous levons que pour défendre l'Art. Au *Réveil*, heureusement, hormis cela on s'abstient, et les « toujours sur la brèche » font sourire. Mais autour de nous, ici comme en France, que de glaives levés, que de poignards dardés, et les cris et les déchirures ! Moi-même qui fais ici le bon apôtre, oui moi-même (rarement par bonheur), j'ai brandi autrefois de ridicules épées. Je m'en souviens avec déplaisir.

Certes il ne faut pas être lâche et l'on doit pouvoir, comme vous, crier haut son indignation lorsqu'il en est besoin. Mais alors l'occasion l'impose. Frappons sur les idées et non pas sur les hommes.

Je crois que la Beauté veut des mains pacifiques ; je crois que nous tous, qui souhaitons d'en devenir les prêtres, nous devons garder purs nos doigts comme nos fronts. Nous sommes si loin de la Terre Promise, et nous voulons déjà nous en disputer la possession !

Plus tard, je veux dire dans vingt ans, notre époque paraîtra comme une de ces gouttes d'eau qui, dans les projections lumineuses, montrent de petits animaux noirs qui grouillent et s'entre-dévorent. Alors on ne comprendra pas que nous tous, qui cherchons patiemment, sincèrement, la même lumière, nous ne nous soyons pas tenus fraternellement par la main ; et l'on admirera davantage ceux qui comme ces deux grands poètes, Emile Verhaeren et Maurice Maeterlinck, surent garder le silence.

ALBERT MOCKEL.

*
* *

Hé certes, mon cher Mockel, j'en conviens : les polémiques sont abominables ! Moi aussi je les déteste, et les évitai de mon mieux (elles sont toujours inutiles, et que de temps perdu !) Mais pour cette question du prix triennal, — je ne croyais pas que l'on pût différer d'avis : je ne voulais nullement examiner les mérites de M^r Doutrepoint ou Kurth, ni même leur compréhension des œuvres que nous aimons. N'ai-je pas simplement conté certains

débats fort irréguliers du jury, par lesquels furent évitées ces œuvres? Au rapport, elles reçoivent de grands éloges, et ces débats ne sont point mentionnés. Donc le rapport est mensonger. Je ne prétendais pas démontrer autre chose, ni adresser, à ceux qui furent les membres de ce jury aucun reproche de sentiment. Je ne les connais pas, du reste.

Une chicane encore : Vous le dites fort bien, Mr Dautrepoint n'a jamais eu d'idées d'aucune sorte sur la littérature d'aujourd'hui, et nous n'avons pas à lui en vouloir pour cela. Mais, invité à juger cette littérature d'aujourd'hui, la probité n'était-elle pas de s'y refuser? Rien ne lui imposait ces fonctions où il n'entendait rien. N'êtes-vous pas de mon avis? Nous voilà donc tout à fait d'accord, mon cher Mockel — aussi bien, nous n'avions jamais cessé de l'être.

F. FRICHE.



TABLETTES.

Nous ferons paraître sous peu, pour février-mars, un numéro double accompagné d'un hors-texte de Georges Minne.

x

Feront désormais partie de notre sous-comité d'extension, MM. Georges Dwelshauvers, Fernand Khnopff, Georges Flée, Chrétien Flippen.

x

Le Mercure de France a inauguré brillamment l'année nouvelle, par ses deux numéros de janvier et février, également remarquables : mentionnons des poèmes de Francis Vielé Griffin, Georges Rodenbach, Adolphe Retté, et tout à côté, les remarquables études critiques et philosophiques de Gaston Danville, Hugues Rebelle, Pierre Quillard, d'autres encore.

Le nombre mensuel des pages est porté à 130 environ, et une belle reproduction hors texte ouvre chaque numéro.

x

La Revue Blanche, elle aussi, s'agrandit, et devient bi-mensuelle. Au premier numéro de cette nouvelle série, le maître Stéphane Mallarmé, commence une série d'articles intitulés : *Variations sur un sujet*, et nous donne sur l'art d'écrire les plus précieux avis :

... *Tu remarques, on n'écrit pas, lumineusement, sur champ obscur, l'alphabet des astres, seul, ainsi s'indique, ébauché ou interrompu ; l'homme poursuit noir sur blanc.*

... *Le pli de sombre dentelle, qui retient l'infini, tissé par mille, chacun selon le fil ou prolongement ignoré de signe, que le lettré saisisse ce tenu secret, ne le rompe malgré les entrelacs distants où se ploie un luxe, pour l'inventorier, stryge, nœud, feuillages et le présenter, sur imprimé, aux autres comme une invite à s'y intéresser.*

Citons encore des lettres extrêmement curieuses d'Edgard Poe, et de bonnes chroniques.

x

On avait annoncé, voici quelque temps, la transformation de *L'Ermitage* en un magazine illustré, et même, croyons-nous, sa fusion avec *l'Album des Légendes*, (qui continue, sous le titre : *Le livre des Légendes*, à gâchonner de bonnes encres de couleur) Heureusement il n'en est rien, ainsi que nous l'attestent les premiers numéros de l'année ; Henri Mazel dirige toujours *l'Ermitage*, avec talent et autorité. Sous le nom de Saint-Antoine, il a donné ces temps-ci un excellent article sur l'Union, si désirable, des trois aristocraties. Aux sommaires MM. René Boylesve, Joseph Declareuil, Yvanhoë Rambosson, etc. Mais faibles, faibles, les chroniques littéraires de M. Edmond Pilon !

x

La Plume a consacré un numéro spécial à Puviss de Chavaunes, à sa vie et à son œuvre. Malgré l'insuffisance fatale des reproductions, ces grandes œuvres apparues même ainsi, comme elles retiennent longuement et émeuvent ! Ce numéro rend compte de la manifestation organisée en l'admiration et l'honneur de Puviss de Chavaunes. Un album où chaque poète écrit quelques vers, a été remis au maître. Qu'il nous soit permis de dire ici les regrets de certains d'entre nous, priés trop tard d'y collaborer !

x

La Société Nouvelle, qui est, pour la partie sociologique et philosophique, la plus belle revue que nous connaissions, nous présente un numéro de janvier extrêmement intéressant : il y faut citer surtout l'*Inévitable Anarchie*, de Kropotkine, *La Mort*, d'Elie Reclus, *L'Asile*, belle et forte prose d'Hubert Krains. Puis encore une traduction de Nietzsche, et la subtile critique *La Vie mentale*, que signe chaque mois Gustave Kahn.

x

Au dernier numéro de *Stella* nous avons lu quelques vers charmants de Vielé Griffin, et un superbe poème de Charles Van Lerberghe, *L'Initiation matinale*.

x

Saluons un nouveau confrère : *l'Art-jeune*, mensuel de littérature et d'art (Bruxelles, rue de Brabant, 134 ; le n° 60 centimes). Le *Programme* qu'il se donne est vaillant et enthousiaste, et c'est ce qui importe surtout. (Mais il peut sembler excessif de citer M^r Pierron parmi les « *Maîtres Belges* »).

Un très beau poème d'Emile Verhaeren ouvre le numéro de début de *l'Art-jeune*, auquel nous souhaitons cordialement la bienvenue.

x

Vient de paraître au *Réveil* : *Les Estuaires d'Ombre*, par André Fontainas. De cette plaquette, tirée à un nombre très restreint d'exemplaires pour les amis de l'auteur, quelques-uns, en outre, seront à la proposition des personnes qui en feront la demande au *Réveil*, ou au *Mercure de France*.

x

A paraître dans la collection du *Réveil* :

Le 15 mars : *Vers l'Ame*, de Victor Remouchamps.

Le 15 avril : *L'Ame en exil*, de Georges Marlow

Paroles Intimes, de Léon Paschal.

(voir à la 3^e page de la couverture)

x

Dans les derniers jours de mars paraîtra chez Lacomblez : *Par les Chemins*, un volume de contes de M^r Paul Arden ; tiré à 300 exemplaires.

COLLECTION DU RÉVEIL

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

- MAURICE MAETERLINCK :** *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits 'dramas' pour marionnettes.* (Troisième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**
- FERNAND ROUSSEL :** *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. **2,00**

VIENNENT DE PARAÎTRE :

- EMILE VERHAEREN :** *Les Villages illusoirs.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. Fr. **3,00**
- HENRY MAUBEL :** *Ames de Couleurs.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**

POUR PARAÎTRE LE 15 MARS :

- VICTOR REMOUCHAMPS :** *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3,50**

LE 15 AVRIL :

- GEORGES MARLOW :** *D'une Ville exilée.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté. Fr. **3.00**
- LÉON PASCHAL :** *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier français vergé de cuve Fr. **2.00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.	GAND :	M. Kats, rue courte du Jour.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.	LIÈGE :	Gnuscé, rue du Pont d'Ile.
—	Doliger, Galeries de la Reine.	MALINES :	Heymans, rue du Bruul.
—	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	PARIS :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
GAND :	Engelcké, rue des Foulons.	MUNICH :	Lettauer, Odeonsplatz.
—	Hoste, rue des Champs.		

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER 1893

Albert Mockel. *Comme je passais en Germanie*

Charles van Lerberghe *Fontaine de Vie*

NOVALIS (M. Maeterlinck trad.)

Les Disciples à Saïs

André Fontainas . *Les Estuaires d'Ombre.*

Charles Sluyts . . *La Demeure fastueuse.*

Albert Arnay : *Chronique littéraire.* — Albert Mockel,
F. Friche : *Polémiques.* — Tablettes.





LE REVEIL

Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
48 ou 60 pages.*

Secrétaire de la Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL
GÉRARDY, EDMOND GLESENER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETER-
LINCK, HENRI MAUDEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND
RASSENFOSSE, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GRÉGOIRE
LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE
VERHAEREN.

Rédaction, Rue de la Roue, 5, Bruxelles.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

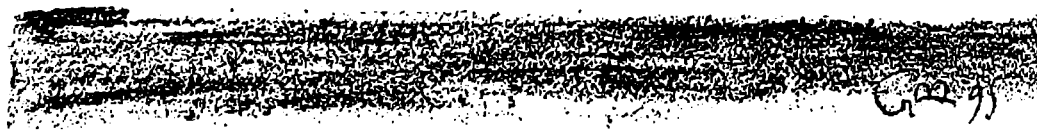
ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

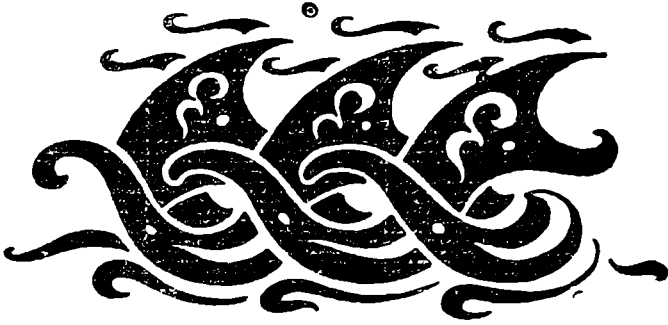
LE NUMÉRO : 30 centimes.

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{re} ANNÉE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires)	» 12 00
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	» 6 00
IV ^e ANNÉE, 1894, un volume in-8° grand-médian de 520 pages	» 6 00
L'année 1895 formera deux volumes in-8° de 300 pages chacun.	

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*





LA LITTÉRATURE DE DEMAIN.

Il a paru, il y a vingt ans déjà, un livre dont les idées jetèrent dans mon esprit de vives lumières. Je parle de la *Teoria dei periodi politici* de Ferrari. La rareté de la revue où le livre parut en articles m'en interdit la lecture, mais un long compte-rendu publié au tome II de la *Revue Philosophique* m'en tint lieu. Le titre laisse transparaitre le sujet. Ferrari observe une constance, jamais démentie par l'histoire, dans la manière dont les ères sociales se succèdent et il détermine les lois de ces renouvellements. Cette œuvre m'eut inspiré seulement l'intérêt que requiert toute idée neuve si je n'avais eu présentes des vues très nettes sur la manière dont concordent les périodes sociales et les écoles littéraires. Il importe de faire voir la dépendance de ces deux domaines. Un événement social ou politique fut à la base de tout revirement d'art. Il est banal de rappeler l'influence de la Grèce vaincue qui poliça la poésie fruste d'Ennius. L'esprit chrétien fit prévaloir le rythme binaire au détriment des rythmes tertiaires. Le mariage d'Eléonore de Guyenne avec un roi de l'Ile de France fit fleu-

rir au nord de la Loire la « gaie saber » de Provence et les victoires de Louis XIV répandirent l'art classique dans l'Europe occidentale. Ces faits, à part le triomphe chrétien, sont d'apparence fortuits mais les énergies sociales aussi suscitent une littérature en même temps qu'une situation morale et ces deux ordres d'activité révèlent leur concordance aux yeux qui vont au fond des origines. Avant un mouvement politique la littérature précise le but vers lequel tendent les désirs confus de la multitude. En fresques radieuses elle peint le mirage des îles prochaines. Ainsi dans l'homme chaque acte est précédé d'une image. Tous deux sont, dans son cerveau, les faces doubles, l'une interne, l'autre externe, d'un même phénomène nerveux ; ce qui se passe dans un être individuel se reproduit dans la société ; celle-ci offrant tous les caractères d'un organisme vital.

Voici brièvement la thèse de Ferrari : Après une génération pensante, où s'ébauchent les théories, où les idées fermentent et pénètrent peu à peu la multitude, vient une génération où ces forces accumulées, ces énergies contraintes brisent violemment l'entrave qu'oppose à toute initiative l'inertie du passé. Ces ères ont chacune une trentaine d'années. Mais des forces anciennes, ralliant autour d'elles les intérêts lésés, réagissent contre l'esprit révolutionnaire dont les excès mêmes ont compromis le triomphe. Il en résulte une période troublée par les alternatives du règne ancien et du règne nouveau. Ce dernier finit par s'affirmer et une ère apaisée vient clore le cycle. L'homme, durant ce calme, se contente, privé d'aspirations nouvelles, de jouir d'un état qu'il croit stable à toujours. Mais bientôt les questions non résolues, les iniquités subsistantes fomentent des idées

d'équité et de justice. Une classe demeurée dans l'ombre revendique des droits méconnus et nous en revenons au premier stade décrit à la suite duquel les autres se renouvellent. M. Ferrari met en lumière ces lois qui régissent toutes les vicissitudes de l'histoire. Leur vérité apparaît frappante en notre siècle. Après Voltaire, esprit rétrospectif mais destructeur et sceptique, et J. J. Rousseau, âme ardente, vient la révolution qui soudain détourne toutes les intelligences vers l'action au détriment de l'art. La figure de M. Mille dans l'*Étui de nacre* montre d'une manière animée cette volte-face brusque. Après les tourmentes sociales, où les âmes humaines se sont révélées dans le dévoilement de leurs passions, des poètes surviennent, poètes exaltés, ayant puisé dans les fastes de leur enfance assez de magnificences et de splendeurs pour en pétrir des rêves épiques. Bonaparte obsède Hugo. Dans son art et dans les luttes qu'il soutint se reproduisent les grands remous et les revirements de la restauration. Hugo eut une vue consciente de cet état. Il parle à maintes reprises de Richelieu dont l'époque eut avec la sienne des analogies. L'école parnassienne fut un romantisme figé. Entre le jouisseur et le poète pratiquant *l'art pour l'art* ne se trouve aucune dissemblance. Tous deux sont guidés par un même souci d'égotisme. Le plus grand esprit d'alors : Leconte de Lisle, dédaigneux d'un temps où toute idée stagnait, tourna sa pensée vers la majesté des théogonies défuntes. Le réalisme est une résultante encore du même état. L'absence d'Idées donna la prééminence à la forme dans le poème et au réalisme descriptif dans la prose.

Aujourd'hui se révèlent les signes des temps nouveaux. L'ère des précurseurs commence, selon les paroles de

Ferrari. Autour de nous un mouvement profond se crée, des désirs confus, des paroles indécises sont dites et c'est à nos œuvres prochaines de prononcer le mot décisif. L'art de demain sera social. Malgré nous, nos rêves s'imprègnent des idées éparses et des mirages ensoleillent les lointains. La science en ses prévisions confirme l'assentiment involontaire de notre esprit et un acquiescement s'élève des foules obscures. Il ne s'agit point de créer des œuvres où ces dernières viendront se complaire. Entre elles et l'art, il exista à tous les siècles une lacune. Mais nous ressentons, en des émois fraternels, leurs angoisses, leurs espoirs et il nous est réservé la destinée hautaine de traduire en un verbe immortel, étranger à elles, leurs vagues songes et leurs cris éphémères. Nier, dans la conjoncture présente, l'art du passé et instaurer un art radicalement neuf serait une pensée présomptueuse et légèrement risible. Un frisson inquiet agite nos rêves, des lumières se dévoilent, une foi dans des félicités prochaines exalte nos désirs, un but précis coordonne nos énergies et ces circonstances vivifieront notre art malgré les traditions anciennes qui ne meurent jamais toute entières.

Ainsi donc nous entrons dans une ère nouvelle ; la plus belle, car dans le champ illimité qui s'ouvre la pensée et le songe sont défrénés. L'Idée prépare son règne, tâchons de donner son envergure à nos œuvres et que nos voix aient un retentissement égal au sien. Elle se magnifie déjà aux poèmes actuels et ceux de demain s'inspireront d'elle encore d'avantage. Le siècle qui s'inaugure est fabuleux et grandiose par ses forces latentes, ses profondeurs de souffrances et ses mirages. Il nous faut hausser notre âme, la faire vibrer à l'unisson de cette vie

fiévreuse, l'élargir jusqu'à ce que la « société promise » se meuve dans sa vastitude, tout ressentir enfin pour avoir la puissance de tout dire. Car dans la fuite des êtres et du temps une seule chose demeure : les Œuvres.

LÉON PASCHAL



VERS

PAYSAGE

*Le rêve vieillissant s'est tordu aux balcons
 De la maison sénile et close
 En rictus fer et bronze de griffons —
 Aux plafonds d'aride vieillesse
 Se fendillent des mascarons
 Autour de qui, l'évangile de Watteau peignit des roses.*

*Les marches du perron tremblotent encore d'un pas,
 Du pas de qui descendit le dernier
 Et dans l'étang morne, non loin de là, jeta la clef
 De la maison torve, appauvrie d'un trépas,
 Et dans plus solitaire asyle se cacha.*

*Et blessé dans le jardin des anémones
 Où le jet d'eau roucoulait plaintivement
 En face d'un reposoir d'amants,
 Kiosque riant de chèvrefeuilles,
 Corrodé de mousses en sa niche de feuilles,
 Le priape tend la main pour l'aumône.*

*Impassible sous le soleil ou les ondées,
 Vivant la ruine stricte des choses terminées,
 La maison vieille et close s'effrite aux doigts du temps,
 Et les rongeurs parmi les vieux buffets et les dressoirs
 Sarabandent, puis s'ébattent dans l'armoire
 Jadis hantée des gais billets galants trempés de larmes
 Et vivent, dans cette mort de l'homme, sans alarmes.*

XVIII^e

*Les faons des parcs et les paons des jardins
N'ont voulu tressaillir à l'appel nostalgique
Du cor de l'amant aux halliers de lutins,
Et les fées marionnettes, d'un rire soudain,
Ont parsemé de brindilles d'étoiles, l'herbe tragique.*

*L'herbe que ses pieds foulèrent indifférents !
Le gazon sacré comme jadis Tempé !
Séjour d'une muse ou de deux, où les calandres
Venaient pépier près de sa voix, reine du Tendre !
Bosquets jolis plafonnés de frondaisons,
Cage aux baisers nonchalants !*

*Alors l'amant, laissant tomber l'appel tragique
Et se sentant si seul, quoiqu'épié,
Si tranquille, quoique l'âme tant percée,
Grave un hiérogramme sur un arbre touffu
Et s'en va rimant, à demi-consolé.*

LIED

*L'idole pâle de ce cœur
S'est glacée un beau soir moqueur
D'un printemps d'or et de parure.*

*Dans un jardin si solitaire
Et fané au bord de la mer
Le rêveur avive sa blessure.*

*De blanches mouettes folles
Se posent à la grève sans parole
Et s'enfuient à tire d'aile.*

*Blanches oscillations de pensées
Que le cœur pourpre ne sait fixer
Saignent des flèches que barbèlent
La mémoire âpre des jours d'étés.*

GUSTAVE KAHN.



EN FLANDRE

*Le vaste étalon noir fougueusement créé
D'ébène et de soleil, s'ébroue en l'herbe froide ;
Quand tout à coup ses yeux brûlent et son cou roide
Hennit vers la femelle avec férocité.*

*Sa crinière lui cingle à flots d'orgueil la tête ;
Et son poitrail se gonfle et ses jarrets de fer
Cassent sous eux le sol aussi dur que l'hiver
Et son amour tumultueux monte en tempête.*

*Il tangué au dos de la victime, il tangué et, lourd,
Il la mord et la serre et la force, brisée ;
Elle, les yeux ailleurs, triste, quoique grisée,
S'éploie en vague appel, là-bas, vers le soir sourd.*

*Le soir ? — il brûle ainsi qu'un éclat de cuirasse ;
Il est mortel ; il rape une clarté d'acier
Sur la mare du champ et les fleurs du sentier :
Le soir est rogue et dur à la plainte qui passe.*

*Tandis que plus féroce et se cabrant plus haut
Le mâle en son étau de rut, appuie, écrase,
Violente, terrasse — et quoique las, s'embrase
Et se raidit soudain pour un nouvel assaut,*

Tel ! — Mais dès qu'on l'éloigne, énorme encor, le
Orageux et ballant, les pas lourds et hagards ;
Elle, s'affaisse et tombe et rouvre ses regards
Silencieusement pour que la mort y rentre.

(1886)

EMILE VERHAEREN.

MON CŒUR AU GLAIVE.

.....A travers les brumes pâles de cette journée pacifiée, je vis une masse informe et monumentale. Des frondaisons, des floraisons et des mousses prêtaient une vie intense à ce cadavre, car je reconnus que c'étaient les ruines augustes de quelque vieux temple.

Peu de chose paraissait subsister sous le formidable écroulement ; seuls les tronçons mélancoliques de deux tours gardaient le souvenir de leur geste vers les plus sublimes altitudes.

Comment dire les durs travaux que j'accomplis et les pénibles chemins que je suivis, pour pénétrer sous l'amas des immémoriaux décombres ; trop longue serait cette monotone et fastidieuse histoire.

Ah, la beauté et la noblesse des pierres ouvrées, tombées là, les unes sur les autres, comme si quelque'impitoyable ouragan avait d'un coup renversé le monument, à moins que les éternels et fiévreux brouillards de cette contrée maléficiouse, trompant de pré-somptueux architectes, n'eussent pourri les fondations jusqu'à ce définitif écroulement.

Mais quel fut mon étonnement, quand par le couloir de hasardeux débris, je parvins au cœur de cette ruine ignorée, qu'une lueur mystérieuse éclairait encore : c'était une prodigieuse cathédrale d'un culte aboli hier, eut-on dit, car les cierges brûlaient toujours leur flamme sans lumière et le faste d'une dévotion vivante et somptueuse surgissait au milieu du silence ancien,

que seuls mes pas étrangers profanaient de sonorités graves.

Avec une commençante terreur de ma solitude, mais un respect qui devait m'acquérir la mansuétude du maître des sépultuaires nefs, je parcourus cette immensité architecturale qui semblait n'attendre que des prêtres, pour chanter les gloires les plus éclatantes. Mais nul ne vint et les orgues restèrent muettes.

Aux bas-côtés, de nombreuses chapelles étaient dédiées à des saints et à des saintes, dont les icônes étaient souillées. Les uns étaient couverts d'immondes toiles d'araignées et de poussière, la plupart avaient la tête brisée, plusieurs gisaient dans les coins en méconnaissables débris.

Pourquoi donc l'abandon de ce temple, dont la splendeur intérieure niait la ruine extérieure ? Pourquoi cet étonnant poème de pierres, de métaux et de vitraux ?

Le chœur était barré d'un immense rideau de pourpre, qu'on eut dit trempé dans du sang tant son éclat vivait encore. Ma main l'écarta et mon effroi fut extrême de découvrir un autel d'une richesse incomparable, barbare et terrifiante et qui était VIDE.

Serait-ce donc pour le néant que fut rompue la primitive inertie de ces pierres ? Et rien ne répondait à mon angoisse interrogeante. Errant pour regagner des lieux moins étranges, je vis alors le portail ouvert, où se projetait une grande ombre mouvante et je me sentis pénétré par un souffle glacial, qui fit crier mes os dans leurs jointures. Dehors enfin, et échappé à cette horrible température — nulle arctique fête d'ours polaires, n'en offrit jamais de pareille — je me retournai pour regarder une dernière fois l'inquiétante ruine.

☞ J'étais devant le front de la cathédrale ; il était plus intact que les flancs, les tours paraissaient plus hautes d'ici, et le portail ouvrait entière sa large baie. Mais du sommet de l'ogive avait chû une sculpture singulière et colossale, qui, restée droite, obstruait presque l'entrée. C'était un cœur flamboyant, sommé d'un archange debout au milieu des flammes pétrifiées, le front appuyé sur le pommeau d'un glaive aussi haut que lui-même, les mains posées à la croix de la garde. Et ce glaive transperçait le cœur d'où coulait encore du sang.

Et longtemps alors, je contemplai l'archange en qui je crus me reconnaître, et son visage barré de la croix de son épée souriait, et je restais fasciné devant l'ironie atrocement compatissante de ce sourire.

Or, ses ailes étaient de chauve-souris et c'étaient elles, qui d'un mouvement lent et d'un rythme éternel, glaçaient l'air que j'avais respiré.

1893.

PIERRE M. OLIN.

ENTREVISION

à MAX ELSKAMP.

*Une tiédeur ombreuse et dormante,
Des haleines de fleurs mourantes,
Parmi de vagues clartés d'opales,
Des apparitions vaporeuses et pâles,
Pas un souffle, pas une voix,
Une chambre de belle-au-bois ;
Enveloppées d'un trouble songe
Des formes, que l'air déforme et prolonge,
Comme une harpe qui résonna....
Et la fenêtre, avec les tranquilles images,
D'un au-delà pensif et doux,
Ainsi, silencieusement, ouverte
Sur les chaudes pelouses vertes
D'un après-midi d'août.*

*Là, dans les gerbes défaites
D'un or diadémé de feux,
Vue, et les mains distraites,
— Des faucilles au milieu*

*De la moisson fauchée —
Elle est couchée.
Et, les seins puérils,
Regarde entre ses cils.
Ses yeux aux splendeurs solitaires
Reflètent la terre.
Dans sa bouche humide trempé
Une fleur écarlate.
De petites ailes à ses tempes
Battent.*

*Il semble que le temps et la vie,
Avec leurs grandes ombres fraternelles,
Et leurs silencieux rayons ;
Leur corbeille mystique emplit
De fruits, de fleurs et d'épis blonds,
Se sont posés sur la maison,
Et que cette heure est éternelle.*

*Il semble, aussi, que tout dénonce,
Par ce cœur sourd et ces yeux las,
L'approche étrange et la présence
De quelqu'un qu'on ne voit pas,
Qui s'est mêlé à ce silence,
Pas à pas.*

*Là, c'est le songe où l'heure s'enchanté,
Sous les paupières demi-closes,
Là, comme en des miroirs lointains,
Se mémore la vie ardente,
Dont c'est l'extase en les jardins.
Là, du lointain frisson des choses,
Viennent au calme d'une grève,
S'évanouir les ondes brèves.*

*Là, radieuse, sous l'arceau
Qu'enguirlandent des fleurs heureuses,
Passe une sphère d'azur et d'eau.*

*Ce qui vient et ce qui passe
Se mire en sa tremblante grâce :
La joie du dehors et la joie d'ici.
Une âme innocente vient ainsi ;
Une fragilité de verre.
Et tout le ciel et toute la terre,
Dans le songe d'un jour d'été.
Un peu de divin, comme en un souffle,
En un regard mêlé de jour ;
Ce qu'en contient une parole,
Ce qu'il en faut pour dire amour ;
Un vague et léger symbole
De ma Joie et de sa Beauté ;
Un peu de mon âme et de ton âme,
Enfant divine ! qui passas,
Parmi ces ombres et ces flammes,
Vêtue des roses d'ici-bas.*

CHARLES VAN LERBERGHE

L E GRAND MYSTÈRE THURINGIEN *
 OU * LE JEU SPIRITUEL DES DIX
 VIERGES * REPRÉSENTÉ A EISEN-
 ACH * LE VINGT QUATRE AVRIL MCCCXXII
 TRADUIT * D'APRÈS LE TEXTE ORIGINAL
 RETROUVÉ A MÛLHOUSE * ET PUBLIÉ A
 HALLE EN MDCCCLV * PAR LUDWIG BECH-
 STEIN.

à Karl Wolfskehl, amicalement.

Voici, en sa grandeur fruste et roide, un jeu très ancien qui émut à mort l'âme naïve d'un joyeux prince du temps jadis.

L'aventure vaut d'être contée au seuil des strophes plangorantes.

Et la voici, selon de très vieilles chroniques.

En ce temps là le pays de Thuringe était en liesse. Le très puissant landgrave Frédéric, surnommé le Joyeux, avait terminé par la victoire toutes ses guerres. Et, pieusement, on s'adonna à la joie.

Dans un parc de chasse près la bonne ville d'Eisenach, des clercs avec leurs escoliers jouèrent ce jeu des dix vierges, le 24 avril 1322.

Le prince y fut attentif. Et lorsque, malgré les prières de Marie, le Christ impitoyable chassa loin de son beau royaume les vierges folles, le landgrave Frédéric fut saisi d'effroi et de colère et il s'exclama : « Qu'est-ce donc que la foi chrétienne si les prières de la vierge et des saints ne parviennent à sauver un pécheur ? »

Et il se retira en son château de Wartburg ; il fouilla les textes sacrés, il exaspéra l'érudition des clercs et pendant cinq jours il couva sa fureur. Et le cinquième jour qui était un dimanche, très tôt au matin il réveilla la landgravine et lui dit : « Faites préparer des repas de

poisson pour ceux qui jeûnent et des viandes pour ceux qui ne jeûnent pas et dites au prêtre de m'attendre avec la messe ; car je veux dormir d'abord et me reposer. » Et la femme se leva et fit ce qui était commandé. Mais, vers la sixième heure, elle s'en retourna vers le prince, l'appela et lui dit : « Levez-vous, l'heure passe et le peuple vous attend. » Mais lui, ouvrant les yeux, ne pouvait plus parler : paralysé d'un côté et muet il gisait là, un demi-vivant. Et il vécut dans les souffrances pendant plus de trois années ; puis il mourut, âgé de 55 ans, après avoir entendu, pour le repos de son âme, la messe des morts.

Il fut enterré dans la chapelle de St-Jean en l'église Ste-Catherine à Eisenach. Et il laissa un fils qui s'appelait aussi Frédéric. Et celui-ci, voulant connaître le sort de l'âme de son père, fit venir un maître en magie noire qui révéla que l'âme du mort était en purgatoire et souffrait, dans un fond, derrière la Wartburg, en dessous de la dernière tour.

. . .

Magie des paroles dolentes et des liturgiques incantations sur une âme naïve !

Mais certes aussi, pour ce jeu unique et solennel rien, extérieurement, n'avait été négligé.

La scène ? — Sur un trône très élevé, le Christ, hiératique et grave en de riches vêtements apportées d'Orient par quelque marchand byzantin : sans gestes et grave, comme la fatalité — un peu sans doute, tel qu'il trône à l'entrée de l'église St-Jacques à Liège. — À ses pieds, la Vierge, humble et douce, et les anges. Et plus loin et plus bas le troupeau des humains au bord de l'abîme où grouillent les démons. Les vierges sages montent les degrés, fières et joyeuses, avec leurs lampes qui brûlent, cependant que les folles, leurs lampes vides renversées, s'en vont, se lamentant, parmi les spectateurs effrayés, en pleurant leurs strophes désolées et leur refrain sans

espoir, dont les paroles dernières se perdent parmi le gouffre où hurlent les démons :

« Pour cela nous sommes perdues pour l'éternité ! »

*
* *

Légendaire par son succès fatal, et pourtant inconnu, ce jeu ne fut retrouvé qu'en notre siècle. Ludwig Bechstein le publia à Halle, en 1855. Notre traduction est littérale selon ce texte. Nous n'avons pas traduit les paroles latines pour ne pas enlever son caractère original à l'œuvre et nous avons seulement indiqué, comme fait le manuscrit, par leurs premiers mots les versets latins, retrouvables, la plupart, en des livres de liturgie catholiques.

*
* *

On remarquera l'ordonnance artiste, en sa belle grâce roide, de l'œuvre. Lentes, les premières strophes alternent avec de nombreux versets latins chantés. Déjà, après l'exposition, l'allure devient plus rapide, les chants se font plus rares et les voici bientôt disparus avec l'espoir. Des plaintes saccadées et rapides ; et puis, finalement, la large et belle strophe épique, désolée en clameurs longues et comme s'effaçant en sanglots, la haute strophe aux éclats retenus des vieilles épopées ; et, avec toute la beauté de telles lamentations eschyliennes, ces paroles toujours par tous répétées :

« Hélas et hélas !

Ne verrons-nous plus jamais Jésus-Christ ? »

P. G.

LUDUS DE DECEM VIRGINIBUS.

Primo educatur DOMINICA PERSONA cum MARIA et ANGELIS cantando Responsorium : *Testium Domini.*

Deinde VIRGINES cantantes : *Regnum Mundi.*
Quo finito ANGELI cantant secundum responsorium.

Silence chères gens
afin qu'on vous instruisse ;
silence, afin qu'on vous parle
du fils aimé de Dieu,
de Jésus Christ —
que son nom est doux à dire.

CORUS cantat responsorium *Homo quidam fecit, etc.*

DOMINICA PERSONA (*) cantat et agit : *Dicite invitatis : ecce prandium meum paravi ; venite ad nuptias dicit dominus.*

(*) *Dominica persona* et ailleurs *Primarius* au lieu de *Jesus-Christ.*

Je veux t'envoyer, messenger,
au loin de pays étrangers
vers mes amis fidèles.
Tu leur annonceras ceci
et à tous mes fidèles aussi
qui voulurent pour moi souffrir
toutes les angoisses ;
dis leur, par ma vérité,
qu'en échange je leur donnerai
récompense éternelle et éternelle vie ;
et dis leur de ne pas tarder
et qu'ils doivent se préparer
pour venir à mon grand banquet :
je l'offre par amour pour eux ;
près de moi je les veux asseoir
et les réjouir de leurs ennuis.

DUO ANGELI vadunt ad virgines cantando :
Sint lampi vestri, etc.

Finito responsorio UNUS dicit ad virgines :

Maintenant écoutez, chères, sans moquerie :
le dieu du ciel vous fait part,
notre créateur à tous,
d'une nouvelle agréable ;
lui qui tous vous aime mieux
que jamais père ou mère n'aima son enfant,
il vous mande d'être prêtes
pour son grand festin ;
le jour et la nuit il faut
l'honorer de vos bonnes œuvres ;
et toutes il faut aussi

être bien chastes et pures ;
portez toutes aussi de sûres
lampes brûlantes pour le bon témoignage ;
ainsi veut Dieu, le céleste fiancé,
quand par amour il vient auprès de vous ;
si lors il vous trouve prêtes
ah que vous serez heureuses !
mais qui tarde trop à se préparer
aura des douleurs plus qu'il ne peut penser.

ANGELI recedunt.

PRUDENTES cantant responsorium quarum
prima incipiet :

Emendemus in melius, etc.

PRIMA dicit rhythmicè :

Hé, que chacune le sache,
nous sommes toutes mortelles.
La mort s'approche rapidement
que ce soit tard ou tôt,
aucune de nous ne lui échappe,
nous ne savons pas quand elle nous lance son filet,
quand nous avalons son hameçon.
Je vous donnerai le meilleur conseil :
Nous sommes toutes invitées,
toutes, grandes et petites
et les jeunes et les vieilles
à des joies nombreuses.
Nous devons dans notre enfance
travailler pour être certaines.
Si nous attendions la vieillesse
nous pourrions manquer le banquet.

Si le fiancé nous trouve prêtes
 nous serons menées
 vers des joies sans fin.
 Voyez, sœurs, pour nous ceci me semble le meilleur
 [conseil.

SECUNDA PRUDENS dicit rhythmum :

En vérité nous agirons volontiers selon ton conseil,
 nous n'hésiterons plus davantage.
 La certitude est bonne en toutes choses.
 Nous tournerons notre esprit
 vers les choses divines,
 ce nous sera salutaire.
 A quoi nous servent nos atours ?
 Nous préparerons nos lampes ;
 cela, en vérité, nous portera bonheur,
 Car ainsi nous parviendrons au banquet.

PRIMA FATUA incipit responsorium : *Ta-
 bularer si nescies* et dicit rhythmum :

Sœurs chères, suivez mes enseignements,
 ne nous arrêtons pas à leurs conseils ;
 moi je vous donnerai un avis meilleur ;
 nous vivrons bien longtemps encore.
 Tant de fois nous le trouvons écrit
 que Dieu ne veut pas la mort du pécheur
 mais qu'il se convertisse et vive longtemps.
 Je suis meilleure conseillère ;
 la miséricorde de Dieu est si grande
 qu'en vérité je veux me fier à elle :

nous voulons nous réjouir de notre jeune corps.
 Dieu agisse avec nous selon sa volonté.
 Nous arriverons toujours à temps au festin.
 Allons prendre les balles et les osselets
 pour oublier nos peines
 et éloignons-nous de ces vieilles bigotes.

SECUNDA FATUA dicit rhythmum :

Volontiers nous suivrons ton enseignement.
 Qui voudrait s'occuper encore
 de jeûne et de prière
 comme ces vieilles bigotes ?
 Trente années encore nous nous réjouirons
 puis nous laisserons couper nos chevelures
 pour nous en aller au couvent.
 Non, j'aime mieux encore attendre pâques !
 Ainsi j'ai décidé.
 Et alors je deviendrai une nonne.
 Si Dieu nous a destiné son royaume
 je sais que Saint-Pierre ne nous en éloignera pas.

Tunc FATUÆ corizando et cum magno
 gaudio vadunt ad alium locum.

ANGELI : *Sile longam horam.*

TERTIA PRUDENS incipiet responsorium :
Beati eritis cum vos oderint homines,
 quo finito dicit Rhythmum :

Réjouissez-vous mes chères sœurs.
 Dieu voulut supporter ennuis et peines
 pour nous créer des jours faciles.
 De tous les maux qui nous sont advenus

le juge nous récompensera bellement
 par un centuple gage.
 Et si par le monde nous sommes haïes
 en quoi cela nous peut-il nuire ?
 Dieu lui-même nous aimera,
 et si par les hommes nous sommes méprisées
 alors Dieu nous recevra avec amour.
 Maintenant soyez joyeuses et de bonne humeur,
 le Dieu doux est si bon,
 il nous donnera assurément
 le beau royaume du ciel.

ANGELI : *Sile.*

Tunc omnes FATUÆ habeant convivium,
 deponant seque dormiant.

Tunc TERTIA incipit invitatorium :
Surgite vigilemus, etc.

Du secours, du secours !
 Je crains les châtimens de Dieu
 qui nous surviendront bientôt.
 Combien de temps encore resterons-nous inoccupées ?
 Il ne faut plus hésiter,
 Il faut entreprendre quelque chose
 qui puisse nous être utile à nous autres folles.
 Maintenant nous sommes si vides de bonnes œuvres.
 Vrai, nous devrions veiller
 et nous préparer,
 nous ne savons pas quand viendra le fiancé.
 Hélas ! nous avons peu travaillé,
 nos plaisirs ont mal fini ;

de quoi, folles, pourrions-nous nous réjouir
lorsque nous vivons au milieu des soucis ?

QUARTA FATUA.

En vérité nous devrions emprunter
ce qui nous manque à nous-mêmes,
nous devrions aller vers les sages.
En d'humbles attitudes
nous devrions les prier ardemment
et leur demander avec ferveur
qu'elles daignent consentir à donner
à nous folles un peu de leur huile ;
nous en avons grand besoin.

ANGELI : *Sile.*

OMNES FATUÆ vadant ad prudentes, et
QUINTA dicit :

Date nobis de oleo vestro, etc.

Nous vous prions nobles vierges
écoutez-nous pour votre honneur à vous-mêmes.
A nous l'huile a manqué,
nos lampes se sont éteintes ;
hélas ! nos bonnes œuvres sont rares.
Donnez nous donc en secours
une partie de votre huile
afin que le bonheur et le salut vous suivent.

QUARTA PRUDENS, responsorium : *ne forte non
sufficiat nobis et vobis ite potius, etc.*

Chères, volontiers nous écouterions vos prières
si cela nous était possible ;

si nous partagions avec vous
 nous en aurions certainement trop peu.
 Il nous semble préférable que vous alliez
 vous informer vous-mêmes ;
 nous ne pouvons partager avec vous
 achetez-en là où vous en trouverez à vendre.

Tunc FATUÆ vadant ad emendum oleum.

PRIMA cantat : *Omnipotens pater, etc.*

SECUNDA FATUA : *Sed camus oleum emere, præter
 quod nil possumus agere, qui caret hoc, carebit gloria.*

ALLÆ respondent : *Heu quantus est noster dolor.*

PRIMA dicit :

O Dieu très doux, très bon,
 par ton martyre et par ta mort
 qu'il te plaise d'avoir pitié
 aujourd'hui de nous très pauvres.
 Eh bien, chères sœurs, dites votre conseil,
 cherchez ce que nous pourrions faire.
 L'huile nous a manqué,
 nos lampes se sont éteintes.
 Si nous savions où demander de l'huile
 poliment et en toute humilité,
 car cela nous causerait malheur
 s'il nous fallait porter nos lampes éteintes.

Et tunc SECUNDA FATUA cantat : *sed camus, etc.,*
 quo finito dicit Rhythmum :

Ah qui aura pitié de nous,
 de nous très pauvres !
 Il n'y a plus de refuge pour nous très pauvres !

Où nous faut-il aller pour prendre cette huile
 qui tant nous manque maintenant.
 Si nous avons mille marcs en or rouge
 volontiers nous les donnerions
 si nous pouvions en avoir seulement une larme.

ANGELI : *Sile.*

DOMINICA PERSONA vadat ad prudentes cum
 ANGELIS cantando : *Ecce sponsus venit, etc.*
 Quo finito UNUS ANGELUS dicit :

Voyez, voici venir le vrai fiancé.
 Qui veut à son banquet venir
 doit s'être préparé d'avance,
 et, que cela lui fasse joie ou peine,
 on ne l'attendra plus davantage.
 Maintes fois déjà il vous fut répété
 qu'il faut être prêt en tout temps
 parce que Dieu ne permettra pas
 que quelqu'un soit prévenu
 et sache l'heure où viendra la mort.

PRUDENTES cantant : *Regnum mundi*
 Quo finito responsorio, QUINTA dicit :

Les honneurs de la terre nous les avons
 dédaignés comme Dieu l'enseigne ;
 à l'orgueil et à l'ignorance
 nous avons renoncé pour les biens éternels ;
 et tout ce qui est sur la terre
 nous l'avons abandonné pour le seigneur Jésus-Christ
 auquel nous croyons
 et auquel nous sommes par nos regards attachées

et que nous aimons du fond de notre cœur
avec tous nos sens.

QUINTA PRUDENS ducens eas.

PRIMARIUS cantat : *veni electa mea, etc.*

Parce que je vous ai trouvées
prêtes à toute heure
je vous donnerai
récompense éternelle et éternelle vie,
et moi-même je vous mènerai
de ce pays de tristesse
vers l'éternelle félicité
que mon père vous a préparée.
Marie, ma chère mère,
je te recommande ces petites vierges,
asseois-les auprès de toi-même
et réjouis-les de toutes leurs peines.

MARIA superponans eis coronas cantando
Transite ad me omnes etc.

Soyez les bienvenues vous mes enfants élues.
Plus jamais vous ne souffrirez d'ennui ni de peine,
je vous récompenserai moi-même
par les couronnes éternelles ;
vous posséderez le ciel
avec moi éternellement.

PRUDENTES cantant : *Sanctus, sanctus, sanctus et
ANGELI : Gloria et honor.*

QUINTA PRUDENS :

Sois loué doux Christ !
 tu nous as en peu de temps
 bien récompensé de nos travaux
 par l'éternelle félicité.
 Honneur et louange à toi, doux Christ,
 parce que tu es un juge juste.
 Sois loué, saint Esprit,
 parce que ton secours surtout
 nous a conduites vers ces joies.
 Bonheur à nous parce qu'on s'est souvenu de nous,
 bonheur à nous aujourd'hui et toujours
 parce que nous t'avons reconnu.
 Puisque nous pouvons être auprès de toi
 mille ans nous paraîtront un jour.

DOMINICA PERSONA habet magnum convivium.

ANGELI : *Sile.*

FATUÆ vadant ad nuptias cantando :

Iniquitates nostras, etc.

SECUNDA FATUA dicit :

Seigneur père, dieu du ciel,
 nous te prions par ta mort amère
 que tu souffris sur la sainte croix ;
 épargne-nous maintenant, nous pauvres femmes.
 Notre bêtise nous a perdues.
 Fais-nous part maintenant de la grande miséricorde,
 et Marie aussi ta chère mère
 et laisse nous pauvres entrer à ton banquet.

DOMINICA PERSONA : *Qui tempus non congrue penitens perdiderit, frustra cum precibus ad regis januam*

pervenerit
 et dicit Rhythmum :

Celui qui a perdu son temps de jeunesse
 et n'a pas fait pénitence pour ses péchés,
 s'il arrive devant mon royaume,
 il ne lui sera pas ouvert.

TERTIA FATUA : *Domine, domine aperi nobis.*

Ouvre, Seigneur, ta porte.
 Les femmes infortunées sont devant
 et te prient, cher Seigneur,
 de leur rendre ta grâce.

DOMINICA PERSONA : *Amen, amen, dico vobis
 nescio vos.*

Je ne sais pas qui vous êtes !
 puisque en aucun temps
 vous ne m'avez reconnu moi-même
 et que jamais vous n'avez fait un bien aux autres pauvres,
 impitoyablement
 le beau royaume du ciel vous restera fermé.

QUARTA FATUA :

Puisque Dieu même nous a repoussées
 prions maintenant Marie la douce vierge,
 la mère de toute miséricorde ;
 qu'elle prenne en pitié notre grande douleur
 et prie son cher enfant pour nous pauvres
 fin qu'il ait pitié de nous.

OMNES FATUÆ prostratae in terram cantant :
Recordare Virgo Mater, etc.

QUARTA :

Marie, Mère et Vierge,
qui ne refuses ta miséricorde à personne,
nous te supplions de prier le dieu doux
gracieusement par sa mort
qu'il souffrit sur la croix
pour le salut de tous les hommes,
afin qu'il détourne de nous sa colère
pour son honneur à lui et l'honneur de toutes les vierges.

QUINTA : *Exaudi, etc.*

Marie, Mère et Vierge,
il nous fut souvent dit de toi
que tu es pleine de toutes les grâces ;
nous avons maintenant bien besoin de grâce
et nous te prions très ardemment
pour l'honneur de toutes les vierges
de supplier encore ton fils pour nous pauvres
afin qu'il prenne pitié de nous.

MARIA. *Rhythmum.*

Si vous aviez fait un plaisir à moi ou à mon fils
cela vous viendrait bien à point maintenant,
mais cela manque et c'est pourquoi je crains
que nos prières à toutes seront vaines.
Je veux essayer pourtant auprès de mon cher fils
si je ne puis y trouver quelque grâce.

MARIA flexis genibus cantat : *Miserere, miserere, miserere populo tuo, etc.*

Eh bien, mon cher fils,
souviens-toi aujourd'hui de ta pauvre mère
et pense aux douleurs nombreuses
que je souffris par ta mort amère.
Seigneur fils, lorsque je t'ai donné la vie
je n'avais ni maison ni palais,
car toute pauvreté
je la souffris à cause de ta bonté ;
j'eus du travail avec toi en vérité
plus de trente-trois années ;
vois, cher enfant, récompense-moi de tout cela mainte-
et aie pitié de ces pauvres. [nant

DOMINICA PERSONA ad Mariam : *Cælum et terra
transibunt, verbum autem meum in æternum permanet.*

Mère, souviens-toi de la parole
qui là se trouve écrite :
Le ciel et la terre périront
avant que ne périssent mes paroles.
D'après cela toute l'armée du ciel
ne peut sauver un pécheur.

LUCIFER ad dominicam personam.

Seigneur tu me promis
que tu serais un juge juste ;
laisse donc cette troupe maudite
sans jugement aller en enfer.

DOMINICA PERSONA.

Juste jugement aura lieu.

Les maudits doivent s'éloigner de moi
dans l'enfer profond
où ils deviendront les compagnons des démons.

UNUS DIABOLUS SC. BELCZEBUG dicit :

Jésus parle bien dans notre jeu.
Je veux aller prendre des chaînes.
Quiconque nous avons pris
qu'il soit homme ou femme
nous nous hâterons avec lui
et le mènerons sur le balai à cent lieues.

SECUNDUS DIABOLUS LUCIFER.

Seigneur Dieu très cher
sois un juge juste !
Tu écouteras aussi mon histoire :
moi, Lucifer, et toute ma troupe
nous t'apprenons que c'est sur notre conseil
que ces pécheresses sont en retard.
Par elles nous souffrons plus de peine
qu'il n'y a de gouttes d'eau dans la mer.
Nous n'aurions pas fait tout cela
si elles avaient renoncé au péché.
Qu'elles soient donc maudites sans rémission.
Le soufre, la poix et toutes les douleurs.
Qu'elles les partagent avec nous à jamais.

DOMINICA PERSONA.

Maintenant je veux être un juge juste ;
parle mon démon méchant ;
dis-moi, esprit maudit,

pourquoi as-tu porté ces vierges au péché
au point que jamais il n'y aura de pitié pour elles ?

SECUNDUS LUCIFER :

Seigneur j'ai fait cela
parce que je ne puis leur pardonner
la perte de ma gloire au ciel
que jamais plus hélas je ne puis retrouver ;
seigneur créateur
maintenant juge avec justice ces pécheurs.

DOMINICA PERSONA.

Juste jugement sera prononcé ;
les maudites doivent s'en aller loin de moi
dans l'enfer profond
et devenir les compagnes des démons.

OMNES DIABOLI clamant :

A nous, seigneur, à nous !

MARIA, flexis genibus dicit :

Hélas mon cher enfant,
je suis pourtant ta mère ;
pense à la douleur
que je souffris de ton martyre
lorsqu'un glaive traversa mon âme.
Récompense-moi en ces pauvres
des peines que je souffris par toi
et prends pitié d'elles.
Tu es leur père, elles sont tes enfants ;

ah, pense donc que de souffrances amères,
combien de douleurs tu souffris pour elles.
Par quelques actes que
ces pécheresses aient pu te courroucer,
très chère puissance de Dieu,
fils très cher, très bon,
exauce quand même ta mère !
Et si je t'ai fait quelque bien
exauce cette humble prière
et laisse cette troupe lamentable
sans jugement s'asseoir à ton banquet.

DOMINICA PERSONA, ad Mariam leniter.

Taisez-vous, madame ma mère,
il ne faut pas tenir de tels discours.
Lorsqu'elles étaient sur la terre
elles ne songèrent jamais aux bonnes œuvres.
Toute ma colère est juste contre elles,
je leur refuse toute miséricorde ;
parce que sur la terre elles ne m'ont pas cherché
je les abandonne aux maudits.
Leur repentir tardif ne sert à rien.
Je dois maintenant juger selon ma justice :
allez, vous, maudites de corps et d'âme,
je vous chasse loin de moi ;
allez dans le feu qui fut préparé
pour les démons et ceux qui les suivent.
Pauvre pécheresse va-t-en loin de moi,
je te refuse grâce et consolation ;
va loin de mes yeux,
ma face ne luira jamais pour toi,

sors de mon royaume
 que tu as, très lamentable,
 perdu par tes péchés ;
 porte avec toi le fardeau des péchés,
 éloigne-toi de moi et crie et gémis.
 Tu ne seras exaucée ni maintenant ni jamais.

ANGELI : *Sile.*

DIABOLI circumdant eas cathenam.

PRIMA cantat : *Cecidit corona.*

TUNC OMNES FATUAE faciunt pendere coronas
 in capite et plangant.

PRIMA dicit :

Oh le chemin lamentable !
 malheur d'être née !
 malheur sur toi, o mère, de m'avoir portée,
 de ne m'avoir pas étranglée dans mes langes.
 Que la mort ne m'a-t-elle prise
 avant que je ne vinsse au monde ;
 que ne suis-je morte comme un chien
 avant qu'on ne me nommât d'un nom chrétien.
 Que ne m'a-t-on donc pendue
 avant que je ne reçusse le saint baptême ;
 alors je ne souffrirais pas tant.
 Maintenant il faut que je me lamente.
 Malheur, o père, que je sois devenue ton enfant ;
 pourquoi m'as-tu élevée si tendrement,
 que ne m'as-tu noyée
 plutôt que de m'abandonner
 ainsi à ma propre volonté !

Maintenant je ne souhaite et ne désire plus rien
si ce n'est d'être un crapaud ;
par tout le monde abhorré
je ramperais alors dans un marais impur.
Maintenant, pauvre, je dois m'asseoir sur le siège du
[démon
pour l'éternité.

Quiconque a du sens et de l'esprit
qu'il réfléchisse au sort réservé à ceux
qui s'en vont d'ici chargés de péchés.

SECUNDA FATUA : *Deficit gaudium, etc.*

Du secours encore et du secours !
Nous avons beaucoup trop tardé ;
personne maintenant ne veut avoir pitié
de nous pécheresses très pauvres.
Tordez toutes vos mains
et lamentez-vous de la désolation
dans laquelle vous serez toujours.
Jamais plus nous ne serons libres de souffrances ;
ah pleurez, pauvres, toutes vos larmes !
Vous ne connaîtrez plus jamais
ni grâce ni consolation.
Hélas qu'advientra-t-il de nous !
Si nous pleurions autant
qu'il y a d'eau dans la mer
ce ne serait qu'une part de nos larmes.
Et, pauvres, nous nous lamenterons surtout
de ne pouvoir de nos yeux
jamais contempler le Dieu riche.
Maintenant criez, arrachez vous les cheveux !

maintenant seulement nous avons conscience,
à cette heure même,
de tous nos péchés
que pendant de si longues années
nous n'avons voulu dire à notre confesseur ;
hélas, maudit orgueil !
Le châtement nous frappe trop fort.
Tandis que Dieu vivra dans le ciel
nous devons planer dans l'enfer.
Hélas, maudite malice,
tu nous causes peine et souffrance ;
hélas, o haine et envie,
que vous nous êtes devenues amères !
vous nous faites trop souffrir
puis qu'il nous faut nous éloigner de Dieu.

TERTIA

Maintenant, amies de mon cœur, laissez-moi vous dire
et vous apprendre la plainte lamentable.
A moi, pauvre fille infortunée,
Dieu a refusé sa miséricorde
et sa chère mère Marie
ne me put secourir.
A tous les saints aussi je suis en haine.
Ecoutez notre plainte lamentable :
le démon lui-même est en colère contre nous
puisqu'il nous a enlevé tout bien.
Tout ce qui a vie alentour
ne peut faire qu'il nous vienne encore du secours.
Hélas ! madame la mort, que ne m'avez-vous prise !
Moi pauvre, combien je suis maudite !

Jadis pourtant vous guettiez mon corps sans pitié.
 Pourquoi maintenant ne me prenez-vous pas ?
 Hé ! mort, puisses-tu me tuer
 pour que je ne doive pas souffrir aussi grand tourment.
 Hé ! mort effroyable, secours moi
 puisque ma peine n'a pas de fin ;
 je préfère une mort lamentable
 à une pareille vie impure.
 Bonnes gens, réfléchissez donc
 pour que ceci vous soit utile
 et fasse que vous n'entriez pas dans les peines sans miséri-
 que nous pauvres devons éternellement souffrir. [corde

QUARTA FATUA.

Maintenant écoutez, bienheureux qui vivez encore,
 nous devons vous servir de miroir
 pour que vous preniez exemple à nous
 pour guider votre vie.
 Pendant les jours de votre vie vous devez avoir
 Dieu et sa chère mère devant les yeux.
 Nous pensions vivre longtemps,
 et, pauvres folles, nous ne voulions pas nous appliquer
 [vers la grâce de Dieu.
 La mort nous était cachée.
 Et c'est pour cela, pauvres, qu'il nous toujours être en
 [souci
 et souffrir des peines sans fin.
 Ah ! maintenant tordez vos mains
 vous tous qui vivez encore en péchés,
 et priez Dieu pour qu'il vous donne une bonne fin
 et le vrai repentir de vos péchés.

Je vous conseille cela comme un ami à son ami
 car chez celui qui est avare de bonnes œuvres
 jusqu'à l'instant du dernier voyage ,
 le repentir devient petit.
 Sachez-le tous ensemble.
 Cela nous est arrivé ainsi à nous pauvres.
 Apitoyez vous sur nous
 car parce que nous n'avons cherché la grâce,
 nous sommes parmi les maudits
 qui doivent aller en enfer
 et souffrir des douleurs à jamais sans fin,

QUINTA FATUA :

Hélas ! jour effroyable
 que personne ne puisse t'échapper !
 Malheur à qui jamais n'a pensé à toi !
 Nous voilà aujourd'hui éloignées de toute joie.
 Maintenant nous te pouvons maudire
 puisque notre Dieu et sa chère mère Marie ne se lais-
 [sent apitoyer.

Eh bien, mère Marie de la miséricorde,
 si tu ne peux détourner de nous cette grande douleur
 à qui alors la dirons-nous ?
 Il faut donc que nous nous désolions
 parce que jamais nous n'aurons ni grâce ni consolation
 aussi longtemps qu'existera le royaume de Dieu.
 Hélas péché, quel assassin tu es !
 qu'il y en a peu qui se guérissent de tes blessures
 parmi ceux auprès de qui on te trouve
 quand vient leur dernière heure.
 Hélas, péché maudit,

qui peut te sonder !
 La multiple peine
 qu'il nous faut souffrir par toi,
 elle devient grande sans mesure.
 Maintenant, chers de partout, écoutez
 si ce n'est une grande douleur
 de devoir à jamais être la compagne des démons.
 Où y aurait-il une peine plus grande
 que de ne jamais pouvoir contempler
 Dieu ni sa chère mère.
 Aussi je vous conseille en vérité
 de vous repentir à temps et de faire pénitence
 et de vous garder de péchés
 si vous voulez vous épargner ce voyage lamentable.

Post haec FATUÆ vadant inter populum
 cantando planctos.

PRIMA cantat :

Maintenant commencent les grands cris et les larmes de
 [plus en plus :
 Dieu nous a maudites, il nous a chassées loin de lui ;
 nous avons causé sa colère, il n'est pas de secours pour
 [nous.
 Ayez pitié de nous car nous sommes lamentables.

ALIÆ respondent ad quemlibet versum :
 Hélas et hélas
 ne verrons-nous plus jamais Jésus-Christ !

SECUNDA FATUA :

Ecoutez tous notre plainte de ce que notre Seigneur nous
 [a fait,

Item PRIMA FATUA :

Si Dieu ne nous fait grâce nous sommes perdues ;
oui, nous sommes maudites, que vous le sachiez bien.
Vous pouvez bien réfléchir pendant que nous nous en
[irons
et si vous voulez gagner la grâce de Dieu, gardez-vous
[bien de pécher.

SECUNDA FATUA :

A vous toutes, chères, je dis ma plainte : Moi, pauvre
[fille,
je me suis réveillée lamentablement dans la chute éter-
[nelle.
Pendant que les bons vivront en joie,
avec les maudits toujours je planerai dans la peine infinie.

TERTIA FATUA dicit :

Maintenant reposez-vous tous qui êtes encore sur la terre ;
à nous seulement le fils de la vierge ne veut pas donner
[de repos,
il nous veut chasser ; où nous en irons-nous, pauvres !
il nous envoie avec notre âme et notre corps aussi, là où
[nous ne verrons plus jamais Dieu.

QUARTA FATUA :

Hélas la souffrance et le voyage lamentable !
maintenant il nous faut nous séparer de la troupe céleste.
Le Dieu riche de joie nous ne le verrons plus jamais ;

Toute joie pour nous est disparue et toute angoisse
[commence,

QUINTA dit :

Hélas, cette lourde et effrayante douleur !
Nous ne pourrons mourir et sommes mortes éternelle-
[ment.

La douleur sans fond devient notre tombeau.
Là nous devons éternellement souffrir parce que per-
[sonne ne veut nous sauver.

QUARTA FATUA :

Hélas et hélas, nous très pauvres ! pourquoi sommes-
[nous nées ?

Dieu souffrit en vain son grand martyr pour nous.
Et ses plaies profondes, hélas, ne nous sauvent pas.
Nous sommes arrivées à nos dernières heures
sans repentir et sans confession.

QUINTA :

Amis et parents ne vous donnez pas de peine ;
aumônes et dons ne nous servent à rien ;
ce qu'on fait encore de bien pour nous est perdu ;
aux morts à quoi bon les services funèbres ? Nous avons
[mérité la colère de Dieu.

ALLÆ répondent

Nous sommes perdues pour l'éternité.

EXPLICIT LUDUS DE DECEM VIRGINIBUS.

Trad : PAUL GÉRARDY.

VERS

LA DOULOUREUSE IVRESSE

à FRÉDÉRIC FRICHE

*Quand la nuit s'aventure à descendre sur terre
Dans ses flottants habits d'étoiles vaporeuses,
Mon âme m'apparaît moins triste et moins amère.
Elle se fond avec les ténèbres heureuses.*

*De ses ombres la nuit lui fait un beau manteau
Soyeux et caressant sous ses reflets lunaires.
Il monte de ses plis un chant calme et si beau
Que meurent doucement ses peines solitaires.*

*Heure charmante et belle ! Heures mélancoliques
Où je la vois briller dans son rêve apaisé
Comme, dans du soleil, un joyau délaissé !*

*Hélas ! la Peine et la Pensée, hôtes tragiques,
Viennent de s'éveiller avec bruit dans mon cœur
Et se grisent de joie en buvant ma douleur !*

LE VOYAGE INUTILE

*Trop souvent j'ai frappé de mes lèvres luisantes
À l'huis mystérieux de beaux cœurs souriants ;
Mon âme s'enchantait de son rôle d'amante
Et goutait la saveur de longs baisers pervers.*

*Mon âme était fragile ainsi que du silence,
Belle de la douleur des enfants que l'on bat,
Ses yeux étaient naïfs et chantaient sa souffrance
Et ses mains décelaient d'étranges passions.*

*Mon âme fut longtemps opulente et flattée
Mirant au clair miroir du rêve et du désir
Sa grâce douloureuse et sa beauté fêtée.
Nul à ses yeux ne sut évoquer le bonheur.*

*J'ai revu la songeuse et belle aventureuse
Errant sur les chemins clos naguère d'amour.
Ses yeux aux teintes de violettes peureuses
Pleuraient la vanité du voyage entrepris.*

*Et doucement alors, j'ai pris sa main fanée
Et ma voix lui chanta comme un orgue éclatant
Le seul et bel amour de ma chaude pensée
Et sur ses lèvres d'or vint éclore un sourire !*

LE JOUET SACRIFIÉ

*Au milieu d'un verger, dans la lumière blonde
La petite enfant lasse et souriante songe
En tenant dans ses mains un frêle et doux hochet
Que ses doigts tracassiers ont déjà contrefait.
Sur les lys familiers et les roses voisines
Des papillons pareils aux âmes orphelines
Calment l'étrange voix du jouet délicat.
Sur les étangs voisins, des cygnes alanguis
Glissent dans la pâleur de leurs plumes neigeuses,
Et que berce en chantant un murmure d'oiseau
Si doux que l'on dirait un frôlement sur l'eau.
Très doucement alors le rêve d'un sourire
Dans les yeux de l'enfant naît et s'épanouit,
Tandis que le jouet innocemment brisé
Eparpille le sang de ses songes blessés,
Au milieu du sommeil de verdure frileus es.*

*Le silence a pâli la fine et belle enfant
Au milieu des ondes des ombres frissonnantes
Et je ne l'ai plus vue de sa lèvre lassée
Sourire au beau jouet mourant sur les gazon...*

LA BONNE SOUFFRANCE.

*Dans mon brillant jardin de fleurs et de lumière
Dont les sentiers sont faits d'un silence enchanteur,
Ton âme, ô mon enfant innocente et si fière
Sourit en torturant à plaisir mon vieux cœur.*

*Souffrant divinement sous tes mains ignorantes,
Tes yeux ont recueilli l'éclair des mes yeux froids,
Et le silence, ami de mes longues tourmentes
A vu se lamenter un cœur mort à la foi.*

*Enfant ! petite enfant, lasse fin de mes peines,
Mes mains avec amour se joignent pour prier
Ta bonne cruauté de me supplicier...*

*Dans la splendeur des fleurs ma douleur est sereine:
Laisse donc sur mon cœur greffer tes doigts d'enfant
Pour qu'il revive encor dans ses rêves d'antan !*

FERNAND ROUSSEL

L'ART IMPOSSIBLE

A PROPOS D'UN HIVER MUSICAL A BRUXELLES

Mars 1895.

I.

Il semble difficile aujourd'hui de prononcer le mot d'*Art* à propos de musique. Il évoque, ce mot, l'idée d'une parfaite conscience d'homme, créant une œuvre grande par son humanité, sociale et puissante, répondant aux nécessités des cœurs et des esprits de tous. Tel rayonne l'Art païen de la Grèce; tel aussi s'affirma, en musique, en architecture, dans les statues et dans les poèmes, l'Art chrétien du Moyen-Age. Si, dans le domaine musical, l'Art chrétien produit encore, de loin en loin, quelques dernières et pâles efflorescences, en vertu de cette énorme puissance de conservation que possède l'Église; si l'Art païen s'affirme vainqueur dans les rêves d'un Nietzsche, avant peut-être de renaître magnifié, ce qu'on nous sert, à nous, dans les riches concerts bourgeois, ce que nous présente le snobisme et la fausse élégance des dilettantes, cela mérite-t-il le nom vénéré d'Art? Non certes.

Aussi bien, presque tous nos compositeurs modernes ne sont que des musiciens, des aligneurs de notes. Combien différents les grands créateurs d'œuvres musicales! Les génies, accessibles à toutes les manifestations de la vie, ont fait jaillir leur art d'un ensemble d'idées et de sentiments; pour les compositeurs à l'usage des bour-

geois au contraire, la musique se réduit à l'habileté. Les génies, donnant libre cours à leur développement personnel, créent leur forme avec leur œuvre ; nos compositeurs se font une technique d'imitation, et remplacent le don de l'invention par ce qu'on appelle la patte ; les génies ont pris part à la vie de leur peuple et l'ont aimé ; nos compositeurs, comment pourraient-ils avoir un art social, s'ils ne regardent pas en avant ? et comment pourraient-ils regarder en avant, si tout leur esprit se réduit à un mécanisme plus ou moins bien truqué ? Les génies ont ressenti avec l'humanité et avec la nature cette grande force qui entraîne les êtres, les fait participer à l'existence qui s'affirme, à l'amour, et les confond dans le commun enthousiasme de toute vie joyeuse, de toute création.

Qu'importe que le compositeur ait plus ou moins de technique ? Ce qu'il faut, c'est de l'*Art*, et combien rares aujourd'hui ceux qui savent dégager de ce mot immense les profondes et éternelles vérités dont il est le symbole !

J. Séb. Bach était un croyant, une nature religieuse ; en écrivant sa Passion selon St. Matthieu, il écrivait, du plus profond de son âme, son Evangile à lui, en sa langue à lui ; Beethoven avait lu dans l'Ode à la Joie de Schiller, au-delà du poète, à travers l'éternelle Humanité, le prodigieux enlacement des choses, et l'harmonie des sphères ; lui aussi, il a rendu, dans sa langue à lui, sa grande et lumineuse Foi. En notre siècle, Richard Wagner, sous l'influence du grand Art simple et vrai des épopées populaires, du souffle révolutionnaire des philosophes romantiques de l'Allemagne, enfin de cet oubli mystique du phénomène

dans l'Idée, de cette absorption des soleils dans la régénération de l'intelligence, qui caractérise la philosophie de Schopenhauer, Wagner, dis-je, a su créer un Art en rapport avec toutes les manifestations de la pensée et de l'action, un Art véritable.

Où s'affirme un élan comme celui-là chez nos gratteurs de papier à portées ? J'en connais un pourtant que je sais génial (1), parmi nos compositeurs, parce que lui aussi, il a lutté et souffert, il a vécu son art, il a ressenti le soulèvement de l'humanité en lui ; et l'œuvre à laquelle il travaille, arrêtée à chaque instant par la souffrance, cette œuvre, elle prendra place parmi les grandes créations humaines, parceque, loin d'être de la musique simplement, elle est au contraire la traduction en harmonies de tout un état intellectuel, d'une ensemble d'idées : une création.

Qu'on se pénètre de cette vérité : l'Art ne peut être détaché de l'Unité dont il n'est qu'un aspect : vie sociale, vie morale de l'artiste, vie intellectuelle, croyance en une humanité d'avenir, autant d'aspects qui tous se retrouvent dans l'œuvre de n'importe quel grand artiste. L'un des plus vastes génies de l'Art, Michel-Ange, est philosophe et s'enthousiasme pour Savonarola ; il est poète, il écrit ; il est sculpteur, il est peintre ; il fait les plans de St. Pierre ; et la vie sociale ne le trouve pas indifférent : il dirige les travaux de fortification de Florence à travers les dangers. Léonard de Vinci est aussi grand savant que peintre immortel. Goethe s'illustre par ses travaux de sciences naturelles. Hugo le poète lutte pour la liberté de son peuple, puis pour l'avènement de l'Humanité.

(1) Erasme Raway.

Borner le rôle de l'artiste à l'habileté technique, séparer l'Art du Tout indissoluble dont il n'est qu'un aspect, l'isoler de l'Humanité, de la Société, étrange aberration, stérilisant mensonge !

Or, c'est à ce mensonge que collabore par son ignorance la société bourgeoise d'aujourd'hui.

II.

La musique, extérieurement, pour le public, se manifeste à présent sous deux formes : le théâtre et le concert. Or, ces deux formes de spectacle sont viciées, dès l'origine, détestables par essence ; elles ne dureront que le temps que durera notre civilisation de parvenus prétextieux et de banquiers avilis.

Le théâtre d'abord : chaque soir, on y joue ; les tréteaux se couvrent de figurantes et de danseuses ; les décors fastueux, conçus, comme les costumes, dans le faux mauvais goût de l'époque, masquent le manque absolu de plastique des personnages et des groupes ; les vocalises, les notes pointées, les chatouillements délicats de voix stylées au point d'être réduites à d'extraordinaires mécanismes, font oublier le néant de l'œuvre. Et cette œuvre, quel rapport a-t-elle avec la civilisation, avec l'Unité humaine ? En quoi se rattache-t-elle à l'ensemble des espoirs et des idées du temps ? En quoi se fait-elle sociale, morale, éducatrice ?

Prenez par contre le théâtre à Athènes, au grand siècle : sorti du culte même, des fêtes de Dionysos, de la célébration de l'éternelle poussée des êtres, il garde

son caractère solennel ; on ne joue qu'aux Lénéennes et Dionysiaques. Tenant de toutes ses attaches à la vie si harmonieusement parfaite des citoyens libres, il offre un ensemble complet, il est synthèse à la fois de la musique, de la poésie, de la plastique ; la poésie se précise en attitudes ; la musique n'est pas « un bruit coûteux », mais respectueuse de la ligne elle accentue et rend plus lumineux les contours de la poésie ; elle joue le rôle de la peinture dans l'ornementation des temples. Les acteurs sont des artistes qui se sont préparés longtemps ; le premier acteur est souvent l'auteur du drame lui-même ; le masque et l'ample vêtement font disparaître les personnages, et ne montrent que la représentation adéquate des caractères, tels que les voulut le poète. Le chœur joue un rôle essentiel, il conseille et console, il est comme la participation du public au drame.

Aujourd'hui, le cabotin domine ; le chœur chante, indifférent ; les ballerines passent, plaisir sensuel, à travers une action sans consistance, sans intérêt ; le théâtre d'opéra n'est qu'un beuglant distingué. Les vieux juifs millionnaires y cherchent des maîtresses, et les bourgeois repus y vont digérer, le panse pleine et le néant dans l'âme.

Un seul créateur d'art s'est révolté contre cette infamie : Wagner. Il a créé un théâtre nouveau, il a écrit d'une plume flamboyante cette grande philosophie dont *l'Art et la Révolution*, *Opéra et Drame*, peuvent donner une idée : et sans la générosité d'un roi qui eut le courage de vivre, librement, comme un de ces riches tyrans de Syracuse ; sans l'entêtement d'un Franz Liszt, se sacrifiant au public en sauvant son ami des coude-à-coude avilissants, son œuvre aurait-elle pu trouver une

réalisation visible, cette réalisation indispensable à toute œuvre dramatique, sans laquelle l'œuvre dramatique reste sans action et morte presque ?

Le Concert n'est pas meilleur que le théâtre : même cabotinisme chez les exécutants, même snobisme chez les dilettantes, même abrutissement du public. Au temps de Pindare, l'oratorio de concert (si je puis employer ces mots modernes) réunissait tous les éléments de pensée et de réalisation indispensables pour former une œuvre d'art : à l'occasion de la victoire remportée aux agones, aux jeux nationaux de la Grèce, devant tous les hommes libres, le Poète lyrique créait une œuvre : œuvre sociale, comme le drame, issue, comme lui, de la vie même du peuple : cette œuvre, faite pour répondre à l'âme de toute une civilisation, déployait l'architecture mouvante et lumineuse du rythme dorique et de cette musique claire de la cithare d'Apollon, avec des pas et des cadences, et des Idées s'objectivant en mouvantes attitudes.

Au Moyen-Age aussi, la musique eut son rôle social, dans l'ensemble de la vie, dans l'Église : elle s'harmonisait avec le poème, et le poème n'était que la réalisation de l'Idée, de la Foi, de la Croyance collective.

Aujourd'hui, qu'est-ce que nos concerts ? Une cabale comme conclusion de mille intrigues ; des toilettes, des flirts, des appréciations stupides ; le bourgeois privilégié s'érigeant en juge, par les absurdes claquements de ses pattes, sur l'Artiste, ce prêtre, ce divin : honte et douleur ! Les privilégiés seuls admis ; le peuple, le simple qui ressent, libre des préjugés d'éducation, écarté !

¡ Aussi, jamais cette indissoluble Unité de l'Art, de la

Croyance et de la Vérité n'a-t-elle été moins reconnue, plus négligée. Nous vivons dans le désordre; la guerre de toutes les tendances, de toutes les ambitions s'est substituée à l'effort collectif. Aussi, que le bourgeois ne s'irrite point de voir des artistes, fiers et incompris, se retirer en d'imaginaires aristocraties : l'aristocratique philosophie stoïcienne n'a-t-elle pas dominé les esprits à la fin de la république romaine et sous les tyrans impériaux? L'artiste, dégoûté, se retire de la vie, il voit au-delà; il se révolte, les moins forts désespèrent, les génies espèrent toujours.

Mais comme de tout chaos se dégage un jour ou l'autre, sous l'effort des clartés majeures, l'ordre éblouissant, ainsi cette lutte de chaque instant affirmera-t-elle de plus en plus, dans l'âme de l'artiste, la liberté; sa personnalité se développera, s'élargira; l'inévitable anarchie viendra, puis l'inévitable liberté. Ainsi se renouera la grande et sublime tradition : paganisme, christianisme, humanité.

III.

En attendant, recherchons sous les décombres les quelques battements de vie qui font espérer une renaissance, et enterrons nos morts aussi. Voyons ce qui relève de la vie et de l'humanité chez les artistes, et les ravages qu'a imposés à leur nature le triste état de la société actuelle.

Deux compositeurs belges, cet hiver, ont attiré l'attention par des œuvres nouvelles : au concert, M. Paul Gilson, par sa *Francesca da Rimini*, au théâtre M. Emile Mathieu, par son *Enfance de Roland*.

Jusqu'à ce jour, on peut dire de M. Gilson qu'il s'est montré musicien, mais non artiste. Ernest Hello écrivait, dans une note de son étonnant livre de l'*Homme*, ceci : « Par le mot : Art, j'entends tout ce qui, sculpture, » peinture, parole, prose ou vers, exprime ou représente » les traditions du monde et l'idéal des nations. Par le » mot : Littérature, j'entends les exercices des écrivains » et quelquefois leurs tours de force. »

La même chose pourrait s'affirmer de la musique : l'artiste, ici également, n'existe que si la personnalité est complète : il ne suffit pas d'avoir de la patte. Il faut d'abord avoir l'intuition de la vie des choses, des Idées, comme proclamait Schopenhauer, donnant à ce mot son sens platonicien, les Images éternelles ; les Thomistes savent que créer, c'est reconnaître ; pour Aristote, tout art est une imitation, une reconnaissance ; pour reconnaître, il faut l'intuition.

Voici deux hommes, tous deux s'occupant de musique, écoutant pour la première fois un drame de Wagner ; — le fait s'est passé ici, lors des représentations Neumann ; le premier suit anxieusement dans l'orchestre les moindres détails techniques de l'instrumentation, le second se laisse aller à son impression profonde, et ne songe pas même à se demander si c'est un cor anglais ou un basson qui joue : le premier est un *musicien*, le second est un *artiste*. Ou encore, voici un compositeur doué d'une patte étonnante : il a fouillé les partitions des maîtres, non pour découvrir l'idée sous les multiples formes de la notation musicale, mais pour s'approprier celle-ci, exclusivement ; en voici un autre qui, pour créer une œuvre, invoque d'abord tout ce qu'il ressent d'humanité, puis traduit en une conception pure et puis-

sante l'état de son âme et l'essence de son art, et se fait une technique, nouvelle et personnelle, à chaque œuvre nouvelle : le premier est un musicien, le second un grand artiste ; et pour mettre des noms, le premier est un Gilson, le second un Raway. Je ne mets pas en doute la sincérité du premier, mais je le trouve d'une intellectualité inférieure. S'il est une œuvre apte à démontrer cette vérité, c'est la *Francesca da Rimini* de M. Gilson : nous y trouvons l'opposé des conditions d'art que nous définissons en commençant. Le poème qui est de M. Jules Guillaume, est ce que peut être un poème de M. Jules Guillaume, un désert d'une désolante platitude. Quelques exemples de sa prosodie :

« Partout, de longues plaintes,
de sourds gémissements ;
l'horreur et l'épouvante
me font dresser les cheveux.

Les Ames impénitentes, dans le lointain :

Ha, ha, ha ! — ha, ha, ha ! »

Ou encore :

« Je vois briller tes yeux,
plus clairs que les astres des cieux. »

Plus loin :

« Marqués du sceau de la colère,
mortels, confessez quelle fut
la faute qui rendit vos mânes
indignes de voir le salut ».

Autre exemple :

« Ma Francesca, sois sans crainte ;
l'enfer, pas plus que la mort,
n'a de pouvoir assez fort
pour rompre notre étreinte ».

Et pour finir :

« Seigneur, à toi j'ai recours ;
du fond de ce gouffre.
vers toi je pleure et crie ;
ne laisse pas sans secours
mon âme qui souffre,
mon âme endolorie.

Les Ames impénitentes :

Ha ! ha ! ha ! »

Donc, ici s'anéantit d'un trait tout un côté de l'Unité de l'œuvre d'art, telle que la concevaient les anciens, telle que voulait la rétablir Wagner. L'idée de l'œuvre cependant était d'une puissance peu commune ; cette idée naturellement n'appartient pas à M. Jules Guillaume, mais à la légende poétique. Francesca renonce à la félicité céleste qui lui est offerte, elle préfère l'éternelle damnation pour suivre son amant. Chacun ressentira tout ce qu'il y a de profondément humain dans cette donnée ; rarement sujet plus beau s'est offert à la réalisation de l'artiste. Qu'en fait M. Gilson ? (Je ne parle plus de M. Jules Guillaume). Vous pensez peut-être qu'il aura, par sa musique, fait passer à travers les âmes cette passion dévorante, matérielle, païenne après tout, de Francesca ; vous pensez que des cris de ceux qui sont réprouvés à jamais pour avoir trop aimé se dégage une

impression de douleur qui tord, une passion d'enivrement à faire tout oublier ? Eh bien ! de tout cela, rien ! Pas de conception : M. Gilson n'a ni ressenti ni pensé son sujet. Il s'est complu dans une esthétique imitée de Berlioz, il a fait de la musique descriptive ; il est devenu simple exécutant, il a aligné des notes pour des instruments. Mais que peut une technique d'ouvrier de la musique quand il faudrait trouver les harmonies qui doivent dilater l'âme et soulever dans les cœurs tout ce qui y dort d'humanité ? Et même ici, la technique de M. Gilson a sombré : car pour rendre tout le drame d'amour, à peine a-t-il pu découvrir une phrase, d'allure wagnérienne, de plastique peu sincère, qui laisse froid. On sent que *l'homme* n'y est pas. Avant de « faire de la musique », M. Gilson aurait dû *vivre* ; il s'enferme de longues journées dans une studieuse solitude, gratte et regratte les procédés des maîtres, pour voir ce qu'il y a au fond, s'efforce de les égaler, et attache plus d'importance aux notes d'une clarinette basse qu'à l'expression émue et *simple* de nos tristesses, de nos espoirs, de nos joies. Tant que M. Gilson restera un *musicien*, il ne fera pas œuvre d'Art. Je ne dis pas : tant qu'il restera au point où il se trouve. Non ! Ce n'est pas une *évolution* qu'il faut à son talent pour qu'il s'affirme, réel ; c'est une *révolution* absolue. Il faut retourner le bonhomme et le refaire à neuf.

Si le Concert avec son faux clinquant et ses succès éphémères nous a montré comment une nature bien douée, au lieu de se développer dans tous ses côtés humains, se perdait dans une technique de commande, au théâtre s'affirmera le même phénomène : nous avons

entendu cet hiver l'*Enfance de Roland* de M^r E. Mathieu ; cette œuvre, impuissante à provoquer la moindre émotion, nous sera un nouvel exemple de la stérilité de la musique contemporaine et de la rareté du sens artistique.

M^r E. Mathieu, se conformant aux traditions de R. Wagner, a écrit lui-même son texte et conçu simultanément poème et musique. Or, c'est précisément le néant de cette conception première qui nous révélera pourquoi l'auteur n'a pas créé une œuvre nouvelle, mais simplement mis des notes sur des mots, péniblement.

R. Wagner s'est forgé une langue littéraire et musicale, une mimique et une plastique à lui ; R. Wagner avait une conception de l'humanité, personnelle et philosophique ; il avait ressenti toute l'intensité d'émotion des légendes de son peuple, il prenait part à toutes les manifestations de la pensée et de la vie ; il fut révolutionnaire et hégélien avant quarante-huit, dans la suite il fut disciple de Schopenhauer ; de plus, il remonta aux sources de son art, rien de ce qui est humain ne lui fut étranger, et il se reporta aux grandes et glorieuses époques de l'histoire ; on retrouve dans son œuvre cette pénétrante connaissance de la Grèce ancienne, source de toute beauté pour le génie, mine à plates imitations pour les nullités.

Cette révolte de l'humanité, cette intensité d'expression et de vie, les trouvons-nous dans l'œuvre de M^r Mathieu ? Son sujet, l'a-t-il vécu ? l'a-t-il ressenti ? Passe-t-il à travers son poème, le vivifiant souffle des choses ? Sa poétique s'anime-t-elle des fortes joies et des fortes douleurs, des enthousiasmes et des soulèvements d'âme suggestifs d'humanité ?

Et à côté de ce premier élément de toute création d'Art, l'autre élément, indispensable aussi, l'Idée ou l'Image, qui jaillit de l'intuition profonde de l'Artiste reconnaissant sous les apparences les grandes harmonies des êtres, se trouve-t-il dans l'œuvre de M^r Mathieu ? — Non ! Nulle part ! — Or, ces deux éléments se combinent en toute grande œuvre d'art, humaine et sociale. Et quand dans un drame ou un poème je ne les trouve pas, je nie que ce poème ou ce drame soit une œuvre d'art ; la technique peut en être habile ; les automatismes accomplissent des mouvements, mais un mécanisme n'est pas précisément une âme.

Quand Wagner puisait dans la légende, il revoyait d'abord, par sa puissance d'imagination, les primitives épopées ; il s'en appropriait le sens caché ; puis il les créait à nouveau, et sa philosophie à lui faisait jaillir de nouvelles clartés dans les temples du Graal, et de nouveaux orages aux rochers des Walküres.

M. Mathieu ne s'est rien approprié de l'esprit des récits romantiques qu'il exploite. Il a pris comme thème deux ballades de Uhland, et a fait là-dessus un devoir de rhétorique, une amplification d'examen. Il intercale même quelques pages de son modèle, et c'est pitié de voir ces deux arts, si différents, accolés en une même œuvre, le dialogue et la ballade romantique. La forme n'offre rien de particulier ; c'est un chaos discors : on ne sait si c'est là des vers ou de la prose. M. Mathieu croit-il avoir écrit en vers libres peut-être ? Mais ce n'est pas parce que des vers ne riment pas ou riment mal peuvent être qu'ils appelés *vers libres* ! Le vers libre a son rythme, d'accord avec le rythme de l'image et de la pensée. Rien de ces caractères chez M. Mathieu.

La musique? Sans doute la technique intéresserait-elle un *musicien*. Mais nous n'avons que trop de musiciens, encore une fois, et pas assez d'artistes. En tous cas, mon impression, la voici. Goethe jeune homme disait de lui-même que tout ce qu'il pensait lui venait en vers. En écoutant le *Roland* de M. Mathieu, on éprouve le sentiment contraire : on croirait presque, que rien de ce qu'il pense ne lui vient en musique. Il n'y a là ni ligne, ni architecture.

Et ici, je touche un point commun à M. Gilson, à M. Mathieu, à tant d'autres de nos contemporains : l'*absence de ligne*. Nous sommes donc à j'opposé du grand Art musical. Si parfois chez Wagner la ligne, l'image, s'obscurcit, c'est sous la poussée confuse de vie à travers tout, de cette vie d'enthousiasme et de puissant délire que les Grecs incorporaient dans le mythe de Dionysos. Mais chez nos techniciens, rien de Dionysos, et rien non plus de la pureté de contours, de la clarté, de l'architecture, de *la ligne*; en ceci, j'opposerais volontiers à l'art confus de nos musiciens, l'art de Gluck et sa ligne admirable : nos musiciens, armés de la technique la plus complexe, semblent empêtrés dans un bruit chaotique. Gluck, avec des procédés d'harmonie et des moyens de réalisation élémentaires, si on les compare aux trucs actuels, a parlé un langage si suggestif d'humanité, si *simple*, que l'émotion naît d'elle-même, et que l'âme se sent élargie, plus grande et plus pure.

IV.

Il serait injuste de rendre nos compositeurs responsables de cet état de choses. Le compositeur ne vit pas

isolé; il subit toutes les influences que les systèmes d'éducation actuels, les préjugés d'une société difforme, nos conditions atroces d'existence imposent, dès leur enfance, aux natures d'élite. Combien peu résistent, combien peu parviennent, malgré l'étouffement ambiant, à grandir, à croître, à s'élever vers le soleil!

Outre ces conditions générales d'existence, nous devons envisager aussi la déplorable situation créée à l'Art dans notre monde bourgeois. Le théâtre comme le concert ne tiennent plus en rien à la vie sociale; le théâtre antique, les mystères au Moyen-Age, tenaient de tous côtés à la croyance collective et à la vie publique; aujourd'hui théâtres et concerts ne sont plus que des plaisirs extérieurs, sans prise sur l'esprit du peuple, sans rôle civilisateur: on sacrifie au mauvais goût d'un public de gens prétentieux et vains, farcis de préjugés, sans sympathie réelle pour l'Art; les applaudissements vont à qui amuse, à qui étonne; on acclame les tours de force du compositeur ou de l'exécutant. Quand le bourgeois voit un grand orchestre, accru d'instruments bizarres, et des choristes jusqu'au fond des coulisses, il s'imagine être en présence d'une œuvre de génie; et les chefs d'orchestre, par malheur, en France et en Belgique du moins, n'ont pas une vision plus haute de leur art. Quant aux journalistes, sauf quelques exceptionnels égarés, leur infamie ne connaît pas de limite.

Dans un semblable milieu, que peut faire l'artiste? A-t-il le temps de s'éduquer, de vivre son œuvre, de penser et de concevoir? Les rares artistes qui se révoltent, et vivent une véritable vie, quel accueil leur réserve notre public de parvenus et de crétins?

Le public réclame ses plaisirs. On va au théâtre pour

s'amuser, c'est entendu, et au concert pour voir des acrobates. Aussi le théâtre est-il tombé si bas, que les œuvres des génies mêmes de l'Art, quand de loin en loin on les représente, nous apparaissent, défigurées par le cabotinisme courant; on les massacre, sans conviction, et l'éducation du public tombe chaque fois d'un degré.

Le rôle social de l'Art ne renaîtra que quand la société actuelle aura été renversée et transformée.

Même écœurement au concert : Les *Concerts populaires* deviennent plus nuls chaque jour. Bientôt on n'y entendra plus que des cantatrices à roulades et des pianistes de quatre ans, de petits prodiges!

Aussi est-ce avec joie que nous saluons toute tentative de renouveau, tout effort pour sortir de l'ordure. La *Société des Nouveaux Concerts*, créée par la volonté et la belle conscience d'artiste de M. Georges Khnopff, que d'intrigues basses et viles n'a-t-elle pas dû subir à ses débuts! Espérons que la jeune institution réalisera un idéal plus élevé que les vieilles boîtes. Que dans les premiers jours, d'anciennes habitudes se mêlent encore au progrès, il faut s'y attendre. Mais, croyons nous, là du moins, les quelques rares artistes, isolés aujourd'hui, trouveront un foyer et une patrie.

Une patrie *provisoire* ! Car la véritable patrie n'existera pour l'artiste qu'au jour où toutes les petites gens de l'ordre social que nous subissons, les dernières erreurs des métaphysiques de l'Absolu, les platitudes devant la puissance des hommes comme devant les idoles qu'on propose à l'adoration des natures trop simples pour raisonner, feront place à une société meilleure ; au jour où tout ce qui obscurcit la limpidité originaires des yeux et l'élan vraiment humain des cœurs sera vaincu par la

liberté naissante ; où pour la première fois, cette liberté dont on parle tant, et qui jusqu'aujourd'hui a été comprimée dans toutes ses manifestations, parviendra à se dégager, fière et hardie, en brisant, par un effort suprême, ses chaînes que souvent déjà dans leur colère les génies de l'action ont secouées, et dont les anneaux commencent à sauter ; ce jour là, un nouveau Prométhée, délivré pour toutes les éternités futures, donnera au monde ce feu sacré qui malgré les étouffements titaniques de toutes les tyrannies, vit toujours sous la cendre. Et ce sera le définitif Regnarök des vices, des inégalités, des jugements iniques, des lâchetés et des faiblesses. Alors aussi, l'Artiste, redevenu libre, ne relèvera plus que de l'Art, c'est-à-dire de l'expression la plus humaine et la plus sociale de la conscience collective des peuples.

Jusque là nous aurons, hélas ! chez les uns, cette parodie grotesque qui, sous le nom d'art, amuse le public avide de divertissements et d'enivrements insensés ; et à côté, chez les rares artistes vrais, l'Art révolté et destructeur, et la philosophie négative d'un Nietzsche et d'un Schopenhauer. Mais au jour de la grande Aurore, l'Art enfin délivré, magnifié, sublime, rayonnera de ses mille rayons, réchauffera les cœurs rendus à la joie, et parera d'innombrables efflorescences la grande fête de l'Humanité régénérée.. Mais, je vous le dis encore, il faut que la société actuelle périsse pour que puisse croître l'humanité future. Les tempêtes d'hiver tomberont, au jour de l'éternel Retour ; tel est le sens profond du grand culte de Dionysos, d'où jaillit le Drame grec.

GEORGES MESNIL.

L'AUBE.

*C'est le matin : Les fleurs qui souriaient pensives
Aux étoiles que l'aube effeuille, s'enjolivent
D'arabesques d'azur, et frissonnant un peu
Sous la caresse frêle et lasse du ciel bleu
Le jet d'eau se réveille avec un long bruit d'ailes.
Un vol éblouissant de paons sur les tourelles
Se pose, et le soleil émergeant des rosiers
Que de beaux papillons frôlent extasiés,
Crible les plumes d'or de rouges pierreries.
Sur l'eau rêveuse où vague une jonque fleurie,
Cygne mystérieux que la brise d'été
Balance eu effleurant de reflets enchantés
Les chemins sinueux que son sillage creuse,
S'entr'ouvrent un à un les lys de l'île heureuse.
Dans les halliers, la voix des cloches a tinté
C'est le matin : De doux pétales argentés
Neigent sur les oiseaux que le parfum des roses
Grise et fait trembloter parmi les lauriers-roses
C'est la fête des fleurs ! O songe que le jour
Câline lentement de sa chanson d'amour,
Allez bercer la calme sœur qui dort encore
Malgré le rire clair de la divine aurore
Dans la sérénité de ses vœux enfantins,
O songe, et dites-lui que les yeux du matin
Dorent mon âme où les chères voix revenues
Chantent la pure joie des choses ingénues.*

L'ÂME SŒUR.

*La douce ascension de l'âme vers l'Aurore
Où la Lyre en accords subtils qu'attriste encore
L'espoir d'un chimérique amour, prélude lente
Aux fêtes dont rêva notre enfance indolente,
L'ascension dans la blancheur frêle des ailes
Et des fleurs qu'angélise une brise fidèle,
Eveille enfin la voix qui vibre insoupçonnée
Sur les lèvres d'amour d'une sœur devinée
Parmi les visions liliales, et l'aube
Baisant timidement le lin pur de sa robe
Enguirlande de claires roses innocentes
Le songe vaporeux de sa langueur naissante....
Et l'âme recueillie élève vers son âme
Le calice de joie que sa gloire réclame.*

GEORGES MARLOW

L'ÂME PÉRÉGRINE.

*Je suis poète, enfant, et mon âme est divine,
Et mes rêves sont beaux et grands comme les cieux.
Si je chante parfois, en mes rimes câlines,
Parmi les flots berceurs un pays radieux*

*Dont ton cœur ingénu sourit et s'émerveille,
C'est qu'un Dieu bon, le jour d'Avril où je suis né
Dans le triomphe clair d'une aurore vermeille,
En un jardin tout blanc de jasmins, m'a donné,*

*Douce et pure comme une fleur, une âme heureuse.
— Depuis des temps lointains elle avait tressailli
En des corps lumineux de vierges sourieuses,
Et de poètes blonds au front grave et pâli,*

*De beaux vieillards sachant la course d'or des astres,
D'enfants aux yeux d'azur, et de fiers voyageurs
Qui touchèrent, après l'infini des désastres,
Les bords longtemps rêvés de pays enchanteurs.*

*Où mon âme a vécu chacune de ces vies,
Et se souvient de tant de joies, de tant de pleurs,
De tant de sites et de cieux, dont la magie
Parfois l'exalte encore en un songe de fleurs.*

*Des grands cieux que je vis, des calmes paysages,
Et des palais d'onyx cuivrés par les couchants,*

*J'ai bâti de ces souvenirs, de ces mirages,
Un pays irisé, merveilleux et dolent ;*

*Ces grèves, ces cités, je les évoque toutes,
Et tous les gestes chers, et toutes les bontés,
Et ces voix qu'en les nuits d'été souvent j'écoute...
— Et j'ai cru retrouver dans ta svelte beauté*

*Tout cela, tout cela, ces rythmes, ces merveilles ;
Nos âmes revivront trois mille ans de splendeur,
Et, buvant les regards de nos claires prunelles,
Enfin connaissons-nous — peut-être — le Bonheur !*

RODRIGUE SÉRASQUIER.

de « l'Ile Enchantée »



CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

- CAMILLE MAUCLAIR — *Sonatinas d'Automne* — Paris, Perrin.
 L. DUMUR — *La Motte de terre* — Paris, Mercure.
 L. RIOTOR — *Deux Nomarques de lettres* — Paris, la Plume.
 A. HEINS — *A Gand* — Gand, N. Heins.
 A. BOSCHOT — *Faunesses et Bacchantes* — Bruxelles, Lacomblez.
 id. — *Matin d'Automne* — id. id.
 L. DELATRE — *Les Miroirs de Jeunesse* id. id.
 MAURICE LE BLOND — *Première étape du néophyte* — Paris***.
 ANDRÉ et MAURICE MAGRE — *Eveils* — Toulouse, Vialelle-Perry.
 PAUL FORT — *Il y a là des cris* — Paris, Mercure.
 P. A. HIRSCH — *Sonnets et Chansons* — Paris, Bailly.
 G. POLTI — *Les 36 situations dramatiques* — Paris, Mercure.
 JEAN CASIER — *Flammes et Flammèches* — Brux-Lacomblez.

Folie serait-ce de vouloir définir les *Sonatinas d'automne* mieux que M. Maclair lui-même le fit en une courte notule exempte de pose. Ce sont bien là des lieds, des historiettes étranges, de petits poèmes n'ayant guère plus de raisons d'être qu'un frisson ou un sourire. Et, vraiment, on songe en les lisant au Schumann des *Novelletes* envers lequel l'auteur se croit surtout redevable d'exemple. Mais aussi des reminiscences de M. Maeterlinck surgissent çà et là.....

Un homme se joue de petites sonates à lui-même dans la nonchalance de l'automne, dit encore la notule. Un homme?... Un jeune homme, oui, et quelle foi ardente il a su garder malgré les épines et les ronces de la route ! Elle vit en lui, la douce qu'il

chante, cette sœur vers qui il va comme vers une eau calme, celle « aux yeux tièdes » qui « balance sa chevelure de soie dans la nuit claire ». Certes on a quelque peine à le croire lorsqu'il parle de la maison de tristesse qui serait celle de la chère voyageuse et la sienne. Qu'un peu d'ennui descende parfois dans les cœurs avec la pluie des sonneries se libérant aux clochers — qu'importe ! Il est des minutes exquisées capables de séduire une âme digne de soi. Il est des instants où l'esprit déjà porté au doute se grise des parfums atténués du souvenir et alors tout renaît sous un rayon plus beau.

Je le demande à ceux qui ont aimé : quels moments valent celui où, après avoir quitté sa belle maîtresse, l'amant s'en retourne — mélancolique un peu à force de bonheur — en respirant l'odorant souvenir des lèvres enivrantes de l'amoureuse ? La nuit est de nonchaloir, de langueur, et le poète balbutie, le front levé vers les étoiles qui l'entendent peut être, balbutie en songeant à *Elle* :

*Avec tes cheveux blonds frisés,
Avec ta bouche plissée,
Avec tes cils baissés lentement sur tes prunelles,
Tu as l'air d'une petite fiancée,
Pour rire vraiment, pour rire.*

*Tes mains menues
Avec leurs gestes maladroits,
C'est drôle et terrible à la fois
Tes mains maladroites et nues.*

*Ça fait des choses gentilles,
Ça joue aux menottes,
Ça tapote des notes qui pétillent,
Et puis ça chiffonne des mantilles
Pour rire, vraiment, pour rire.*

*Et puis alors c'est une œuvre de luxure,
De rite obscur et de lenteur sûre,
Une œuvre ténébreuse et somptueuse
Où tu te pâmes jusqu'au sang et jusqu'au délire :
Est-ce pour rire, ah ! dis, pour rire ?*

Vers libres et des meilleurs. « Les formes du vers m'ont été indifférentes, dit M. Mauclair. Encore faut-il signaler l'extraordinaire habileté de facture qui frappe à chaque page.

M. Mauclair excelle du reste tout autant dans le vers régulier. Mais quelle pièce citer à titre d'exemple ? Ce serait surtout le *Lied* qui ouvre le volume ou le *Chant vers le soir* de la page 6. Par malheur l'un et l'autre sont assez longs — et les scinder, je n'ose. Pourtant c'est encore ce qu'il y a de mieux à faire. Oyez la fin de ce *chant* :

*Un soir tu l'entendras dans l'ombre violette
Chanter bas la chanson du cueilleur de baisers,
Et tu seras le simple calice de fête
Qui naît fragile dans les buissons apaisés.*

*Et tout sera connu de la nuit primitive
Et tous les yeux de la Bonté seront sur vous
Pour étoiler la Fiancée inattentive
Et l'Amant grave de ce mystère très doux.*

*Vous mènerez la vie heureuse des corolles,
Vous ne saurez que la tristesse des roseaux,
Vos jeux amuseront les aurores frivoles,
Et vos sourires seront comme des oiseaux.*

*C'est ainsi qu'il viendra t'aimer selon le calme
Et confondre en ton sein lui-même et son reflet :
Ce sera l'annonciation d'une palme
Sur ce front que la ronce éternelle cerclait.*

Après cela vous croyez peut être que tout est dit ? Nenni, le volume ne contient pas que des strophes d'amour. Un curieux fragment de poème (*Narcisse*) et les *Prières* des dernières pages sont surtout remarquables ainsi que d'autres pièces encore où le charme toujours vert de la chanson populaire se retrouve avec une note d'art l'avivant discrètement. Voici les *Couronnes* :

*C'est la fillette aux yeux cernés
Avec son air étonné
Et ses trois frères couronnés.*

*L'une de fraîche pimprenelle
L'autre de vigne en dentelle,
Dans la troisième une rose d'automne,*

*La pimprenelle est pour son âme,
La vigne est pour l'amuser
La rose à qui voudra l'aimer.*

*— Beau chevalier, beau chevalier !
Mais il ne passe plus personne
Et la fillette aux yeux cernés*

A laissé tomber les couronnes.

M. Mauclair ne laisse pas choir les siennes. Ici même on le signalait, à propos d'*Eleusis*, comme un des plus actifs et des mieux doués de la jeunesse littéraire. A chaque œuvre nouvelle son beau talent plus nettement s'affirme. Je suis de ceux qui l'admirent et qui fondent sur lui d'enthousiastes espoirs. Comment douter de cet écrivain dont les moindres articles — au *Mercury*, par exemple — révèlent à toute évidence des mérites point ordinaires de poète et de penseur ? N'en doutez pas, lectrice, et vous, lecteur : l'avenir nous donnera raison.

* * *

La motte de terre... voilà un titre qui nous reporte loin, au plus loin de la Fable. Euphèmos, comme l'on sait, reçut de Triton, en gage d'hospitalité, une motte de terre qui, du vaisseau des Argonautes, tomba dans la mer. D'autre part, un des principaux modes de possession féodale fut l'investiture par la motte gazonnée. Dans la pièce de M. Dumur il se trouve que le mariage détruit la personnalité et que, avant le « oui » formel, l'homme remet sa destinée entre les fines mains cruelles de celle dont

les yeux lui plurent. Poupée frivole, elle s'en joue — sachant bien que toute velléité de révolte elle la réprimera sans peine par un regard boudeur ou un alléchant sourire. Suivez d'ailleurs ce bout de scène :

LA MÈRE MARTHE — Le voyageur arrivé ce matin prétend que tu manques de caractère.

CLAUDE (troublé) — Il prétend cela ?

ADELAÏDE (la promise à Claude). — Quoi, tu as du caractère ? Je ne m'en serais jamais douté : tu fais tout ce que je veux.

CLAUDE — Tout, non.

ADELAÏDE Oh ! si je veux bien tu feras pour moi même ce qui te déplaît.

CLAUDE — Adelaïde, tu es la seule femme qui puisse me faire faiblir.

ADELAÏDE — Je le sais bien. Un homme fort est donc à la merci d'une faible femme ?

— Et comme la mère Marthe reproche à Claude cette faiblesse, comme elle prédit à son fils et à la fiancée « un martyre de toutes ses minutes » :

ADELAÏDE (allant embrasser Claude) — Claude, réponds !

CLAUDE — Que tes lèvres sont douces !

C'est l'envoûtement. Pieds et poings liés, l'amoureux se livre. Adelaïde d'avance règle la vie qu'elle mènera après les noces. Chocolat à huit heures. Un tour de jardin après la première toilette, qu'une autre remplacera l'après-midi. Sa Grâce daignera alors prendre place au comptoir. Mais il n'y en a pas ! On en achètera un. Le soir il faudra beaucoup de lumières dans l'auberge ; le dimanche on dansera dans le jardin... Que de changements, s'écrie la mère Marthe ; tout sera donc organisé à sa fantaisie ?

ADELAÏDE — A ma fantaisie.

CLAUDE — Sa petite âme est ardente, elle part, elle voltige...

LA MÈRE MARTHE — Et tu auras bien à faire à lui courir après.

CLAUDE — Ce sera mon occupation...

— Si ce qui précède est amer, les autres scènes le sont davantage encore. Et lorsqu'à la fin de l'acte Claude, brusquement désabusé, chasse Adelaïde, celle-ci sait bien ce qu'elle dit en s'écriant : « Toi aussi tu as peut-être les bras trop faibles.... Je reviendrai demain.

Vous avez lu : *aussi*. Ceci parce qu'un autre personnage parti-

cipe à l'action. C'est le Voyageur. Il a voulu rester indépendant, il s'est garé des passions pour se conserver une vie digne et il se proclame hautement un homme libre. Pourtant il n'en est pas moins envoûté. Dans un coffre qu'il traîne à sa suite, se trouve une motte de terre. Elle lui rappelle (petite note chauvine habilement servie) sa province natale qu'une guerre fit céder à l'étranger. Un soir, il veut poser le coffre sur l'appui d'une fenêtre afin de faire prendre l'air à la bonne terre qui le console de l'exil ; mais, tandis qu'il enlève la caisse, celle-ci lui tombe sur la tête et il s'abat tué sur le coup.

La conclusion ? Ne serait-ce qu'à défaut d'autre entrave il reste le préjugé ou l'idée de la patrie et que, dans l'état actuel, la liberté vraie et totale est impossible à acquérir ?

Un acte bien campé, bien écrit, dont le symbolisme n'est pas pour maldisposer ceux qui se tournent de préférence vers un théâtre simplement issu de la vie. C'est à lire ou à entendre. Mais M. Dumur serait-il tout-à-fait misogyne ?

* * *

Dans le principe, paraît-il, le volume de M. Riotor devait comprendre toute une série d'études littéraires. Mais l'auteur a vu que, pour certains écrivains, il avait fait fausse route ; en fin de compte, il ne publie que deux articles datés de 1883 et 1885, un sur Jules Barbey d'Aurevilly et un sur Léon Alpinien Cladel.

En Barbey d'Aurevilly M. Riotor salue l'orgueil le plus solide du temps. Il vante son style merveilleux aux shakespeareiennes tournures et son imagination puissante. Royaliste et religieux cet écrivain le fut, nous dit-il, à la manière d'un Joseph de Maistre parce qu'un gentilhomme ne pouvait être républicain et athée. De fait, c'était un grand seigneur, admirateur forcené de la vieille élégance française. Et c'était aussi l'homme de tous les dix-huit Brumaires. L'égalité lui apparaissait comme la pire de nos utopies fraternelles. Il avait l'amour outré de la violence et du despotisme autant — et ce n'est pas peu dire — que l'amour du sol natal.

M. Riotor termine cette première étude en disant que, pour

celui qui a sondé les œuvres de Barbey d'Aurevilly et leurs mystérieuses beautés, il n'est pas possible de les oublier. Cet écrivain n'a-t-il pas fait revivre en plein XIX^e siècle les plus belles conceptions d'honneur et de beauté ? On reviendra, termine l'analyste, à la veine tragique qui fut sienne « car notre esprit, notre cœur, notre âme sont las de l'inepte littérature actuelle sans grandeur et sans beauté ».

Faisons des réserves au sujet de ces dernières paroles et passons à l'étude sur Cladel. Elle est plus documentée que l'autre, si non plus pittoresque. Des anecdotes — et, longuement établi, le décor où l'auteur des *Va-mu-pieds* et *d'Ompdrailles* œuvrait, M. Riator semble avoir été attiré davantage encore par cet écrivain-ci que par l'aristocrate qu'il lui donne pour vis-à-vis. Léon Cladel, socialiste d'art, assoiffé de justice nous est montré comme un « Alcide de la pensée ; il se cambre, il se piète, il fait saillir ses muscles, frappe le sol du talon et jongle avec les mots comme un hercule avec les poids, les frappe en cadence ou les entre-choque dans un bruit de galets roulés ; imite les coups de mine qui sautent, le granit qui éclate, le torrent qui se brise et coule, pour se briser encore ; et, par-dessus tout, ahan, ahan, le tâchero n gémit à fendre l'âme, la face trempée et le plébéien halète, et longuement, péniblement, affreusement, retourne son morceau de glèbe et de boue qui doit le faire manger, et nait, et vit, aime dans ce champ qui est son horizon. et brutalement souffleté par le sort, meurt à la peine. »

On nous dit encore que Cladel hyperbolise et centuple le courage populaire, qu'il ne peut jamais prendre assez bas ses Titi-Foyssac pour les élever assez haut. Un loup-garou de l'idée, ajoute enfin M. Riator, une sorte de Champavert plus près de nous...

Ainsi ce petit volume est fort curieux. Nous nous sommes longuement arrêté à telles appréciations émises avec beaucoup de sagacité et d'à propos. Cette critique se lit du reste avec le même plaisir qu'une œuvre originale. N'est-ce pas tout dire ?

* * *

A Gand : vieilles pierres, murs vénérables, rudes bastilles... ainsi se titre le volume de M. Heins. De curieuses notes,

de curieux croquis pris au Château des Comtes, au Belfroi Communal, à l'Abbaye de St-Bavon. Tout un monde ancien revit ainsi à nos yeux. A chaque page vous arrête un fragment d'art, évoqué d'un crayon alerte et souligné d'une mention enthousiaste. « Elles sont là, les Ruines, s'écrie l'Auteur. Quel calme! quel abandon » M. Heins se demande si, après les restaurations projetées, le château des comtes ne perdra pas quelque chose de sa « magique évocation romane. » C'est fort à craindre; le vieux neuf ou le nouveau vieux est toujours une faute.

Nous ne pouvons évidemment suivre l'auteur pas à pas dans ses pérégrinations. Les moindres détails ont ici de l'intérêt. Combien curieuses les sculptures que certaines planches reproduisent! On y trouve à la fois une gaucherie et une intensité d'expression qui ne lassent point. Mais je m'attarde. « En tes ruines, abbaye naguère si riche et si grande, porte une des pages, dirai-je par le menu tous tes bijoux retrouvés, conservés ». Ce que, avec l'aide du dessin, M. Heins n'a pas cru pouvoir exprimer comment donc le pourrions-nous en ne nous servant que de mots? Mieux est d'applaudir simplement à l'hommage respectueux que l'artiste vient de rendre à sa ville natale. Ajoutons que l'ouvrage se présente sous un aspect fort original et séduisant à l'œil.

*
**

Faunesses et Bacchantes. Des vers inégaux, un peu froids, corrects ici, là tout autres. Relevé, au hasard de la lecture, des expressions assez singulières : *les vierges marinaient dans la myrrhe.. la blancheur d'un corps replet,.. les seins pommelés, proches, sont réunis ainsi qu'oiseaux gémeaux...*

Ma foi, cela ne m'enthousiasme guère. Ceci non plus :

*Qu'on entende le râle âpre et les violences
De vos souffles d'amour hachés de baisers secs,
Avec le cinglement, sous les lèvres claquantes,
Des formes lourdes, enfonçant dans les varechs*

Oh! ce dernier vers Qu'en dites-vous? M. Boschot tombe du reste aussi dans l'évidentes fautes d'harmonie : « *Et le cou court et musculeux se plante droit* » trouve-t-on page 30. Il est vrai... « Que

celui-là qui n'a jamais péché lui jette la première pierre »
Voici une pièce caractéristique :

OLYMPIA *

*Dans des verts sombres et des noirs, le blanc des draps
Porte l'éclat flétri de ses formes vénales :
Elle a l'ennui des lendemains d'amours banales,
Et la fatigue des baisers que l'or paîra.*

*La lassitude de l'étreinte est dans ses bras,
Et quoique jeune, avec des minceurs virginales,
Elle a des reflets gris, restes de saturnales,
Sur la peau sale et veule autour du corps peu gras.*

*Et ses seins sont châtifs, de fille entretenue,
Qui par l'amour ou la misère, toujours nue,
N'a jamais le sommeil d'un lit innocupé.*

*Et son cou grêle, encor de formes enfantines,
Bien que courtes et bestiales, est coupé
D'un ruban mince comme un trait de guillotine.*

Edition économique. Titre peu justifié puisque défilent en ces pages Antiope, Diane, Yseult, Esther, la Joconde et même Néron, Chérubin et la Vierge Marie.

Dédicaces tout ce qu'il y a de mieux : Puvis, Zola, Rops, Verlaine, Hérédia, Goncourt, M^{me} Wagner.

* * *

De *Matin d'Automne*, il peut être parlé assez différemment. Les vers de cette seconde plaquette sont plus souples et plus musicaux. Encore faut-il regretter que M. Boschot complique çà et là fort inutilement son dire.

Duo d'amour. Dans un décor botticellien — l'Aimé, l'Aimée. *Lui*, poète, veut un amour idéal. Il évoque la vierge blonde qu'il

(*) De Manet, Luxembourg.

entrevit en rêve. *Elle*, au contraire, désire être aimée en femme. Que lui importent les pensées de celui qui vint à elle ? Est-il d'autre rêve que celui de vivre — et les caresses et les baisers ?...

Je veux te conquérir, pour être aimée entière

Je veux de chauds baisers pris entre mes cheveux
Parmi ma chair amoureuse que je te donne.

Il répond :

Oh, ta beauté qui nous fait dieux, par ses caresses,
Et puis nous avilit par elles !

Mais insinuante, l'Aimée murmure :

Toute ma vie est de t'aimer comme tu veux,
En mère, en sœur, en muse, et puis de te sourire
Si ton front devient triste ; et, si tu le désires,
D'épandre à tes regards le flot de mes cheveux ;
Et de donner encor mes plus jeunes baisers
A ta lèvre qui dit de si câlines choses,
Et d'être toute tienne, ô pauvre enfant qui n'oses
Vivre cette vie âpre où tu serais brisé.

* * *

Ici même nous vantions l'autre jour le premier livre de M. Delattre. Son nouveau recueil ne nous plaît pas autant. L'auteur semble vouloir abandonner le genre ingénu et charmant par quoi il débuta. La chose se comprend. L'esprit mûrit et réclame d'autres aliments. Une manière nouvelle de considérer les choses peu à peu s'atteste. Mais, entre les deux états, entre l'éveil et la maturité, il se produit une sorte de mue. M. Delattre en est à l'époque de la mue. Etonnez-vous, après cela, que ses dernières œuvres soient indécises. Les épisodes s'y heurtent au petit bonheur. L'auteur commence en blanc, tombe dans le noir, tourne ensuite au jaune et ce sans transition aucune. Lisez donc *les Bons Aouïterons*, *le Petit voyage sentimental* et vous verrez. J'offre l'édition sur hollande des œuvres complètes de

M. Potvin à qui me prouvera que ces proses sont bien comprises et surtout bien conduites. Quant au *Rendez-vous des Wallons*, vrai, c'est le comble.

Il y a dans ce volume un petit joyau : *Ex-voto de pierre bleue*. Pourquoi le tout n'est-il pas écrit ainsi ? Pourquoi notamment le *Conte à la Robe gris perle* n'a-t-il pas les mêmes qualités ? Sans les affreux trous qu'on y découvre ce serait la meilleure pièce du livre. Oyez ce passage :

« J'ai pour toi un joli village, un village tout entier, de pignons blancs, de poules picorant sous les haies et de treilles au soleil. Tu ne connais pas mon village ? C'est toi, pourtant, qui me l'as créé et tu le tiens encore dans tes menottes, car tu m'évoques aujourd'hui, de mon pays, un coin naïf et tendre comme toi et qui te ressemble autant que s'apparient deux gouttes d'eau, sœurs du même filet de cristal.

Galante de quinze ans, je te mènerai en ce pré, vois, enclos par ici de charmillles, par là de hauts arbres qui semblent s'appuyer sur la côte traçant l'horizon.

Penche-toi dans les branches. Va ! les oiseaux n'auront pas peur. L'herbe du pré est fine et de couleur calme, d'un vert doux et ingénu comme ton cœur. Vois au loin, ma bonne amie, à l'endroit où le soleil commence ; l'herbe est joyeuse et luisante... Le sais-tu ? Tu es le côté du soleil. »

Bonnes proses encore *Le Bruy de Pesches* (sauf que la première partie en est fort inutile) et *La Maison au bois*. M. Delattre est évidemment quelqu'un et c'est un vrai poète.

L'auteur des *Miroirs de Jeunesse* me permettra-t-il de lui faire remarquer combien est déplaisant le ton sentencieux qu'il lui arrive de prendre ? Que je lui crie aussi : gardons-nous d'abuser des détails typiques ; le jeu souvente fois est dangereux.

:

S'il faut en croire la table des matières qui se trouve à la fin de la mince plaquette de M. Maurice Le Blond, sa *Première étape du Néophyte* servira de prélude à une éthique de respectable envergure.

En ce cas, pourquoi ne pas attendre le tout pour formuler un avis ? Je me plais toutefois à constater, dès à présent, que M. Le

Blond possède une qualité de bon aloi : il écrit dans un style très pur, très précis. Sa phrase est nette ; elle dit ce qu'il faut dire sans ampleur inutile, sans contournures à la mode de Pontoise ou d'ailleurs. Il y a pas mal de « jeunes » qui n'en feraient pas autant. Moi-même je devrais, peut être, prendre exemple....

Quant à son système — car déjà et quoi qu'il puisse croire système il y a — hum ! je ne sais trop si l'on peut s'y fier. C'est fort beau de dire « Foin ! des philosophies d'antan. Chaque époque requiert la sienne propre. » Cependant est-il bien sage de « chercher un champ d'expérience dans l'irréel avec, pour instrument, le rêve » ?

Mais, je le répète, je ne discuterai rien maintenant. Simplement ai-je voulu sourire un instant au nouveau venu. M. Le Blond donne du « MAITRE » à ouïe que veux-tu à M. Saint Georges de Bouhélier. Je lui souhaite sincèrement de mériter un jour, mieux que son avoué initiateur ne l'a mérité jusqu'ici, ce titre que nous devons, par respect pour nous-mêmes, éviter de prodiguer.

* * *

Mieux qu'une brève mention mérite le livre de M. M. André et Maurice Magre. Les poèmes qu'ils réunirent sous ce titre *Eveils* ne sont pas exempts, je le reconnais, de menus défauts ; mais on le leur pardonne pour le sentiment délicat, pour la délicieuse bouffée de jeunesse que ces œuvrettes exhalent. Et ce sont bien des soupirs de cœurs trop tendres, ces vers. Dans telles pièces d'ailleurs des phrases vous arrêtent dont l'écho vibre en une tombée de notes indécises et troublantes.

La vision à laquelle M. M. Magre dédie le culte ému de ces premières rimes, nous la voyons passer en des sites bien de légende et de rêve. Parfois cependant, elle s'atteste en de moins chimériques milieux, réalité d'une heure que vêt un rien de soir ou d'enfantine aurore — lorsqu'au loin frissonne une chanson de mandoline ou que s'éveillent les balbutiantes harmonies du silence.

Parmi ces poèmes, celui ouvrant le volume obtint nos préférences. Dommage qu'il soit un peu long pour le citer en entier. Le poète y évoque l'absente, celle qui en un *songe d'hiver*, vint

« s'accouder près de ses rêves pâles. » Oh, dit-il, avec je ne sais quoi de triste dans la voix,

*Oh ! les yeux qui savaient de la trop bien venue...
et tandis que le vent errait au seuil des portes
et faisait tourner l'ombre au fond des avenues
je la berçais de mon amour aux formes mortes.*

* * *

On me dira que je retarde mais qu'importe ! Toujours me séduiront les œuvres qui fleurent la vie et laissent après elles comme un relent d'éprouvée tristesse.

Il y a là des cris, nous avertit M. Paul Fort. Et c'est vrai. Cris de joie souffrante, de souffrance encore chère à qui l'éprouve, de nostalgique esseulement. Aussi, de fines ironies à soi-même décochées afin de se leurrer un peu.

Modernes à l'excès — si j'ose dire — ces strophes. A prime lecture, je confesse, elles me déroutèrent. S'il vous arrive de les lire, ne vous désespérez pas pour si peu. Il suffit d'insister et, comme une dame en deuil soulevant son voile, cette poésie sourira bientôt de tous les sourires d'une âme qui se possède.

Car elle se possède. Elle sait son triste destin dont la mélancolie — telle à la boutonnière une touffe de fleurs symboliques — se précise en l'épigraphe empruntée à Senancour. Et, de la forêt à la ville, de la ville aux saules des prés, des campagnes somnolentes aux bois songeurs ou aux parterres printaniers, le poète nous guide en se chantant toujours.

S'il me fallait, parmi ces deux cents pages, faire une sélection, je dirais : j'aime surtout *les Demoiselles de mes larmes* (titre significatif si l'on y veut un tantinet réfléchi) où notamment, ce vers me surprit :

Ta voix de bille bleue en trille au creux d'un verre....

Pour clore : en ces ébauches, comme dit l'auteur, maintes influences se trahissent : Laforgue, Kahn, Claudel, Maeterlinck, Corbière ... Mais en plus un autre accent s'y perçoit — celui,

je pense, de M. Fort auquel il ne reste guère qu'à mettre en sa maison l'ordre voulu pour que, sous le jour désirable, chaque chose nettement se dessine.

* * *

M. Paul-Armand Hirsch a bien voulu se dire que si *le Réveil* l'a précédemment plus ou moins « éreinté » ce ne put être de parti-pris. C'est fort gentil à lui de nous avoir envoyé sa nouvelle plaquette et nous nous en félicitons d'autant plus qu'elle marque sur la précédente un réel progrès. Pourtant, en ces *Sonnets et Chansons* des fautes si évidentes se dressent encore que l'on comprend mal comment elles passèrent inaperçues.

L'auteur nous dit que c'est là « l'essai d'un artiste sincère ». Il espère « du juge un posthume sursis ». Pourquoi ne lui donnerions-nous pas satisfaction ? Disons toutefois qu'à notre avis M. Hirsch, épris de choses précises et doué d'un esprit raisonneur, philosophique ou, si l'on veut, scientifique, s'accordera toujours mal de la mobilité requise pour un bon travail de poète. On nous comprendra en lisant le sonnet ci-après, titré *Obsession* et que frontonne — avec une dédicace à notre collaborateur M. Vielé-Griffin — une épigraphe signée Montesquieu :

*Ton regard chatoyant illuminait mon âme
Où se jouait le drame affreux de mon amour :
Ton regard ne quitta pas le mien dès le jour
Où je te vis, inaccessible et vain dictame.*

*J'ai voulu me mirer en la ténèbre infâme :
Mes yeux ont rencontré ce regard de velours
Qui me poursuit depuis ce jour maudit, toujours,
Avec le désespérant calme d'un vieux brahme.*

*Immobiles éclairs, vagues ensorceleurs,
Vous tentez de me vaincre en masquant mes pâleurs
Avec vos feux brillants qui recèlent la vie,*

*Tandis que je m'évade ainsi qu'un assassin,
De cette obsession dont mon âme est suivie,
Et que j'ai peur, ignorant même son dessein !*

* * *

C'est un véritable travail de bénédiction que celui entrepris par M. Polti et je suis de ceux qui, en dépit des menus reproches qu'on lui fit et lui pourrait faire, l'acclameront d'un sincère bravo.

L'auteur nous dit qu'il s'inspira d'une affirmation — non prouvée d'ailleurs — de Gozzi, ce singulier comédien-auteur, rival de Goldoni, créateur du genre fiabesque et dont le rare talent sombra dans une malheureuse passion pour la médiocre Ricci. A entendre M. Polti, il a simplement voulu « présenter les faces du prisme que posséda Gozzi. » N'empêche que son œuvre est bien à lui et je vous affie qu'il l'a menée rondement.

Trente-six situations dramatiques, donc trente-six émotions, écrit-il dans sa préface ; pas une de plus. Et voilà la saveur de l'existence, voilà ce qui va et vient depuis que l'humanité existe, voilà ce qui ira et viendra tant qu'elle existera.

Avec clairvoyance, avec une intelligence avisée de classificateur. M. Polti dénombre les dites situations. Pour chacune surgissent des exemples pris un peu partout dans toutes les littératures. C'est d'une belle érudition, se dit-on. Et d'une goût parfait, me souffle l'autre.

Un livre, vous dis-je, qui doit se trouver entre les mains de tous ceux entretenant des aspirations vers le théâtre. Car, à l'indication consciencieuse de ce qui fut fait, s'ajoute l'indication précise de ce qui reste à faire. Pour tels cas, M. Polti établit, par A + B sans X autour, que trente-cinq intrigues générales absolument vierges sont trouvables lesquelles donneront « pour peu qu'on se plaise à les traiter d'après le goût des innombrables écoles passées et présentes « trente-cinq séries de *pastiches originaux*... »

Mais vous lirez le livre, n'est-ce pas ? Peut-être vous semblera-t-il un peu ardu. Peut-être vous viendra-t-il à l'esprit d'objecter qu'il aurait pu se présenter sous une forme moins didactique, moins sèchement documentaire, avec l'enrubanement de quelques phrases de couleurs tendres. Ah ! comme il est vrai qu'on ne saurait contenter tout le monde et... zut ! disons son père (c'est plus vite fait). Ce qui m'agrée à moi, c'est précisément que l'on ne trouve ici que — *des preuves*.

* * *

M. Casier, à ce que m'assure le sieur On — pronom indéfini de père en fils — M. Casier considère *Flammes et Flammèches* comme la meilleure de ses œuvres passés, présentes et (si mes souvenirs sont exacts) futures.

O perfide Illusion, dangereuse compagne des poètes et des fous, déesse marâtre jetant la confusion dans les pauvres cervelles éprises d'azur, que voilà bien de tes coups !

Ah ! si je connaissais M. Casier, combien éloquemment je le semoncerais ! « Mon cher ami, ainsi mielleusement débiterais-je, vous fîtes certes des choses pas trop mal ; mais je défie l'esprit le moins subtil ou l'âme la moins délicate de prendre quelque goût à ceci. Heureusement, un mérite bien spécial vous reste acquis. J'avais vu des gens qui mangeaient, buvaient, pianotaient, dessinaient, jouaient même aux jeux de l'amour et du hasard.... avec les pieds ! mais oncques n'avais-je vu quelqu'un qui fut capable de penser et d'écrire à l'aide d'iceulx. Dans *Flammes et Flammèches* vous réalisez ce prodige et pour ce du moins il me faut vous féliciter. Après cela, il est tout indiqué que vous vous essayiez à marcher désormais sur les mains. Allez-y donc ! Et que vous soit ouverte l'*al-gèbre* (tu l'as voulu Georges Dandin) du Dieu que vous bénîtes « pour la pompe du paon ». Puissiez-vous aussi, selon votre souhait, être préservé du *microbe du péché*. Mais, là, prenez garde. Ne dites-vous pas d'un autre vous-même que

Chaque langue à son tour l'attire à ses parfums.

Elle est bien dangereuse, cette petite manie-là. Prenez garde comme sagement le font les

Tours où le nom du saint mystiquement palpite

Et qui servent à l'ange et l'oiseau de perchoir

Amen.

DENIS LALIEUX.

* * *

AUX PROCHAINS : Emile Verhaeren, *les Villages Illusoires* ; — Henry Maubel, *Ames de Couleur* ; — Francis Vielé-Griffin, *Pàlai* ; — Albert Giraud, *Hors du siècle* (II) ; — Henri Bordeaux, *Ames Modernes* ; — Camille Lemonnier, *L'ironique Amour* ; — Georges Dwelshauvers, *Les classiques chrétiens et l'étude de la Latinité* ; —

Gustave Kahn, *Domaine de Fée* ; — Léon Rictor, *Les Raisons de Pascalin* ; — *L'Ami inconnu* ; — Pierre Louijs, *Les chansons de Bilitis* ; — A. Ferdinand Hérold, *Le Victorieux* ; — Max Elskamp, *En symbole vers l'Apostolat* ; — Victor Remouchamps, *Vers l'Âme* ; — Léon Paschal, *Hélie* ; — M. Maeterlinck, *Les Disciples à Saïs et les Fragments de Novalis*, avec préface. — *Annabella (t'is pity she is a whore)*, de Ford ; — W. Ritter : *E. de Pury* ; — Paul Arden : *Par les Chemins*; etc. —

CHRONIQUE D'ART.

EXPOSITIONS DE JANVIER ET FÉVRIER.

WALTER CRANE.

De très variés échantillons, mais choisis comme au hasard par le barnum qui les promène, et n'offrant pas entre eux une bien grande cohésion, montrent Crane tour à tour peintre, décorateur, illustrateur. La renaissance des arts d'ornement, que nous voyons s'épanouir et prendre une telle extension aujourd'hui, eut son berceau en Angleterre. Latente chez les préraphaélites, manifeste chez Madox-Brown et chez Rossetti, cette réforme, que William-Morris mit un noble enthousiasme à propager, trouva en Walter Crane un prosélyte ardent et le plus gracieux, le plus aimable, le plus ingénieux popularisateur. Et n'est-ce pas à vous, Crane, que l'on doit l'actuel engouement du moutonnier public pour les papiers-peints, les meubles anglais, les objets de Morris et les loques de Liberty ? Votre influence, Crane, a été plus grande encore que votre talent. Un des premiers en votre pays vous essayâtes d'embellir le décor de notre pauvre vie, et ceux que catéchisèrent votre parole, vos écrits, vos œuvres, sont légion aujourd-

hui : Image, Whall, Voysey, Sumner, Gaskin, Housman ne sont-ils pas vos élèves, en somme, et tous ceux qui collaborent à ce mauvais périodique, le *Studio*, et tous ceux qui apprirent un métier d'art à Birmingham ou à Manchester ne sont-ils pas un peu vos imitateurs ? Et par eux vous serez dépassé, Crane, pour eux, oublié : déjà l'on trouve maigre votre dessin et de goût allemand, on reproche au faux archaïsme de vos peintures, à votre trop abondante « facilité », au manque d'abstraction de vos décors, pleins des historiottes de vos albums !

Mais vous resterez, bon Crane, l'unique évocateur des féeries et des vieux contes, et mon admiration sera à vous encore lorsque les riches papiers-peints seront usés, les étoffes esthétiques élimées, et les beaux, les inutiles mobiliers rongés des vers et trépassés ; vous resterez, par vos livres d'images, le dispensateur de très artistiques, de très pures, d'incomparables joies !

JAMES ENSOR.

Depuis quinze ans les œuvres de M. Ensor sont le scandale des expositions : On les vit à l'*Essor*, aux *XX*, rarement aux Salons d'où les jurys graves les exilaient. L'exposition actuelle ne présente qu'une faible partie de l'œuvre de M. Ensor, mais embrasse toute la carrière de l'artiste et nous donne de revoir les toiles qui suscitèrent les colères et les rires et valurent à M. Ensor d'être, dès ses débuts, conspué. Et voici les *Masques*, le *Pouilleux indisposé*, le *Lampiste*, la *Dame en détresse*, des natures-mortes, des fleurs. La peinture de M. Ensor paraît singulièrement assagie depuis l'époque déjà lointaine où elle soulevait l'indignation d'un public épanchant à flots sa sottise. Et ce *Pouilleux*, ce *Lampiste*, ces *Masques*, — qui m'évoquent le souvenir de toiles absentes, les *Po-chards*, les *Intérieurs bourgeois*, dont les outrances jadis effarèrent, — resteront parmi le meilleur de l'œuvre peint de M. Ensor. L'artiste aujourd'hui s'est singulièrement écarté de la voie de ses débuts et sa production actuelle ne fait point prévoir qu'il y retourne jamais ; et que ce soit un bien ou un mal, qu'il ait raison ou tort, il serait prématuré et il ne m'appartient pas de le dire. Mais on ne peut méconnaître et il est bon de rappeler l'énorme

influence que M. Ensor — et avec lui son disciple Willy Finch (*) — exerça un moment sur la plupart d'entre nous, sur certains qui depuis ont évolué et dont la personnalité s'est affirmée. Cette influence, M. Toorop la subit plus qu'aucun et elle s'étendit même jusqu'à M. Khnopff qui lui dut sa meilleure toile peut-être, *En écoutant du Schumann*.

Mais le beau peintre qu'était M. Ensor, le coloriste enthousiaste et puissant, épris jusqu'ici de réalité, le voici sollicité par des rêveries mystiques manifestement inspirées par l'œuvre gravé de Rembrandt. Et ce sont de vastes et blonds fusains, la *Mort mystique d'un théologien*, les *Auréoles du Christ ou les sensibilités de la Lumière*. Mais ces compositions ne constituent qu'un épisode, qu'une hésitation dans la marche de l'artiste. La pitoyable odyssée d'un Christ, un Christ bafoué, auquel peut-être il se comparait, et abreuvé de fiel comme lui, Ensor, l'avait été de sarcasmes — est suivie bientôt des *Terribles tribulations de Saint Antoine* et d'une innombrable série de dessins coloriés et d'eaux-fortes où Ensor affirme décidément pour le grotesque, les diableries et le macabre, un goût dont il ne se départira plus.

Et voici que vomissant d'horribles invectives, éjectant des flots d'ordures, il se venge des outrages que le public lui infligea, par des œuvres qui l'insultent, des œuvres où sous la cocasserie et l'apparente jovialité des conceptions, perce une haine féroce, une amertume cruelle. Le visage humain n'est plus pour lui que prétexte à hideuses déformations ; l'humanité, il la montre livrée à ses bas instincts, vautrée dans la fange. Il perd tout respect, hue la sottise de la foule, (*Bourgeois indignés sifflent Wagner*), raille la science et le progrès, (*Les mauvais médecins, La sensibilité en 1890 et la vivisection, La sensibilité en 1890 et la roue, le bûcher, etc*), crache, sur « nos plus nobles institutions », la

(*) Après l'exposition rétrospective de M. Ensor, une exposition des œuvres de M. Finch s'indiquerait. Liés d'amitié, défendant les mêmes idées, poursuivant en art un but identique, le travail de ces deux artistes s'accomplit en quelque sorte parallèlement. Mais M. Finch, esprit moins fantaisiste, moins imaginaire, mais aussi plus scientifique et moins troublé que M. Ensor, montrerait une plus logique évolution. On n'ignore pas que M. Finch fut, en Belgique, le premier adepte des théories de Eood que Georges Seurat et M. Signac appliquaient à la peinture. Une exposition de ce probe artiste, — qu'on oublie un peu, semble-t-il, — serait, à plus d'un titre, intéressante.

police, la magistrature, et ne voit dans « l'imposant appareil de la Justice » qu'une solennelle bouffonnerie, (*Les bons juges*).

Si sa verre satirique et grossière s'élève parfois à la hauteur d'un pamphlet, comme dans le *Massacre des pêcheurs ostendais*, — pacifiés à coups de fusil, — elle s'amuse aussi à encarnavaler l'histoire, telle cette extraordinaire *Bataille des Eperons d'Or*, où, dans le fourmillement de la lutte, les chevaliers se livrent aux plus scatologiques ébats, à d'inénarrables et furieux assauts ; ou bien, comme dans *Les soudards Kès et Pruta entrant dans la Ville de Bise*, montre une cité bizarre, toute blanche de givre, investie par des hordes de mercenaires, rappelant, en leurs légions burlesques, les défilés de nos milices bourgeoises.

En somme, malgré le peu de sympathies qu'éveillent sans doute chez les gens « sérieux » les tendances actuelles, les allures trop indépendantes de M. Ensor, on ne peut méconnaître en lui une personnalité aux faces nombreuses, un talent indiscutable.

POUR L'ART.

Modelée sur le patron de la *Libre Esthétique*, — ainsi que le seront, n'est-ce pas ? toutes les expositions à venir, *Société des Beaux-Arts* ou même *Aquarellistes Royaux*, — le cercle *Pour l'Art* a souci d'exhiber un certain lot de curiosités étrangères renforçant l'habituel contingent local. Et ces expositions rentrent ainsi dans le programme de divertissement des gens du monde, — par les musiques ou conférences, — et des « amateurs » qui y vont échanger, contre de l'argent, de petits étains. Ah ! mais, c'est que le goût se forme et que les exhibitions d'art deviennent pour les vieux marchands de bric-à-brac et pour les magasins de frivolité une concurrence redoutable. Les négociants du « haut de la ville » peuvent se ruiner en inefficaces réclames : leur élégante clientèle trouvera en de plus séduisants bazars à satisfaire ses goûts distingués !

Car ces salons semblent répondre plutôt au désir d'étonner, de fasciner, de raccoler le public par de bruyantes parades, qu'à une ferme et convaincue volonté d'œuvrer pour le Beau. Et je ne doute pas que bientôt, tout souci d'art définitivement banni, elles ne s'assimilent au rang des « Universal providers », des

« World's fair » et n'aient finalement plus de rapport avec les Magasins du Louvre qu'avec le Musée du même nom.

L'importance que prennent les arts d'ornementation, les arts industriels, pousse, par raison de mode, « l'artiste » d'hier à se faire artisan, à universaliser son talent, à le disperser plutôt, comme M. Coppens, en recherches inquiètes. Et il faudrait louer M. Coppens pour la diversité de ses tentatives et sa curiosité en dehors de la peinture : il est céramiste et potier, il a des reliures, des étains, un tapis. Mais ce tapis, par exemple, est conçu comme un tableau, il a un « sujet », il a des ombres dégradées, des demi-teintes, une perspective. S'il ne peut être regardé que dans un sens, il ne peut davantage, condition première cependant à exiger d'un tapis, être vu à plat. Ce tapis, qui n'est pas un tapis, ne peut être pendu à un mur puisqu'il n'est pas non plus un tableau. Je puis être sévère envers M. Coppens, étant moi-même, dans un essai antérieur au sien, tombé dans l'une au moins des erreurs que je lui signale. Un tapis est un objet de pure ornementation et doit par conséquent répudier toute idée d'anecdote, écarter toute représentation naturelle des choses. Mais le motif du décor peut être *suggéré* par la nature, se constituer de formes *liérisées* d'animaux, de fleurs, — ainsi, dans le lotus égyptien, hiératique, se retrouvent toutes les parties constitutives du végétal. Si donc le motif choisi, le thème décoratif, comme dans le « foyer » de M. Coppens, est le poisson, il s'agit d'agencer une arabesque où l'animal ne soit que prétexte à déformations décoratives, belles, évoquant l'idée de poisson. Mais l'artiste dépassera le but, échouera à figurer, se jouant dans une onde, parmi des nénuphars et des reflets de lune, de réels poissons ! Persister dans cette voie serait aboutir vite à l'imitation de ces populaires descentes de lit à tigres furieux et à paisibles terre-neuve ; mais je crains fort que l'on n'aille même plus loin : les artistes-tapissiers nous feront piétiner bientôt, après les zoologies variées et les extravagantes flores géantes, des portraits de famille et des effigies de célébrités, — tant grand sera leur désir d'innover. Ils ignorent que l'art ne se renouvelle pas par la nouveauté des sujets, mais par la stricte observance et la juste application de ses éternelles lois.

Le défaut de *convenance*, d'*appropriation* que j'ai reproché au

tapis de M. Coppens, je pourrais le faire aussi à sa garniture de cheminée, aux reliures de M. Wiener et, en général, à la plupart des productions qui figurent sous l'étiquette maintenant à la mode « d'art appliqué ». Car les artistes n'obéissent point à un pur souci d'art, mais flattent et encouragent un goût momentané du vain public pour tout ce qui est « artistique », — un goût plus dangereux peut-être que celui qu'il éprouvait précédemment pour la basse camelote du commerce. Le public, qui a un éloignement natif pour ce qui est abstrait, ne comprend pas que la beauté soit de formes, de lignes, de proportions, de matière ; et l'art ornemental consiste, dans son esprit, à convertir en choses inutiles des objets d'un usage courant, à compliquer le simple, à couvrir d'injustifiables surcharges des ustensiles qui jusqu'à présent en étaient privés.

Non, un vase quelconque ne sera pas embelli par l'application d'une croupe féminine, d'une fleur, d'une grenouille ; et les productions monstrueuses de Palissy, de même que ces faïences brabançonnaises simulant, presque en trompe-l'œil, des volailles, des légumes, des fruits, sont des aberrations absolues du goût, le fait d'une totale ignorance de la beauté. Le Japon aussi exerça une influence parfois néfaste sur nos industries d'art. N'est-ce pas à lui, dans la poterie principalement, que l'on doit ce goût du tourmenté, du bizarre et du difforme ? Et la vogue énorme attachée aux produits d'extrême-orient, aux « chinoiseries », ne témoignerait-elle pas un peu de leur infériorité ? Les japonais furent avant tout d' uniques imagiers et de précieux décorateurs de tissus, mais bien souvent, et dans la plupart de leurs poteries et dans maints de leurs bronzes, ils font preuve d'une esthétique déplorable, à la fatale séduction de laquelle des artistes de talent n'échappent pas. J'en prends un exemple : Les deux potiers Delaherche et Dalpayrat-Lesbros, rivalisent par la beauté de leurs émaux, et les produits du second, si l'on juge par les déballages nombreux, doivent avoir acquis, plus que ceux du premier, la vogue. Pourquoi ? Parce qu'ils sont justement d'esthétique japonaise, parce qu'ils possèdent cette amusante diversité propre à séduire la foule. La forme, la couleur, l'aspect de ces grès varient autant que leur destination : il y a des crapauds, des masques, des ossements, de vagues rondeurs de

chair, des éléphants, une tête au fond d'un cendrier, etc. Rien n'est la longue plus lassant et vite on subit le dégoût de ce qui à n'est que futile, anecdotique ou bizarre. Et les vases de Delaherche, les vases nus, auxquels ici-même j'ai peut-être bien injustement reproché la monotonie, recèlent une beauté plus durable et plus pure, leurs formes étant pures et belles.

Mais, comme je l'ai dit, les artistes ne semblent guère plus soucieux que le bon public lui-même de questions d'esthétique et l'on ne doit naturellement attendre d'eux aucun effort pour le détourner d'un courant de mode où eux-mêmes l'entraînent. Et le public, comme auparavant, choisira toujours de deux objets celui qui est orné et les métaux de M. Wolfers parce qu'ils sont « riches ».

GEORGES LEMMEN.

ÉPHÉMÉRIDES NATIONALES

C'est aujourd'hui le cinquantième anniversaire de notre indépendance nationale !

J. CASTELVYN, 1^{er} vers de la *Brabançonne*.

Le Journal des Gens de lettres belges a bien réellement reparu.

Le docteur Valentin y signale comme absolument remarquable le numéro de janvier de la *Jeune Belgique*. Et il proclame : « Poètes et prosateurs y font assaut de talent et de style. A part » une couple « d'états d'âmes », il nous faudrait les citer tous. » Il y a là des vers superbes, des vers de vrais poètes, de poètes » de premier rang. Auprès d'eux, l'« illustre maître » d'Emile » Lecomte, Mallarmé, fait tout simplement pitié, et Paul Verlaine » même, sauf en quelques endroits, n'est qu'un maladroît gâcheur. »

Le docteur Valentin assure, attendri, que nous n'avons jamais eu d'écrivains « *le faisant dans une langue plus belle et plus brillante, ni plus à la fois.* »

Cet aveu nous scandalise.

×

La Jeune Belgique de février reproduit, commente, et loue un fragment du livre de M. Max Nordau, la magistrale exécution intitulée : *Symbolisme*.

×

Le Journal des Gens de lettres belges de février reproduit, commente, et loue un fragment du livre de M. Max Nordau, la magistrale exécution intitulée : *Symbolisme*.

×

M. Valère Gille fait savoir, à la *Jeune Belgique*, que M. Maurice Maeterlinck est un pseudo-artiste.

×

Le docteur Valentin fait savoir, au *Journal des Gens de lettres belges*, qu'on ne « *gobe déjà plus cette bonne blague* — (M. Maeterlinck) — *qu'au suave Réveil de Gand, et encore...* » (sic).

×

De la *Jeune Belgique* :

*Berthe, Berthe, pourquoi t'acharner à la perte,
Du jeune et beau Néarque, Berthe,
(etc., etc.).*

×

Du *Journal des Gens de lettres Belges* :

*Allez y, traitez moi de bûche,
De ganache, de ramolli !
A chaque rime je trébuche :
Je suis d'un gâtisme accompli,
(etc., etc.).*

×

De la *Jeune Belgique* :

*Autour de la table de fer
Babilie un joyeux groupe,
Que l'or glacé du Røederer (x)
Parfume notre coupe,
(etc., etc.).*

×

Du *Journal des Gens de lettres Belges* :

*Mais fi de vers pour imbéciles
Qu'un vieux moricaud fait pleurer !
Fi de vers si peu difficiles
Qu'on les lirait pour digérer,
(etc., etc.).*

×

Le *Journal des Gens de lettres Belges* fusionne avec la *Jeune Belgique*. M. Iwan Gilkin et le docteur Valentin exerceront conjointement les pouvoirs consulaires.

(du *Calendrier de TUTU*.)

(x) Encore ? (Note de la Rédaction).

TABLETTES

Quelques coquilles se sont glissées, en la lettre de M^r Albert Mockel, au dernier numéro du *Réveil*. Nous prions notre cher collaborateur de nous excuser, et nous nous hâtons de les dénoncer :

Page 63, ligne 28, il faut : *et leur sagacité.*

ib. , dernière ligne : *ces étonnantes machines.*

Page 64, dernière ligne : *frapper le bon pour atteindre le vil.*

X

Nous avons reçu : *O Instituto*, revue scientifique et littéraire portugaise. La partie littéraire comprend des vers de M^r Louis Pilate de Brinn'Gaubast, (si loin, mon Dieu !) et, ce qui est mieux, un poème de M^r Eugenio de Castro, intitulé *Tiresias* et dédié à Theophilo Braga, le poète bien connu des *Tempêtes sonores*, des *Mirages Séculaires*, etc. A citer ce tercet :

*Solto o pallio de purpura solemne,
Os cabellos, a tunica e os collares,
Eil-a que entra nas aguas do Hippocrene.*

Voilà des vers que Bocage n'eût pas hésité à signer. Un peu plus loin, nous rencontrons un néologisme exquis, « *rustadoras*, » dû au célèbre romancier brésilien José de Alencar, l'auteur d'*Iracéma* et de *Guarany*.

M^r Eugenio de Castro ne démerite pas de ses aînés : Almeida Garret, Castilho, Thomaz Ribeiro, Guilherme Braga, Guerra Junqueiro, Bulhão Pato, Gonçaloes Crespo et tant d'autres merveilleux artistes, hélas ! trop peu connus des littérateurs Belges et Français.

X

Il paraîtra à Bruxelles le 6 Octobre de cette année un journal d'art et de critique, intitulé *la Vie Littéraire*.

Sa matière sera partagée comme suit : un article d'idée, de tendance, d'esthétique ou de biographie ; des compte-rendus de tous les livres qui paraissent, des discussions impersonnelles et consciencieuses sur ce qui intéresse les beaux-arts et particulièrement les lettres ; des correspondances de Vienne, de Paris et d'Allemagne, des notes sur la musique et la peinture. un memento général et complet relatif à toutes les manifestations d'art, d'où qu'elles viennent ; un bulletin bibliographique enfin. Une prose et un poème dans chaque numéro formeront la partie de pure littérature.

La Vie Littéraire paraîtra en 8 pages grand format, tous les quinze jours. Une collaboration nombreuse s'est groupée déjà autour de ceux qui eurent l'initiative : Paul Arden, Albert Lévy, Léon Paschal, Fernand Roussel.

Le journal est sous la protection d'un Comité composé d'un nombre illimité de membres. Il fait appel à tous les artistes intéressés à la réussite de cette tentative et les prie de vouloir bien envoyer leur adhésion provisoire à M. Léon Paschal, 3, rue du Mambour à Liège, qui leur fera parvenir tous les renseignements qu'ils pourront désirer.

×

En préparation, de Max Elskamp : *Les sept œuvres de Miséricorde*.

×

Sous presse au Réveil, pour paraître le 15 avril :

L'Ame en Exil, un volume de vers de Georges Marlow.

Paroles Intimes, un volume de proses de Léon Paschal.

La souscription à ces deux volumes est ouverte au *Réveil*.

×

Voilà que M^r Camille Doucet est mort.

On lui doit ce vers simple :

Léon, je te défends de broser mon chapeau !

A rapprocher d'un alexandrin de Benoit Quinet, cet autre mort illustre :

Et la peste se mit dans les pommes de terre.

×

Avril, avril ! pêchons, en la *Revue Hebdomadaire* du 30 mars, ces vers économiques de M^r André Lemoyne ;

VOL D'OISEAUX.

*Les cygnes migrants qui passent dans les airs,
Pèlerins de haut vol, fiers de leurs ailes grandes,
Sont tout surpris de voir tant d'espaces déserts :
Des steppes, des marais, des grèves et des landes*

*« C'est triste, pensent-ils... ne croit-on pas rêver
Quand, à perte de vue, on trouve abandonnées
D'immenses régions qu'on devrait cultiver,
Et qui dorment sans fruit depuis nombre d'années ?..*

A AUGUSTE POINTELIN.

*Dans un siècle de fer, de houille et de vapeur,
La vie est rude, hélas ! pour le paysagiste,
Si la gloire est souvent un mirage trompeur,
La foi ne s'éteint pas dans un vrai cœur d'artiste...*

×

Le Journal des Gens de lettres Belges exhibe « pour l'horripilation des adolescents du *Réveil* » (hélas !), un pas mal long « tœnia rostré Benoit Quinet. « Quand on considère, dit-il que ce « sont là les vers d'un gamin de dix-huit-ans, aujourd'hui pres-
« qu'octogénaire(1) et n'ayant jamais cessé de produire des pages
« superbes; quand on songe que ses œuvres subséquentes infatiga-
« blement signalées par nous depuis vingt ans, ne lui ont guère
« valu, jusqu'ici, dans nos jeunes régions, que les brocards de nos
« plus ignares avortons de lettres; lorsqu'au nom de Benoit Quinet,
« de Coomans, deux de nos gloires les plus pures, on entend opposer
« le nom de Casteleyn dans certains petits cénacles, quel esprit
« sensé, quel homme de cœur pourrait s'étonner encore de nous
« voir parfois rentasser brutalement tant d'ombilics endoloris,
« mis à vif par trop de béates et mutuelles caresses ? Qui pourrait
« nous blâmer d'être à certains moments sans pitié devant tant
« d'impertinente sottise, d'ignorance et de juvénile candeur ? »

Le docteur Valentin — qui donc disait que les morts sont vite ? — voudrait nous persuader que ces trois défunts illustres : Coomans, Benoit Quinet, lui-même enfin, eurent une fort belle langue. Nous sommes sceptiques; nous nous refusons énergiquement à ce qu'il nous la passe, en tous cas. Et nous repoussons furieusement ses insinuations sénilement ombilicales.

(1) Octogénaire ? Mais il est mort ! (Note de la Rédaction.)

Les lecteurs du Réveil qui posséderaient de l'année 1894 des numéros souillés, pourront en obtenir gratuitement le remplacement, en s'adressant à l'Administration de la revue avant le 1^{er} mai prochain; à cette date, ce service gratuit sera supprimé.

×

ANTHOLOGIE FRANCO-BELGE.

ou D^r Emile Valentin,
dit : le Tombeau-qui-récaltre.

D'un article de M. Paul Sainte-Brigitte sur M. Camille Lemonnier, intitulé : *Coups de plume translucides* :

Homme de cœur, extrêmement pitoyable et généreux ; travailleur ardent dont le bagage littéraire surmonte de beaucoup celui des grands producteurs par le nombre des livres et la complexité des allures.
(*La Justice*, 20 Janvier 1895.)

×

A propos de M. Louis Heymans :

Ayant eu le malheur de perdre son père, abattu dans la force de l'âge, victime d'un travail forcené, il se raidit, s'ankylosa et s'improvisa vieillard au seuil de la jeunesse, afin de piocher consciencieusement le sérieux nécessaire aux responsabilités imprévues qui s'imposaient à lui.
(*Petit Bleu*, 22 Janvier 1895.)

×

D'un *Bulletin Politique* :

« Les dernières nouvelles suivantes de la capitale espagnole jettent quelque lumière sur la situation, mais ne font que l'assombrir davantage.
(*Etoile Belge*, 19 mars 1895.)

COLLECTION DU « RÉVEIL »

chez EDMOND DEMAN, librairie à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Troisième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. 2,00

1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoires.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. Fr. 3,00

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleurs.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. 2,00

VIENT DE PARAÎTRE :

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. 3,50

POUR PARAÎTRE LE 15 AVRIL :

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. 3.00

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier français vergé de cuve Fr. 2.00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

M. Kats, rue courte du Jour.
Grusé, rue du Pont d'Ile.
Heymans, rue du Bruul.
Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
Littauer, Odeonsplatz.

GAND :
LIÈGE :
MALINES :
PARIS :
MUNICH

Forst, Place de Meir.
Deman, rue d'Arenberg, 16.
Doliger, Galeries de la Reine.
Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.
Engelcke, rue des Foulons.
Hoste, rue des Champs.

ANVERS :
BRUXELLES :
— —
GAND : —

Hors texte de Georges Minne : *La Cène.*

- Léon Paschal *La Littérature de demain*
Gustave Kahn *Vers*
Emile Verhaeren. . . . *En Flandre*
Pierre M. Olin *Mon cœur au Glaive*
Charles Van Lerberghe . *Entrevision*
Paul Gérardy, trad. . . . *Le Grand Mystère Thu-*
ringien, ou le Feu spi-
rituel des dix Vierges.
Fernand Roussel. . . . *Vers*
Georges Mesnil *l'Art impossible*
Georges Marlow. . . . *L'Aube.*
— *L'Âme Sœur*
Rodrigue Sérasquier . . *L'Âme pérégrine*

Georges Lemmen : *Chronique artistique.* — Denis
Lalieux : *Chronique littéraire.* — Tutu : *Ephémé-*
rides Nationales. — *Tablettes.*





Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
48 ou 60 pages.*

Secrétaire de la Rédaction : ALBERT GUEQUIER (FRÉDÉRIC FRICHE).
Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, PAUL GÉRARDY, EDMOND
GLESENER, ALBERT GUEQUIER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETER-
LINCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MÖCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND
RASSENFOSSE, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GRÉGOIRE
LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE
VERHAEREN.

Rédaction, Rue de la Roue, 5, Bruxelles.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

LE NUMÉRO : 350 centimes.

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{re} ANNÉE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires) Prix majoré en raison de la rareté du volume	» 12 00
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	» 6 00
IV ^e ANNÉE, 1894, un volume in-8° grand-médian de 520 pages	» 6 00

L'année 1895 formera deux volumes in-8° de 300 pages chacun.

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*



L'ART ARCHEOLOGIQUE.

L'admirable élan qui a poussé notre siècle vers l'étude des origines doit être combattu aujourd'hui en une de ses conséquences néfastes : l'archéologie en art.

Certes le travail en notre temps a été prodigieux et vainqueur. Nous avons non pas résolu mais éclairci d'angoissants problèmes. Anciennement les investigations portaient sur des questions moins décisives ; on discutait sur des vérités latérales ; on ergotait sur des points théologiques ou philosophiques très passionnants mais peu subversifs ; on ne dénouait pas tout le trophée des connaissances afin de le recomposer avec d'autres arguments pareils à des armes refourbies. La certitude fondamentale n'était point entamée : on n'avait donné que peu de coups de bêche à Dieu, à sa bible, au roc de son l'église. Ceux-ci semblaient hors

d'atteinte, comme certains sommets des Andes ou personne n'est parvenu et peut-être ne parviendra.

Aujourd'hui une théorie soudaine et inédite sur l'origine des mondes a été établie. On a fixé l'histoire de la terre et de certains astres. Le premier homme, on le recherche, non plus en des paradis, mais en de lointains horizons cachés derrière des millions d'années, non plus là bas dans un jardin mais en des cavernes où le feu qu'il invente et les pierres qu'il taille, le distinguent seuls des fauves avec lesquels il habite.

Son langage est à son tour disséqué, réduit à ses éléments premiers. On entrevoit que les racines des nombreuses familles de mots qui se sont multipliés et se sont dispersés aux quatre coins de la terre sont peu nombreuses et que parler n'est pas un don divin, comme le soutenait de Bonald, mais une lente et progressive conquête. Tout cela bien humble et bien glorieux à la fois, surtout si l'on songe aux transformations indéfiniment accélérées.

La religion, on l'a prise à ses débuts : on l'a jugée une simple affirmation de la peur d'abord, une consolation ensuite, une ordonnance pompeuse et riche enfin. Les différents cultes ont été comparés et l'analyse a violé des tabernacles d'il y a mille ans. Les philosophies ont été déshabillées des voiles métaphysiques et certaines adoptées comme des sortes de religions laïques à l'usage de ceux qui n'en ont plus d'autre.

Les légendes sont entrées avec leurs profonds symboles dans l'examen de tous : on sait leurs berceaux et leurs tombes.

Les littératures mêmes les plus lointaines furent déchiffrées et inventoriées. Les pays où l'art fleurissait

il y a mille et mille ans ont été passionément conquis au savoir.

Il en est résulté un tas énorme de notions soudaines et neuves trouvées grâce à des fouilles, à des calculs, à des hypothèses et sur ce tas de notions sorties de l'ossuaire des passés, s'est élevé le monument de l'admiration et de la surprises universelles, pieusement.

C'est donc bien cela la caractéristique de notre âge : un retour unanime vers l'autrefois ; un examen rétrospectif de la conscience totale, une confession universelle. C'est aussi ce qui tord en unité les mille efforts d'investigation moderne, durant sa dernière étape centenaire presque accomplie. Résumé indispensable et travail urgent à la veille de cette période non moins formidable de transformations qui va, indubitablement, casser notre civilisation usée et créer l'homme de demain.

Il ne se pouvait pas que les artistes assistassent indemnes à une telle poussée savante, opérant à côté d'eux. Ils devaient se mêler aux archéologues, ne fut-ce que pour les aider et ouvrir sur les merveilles qu'ils découvraient d'autres yeux que ceux des commissaires-priseurs ou des catalogueurs d'un musée. Mais ce commerce leur fut néfaste. Eux aussi se mirent bientôt à parler des travaux accomplis plus que des travaux à faire, des maîtres morts plus que des vivants, des chefs-d'œuvre nettoyés de leur poussière plus que des rêves qui eussent du germer en eux pour se dresser un jour en statues et en panneaux imprévus et triomphants. On fit de la littérature archéologique, de la peinture et de la sculpture médiévales, des meubles égyptiens, indous, pompéens, japonais, si bien qu'il ne fallut plus que de l'habileté et de la singerie pour être artiste

et pour intéresser et vendre. Certes faut-il distinguer de la tourbe des plagiaires, certains génies — tel Flaubert, tel Leys — qui, par des prodiges d'imagination et de sensibilité parvinrent à vivre de l'atmosphère d'une époque périmée et restèrent eux-mêmes. Toutefois leur exemple fut néfaste et à côté d'eux fourmillèrent les costumiers qui ordonnaient un tableau avec le souci majeur de ne point peindre aux défroques de leurs mannequins un bouton qui ne fut pas du temps. Il y eut les poètes parnassiens qui firent des rimes riches avec des mots baroques, pris aux vocabulaires spéciaux d'un dictionnaire analogique et qui affirmaient que jamais la poésie n'avait été plus parfaite et d'un métier plus souple. Il y eut des artisans et des architectes qui réédifièrent Athènes dans les brumes bavaoises et Babylone à Bruxelles et l'Inde et l'Égypte à Londres. Et tout l'art fut reconstitution du passé au lieu d'être assise du présent ou élan vers l'avenir.

Cette malheureuse tendance d'imitation et de reconstruction, ce polissage à neuf des vieilles choses, ce nettoyage européen des ruines de l'Asie ne s'alentit guère depuis cinquante ans et même à cette heure-ci de floraison nouvelle, se perpetue. C'est d'Angleterre surtout que vient le mal. Nul plus que l'Anglais n'est adaptateur et assimilateur. Ses plus renommés artistes en ce siècle reconstituèrent mais ne créèrent pas. On dirait que n'ayant point d'école médiévale ils en rêvent une posthume et qu'ils s'évertuent à réaliser cette absurdité : avoir des ancêtres contemporains. En leurs innombrables colonies, ils se répandent volant à leurs « barbares » des plans de temples, des colorations d'idoles, des lignes et des tons. Ceux d'entre eux qui

batissent, ou bien pillent des livrés sur l'architecture ou s'en vont dans l'Inde où dans l'Égypte s'inspirer et « découvrir du neuf ». Les ébénistes créent des formes — baptisées non pas *style* anglais mais *genre* anglais — qui sont en train de gaver d'idéal tous les bourgeois du monde. Tous les peuples, toutes les races, toutes les civilisations y collaborent : et cette industrie fait tache et envahit la bijouterie, la reliure, l'impression. Les torts qu'aux yeux des artistes eût la renaissance, sont copieusement accentués. Au seizième siècle, Athènes et Rome n'imposaient en somme que des arts nés en des milieux occidentaux. Aujourd'hui on veut acclimater chez nous ce qui rôtit sous les tropiques aussi bien que ce qui gèle sous les pôles. Et ce tas d'objets de douane venu de partout est déformé au point de n'être plus qu'une grimace et consigné en des appartements à latis et à baguettes en des réduits ornementés de tringles et de petits bâtons, où l'on reconnaît l'écurie à boxes remontée de la cour au premier étage. Et tout cela est horrible et distingué.

L'art actuel est pourri de science à tel point que ceux d'entre les artistes qui désirent le plus la simplicité ne parviennent point à se libérer complètement du bibelot et que bientôt on s'en ira chez les maçon, charpentier, badigeonneur du plus lointain et du plus exilé des villages, en quête d'une demeure meublée à laquelle on épargnera enfin l'épithète de confortable.

EMILE VERHAEREN.

SONNET

*Moi, proscrit de la ville et par elle exilé
Qui, le long de la mer, marche devant mon ombre,
Au fond de mon destin, debout, j'ai ciselé
L'exergue indestructible au fronton du décombre.*

*Aux treize portes où l'or est de pourpre ou d'ambre
À s'ouvrir, tour à tour, sur l'aurore et le soir,
De la rose d'Avril aux grappes de Septembre,
Du rire des paniers aux sanglots du pressoir,*

*J'ai sculpté longuement de mes mains patientes
Des visages en pleurs et des faces riantes
Parmi les glaives nus ou les outres de peau ;*

*Car j'écoute le vent qui murmure et m'apporte
À l'oreille la voix que sculpte mon marteau
Des treize bouches d'or que sont les treize portes !*

HENRI DE RÉGNIER.

EGLOGUE

A LOUIS DELATTRE

I

*Nous songions. Mais quel souffle ineffable, parfois,
Secouant sur nos fronts le songe des grands bois,
D'un espoir inconnu troublait nos heures pures ?*

*Ivre du vent nouveau qui souffle des halliers,
Je t'emmène aujourd'hui vers les bois familiers,
Toute pâle en tes pleurs, pour les amours futures.*

*Ton corps chaste frémit de n'être plus secret !
Laisse, en ces matins clairs, oh ! laisse la forêt
Tresser à ta beauté d'odorantes ceintures !*

II

*Feuilles tendres des bois, ô floraison d'avril,
Enlacez, enlacez à ce corps puéril,
Pour le parer encore, une flore enfantine.*

*Mélez tout un printemps à ses cheveux obscurs !
En leur faste trop lourd, inondez ses reins purs,
Descendez avec eux sur sa grêle poitrine !*

*Uêtez de chasteté ce jeune et frêle corps !
Uêtez-en les plus doux, les plus tendres trésors,
Feuilles fraîches, ô frêle et première aubépine !*

III

*Tu voilais le jaloux secret de ta beauté :
Mais, ô chère, tes mains ne m'ont point résisté,
Et j'épèle tout bas ton frissonnant mystère.*

*Douces rébellions ! O combats enfantins !
Je sens bien dans mes mains se dénouer tes mains
Et, sous mes longs baisers, fléchir ta tête fière.*

*Je te vois bien sourire, enfant, parmi tes pleurs.
Folle qui me défends de respirer tes fleurs !
Ce sourire ignoré te livre tout entière.*

FERNAND SEVERIN.

MAXIME SÉVERANZ (1).

Pour Paul Arden.

Maxime Séveranz vivait à part, solitaire et taciturne. Nul mot de confiance n'émergeait à ses lèvres et une manière d'orgueil froidissait les amitiés un peu chaleureuses. De même qu'à Fastrier une destinée fraternelle avait jeté sur son front une ombre, cette tristesse indécise naissait d'un de ces drames intimes dont une pudeur constante refoule l'aveu. De tels brisements se portent celés en soi, toujours douloureux, et l'on pardonne à ceux qui vous blessent en heurtant à leur insu la plaie ignorée. De là le sourire d'indulgence lasse et la froideur hautaine du regard. Sa pensée murie dans l'isolement avait acquis une acuité divinatrice et une ardeur concentrée.

En un très lointain souvenir, pareille à une image de songe qui s'atténue durant la veille, Séveranz voyait, devinait à mieux dire, un profil pâle, enchanté d'un sourire et coiffé de cheveux blonds comme les siens.

Madame Séveranz, sa mère, était osseuse et revêche. Auprès d'elle il avait vécu dans une dure contrainte qui brisa toutes ses effusions attendries. Parfois, assis sur

(1) Pages détachées de « *Jeunes* », roman.

un placet à feuilleter des estampes, le front contre les genoux de cette femme cousant près de l'embrasure, il sentait se mouiller ses cils ; alors il se levait fuyant dans le jardin sous une tonnelle fleurie où retombaient de toutes parts les clématites folles et demeurait là, seul, son petit front entre les poings, jusqu'au crépuscule, heureux qu'on ne l'y vint pas surprendre. Les corolles retombantes l'enveloppaient d'une haleine douce et de caresses humides.

Durant cette enfance il habitait une demeure grande et neuve de la rue des Armuriers. Des meubles mesquins élargissaient apparemment la salle à manger où la lumière blême d'une double fenêtre épandait un ton froid sur la tapisserie grise. Honorine Borgnet arrivait sur les trois heures passer l'après-dînée avec sa mère, sœur d'elle.

Honorine Borgnet était demoiselle, maigre comme Madame Séveranz et grande. Ses paroles aigries, de coutume désobligeantes, décelaient les rancunes d'une destinée indue. Elle eut désiré avec sa sœur une vie douce, un peu gourmande, et, frustrée, elle dissimulait contre elle le ressentiment de son mariage. Tante Honorine arrivait donc. Sa robe toujours même de soie moirée et changeante, soie rêche trainant avec un froissement sec de feuilles mortes, sa mantille unie, frangée de dentelles paraissaient faire, à les voir sans cesse sur elle, part intégrante de sa personne. Les deux femmes s'asseyaient près de la table, à coudre ou à remailler les bas. Des chiffons débordaient de leur giron. Maxime sur un coin faisait ses devoirs d'écolier ; s'il se distrait, un mot bref le rappelait à sa tâche.

Mais durant les longues paresseuses silencieuses, sa

pensée d'indolence, déjà rêveuse, s'oubliait à regarder par la fenêtre un arbre. Dans l'embrument du soir les hautes branches prenaient des allures fantasques : prêtre à son prêche, puis au remuement des brises, toutes, figuraient des mêlées de chevaliers. Quand leurs yeux se lassaient sur les aiguilles, la servante apportait la lampe allumée. Une clef grinçait à la grande porte ; son père entrait, se penchait sur ses pages y jeter un regard, apportant du dehors dans sa longue barbe noire un frisson de froidure. Le journal l'attendait. Les deux femmes déposaient leurs coutures et, les mains sur les genoux, près du poêle, écoutaient la lecture.

Sa mère toussotait. Son père éteignant son cigare le déposait sur la cheminée.

Un matin ses parents sortirent, habillés de noir. A la manche de Maxime un brassard de crêpe fut noué. Peu après, un soir, il entendit dans la chambre fermée des éclats de voix. Aux jours suivants M^{lle} Honorine Borgnet ne vint pas.

Raidi en son petit costume endimanché, après messe, Maxime faisait d'habitude une visite à la vieille demoiselle. Le haut corridor à pavement de marbre, son salon blanc à filets d'or étaient pour lui prestigieux. Aux murailles pendaient par des cordelières vertes à de petites rosaces de cuivre des estampes anciennes dans des cadres aux bosselures ternies. Sur la cheminée des vases de porcelaine peinte, sous globes, avec des fleurs surannées, déteintes et factices. Ces fleurs n'était-ce l'âme de la vieille fille ? Entre ces vases une pendule à bergers. Dans un coin, près de son fauteuil, un canari.

Honorine puisait dans une boîte des friandises séchées qui s'émiettaient sous les doigts :

— Tenez Max, et donnez un morceau à l'oiseau.

Maxime glisse une ébrèchure de son gâteau entre les légers grillages et la vieille fille fait de ses lèvres minces de petites grimaces tendres à l'oiseau qui sautille et piaille.

— Piet, Piet, entendez-vous, Max, il vous remercie.

Mais ce dimanche Honorine était commisérante ; son regard insincère errait de ses yeux à ses cheveux blonds. Maxime eut une courte gêne, il demeura interdit au milieu du salon, puis, venu près d'elle, Honorine eut, de ses mains jaunies, des caresses froides, feintement attendries :

— Pauvre Max, pauvre Max...

Maxime entendit ces mots comme un sifflet de bise et, à son insu, par un présage occulte, par un pressentiment obscur, son âme tactile frissonna, sa lèvre trembla et il regarda la tante avec des cils humides.

— Peut-on mentir ainsi ! Votre mère, Max, n'est pas votre mère. Hélène est morte quand vous aviez un an à peine. Hélène était comme vous élancée et blonde. Je l'ai connue jadis quand nous allions, jeunes filles, à l'institut des dames chrétiennes. Hélène était douce et très pieuse.

Et ses mains d'un geste machinal peignaient la chevelure de Max. Il la regardait avec, au for de l'âme, une vague hébétude et ses pleurs se refoulaient sous l'entassement de pensées confuses.

— N'est-ce pas qu'elle est dure votre nouvelle mère ? Chez moi vous trouveriez des jeux. J'ai d'anciennes poupées dans le grenier.

Quand Maxime partit au coup de midi un sillon d'ombre rayait son front. Les paroles et les incidents de

la visite s'étaient avec fixité gravés dans sa mémoire. Il n'en put approfondir le sens célé à sa pensée puérile. Perversement, Honorine, avec joie d'endolorir, avait entr'ouvert à son âme les réalités de la vie. Maxime s'efforçait à comprendre mais saisissait seul des apparences et les mots prononcés par la vieille fille sonnaient continûment à ses oreilles avec leur timbre sifflant.

A sa rentrée, table servie mais nulle parole affectueuse et légère où tinte le rire familial. En ce silence son inquiétude mise en éveil était aux écoutes. Maxime remarqua la lumière blémie épandue de la large embrasure; sa serviette vieillie de quinze jours était souillée de macules et son souvenir se portait vers ces tablées où le retenaient parfois les mères de ses camarades, vers leur joie, leurs scintils de cristaux et leur coude-à-coude; là des ondes d'amour éjouissaient les fronts et faisaient aux âmes un délassement.

Son père s'adossa à la chaise :

— Tu es rentré tard ce midi.

— Sans doute il est allé chez Honorine, partit du côté opposé de la table.

— Je te défends de te rendre chez elle. Qu'as-tu à y faire ?

Maxime eut un regard sournois :

— On ne m'a rien dit.

Alors vinrent des phrases aigres. Max n'y répondit pas, mais il aperçut les vieilles poupées dans la demeure étrangère apparue accueillante en cet instant comme un refuge. Ces vieilles poupées, un monde de jeux dans un grenier d'ombre, oh ! les paroles perfides qui insinuèrent en son âme crédule un stérile regret.

Un oncle des deux sœurs était décédé, lèguant à Madame Severanz sa fortune totale : trois fermes aux environs de Battice grevées d'hypothèques et des prés. Mademoiselle Honorine avait eu chez le notaire Heureux des phrases dépitées, des remarques hostiles. Les sœurs s'étaient séparées ensuite la tête haute et ennemies.

Durant les heures de couture la servante venait travailler avec sa mère. Elles communiaient en une égale servilité d'âme. La maîtresse ressassait des vilénies, dépréciait Honorine en ses ridicules de femme et la servante, par bassesse complaisante, approuvait en renchérissant sur elle. Maxime, incliné sur ses livres, écoutait. Une noblesse innée s'insurgeait en lui et, mentalement, en une tendresse dupée, il défendait contre elles la vieille fille. Ses mains aux tempes, toujours aux écoutes, une pensée sournoise veillait sous son silence, dans l'attente qu'un mot vint éclairer les paroles incomprises. Un divorce plus profond à chaque heure s'accroissait entre ces êtres et lui et la figure blonde, des lointains du passé, ressurgissait plus précise : Hélène. Ses yeux francs devinrent faux ; il guetta aux portes, médita avec des naïvetés enfantines les paroles surprises sur des lèvres adultes et auxquelles il prêtait des concordances avec l'objet de ses angoisses. A fouiller dans les tiroirs, sous des mouchoirs il trouva, dans un écrin poussiéreux, un médaillon ovale en vermeil ; un treillis de fils d'or y traçait des entrelacs et son ruban de velours était usé. Ses petits ongles cassés à l'ouvrir, un épis de cheveux s'y crollait, cheveux blonds, cheveux *d'elle*. Max ravit le bijou jalousement et, en des baisers meurtris, il écrasait sur l'ovale sa bouche frêle. Il le cacha avec l'inquiétude continue de le voir découvrir.

Ainsi son âme s'était figée à l'âge des rires et des larmes passagères. Par une contrainte journalière il se devinait étranger dans cette demeure. La sécheresse d'âme de madame Séveranz à son égard, l'existence maussade qui lui pesait comme un mauvais air avaient une cause. Il sentait dans les autres familles une tendresse indulgente, à lui inconnue. Devant une caresse sa poitrine se crispait, sa lèvre tremblait sans pleurer. Mais ces larmes pesantes, refoulées, ne se cristallisent-elles en pierreries et n'est-ce elles qui rutilent à l'adolescence dans les bijoux d'art? Durant trois ans il eut une vie solitaire, blessée et taciturne. Aux soir d'amertume, il rassemblait ses souvenirs et, peu à peu, il comprit son existence passée.

Entre le père et le fils les paroles devinrent rares. Les parents prévirent le secret révélé sans oser s'aventurer en une explication franche. Il y eut désormais dans la famille une barrière occulte qui séparait ses membres. Une pensée tue se révélait sous les mots et dans l'intervalle des silences. En son isolement Maxime grandit. Durant ces années d'enfance l'intelligence sans cesse tendue affina en lui une énergie concentrée. Aux aguets de toute parole, s'efforçant de surprendre sur un visage l'idée voilée, il fut perspicace et ses tendresses dupées déposèrent en son âme aguerrie et précoce une salutaire amertume. Sa jeunesse morale avait reçu de la destinée les leçons viriles et martiales des enfants de Lacédémone. Dès sa quinzième année, cédant à tous l'énigme qui lui pesait, Séveranz trouva une joie sereine et altière dans les heures recueillies.

Dans sa demeure il s'estima comme d'une race autre. La mère réelle, au visage doux et inconnu, acquérait,

dans sa piété pour elle, un prestige d'impératrice; il était, lui, une âme patricienne bannie en une maison roturière. Et plus tard un même orgueil s'érigea en lui, lorsque tout ébloui des lumières révélées au cours des nuitées studieuses, il vit avec mépris le monde où confusément s'agitent les vilénies.

Ainsi derrière la façade correcte et peinte, aux fenêtres propres, aux rideaux frangés se dissimulait un drame intime et vulgaire. Mais malgré les froissements, dès le seuil de sa chambre claire qu'il orna selon ses prédilections, Séveranz éprouvait une joie austère. Frustré de toutes les douceurs, son âme adulte avait cherché aux livres, aux magnificences des vastes rêves la saveur des voluptés dont il fut sevré. Alors resplendirent en gemmes les larmes contraintes jadis. Ses rancœurs d'enfance ne lui firent pas une intelligence aride; au contraire son amour s'épandit au dehors et vivifia ses pensées. Dans une tendresse solidaire, il ressentit la vie du monde. Son intelligence accoutumée à d'autres amertumes sut broyer sans dégoût le brou qui enveloppe les philosophies et, après les préliminaires revêches, Séveranz vit s'entrouvrir les domaines de fables et de merveilles. Sa fougue prêtait un relief aux pensées; elles agissaient devant ses yeux et s'engendraient. Il en était de bondissantes comme des étalons, de splendides comme des paons, de farouches comme des léopards; elles vivaient vraiment et elles tressaillaient sous son front aux heures pensives. De la sorte il erra aux cavernes de Platon dont les murailles s'illuminent de mirages, et, sous le poignet logique de Spinoza, descendit les degrés d'or et de granit qui mènent de Dieu au monde.

Les heures les plus voluptueuses, certes et austères,

furent celles des clairs matins. Tôt levé, la chair abluée, il portait sa petite table près de la fenêtre large ouverte et s'adonnait à des lectures. Le soleil surgissait de ses brumes au dessus d'Argenteau. Il sentait à son front le ruissellement de ses lumières. La Meuse au delà de la ville noyée et silencieuse, scintillait en brusques clartés. Des teintes d'une exquise fraîcheur drapaient les collines. Les soirs pourpres, étalant en leur splendeur le faste des déclins, le séduisaient moins. En son âme aussi se levaient des soleils, toute une aube encore frileuse et craintive s'y dévoilait, décelant des promesses de prochaines maturités. Sous son front têtu, sous ses cheveux blonds et crespelés, le monde se déroulait en fresques éblouissantes et, au cours des lectures, une idée ou le vers radieux d'un poème, pareils à un soudain éclair, réveillaient ces fresques assoupies, les faisant ressurgir en leur magnificence rénovée et Séveranz éprouvait comme un émerveillement. Souvent sa pensée s'élargissait encore et il voyait se coaguler en étoiles la poussière d'or des nébuleuses, les astres girer dans l'ivresse d'un éternel amour, la terre verdier et l'homme, parcelle de lumière, fragment d'étoile, purifier sa chair et son âme, pour se noyer, vêtu de candeur, dans la sérénité et dans la mort. Et lui, dont l'enfance avait éprouvé toutes les meurtrissures, estimait la vie belle, parce qu'il avait voué son âme plénière à cette vie plus vaste et toujours majestueuse que les événements ne troublent pas ; sa pensée portant en elle l'orgueil d'un monde se désintéressait de la vie limitée et précaire.

Son énergie se consacrait à une œuvre. En celle-ci s'unissaient ses heures contemplatives et passionnelles.

Celles-ci s'étaient côtoyées durant son adolescence sans que l'intelligence ni la chair aient pu se dominer en une lutte triomphante.

.....

LÉON PASCHAL.



INTERLUDE.

*Songe encor, Ame sereine,
Avec tes yeux de vague azur,
Qu'il n'est ici nulle peine,
Que tout est amour...
Aux solitudes, où nous sommes,
Rien ne doit nous troubler des hommes....
Laisse la paix descendre en eux.
Déjà le soir tombe ; oublie,
Et viens en ces jardins heureux,
Où le cœur des heures légères,
Parmi les songes et les sourires,
Enchantent toute vie.*

*À l'entour du bassin rond,
Comme des roses autour d'un front,
Une ronde de filles blondes
Tourne et va, s'arrête un peu,
À l'entour du bassin bleu ;*

*Puis retourne, et l'une donne
À l'autre sa petite main,
Et toutes marchent en couronne,
Toutes chantent en chemin ;
Elles chantent et se répondent,
Et leurs claires images blondes
Tournent et nagent
Dans l'onde,
Parmi les poissons d'or.*

CHARLES VAN LERBERGHE.



SONNETS ÉLÉGIAQUES.

*Adieu, Nàiade claire, ô source qui t'épanches
Écumeuse et riante au creux de ce rocher ;
Adieu, pré verdoyant où chantait le vacher ;
Adieu, verger fécond et clos de vieilles planches.*

*Bientôt, au lit dernier de feuilles et de branches
Des jeunes filles en pleurs viendront me coucher,
Et bientôt flambra mon virginal bûcher :
Hermès va me ravir parmi les ombres blanches.*

*Tu pleures, doux Ménalque, ô triste fiancé ?
Ah, le temps des amours et des jeux est passé..
Pourtant je supplierai la reine Perséphone.*

*Elle me laissera fuir le Hadès, parfois ;
Et, dans le soir léger qui soupire et frissonne,
Tu sentiras, ami, mes baisers et ma voix.*

*O pauvre bien-aimé, je pleure et je gémis,
Aphrodite n'éclaire plus l'aube céleste
Et par les prés et par les bois que je déteste
Les fleurs et les oiseaux sont toujours endormis.*

*Oh, les farouches Dieux nous furent ennemis,
L'heure où tu succombas au poids plombé du ceste.
Tes chers yeux ne voient plus le doux ciel, et ton geste
Ne guida point la fiancée au seuil promis.*

*Dans le morne Hadès, où blémit l'asphodèle,
Une ombre vague plaint une plainte fidèle,
Et c'est ton ombre, ô pâle adoré qui m'attends.*

*Et moi, la robe déchirée et sans parure,
J'ai perdu les chansons heureuses du printemps,
Et pour toi j'ai coupé ma blonde chevelure.*

*Nuit, glorieuse Nuit, Souveraine étoilée,
Bienveillante aux mortels et maternelle aux Dieux,
Toi vers qui le jardin chante un hymne pieux,
Toi qui rouvres la fleur que le jour eût brûlée :*

*Que ton souffle, amical à la calme vallée,
Oh, que ton souffle frais me caresse les yeux,
Et qu'il y sèche enfin les pleurs silencieux,
Les pleurs vains dont a ri l'ingrate Chariclée.*

*O Nuit propice en qui se perdent les sanglots,
Sois attentive et douce à ma prière : clos
Mes paupières pour que mon lourd chagrin s'allège.*

*Donne-moi le repos charmeur que tu promets,
Que sur mon front descende un beau songe, et puissé-je
De l'amoureux sommeil ne m'éveiller jamais.*

A.-FERDINAND HEROLD.

L'ŒILLET DES DUNES

— Hystérique, mon cher.

Cela dit d'un ton décisif par l'aquarelliste Cornelis pour expliquer les allures de la jeune femme, — qui assurément n'avaient rien à démêler avec la pathologie et trouvaient leur raison d'être dans le besoin d'expansion d'une enfant pleine de vie, jouissant pour une fois sans contrainte de la liberté où la laissait son mari plus âgé qu'elle, — nous pénétrâmes dans le comedor du Kursaal où, m'asseyant à la table déjà servie, je remâchai avec humeur le mot injurieux, tandis que Madame Leemans interpellait Cornelis.

— Eh bien? Et Madame Van Ormen?

— Je vous dirai que son mari ne me l'a pas donnée à garder.

— En quoi peut-être il n'a pas eu tort, riposta Madame Leemans en riant; mais la voici :

La chaise à ma droite fut tirée et, remuant dans l'air tiède de la salle ce léger parfum d'héliotrope dont elle était toujours entourée, Madame Van Ormen vint s'y asseoir, disant de sa belle voix de contralto : — Je me suis fait attendre? Ne me grondez pas : c'est la faute de Monsieur Cornelis.

— Ma faute?

Il se penchait en arrière sur le dossier de sa chaise et

Madame Van Ormen, tournée de même, expliqua : Vos leçons sont si intéressantes et font passer le temps si vite ! Il ne me reste pas un quart d'heure pour rentrer me changer un peu.

— Mon mari ne se change pas, c'est plus tôt fait ! dit Madame Cornelis avec un gros rire.

— Vraiment, vous allez vous mettre à peindre ? demandai-je.

Madame Van Ormen plongeait dans les miens ses yeux de velours brun où brillait la flamme de ses vingt ans, eut un sourire sérieux et me dit : — Ne m'en croyez-vous pas capable ?

— Ce n'est pas cela...

Et, comme j'hésitais à formuler toute ma pensée : — J'ai commencé trop tard ? reprit-elle ; je suis trop âgée ?...

— Trop âgée, vous la jeunesse même !...

Elle dut lire en mes yeux cette protestation intérieure de mon admiration, car je vis un afflux de sang rose colorer un instant son teint d'une éblouissante matité. — Trop jeune plutôt, lui répondis-je, que doit-on penser en vous rencontrant dans les dunes avec un compagnon, sur le front duquel il n'est pas écrit qu'il est votre maître ès-arts ?

A dessein, j'oubliais qu'elle en avait un second servant de correctif au premier, — le fils Leemans, — bien que celui-ci, peintre de genre, s'arrêtât de préférence dans les estaminets ou les cours de ferme où il trouvait à faire des études plus en rapport avec ses goûts. Elle ne m'en parla pas davantage et je ne sais trop ce que je me permis de conclure de son silence...

— Hystérique, mon cher.

Le mot, brutal comme un arrêt de justice, continuait

de résonner en ma poitrine sur le ton catégorique et sans appel qu'y avait mis l'aquarelliste. — Mais, après tout, qu'en savait-il? Durant leurs longues et solitaires séances dans les dunes, quels sourires avaient donc eu pour lui ces lèvres rouges comme de beaux fruits d'amour et de vie? Quelles caresses, ces yeux aux profondeurs de velours? Quels accents, cette voix chaude, aux inflexions de mystère et de volupté? N'était-il pas vrai plutôt que, l'enveloppant lui-même des effluves de ses désirs vers cette beauté blanche qu'il s'imaginait si aisément saisissable, il avait essayé de porter le trouble dans les sens de la jeune femme et que, rebuté en ses tentatives de séduction, il se vengeait d'elle en l'accusant précisément de ce qu'il avait pu constater qu'elle n'était pas?...

Assise à demi sur la balustrade du Kursaal, sous la verandah duquel nous prenions le café, d'un petit geste aisé, sans forfanterie, elle portait à ses lèvres une cigarette, dont elle lançait ensuite la fumée en tournant un peu la tête vers la mer qui, là-bas, avec le ciel d'un bleu pâle, lui faisait un fond d'un charme élégant et discret. Parfois, elle me regardait avec un sourire où je croyais voir qu'elle sollicitait mon indulgence et mon approbation.

M'apprêtant à fumer, j'allai vers elle. Elle me tendit sa cigarette, après en avoir fait tomber la cendre d'un coup d'ongle. — Ah! vous voyez, fit-elle en riant; vous venez me demander du feu!

Elle avait deviné que je la désapprouvais et, coquettement, voulait rentrer en grâce.

— C'est par goût que vous vous empoisonnez ainsi?

— Quel mauvais goût, n'est-ce pas?

Puis, Cornelis ayant paru à côté de moi en lui demandant si elle était prête, elle descendit de la balustrade et je la vis bientôt s'éloigner sur la plage avec l'aquarelliste qui tirait de sa courte pipe en racine des bouffées orageuses.

— Vous ne les accompagnez pas ? me demanda Madame Leemans ; mais, feignant de ne pas entendre sa malicieuse question, je retournai m'asseoir devant ma tasse de café.

— Et toi ? reprit Madame Leemans en s'adressant à son fils ; tu ne travailles pas aujourd'hui.

Etendu de son long sur un des bancs de la verandah, le grand garçon s'éventait avec son chapeau. Il répondit à sa mère en fermant les yeux : — Moi, je dors ; puis, se mettant brusquement sur son séant et s'enfonçant son feutre jusqu'aux oreilles : — Non ! je m'en vais, reprit-il. Il descendit l'escalier quatre à quatre et s'en fut se coucher sur le sable où il demeura immobile, jusqu'à ce que sa mère étant allée le chatouiller du bout de son ombrelle, le contraignit à se lever et à l'accompagner dans la promenade qu'elle faisait d'ordinaire à ces heures-là le long de la plage. Auparavant, il m'avait appelé d'un grand geste du bras et je m'étais empressé de les rejoindre.

Entre les familles Leemans et Van Ormen, habitant toutes deux Bruxelles, il y avait des relations d'amitié dont m'avaient averti dès les premiers jours les manières d'être de Madame Leemans vis-à-vis de Madame Van Ormen.

Je me disposais à profiter de l'occasion de me renseigner sur celle-ci, quand Madame Leemans m'épargna la peine de manifester mon désir, comme si, en m'invi-

tant à partager sa promenade, elle n'avait eu elle-même d'autre but que de le devancer.

— Vous trouvez Marcelle singulière, commença-t-elle.

— Lunatique, interrompit son fils qui ramassait des coquillages et s'amusait à les lancer devant lui. Il répéta : — Lunatique, d'une voix de clown en jetant en l'air un coquillage qu'il rattrapa dans le fond de son chapeau.

Ses bouffonneries faisaient hausser les épaules à sa mère qui pourtant, l'instant d'après, souriait en murmurant : — Oh ! José ! Grand enfant !

— Singulière ? Un peu, répondis-je à Madame Leemans ; mais la faute en est sans doute à sa grande jeunesse, à sa vivacité naturelle, à...

— A son mari, interrompit José.

— Le mari de Marcelle et le mien sont du même âge, tenta d'expliquer Madame Leemans, c'est-à-dire qu'ils ne sont plus jeunes et...

Elle se tourna vers son fils : — Mais enfin qu'as-tu voulu dire ? lui demanda-t-elle avec impatience.

— J'ai voulu dire, répondit José, que, lorsqu'un homme de quarante-trois ans a épousé une jeune femme de dix-huit, ce ne doit pas être amusant tous les jours, — pour sa jeune femme, et qu'alors, si le mari est pratique, il doit laisser à sa femme une certaine liberté, — lui permettre, par exemple, de griller des cigarettes, d'apprendre l'aquarelle et même la peinture à l'huile. J'ai dit.

Il salua, fit une pirouette et, revenant à sa mère qui me regardait, inquiète de l'effet que produisaient sur moi les cabrioles de son fils : — Je t'assure que je ne lui ai jamais fait la cour, maman, — jamais ! ajouta-t-il ; donc Monsieur Van Ormen a raison.

Je te le permettrais ! fit la mère avec un geste menaçant de son ombrelle et, se tournant vers moi : — Ne dirait-on pas qu'il n'a qu'à vouloir pour que Marcelle se jette dans ses bras ? Les hommes sont d'une fatuité !.

Je baissais la tête et sans doute devina-t-elle que je n'étais pas entièrement indemne de ce péché mignon du sexe fort, car elle reprit, mais en s'adressant à son fils : — Marcelle est une honnête femme et si tu entreprenais de la détourner de ses devoirs, tu commettrais non seulement une mauvaise action, mais encore une sottise dont elle ne tarderait pas à te punir. Tu es bon de me dire que tu ne lui as jamais fait la cour ! T'imagines-tu qu'elle te laisserait faire et qu'elle est à la merci du premier homme qui lui dira qu'il la trouve jolie ? Et s'animant de plus en plus : — Voyez-vous cela ! Une jeune femme ne pourra plus fumer une cigarette et plaisanter, sans qu'on la soupçonne d'être vicieuse ? Mais où es-tu allé prendre l'opinion que tu te fais des femmes, mon garçon ?

Je regardais José. Les deux mains en poches, le feutre rejeté en arrière, de façon que, dans le large encadrement des bords relevés, sa figure imberbe ressemblait au masque ahuri et goguenard de Pierrot, il marchait, s'arrêtait soudain, se remettait à marcher, exprimant ainsi la surprise où le plongeait cette bourrade maternelle. Et je pouvais conclure que le discours qui l'étonnait si fort allait non pas à lui, mais à l'autre interlocuteur de Madame Leemans.

Je pris le parti de lui répondre en usant du même détour et, interpellant son fils : — Eh bien, mon ami José, vous voilà prévenu ! lui dis-je. Soyez charitable et prévenez à leur tour vos amis...

— Cornelis ? demanda-t-il en simulant un air profondément interrogateur.

— Monsieur Cornelis est marié, fit Madame Lee-mans ; d'ailleurs, il part demain.

— Qui donc me faudra-t-il prévenir ? reprit-il, les mains tendues désespérément, puis, soudain, il se frappa le front et nous le vîmes prendre sa course vers le Kursaal.

— José ! José !

Sa mère le rappelait.

— Où va-t-il ? interrogeait-elle, José !

Il était déjà hors de portée de la voix. — Laissez-le faire. Je parie qu'il s'est décidé à retourner travailler.

— Grand enfant ! murmura-t-elle avec un sourire. Excusez-le.

Nulle part qu'en ce coin délicieux de la Panne, où, pour la seconde fois, j'étais venu me mettre au vert, je ne jouissais mieux de la mer ; nulle part, je n'éprouvais à un tel degré la joie de me laisser vivre dans l'enveloppante caresse du soleil et des brises. Une vie simple en un paysage calme, tirant sa seule variété du mouvement qu'y apportaient les arrivées et les départs des commensaux de l'hôtel où je logeais et prenais mes repas ; de longues journées de paresse, de lectures et de flâneries sur la plage et dans les dunes, coupées de bavardages avec des hommes ou des femmes, mes égaux en loisir ; parfois, — j'avais de ces lubies, — lorsque je sentais le besoin de rentrer dans la civilisation et que la nostalgie me prenait des rues, des trottoirs, des magasins et des réverbères, une courte fugue vers Furnes ou vers Dun-kerque ; une ignorance absolue de ce qui se passait dans

la ville, lieu habituel de ma résidence, et l'oubli me venant, aussi complet que si je n'y eusse jamais mis les pieds, des gens que j'y fréquentais et de ceux que j'y saluais chaque jour, à la même heure, au même endroit du boulevard, — en me rémémorant ces avantages, j'étais prêt à lever vers le ciel des bras reconnaissants et à m'écrier : — J'ai trouvé le bonheur !...

Mais non ! cette force-là, je ne l'avais même pas et, plongé dans une inconscience animale, — sorte de somnambulisme bleu, jaune et vert, des couleurs de ciel, des sables et de la mer, — j'étais heureux sans le savoir, — ce qui est, je pense, la manière la plus parfaite d'être heureux.

Le vent fraîchit et, dans la lointaine perspective des terres, au delà des tours de Furnes massées lourdement sur l'horizon parmi de frêles rideaux de peupliers, le bleu du ciel s'épaissit et tourna au violet ; à gauche, le clocher de Coxyde et plus loin, reculé aux derniers plans, celui d'Oostduinkerke dressèrent leur légères pointes pâles sur un fond tout assombri déjà. Comme un cercle de fumée, le soir montait très lent, très doux, d'une puissance irrésistible. Collines rondes ici, là cuves profondes, les dunes où, sur les sables gris, étaient jetés des tapis bruns et verts d'égantiers nains et de serpolet, renforçaient leurs couleurs, le gris devenant noir, le brun et le vert se veloutant de reflets carminés. Et, sur ce paysage aux lignes planes et fuyant aux infinies profondeurs, la paix enchantée d'une fin de jour d'été reposait dans la sérénité des cieux et le silence de la terre.

Puis, le spectacle de la mer me sollicita. Aux limites de l'horizon, sous un nuage frangé d'orange qui barrait le ciel transversalement, le soleil se couchait. Un

abîme de pourpre incandescente s'ouvrait au ras de l'eau, frappant sa surface vert-pâle d'un long reflet d'argent, et, du milieu du gouffre de lumière, l'astre d'or projetait dans l'étendue ses derniers rayons. Mes yeux éblouis se fermèrent malgré moi. Lorsque je les rouvris, il s'était rapproché des flots où, brusquement, il sombra, tandis que la nuée suspendue au dessus de lui, après avoir recueilli son regard suprême, devenait à son tour un peu d'ombre au front du ciel éteint.

Ce soir-là, ma solitude m'ayant pesé tout à coup, je fus un des premiers à rentrer au Kursaal et, lorsque je vis paraître Madame Leemans, Madame Cornelis et sa fille, j'allai vivement à leur rencontre, heureux de les retrouver ; mais je m'arrêtai en chemin : à leur suite pénétraient dans la salle une dame et deux jeunes filles, vers lesquelles, aussitôt qu'elle les aperçut, se tournèrent toutes les attentions de Madame Leemans.

— A cette heure-ci ? s'écria-t-elle avec surprise.

— C'est une idée de Sophie, dit la dame qui montra une des jeunes filles.

Sans m'en prévenir, elle a dit d'atteller et, lorsque la voiture s'est trouvée prête :

— Eh bien, maman, allons-nous souper à La Panne avec Marcelle ? A quoi je n'ai pu faire autrement que de répondre oui.

— Et nous voici, conclut Sophie joyeusement.

Au milieu de ces femmes qui passaient et repassaient devant moi, indifférentes à ma présence, pour aller accrocher leurs chapeaux et leurs cabans un peu partout, aux espagnolettes des fenêtres et aux deux ou trois porte-manteaux cloués aux murs de la chambre, en con-

tinuant à bavarder avec Madame Leemans que, peu certain qu'elle connût mon nom, je n'osais prier de me présenter, je faisais un assez sot personnage. Je voulus me rapprocher de Madame Cornelis, mais en ce moment on lui remit une lettre, et force me fut de virer sur mes talons. Pour mettre fin à ma situation ridicule, je retournai sous la verandah.

Sur la plage où commençaient à se répandre les ombres du soir, je reconnus bientôt la haute silhouette dégingandée de José.

— Eh bien ? criai-je ; êtes-vous content de vous ?

Je le vis relever la tête, surpris de cette interruption inattendue à ses réflexions et, gaîment : — Ah ! c'est vous, répondit-il ; vous m'avez fait peur.

— M'avez-vous pris pour croquemitaine ?

— J'ai dix-neuf ans, Monsieur ! Non ; je rêvais et votre voix m'a interrompu au moment où je voyais la foule s'écraser devant mes tableaux.

— Ah ! j'ai eu tort, lui dis-je en riant ; j'aurais dû vous laisser vos illusions.

Il gravit l'escalier lestement et, quand il m'eut rejoint, entendant le bruit des conversations et des rires qui venait à nous par les fenêtres ouvertes de la salle à manger : — Il y a du monde ? fit-il.

— Une dame et deux jeunes filles qui arrivent de Furnes, pour souper avec Madame Van Ormen.

— Sa mère et ses deux sœurs, me dit-il ; Madame et Mesdemoiselles Béraud.

Il fit mine de s'épousseter, se lissa les cheveux sur les tempes puis, m'offrant le bras : — Venez-vous ? reprit-il.

Il me précéda dans la chambre où je trouvai toutes les dames assises à table et alla serrer la main de

Madame Béraud et de ses filles qui, toutes trois, l'accueillirent avec des sourires où se lisait une satisfaction réelle ; puis, s'asseyant à sa place, — à côté de Mademoiselle Sophie, — il se saisit d'un plat de crevettes placé devant lui...

— José ! José ! intervint sa mère.

— J'ai faim.

— Mais on attend un peu. Et d'ailleurs, l'on sert ses voisines avant de se servir soi-même.

— Mademoiselle Sophie ne mange jamais de crevettes.

— Mais au contraire, se hâta de répondre Sophie, je les adore.

De la pointe de son couteau, il fit tomber la moitié du plat sur l'assiette de la jeune fille, se servit à son tour et, me passant ce qui restait : — Si vous attendez davantage, il n'y en aura plus, me dit-il.

Ces plaisanteries trouvaient grâce aux yeux de Madame Béraud et de ses filles qui paraissaient habituées à s'en amuser ; quant à moi, appréciant la bonne humeur et l'enfantine simplicité qui d'ordinaire y présidaient, volontiers j'en souriais aussi, et cette visible indulgence n'était pas étrangère à la sympathie que me marquait Madame Leemans.

— Oh ! José ! Grand enfant ! murmurait-elle.

Et Madame Béraud, tournant vers elle sa figure toute ronde, aux traits épaissis par l'âge, aux yeux demeurés clairs, d'un calme profond et d'une expression d'inaltérable bonté, baissait doucement les paupières, ayant l'air de dire, pour la rassurer : Laissez les rires ; ils sont si jeunes !

Mademoiselle Sophie avait dix-huit ans tout au plus. Gracieuse plutôt que jolie, elle n'avait aucun des traits

de Madame Van Ormen et ses gestes moins contenus, sa voix plus claire, fort belle aussi, son visage aux lignes plus sérieuses et ses yeux limpides d'un brun moins sombre et moins velouté, faisaient d'elle un type distinct où, sous l'exubérance d'une jeunesse récemment échappée à la contrainte de la pension, perçait déjà la grande personne posée, sincère cependant et sans prétention qu'elle serait plus tard. Surtout, il ne se dégageait point d'elle cette impression de mystère qui troublait en Madame Van Ormen.

Sa sœur, beaucoup plus âgée et d'un maintien comme d'une expression de visage presque graves, paraissait, en sa ressemblance avec Madame Béraud, une seconde mère chargée de veiller en sous-ordre sur les propos d'une gaîté trop peu mesurée auxquels s'abandonnait parfois Sophie.

— Je vois, dit Madame Béraud, se décidant la dernière à se servir, que Marcelle n'a pas perdu la mauvaise habitude de se faire attendre. Est-ce toujours ainsi ?

Elle me regardait, la chaise vide à ma droite l'avertissant qu'en ma qualité de voisin je devais être le mieux à même de lui répondre.

— Monsieur Cornelis lui donne des leçons d'aquarelle, dis-je avec un demi sourire, et, dans ces conditions, on s'attarde aisément.

— D'aquarelle ? répéta Sophie qui se tourna vers José. Je croyais qu'elle apprenait la peinture à l'huile.

— Il y a encore le pastel, répondit José très sérieux, la peinture à fresque et puis la sculpture, l'architecture, la littérature, la bicyclette....

— Ma sœur n'est pas là pour se défendre, cela n'est pas généreux.

La voix de Madame Van Ormen les interrompit. —

On dit du mal des absents ? Monsieur Cornelis, vite ! Venez prendre notre défense.

Bien qu'en retrouvant inopinément sa mère et ses sœurs, qu'elle avait quittées depuis huit jours à peine, la jeune femme fût excusable de ne pas se livrer à de grandes démonstrations, j'avoue cependant qu'en ne la voyant ni s'étonner de leur présence ni les embrasser, je fus bien près de m'indigner de cette froideur et que, pour l'excuser, il me fallut imaginer qu'elles s'étaient rencontrées déjà, — que la voiture avait passé près de l'endroit où Madame Van Ormen et Cornelis s'étaient établis pour peindre.

Je ne pus résister au désir de le demander à la jeune femme, mais, si bas que j'eusse parlé, la sœur aînée m'avait entendu et ce fut elle qui répondit à la question. — Non, nous ne nous sommes pas vues, dit-elle ; mais Marcelle est fort indépendante, — n'est ce pas, Marcelle ?

Ses paroles prononcées sur un ton de douce protestation et que l'on m'adressait à moi comme un reproche, me firent comprendre combien Madame Van Ormen était traitée en enfant gâtée, et elle-même répondit de façon à confirmer en moi cette impression, disant, avec un sourire caressant de ses beaux yeux : — On a toujours eu trop d'indulgence pour mes défauts.

— Vous partez demain ?

— Demain, répondait Cornelis à Mademoiselle Sophie.

— Et il n'y aura plus ici que moi pour représenter le grand art ! fit José avec un geste d'une ampleur théâtrale.

— Et Marcelle ? demanda Sophie ; décidément, vous la croyez toujours absente.

— Oh ! je compte si peu pour lui, fit Madame Van Ormen.

— Le regrettez-vous ? interrogea José.

— Mais oui, certainement, qui me portera mon bagage pour aller peindre ?

— Alors, c'est que vous prenez vos compagnons pour des ânes ? Monsieur Cornelis, il faut absolument que vous restiez.

— Pour faire l'âne ? fit l'aquarelliste.

— José ! José ! intervint Madame Leemans.

— Monsieur Cornelis parti, vous allez continuer seule à peindre ? demandai-je à Madame Van Ormen.

— J'essaierai, avec les conseils de Monsieur Leemans.

— Je ne sais plus peindre, déclara José.

— L'avez-vous jamais su ?

— Ça, mademoiselle Sophie, c'est une méchanceté ; mais je vous pardonne, — attendu que vous ne vous y connaissez pas.

Rappelé de nouveau à l'ordre par sa mère, il me montra du doigt : — Ce Monsieur-là s'y connaît, fit-il. Vous n'avez jamais vu son album ? Comment ! Vous ne l'avez jamais vu ?

Il porta sa main droite à ses lèvres et, déposant un baiser sur les extrémités rapprochées de ses cinq doigts : — Chouette ! s'écria-t-il. Demandez-lui.

J'avais ri des plaisanteries qu'il adressait aux autres : il ne me restait qu'à subir de bonne grâce celle qui me visait à mon tour et, répondant aux muettes interrogations de tous ces regards qu'elle avait tournés vers moi : Dans cet album, commencé-je, — oh ! prenez garde ! — dans cet album, sont notés tous vos faits et gestes, toutes vos paroles, toutes vos qualités et tous vos défauts, et, un jour, lorsque je serai rentré chez

moi et qu'il ne me restera plus que le souvenir en train de s'effacer des heures charmantes que j'ai passées ici, l'ayant relu avec grande attention, je m'amuserai peut-être à retracer vos portraits...

Ceci était la vérité. Je tenais note des menus faits de mon existence à La Panne, moins pour me les rappeler eux-mêmes que pour retrouver dans le cahier où ils étaient inscrits, les rayons de soleil, les paysages, les brises et les parfums qu'ils enfermaient entre ses lignes.

— Il contient des dessins? demanda Madame Van Ormen, dont, à l'ardeur plus vive de son regard, je sentis que je venais d'éveiller fortement la curiosité.

Il est rempli de mauvais desseins, fit José; méfions-nous; il n'en faut pas davantage pour que nous passions à la postérité.

La conversation dès lors dévia vers la littérature et, si les appréciations sur les auteurs contemporains ne différèrent pas autrement de celles que nous entendons proférer tous les jours autour de nous, elles étaient du moins émises sans prétention, aucune des personnes présentes ne se piquant de s'y connaître. José manifesta même, à peu près sérieusement, cette opinion qu'il n'admettait en fait de littérature que celle des faits divers et des cours d'assises. — Celle-là au moins est vraie, conclut-il, et, si vous prétendez qu'elle n'a rien d'artistique, je vous répondrai... qu'est-ce que je vous répondrais bien?

— Dis-moi qui tu lis et je te dirai qui tu es, lui répondis-je en riant.

— Je ne suis pourtant ni un chien écrasé ni un gibier de potence!

— Peut-être êtes-vous en train de le devenir.

Lorsque le souper terminé, nous allâmes nous asseoir sous la verandah et que, envoyant côte à côte la fumée de nos cigarettes aux étoiles, je me hasardai à demander à Madame Van Ormen ce qu'elle lisait, elle chercha quelque temps, puis, avec un sourire : — Quels sont les livres qu'à votre avis je préfère ? fit-elle.

— Si je pouvais le deviner le moins du monde, je vous le dirais franchement.

— Essayez, vous me ferez plaisir.

Il était évident qu'elle désirait connaître l'opinion que je me faisais d'elle et, comme, de mon côté, je ne voulais pas la lui dire, nous eussions longtemps joué à cache-cache, si José, se jetant soudain entre nous, n'eut, fort innocemment, trahi le secret qu'elle voulait garder.

— Je vous rendrai votre bouquin, lui dit-il. Là ! cette histoire... Comment s'appelle-t-elle ? Elle est bien ennuyeuse, entre parenthèses et je comprends que vous me l'ayez passée : c'était une manière de vous en débarasser. Mais comment diable ! s'appelle-t-elle ? *Le Peintre marié...* non ! non ! *Le Prêtre marié...*

Dans l'ombre où nous étions plongés, je sentis sur mon visage le regard interrogateur de Madame Van Ormen, mais, voulant pénétrer pour quelle raison elle avait entrepris la lecture de ce livre admirable, je pris soin de feindre que je n'attachais aucune importance à la révélation de José et observai longtemps le silence. Je faisais mine de regarder une étoile qui brillait devant nous au-dessus de la mer et d'écouter les longs battements rythmiques de la marée sur la plage.

— Tiens ! murmurai-je enfin ; cette idée de lire du Barbey d'Aurevilly !

— C'est un livre qu'on m'a prêté, dit-elle.

— A moi aussi, fit José, et j'ai remarqué que les livres qu'on me prêtait étaient toujours ennuyeux. Je ne dis pas cela pour les vôtres — qui sentent toujours si bon, acheva-t-il en s'adressant à Madame Van Ormen.

L'étoile que je regardais parut s'animer d'une scintillation plus vive et la mer battre plus fort sur la plage. Je ne sais quel mouvement s'était fait en moi...

— Vous êtes poétique, ce soir, reprit Madame Van Ormen après une assez longue pause, durant laquelle j'imaginai qu'elle avait voulu laisser à la phrase de José le temps de produire tout son effet sur moi.

— C'est ainsi quand il fait noir : il m'arrive de ne pas me reconnaître moi-même.

Il poussa un gros soupir, et, s'adressant à moi : — Vous noterez ce soupir dans votre album, n'est-ce pas ? C'est peut-être mon avant-dernier ; — et que Madame Van Ormen a dit que j'étais poétique, ce soir ; — et que je n'ai pas su, ni elle non plus, achever la lecture du *Prêtre marié*...

— Je proteste, interrompit Madame Van Ormen ; je l'ai lu jusqu'au bout.

— En prenant votre courage à deux mains, ajoutai-je, qui donc a eu l'idée de vous le prêter ?

Jusque là, rien dans ce que j'avais dit n'avait pu lui faire pressentir si j'admiraïs ce livre et si je lui saurais gré de l'avoir lu ; mais, en ces derniers mots, sa finesse lui fit découvrir mon véritable sentiment et, très gaie alors : — C'est moi qui ai demandé qu'on me le prête, répondit-elle ; et j'ai trouvé cela bien beau, oh ! bien beau ! de toute beauté !

Bien bien ! oh ! bien beau ! de toute beauté ! — si je n'étais pas satisfait après cela...

La petite étoile, là-bas, me faisait signe : — Sois content ; — n'insiste pas davantage ! Et, de sa grande voix, parlant dans l'ombre immense, la mer me disait : — Si elle ment un peu, — oh ! très peu, — n'est-ce point pour te plaire ?

Je tressaillis : José, par plaisanterie, s'était laissé choir de son banc en faisant le plus de tapage possible. Quand il se fut ramassé : — Je dormais, dit-il. Il suffit que l'on parle de romans devant moi pour que je tombe de sommeil. Il leva le doigt au ciel, solennellement : — Je suis né pour être peintre !

— Pour être boulanger, rectifia Cornelis.

ALFRED LAVACHERY.

(La fin au N° prochain)



LE FLEUVE.

à ROBERT DE LA VILLENEUVE.

*Le fleuve est descendu jadis du ciel hautain
Et même il garde encor sa noble ressemblance
Et le destin du ciel est encor son destin.*

*Loin des glaciers, où l'aigle éployait son vol ample,
Parmi la forêt d'ombre et la prairie en fleurs,
Il déroule son onde harmonieuse et lente :*

×

*Voici l'île fermée aux faunes ravisseurs
Où, chair nue et cheveux épars, au son des lyres,
Les nymphes, deux à deux, dansent avec leurs sœurs.*

*Sur leurs baisers déjà les étoiles s'inclinent
Et le satyre seul, jaloux de tels secrets,
Du cri de sa luxure interrompt leurs délices.*

×

*Voici, sur le coteau qu'abritent des cyprès,
La vigne, où brandissant leurs torches et leurs thyrses,
Les bacchantes au ciel jettent leurs cris sacrés.*

*Couronné de sapin, vêtu de peaux de tigre,
Un Silène titube en leur cercle mouvant
Et rit à voir ainsi, dès l'aube, qu'il est ivre.*

*
* *

*Face au soleil tombé, voici, soleil levant,
Que le rouge vainqueur s'érige sur la plaine,
Et les buccins chantent sa gloire, dans le vent.*

*Seul, il va ; mais l'orgueil a frémi sur sa lèvre
Quand, de son char, indolemment, il a jeté,
Dans le fleuve encor pur, le tronçon de son glaive.*

*
* *

*Voici, bouclier d'ombre aux flèches de l'été,
Le bois où deux époux croient fuir au Temps hostile,
Et, près du flot changeant, parlent d'éternité.*

*La villa devant eux élargit son portique
Et, sur le seuil, l'esclave, émue à leurs baisers,
Pense au pays d'amour où son âme est captive.*

*
* *

*Voici la ville blanche aux travaux délaissés
Et l'arène où le peuple acclame la vitesse
Des beaux éphèbes nus vers la palme lancés.*

*Et, plus loin les jardins, que la Muse protège,
Où le maître, parmi ses disciples chéris,
Leur enseigne les dieux et la vie immortelle.*

*
* *

*Voici le port enfin où, par les vents surpris,
Ont fait escale, un soir d'automne, trois navires
Dont les rameurs parlaient un langage incompris.*

*Et, dans l'ombre, c'est là que vinrent de la ville
Offrir aux étrangers le printemps de leur chair
Des vierges qui sentaient, dans leur âme divine,*

Monter la nostalgie immense de la mer !

LIONEL DES RIEUX.

de : LES PRESTIGES DE L'ONDE, féerie.



TABLETTES.

Notre secrétaire de rédaction abandonne définitivement le pseudonyme de Frédéric Friche, et signera désormais, de son nom, Albert Guequier.

X

La poussée de mai fait verdoyer les feuilles nouvelles. Nous recevons : LA COUPE, recueil mensuel d'Art et d'Ethique (Joseph Loubet, directeur, 11, Rue Logis St-Paul, Montpellier). *La Coupe* « paraîtra régulièrement durant onze mois, le douzième fascicule, d'illustrations, clora la publication ».

L'idée certes est amusante. Puis ainsi, il n'y a plus à craindre l'ennui d'une publication toujours identique traînant, bien des années après avoir épuisé ce qu'elle avait à dire, deux ou trois noms mornes et suris.

Le premier numéro s'ouvre sur un sonnet splendide d'Henri de Régnier. Puis des vers d'Albert Samain, Alfred Massebiau; *Au matin*, de Joseph Loubet.

X

Bien amusant aussi, mais autrement, le programme de la REVUE LITTÉRAIRE INDÉPENDANTE — « contes, nouvelles, impressions de voyage, études, poésies, bibliographie, questions littéraires, etc. (sic) (19, Rue de Carouge, Genève).

Le but de la revue est de « faciliter aux auteurs les moyens d'être lus, sans passer sous les fourches caudines des éditeurs, bureaux de rédaction, etc. »

Le sommaire nous révèle, les noms de MM. H. Lyonnet, Jacinte Verdaguer, Robert Sand, E. Franz Wiener, Edmond Julien, C. Villotte, etc. Nous y retrouvons aussi M^r. Iwan Gilkin.

×

Enfin : L'ÉPREUVE LITTÉRAIRE, supplément français de *Pan*, la grande revue allemande. *L'Épreuve* publiera des œuvres inédites d'écrivains français et des traductions d'études et de poèmes publiés en langue allemande par *Pan*. Au premier numéro, fort beau, nous rencontrons les noms de Gustave Kahn, Nietzsche, Verlaine, Rémy de Gourmont, A. F. Héroid, etc.

×

A LA JEUNE BELGIQUE, tout auprès de nouveaux vers bachiques et d'une louange congrue de M^r Albert Chapaux — (mes petits sont mignons) — M. Iwan Gilkin assure et répète que les oies que nous sommes, au *Réveil de Gand* (1), poussent des cancons indignés sur leur petite butte, et qu'il a troublé nos joies. M. Iwan Gilkin se trompe, et nous ne sommes pas indignés du tout. Nous suivons simplement à l'égard de ses vaticinations aigrettes la doctrine aimable du philosophe chinois Ye-Men-Fou.

×

Le Premier des petits essais d'enthousiasme va paraître sous le titre de : *A propos de Bücklin*.

×

Nous recevons, touchant un projet de coopérative intellectuelle, la circulaire suivante :

Monsieur,

Nous venons vous proposer de vous associer à nous pour fonder une Société Coopérative dont la nécessité se justifie par les considérations suivantes :

Le commerce de livres, de revues et de journaux manque de centralisation. On doit recourir à un grand nombre d'intermédiaires diffé-

(1) Pourquoi ce trait cruel... de Gand — Nous ne disons pourtant pas : *La Jeune Belgique de Schaerbeek* ?

rents : libraires, bouquinistes, marchands de journaux, rédactions de revues, poste. De là une foule d'ennuis : bulletins de souscription à remplir, tracasseries postales pour des reçus minuscules, etc. L'idéal serait que chacun pût obtenir les publications dont il a besoin en s'adressant à un bureau unique, et en s'acquittant soit globalement, soit par versements mensuels ou trimestriels réguliers, de façon à pouvoir établir nettement son budget littéraire.

Si un semblable bureau doit se créer, il est utile de lui donner la forme de la Société Coopérative ; les industriels en publicité, les éditeurs, font aux intermédiaires des réductions qui varient entre 15 et 25 %. Une Société Coopérative ne cherchant pas à réaliser de grands bénéfices pourrait donc faire à ses membres une réduction de 10 % sur tout ce qu'elle leur vendrait, et de 15 % au moins sur des publications qu'elle déterminerait dans un bulletin. Elle retiendrait sur les opérations de 5 à 10 % pour couvrir les frais d'administration et créer un fonds qui serait distribué aux coopérateurs sous forme de bons à valoir pour leurs achats ultérieurs.

Faire obtenir à 18 francs ce qui en coûte aujourd'hui 20 n'est d'ailleurs qu'une raison accessoire de notre proposition. Notre véritable but, c'est, à la faveur de ce souci d'économie, d'établir, dans l'intention d'élever le niveau général de la culture, une puissante association de tous ceux qui, quelles que soient leurs tendances philosophiques ou religieuses, font dans notre pays œuvre sincère de science, d'art ou de morale, pour ne pas dire de politique.

Or, ce but serait infailliblement atteint. Si notre projet de société se réalise, la majorité des travailleurs intellectuels s'y trouvera groupée, et certainement ils donneront aux administrateurs de la Société le mandat impératif de soutenir toutes les entreprises de publicité qui en sont dignes, et spécialement tous les efforts qui peuvent se faire dans le pays même. Et rien ne sera plus aisé : Les publications malhonnêtes ou absolument sans valeur ne figureront pas sur les listes de périodiques que le Conseil d'administration offrira aux membres à des prix de faveur. Un classement se fera d'ailleurs de lui-même : comme il faut nécessairement apporter à une publication un certain nombre d'abonnements pour obtenir une réduction importante, la Société devra demander à ses adhérents de se mettre d'accord pour choisir les journaux et les revues les plus dignes des souscriptions, autrement dit établir une sorte de referendum pour dresser sa liste ; or, il n'est pas douteux que le suffrage général ne donne ses préférences aux meilleures productions dans chaque catégorie ; au surplus, indépendamment de toute intervention directe du Conseil de la société, les publications estimables retireront de grands avantages du système même des abonnements ; ceci ne peut se comprendre que par un exemple : Beaucoup de personnes ne sont pas abonnées à la Société Nouvelle et au Réveil, qui n'hésiteraient plus à se faire adresser ces revues, s'il leur suffisait de donner, le 2 décembre, quatre coups de crayon sur une circulaire et de payer, en une fois, à leur facteur, vers le 15 décembre, une somme de 43 francs, pour recevoir pendant un an la Société

Nouvelle, le Réveil, la Réforme et le Peuple, publications dont les quatre abonnements pris à part reviennent aujourd'hui à 48 francs, sans compter les ennuis de la poste.

¶ Nous engageons les lecteurs à faire eux-mêmes le calcul pour les publications qu'ils reçoivent ou désirent recevoir, par exemple pour le groupe : Revue générale, Journal de Bruxelles, Durendal, Muséon, Justice sociale, ou le groupe : Revue de Belgique, Revue Universitaire, Indépendance. Ils comprendront aisément combien l'association de toutes les forces intellectuelles du pays peut augmenter la vitalité des publications périodiques d'un ordre élevé.

Il nous reste maintenant à vous exposer dans quelles conditions cette société coopérative pourrait se constituer.

Rien ne doit être fait ou maintenu si l'on ne réunit pas un minimum de 1000 coopérateurs, ayant souscrit chacun une action de cinq francs. Il ne s'agit pas ici de 1000 actions, mais de 1000 actionnaires, c'est-à-dire de 1000 personnes intéressées à s'adresser plutôt à la librairie coopérative qu'à une autre. Nous n'avons pas à craindre que la bonne direction intellectuelle et morale de l'entreprise souffre de ce fait que certains actionnaires auraient un très grand nombre d'actions ; l'article 89 de la loi de 1873 donne à tous les coopérateurs voix égale, quel que soit le chiffre de leur apport.

Pour jouir des avantages de la coopération, il faudrait, de plus, verser une cotisation minime destinée à couvrir les frais d'un petit bulletin bibliographique indispensable tout au moins pour indiquer le chiffre des différents prix de faveur offerts aux membres de la Société.

Les coopérateurs payant leur cotisation auraient droit :

A — à des réductions de 10 à 15 % sur la plupart des publications périodiques belges et étrangères ;

B — à des réductions de 15 à 20 % sur tout livre payé au comptant, sauf crédit de 3 mois accordé par le gérant, sous sa responsabilité, aux personnes qu'il jugerait solvables ;

C — à un tarif de faveur sur les annonces de la Bourse aux livres du Bulletin bibliographique de la Société ;

D — éventuellement à des réductions sur l'abonnement de lecture à des bibliothèques circulantes à déterminer.

Les adhésions doivent être adressées à M. Tourret-Grignan, secrétaire du comité provisoire, 54, rue Fonsny, Bruxelles.

COLLECTION DU " RÉVEIL "

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Troisième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. 2,00

1895 EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoires.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. Fr. 3,00

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleurs.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. 2,00

VIENNENT DE PARAÎTRE :

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. 3,50

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. 3.00

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. 2.00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :
BRUXELLES :
— — — — —
GAND : —

Forst, Place de Meir.
Deman, rue d'Arenberg, 16.
Doliger, Galeries de la Reine.
Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.
Engelcke, rue des Foulons.
Hoste, rue des Champs.

GAND :
LIÈGE :
MALINES :
PARIS :
MUNICH

M. Kats, rue courte du Jour.
Gruisé, rue du Pont d'Ile.
Heymans, rue du Bruul.
Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
Littauer, Odeonsplatz.

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'AVRIL 1895

Emile Verhaeren	<i>L'Art Archéologique</i>
Henri de Régnier	<i>Sonnet</i>
Fernand Séverin	<i>Eglogue</i>
Léon Paschal	<i>Maxime Séveranx</i>
Charles van Lerberghe.	<i>Interlude</i>
A. Ferdinand Hérold	<i>Sonnets élégiaques</i>
Alfred Lavachery	<i>L'Œillet des Dunes</i>
Lionel des Rieux.	<i>Le Fleuve.</i>

Tablettes.





Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
48 ou 60 pages.*

Secrétaire de la Rédaction : ALBERT GUEQUIER (FRÉDÉRIC FRICHE).
Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, PAUL GÉRARDY, EDMOND
GLESENER, ALBERT GUEQUIER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETER-
LINCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND
RASSENFOSSE, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GREGOIRE
LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILÉ
VERHAEREN.

Rédaction, Rue de la Roue, 5, Bruxelles.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

LE NUMÉRO : 350 centimes.

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{re} ANNEE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires) Prix majoré en raison de la rareté du volume	» 12 00
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	» 6 00
IV ^e ANNÉE, 1894, un volume in-8° grand-médian de 520 pages	» 6 00
L'année 1895 formera deux volumes in-8° de 300 pages chacun.	

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*



UN CAS LITTÉRAIRE.

En attendant qu'il ait terminé la mise au net de son reportage italique, si nous parlions un peu de M. Zola ? Nous nous sommes si bien habitués à entendre ce nom clamé par les mille trompettes de la réclame que, semblables au meunier, dont le sommeil s'interrompt à l'instant où s'arrête le ronflement des meules, il nous paraît qu'il nous manque quelque chose dès que ses deux syllabes colorées ne claironnent plus à nos oreilles.

Pour parler de M. Zola, nous avons, d'ailleurs, de la ressource. Si ses livres n'alimentent que la curiosité d'un mois sur douze, lui-même, par ses postulations au plus obscur strapontin vacant à l'Académie française est devenu depuis un lustre une « actualité » quasi-permanente.

Une élection a-t-elle lieu ? On dispute ses chances, on s'égaie de son échec, on déplore son insistance, et plus d'un s'en indigné. Depuis longtemps, en effet, le candidat, aussi perpétuel en son rôle que M. Camille Doucet l'était — hélas ! — dans le sien, devrait être fixé sur les intentions des vieillards dont il rêve l'accolade.

Il n'en est rien. Un « immortel » quelque'il soit, vient-il à disparaître ? Dans la quinzaine M. Zola quémante l'honneur de lui succéder. Il n'est pas difficile ; tous les fauteuils lui sont bons. Il se contentera de celui qu'on lui donnera, et se soumettra, pour pouvoir enfin s'y carrer, à toutes les compromettantes formalités d'introduction qui sont d'usage. Évincé une fois de plus, il ne se rebutera pas encore. Il deviendra une sorte de Mendiant étrange et légendaire dont le périodique retour finira par halluciner les survivants de son époque. Cet homme est hanté. Si la mort le terrassait brusquement, il se lèverait dans son agonie, et tendrait les bras dans la direction de la Coupole.

*
* * *

M. Zola veut être de l'Académie. Il a dit un jour : « Étant donné qu'en France il existe une Académie littéraire, je dois en être ». Il a raison — la question de vanité mise à part — si ce qu'on appelle l'Académie française est le corps des quarante plus hautes notoriétés de la plume et du verbe en France. Est-ce le cas ? J'imagine que M. Zola a su à quoi s'en tenir avant même d'avoir effectué ses premières visites. Pour être

revenu à une opinion si gracieusement irisée, il a dû traverser une terrible crise d'amnésie.

Alors, quoi ? J'estime pour ma part qu'il faut conclure à une désastreuse manie sénile et que le mieux serait qu'on permît enfin à M. Zola d'entrer à l'Académie, par la petite porte ou par la grande ; il a prouvé qu'il n'est pas « regardant. » Qu'on abrège ce spectacle et les commentaires qui s'ensuivent ; la dignité des lettres s'en trouvera bien.

*
* *

Ce dénouement aurait, en ce moment même, une opportunité spéciale. En effet, pour les délicats, la seule raison d'être de l'association des Quarante est qu'une réception, de temps à autre, donne lieu à une rare et savoureuse fête d'éloquence. Les discours de MM. de Hérédia et Bourget sont tout ce qu'on attend de leur rôle académique.

Or, dans ce corps dont tous les membres seront bientôt des cadets de M. Zola, deux vacances se sont produites. MM. Duruy et de Lesseps sont morts, et l'auteur de *Lourdes* a aussitôt mis sous enveloppe, à l'adresse de M. le secrétaire perpétuel, deux exemplaires de sa formule de sollicitation. M. Zola n'est pas de ceux qui pensent qu'il ne faut pas chasser deux lièvres à la fois. Il postule l'accès des deux fauteuils, s'il en rate un, il se rabattra sur l'autre. N'est-il pas urgent de mettre fin à ces expédients ?

D'autant plus que, je le répète, une bonne occasion se présente. Puisque-encore qu'il les ait bien méritées

toutes les deux, M. Zola ne peut obtenir qu'une seule des stalles convoitées et, au reste, il faut reconnaître qu'il n'a jamais demandé davantage, pourquoi ne lui permettrait-on pas d'occuper celle qu'a délaissée M. de Lesseps? Au point de vue littéraire, cela n'engage à rien...

*
* *

Je le dis sans aucune ironie : cette solution me paraît la meilleure et la plus rationnelle. Elle sauvegarde la réputation de M. Zola, qui menace de sombrer sous les quolibets. Elle permet d'envisager de nouveau sans acrimonie cette carrière qui, en définitive, fut féconde en œuvres probes et fortes. Elle fournit enfin à M. Zola le motif d'une bonne page de sa veine ordinaire, qui sera le tribut d'hommage habituel et son excuse personnelle auprès des lettrés.

Je m'explique. Nul ne pouvait se figurer ce charpentier des *Rougon* succédant à Taine et se servant, pour disséquer les sûres méthodes du maître, de l'outil inexact et grossier de sa science fantaisiste. Sa rétine n'était point faite non plus pour apprécier les chatouillements du lumineux langage et de la prismatique philosophie de Renan. D'autre part, il n'eût point dans son atelier trouvé de balances pour y peser les rythmes d'un Leconte de Lisle. Et, malgré son humilité, j'aurais déploré pour lui, — je le déplore bien plus pour M. de Hérédia — qu'il fût affligé de la succession d'un M. de Mazade.

Ce qu'on demandera au discours de M. Zola, ce ne sont point des vues littéraires, ce n'est ni le charme d'une dissertation athénienne, ni les lueurs d'une phrase

onduleuse et coruscante, c'est d'être une page épique, emportée dans le grand souffle de *Germinal* ou de la *Débauche*, une page où il y ait des remuements de foule, des splendeurs et des désastres, et l'atmosphère de ce second Empire dont date M. Zola.

Il ne peut être question, n'est-ce pas, d'exalter la littérature du grand Français ? M. Zola pourra donc en cinquante pages, faire le roman de cet homme et de cette destinée, montrer la popularité s'éprenant de ce nom, décrire la bienheureuse entreprise de Suez, l'inauguration du canal en une fête splendide, sous le soleil d'Égypte, devant l'impératrice accourue. Puis, l'espoir du peuple rué vers les guichets du Panama, le rêve néfaste qui amènera les pires catastrophes, les travaux impossibles, le roc qui résiste, les millions absorbés, la fraude cachant, jusqu'au parlement, les échecs qui se succèdent. Enfin les séances vengeresses, les journaux qui dénoncent, le calvaire des assises, la condamnation, la retraite, la mort. Je crois encore qu'il n'y a personne dans les lettres françaises, pour traiter cette odyssee, cet épique fiasco aussi largement que peut le faire M. Zola.

Cette phrase pourrait me dispenser de dire en finissant, que la mauvaise humeur de ces pages se réclame uniquement de la douteuse tenue littéraire de l'incriminé. Fussé-je des quarante — éventualité heureusement absurde — il est probable même que, dans l'espèce, je me croirais un devoir de mansuétude et de justice à remplir : celui de permettre, sinon d'offrir à M. Zola ce dernier triomphe. Il s'est tant humilié et de si bonne grâce, qu'on lui doit bien cette compensation.

CHARLES DELCHEVALERIE.

CHANSONS DE NOVEMBRE ET DE MAI

I.

*Un soir de novembre où la rivière
S'était mirée en des robes plus mièvres,
Les folles filles d'autrefois
En passant m'ont toutes parlé à la fois.*

*Elles sourient et passent — je les mets en fuite? —
Elles ont cueilli, pour leurs cheveux, les marguerites ;
Toutes les marguerites d'autrefois
Avaient embaumé le sentier des bois.*

*Mais parmi les berges où le vent tremble
Les grands flots d'hiver se sont tous enfuis ensemble.*

*Tous les flots verts et bleus, les flots à la dérive
Ont emporté mon âme au fil de l'eau comme un navire.*

II

*Les feuilles des grands platanes
Sont toutes tombées ce matin.
On dirait qu'un vent lointain
Effeuille mon cœur sur la route pâle.*

*La route allongée entre les vieux arbres,
Regarde au loin pour les voir approcher.
— Est-il des coins de mousse et d'arbres
Et des coins d'ombre, sous les clochers ?*

*Vole, vole, mon cœur s'envole !
Comme il est tard ! — frère, dormez-vous ?
Quels voyageurs tout autour de nous
Se hâtent et s'éloignent en départs frivoles.*

*Un enfant a chanté de vieux airs sur la route.
Mais le vent siffle fort et les feuilles s'en vont ;
Le soir dans la rivière, s'en vont, tombent toutes
Et font un petit sillage profond.*

*Les feuilles des platanes et les feuilles des hêtres
Sont toutes tombées : les voici,
Il y avait des fleurs secrètes, —
Nous n'avons pas su les trouver, peut-être
Parmi les bois de ce pays.*

III

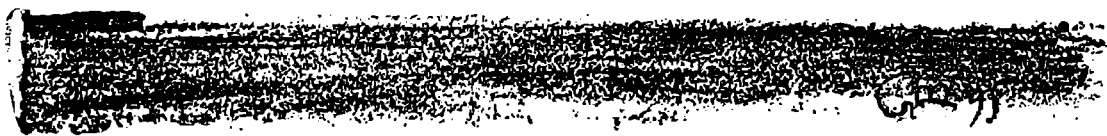
*Il fait grand vent dessus la plaine
Soufflez, le vent — moulins, tournez en tempête,
Et criez, tournez sur vos grands essieux
Criez que l'hiver est descendu des cieux.*

*Les cieux sont brisés et mêlés, ils tombent,
Ils ont rebondi par dessus ma maison.
La bûche au feu siffle et dans les tisons
Voici un ancien amour qui frissonne.*

*Hiver, hiver, déjà de retour !
Feuilles rouges, et roseaux des berges et des tours
Se sont noircis dans le vent qui se lève.
On en fit des jonchées, un jour de fête
— C'était, aux villages où jadis nous passions,
Un jour d'orgues et de grandes processions.*

*Y a-t-il eu des fleurs vraiment ?
— Oui, souviens-toi, nous les trouvions belles :
Aubépine et jasmin blanc,
Nous en cueillions des bouquets dans les haies
Mais je ne sais pas, refleuriront-elles au printemps ?...*

*Hiver qui souffles dans la plaine
Pour toujours, je crois, tu rends furieux,
Les moulins tournoyants qui heurtent les cieux !*



IV

*Au bord de l'eau, dans le tranquille été
Vers la maison qui attend sous les branches
Un ciel de dimanche
Ta vue passer*

*Hêtres noirs au bord des sources
Et pelouses de jeune lin, —
De feuilles arrachées tu frappais mes mains
Et ta bouche.*

*Le soir tremblait dans les eaux
Quand tu dénouas ta chevelure,
La nuit regardait et une à une
Des étoiles ont fleuri les roseaux.*

*Nuit chère, silence, et croire encore !
Un parfum s'éveille au bout du chemin :
C'est l'aubépine d'hier et puis c'est le jasmin,
Et l'odeur de tes cheveux sombres !*

ALBERT GUEQUIER.

ATLI (*)

(PIÈCE EN 3 SCÈNES.)

à MM ALBÉRIC MAGNARD et GUY ROPARTZ
en bon Souvenir.

SCÈNE I.

La flotte victorieuse retourne au pays d'où elle partit à la conquête de terres révélatrices. Sur l'un des navires sont réunis les poètes et les principaux guerriers. Un bateau quelque peu isolé des autres, s'avance morne et solennel : il porte le corps d'Atli-le-Héros.

LES POÈTES chantent tour à tour :

Vole la joie sur la mer,
vole la joie sur la terre
jusqu'au bout du royaume !
O Reine, que tes yeux noirs
qui vinrent illuminer nos âmes pour le départ,
laissent flotter des clartés autour de notre joie,

(*) D'un livre à paraître.

car nous sommes les vainqueurs de la mort
et nous pûmes,
dans les pays que notre audace nous révéla,
conquérir l'or d'un peuple et maîtriser un monde !

Ils sont là tes guerriers cherchant dans les cordages,
les éclairs que tes yeux leur jetaient au passage,
— guerriers farouches qu'un signe de Toi faisait enfants —
Sache tes mots qui jadis pénétrèrent dans leur cœur :
« Allez, le ciel là-bas ne clôture pas la mer.
Le soleil vit et meurt dans les flots qui s'insurgent.
Je devine en la nuit qui m'entoure et m'enserme,
des horizons nouveaux et des villes lumineuses.
Allez ! Dans vos navires, entassez vos cohortes
et le guerrier qu'un jour heureux fera héros,
sera le possesseur que ma chair attendra.
Mon lit sera son lit, mes baisers son butin...
Allez dans vos navires entasser vos cohortes ! »

Et les doux chanteurs de la terre
s'en allèrent aussi sur la mer...
Nous vîmes des rivières sanglantes,
des palais où clamait la terreur des esclaves,
des plaines où s'entassait le silence des vaincus.
Et nous, les doux chanteurs des aurores printanières,
nos corps enveloppés dans les flammes et le sang,
nous sûmes parmi les cris et les fanfares de fête,
jeter un chant d'amour et de pitié ardente.

Nos cœurs ont des décors émouvants et tragiques.
Regardez le navire que nous semblons traîner...
Parais Atli !... O toi, dont les yeux fascinaient
comme les eaux bleues du lac emprisonnant le ciel,

tu vis en des yeux conquérants
 la profondeur d'un rêve !
 Et des vastes fenêtres, arrachant les tentures
 qui cachaient les fureurs souveraines de la mer,
 tu crias aux guerriers heureux et frissonnants :
 — Entendez-vous ? La Reine a parlé comme un dieu.
 Je serai riche, vous serez riches de mille victoires,
 mais je serai, guerriers, le roi de vos courages
 et je dis à la Reine en étendant la main :
 Ton lit sera mon lit, tes baisers mon butin.

Les guerriers exaltés se ruèrent sur les portes
 et sur l'heure, les navires emportèrent leurs cohortes.

Atli chanta :
 Vers les villes merveilleuses que la Reine a rêvées,
 je conduirai vos destinées.
 La nuit, là-bas, n'est plus la nuit qui règne,
 c'est le jour qui éclate et qui nous montrera
 des palais d'or pareils à des soleils immenses.
 Vous aurez tout : plaines, forêts infinies,
 ciel infini qu'au loin la mer seule bornera
 et moi, je reviendrai vers ce pays et ce château
 où des formes blanches paraissent agiter des signaux.
 Et seul, dans la nuit claire propice à mon retour,
 je boirai les baisers qui pleuvront sur mes lèvres.

Atli est mort...
 J'ai vu son sang dans la prairie,
 j'ai vu son sang rougir les fleurs
 et les oiseaux alors ont tu leurs chants légers.
 Ma voix, ma voix mourut avec Atli

car devant la beauté de sa face glorieuse,
immobile et pâle sous ses longs cheveux,
o quel chanteur, eût-il lui-même la voix d'un dieu
pour célébrer la mort stupéfiante et dure,
eût pu chanter devant la foule qui gémissait?

J'ai lacéré ma robe et meurtri ma poitrine
et comme l'enfant parmi les vignes
qui presse le lourd raisin
afin de contempler le jus sacré des grappes,
j'ai levé mes doigts vers le ciel
chauds du sang précieux qu'ils prenaient au héros
et j'ai dit : C'est le sang lustral
que le calice des sacrifices doit recueillir...
Atli, ton sang bouillonne dans le ciboire pieux,
c'est comme ta jeunesse à travers la plaine
qui veut courir, pousser le joyeux cri de vie!...
Dispersons-nous aux carrefours des routes
et sur nos fronts, mettons un peu de sang,
le sang d'Atli, le sang très pur et très vaillant.

Nous chanterons l'orgueil et le mystère des soirs
et le départ vers l'inconnu fascinateur ;

la splendeur du palais et, dominant la foule,
la Reine qui souriait en nous donnant ses yeux ;

les guerriers oublieux des caresses des amantes
qui penchés sur les mâts, restaient silencieux
et regardaient la Reine que la rive emportait ;

les lendemains vibrants noyés de folle lumière
et la mort que narguaient les grands rires d'allégresse.

Nous chanterons l'angoisse des cieux noirs en révolte,
les flots hurleurs fuyant la rive tumultueux ;

la terre qui déployait ses floraisons ardentes
jusqu'aux montagnes perdues au loin dans le soleil.

Nous dirons — o merveille de nos croyances naïves ! —
la très réelle beauté de nos songes qui vécurent :
Fleuves remplis d'azur,
fleuves remplis d'étoiles,
traînant l'éternité des soirs et des matins.
Oisiveté des barques
pavoisées d'écarlate
qui laissaient dans l'eau molle un sillage de pourpre.
Musique insoupçonnée
dont l'ardeur séductive
n'avait pas la fureur d'impérieux buccins.

Villes de charme, de lumière,
d'agate et de beryl,
on aurait pu former d'artificiels liquides
avec les pierres étranges que des bouches parfumées
nous firent connaître avec la douceur de leurs noms.
On aurait pu former des lacs, des lacs de feu
jetant vers le soleil des rayons fabuleux.
Villes de charme, de lumière
bâties au fond des cieux
telles les cités royales que la mort nous promet,
nous tournons vers tes tours, tes palais, tes jardins,
nos yeux extasiés comme un hommage lointain.

Atli est mort...
Fier d'un rêve, il partit

et sur vos fronts, guerriers, il posa l'or conquis
 en des couronnes éblouissantes.
 Vos doigts furent annelés des splendeurs que les femmes
 faisaient briller à leurs mains pâles
 et des étoffes soyeuses couvrirent vos manteaux rudes.

Gardant l'accoutrement primitif du départ,
 Atli, homme seul et vrai, n'adora que son rêve,
 les trésors amassés autour de vos misères
 ne firent pas tressaillir le calme de sa face.

Le cœur d'Atli était comme l'herbe des pelouses,
 accueillante au repos d'un corps majestueux
 et le héros semblait, dans son royaume intime,
 ne voir que la promesse qui parlait à ses yeux.

Promesse bénie, promesse loyale et solennelle !
 — Mon lit sera ton lit, mes baisers ton butin —
 Promesse d'émoi où s'agitaient en ronde aimée
 les voluptés des chairs au soleil de la vie !

*Tous les poètes chantent tournés
 vers le navire qui porte le
 corps d'Atli.*

O vainqueur endormi sous les blancs étendards
 que ton bras emporta jadis avec le glaive !
 Tu luttas pour toi-même
 et donnas chaque jour un peu de vie au rêve...
 O guerrier tout couvert de langes enfantins
 qu'un dieu fit héroïque avec une âme d'oiseau,
 n'étais-tu pas un frère aux célestes jardins
 de nos cœurs qui comprennent le tremblement des
 [feuilles ?

O toi, chantre égaré parmi les chocs de fer,
 qui vécus pour l'amour de la Beauté palpable,
 n'avais-tu pas comme nous l'orgueil de l'irréel ?
 Ta voix, ta voix, Atli, devait chanter le ciel.

Au milieu d'eux surgit Orlof.

ORLOF

Mauvais chanteurs, brisez vos lyres,
 l'épopée est finie et ce navire funèbre
 ramène Atli sanglant sous les blancs étendards.
 La Reine vers qui nos vœux s'élancent comme des
 {coursiers,
 regardera nos faces où rayonne la Victoire.
 La Reine verra mon glaive lourd du sang des vaincus,
 la Reine verra mes yeux qui commandèrent les foules,
 sa main prendra ma main et je serais l'Élu.
 Ecoutez... Que vos lyres se brisent et soient maudites
 si vous chantez Atli dont les exploits sont morts!

*Une ligne immense se dessine
 à l'horizon.*

LES VIGIES *criant*

Terre! Terre!

ORLOF

Ecoutez-moi, chanteurs des immortels combats,
 prêtres des dieux anciens qui surgiront bientôt...
 Célébrez ma Conquête et créez l'auréole
 que ma posture hautaine portera vers la Reine

et l'écho, sur la grève, attentif à vos voix,
dira : Courbez vos fronts devant le guerrier roi !

LES VIGIES

Terre! Terre!
Levez vos boucliers et saluez la terre !

Grand tumulte sur le navire.

UN POÈTE à Orlof

Nous chanterons ce que nos voix voudront chanter,
nous ne sommes pas, Orlof, les esclaves du désir
et nous magnifions les songes grandioses
que dans l'air, librement, nous contemplons vivants !

LES VIGIES

Terre! Terre!

*Les poètes se pressent sur l'avant
du bateau.*

LES POÈTES

Vole la joie sur la mer,
Vole la joie sur la terre
jusqu'au bout du royaume!
O Reine, que tes yeux noirs
qui vinrent illuminer nos âmes pour le départ,
laissent flotter des clartés autour de notre joie
car nous sommes les vainqueurs de la mort
et nous pûmes,

dans les pays que notre audace nous révéla,
conquérir l'or d'un peuple et maîtriser un monde !

*La terre, de plus en plus, devient
visible et l'on découvre la foule
qui pousse de joyeuses et colos-
sales clameurs.*

Liège, 1895.

RICHARD LEDENT.



DIPTYQUE

POSES

I.

*Ton doigt si toujours doux ! cerclé de claire opale
(oh l'ongle rose, vif pétale épanoui !)
que mes yeux suivent en un rêve évanoui,
vient, d'un lent vol frôler mon front de veilles pâles.*

*L'heure est morte. L'huile embaumée éloigne encore
d'un orbe où vit l'âme d'azur de la lumière
l'ombre bleuie, un peu, des choses coutumières,
adoucissant l'éclat chanteur de tes yeux d'or.*

*Et ta voix tombe, tel un son de harpe molle
pour convier mon être aux extases plus sûres...
et le silence est mélodieux de tes paroles...*

*Oh le poème ! qu'on n'écrit en verbes ternes
vibrant dans les sanglots des hautaines luxures —
aux sourires fleuris que ton regard décerne !*

II.

Ces glaces tant de fois belles de ta présence.
ANDRÉ CHÉNIER.

*Un au-delà mystérieux de rives vagues
s'étoile des clartés endormeuses des lampes —
miroirs où meurt un soir de très vieilles estampes
déchiré du scintil froid et clair de tes bagues.*

*C'est l'eau morte où vivait ta beauté — qui sans vagues
reflète l'impudeur de nos poses qui rampent,
l'éploiement des cheveux où nos désirs se trempent —
et mire la folie de nos yeux qui divaguent.*

*C'est le splendide ennui du vide inexorable,
quand ce miroir n'est pas fleuri de ta paresse :
un vide affreux ! heurté de mes yeux misérables —*

*Et, sur les lampes d'or stigmatisant les guivres
auréolant le clair Péché de nos caresses,
j'y contemple sans fin ce mensonge qu'est vivre !*

EMMANUËL DELBOUSQUET.

L'ŒILLET DES DUNES (*)

L'aquarelliste était allé terminer ses malles et rentrait au Kursaal, suivi de sa femme et de sa fille. Il chercha des yeux Madame Van Ormen et vint s'asseoir devant nous, sur le banc que José avait laissé libre ; puis, ayant tiré sa pipe, il se mit à la bourrer lentement, en se tournant à demi vers la mer. Madame Van Ormen achevait sa cigarette, dont le feu, par moments, éclairait sa figure. Je surpris en ses regards une sorte d'hésitation, comme si, placé entre les deux hommes sur lesquels s'était également exercée sa puissance, elle n'eût plus su auquel s'en prendre pour le moment, sans que l'un ou l'autre l'accusât de coquetterie. Elle se tira d'affaire en allant rejoindre sa mère et ses sœurs. Resté seul avec moi, Cornelis, par contenance, fit mine de regarder quelques instants encore la mer ; après quoi, je le vis se lever, remettre sa pipe en poche et, tout en fredonnant la barcarolle de Radoux :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?

manœuvrer pour se rapprocher du groupe des femmes.
— Que m'importait-il de savoir ce qu'il allait dire à

(*) Voir n° d'avril, page 190

Madame Van Ormen et ce qu'elle lui répondrait? Pourquoi, d'un autre côté, m'attardais-je sur ce banc où j'avais l'air d'être en pénitence? Je me levai à mon tour et me dirigeai vers l'escalier. Dès mes premiers pas, Madame Van Ormen quitta sa mère et, venant me prendre par la main : — Maman me fait remarquer qu'elle ne vous a pas été présentée, fit-elle...

— C'eût été à moi à prévenir le désir de Madame Béraud, interrompis-je; mais, ne sachant pas si l'on connaissait mon nom...

Elle se contenta de sourire et, m'amenant devant sa mère et ses sœurs, fit les présentations en bonne et due forme. Très contente ensuite d'avoir pu, sans porter ombrage à Cornelis, me montrer que je restais l'objet de ses attentions, elle me prit pour arbitre dans une discussion qu'elle avait entamée avec l'aquarelliste et José, eux prétendant que des fleurs, dont un gros bouquet déposé sur la table avait attiré leur attention, provenaient d'un jardin abandonné, elle affirmant qu'elles étaient sauvages.

— Toutes les fleurs évidemment ont commencé par l'être, fit José; et vous-même, madame Van Ormen, bien que, depuis, vous soyez devenu une des plus jolies.

— Ah! décidément, vous êtes très poétique, ce soir...

A ce ton détaché, il était évident qu'elle ne tenait guère à une admiration qui s'évaporait en paroles.

— Allons, maman! fit l'aînée des demoiselles Béraud en donnant le signal du départ.

Nous les reconduisîmes jusqu'à leur voiture qui stationnait sur la chaussée aboutissant à la plage et, de là, les ayant vues partir, nous revînmes vers le Kursaal en longeant lentement le bord de la mer.

La nuit était charmante et d'une sérénité qui me portait à un attendrissement sentimental, auquel je compris cependant que la présence de Madame Van Ormen n'était pas étrangère, et la question se dressa devant moi, précise et impérieuse : — Que lui veux-tu ? Aussi bien n'était-ce pas la première fois que je me la posais ; mais, jusqu'ici, j'étais parvenu à l'é luder, les mouvements de nature assez complexe qu'excitait en moi la jeune femme ne s'étant pas encore imposés à mon attention avec la même autorité. M'étais-je donc, à trente-cinq ans, laissé prendre comme un tout jeune homme ? Et, en demeurant dans un cercle d'attraction dont je sentais qu'il me deviendrait bientôt impossible de sortir, voulais-je me faire aimer d'elle ou jouais-je le jeu dangereux de braver mon cœur ?

On parlait autour de moi. Les voix rieuses semblaient rebondir au bruit monotone des flots battant la plage, et, parfois, reconnaissant celle de Madame Van Ormen, un frémissement secouait mes nerfs, tandis que, de mes regards avides, je cherchais la silhouette de la jeune femme pour les y reposer, dans la molle sérénité de la nuit nuptiale. Tantôt, j'étais heureux qu'elle ne fit pas attention à moi ; l'instant d'après, je lui en voulais de me préférer ce Cornelis, ce José, — car c'était avec eux qu'elle bavardait, — me laissant à Madame Leemans et à la femme de l'aquarelliste qui tous deux, d'une voix où je percevais des bâillements réprimés, me faisaient part en brefs épiphonèmes de leurs idées sur Dieu, le ciel, la vie future....

Et pourtant, les entendant, au travers de mes pensées moroses, parler de ces très vieilles idées qui, elles aussi, sont en train de s'en aller avec les autres, mais, somme

toute, grâce auxquelles, — en attendant mieux, — nous ne tuons pas, nous ne volons pas et quelques-uns d'entre nous se font même scrupule de prendre la femme de leur prochain, je formais la résolution de quitter La Panne.

— Dites la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile étend son aile ;
La brise va souffler.

A plein gosier, Cornelis jeta ce couplet au silence qui en frémit, puis ce fut au tour de José, enfin sa voix, de même, s'éleva pour dire la *chanson de Fortunio* :

Si vous croyez que je vais dire....

et doucement les sons montaient, semblant planer un instant pour venir à moi, — à moi seul par dessus la tête des deux autres....

Le lendemain matin, j'étais décidé à partir pour Dunkerque. Je parlai de mon projet pendant le déjeuner et Madame Leemans, me regardant avec quelque hésitation : — Il y a trois ou quatre jours que je me proposais de faire le voyage avec José, me dit-elle ; je l'ai toujours remis par crainte de la fatigue....

— Dis la vérité, maman, interrompit son fils ; parce que tu avais peur de t'ennuyer en ma compagnie.

— José ! José ! murmura Madame Leemans.

— Voulez-vous accepter la mienne, lui demandai-je. Nous reconduirons les Cornelis à la gare d'Adinkerke et, tandis qu'ils s'en retourneront à Bruxelles, nous prendrons le train qui suit, je crois, le leur de quelques minutes.

Bien que j'eusse pris la résolution d'aller à Dunkerque

pour rompre le charme qu'exerçait sur moi Madame Van Ormen, il y avait, dans la proposition que je faisais à Madame Leemans, l'arrière-pensée qu'elle parlerait de notre excursion à la jeune femme qui demanderait à en faire partie. Et c'est ce qui eut lieu, en effet. Elle entra avec les Cornelis et battit des mains, lorsque Madame Leemans lui parla du complot que nous avions formé de l'enlever.

— Au grand art de la peinture à l'eau ! ajouta José.

— Nous aurons ainsi le plaisir de vous conduire à la gare, fit Madame Van Ormen en se tournant vers Cornelis.

— Permettez ! lui répondit l'aquarelliste assez sèchement ; si vous allez à Dunkerque, le plaisir de nous conduire n'est qu'accessoire.

— Là ! s'écria José ; ne voudrait-il pas nous empêcher d'aller à Dunkerque ! Je proteste ! C'est de la tyrannie !

— Je n'empêche rien ; seulement, Je constate.

— Monsieur Cornelis est triste de nous quitter, intervint Madame Leemans ; et, plutôt que de lui chercher querelle, nous devrions le remercier de ses sentiments à notre égard. Pour moi, je regrette sincèrement qu'il ne puisse nous accompagner.

— Nous regrettons tous son départ, reprit Madame Van Ormen ; moi surtout, que vais-je faire lorsque vous ne serez plus là ? continua-t-elle en le regardant avec un sourire où elle mit toute sa caressante puissance de séduction.

Nous embarquâmes les Cornelis. L'aquarelliste et Madame Van Ormen, se serrèrent la main et, à peine le train se fut-il mis en marche, que la jeune femme, délibérément, tourna le dos à la portière où il me parut que

Cornelis s'attardait avec l'intention de la retenir.

En attendant l'arrivée du train que nous devons prendre, on nous fit rentrer dans la salle d'attente que traversèrent bientôt les voyageurs qu'il transportait, le plus grand nombre pour passer par le bureau de la douane, quelques uns seulement parvenus à destination. Parmi ceux-ci, je vis deux dames se rapprocher avec vivacité de Madame Van Ormen.

— Comment, toi ici ? Par quel hasard ? Mais nous arrivons précisément pour te voir...

Oh ! le regard déçu que leur jeta la jeune femme forcée de renoncer à son voyage.

— Mes cousines, fit-elle en nous les présentant ; et, comme on nous appelait pour entrer en wagon, hâtivement elle nous serra la main et je vis deux larmes piquer de points brillants la nacre de ses yeux et, sur eux, s'abaisser soudain ses paupières aux longs cils.

C'est, autour du train, à chaque arrêt, un va et-vient précipité de cornettes blanches, sous lesquelles, rougeaudes ou fanées, on entrevoit des figures de femmes ; ou, sous la casquette ronde à visière plate, des visages de garçon de vingt ans, — pêcheurs qui vont s'engager à Dunkerque ou qui, revenus d'une campagne en mer, visitent de village en village des amis et connaissances ; et, ajoutés à la vue inaccoutumée pour moi de ces personnages, les noms des gares qui me sont inconnus : Ghyvelde, Zuydcote, Rosendael, La Tente-Verte, me donnent la vive impression des lointains voyages, de ces départs pour l'au-delà des océans toujours idéalisés dans l'imagination des gens casaniers et attachés au piquet de leurs occupations sédentaires.

Une gare où les files de wagons se massent sur des écheveaux de voies, avec, par ci par là, des écriteaux qui nous refont toute la géographie des départements du Nord ; du monde qui part, du monde qui arrive et, dans la foule, des employés en sarrau bleu, la casquette plate à broderie d'argent sur des visages à moustaches noires ; peu de bruit, une discipline qui ne hurle ni ne menace : nous sommes au plaisant pays de France.

Nous sortons et, devant nous, une partie de Dunkerque apparaît, — d'un blanc passé au gris, — vastes entrepôts, usines qui fument, ponts, canaux et toits rouges ou bleus au dessus desquels, en légères dentelles noires, se profilent des mâts, des vergues et des cordages.

Nous nous dirigeons vers la ville. Assez petites, en général, et la plupart gardant cet air fermé, caractéristique d'habitudes provinciales, les maisons ont des couleurs ternies par la fumée et la poussière du sol ; on dirait qu'il s'y est déposé à la longue, en couche très légère, une patine bitumineuse donnant à leurs façades un peu de ces teintes dorées qu'ont les bois de manœuvre et les câbles. En des coins, la pierre jaune qui a servi à les construire et à laquelle s'est attachée cette buée grasse, rappelle invinciblement les coques des vieilles barques de pêche. Une odeur de marine, dont l'air est partout imprégné, aide d'ailleurs à la comparaison.

Sur la grand'place, à l'un des angles de laquelle, séparée en deux par le tracé d'une rue, s'élève l'église de St-Eloi, restée temple seulement par sa nef, devenue par sa tour beffroi communal, les magasins, d'apparence très simple, s'ouvrent par d'étroites portes sans seuils de plain pied avec le pavé. Au centre, entre deux réductions de mâts de vaisseaux garnis de vergues et de

cordages, une noire statue, — un Jean Bart, écrasé sous le faix du grand chapeau à plumes Louis XIV, botté, au corps maigre, à la face trop longue, commande un de ces abordages qui lui ont valu d'être là, — si mal d'ailleurs, — coulé en bronze. Cependant, au pied du corsaire figé en une pose qu'ont imitée tous les dessus de pendules, au milieu de ces logis évoquant des images d'antiques et humbles négoces, un tramway met une note moderne de vie moins enfermée.

De la gare, il conduit à la plage de Malo, traversant, après la ville, des fortifications, des ponts-levis et des esplanades qui, brusquement, jettent, dans ce décor embastillé, une gaieté de gazons verdoyants et d'allées d'arbres. Là, au débouché des portes, appuyés contre les barrières qui dominent les fossés, deux petits soldats de la ligne font sentinelle, si peu importuns aux passants et si insoucieux de la manière dont se porte un fusil ! D'autres ont établi un bivac : on les aperçoit vêtus de toile grise, — les armes en faisceaux vers le fond de la plaine — couchés par groupes dans l'herbe que bleuit une brume de soleil ; d'autres encore, de l'artillerie ou du train, conduisent quelque fourgon, en levant, sur l'attelage qui se mutine au passage du tram, leur bras armé du fouet à manche court, à longue lanière.

Une blancheur diffuse, réverbérée du sol sablonneux, de toiles, de murs peints à la chaux, du ciel même et du soleil brillant à travers les matinales vapeurs marines, et, dans cette clarté laiteuse, éclatant, le rouge aux briques des villas, le brun-clair à leurs balcons et à leurs faitages, le bleu aux boiseries et aux baches rayées des boutiques, c'est la première impression que produit Malo à l'arrivée. Et, lorsqu'on s'est promené sur la

digue surplombant presque une plage étroite, en forme d'un fer à cheval, dont l'une des pointes s'arrête sur la gauche à un cap surmonté d'un phare et l'autre, sur la droite, se perd vers Braydunes en des écroulements de sables remués pour des bâtisses prochaines, on se prend à comparer ces constructions, qui, sous l'immensité des cieux, paraissent si petites, à des jouets d'enfants qu'une main a posés là et viendra reprendre quand le jeu aura cessé. Quand on se souvient alors du Dunkerque commerçant et militaire que l'on a traversé, Malo semble une jolie enluminure éphémère en marge d'un livre de caisse ou d'un registre matricule.

Nous nous installons pour dîner sur une terrasse de restaurant élevée, d'où nous voyons la plage à l'heure du bain, en un éloignement suffisant pour que l'ensemble seul nous apparaisse, sans le détail, parfois ridicule, des ossatures et des embonpoints des baigneurs. La mer, aux longues et calmes ondulations sur lesquelles rit le soleil, harmonise leurs teintes pâles avec les cabines rayes blanc et bleu, et sur cette fine et délicate aquarelle qu'encadre l'azur doux du ciel, le regard caressé se repose et mollement entraîne l'esprit en des rêveries d'une tranquille et lénifiante indécision.

Et c'est encore, devant moi, un jeune prêtre, autour duquel, en des attentions respectueuses de son caractère sacré et inquiètes de sa santé peut-être, sa sœur et son beau-frère s'empressent avec des questions tendres, les mêmes mots presque et les mêmes intonations qu'en s'adressant à leurs enfants.

De tout cela, — et des jolis officiers qui, là-bas, passent à cheval sur la plage, un éclair sur chacune de leurs broderies d'or, et des Vingt-huit jours dont je vois,

derrière les sables éboulés, disparaître les files en longue capote bleue, d'où dépassent deux bouts de pantalons rouges et sur laquelle appuie une ligne nette de bois brun et d'acier bruni, — ma songerie se fait très étrangère, très française, tout à fait oubliée de l'enfant gâtée que j'ai laissée ce matin dans la gare d'Adinkerke, le cœur gros et incapable de me dérober les larmes soudaines qu'ont fait monter à ses yeux le dépit et la tristesse.

— Enfant gâtée, simplement. Ce sont les mots qui résument tout ce que Madame Leemans m'a dit encore de la jeune femme; et, comme nous revenons, tandis que le train file à travers les dunes et que je vois fuir des lapins troussant affolés leur petite queue blanche, ou bien, s'essorant brusquement d'un buisson d'argousier, un épervier aux ailes en forme de faux, je sens au cœur une joie, qui n'est pas uniquement, celle de rentrer dans la paisible retraite que j'ai choisie pour mes vacances.

Je l'aperçus avec ses enfants et leur bonne. Le soleil qui se couchait dans une gloire de feux rouges et de légères nuées où se réverbéraient ses rayons d'or, éclairait le groupe dont il prolongeait les ombres sur la plage au loin déserte. C'était la première fois que je la voyais, sans qu'il y eût autour d'elle des personnes qui, par leur présence, excitaient sa vivacité et son amabilité toujours prêtes, et, sur ses traits, une expression, que je ne lui connaissais pas, de réflexion et de gravité, comme, dans sa marche, une lenteur nonchalante et posée, lui donnaient une grâce nouvelle, plus sérieuse,

adorablement en harmonie avec la solennelle poésie de l'heure.

Je crus qu'elle allait se plaindre de n'avoir pu nous suivre, mais il n'en fut rien et, reprenant aussitôt ses habituelles façons de bonne humeur, elle me dit qu'elle avait fait les honneurs de La Panne à ses deux cousines et que, s'étant promenée autant que si elle nous eût accompagnés, elle avait pu se croire en excursion aussi. Comme elle me parlait, je remarquai, dans sa voix, le changement qui m'avait frappé un instant auparavant dans sa personne ; le timbre en était voilé ; en certaines de ses modulations, résonnait une gaîté forcée et le sourire même dont elles étaient accompagnées, n'avait pas cet abandon qui en était le grand charme.

— Et vous, qu'avez-vous fait ? me demanda-t-elle. En même temps, elle s'arrêta, regarda derrière elle vers les lointains de la plage, puis se remit en marche, lentement, faisant mine de m'écouter, mais saisissant la moindre occasion de retourner de quelques pas en arrière pour s'occuper de ses enfants.

— Pardonnez-moi, faisait-elle ; et ses beaux yeux, dont les caresses n'avaient pu perdre ni leur ineffable velouté, ni leurs enveloppantes attirances, se tournaient vers moi, répétant : — Pardon.

Au moment de gravir l'escalier du Kursaal, — et combien de fois, voyant sa lenteur, me demandai-je si nous finirions par y arriver ? — elle regarda vers la route parcourue, sur laquelle le soir avait tiré son rideau d'ombres ; vivement ensuite, elle en monta les degrés, de l'air, auquel je ne pus me tromper, de quelqu'un qui, de guerre lasse, se résoud à faire ce dont il n'a nulle envie.

Durant le souper, où Madame Leemans, très lasse du voyage, déclara qu'elle paraissait pour ne pas nous désobliger, les préoccupations de Madame Van Ormen se dissipèrent et, malgré sa fatigue, Madame Leemans lui ayant conté ce que nous avons vu à Dunkerque, elle s'y intéressa tout à fait, voulut en savoir davantage et, plusieurs fois, me demanda de compléter certains détails. José nous interrompait. Elle lui chercha quelle et voulut qu'à son tour il lui fit un récit de notre voyage. Il se mettait debout pour lui obéir, caricaturant un conférencier qui cherche son exorde dans son verre d'eau sucrée, lorsque, trouant de ses appels nasillards l'épaisseur du silence nocturne, un cornet de bicyclette retentit sur la plage.

— Les voilà seulement ! s'écria Madame Van Ormen qui se leva de table, courut à la fenêtre et, en manière d'explication, nous dit qu'elle les avait vus partir au commencement de l'après-midi.

— Les ! Les ! Qui *les* ? lui demanda José, se précipitant drôlement à sa suite.

Bientôt, penché derrière elle, il nous renseigna, sa mère et moi, en ces termes sur ce qu'il entrevoyait et devinait dans l'obscurité de la plage.

— Une lanterne ! Deux lanternes ! — sur l'une, — c'est à dire sur l'une des bicyclettes, un Monsieur... Mais c'est Monsieur Verneuil : je le reconnais à son chapeau de paille. — Il se penche devant l'autre lanterne. Celle-là, c'est Mademoiselle Verneuil : je la reconnais... à son frère. Elle a quelque chose à sa roue, pas la lanterne, pas Mademoiselle Verneuil, — la bicyclette. — Tiens ! Elle me regarde.

Il envoya du bout des doigts un baiser dans l'ombre.

— Bon ! fit-il ; je me suis trompé d'adresse : c'est lui qui me regardait.

— José ! José ! interrompit sa mère. Allons ! viens te rasseoir.

— Maman, c'est si intéressant ! Ah voici qu'ils remontent sur leurs machines.... Déjà ? *Tû ! tû ! Go ahead....* — Ce fut un rêve !....

Il revint s'asseoir en baissant la tête d'un air éploré, tandis que Madame Van Ormen s'attardait à la fenêtre, où je la voyais se pencher, se pencher, et que, de très loin maintenant, les appels nasillards des cornets trouaient l'opaque silence de la nuit.

Elle revint enfin prendre sa place à table et, Madame Leemans lui ayant demandé ce qu'elle trouvait de si intéressant à regarder des cyclistes, — j'affectais de me désintéresser de la question et roulais une cigarette avec une attention soutenue, — elle répondit en riant qu'elle l'ignorait, qu'elle aurait bien voulu savoir monter à bicyclette, que son mari seulement ne voulait pas lui permettre de prendre des leçons.

— Apprenez sans qu'il le sache ! fit José.

— Justement, j'y pensais, reprit-elle.

— Et Monsieur Verneuil se fera un plaisir de vous servir de maître, ajoutai-je en me levant pour passer sous la verandah et, de là, bientôt, sur la plage où je m'éloignai dans l'ombre....

Ce Verneuil, un des habitants de l'une des cinq ou six villas bâties sur les dunes, était un beau garçon de vingt-cinq ans que l'on apercevait de loin en loin, entièrement étranger à la colonie bourgeoise de La Panne, qu'il paraissait tenir en parfait dédain, et sur lequel Madame Van Ormen brûlait sans doute d'exercer la puissance

de ses charmes. Il était probable que, durant cette après-midi, en la rencontrant sur la plage, il lui avait adressé quelque regard où elle avait pu lire son admiration pour elle et que, pour lui montrer qu'elle n'y avait pas été insensible, elle eût désiré le revoir à son retour et lui marquer la même attention. Cette occasion lui ayant manqué, il s'en était présenté une autre qu'elle avait saisie avec empressement et dont elle pouvait croire que le jeune homme lui-même l'avait fait naître. — *Enfant gâtée, soit !* Mais j'avais bien eu tort, décidément, de prendre pour moi seul ce sourire qui passait de l'un à l'autre, de Cornelis à Monsieur Verneuil, de Monsieur Verneuil à qui rencontrerait ensuite cette enfant gâtée enragée de plaire quand même, toujours et à tous...

Il est tard, je suis las et j'ai sommeil. Je reviens vers la maison où logent les commensaux du Kursaal. En approchant, à l'une des fenêtres ouvertes de l'étage, je reconnais, à l'aspect caractéristique de jeune écolier que lui donnent son chapeau marin en paille blanche et le collet de son caban relevé jusqu'aux oreilles, Madame Van Ormen accoudée des deux bras à l'appui et penchée au dehors.

— Eh bien, que faites-vous là ? Vous rêvez aux étoiles ?

— J'écoute, me répond-elle de sa voix qu'elle rend sérieuse ; mais, devinant dans l'ombre où m'apparaît là blancheur de son visage, la caresse de son regard et celle de son sourire, auxquelles elle n'est point parvenue à imposer la même contrainte : — Vous écoutez ? lui dis-je incrédule.

— J'écoute le bruit de la mer ; c'est comme une charmante mélodie qui vous berce...

Elle n'est là, je l'en soupçonne, que pour guetter l'habitant des villas. Je l'interromps et, presque durement : — Vrai ! vous feriez mieux d'aller dormir.

— Je ne sais pas dormir d'aussi bonne heure.

— Les remords, peut-être !...

Puis, apercevant, dans les chambres des Leemans, de la lumière aux fentes des volets : — Bonsoir, ajoutai-je, et dormez bien.

Je pousse la porte et je l'entends, d'un ton très sérieuse cette fois, me souhaiter un bonsoir où, selon l'accentuation flamande, toute sa voix appuie sur la première syllabe.

Il y a dans les dunes, là-bas, une petite fleur blanche teintée de mauve qui m'a souri et dont le parfum frais et sauvage m'est monté à la tête. Et qu'y puis-je si tous ont droit à ce parfum et à ce sourire ? La petite fleur des dunes n'a pas été créée pour me plaire à moi seul !

ALFRED LAVACHERY.

LANGUEUR D'AVRIL

*La vie a déchiré sa robe de recluse,
et tend son ventre et rit aux bouches amoureuses,
et sa chair que l'hiver maquillait de céruse
rayonne et se raidit en mamelles séveuses ;*

*gouge adorable de pitié qui ne refuse
son ventre ni ses seins au lépreux las d'errer,
il s'élève de sa rumeur ample et confuse
un désir d'être bon et d'être pardonné.*

*Dans le soir qu'une flûte au loin mourante effleure
s'éloigne vers l'espoir le vol tiède des heures ;
les lilas s'agrippant aux songes maladifs*

*enguirlandent d'oubli l'automne amer des livres ;
et muet de langueur on écoute revivre
l'âme des arbres morts dans les jardins pensifs.*

SOIR AU CLAVECIN

*Votre main alanguie erre à fleur de clavier,
l'or assoupi s'éveille aux topazes des bagues,
et la musique lente et vieillotte enrubanne
maints songes miens ; vôtres aussi, ne l'oubliez.*

*La cire agonisante ourle les chandeliers,
vous chantez à sous-voix, je vous parle à voix basse :
si nous buvions un doigt de crème des Barbades,
m'amie ; et dans le même dé, si vous vouliez ?*

*Votre bouche à ravir se crispe d'une moue
pour ce que l'annulaire en piquant une mouche
sur votre gorge, entre les seins put dévier.*

*Vous défaillez dans la caresse des ténèbres
et sous l'aveu d'amour qui s'attarde à vos lèvres ;
et le lied s'alangore et meurt sur le clavier.*

LA VAINÉ RÉVOLTE

*Si le soir lourd de ton passé, si le soir tombe
sur ton âme, sur ton amour et sur ta foi,
jette l'anneau d'or vert qui s'enlace à ton doigt,
l'anneau d'espoir, à l'océan d'ombre qui monte.*

*Sur les jours de jadis que ton songe prolonge
tu penches ta jeunesse et tu doutes qu'il soit
dans l'inconnu quelqu'un d'éternel dont la voix
de tristesse attendrie à ta plainte réponde.*

*Egoutte, note à note, alors, aux cieus déserts
les puérités de ta flûte, des airs
aigus qui sembleront rire de ta révolte.*

*Et, pourtant, ne vaut-il pas mieux rester muet,
attendre que le vent monotone d'automne
éparpille le peu de cendre que tu es ?*

CHARLES GUÉRIN.

TÉNÈBRES.

Oh ! soyons-nous dans ce silence nostalgique

*nos yeux sont clos à l'ensanglantement magique
des couchants rutilants... Oh ! c'est si bon la nuit !
ne rien faire... se taire... et bercer son ennui
au rythme agonisant de lointaines musiques
qui sanglotent la mort sous des azurs mystiques. ,
Penser aux choses en allées, à des couleurs
fanées, aux aimés morts... Oh ! les relents de fleurs
enivrantes étrangement et exotiques...*

Oh ! soyons-nous dans les ténèbres balsamiques —

*Les rideaux retroussés crevassent leurs grands pans,
avec des coqs sur leurs ergots, avec des paons
faisant la roue, avec l'éclair roux et tragique
des coutelas, et d'une lune fantastique,
brodés d'or vif sur les grands pans de velours noir.*

*Avec la nuit, quelqu'une est revenue s'asseoir
sur un siège haut, en une pose hiératique
devant moi. Et ses yeux d'azur mélancolique
luisent seuls dans la nuit. Son corps est ruisselant
de pierreries — et nu. Dans le lent soir dolent,
aux chevrotants bémols d'un clavecin antique
pleut sur mon pauvre esprit, las, l'oubli léthargique*

Oh ! soyons-nous dans le silence et la nuit. Oh ! —

*Voici qu'autour de tes cheveux l'or d'un halo
s'aurole. Telles sont les Vierges gothiques
des vieux maitres naïfs...*

*Oh ! tes yeux magnétiques,
phares ! soudainement ont transpercé la Nuit !*

Et aussitôt la chambre resplendit et bruit...

*Les rideaux retroussés crevassent leurs grands pans,
avec des coqs sur leurs ergots, avec des paons
faisant la roue, avec l'éclair roux et tragique
des coutelas, et d'une lune fantastique,
brodés d'or vif sur les grands pans de velours noir...
Ors bruisellants ! coqs ! paons ! éclairs ! Oh ! dans le
[soir.*

Quel éblouissement de clartés symphoniques !

*Les phares de ses yeux, jadis mélancoliques,
me dardent dans la nuit. — Ton corps est ruisselant
de pierreries ! et nu. — Dans le lent soir dolent*

*astre ! ton corps flambant de gemmes prismatiques
est un soleil aubal !*

*Des rythmes harmoniques
oh ! des clameurs ! des cris ! stridents des clavecins
tintinabulent, loin.*

*Oh ! et tes seins ! tes seins !
cloutés de diamants et vêtus d'or magique
me regardent aussi dans la ténèbre épique...*

*Et je suis dans la nuit... Oh ! c'est si bon la nuit !
ne rien faire... se taire... et bercer son ennui
au rythme agonisant de lointaine musique...*

Oh ! soyons-nous dans le silence nostalgique...

H. VANDEPUTTE.



COLLECTION DU « RÉVEIL »

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Troisième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. **2,00**

1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoires.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. Fr. **3,00**

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleurs.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**

VIENNENT DE PARAÎTRE :

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3,50**

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. **3.00**

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. **2.00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.	GAND :	M. Kats, rue courte du Jour.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.	LIÈGE :	Grusé, rue du Pont d'Ile.
—	Doliger, Galeries de la Reine.	MALINES :	Héymans, rue du Bruul.
—	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	PARIS :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.	MUNICH :	Littauer, Odeonsplatz.
—	Hoste, rue des Champs.		

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MAI 1895

- Charles Delchevalerie . *Un cas Littéraire*
Albert Guequier. *Chansons de Novembre et de Mai*
Richard Ledent . . . *Atli.*
Emmanuel Delbousquet *Diptyque*
Alfred Lavachery . . . *L'Œillet des Dunes*
Charles Guérin . . . *Sonnets*
H. Van de Putte. . . *Ténèbres*





Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
48 ou 60 pages.*

Secrétaire de la Rédaction : ALBERT GUEQUIER (FRÉDÉRIC FRICHE).
Comité de Rédaction : ALBERT ANNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, PAUL GÉRARDY, EDMOND
GLESNER, ALBERT GUEQUIER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETER-
LINCK, HENRI MAUDEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, MAURICE
DES OMBIAUX, EDMOND RASSENFOSSE, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE
RICHELLE, GRÉGOIRE LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES
VAN LERBERGHE, EMILE VERHAEREN.

Rédaction, Rue de la Roue, 5, Bruxelles.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

LE NUMÉRO : 250 centimes.

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{re} ANNEE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires) Prix majoré en raison de la rareté du volume	» 12 00
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	» 6 00
IV ^e ANNÉE, 1894, un volume in-8° grand-médian de 520 pages	» 6 00
L'année 1895 formera deux volumes in-8° de 300 pages chacun.	

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*





LE JARDIN D'ACCLIMATATION

L'Art est ce qui crée le symbole de l'être de sorte qu'il manifeste la religion de l'homme libre.

Libre examen du vrai, libre élection du beau, sont des expressions de valeur purement humaine dont personne ne peut discuter ni contrôler l'usage.

On a vu d'ardents revendicateurs de liberté refuser cette liberté à d'autres lorsqu'ils pensèrent avoir fondé le monde immuable de leurs désirs.

Pourquoi dire : « on a vu » comme si c'était un fait exceptionnel. On le voit tous les jours et c'est un phénomène apparemment nécessaire dans l'ordre politique où ceux qui sont arrivés à la plateforme se retournent contre ceux qui voudraient y monter. Nos sociétés sont construites en forme de pyramide avec des fauteuils au sommet. Il suffit ici de deux ou trois hommes fatigués ou de mauvaise humeur pour barrer tout le passage.

Il est étrange qu'à l'instant où presque tout le monde est mécontent de ces sortes de constructions, des artistes tentent de parquer leurs semblables dans un enclos et de mettre les créateurs d'œuvres de rêve en société avec des lois et avec des juges; à les entendre le bourreau ne serait pas de trop.

Je les trouve peu généreux et partant peu respectueux de la beauté qui n'a pas besoin qu'on la défende, qui assurément se détourne de la lutte réelle et de ses injures et de ses blessures. La beauté peut resplendir du seul amour de quelques hommes, et en admettant qu'ils soient ces hommes-là, si vraiment le désordre est autour d'eux, leur prière muette doit suffire à entretenir des fleurs au jardin du Parnasse. A quoi bon alors ces cris, ces colères et cette garde vilainement civique qui défile, armes chargées, à travers leurs songes, ne différant de l'autre que par ce qu'elle est bien alignée. Ça me rappelle les soirées de ville paisible où nous avons des cartouches plein les poches. Oh! ce service d'ordre qui menace ceux qui vont seuls, cette police pour ramener tous les passants à la grande route et forcer chacun à rentrer à heure fixe chez tout le monde! — Est-ce que vraiment on aurait déjà sonné le couvre feu?

Drôles de gardiens qui mettent l'éteignoir sur la flamme pour la « conserver », et comme ils ont hérité du mal ambiant, du mal qui fait qu'on s'arrête et qu'on se range, pour laisser passer quoi? les autorités?... et la gendarmerie en pantalons d'été?...

Je viens de lire une petite revue où l'on parle d'orthodoxie avec respect et où l'on voit des jeunes reprocher à un autre jeune d'avoir parlé « d'azur blond. » N'ont-ils jamais vu le ciel des côtes flamandes?

Voilà de bons élèves d'une détestable école. Allons-

nous voir arriver maintenant, une génération d'éplucheurs de phrases et de ramasseurs de mégots, descendants inattendus de ceux qui chassaient au néologisme dans *la Belgique* de Lemonnier?...

Je sais une maison où ces gardes-champêtres furent très peu reçus, même naguère ; on en sortait de temps en temps pour les rosser et littérairement ils en sont morts.

Aujourd'hui !... C'est bizarre ! on n'hérite pourtant pas de ceux qu'on a tués publiquement.

Dans cette maison nous avons eu bien des joies et je crois que ça venait de l'air pur et du soleil qu'on y laissait entrer par toutes les fenêtres. Les jours de fête, jours du Seigneur que chacun adorait à sa guise, on y faisait de délicieuses communions. Cette maison n'avait pas l'air d'une église. Elle donnait sur un beau jardin où les prosateurs très humbles ne s'aventuraient qu'avec des craintes religieuses.

C'était le fameux jardin du Parnasse. J'ai su depuis qu'il était d'acclimatation.

Vous savez ce que c'est qu'un jardin d'acclimatation ; c'est un jardin où il y a des cages d'où l'on voit la nature à travers une grille.

Or, de mon temps, si j'ai bonne mémoire, toutes les cages étaient ouvertes et les animaux sortis et comme les hommes que j'y voyais s'occupaient surtout à soigner les fleurs, j'avais cru que c'était un très ancien jardin où les cages étaient restées d'autrefois mais où les expériences d'acclimatation étaient abandonnées pour toujours.

HENRY MAUBEL.

UNE STATUE

Un bloc de bronze où son nom luit sur une plaque.

*Ventre riche, mâchoire ardente et menton gourd
Haine et orgueil murant son gros front lourd
Et poing énorme à fendre en deux toutes attaques.*

*Le carrefour solennisé de palais froids,
D'où ses regards têtus et violents encore
Scrutent quels feux d'éveil bougent dans telle aurore,
Comme sa volonté se carre en angles droits.*

*Il fut celui de l'heure et des hasards bizarres,
Mais textuel, sitôt qu'il tint la force en mains
Et qu'il put étouffer dans hier le lendemain
Déjà sonore et plein de cassantes fanfares.*

*Sa colère fit loi durant ces jours bâtés
Où toutes voix montaient vers ses panégyriques,
Où son rêve d'état strict et géométrique
Tranquillisait l'aboi plautif des lâchetés.*

*Il se sentait la force étroite et qui déprime,
Tantôt sournois, tantôt cruel et contempteur,
Et quand il se dressait de toute sa hauteur
Il n'arrivait jamais qu'au niveau d'un grand crime.*

*Massif devant la vie il l'obstrua, depuis
Qu'il s'imposa sauveur des rois et de lui-même
Et qu'il utilisa la peur et l'affre blême
En des complots naïfs qu'il étranglait, la nuit.*

*Si bien qu'il apparaît sur la place publique
Féroce et rancunier, autoritaire et fort,
Et défendant encor d'un geste hyperbolique
Son piédestal bâti comme son coffre-fort.*

EMILE VERHAEREN.



FERMEL (1)

A travers l'entrebaillement d'une porte, la vision douloureuse d'une jeune femme pâle mourant sur un grabat, voilà tous mes souvenirs maternels. La voix de ma mère, cette voix qui bruit jusqu'à la mort dans le cœur comme la voix de l'océan dans la conque, je ne m'en souviens point ; sa main ne m'a jamais caressé et les marâtres volontés qui n'allumèrent point devant moi le fanal d'espérance, me privèrent aussi du nid de tendresse où les autres se réfugient quand tout les abandonne. Ma vie, sans mère et sans Dieu, a été une convulsion dans le noir.

Du naufrage que fut mon enfance, j'ai pourtant saisi une fragileé pave qui s'effrite elle-même peu à peu et que je tremble de voir s'anéantir. C'est l'image de mon aieule, une femme de haute stature, aux tournures d'homme. Elle se rendait chaque matin dans un pensionnat pour cirer les bottines et expédier la grosse besogne des cuisines. Lorsqu'on s'aperçut qu'elle commençait à se mouvoir avec peine, on la remercia en lui poussant cinq francs dans la main. Restée seule avec mon père en qui elle n'avait point trouvé d'affection,

(1) D'un roman.

elle comprit qu'on ne lui pardonnerait plus le peu de pain qu'elle mangeait et se mit à mendier. Voilà maintenant que je revois la grande vieille, allant de porte en porte, appuyée sur un bâton, traînant une jambe, un jupon bleu finement rayé de noir et déteint relevé sur les épaules puissantes et droites, la tête couverte d'un mouchoir clair encadrant sa figure noyée de tristesse où saignaient ses yeux de misère... Je ne voyais jamais de regards d'amour que dans ces pauvres bons yeux rongés; cette bouche affaissée sous le poids des humiliantes sollicitations, seule, me disait de douces paroles et le cruauté froide de mon père m'arracha cette chère mendiante dont la tendresse m'eût sauvé peut-être.

Un matin, le garde-champêtre apporta chez nous un papier qui parut faire grand plaisir à mon père; le jour suivant, je le vis s'entretenir plusieurs fois longuement avec notre voisin; c'était un homme qui possédait une légère charrette et un mauvais cheval dont il tirait de quoi vivre. Deux fois par semaine, il se rendait de nuit à Tongres, petite ville distante de quelques lieues où se tenait un important marché de bestiaux. Les marchands de porcs, fort nombreux dans la localité, ne disposant point d'autre moyen de transport, lui confiaient leur marchandise. Mon père lui exposait sans doute une question gênante, car il faisait force gestes, et l'autre remuait la tête par petits coups affirmatifs en l'écoutant. Le lendemain, grand'mère ne sortit point; elle resta près du feu, muette, m'attira souvent près d'elle et promena ses regards pleins de larmes sur la maisonnée; les grains usés de son rosaire glissaient plus lents entre ses longs doigts de mourante. La nuit, vers deux heures, je fus réveillé par un bruit inaccoutumé; grand'mère qui couchait comme moi sous le toit, n'était plus dans

son lit. Je regardai au dehors par la lucarne : une charrette stationnait devant notre porte. Je sentis instinctivement qu'il se passait des événements extraordinaires et je descendis sans m'habiller. Le souvenir des choses de cette nuit me brûle encore les yeux : grand'mère était assise à table, son mouchoir sur la tête, son jupon relevé sur les épaules comme quand elle allait mendier ; elle buvait une tasse de café pendant que mon père debout à côté du voisin parlait d'un ton de voix moins rogue que d'habitude ; chacun des hommes tenait en main un verre rempli de genièvre. On n'entendait rien au dehors et les paroles du maître de la maison avaient une résonnance étrange. La chère vieille, horriblement pâle, se leva sans un mot et, d'un pas saccadé, lent et tragique qui me rend le frisson, se dirigea vers la porte, suivie des deux hommes. Ils la hissèrent sur la charrette où ses grandes proportions lui donnèrent soudain, dans l'obscurité, l'apparence fantastique d'une statue de pierre que des bandits descellaient pour la faire tomber.

— Asseyez-vous dans le fond, vous serez mieux, dit mon père.

— Mais ne gênez pas trop votre compagnon, ajouta le messenger.

Il voulait parler d'un porc gras couché dans le véhicule.

— Il fait assez frisquet, observa-t-il ; vous n'auriez pas un peu de paille, pour jeter sur le dos de l'animal ?

J'avais les pieds mis sur la pierre, mais je ne m'apercevais pas du froid. Je sentis une grosse douleur me monter à la gorge et je ne pus retenir un cri :

— Grand'mère !

Mon père se retourna plein de colère, tel qu'un homme

surpris au milieu d'une mauvaise action, et lança vers moi un coup de pied qui ne m'atteignit point. Je regagnai le grenier en sanglottant et me remis à la lucarne d'où je vis la charrette s'éloigner, cahotant la pauvre aïeule qui tremblait à côté de l'animal endormi dans la paille chaude. Une navrance indicible noyait mon cœur d'enfant ; il me sembla qu'on m'arrachait violemment de la poitrine une chose qui s'en allait là-bas dans la nuit et que je ne retrouverais plus. Jusqu'au matin, je pleurai à chaudes larmes en appelant grand'mère. J'ai appris depuis qu'elle s'éteignit quelques mois après à l'hospice où elle s'était laissé conduire avec une muette résignation aux pires douleurs.

J'apprécie aujourd'hui combien je fus heureux de ne point comprendre alors l'abominable forfait de ces heures ; mon père m'eût causé une insurmontable horreur. Dans les années qui suivirent, il ne s'occupa de moi que lorsque je pouvais aider à ses commodités. Il ne m'envoya jamais à l'école. L'après-midi, pendant qu'il dormait sa sieste dans l'arrière-salle où était son lit, j'étais contraint de garder la première pièce, blotti dans un coin, sans mouvement, et ces heures de solitude me plongeaient dans des tristesses qui faisaient jaillir des larmes de mes yeux. A moins pourtaient qu'un charitable rayon de soleil, se glissant dans la chambre, ne vînt tendre son échelle de lumière à mon âme qui ne demandait qu'à s'évader vers le ciel bleu, ou que je ne prisse plaisir à regarder, derrière la cotonnette à carreaux rouges et blancs des rideaux, l'or pulvérisé de l'astre.

Tout à coup, la porte de l'entrevent s'ouvrait et j'apercevais la face congestionnée de mon père ; ses yeux bleus qui ne s'arrêtaient jamais sur moi, avaient des

froideurs d'acier ; sa peau lisse tirée sur sa face sauguine, ses lèvres minces, ses mouvements lents d'homme fort lui donnaient l'extérieur d'un cynique bourreau ; je m'esquivais sans bruit, heureux d'être dans la rue où je séjournais jusqu'au soir et où ma vie commençait à ressembler un peu à celle des enfants de mon âge ; cependant la laideur physique dont j'étais affligé, ma pauvreté, le pitoyable esseulement où je me sentais, ma timidité excessive et une grande bonté naturelle me constituaient souvent le souffre-douleur de mes compagnons et me procuraient souvent une peine quand leur espiègle irréflexion trouvait un plaisir.

Je rentrais à la tombée de la nuit et, le plus souvent sans souper, je grimpais en hâte dans ma pauvre mansarde où je me tenais d'abord bien coi, éprouvant au départ de mon père le frissonnement de joie qui salue, dans le cœur de la femme et des enfants, le retour du père aimé. Alors, il m'arrivait souvent de me lever dans mon lit, de passer la tête au dehors par la lucarne du toit et de rester ainsi longtemps, lors des belles nuits d'étoiles, songeant dans la fraîcheur. A ce moment, les autres enfants s'assoupissaient douillettement sur les genoux des pères et des mères, mais, ma volupté, pour être triste, n'était pas moins intense que la leur. Le village dormait. Par delà les habitations, les collines du Limbourg méridional arrondissaient leurs faites blanchies de lune qui paraissaient des lacs tranquilles de clarté blonde. Plus près, dans la vallée noire où se perdaient les maisons et les vergers, j'entendais couler la rivière que j'avais toujours cru sans voix, je percevais le murmure de la moindre brise, et le sifflement d'un train passant à plusieurs lieues me bouleversait soudain comme l'appel angoissé d'un désespéré qui se noyait très loin.

Les arbres voisins, dans l'ombre ténue, se rapprochaient, conversaient sans gestes brusques et requerraient mes sympathies. D'ailleurs, cette revanche de l'âme des choses pendant le repos de l'homme m'intéressait plus que la vie même que je soupçonnais plus hostile.

Une de ces nuit me retraça avec toute son âcreté la scène douloureuse. Tout à coup, j'aperçus descendant la rue, la charrette du voisin qui se rendait à Tongres. Il me sembla que grand'mère était encore là, cahotée à côté du porc gras. Mes yeux fiévreux et pleins de larmes se mirent à percer les ténèbres pour suivre le véhicule qui s'y enfonça graduellement et disparut. Durant quelques instants, le roulement arriva à mon oreille, s'étouffant dans les verdure, se ravivant aux éclaircies. Puis, mon imagination surexcitée me montra grand'mère, la grande, vieille et bonne mendicante, dans son jupon relevé sur les épaules qui, à l'horizon, me faisait un signe... Je tendis les bras vers elle en disant son nom... Le passage subit d'un chat courant l'amourette m'effraya.

Pendant ces heures nocturnes, je fus souvent intrigué par une lumière que j'apercevais à travers la vitre supérieure d'une fenêtre dont le reste était soigneusement obscurci. Cette fenêtre donnait jour sur le jardin à un estaminet tenu par une forte femme rouge, sans enfant, dont le mari était pudleur dans une usine des bords de la Meuse. Une fois, je la vis s'éteindre tout à coup, et, pendant que j'observais si elle n'allait pas se rallumer, j'entendis la clef de mon père dans la serrure et je me couchai précipitamment. La persistance de cette lampe solitaire et tardive agaçait ma songerie comme la présence d'un intrus à une fête intime; entre les branches des pommiers, elle me blessait. Ne l'assi-

milai-je point à quelque méchante étoile que ses bonnes sœurs du ciel avaient précipitée à terre ?

C'était bien une étoile des plus malfaisantes de mon ciel que j'avais découverte.

Un soir, plusieurs détonations successives me firent tressauter dans mon lit... La rareté d'un pareil bruit ne pouvait manquer de mettre les gens en émoi ; dans la rue, des groupes passèrent qui parlaient haut de sang, de mort, d'assassins. Cela dura longtemps et je n'entendis pas rentrer mon père qui, pensai-je, s'attardait à cause de l'incident. Le vent qui secouait violemment la maisonnette, la pluie qui cinglait la lucarne m'empêchèrent de satisfaire ma curiosité ; finalement, je m'endormis. Chose étrange ! à mon réveil, en pleine lumière, il me parut que la foule n'avait point quitté la rue, qu'elle s'y était massée ; une rumeur de colère montait jusqu'à moi et la porte du rez-de-chaussée était ébranlée plus que la veille. Je courus à la trappe et je regardai. Mon père se tenait devant l'entrée, armé du couperet et criait :

— Le premier qui entre est mort !

Du dehors, les voix hurlaient :

— Enfoncez l'huche ! Enfoncez l'huche !

Je tremblais de frayeur, mes dents claquaient. Cette scène horrible que je ne m'expliquais point me remuait comme un cauchemar et m'ôtait la faculté de prononcer le moindre mot.

Soudain, d'un bond, un gendarme sauta par derrière au cou de mon père en saisissant la hache d'une main, il le renversa d'un coup au milieu de la salle ; sa tête sonna contre la pierre. Un second policier, entré de même que le premier par la fenêtre de la chambre à coucher, vint à la rescousse. Le monde fit irruption

dans la demeure. Mon père, maintenu à terre par les jambes, par les cheveux, n'avait plus rien d'humain : l'écume aux lèvres, les yeux en feu, il rugissait, tel un fauve. Toutes les figures étaient empreintes de colère, des menaces se croisaient : A mort l'assassin ! Echarpez-le !....

Je le vis emmener, ligotté entre les deux gendarmes et suivi par la foule dont les huées et les vociférations le fouettaient comme un vent de tempête. Un homme du village lui lança un coup de pied dans les reins.

C'était mon père qui avait tué à coups de revolver sa maîtresse, la femme de l'estaminet à la mystérieuse lumière.

HUB. STIERNET.



LE PÈLERIN

*Bon pèlerin, chanteur des Chansons Eternelles,
 Au murmure des flots berçant mes joyeux rêves,
 Devers la mer fleurie de blanches caravelles
 Je chemine, foulant l'or infini des grèves
 Où vient mourir la vague, en les jonchant de conques
 Dont la courbe s'irise et rit en feux vermeils.
 Et je chante, — toujours, — ta chevelure blonde,
 Et tes grands yeux rêveurs paillétés de soleil,
 Tes doigts gemmés, aux simples gestes de prière,
 Et tous les songes bleus que nous fimes jadis,
 Les soirs d'extase, au temps des candeurs éphémères,
 Quand nous forgions l'espoir de calmes paradis
 Où pour rendre à jamais nos âmes impollues
 Nous aurions respiré tous les lys du chemin,
 Où, pour me consoler de douleurs ingénues,
 Tu couvrirais mon front de l'ombre de tes mains.
 — Sur la crête des flots qu'allume le soleil
 Je suis le vol léger des oiseaux et des barques,
 Et mon âme, avec eux à nouveau qui s'embarque,
 Cingle vers la magie de l'horizon vermeil...
 — On m'a dit cependant qu'il est là-bas une île
 Où les jours sont plus clairs et les couchants plus
 [beaux,*

*Où la splendeur des nuits s'emplit d'astres nouveaux...
 Mais le voyage est long, et nos corps sont fragiles !...
 Crois-tu que nous saurions, forts d'un espoir si haut,
 Meurtrir nos mains d'enfants à hâler des cordages,
 Nos doigts accoutumés au frôlement des pages
 Sous la lampe entourant nos têtes d'un halo,
 Nos doigts accoutumés au contact blanc, sonore,
 Des claviers redisant tous nos songes heureux,
 Mes mains ne sachant d'autre mer que tes cheveux,
 Et tes mains, que des flots de fleurs venant d'éclorre ?...
 — Mais l'espoir chante en nous ! Si nous devons* [souffrir

*Mille maux inconnus de nos âmes, sans trêve,
 Partons en souriant pour cette île de rêve,
 Ne dussions-nous la voir, enfin, que pour mourir !
 L'ineffable bonheur de pouvoir vivre un songe,
 Lorsque pendant des mois votre âme en a vécu !
 Le But atteint enfin ! La joie d'avoir vaincu
 La chair triste, et ses lâchetés et ses mensonges !...
 — Nos cœurs se sont baignés en des soirs triomphaux
 Et des matins d'une blancheur surnaturelle ;
 Mais nous contemplerons des aurores plus belles !
 — Vois cette barque proche, inclinée sur les flots :
 Agite en blancs appels ton mouchoir vers sa voile,
 Et cinglons vers le pays bleu de nos espoirs,
 Et préluons, joyeux, à des chants dans le soir,
 Sous le regard ami des tremblantes étoiles !*

De « l'île Enchantée. »

RODRIGUE SÉRASQUIER.

CHANSONS D'HIVER

I

*J'aime le bourdon des rouets frêles
le soir auprès des tapisseries,
quand les doigts las emmêlent entre elles
oiselles et roses de féeries.*

*J'aime ouïr les contes des fileuses
radotant aux grésils des chandelles
les histoires d'amour fabuleuses
de dames et de pages fidèles.*

*Au ronflement des rouets fragiles
les bouches au quenottes cassées
marmonnent à l'heure de vigiles
leurs vieillottes chansons cadencées.*

*C'est l'aventure de Loys le page
qui mourut d'amour fol pour sa belle
recevant une fleur en message, —
ou celle de Jehan et d'Isabelle.*

*Les lèvres ont des contes sans nombre ;
l'heure coule de songes frôlée
et si la porte s'ouvre dans l'ombre
les mains s'arrêtent ensorcelées....*

*Car chacune des frêles fileuses
croit entendre venir (comme au conte)
avec la fleur d'amour fabuleuse
aux doigts, quelque page ou quelque conte.*

*Qui s'agenouillera devant elle
pour déposer sur ses mains flétries
le baiser (toujours jeune et fidèle)
de l'amoureux tardif des féeries.*

II

*Quand reviendra le beau Prince Avril
en habits d'aubépines, ma douce,
dites-lui que je suis mort et qu'il
remporte ses couronnes de mousse.*

*Dites-lui qu'il aille vers ailleurs,
vider son sac de fleurs mi-fermées,
que les morts n'ont pas besoin de fleurs...
dites-lui cela ma douce aimée.*

*Sous un sapin de neige couvert
pend mon squelette fleuri de neige :
si l'on me donnait tes habits verts
et roses, Avril, ah ! qu'en ferais-je ?*

*Mais, Prince Avril, qu'est-ce que tu veux ?
Tu peux remporter tes fleurs de joie :
tu n'auras pas ma douce aux cheveux,
ma douce aux cheveux tissés de soie....*

*Car elle est fidèle à nos serments
d'amour surannés sous la ramée
(n'est-ce pas ma mie ?) et sûrement
(n'est-ce pas ma douce mie aimée ?)*

*Sous les sapins vous viendrez baiser
les fines mains blanches et jolies
de mon squelette fleurdelisé
Qui se berce, berce ! à ces folies....*

TRISTAN KLINGSOR



BALLADES.

I.

— « O Maladie, ma vieille hôtesse... — Quoi ? mon bel oiseau, mon aigle. — Oui, dans son aire, les ailes croulées, ton aigle, il les a dans sa tête à présent ses beaux vols, il les a sous sa fièvre maintenant ses vols anciens. — Ah mon bel oiseau, du temps de tes vols le bleu que tu cherchais, l'as-tu toujours atteint ? — Aigle, m'être brûlé les serres à la foudre. — Tes ailes ? — Ailes foudroyées. — Mon bel oiseau, depuis tes ailes croulées, le manque-t-elle l'Azur, dis-moi, ta pensée ? — N'importe, c'est un œuf si petit que ma tête. Mon vol perçait l'orage. L'orage couve ma tête. Oh son panier de cuivre, oh ses treillis d'éclairs. Que c'est lourd et brûlant. Sais-tu que la coquille de ma tête se fend... — Ta pensée, bel oiseau, ta pensée fend les airs. » — A s'y tendre, à s'y tendre, oh qu'ils doivent le *gagner* ce ciel ceux de l'enfer !

II.

— Synthétic Clown-Clown, hip, hip, tournez ! —
« Six pirouettes bleu blanc blanc bleu, voilà le Ciel !
six pirouettes bleu vert vert bleu, voilà la Mer ! six

pirouettes vert jaune jaune vert, c'est le Désert ! six pirouettes or jaune jaune or, c'est le Soleil ! » — Bravo, bravo, un p'tit bravo, messieurs. Analytic Clown-Clown, à vous, tournez ! — « Soit. Messieurs, décomposons, suivez-moi bien : Violet, deux pirouettes, Indigo, trois pirouettes, Bleu, cinq pirouettes, Vert, deux pirouettes, Jaune, trois pirouettes, Orangé, cinq pirouettes, Rouge, dix pirouettes. Total : trente pirouettes. Attention, Messieurs ! — guignez l'arc de Noé... Deux trois cinq deux trois cinq dix, rrrrrran ! » — Cessez ! Analytic, cessez ! assez ! Il va se rompre... Dieu !.. Ah ! — Synthétic se tord, puis dans la sciure du cirque inscrit d'un doigt profond cette sombre épitaphe :

CI-GIT
ANALYTIC
ce clown qu'on disait sage
— très fol !
et mort de rage
de n'avoir pu tourner dans un orage.

III.

Je me pense, je pense bien, — je pense Dieu, je pense mieux. Je fais des heureux.

Mon torse enveloppé dans un draper à grands dessins, or mat sur or. Fond de ciel rose et or, fresque d'aurore où des loins d'arabesque — incarnadins. Fort beau décor. Ma main gauche gantée et l'autre tient un gant ; à mes pieds des anges tout petits et nus : je pense... on m'adore. Passe-t-il un passant ? à cet inconnu je jette mon gant, — un ange s'évapore.

« L'ami ! ma place un peu, — je veux bien être heu-

reux, je passerai, attends. L'ami, prends ma place, — attends, voici le gant. » — Je passe tout heureux... « Hé, l'ami le gant ? » — L'ami il a mis le gant dans sa poche ! — « Gueux ! » Et puis... et puis vers les cieux, mes anges le portent tout heureux !

A te penser, mon Dieu, que j'ai donc fait d'heureux ! mais à te presser de te révéler à moi faquin, faquin — les belles volées !

Je veux me noyer aux fontaines proches. — Non, non, l'ami dieu, — vraiment Si Tu Es, — tu serais trop heureux ! Tiens ! je te nierai.

... ah ah, je n' sais plus.

Beau décor encore. Ma main droite nue, l'autre tient un gant ; à mes pieds des anges tout petits et nus : je pense... on m'adore. Passe-t-il un passant ? je jette mon gant... Il passe un passant ! je jette mon gant à cet Inconnu. Il a mis, le gueux ! ma raison dans sa poche, — je vais me noyer aux fontaines proches.

IV.

Deuil sourd. Le roi est mort. — *Fanfare. Vive le roi !* — Pas encore?... Entre temps, quoi pas ? Triboulet roi. — « Amis, venez fleurir la fraîche violette dont la Mort a posé deux lianes sur ces tempes vertes » — Allons, Triboulet. — « Non, venez rire, amis, des lauriers flétris que le Sort a mis sur cette rose tête. » — Ah ! c'est bon de rire. Bravo Triboulet. — Mais le peuple en chœur : « Mais ce roi qui meurt avait une réputation parfaite... » — Et parmi, ce rat de bibliothèque : « Nous en ferons de la bonne histoire, 3 fr. 50, de ce roi mort. » — Et, toutes les femmes : « Dans nos

mémoires, qu'il ait ce front de violettes. » — Enfin, nos banquiers : « Sur *nos* monnaies, qu'il ait, qu'il ait ce front lauré, nous nous en foutons, que la hausse l'approuve, nous le promettons. » — De la tombe au pavois, toi, jeune roi, frétille. — De dire entre nous brutes : « Il a le vice en tête », va, cela n'est rien auprès de nos gros malins qui te cèlent ce qui suit — nous le cachant moins : « Déjà, sous les lauriers fanés de ses ancêtres, les sentez-vous régner, à couleur que veux-tu, ces mines mauvaises bêtes, du cramoyi : je t'ordonne ou tu meurs, jusqu'à ce glacé : dis-moi donc, mon esclave, le prix que tu l'estimes, *ton sort* que je dédaigne ?... » — « Gueulons, gueulons. derrière nos fanfarons ! » — Mais le roi des fous : « Peuple, on se crie le Maître à chaque nouveau règne. Bavardages. Vous les trouverez, en vérité, « les tempes de violettes », de ce petit dernier. Mes chers bons lâches, allons, autour de moi ; écoutez-bien ma voix — je la veux fort basse : Parions que, plus tard, toutes nos mémoires feront reverdir pour lui plus d'un laurier. » — Le peuple grondait, — quand le fou des rois se mit à chanter : « Nous vous connaissons, bon peuple ! vous en ferez, n'est-ce pas, des saucissons, s'il veut bouger ce gosse couronné ! » — Tout le peuple riait, — et le fou des rois se mit à chanter : « C'est la royauté pour l'éternité ! »

De la tombe au pavois, Reine-mère de geindre : « Pauvre petit sans gloire, que de craintes pour toi ! » — Mais le roi des fous tirant son brocart : « Madame, soyez patiente, la gloire, ça vous tombe quand on n'y pense pas. C'est moi qui vous le dis, le mioche en aura ». — « Taisez-vous, vieux fou ». — « Madame,

soyez patiente, votre fils mourra. La gloire, ça vous tombe comme ça, sur la tombe ». — « Fou, tais-toi ». — « Au surplus, je veux dire deux mots pour lui à certains rats de bibliothèque de mes amis. Service éternel. De père en fils, Madame, les rats, ça déterre ». — « Fou ! ça ronge aussi... » — « Fort bien dit, ma Reine, dix-mille ans de ça, nous sommes tous logés à la même enseigne ».

V

J'ai rêvé vraiment :

Entreprendre d'abattre à coups de mâchoire d'âne cette ironie, ma mie, — là, éternelle aux plis de ta bouchette....

Rêvé vraiment.

— Mais, *pour de bon* :

Saisir ma hachette, et faire la récolte de toutes tes dents, de leur grand rire à ma révolte !

Puis les enfouir dans la cave tes dents, — dans un tonneau noir enfouir ton grand rire...

— Jeter là des étouppes, une torche, et m'enfuir !

Pour de bon.

VI

La passion fut si grande du vent pour leurs voiles — que mes navires sombrent.

Bel exemple !

De vouloir être *des* navires, — la Forêt d'un seul bond se jette sur la mer.

Alors quoi ?

— L'orage, l'orage, tu veux changer d'esclave ?

Bah !

VII

Je suis le bellâtre du sentiment, — « un peu plus qu'une bête » véritablement, quand, ivre à flamber mes cheveux au firmament, à rouler, que je gueule, mon front dans les étoiles, je familiarise avec le réverbère que, chatouille! je viole à califourchon. — O étoiles si pâles que je bave en pleurant quand je me dis poète au bras du cipal...

Mais que dire de moi sinon : « Dieu m'a fait ».

Mais que dire de moi !...

« Du haut du ciel Shakespeare me tendra-t-il sa lyre ! Shakespeare est « muet », c'est bien, je le volerai ».

Malgré « le noir de l'ongle » de vrai sentiment, le noir de l'ongle à peine (encore, moi, je *les* ronge) — *ne sommes-nous pas plusieurs à ce jeu, mes enfants ?*

PAUL FORT.

SAPHO

Pour Frédéric Friche.

*Elle allait dans la floraison blanche des lis...
Les aèdes, les orateurs, les philosophes,
Par les chemins bordés de cytises fleuris,
Admiraient la magie ardente de sa strophe.*

*Laissant s'épandre la clarté de ses cheveux,
Elle écoutait monter la rumeur des louanges...
Son corps s'allanguissait en des poses étranges
Et ses lèvres clamaient des mots harmonieux.*

*Dans un envolement de gammes et de prisme,
La mer vaste scandait le chant de son lyrisme,
Le soleil allumait son rêve dans ses yeux.*

*Alors ivre de gloire et d'amours éperdues,
Mettant à nu son torse et ses reins merveilleux,
Affollée, elle se dressait les mains tendues.*

* * *

*« Vous qui venez le front couronné d'hyacinthes,
Femmes faites de grâce et de subtilité ;
Vous m'avez enseigné la langueur des étreintes
Et vos yeux m'ont chanté leur hymne de clarté.*

*Par les bois qu'emplissaient des bruissements de palmes,
 Vous m'avez révélé des rythmes éclatants
 Et vos voix lentes ont bercé mes heures calmes
 Et mes rêves ont pris l'essor à leurs accents.*

*O Calice ! O Thargelia ! mes sœurs perverses !
 Viennent les voluptés prodigues qui nous versent
 L'oubli profond et les désirs inexprimés.*

*La Joie, amante des amantes, qu'elle vienne
 Qu'elle caresse nos yeux clos, nos corps pamés,
 Pour les charmer aux sons des flûtes phrygiennes.*

Août 1894

CIRCÉ

Pour Ernest Dupont

*Les parfums distillaient leurs puissantes ivresses
 Dans son palais d'onyx veiné d'azur changeant,
 Perdue en ses cheveux profonds, l'enchanteresse
 Laisse s'épandre la merveille de son chant.*

*Elle tissait... Serti de couleurs éclatantes
 L'ouvrage déroulait ses plis harmonieux
 Et ceux d'Argos, et ceux d'Ithaque et d'Agrigente
 Voulurent s'éperdre en la gloire de ses yeux.*

*Et la déesse les reçut en sa demeure.
 Lentement défilait le cortège des Heures
 Et le soleil menait sa robe de pourpris.*

*Eux, charmés, ils fixaient les grands yeux impudiques
Et plus calme, dans un affollement de lis,
S'envolait la chanson charmeuse et fatidique.*

*Or voici le Héros que prédisait Mercure, —
Il vient, armé du glaive implacable et vengeur.
... Et déroulant pour lui sa longue chevelure
Elle affronte le téméraire voyageur.*

*La farine et le miel mêlés au vin de Pramne
Sont prêts et verseront l'oubli dans son cerveau,
Et l'ivresse mystérieuse des pavots
Le jetteront dans les bras de la courtisane.*

*O Chimère !.. Bardé de gloire et casque d'or,
Il vient beau comme Achille et plus grand que Stentor,
Et repoussant les bras suppliants d'Euryloque.*

*Ayant au cœur la joie étrange de l'Amant,
Le glaive en main, il s'avança très lentement
Vers la déesse aux yeux ensorceleurs et glauques.*

* * *

*Alors elle tendit vers lui ses lèvres pâles,
Elle entoura son cou de ses bras lumineux,
Elle le conduisit vers un trône d'opale
Et le vainqueur put regarder en ses grands yeux.*

*Il y vit une mer chantante, il vit des voiles
D'azur appareillant pour les ports enchantés,
Et tous les rayons d'or et toutes les étoiles
En ses vagues berçaient leurs magiques clartés.*

*Il vit l'essaim joyeux et subtil des caresses,
Il perçut vaguement des hymnes d'allégresse.
Le roi d'Ithaque regardait toujours les yeux.*

*Il avait rejeté ses armes et son glaive. —
Et s'éperdant en l'océan mystérieux,
Il vit le vol ardent et coloré des Rêves.*

5 Juillet 1894

HÉLIOGABALE

*Offrant la nudité de leur torse viril,
Éphèbes glorieux des superbes cohortes,
Ils dormaient d'un sommeil étrange et puéril,
Avec du rêve au fond de leurs prunelles mortes.*

*Les éphèbes dormaient, impeccablement beaux,
Sous les yeux de la mort implacable et jalouse.
— Comme des fleurs de jais sur un voile d'épouse,
Dans le ciel éclatant sont passés les corbeaux.*

*Et drapé dans sa robe immense et lumineuse,
Il regardait la phalange victorieuse
Qui lançait vers le ciel ses boucliers très lourds.*

*Et dans la plaine, les joueuses de cymbales,
Dansant au roulement continu des tambours,
Chantaient le jeune Imperator, Héliogabale.*

* * *

*L'adolescent aux lèvres rouges, aux mains blanches,
Frémissements encor de désirs et d'essor,
Cheminaut, secouant au rythme de ses hanches
Les voluptés de ses merveilleux cheveux d'or.*

*Il chantait d'une voix pleine de frénésie :
« Il me faut la chanson ardente de l'Eyeil,
Le rire harmonieux des éphèbes d'Asie
Et l'éblouissement des rayons de soleil.*

*Et mon corps aspire aux luxures inconnues !...
Attelez à mon char des courtisanes nues
Pour que leur nudité flagelle mon désir. »*

*Et son regard suivait sur le miroir des dalles
Les fuyants reflets des perles et des saphyrs
Qui s'agrippaient à ses éclatantes sandales.*

* * *

*Or le soleil occidental s'en est allé
Dans sa gloire d'époux divin et magnifique.
L'éphèbe impérial sous le ciel étoilé
Chante un épithalame à la lune magique.*

*Et de son lit où s'étiolent de grands lis,
Sous le regard des esclaves assyriennes
Qui brûlent de l'encens dans des vases fleuris
De rubis merveilleux et de perles anciennes,*

*Il écoutait, pareils aux plaintes de la mer,
Monter des bruits de mort parmi des heurts de fer,
Et son corps se dressa comme pour la tribune.*

*Alors on vit ses yeux marqués de fard vermeil,
Ses yeux où s'accrochaient des rayons de soleil,
Qui souriaient encore aux Noces de la Lune.*

Novembre 1893.

VALMY BAYSSE



LA PESTE A BERGAME.

Le Vieux-Bergame était bâti au sommet d'une montagne peu élevée, entouré de murs et de portes, et le Nouveau-Bergame là-bas au pied de la montagne, était ouvert à tous les vents.

Un jour la peste se déclara là-bas, dans la ville nouvelle et s'étendit effroyablement; il mourut une multitude d'hommes et les autres se sauvèrent à travers la plaine vers les quatre horizons. — Et les bourgeois du Vieux-Bergame incendièrent la ville abandonnée pour purifier l'air, mais ce fut en vain. On commençait aussi à mourir là-haut chez eux, d'abord un par jour, puis cinq, puis dix, à la fin vingt, et quand ce fut l'apogée, encore beaucoup plus.

Et eux, ils ne pouvaient pas se sauver, comme avaient fait ceux de la ville neuve.

Car il en était parmi eux qui essayèrent; mais ils menèrent la vie d'un animal traqué, se cachant en des fossés et des cavernes, en des forêts et des champs verdoyants. Bientôt les paysans, dans les demeures desquels les premiers fuyards avaient apporté la peste, lapidèrent tout étranger qu'ils rencontraient et ils les chassaient de leur territoire et les abattaient sans grâce ni miséricorde comme des chiens enragés, par légitime défense, ainsi qu'ils le pensaient.

Les gens du Vieux-Bergame devaient demeurer où ils étaient et de jour en jour la chaleur augmentait et de

jour en jour l'effroyable maladie devenait plus âpre et plus avide à la proie. La terreur grandit jusqu'à la folie et tout ce qu'il y avait eu d'ordre et d'autorité, il semblait que la terre l'eut englouti pour mettre à la place tout ce qu'il y a de pire.

Dès l'origine, quand la peste commença, fraternellement, les gens s'étaient associés pour veiller au bon et prompt enfouissement des cadavres ; ils avaient eu soin de faire allumer chaque jour sur les places et les marchés de grands bûchers, afin que la saine fumée se répandît à travers la ville. On avait distribué aux pauvres des genévriers et du vinaigre ; et surtout, jour et nuit les habitants visitaient les églises, seuls et par processions, chaque jour ils s'en furent devant Dieu avec leurs prières, et chaque soir quand le soleil s'en allait au repos, les cloches de toutes les églises, de leurs cent gueules balancées avaient crié leur plainte au ciel. Et l'on avait ordonné des jeûnes, et les reliques, chaque jour, étaient exposées sur les autels.

Un jour enfin, comme ils ne savaient plus que faire, au son des trompes et des trompettes, du haut du balcon de la maison du conseil, ils avaient proclamé la Sainte-Vierge podestat, ou bourgmestre de la ville, pour maintenant et toute l'éternité !

Mais tout cela ne servait à rien ; il n'y avait rien qui aidât.

Et quand le peuple comprit cela et peu-à-peu s'affermait dans la croyance que le ciel ne voulait ou ne pouvait pas aider, non seulement on laissa pendre les mains, disant : Advienne maintenant ce que voudra, mais, c'était comme si le péché, secrète et rampante maladie, se changeait tout à coup en une méchante et rageuse peste publique, qui, la main dans la main avec

l'épidémie corporelle, tendit à assassiner l'âme comme l'autre les corps, tant incroyables étaient leurs actes, si monstrueuses leurs aberrations. L'air était saturé de blasphèmes et d'impiété, de rauques cris de débauche et de hurlements de buveurs et la plus sauvage nuit ne cache pas plus de luxure que de tels jours.

« Nous voulons manger aujourd'hui, car demain nous devons mourir. »

C'était comme si là-dessus ils avaient écrit des notes et qu'on les eût jouées sur des instruments variés en un immense concert d'enfer. Oui, si tous les péchés n'avaient été inventés depuis longtemps on les eût inventés ici, car il n'y avait pas de chemin que n'eussent pris ces égarés. Les vices les plus contre nature florissaient parmi eux et même tels péchés rares comme la nécromancie, la sorcellerie, l'évocation du diable y étaient communs ; car il y en avait beaucoup qui attendaient des puissances infernales cette protection que le ciel ne leur voulait pas accorder.

Tout ce qui s'appelle amour du prochain ou compassion avait disparu des esprits ; chaque n'avait de pensées que pour soi-même. On regardait le malade comme l'ennemi commun ; et quand il arrivait à un malheureux de tomber dans la rue, épuisé par la première fièvre de la peste, il n'y avait aucune porte qui s'ouvrit à lui, mais on le forçait à coups de lance ou de pierres à se traîner hors du chemin de ceux qui étaient encore sains.

Et de jour en jour la peste augmentait, le soleil brûlait au-dessus de la ville, pas une goutte de pluie ne tombait, aucun nuage ne se remuait, et les cadavres qui pourrissaient dans les maisons, et les cadavres qui n'étaient pas bien enterrés exhalaient une puanteur qui se mêlait à l'air immobile des rues et attirait des nuées

de corbeaux et de corneilles, en sorte que les murailles et les toits en étaient noirs. Et tout autour, sur le mur d'enceinte de la ville, il y avait, solitaires, d'étranges, de grands oiseaux d'autres pays, de bien loin, avec des becs avides de proie et des serres crispées dans l'attente ; et ils étaient là qui regardaient en bas, avec leurs yeux tranquilles, avides, comme s'ils attendaient que la ville se changeât en une seule, grande fosse à charognes.

Il y avait juste onze semaines que la peste avait commencé, lorsque le veilleur de la tour et d'autres gens habitant des lieux élevés, virent un étrange cortège qui de la plaine se recourbait vers les ruelles de la Ville-Nouvelle entre les pierres noircies de fumée et les monceaux de cendre noire. Une multitude ! Certes bien six cents ou plus, hommes et femmes, vieux et jeunes et ils avaient de grandes croix noires parmi eux et de larges bannières, rouges comme du feu et du sang, au-dessus d'eux. Ils chantent en avançant et des lamentations désespérées s'élevaient dans l'air tranquille et tiède.

Brunes, grises, noires leurs vêtements, mais tous ils portent un signe rouge sur la poitrine. Comme ils approchent on voit que c'est une croix. Car ils approchent toujours. Ils se pressent dans le chemin raide qu'entoure de paix une antique muraille, vers la vieille ville. C'est une houle de visages pâles ; ils portent des lanières en main, une pluie de feu est peinte sur leurs lanières rouges, et dans la poussée au-dessus d'eux se balançaient les croix noires.

De la foule serrée s'élève une senteur de sueur, de cendre, de poussière des chemins et de vieil encens. Ils ne chantent plus, il ne parlent pas non plus — rien

que le trépigement. comme d'un troupeau, de leurs pieds nus.

Un visage après l'autre plonge dans l'ombre de la porte sous la tour, pour revenir au jour de l'autre côté, les cils à demi-clos et comme effrayé de la lumière.

Les chants alors reprennent : un miserere ; ils serrent plus fort les lanières et marchent plus fermes, comme au son d'un chant de guerre.

Ils ont l'air de sortir d'une ville affamée, leurs joues sont creuses, leurs os saillent, leurs lèvres sont exsangues et sous les yeux ils ont des cercles noirs.

Ceux de Bergame sont accourus et les contemplent avec étonnement et effroi. Des visages rouges de débauchés regardent ces faces pâles ; des regards paresseux, alanguis de luxure se baissent devant ces yeux aigus, étincelants ; des railleurs de blasphèmes restent bouche bée devant ces hymnes.

Et à toutes leurs lanières colle du sang.

D'étranges impressions assaillirent le peuple en face de ces gens.

Mais cela ne dura guère et l'émotion fut vite secouée : quelques-uns avaient reconnu parmi les porteurs de croix un cordonnier à moitié fou de Brescia et sur le champ, à cause de lui, toute la troupe parut ridicule. Pourtant, c'était quelque chose de neuf, une distraction dans le quotidien, et lorsque les étrangers s'avancèrent vers la cathédrale on marcha derrière eux comme on aurait suivi une bande de saltimbanques, ou un ours apprivoisé.

Mais pendant qu'on avançait en se poussant, des colères se levaient, on se sentait si vain et si vide en face de la solennité de ces gens et l'on comprenait fort bien que ces cordonniers et tailleurs étaient venus

pour convertir, pour prier et prononcer les paroles qu'on ne voulait pas entendre. Il y avait là deux maigres philosophes à cheveux gris qui avaient érigé l'impiété en système. Avec toute la méchanceté de leur cœur ils excitaient la foule surchauffée, si bien qu'à chaque pas qu'on faisait vers l'église elle devenait plus menaçante, les accès de colère se faisaient plus sauvages; encore un peu et les mains se seraient levées sur ces tailleurs de lanières étrangers. Mais, à peine à cent pas de l'église voilà qu'une taverne s'ouvrit et toute une bande de buveurs s'en élançèrent, l'un sur le dos de l'autre et ils se mirent en tête de la procession et la menèrent en chantant et en hurlant avec des grimaces railleuses et risibles, à l'exception d'un seul qui montait en faisant la roue les degrés couverts d'herbe de l'escalier de l'église. On en rit, et ainsi tous parvinrent en paix jusque dans le sanctuaire.

Il semblait étrange de se retrouver encore une fois ici, de marcher à travers les grands espaces froids dans cet air encore plein de la buée de jadis et de la senteur des cierges de cire, — sur les vieilles dalles affaissées avec leurs ornements à demi effacés et les blanches inscriptions qui avaient si souvent exaspéré la pensée. Et tandis que, fâché un peu et curieux aussi, l'œil se laissait gagner au repos de la pénombre douce sous la voûte, ou se reposait sur la diversité effacée d'ors poussiéreux et de couleurs enfumées, ou encore se perdait parmi l'ombre des recoins de l'autel, une sorte de véhémence naissait qu'on ne pouvait retenir.

Pendant ce temps ceux de la taverne menaient leur débauche là-haut près du maître-autel et un grand et robuste boucher parmi eux, un jeune homme, avait pris un tablier blanc et se l'était attaché au cou en

sorte qu'il pendait comme un manteau sur son dos ; et ainsi, avec des paroles sauvages et bouffonnes, pleines d'impudeur et de blasphème, il disait la messe ; et un petit vieux ventru, léger et agile quoique gros, avec une figure comme une citrouille séchée, servait la messe et répondait en les termes les plus immondes qu'on pût s'imaginer, et il s'agenouillait, il faisait des révérences, tournait le dos à l'autel et sonnait de la cloche comme d'une sonnette de fou et autour de lui il traçait des cercles avec l'encensoir ; et le reste des ivrognes étaient étendus de toute leur longueur sur les marches et hurlaient de rire et poussaient des hoquets d'ivresse.

Et toute l'église riait et se moquait des étrangers et leur criait de bien remarquer, pour s'en instruire, le cas qu'on faisait de leur bondieu à Vieux-Bergame. Car ce n'était pas qu'on cherchât querelle à Dieu, si on se réjouissait de ce cortège ; mais, et cela faisait la joie de tous, chaque blasphème devait être une épine dans le cœur de ces saints.

Les saints se tenaient au milieu de la nef et gémissaient de douleur, leurs cœurs bouillonnaient de haine et de désir de vengeance, et des yeux et des mains ils suppliaient Dieu qu'il se vengeât des insultes dont on l'accablait en sa propre demeure ; car ils voulaient bien périr avec ces présomptueux, si seulement il plaisait à Dieu de montrer sa puissance, avec volupté ils se laisseraient écraser en son honneur si seulement il lui plaisait de triompher, si la terreur, le désespoir et le repentir venu trop tard devaient arracher des cris à toutes ces lèvres impies.

Et ils entonnèrent un Miserere dont chaque note retentit comme un appel vers cette pluie de soufre qui tomba sur Sodome, vers cette puissance qu'avait Sam-

son, quand il renversa la colonne dans la maison des Philistins. Ils suppliaient par des chants et des paroles, ils découvraient leurs épaules et suppliaient de leurs lanières. Ils étaient là, agenouillés, rang à rang, nus jusqu'à la ceinture et brandissaient les cordes nouées de dards sur leurs dos sanglants. Sauvages, rageurs, ils frappaient et le sang dégouttait des lanières sifflantes. Chaque coup était un sacrifice à Dieu. Que ne pouvaient-ils frapper plus fort ! Que ne pouvaient-ils à ses yeux ici, se déchirer en mille lambeaux sanglants. Ce corps avec lequel ils avaient péché contre les commandements, il devait être puni, martyrisé, anéanti afin que Dieu vît combien ils haïssaient leurs péchés, afin qu'il vît qu'ils devenaient des chiens pour lui plaire — moins que des chiens sans volonté, la plus vile vermine qui mange la poussière sous ses semelles. Et coup sur coup ils frappaient jusqu'à ce que les bras leur tombassent contractés en des crampes. Ils étaient là couchés, rang à rang, avec des yeux étincelants de folie, avec de l'écume à la bouche, le sang décollant le long de leur chair.

Et ceux qui contemplaient ceci sentirent tout-à-coup battre leurs cœurs ; ils remarquaient que des rougeurs montaient à leurs joues et que la respiration leur devenait difficile. C'était comme si quelque chose de froid se tendait sous la peau de leur crâne, leurs genoux faiblissaient. Car ceci les saisissait : il y avait en leurs cervelles un petit grain de folie qui comprit cette folie.

Se sentir l'esclave de la divinité puissante, dure, s'abaisser jusqu'à s'étendre à ses pieds, être sa propriété, non pas en calme piété, non pas dans la quiétude de tranquilles prières, mais furieusement, dans l'ivresse de l'abaissement, dans le sang et les hurle-

ments, sous les luisantes lanières humides : cela, ils étaient capable de le comprendre, et même le boucher se tut, et les philosophes édentés baissaient leurs têtes grises devant les yeux qui regardaient.

Et le silence se fit complètement dans l'église, seule, une rumeur légère parcourait la foule.

Un des étrangers alors se leva, un jeune moine, et parla. Il était pâle comme un linceul, ses yeux noirs luisaient comme des charbons qui vont s'éteindre et les traits sombres, durcis par la douleur autour de la bouche, semblaient taillés dans le bois avec un couteau et ne ressemblaient pas à des plis dans une figure humaine.

En prière, il levait vers le ciel ses mains minces et malades et les manches du froc noir glissaient le long de ses maigres bras blancs.

Alors il parla.

Il parla de l'enfer, de ce qu'il est infini, comme le ciel est infini ; du solitaire monde de douleur que chaque damné doit remplir de ses souffrances et de ses cris ; il y a là des mers de soufre, des champs de scorpions, des flammes qui vous entourent comme un manteau et de tranquilles flammes durcies qui s'enfoncent comme des lances et des vrilles qu'on retourne dans une plaie.

Le silence règnait, sans souffle ils écoutaient ses paroles ; car il parlait comme s'il avait vu de ses propres yeux, et ils se demandaient : N'est-ce pas un des damnés envoyé vers nous de l'infernal abîme pour rendre témoignage devant nous ?

Alors il prêcha longtemps de la loi et de la sévérité de la loi, et que chaque parole en doit être observée, car tout manquement dont les pécheurs se rendront coupables leur sera compté jusqu'à la dernière once. « Mais Christ est mort pour nos péchés, dites-vous, nous ne

sommes plus soumis à la loi. Mais moi je vous dis que l'enfer ne sera pas frustré d'un seul d'entre vous, et pas une dent de fer des tortionnaires roues de la gehenne ne passera à côté de votre chair. Vous comptez sur la croix du Golgotha, venez, venez, venez et contemplez-là! Je vous mènerai à ses pieds.

C'était un vendredi, comme vous savez, quand ils l'ont poussé hors de leurs portes et lui ont mis le bout le plus lourd d'une croix sur les épaules et l'ont forcé à la porter sur une colline infertile devant la ville; et ils l'accompagnèrent en foule et leurs pas firent s'élever la poussière en sorte qu'un nuage rouge semblait entourer le lieu. Et ils lui ont arraché ses habits et l'ont dénudé comme les gens de justice devant tous les regards dénudent un criminel afin que tous puissent voir la chair qui sera livrée à la torture. Et ils le jetèrent sur la croix, ils l'étendirent et enfoncèrent un clou de fer dans chacune de ses mains se débattant, et un clou à travers ses pieds croisés, avec des massues ils enfoncèrent les clous dans sa tête. Et ils élevèrent la croix dans un trou creusé en terre mais elle ne voulait pas rester debout et droit et ils la poussèrent par-ci, par-là et enfoncèrent des coins et des cales tout autour et ceux qui faisaient cela baissèrent la visière de leur chapeau, afin que le sang de ses mains ne dégouttât pas dans leurs yeux. Et lui là-haut regardait les soldats qui jouaient aux dés sa vêtue déchirée, et toute la foule hurlante pour laquelle il souffrait afin qu'elle fût sauvée. Et dans toute la foule il n'y avait pas un œil compatissant. Et ceux d'en-bas le regardaient de nouveau qui pendait là-haut, souffrant et épuisé et ils virent la planche au-dessus de sa tête, où il était écrit : Roi des Juifs, et ils le raillaient et lui crièrent :

« Toi qui démolis le temple et le reconstruis en trois jours, aide-toi maintenant toi-même ; si tu es le fils de Dieu, descends donc de cette croix ».

Alors le fils unique de Dieu ressentit la colère en son esprit et ils vit qu'elles n'étaient pas dignes du salut ces foules qui remplissent la terre, et il arracha ses pieds de l'emprise du clou, et ses poings se crispèrent autour des clous de ses mains et tandis que les bras de la croix se tendirent comme un arc, il en arracha les clous ; et il sauta sur le sol, saisit son vêtement dont les dés roulerent sur la pente du Golgotha et il s'en revêtit avec la colère d'un roi et s'éleva vers le ciel. Et la croix était vide, et le grand œuvre de la réconciliation ne fut jamais accompli. Il n'y a pas de médiateur entre nous et Dieu ; aucun Jésus n'est mort pour nous sur la croix, aucun Jésus n'est mort pour nous sur la croix, « *aucun Jésus n'est mort pour nous sur la croix !* »

Il se tut.

Aux dernières paroles il s'était courbé sur la foule et de ses lèvres et de ses mains ensemble il avait fulminé son arrêt et un gémissement d'angoisse avait traversé l'église ; et dans les recoins on commençait à sangloter.

Le boucher alors se poussa en avant, les mains levées, menaçantes, pâle comme un cadavre il cria : « Moine, moine, veux-tu de nouveau le clouer à la croix, veux-tu ! » Et des sifflements rauques s'entendirent derrière lui : « Oui, oui, crucifie, crucifie-le ! » Et de toutes les bouches menaçantes, autoritaires, comme en un ouragan les cris s'élevaient vers la voûte : « Crucifie, crucifie-le ! »

Et claire et haute, une seule voix tremblante : « Crucifie-le ! »

Mais le moine de là-haut contemplait les mains tendues et les visages grimaçants avec les trous obscurs des

jèvres hurlantes, où les rangées de dents blanches étincelaient comme des dents de fauves excités et en un moment d'extase il étendit les mains vers le ciel et rit. Alors ils descendit et ses gens levèrent les bannières aux pluies de soufre et leurs noires croix vides, et ils se ruèrent hors de l'église et de nouveau il s'en allèrent à travers le marché et par l'ouverture de la porte sous la tour.

Et ceux de Vieux-Bergame les regardaient, hagards, descendre la montagne. Sur le chemin raide que des murailles entourent de paix planait en brume la lumière du soleil qui au-dehors descendait sur la plaine ; mais sur le mur d'enceinte rouge de la ville, les ombres de leurs grandes croix qui se balançaient dans la poussée, se dessinaient, noires et dures.

Le chant retentit plus loin ; l'une ou l'autre bannière encore resplendissait en rouge dans le désert noirci par la fumée de la ville neuve, puis il disparurent dans la plaine lumineuse.

J. P. JACOBSEN.

Trad. PAUL GÉRARDY.



LA CHANSON DES FILANDIÈRES

I.

*Ton fil se file,
Sais-tu, passant
Des mers, des villes ?
Ton fil se file
Tout le temps.*

*Les rouets rouent
Au seuil des portes.
Le bois tourne avec la roue
Du rouet qui roue...
Ta sœur est morte.*

*Sans arrêt,
Vide et se devide
L'écheveau frais...
Et puis un autre, et puis après,
Et plus jamais de chrysalide !*

II.

*À toi le fil !
O filandière,
Ton ciseau est-il agile ?
Le fil se file
Alors en arrière.*

*Il est filé
Le fil fatal;
Où est-il allé,
Sœur bien-aimée
Des landes tombales ?*

*Fileras-tu
Encore une fois
Le fil perdu
— Est-il rompu ? —
De l'autrefois ?*

III.

*Et file toujours et file encor
Mais ne le dis pas au passant pâle
Qui veut encor trouver de l'or
Malgré son astre et son opale,*

*Qui veut encor trouver de l'or
Pour mettre aux yeux de ses oiseaux;
Ne le dis pas : ils seraient morts
Bien trop jeunes et bien trop tôt.*

*Ne le dis pas : ils seraient morts ;
Plus que du vide en la volière
En attendant les autres bords...
Pourquoi filer, ô filandière ?*

*En attendant les autres bords...
Vous Lachésis et toi Clotho,
Le lin est fin, le chanvre sort,
Pourquoi le couper puisqu'il est beau ?*

ÉPITAPHE D'UN AMOUR MORT.

*L'aurore fut rapide et le soleil incline
Son dernier reflet derrière les collines
Qui dans les lointains d'or dressent leurs cônes d'ombre ;
C'est l'astre d'argent clair au ciel déjà sombre.
Mon destin qui sourit fait signe à ma détresse
En montrant l'autre route où volent d'autres tresses...
Mais l'Amour plus pensif a replié ses ailes
Et regardant là-bas les plaines d'asphodèles
Où s'exilent ceux-là dont l'âme haute est veuve,
Laisse son arc brisé tomber dans l'eau du fleuve.
Je sanglote en rêvant au fond du crépuscule
À ton ombre qui vient, s'approche et se recule
Et revient soupirer à mon oreille lasse
Les refrains d'autrefois, maintenant tûs, hélas !
Depuis que le bonheur désertant mon côté
Assombrit l'avenir de l'ombre du passé !
Mais la plainte est futile et toute larme vaine !
Mon cœur encor saignant ne peut se raconter...
Laisse-moi donc trainer ma pauvre vie humaine
Et retourne aux palais où tu penses chanter.
Que l'oubli te soit bon du passant ridicule
Qui berçant dans l'azur sa pauvre âme crédule
Croyait avoir trouvé le véritable abri.
Si cependant, plus tard, lasse de ceux qui rient
Et de la fange d'or qu'ils offrent à ta lèvre
Tu sens en toi tout le regret de l'heure brève*

*Ou, par leur reflet d'or à travers d'autres cieux,
Des astres fugitifs étoilèrent tes yeux,
La porte s'ouvrira sous le coup du heurtoir
Et dans le vieux château de silence et de nuit,
Où comme en un tombeau j'aurai muré ma vie
Tu pourras regarder les murs nus et y voir
Ton image à jamais s'orner d'un crêpe noir.*

2 Mai 95

ANDRÉ LEBEY.



TABLETTES.

Feront désormais partie du sous-comité d'extension du Réveil : MM. Paul Arden, Arthur Daxelet, André Fontainas, Louis Hirsche, et du comité de rédaction, M^r Maurice des Ombiaux.

×

Signalons deux nouveaux confrères : *L'Enclos*, (7, rue de l'Annonciation, Paris). Parmi les collaborateurs, MM. René Ghil, Hamon, Abel Pelletier, Léon Riotor.

La Renaissance idéaliste — (grue du Quatorze-juillet, Bois-Colombe Seine) — dont la couverture se psitacise de bleu et de jaune, publie *Les cahiers d'un indifférent*, où nous trouvons ces notations définitives :

- « Le bonheur est purement relatif à l'être.
- Toutes les notions sont fausses.
- « Suivant la propension de l'être, l'égotisme est heureux ou néfaste.
- « Nul acte n'est méritoire, pas plus que blâmable.

Aussi ne vous blâmerons-nous aucunement, ô A. F., qui de l'ombre nous jetez le trouble de ces paroles nouvelles !

×

Nous ne pouvons comme nous le voudrions, parler longuement des revues, où se concentre une vie si intense. Nous disposons de trop peu de place, et il nous faut souvent nous contenter de signaler les publications nouvelles. Mentionnons cependant, aux derniers fascicules du *Mercury de France*, deux poèmes splendides, *les Deux Faunes*, de Francis Vielé-Griffin et *le Vase*, d'Henri de Régnier.

Et de ce dernier encore, aux *Essais de Jeunes* de mai, quelques vers admirables, dont *la Plume* s'amusa follement.

X

D'un article de M. Jean de Bonnefon sur le Cardinal Gibbons (*Journal* du 28 mai 1895), le début et la fin sont également surprenants :

Dix années, passant sur le front de cet ascète à la vapeur, n'ont marqué leurs griffes ni sur l'os de ce crâne ni sur les idées de ce cerveau

Un ascète à la vapeur ! Oh, ce dix-neuvième siècle !... où s'arrêtera-t-il, dirait l'oncle Sarcy.

Et ceci :

.... devant mon regard se dresse toujours la figure de ce nouveau Saint Paul, qui va encore étonner les pauvres aigles déplumés qui ont pris pour aire la ferruque défraîchie d'un catholicisme de hallebardier.

Au fait, ces aigles doivent avoir l'aire bien piètre !

X

Par *Le Parcours du Rêve au Souvenir*, M^r le Comte Robert de Montesquiou détient pour longtemps, et triomphalement, le record des plus mauvais vers :

PRINCE EDIE.

*Pour ses noces, le duc de Clarence-Avondale
Donne à Mary de Teck, en escorte d'honneur,
Margaret Grosvenor, qui, la première, étale
La traîne de sa Dame, en ce jour de bonheur.
C'est la fille du duc de Westminster. La fille
Du feu comte Granville est lady Leveson,
Victoria Gorver. Celle de la famille
Du duc d'Alhol, portant des roses à foison
Sera Dorothea Murray ; Lady Greville
La fille d'un Warwick, Eva, ferme la file
Avec l'aînée enfant de lord Sefton, des nœuds
De ce royal hymen promené par la ville,
Suprême fleur, lady Gertrude Molyneux.
Non ! les Dames sont la Douleur et l'Épouvante
La Stupéfaction et l'Incrédulité ;
La Grande Maîtresse est l'Horreur, et la Servante,
La Folie. Ecoutez : il s'était alité,
Feudi, pour quelque mal ; Feudi, l'autre, il expire,
Sa fiancée exulte, est au comble des vœux ;
Future épouse heureuse, et Reine, elle soupire
De l'extase à l'orgueil ; des feux d'amour aux feux
De ses royaux bijoux elle vague, bercée ;*

*Elle essaie une robe, une parure, et rit :
 Vingt robes, vingt manteaux !... — La voilà transpercée !
 Son auguste amoureux agonise et périt.
 L'Europe allait boucler ses malles pour la nocce :
 Allez ! L'enterrement vous attend, le bouquet
 Est de mise au cercueil. Le fournisseur féroce
 Tourne le tulle en crépe, obscurcit l'affiquet.
 Suspendez le trousseau, la fiancée essaie
 Son deuil ; n'entrelacez plus de chiffres au bord
 D'aucuns draps nuptiaux : la Faucheuse est passée,
 Changeant tout... — et rendez les cadeaux tout d'abord !*

Mais qu'à donc fait M^r Maurice Barrès, pour que lui soit dédié cet épithalame encercueillatoire ?

×

Le meilleur veau, c'est encor Jean Rameau,
 affirma Tailhade. On peut soutenir avec une certitude égale que :
La meilleure hûître est Francisque Sarcey.

Les autres ne donnent qu'une fois leur perle, et encore il faut les faire pourrir. Francisque au contraire en donne indéfiniment, des perles. Voici l'une des dernières formées : « *L'auteur* » — du Journal des Goncourt — « *est un névrosé. Il n'y a pas à se précipiter de ce qu'il écrit. Il faut plutôt le plaindre !* »

Et Tartuffe ?

×

Paraîtra prochainement chez Gnusé, à Liège, un drame de Richard Ledent, *Les Entraves*. La souscription à ce livre est ouverte chez l'éditeur, rue Pont d'Ile 51 à Liège, au prix de 3 fr. l'exemplaire sur vélin ; sur japon impérial, 10 frs.



TABLE DES MATIÈRES

(TOME V)

N^o 13 — JANVIER 1895

Albert Mockel	<i>Comme je passais en Germanie</i>	1
Charles van Lerberghe	<i>Fontaine de Vie</i>	12
NOVALIS, (M. Maeterlinck trad.)	<i>Les Disciples à Saïs</i>	14
André Fontainas	<i>Les Estuaires d'Ombre</i>	26
Charles Sluyts	<i>La demeure fastueuse</i>	33
Albert Arnay	<i>Chronique littéraire</i>	38
Albert Mockel, F. Friche	<i>Polémiques</i>	60
Le Réveil	<i>Tablettes</i>	67

N^{os} 14 et 15 — FÉVRIER-MARS 1895

Hors-texte de Georges Minne	<i>La Cène.</i>	
Léon Paschal	<i>La littérature de demain.</i>	71
Gustave Kahn	<i>Vers</i>	74
Emile Verhaeren	<i>En Flandre</i>	77
Pierre M. Olin	<i>Mon Cœur au Glaive</i>	78
Charles van Lerberghe	<i>Entrevision</i>	81
Paul Gérardy, trad	<i>Le grand mystère Thuringien, ou le jeu spirituel des dix Vierges</i>	84

Fernand Roussel	<i>Vers</i>	113
Georges Mesnil	<i>L'Art impossible</i>	117
George Marlow	<i>L'Aube — L'Âme Sœur</i>	134
Rodrigue Sérasquier	<i>L'Âme pèlerine</i>	136
Denis Lalieux	<i>Chronique littéraire</i>	138
Georges Lemmen	<i>Chronique artistique</i>	154
↳ Tutu	<i>Ephémérides nationales</i>	161
Le Réveil	<i>Tablettes</i>	163

N° 16 — AVRIL 1895

Emile Verhaeren	<i>L'Art archéologique</i>	167
Henri de Régnier	<i>Sonnet</i>	172
Fernand Séverin	<i>Eglogue</i>	173
Léon Paschal	<i>Maxime Séveranz</i>	175
Charles van Lerberghe	<i>Interlude</i>	185
A. Ferdinand Hérold	<i>Sonnets élégiaques</i>	187
Alfred Lavachery	<i>L'Œillet des Dunes</i>	190
Lionel des Rieux	<i>Le Fleuve</i>	208
Le Réveil	<i>Tablettes</i>	211

N° 17 — MAI 1895

Charles Delchevalerie	<i>Un Cas littéraire</i>	215
Albert Guequier	<i>Chansons de Novembre et de Mai</i>	220
Richard Ledent	<i>Alli</i>	224
Emmanuël Delbousquet	<i>Diptyque</i>	233
Alfred Lavachery	<i>L'Œillet des Dunes</i>	235
Charles Guérin	<i>Sonnets</i>	250
H. Vandeputte	<i>Ténèbres</i>	252

N° 18 — JUIN 1895

Hors-texte de : Charles Doudclot.

Henry Maubel	<i>Le Jardin d'Acclimatation</i>	255
Emile Verhaerén	<i>Une Statue</i>	258
Hubert Stiernet	<i>Fermel.</i>	260
Rodrigue Sérasquier	<i>Le Pèlerin</i>	268
Tristan Klingsor	<i>Chanson d'hiver.</i>	270
Paul Fort	<i>Ballades</i>	273
Valmy Baisse	<i>Vers.</i>	279
ŷ P. P. JACOBSEN (P. Gérardy trad)	<i>La Peste à Bergame</i> . . .	285
André Lebey	<i>La chanson des Filandières</i>	297
»	<i>Épithaphe d'un amour mort</i>	299
Le Réveil	<i>Tablettes</i>	301

Table des matières pour Janvier-Juin 1895. 305



TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(TOME V)

ALBERT ARNAY	
Chronique littéraire	38
EMMANUËL DELBOUSQUET	
<i>Dyptique</i>	233
CHARLES DELCHEVALERIE	
Un cas littéraire	215
ANDRÉ FONTAINAS	
<i>Les Estuaires d'Ombre</i>	26
PAUL FORT	
Ballades	273
PAUL GÉRARDY	
Le grand mystère thuringien, ou le Jeu spirituel des dix Vierges	84

(1) Les titres des poésies sont imprimés en italique.

ALBERT GUEQUIER	
<i>Chansons de Novembre et de Mai</i>	220
CHARLES GUÉRIN	
<i>Sonnets</i>	250
A. FERDINAND HÉROLD	
<i>Sonnets élégiaques</i>	187
J. P. JACOBSEN (P. Gérardy, trad.)	
<i>La Peste à Bergame</i>	279
GUSTAVE KAHN	
<i>Vers</i>	74
TRISTAN KLINGSOR	
<i>Chanson d'Hiver</i>	276
DENIS LALIEUX	
<i>Chronique littéraire</i>	138
ALFRED LAVACHERY	
<i>L'Œillet des Dunes</i>	190, 235
ANDRÉ LEBEY	
<i>La chanson des Filandières. — Épitaphe d'un amour mort</i> . .	279
RICHARD LEDENT	
<i>Atli, drame</i>	224
GEORGES LEMMEN	
<i>Chronique artistique</i>	154
GEORGES MARLOW	
<i>L'Aube — l'Amie Sœur</i>	134
HENRY MAUBEL	
<i>Le Jardin d'Acclimatation</i>	255

GEORGES MESNIL	
L'Art impossible	117
ALBERT MOCKEL	
Comme je passais en Germanic	1
Polémique	60
NOVALIS	
(M. Maeterlinck, trad.)	
Les Disciples à Saïs	14
PIERRE M. OLIN	
Mon Cœur au glaive	78
LÉON PASCHAL	
La Littérature de demain	71
Maxime Severanz	175
HENRI DE RÉGNIER	
<i>Sonnet</i>	172
LIONEL DES RIEUX	
<i>Le Fleuve</i>	208
FERNAND ROUSSEL	
<i>Vers</i>	113
RODRIGUE SÉRASQUIER	
<i>L'Âme pèlerine</i>	136
<i>Le Pèlerin</i>	268
FERNAND SÉVERIN	
<i>Eglogue</i>	193
CHARLES SLUYTS	
La Demeure fastueuse	33
HUBERT STIERNET	
Ferme	260

TABLETTES

67, 163, 211, 301

TUTU

Ephémérides nationales. 161

VALMY-BAISSE

Vers 291

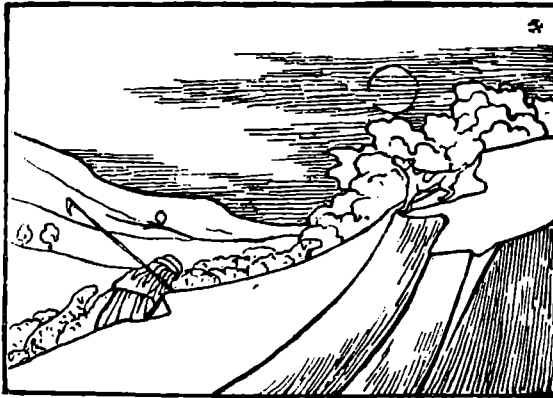
H. VAN DE PUTTE

Ténèbres 252

CHARLES VAN LERBERGHE

Fontaine de Vie 12*Entrevision* 81*Interlude* 185

EMILE VERHAEREN

En Flandre 77*L'Art Archéologique*. 167*Une statue* 258

COLLECTION DU " RÉVEIL "

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Troisième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. **2,00**

1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusaires.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. Fr. **3,00**

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleurs.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**

VIENNENT DE PARAÎTRE :

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3,50**

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. **3.00**

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. **2.00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.	M. Kats, rue courte du Jour.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.	Grusé, rue du Pont d'Ile.
—	Doliger, Galeries de la Reine.	Heymans, rue du Bruul.
—	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.	Littauer, Odeonsplatz.
—	Hoste, rue des Champs.	
GAND :		
LIÈGE :		
MALINES :		
PARIS :		
MUNICH :		

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUIN 1895

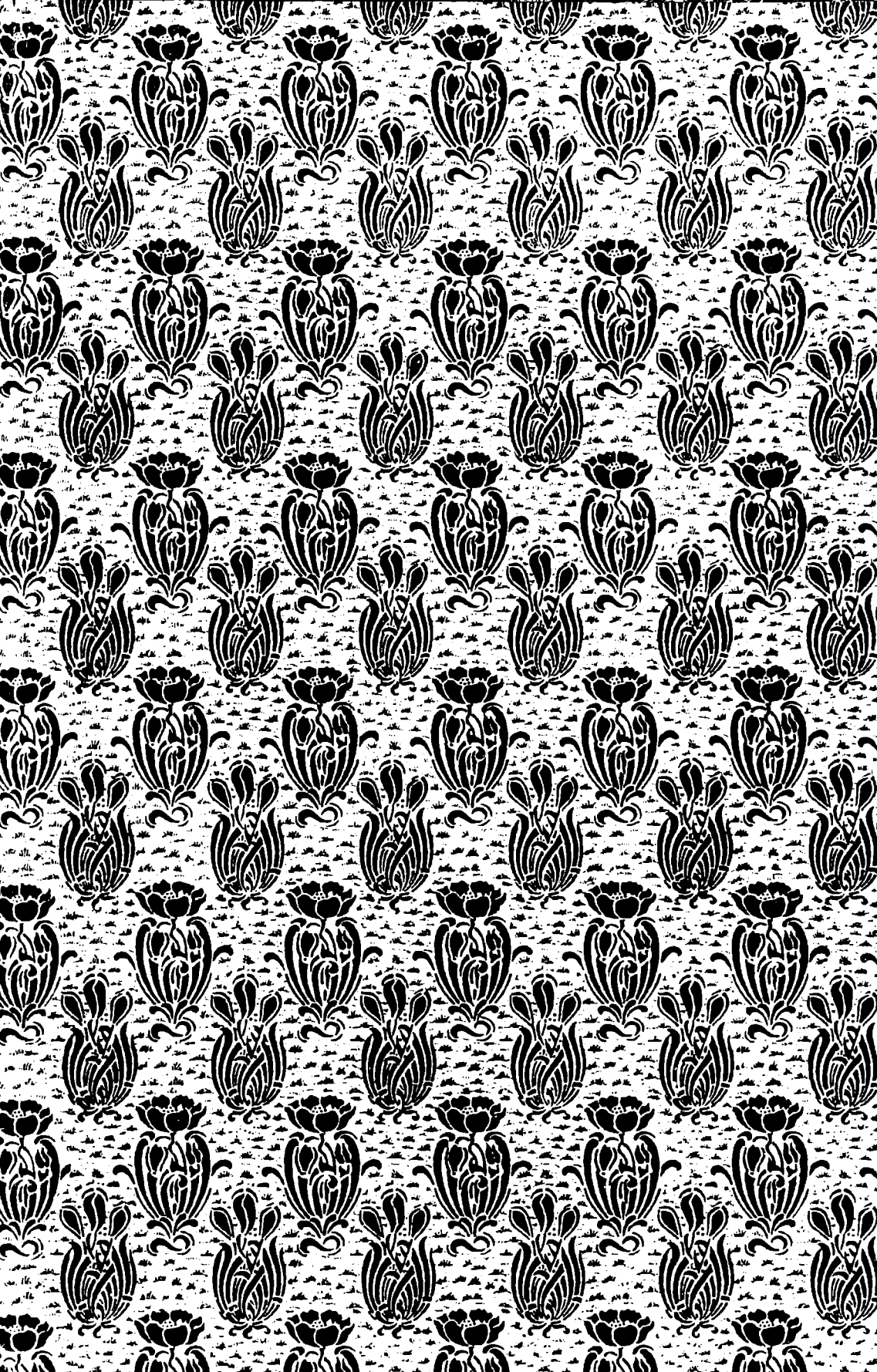
Hors-texte de Charles Doudelet

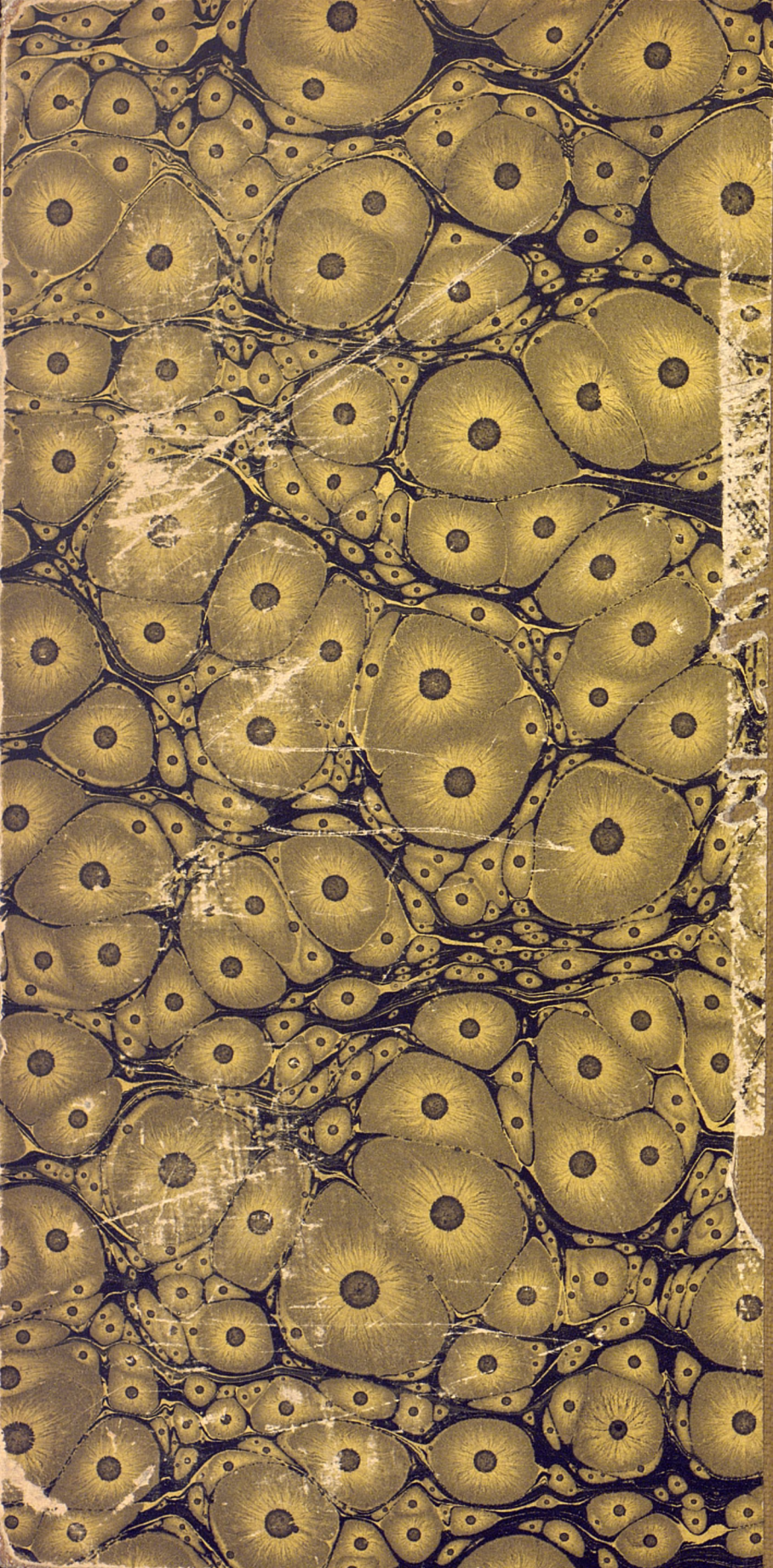
- Henry Maubel . . . *Le Jardin d'Acclimatation.*
Emile Verhaeren . . . *Une Statue.*
Hubert Stiernet . . . *Fermel.*
Rodrigue Sérasquier *Le Pèlerin,*
Tristan Klingsor. . . *Chanson d'hiver.*
Paul Fort *Ballades.*
Valmy Baisse. . . . *Vers.*
J. P. JACOBSEN
(P. Gérardy, trad.) *La Peste à Bergame.*
André Lebey *La Chanson des Filandières.*
id. . . . *Epitaphe d'un amour mort.*
Tablettes.

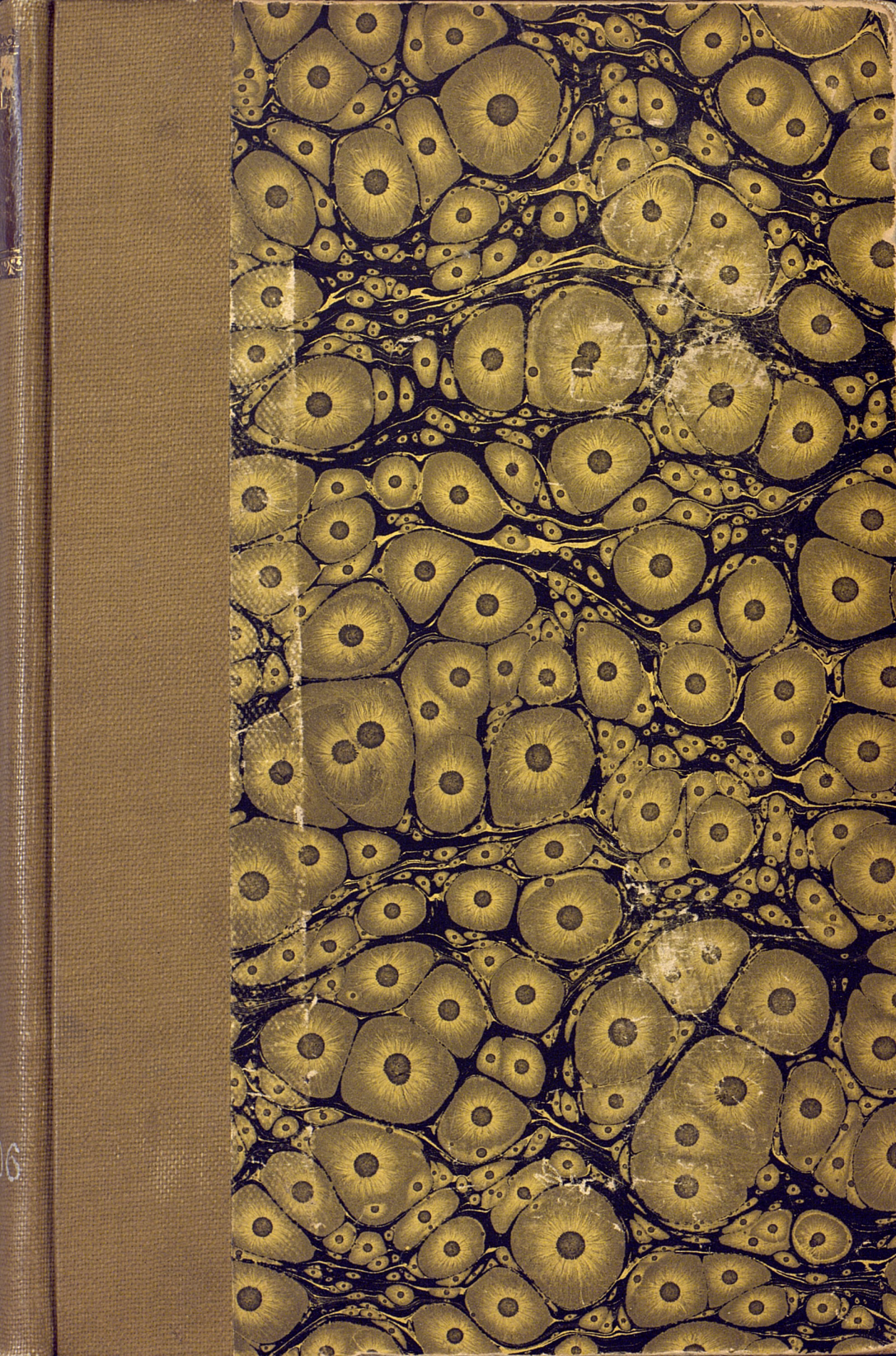
Table de matières pour Janvier-Juin 1895.

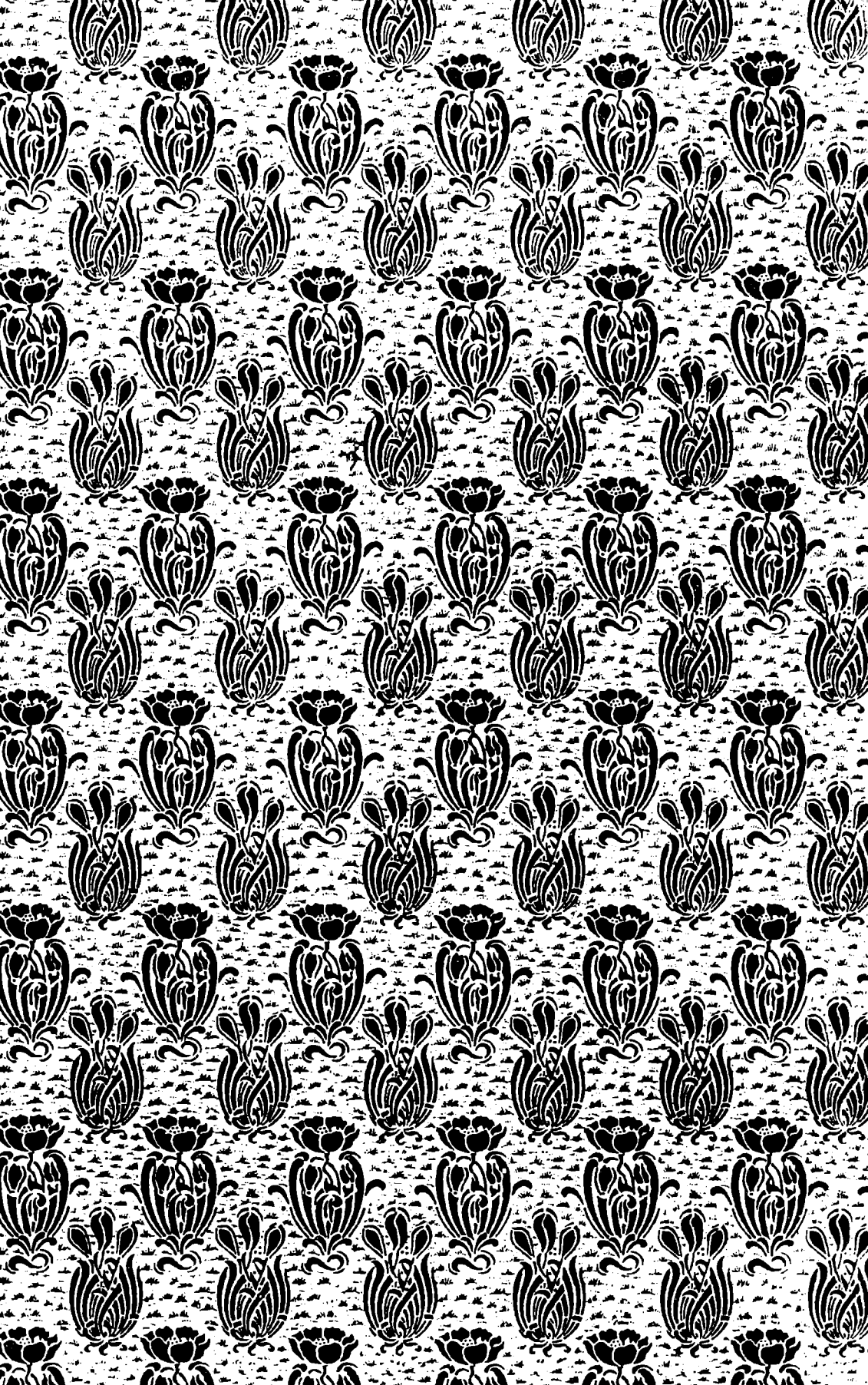


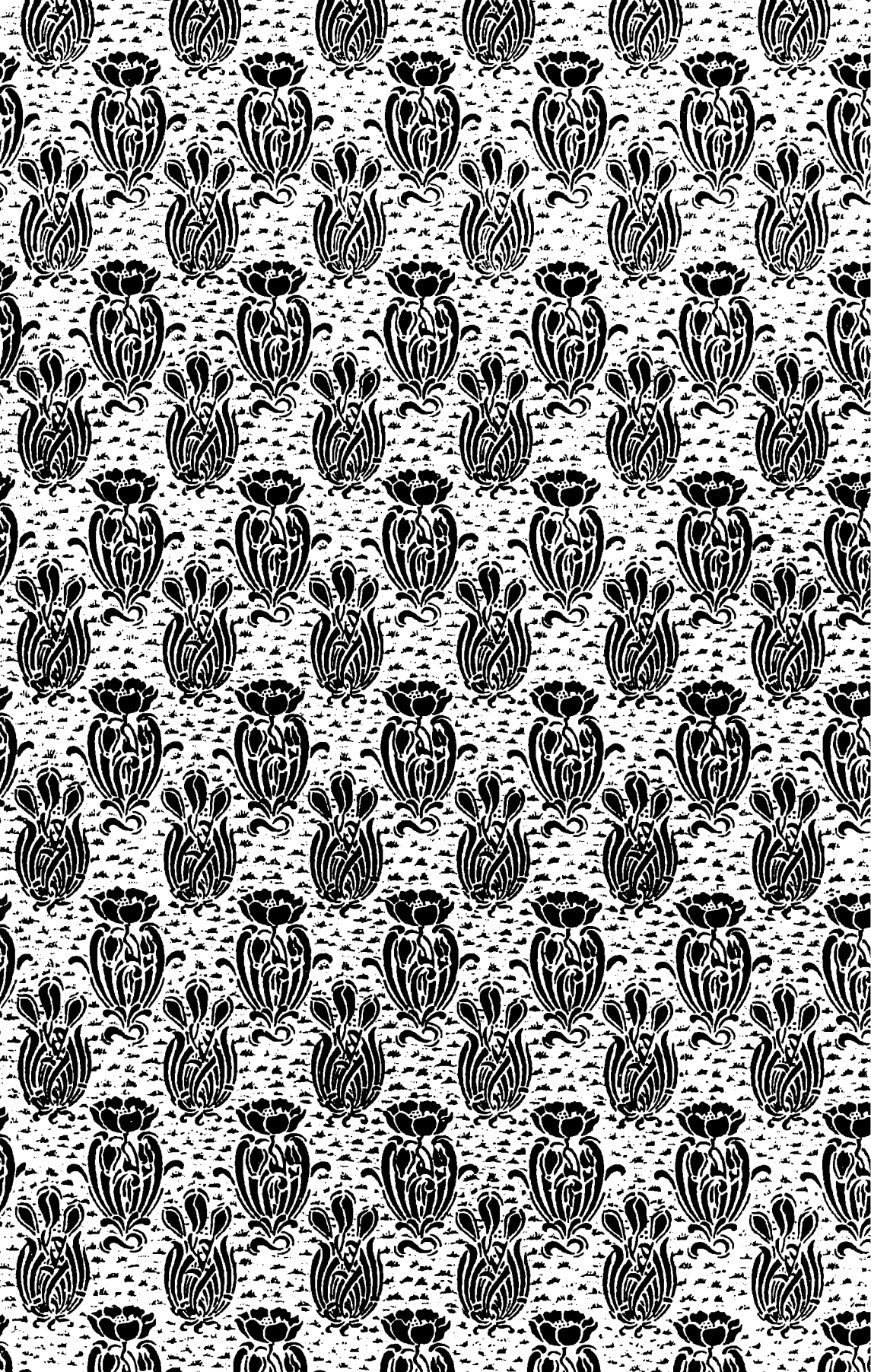














LE RÉVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

Nos 19 et 20 (Nouv. série)

Juillet-Août 1895

SOMMAIRE

Joost Terburg	<i>Dialogues Elyséens</i>
Cyriël Buyse	<i>Petits contes</i>
Emmanuel Delbousquet	<i>Eglogues</i>
Maurice des Ombiaux	<i>Tcheu-Tcheure</i>
Léon Paschal	<i>Vers</i>
Arthur Souchor	<i>Vers</i>
Henri Mazel	<i>Proses</i>
D. L.	<i>Billet</i>
Denis Lalieux	<i>Chronique Littéraire</i>

Tablettes

Ce n° double : 1 franc.

5^e ANNÉE

TOME VI

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le premier jour du mois en fascicules de
48 ou 60 pages.*

Secrétaire de la Rédaction : ALBERT GUEQUIER (FRÉDÉRIC FRICHIE).

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, MAURICE DES OMBIAUX,
PAUL GÉRARDY, EDMOND GLESENER, ALBERT GUEQUIER, RICHARD
LEDENT, MAURICE MAETERLINCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL,
PIERRE M. OLIN, EDMOND RASSENFOSSE, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE
RICHELLE, GREGOIRE LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES
VAN LERBERGHE, EMILE VERHAEREN.

Rédaction, Rue de la Roue, 5, Bruxelles.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

LE NUMÉRO : 30 centimes.

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{re} ANNÉE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires) Prix majoré en raison de la rareté du volume	» 12 00
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	» 6 00
IV ^e ANNÉE, 1894, un volume in-8° grand-médian de 520 pages	» 6 00
V ^e ANNÉE, 1895, 1 ^{er} semestre, tome V, un volume in-8° de 310 pages	» 3 00

Le 2^e semestre de 1895 formera également un volume de plus
de 300 pages.

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*



DIALOGUES ÉLYSÉENS.

Des Messieurs qui, crainte de se compromettre, ont pris l'air très-mort, s'entretiennent avec une sérénité bien faite pour nous surprendre. Il sont dans un vaste jardin : si nous en jugeons d'après toutes les perruques qui y sèchent sur des piquets, c'est ici les classiques champs-élysées. D'ailleurs le nombre considérable de pêcheurs à la ligne nous prouve à suffisance que ce fleuve là-bas, c'est le Léthé.

« Toujours votre vieil air héroïque ; vous ne vous en corrigerez donc jamais.

— Pauvre ami ! faites-vous toujours dans la psychologie ?

— Je vous le disais ! toujours Louis XIII. Ça n'existe plus, la psychologie ! j'ai fait cent métiers depuis.

— Comme on y va aujourd'hui chez les hommes !

— Oh ! il y a la vapeur, la *Jeune Belgique* et pas mal d'autres casseroles.



— Toujours bien des sots sous la lune !

— Ça non, il n'y a plus de sots aujourd'hui, maître François, comme vous voilà en retard !

— Plus de sots ? Mais quoi alors, vous me la baillez drôle ! Je vous jure que je ne vois que sots et resots et archisots et tout ce qui nous arrive de là est sots ! Sots mystiques, sots parnassiens, sots liliaux, sots de boue, sot dévot, sot misogyne, sot mage, sot...

— Comme vous voilà parti, arrêtez ! ce n'est pas le moment de refaire Pantagruel. Et d'abord on ne dit plus sot aujourd'hui ; ça s'appelle snob.

Un troisième compère intervient amicalement ici, spécialement pour dire ces mots :

« On était snob hier ; aujourd'hui on est Kamtchatka.

— Mon pauvre français !

— Ne vous désolez pas, tout le Brabant avec toute la Campine y veille, à votre pauvre français ! Kayenbergh est en armes et les Samouraïs aux mille sabres ontrevêtu leurs masques les mieux poilus et frappent le vent furieusement et M^r Valentin se rechange en âne pour tirer du pétrin le char sacré de la bonne cause.

— Beaucoup d'ours pour un pavé.

* * *

Ce groupe-ci ayant évidemment dit des choses suffisamment intéressantes s'en va pêcher à la ligne au bord du Léthé. D'autres messieurs ne tardent pas de faire leur entrée.

Des numéros d'ordre, brodés en rouge sur leurs tuniques, ne trahissent aucunement leur incognito. Leur conversation n'en est pas moins précieuse.

I. — Mais ils savent où ils vont, ces jeunes gens, je vous jure qu'ils le savent !

II. — Au fait, ceux qui ont du talent ne se trompent jamais.

III. — Mais ils gâchent la langue, ils tuent la prosodie, ils égorgent la syntaxe — et la barbarie est au bout de tout cela !

I — Et qu'y voudriez-vous faire ? Laissez marcher ceux qui marchent.

III — La Tradition, la Tradition !

I — Le voilà, le serpent qui se mord la queue !

II — Mais votre Tra-di-ti-on c'est une vieille carriole ! tout le monde y grimpe. Voyons, il y a tradition et tradition. Il y a une bonne tradition d'abord : celle-là, c'est la logique de soi-même, c'est écouter l'âme de la race qui chante en nous, c'est dire notre âme telle que de séculaires évolutions nous l'ont transmise.

Mais c'est une autre histoire que votre tradition ! Vous parlez de la vraie, n'est-ce pas ? — de l'unique, de la seule, de LA TRADITION LATINE ET FRANÇAISE. (Les gens de Brabant et de Campine se donnent des généalogies de fantaisie.) Celle-là se définit : soumission volontaire à une série de lois arbitrairement déduites d'un ensemble de faits historiques que chacun interprète à son façon. Cette tradition-là, mais elle aboutit au nombril de Bouddha ! — La Chine alors, la Chine et les belles longues queues noires !

Tradition des pédants, des faiseurs, des rhéteurs !

Il y a encore la tradition du Monsieur, du Monsieur très chic, du *maître* qu'on s'est choisi.

Vous faites gauchement des vers fiévreux et pervers avec du dégoût et du désespoir et on vous dira : Oh là là ! le gentil petit Baudelaire ! Mais vrai, il est mieux que l'autre. Après, pour montrer un talent varié et divers, faites mousser le Rœderer sur une table de fer et

placez le tout sous un cerisier fleuri — il ne faut pas qu'il y pousse des citrouilles, sur votre cerisier fleuri — et vous vous exclamerez, satisfait : Hi hi ! mais c'est mieux que le vieil Horace, cela !

Et vous voilà en plein dans la tradition des snobs.

I — Et la sincérité de tout cela !

III — La morale de la fable ?

II — Celle-ci, si vous voulez : pour avoir enfourché un bidet on n'est pas nécessairement un centaure.

* * *

Un monsieur extraordinairement grave lit alors ce long discours. Faites comme lui !

« — Voici ce qui surtout est gai : il y a là des gens qui s'estiment sérieusement de vrais Athéniens et qui contemplent leurs contemporains du haut d'une transcendante supériorité. Mais voilà qu'ils aperçoivent, ces Athéniens, des gens qui osent se plaire en des idées autres que les leurs, qui dédaignent les fards et les pommades et les subtilités bêtes et les niaises perversités. Du coup le tocsin retentit à Athènes. La légion sainte — elle compte bien trois hommes — est en armes, la bannière rose-mourant du *Bon goût*, de la *Tradition pure*, flotte au vent. Le beau char de guerre est prêt et tous les chevaux sont bons et les ânes mêmes sont requis : Le Silésien Nordau, bookmaker, juif et journaliste s'attelle avec les autres et la bataille s'engage à coups d'injures, de grossièretés, d'inouïes bêtises et de malpropretés. Allez donc, Athéniens de Torelore !

Mais la plus grosse catapulte lâche le plus gros boulet : *barbares*. Le pavé s'abat et n'écrase le nez de personne. Les gens de Torelore au kaléidoscope de leur

vanité se voient victorieux et sourient à la postérité ! Qu'on les décore donc ! Les bonshommes se rejouissent déjà du coup de chapeau approbateur de tels gagas importants en nos académies, et tout est pour le mieux. Ah qu'ils sont donc supérieurs !

Barbares ! le beau malheur !

Et en somme, pourquoi pas ? Puisque ce vocable ne signifie qu'étranger et qu'il a fallu la sottise suffisance romaine et gauloise pour y attacher un sens défavorable ? Tant de choses, tout l'art gothique entre autres et aussi Shakespeare, étaient barbares voici dix lustres à peine, qui sont considérées comme « fort chic » aujourd'hui.

Parlons donc de ces affreux barbares ; le nommé Verhaeren semble le chef de l'effroyable horde. Ces barbares, ces étrangers, ils sont nés en Flandre, en Amérique, en Normandie, Dieu sait où ! Le hasard — sobriquet bête de la grande déesse Nécessité — fit qu'on leur enseigna, plutôt que toute autre, la langue française. Un jour ils sentirent grouiller des idées sous leur crâne et la volonté leur vint de les objectiver. Mais il se trouva que ces idées à exprimer en langue française n'étaient nullement françaises : la langue maternelle manquait de *barbarie*, c'est à dire que telle quelle, elle était inapte à exprimer leur originalité propre. Que faire ? Il y avait deux routes à suivre : châtrer son esprit, tripoter ses pensées comme des sages-femmes stupides tripotent les têtes des nouveaux-nés, et penser conforme, se faire français et rester l'esclave tremblant de la langue.

Des timides, des impuissants et des rhéteurs le firent.

Les forts, les prédestinés, suivirent l'autre route.

La langue ? — Ohé chienne, tu suis qui te donne le fouet !

Ici et couche ! Des barbares t'ont faite et quand tu

te mourais de finesse et d'anémie, des barbares t'ont défaite et t'ont refaite. Et toi, la fière, ne fus-tu pas déjà le bas latin méprisé, puis ces dialectes romans, effrois des clercs et que Dante rougit presque d'immortaliser. Ne fus-tu le latin d'église, le français de Rabelais et ne sois pas trop orgueilleuse d'avoir été de nouveau revêtue de la toge par Racine : les romantiques te l'ont lestement retroussée, ta toge : les romantiques, effroi de Moréas, cet homme logique, et ancêtres vénérés de nos écumants gardiens — l'illogique faite rimeurs ! — de l'unique et précieux veau-d'or dodécasyllabique. Mais Mallarmé vint vraiment à propos pour remettre un peu d'ordre dans ta vêtue débraillée et pour te redraper d'une noblesse nouvelle.

Les nouveaux-venus en ont assez de ta belle raideur et n'entendent pas que tu expires sous l'opprobre des centons d'un quelconque Montesquiou.

Toute formation est une déformation au moment de s'accomplir. Les timides sont toujours là pour crier au scandale, à la barbarie.

Mais la bonne déesse Nécessité est là aussi qui pousse ceux qui sont prédestinés et ceux-là marchent droit au but qu'ils savent obscurément ; et quand ils seront arrivés on applaudira ferme et, au point atteint, on replantera le Terme sacro-saint. De nouveaux conservateurs s'immobiliseront là, gardiens fidèles, et recommenceront leur petite scie pour les nouveaux-à-venir qui *devront* marcher une étape plus loin.

Et ce sera toujours la même chose : il y aura les hommes libres, les créateurs et les incompréhensifs, les chiens de garde du fait accompli : ces beaucoup trop nombreux dont parle Nietzsche : les professeurs, les décorés et ceux qui se sentent dignes de le devenir.

Les similitudes sont nombreuses entre l'actuelle époque et le temps des poètes latins de la « décadence » (un mot sans aucun sens en somme).

D'intéressantes pages de Remy de Gourmont, des pages splendides de J. K. Huysmans seraient à lire. Mais les bibliopoles d'ici sont au niveau de ceux de Belgique et nous y chercherions en vain des livres intéressants.

J'ai souvenir de ces lignes de Gourmont : « L'objection éternelle et professorale contre de tels poètes, contre tous les poètes de la Croix, c'est ce qu'on dénomme, en termes de maître répétiteur ou d'académicien, l'incorrection de leur latin, c'est-à-dire la non-conformité de leur lexique et de leur grammaire avec les règles verbales et syntaxiques d'usage aux temps augustes, aux siècles n° 0 et n° 1, aux deux siècles qui contiennent, précédent et suivent le règne du premier *imperator* romain. Il ne faut pas mentir ; quelques-uns s'efforcent vers cette écriture-type ; ce sont les médiocres, les anti-poètes, les versificateurs de proses antérieures, les centonistes. D'autres écrivent le latin que l'on parlait de leur temps, du moins le latin littéraire tel qu'il s'était incessamment modifié de livre en livre : là leur mérite et leur intérêt. » Changez quelques mots et relisez.

Oh ce crime de néologisme, ces adorables coups de pieds à la prosodie, cette superbe démolition de la syntaxe ! Je me rappelle que le bon jésuite qui m'enseigna la rhétorique se lamentait déjà de trouver tout cela chez Hugo et Lamartine. Et il avait raison. Aussi vient-il de s'abonner à la *Jeune Belgique*.

Parmi les contemporains servants de la sainte tradition, le groupe roman seul est aussi logique que ridicule :

ceux-là se font sans restriction les esclaves du soi-disant « génie de la langue française » et leurs petits exercices précieusement archaïques sont réellement amusants.

Et le vers libre ? Il y a là-bas, parmi ceux qui pêchent à la ligne au bord du Léthé un Allemand du nom de Goethe qui écrivit d'intéressantes choses là-dessus. C'était au moment où Wieland et d'autres professeurs excommuniaient Klopstock, coupable lui aussi, il y a un siècle, de doter la langue allemande du vers libre. Crime de lèse-génie-de-la-langue. Goethe sourit de tout cela et fit de merveilleux vers libres ; et aujourd'hui les professeurs allemands daignent trouver cela tout naturel. Nos conservateurs ignorent évidemment — avec tant d'autres choses ! — qu'en Allemagne aussi il a fallu lutter pour la liberté du vers et trouvent tout simple que là-bas on fasse des vers libres : puisque cela ne va pas contre le génie de la langue allemande ! Ah méfiez-vous donc de ce mauvais génie de la trimourti chinoise Giraudgilingille.

Asservissez à tous vos caprices la langue que vous avez conquise et marchez vers la langue nouvelle qu'elle sera devenue dans un siècle ou deux. Ce n'est pas parce que vous écrivez en français que vous aurez plus de chances à singer l'esprit français que n'en eurent jadis Vondel, Opitz et son école et une foule d'autres gens de notre race *germanique*. Un instinct sûr guide les forts ; ceux-là ne peuvent s'égarer ; mais les grenouilles des marais coasseront toujours pour prévenir l'aigle planant dans les nuages des chutes possibles.

JOOST TERBURG.

PETITS CONTES

LE CHEVAL.

à Camille Lemonnier.

La scène a été très brève, et — ceci est un paradoxe, sans doute — à la fois très lente et très rapide.

Au milieu de la chaussée nouvellement réparée, vautrés dans le fin sable jaune, trois enfants jouaient. Je les vois encore très bien devant mes yeux, et, il me semble que je les verrai toujours, de même que je me rappellerai toujours la scène qui suivit. C'étaient une fillette de sept ou huit ans, figure vermeille, larges yeux bleus candides, cheveux très noirs et drus, retombés en désordre dans la nuque et sur les joues ; un gamin de quatre ou cinq, gros, rouge et blond, avec un air de gnome dans sa culotte rapiécée, trop large et trop haute, que retenaient des bretelles usées, dont les boutons d'attache touchaient presque les petites épaules ; puis un bébé sans âge, en jupe, assis sur le derrière, un bon petit avec de gros yeux sans expression et une tignasse blonde, très finement bouclée.

Je ne sais à quoi ils jouaient. A rien du tout, sans doute, à remuer le sable avec leurs menottes sales, à se rouler au soleil, à jouir comme des petites bêtes de la printanière douceur de l'air. Personne ne les surveillait ; le tout petit hameau semblait assoupi dans une sieste bienheureuse, ses quelques huttes crépies comme abandonnées, aux deux bords de l'interminable route droite, plantée de deux rangées de hêtres.

* * *

Assis à l'ombre, sur un banc, devant l'unique auberge de l'endroit, je m'étais moi-même à moitié assoupi, fatigué de ma longue course en bicyclette. J'avais déjà, par cette ravissante et chaude journée de Mai, une quarantaine de kilomètres dans les jambes ; j'en avais encore presque autant à franchir, avant d'atteindre le but de mon excursion. Je sommeillais un peu, envahi par un bien-être, les yeux fermés, la courte pipe anglaise, d'où je tirais de temps en temps une demie bouffée, entre les lèvres ; ma bonne machine, ma svelte compagne de route, gracieusement inclinée vers moi.

* * *

De perçants cris d'effroi, tout d'un coup, m'éveillèrent en sursaut. Je bondis sur mes pieds, et, comme un éclair, je vis un spectacle qui me terrifia, qui me cloua, stupéfié, au sol.

Sur la chaussée, droit devant moi, à la place même où, tout à l'heure, se vautraient les enfants, un haut et lourd chariot couvert d'une bâche noire et traîné par un gros cheval brun, passait, assourdi par le sable, dans un doux cahotement. Et, du même regard, comme à la lueur du même éclair, tandis que mes mains frémissantes se pressaient contre mes tempes et que ma bouche s'ouvrait d'horreur pour crier, sans pouvoir émettre un son, je vis le conducteur du véhicule endormi à plat ventre sous la bâche, les deux plus grands enfants : la fillette et le garçon enfuis au bord de la route, et le petit, le bébé, resté seul au milieu, assis sur son derrière, inconscient du terrible danger.

Je n'eus pas même le temps de m'élaner, le lourd cheval était sur lui!

Mais non... il n'était pas sur lui... Au moment même où je croyais assister à un écrasement horrible, je vis cette bonne bête s'arrêter pendant l'espace d'un quart de seconde, baisser la tête vers l'enfant, comme pour le flairer, puis, écartant largement ses pattes de devant et de derrière, passer lentement au-dessus de lui avec le chariot, sans le toucher.

*
* * *

Des cris d'alarme, des clameurs, des portes violemment ouvertes; le garçon et la fillette hurlant sous les gifles; et, une femme qui se précipite, blanche, échevelée, affolée, ramassant, intact, le petit. Puis le voiturier qui, réveillé par tout ce bruit, saute de son chariot, se retourne, et, comprenant ce qui vient de se passer, se met à frapper à tour de bras du fouet sur sa bête, en lançant des jurons et des malédictions épouvantables.

C'est alors seulement que j'interviens. Je m'élanche, les larmes aux yeux. Il me semble que je vais étrangler cet homme. Mais, avant même de l'avoir rattrapé, sans pouvoir comprendre comment cela s'est fait, ni comment cela est possible, je me calme, je suis tout à fait calme. Et c'est d'une voix douce, d'une voix pleine de réconciliation que je lui dis, en lui touchant le bras :

— Camarade, ne frappe plus cette bête, viens plutôt prendre un verre avec moi.

Il se retourne, cesse de frapper, me regarde d'un œil méfiant, encore étincelant de colère. Et, entre nous, pendant une seconde se passe un drame inexplicable, inexplicable. S'il frappe encore, s'il frappe encore une seule

fois sur sa bête, je saute sur lui, je le terrasse, je l'étrangle ; je sens cela, cela est sûr. S'il ne frappe plus je lui pardonne, et je sens que j'aurai fait une bonne œuvre, que ma douceur remuera en lui, pour la première fois, une fibre d'humanité et de pitié qui, à l'avenir, tressaillira souvent encore.

Il ne frappe plus... il doit avoir lu, dans l'étrange flamme de mon regard, ce qui allait inévitablement se passer ; il doit avoir senti, en son âme inculte, comme au contact d'un fluide sympathique, la douceur et la pitié qui rayonnaient de la mienne. Oui, il est soudain tout radouci, il jette son fouet sous la bâche et arrête le cheval.

Je me retourne ; je hèle, dans la cohue gesticulante des gens maintenant groupés au milieu de la route, la femme du cabaret ; je lui commande deux verres. Puis, allant vers le cheval, je lui prends la tête entre les mains et je la caresse, je la caresse, avec une effusion frémissante.

— Voiturier, dis-je, je puis bien lui donner un peu d'avoine, n'est-ce pas ?

— Comme il vous plaira, monsieur, répond l'homme d'un ton bas, presque honteux.

La femme est là avec les verres ; nous trinquons. Je demande une portion d'avoine pour le cheval. La cabaretière l'apporte, dans un panier.

Le charretier ôte le mors à sa bête, et, tandis que, d'un broiement continu et affamé, celle-ci mange à même le panier que je tiens dans ma main gauche, de l'autre main je ne cesse de lui caresser la tête et la crinière. Je le fais doucement, longuement, d'un geste lent et répété, caressant encore et encore les mêmes places, et tout d'un coup, étranglé d'émotion, bêtement

je me mets à pleurer. Je ne puis renfoncer mes larmes, elles coulent malgré tous mes efforts, elles coulent et elles doivent couler, elles mouillent les derniers grains que la bonne bête glane au fond du panier, en furetant des lèvres.

C'est fini. L'auge d'osier est vide, le charretier remet le mors, le véhicule repart. Je tends à l'homme une main dans laquelle se cache une pièce de deux francs.

— Tiens, voilà de quoi prendre encore un verre en route.

L'homme n'osait plus parler, ni me regarder, tellement il était ému.

Je me suis encore arrêté un moment pour voir le chariot s'éloigner. Quelque chose a dû clocher, car, au bout d'un instant, le voiturier a de nouveau arrêté et est sauté à terre. Je l'ai vu tâter au collier du cheval, y arranger je ne sais quoi. Et, quand ce fut fait, avant de rentrer sous sa bâche, il a caressé sa bête dans la crinière, et lui a tapoté sur l'encolure, doucement, d'une main amicale. Puis il est retourné sur son véhicule, et, de la bâche, j'ai vu sortir le frétilant fouet, que l'homme faisait claquer et tournoyer en l'air, bien haut au-dessus du cheval, joyeusement, comme une protection encourageante, comme une chanson.

Alors, avec un lourd soupir de soulagement, je m'en suis allé.

LE BAPTÊME.

à Emile Claus.

A trois, dans l'aveuglant soleil d'après-midi, ils ont quitté la petite ferme.....

Ils suivent le blond chemin de terre entre les blés jaunis, constellés de bluets et de coquelicots.

Le parrain, long et maigre, épaules tombantes et jambes torsées, figure osseuse et brune sous une casquette de soie noire, va au milieu. A sa droite est la marraine, — la sœur de l'accouchée, — fille forte et splendide, en long manteau de drap noir luisant et disparate bonnet de couleurs voyantes ; à sa gauche marche la garde-couches, petite et ronde, également en manteau de drap noir, la face couleur d'avoine mûre, trouée de deux yeux bleus très vifs, la tête couverte d'un bonnet blanc tuyauté, qui cache entièrement ses cheveux. Leurs bras, à toutes deux, couverts par les amples pans des manteaux agrafés au collet, sont invisibles. Par une fente, à la hauteur de la ceinture, passe quelque chose de blanc. Elles portent, à l'église du village, les jumeaux de sept mois, nés le matin, pour les faire baptiser.

*
* * *

Le long de la route bordée de champs, de vergers et de fermes, des hommes et des femmes, en voyant le

cortège, se retournent, sortent de leurs maisons, accourent.

— C'est donc vrai, des jumeaux de sept mois, et qui vivent !... On interroge, on s'exclame, on joint des mains émerveillées. Et, chaque fois, les deux femmes, sollicitées, s'arrêtent, fournissent des détails, tournent le dos au soleil, et, ouvrant doucement un des pans du manteau, montrent les minuscules poupons noués de langes, les têtes lilliputiennes aux yeux fermés, entre les toutes petites menottes remuantes. Puis, avec un sourire de fierté émue et mystérieuse, elles referment le manteau, elles se remettent en route, avec le parrain, sous le soleil éblouissant, entre les blés parés de fleurs, vers la petite église encore lointaine, dont le clocher pointe là-bas, au dessus des arbres.

* * *

Tout à coup, la garde-couches ressent comme une secousse.....

C'est un frisson étrange, intérieur et mystérieux, et puis comme un vide, comme quelque chose qui s'arrête.....

Pendant l'espace d'un éclair elle-même s'arrête, pâlit, ouvre des yeux effrayés, ouvre une bouche qui va pousser un cri. Puis, sans transition, c'est, en elle, un coup d'instinct spontané, irrésistible : elle ne dit rien, fixe le regard droit devant elle, poursuit sa route à côté du parrain et de la marraine, qui n'ont rien remarqué.

Tous trois, ils continuent de marcher ainsi un temps, silencieux. Sans raison, la conversation est brusquement tombée ; sans raison, comme d'un accord tacite, ils

accélérent le pas sous le soleil ardent, entre les blés resplendissants, animés par la chaleur d'un crépitement de vie. C'est comme une chose obscure qui plane sur eux, qui descend en eux, confusément, comprimant leurs idées, leurs sensations, tout leur être. Le noir manteau de la marraine clapote légèrement dans sa démarche ferme de fille plantureuse; le parrain, les bras ballants, soulève parfois, de son pas déhanché, un petit nuage de poussière; la garde marche à menus pas précipités, la face toujours très pâle, les yeux anxieusement élargis, essayant de modérer le halètement silencieux de sa bouche entr'ouverte.

* *
* *

Ils ne sont plus très loin du petit village, dans cinq minutes ils seront à l'église.....

Mais, voilà encore des gens à leur porte, qui les interpellent, qui demandent à voir les jumeaux. Et la marraine, obligeante et émue, ouvre déjà son manteau, lorsque la garde intervient, fiévreuse, alarmée :

— Non, non, c'est assez, nous n'avons plus le temps.

Les gens protestent, insistent, supplient. La marraine finit par montrer son poupon, rapidement. La garde, malgré toutes les instances, refuse obstinément de laisser voir le sien. Elle tremble, elle piétine, ses yeux égarés sont pleins de terreur et de courroux; les autres doivent presque courir pour la rattraper.

Enfin, ils entrent au village. Le sacristain, qui les guette et les a vus passer, les rejoint, va prévenir son curé. Ils montent les deux degrés du cimetière, ils sont devant la porte de l'église blanche.

*
* * *

Ils n'ont qu'une minute à attendre. Tout de suite, le curé est là avec le sacristain, et la porte de l'église est ouverte. Ils entrent, en groupe ils restent sous l'orgue, devant le baptistère isolé par une grille de fer, dans la fraîcheur un peu sombre de la nef résonnante, pendant que le curé va mettre son surplis. Voilà ; c'est fait. Le sacristain et le curé reviennent avec les accessoires nécessaires, le baptistère est ouvert, ont peut commencer. Lequel d'abord ?

— Le vôtre, dit, à la marraine, la garde-couches d'une voix rauque. Elle n'en peut plus, la sueur coule à grosses gouttes de son front et de ses joues ; sa face est devenue blanche, blanche comme la ruche tuyautée de son bonnet ; l'enfant, le minuscule bébé pèse sur ses bras, pèse sur son corps comme du plomb.

La cérémonie commence. La marraine a ouvert son manteau, le sacristain a pris l'enfant et le tient sur les fonts baptismaux. Il est baigné d'eau tiède, il vagit un peu et bave de dégoût, quand le curé lui met le grain de sel sur la langue. Il reçoit ses prénoms de chrétien, pendant que le parrain et la marraine tiennent la main autour du même cierge.

Au second, maintenant.

La garde a ouvert son manteau d'une main tremblante, elle découvre l'enfant, elle le tend au sacristain en détournant la tête. Ce simple mouvement la fait chanceler ; le parrain, d'un geste rapide, la soutient au coude gauche.

Déjà le sacristain tient l'enfant sur les fonts et la cérémonie est commencée, quand, soudain, le curé

s'interrompt et se penche pour regarder le nouveau-né, à la lueur du cierge.

Il reste ainsi quelques secondes, l'air saisi ; puis, se redressant, il se tourne vers la garde, et, les yeux indignés, la voix basse, sévère :

— Mais, cet enfant est mort ! Vous vouliez donc me faire commettre un sacrilège abominable !

Tous tressautent. La marraine se penche vers le nouveau-né avec un cri étouffé ; la garde, adossée frémisante contre la grille, répond, sans oser regarder l'enfant :

— Non, non, il n'est pas mort, il dort ; il s'est endormi en route, je l'ai senti.

Encore une fois l'ecclésiastique se penche, regarde avec attention, touche la petite face du revers de la main. Puis, outré et solennel, de nouveau il se redresse, se retourne, lance à la pauvre femme un regard de mépris écrasant, et quitte les fonts baptismaux en ordonnant d'un ton bref qu'on le suive.

Tous obéissent. La marraine, son poupon sur le bras, pleure à chaudes larmes ; le sacristain tend l'enfant mort à la garde, qui recule, chancelle, le repousse avec des gestes terrifiés, profanant la sainteté du lieu par ses sanglots et ses gémissements :

— Non, non, je ne puis plus, j'ai peur, j'ai peur, je l'ai senti mourir entre mes bras, je vais mourir moi-même, je sens que je vais mourir, si l'on me force à le porter encore ! Il est damné ! il est maudit ! il est mort sans être baptisé !

— Donne, moi je le porterai, dit le parrain.

Il prend le petit cadavre entre ses mains maladroites, et ils quittent l'église.

Et, sous le radieux soleil de Juillet, par les blonds

chemins de terre entre les blés jaunis, parés, comme pour une fête, de coquelicots et de bluets, c'est ainsi qu'ils s'en retournent vers la petite ferme : la jeune marraine, la belle fille portant, toute en larmes, l'enfant de sa sœur, qui vit ; le parrain lui, son maigre corps balancé sur ses jambes torses, tenant gauchement entre ses bras celui qui est mort, et la garde-couches, suivant à quelques pas, humiliée et désolée, hagarde de terreur pour avoir porté la Mort encore entachée du Pêché Héritaire.

LE GARDE

à Maurice Maeterlinck.

Depuis huit jours le garde était malade...

Il n'avait rien,.... aucun symptôme de maladie nettement caractérisée ; il éprouvait seulement un malaise vague, étrange, grandissant ; une oppression morale jointe à une grande lassitude physique ; une morosité indéterminée et invincible ; un douloureux accablement de tout l'être. Il dormait mal, il ne mangeait presque plus.

Il était malade de pressentiment néfaste. Malade de quelque chose qui allait arriver, de quelque chose qu'il sentait douloureusement mûrir en lui. Il pressentait l'approche d'un grand et triste événement à l'issue incertaine, d'un de ces grands événements de notre vie, où nous risquons chaque fois de sombrer tout entiers ;

d'un de ces orages qui, lorsqu'ils passent sans nous faire de mal, nous laissent de longues périodes de soulagement et de quiétude, jusqu'à ce que la proximité du grand événement futur recommence à se faire sentir.

* * *

Ce vague et torturant malaise peu à peu s'intensifia, se précisa. L'événement redoutable et inconnu planait, pesait sur sa vie, s'incarnait dans ses habitudes, dans sa besogne quotidienne. Il gagna peur de sa besogne.

Depuis plus de vingt ans il était garde-barrière au passage à niveau d'un chemin de fer, que traversait une chaussée peu fréquentée. L'endroit était isolé, perdu en pleine verte campagne, près d'un coude de la route. A quelques minutes de là il habitait une maisonnette à toit de chaume ; au bord de la voie il avait un tout petit blockhaus en bois, où s'abitrer durant ses heures de service.

Et lui qui, pendant plus de vingt années avait vu passer tant de milliers de trains sans une émotion, et qui avait tant de milliers de fois ouvert et fermé ses blanches barrières de bois sans l'ombre d'une inquiétude, dédaignant même, parfois, dans son habitude continue du danger, les prescriptions d'un règlement sévère, il frémissait de peur, maintenant, chaque fois qu'un train allait venir. Sans savoir pourquoi, il prenait des précautions méticuleuses et superflues ; il sondait, avec des yeux d'angoisse la chaussée solitaire, bordée de peupliers, et la ligne du chemin de fer, jalonnée de poteaux télégraphiques ; dès que le train était signalé à l'une des stations voisines il courait fermer ses barrières, et, quand le monstre passait en ourangan, violant l'espace

dans sa trépidation grondante et son nuage de vapeur et de poussière sentant le métal brûlé, il s'adossait, se cramponnait à sa cabane, blême et défaillant, la figure contractée et les yeux pleins de larmes, croyant chaque fois, dans une agonie croissante et constamment réitérée, sentir fondre sur lui la Fatalité, le Grand Événement terrible, qui allait l'anéantir. Chaque fois, il restait quelques minutes comme inconscient ; puis, d'une main faible, tremblante, il rouvrait ses barrières, et, chancelant, les jambes cassées, revenait s'affaisser sur un escabeau devant la porte du petit blockhaus, et y restait de longues heures, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains, abîmé dans une prostration douloureuse, sous la résonnance chantante des fils télégraphiques, jusqu'à ce que la sonnerie électrique de sa cabane le réveillât en sursaut, annonçant l'arrivée du train suivant.

*
* * *

Ce jour-là, le lundi de Pentecôte, il souffrait tout particulièrement de son indéfinissable malaise.

La journée avait été d'une chaleur accablante, des trains nombreux avaient passé, des trains de plaisir portant des foules vers la mer. Et le garde, toute la journée sur les dents, sentait ses nerfs surexcités vibrer, le secouer, comme des tenailles de torture. Il était livide sous le hâle de sa peau, ses petits yeux noirs luisaient de fièvre, sous la visière vernie de sa casquette d'uniforme à bandelette rouge. De tout le temps il n'avait absolument rien mangé, mais il avait bu quelques verres de bière, apportés par sa femme, dans un cruchon. Depuis quatre heures du matin il était à son poste, et

son service devait durer jusqu'à dix heures de la nuit, jusqu'après le passage du dernier express.

Il était neuf heures. La nuit tombait, sereine et douce, après la chaleur brûlante du jour. Du gazon mouillé par la rosée une fraîcheur montait; les blés, hauts et drus comme des jungles, avaient de vagues et troublants parfums. Le dernier train de banlieue venait de passer; la route, piquetée de multicolores lumières clignotantes, s'allongeait déserte et droite vers l'Occident encore enflammé, comme vers un rêve d'or.

Et le garde, peu à peu envahi, malgré son excitation fébrile, d'une fatigue accablante, alla fermer ses barrières, et revint s'asseoir, dans la douceur du crépuscule, sur son escabeau, devant le petit blockhaus. Il se dit que plus un véhicule ne passerait à cette heure sur la chaussée peu fréquentée, et que, si par hasard, il en venait encore, on crierait, on appellerait pour qu'il ouvre les barrières. La tête entre ses mains et les coudes sur les genoux, abîmé dans son attitude de prostration habituelle sous la chanson mystérieuse des fils télégraphiques, fuyant au loin vers l'invisible, il se dit que mieux valait cette précaution extrême, en dépit du règlement.

* * *

Et, doucement, de la prostration il tomba à l'assoupissement, à l'inconscience..... Il rêva.

Rêve confus, tour à tour triste et joyeux, obscure évocation de choses profondément troublantes. Terre promise de bonheur et de paix, entrevue et presque possédée en songe; angoisse mortelle de pauvre hère, courbé sous une malédiction. Vitalité mystérieuse de

l'âme dans cette mort momentanée de l'être matériel.

De douces visions venaient à lui, le traversaient, le saturaient lentement de paix et de félicité, pareilles à la rosée qui ranimait les feuilles, dans le recueillement du soir. De noirs fantômes flottaient, l'enveloppaient de nuit et de souffrance, buvaient la rosée bienfaisante à son âme, silencieux et voraces, comme le Malheur. En lui s'accomplissait irrésistiblement le Grand Evènement, qui devait être.

Et, dans sa prostration inconsciente, il sentit les liens de l'insaisissable et de l'incompréhensible avec la réalité terrestre. Il sentit l'évènement incertain, qui, déjà, possédait son âme, matériellement venir, se dégager de cette réalité qui l'entourait et qu'il ne voyait pourtant plus. Il lui sembla soudain entendre des voix, des voix impérieuses, qui lui criaient un ordre. Mais il ne se réveilla pas, il n'obéit pas. En lui, maintenant, triomphait la toute-puissante Fatalité, qui n'a pas à obéir. En lui, dans une hallucination suprême, était accompli déjà l'Evènement, le Grand Evènement inévitable, que, durant tant de jours, malade d'angoisse, il avait irrésistiblement senti venir.

* * *

De perçants cris d'effroi, tout à coup, le réveillèrent en sursaut. Il bondit sur ses pieds, poussa lui-même, instinctivement, un cri terrible, tomba à la renverse, comme balayé par un ouragan, contre le petit blockhaus.

L'express passait, noir, dans un vomissement d'éclairs et d'étincelles, en coup de foudre. Et, sur la voie, par les barrières larges ouvertes, entre les rails déjà, un petit cheval blanc, retenu à la bride par un homme

affolé, se cabrait, soufflait et hennissait de peur, attelé à une carriole couverte d'une bâche blanche, d'où sortaient les cris affreux, les perçants cris d'effroi.

Etourdi encore, les yeux dilatés d'horreur dans la nuit lumineuse, le pauvre garde s'était précipité. L'homme, qui, dans un élan de vigueur désespérée, avait repoussé le cheval et la carriole hors de la voie, lui cria d'une voix rugissante, étranglée, entrecoupée de hoquets de peur et de colère : — C'est ta faute ! tu dormais ! tu étais soûl ! Je t'ai vu dormir, la tête entre les mains, adossé à la cabine !... En vain j'ai appelé, crié, fait claquer mon fouet,..... tu dormais, tu ne m'as pas entendu !.....

Tout son corps frémissait, de sa bouche large ouverte sortait un souffle rauque, il bégayait, affolé, menaçant, serrant les poings, tandis que le garde, muet d'horreur, joignait des mains suppliantes :

— Misérable !... misérable !... tu ne sais pas ce qui a failli arriver !..... Comme nous attendions depuis un gros quart d'heure, et que pas un train ne se montrait,..... je suis descendu de ma carriole,..... j'ai moi-même ouvert les barrières,..... et j'ai voulu.... passer !.... Au même instant,.... un grondement sourd.... s'est fait entendre,.... et, de la courbe,.... l'express a débouché,.... à toute vapeur !... Le cheval .. était déjà sur les rails... de la double voie !.... Il s'est cabré en hennissant,.... devant le souffle.... de la locomotive !.... Une seconde,.... une demie seconde plus tard.. . et nous étions tous... massacrés !.... Là,.... à l'intérieur.... de la carriole, .. sont ma femme... et .. mes trois.... enfants : nous revenions d'une fête.... d'une.... fête !....

Dans le véhicule les cris d'effroi s'étaient changés en lamentations et en gémissements, et l'homme aussi

sanglotait maintenant en conduisant son cheval enfin calmé par la bride à travers la voie, tandis que le garde, les yeux noirs et la face décolorée, le suivait machinalement, sans un mot, sentant s'opérer en lui une véritable révolution. Un soulagement immense, un soulagement sans nom détendait tous les ressorts surexcités et exaspérés de son être. Il se sentit d'un coup délivré de son abominable cauchemar, il sentit que le Grand Événement redoutable avait passé, l'avait frôlé, terrible mais impuissant, emporté par l'express rugissant vers d'autres destinées....

Tremblant et faible, après avoir définitivement clos ses barrières pour la nuit, il avait suivi sur la chaussée la carriole, où l'homme s'apprêtait à rejoindre sa femme et ses enfants éplorés. Mais il ne pouvait plus parler, il ne pouvait rien leur dire pour s'excuser ou pour les rassurer : à son tour il sanglotait et il pleurait à chaudes larmes ; il épanchait son agonie-passée et son immense soulagement, la sensation délicieuse de sa longue quiétude maintenant à venir.

L'homme, cependant, était enfin remonté dans le véhicule, avait repris les rênes. Alors, le garde, par un effort suprême, put tout de même lui dire :

— Ne m'en veuillez pas, j'étais malade. A présent je me sens guéri, pour longtemps, longtemps guéri.

Et il tendit une main frémissante, que l'homme, sous la bêche, irrésistiblement serra, d'une longue étreinte, en murmurant un bonsoir étranglé. La femme et les enfants, dans un dernier hoquet, lui rendirent également un salut navré et doux, plein de réconciliation. Et, d'un trot cadencé, le petit cheval blanc s'éloigna avec la carriole sur la chaussée étroite et solitaire, vaguement grise sous l'ombre noire des peupliers.

Tandis que, seul dans la nuit douce et embaumée, les poumons dilatés comme ouverts au bonheur, tout l'être imprégné d'apaisement, poussant à intervalles réguliers de longs soupirs de soulagement, qui le plongaient dans une torpeur suave, le pauvre garde, les yeux à demi clos, le dos courbé et la démarche vacillante de fatigue, s'acheminait vers sa chaumière.

CYRIËL BUISSÉ.



EGLOGUE IV.

*Partir un soir, bénis des dieux, pour le voyage
vers le natal pays, dans l'oubli du feuillage
que jette au fil de la mort triste de l'été
le vent, déjà d'automne ! épars dans la cité,
et suivre le chemin qui le long des eaux mène
hors du pourpre apparat des murailles romaines
et du fleuve tombant des monts dont le neigeux
orgueil se dresse au fond des midis orageux,
qui déroule tranquille une onde floconneuse
où tremble le reflet des briques lumineuses.*

*Partir, ivres des nuits du songe nuptial,
doux, de toute l'ardeur du vœu initial
chanté jadis parmi la ville glorieuse,
vers les sombres forêts qu'éclaire l'eau rieuse.*

*Nous irons, ayant vu les campagnes d'automne
s'enfuir en un vertige errant et monotone,
entendre le départ bélant des grands troupeaux
conduits par un vieux pâtre lent vêtu de peaux
où gonfle la blancheur des brebis toisonneuses,
sur les déserts plateaux des landes sablonneuses
où parmi les grands genêts d'or et les halliers
s'attarde le pas doux et grave des béliers ;*

*et nous écouterons le soir dans les ramures
bercer les pins harmonieux d'amples murmures.
Les clochettes tintant dans les lointains épars
au gré des pas qui les ramènent vers les parcs
disent l'heure attiédie et la nuit attendue
qui tombe lentement du loin de l'étendue.*

*Au seuil, l'Aïeule aveugle et qui regarde en vain
le soleil mûrisseur des pampres d'où le vin
sera doux et sucré comme le miel d'abeilles,
rougir de sang divin les collines vermeilles,
écoute la chanson qui revient dans le vent
de la lande — et vers eux qui rentrent, élevant
le roseau où s'enroule un lin roux de quenouille
semble appeler d'un geste las qui agenouille,
les troupeaux effarés et poudreux des chemins,
de la prière simple et droite se sa main.*

*Quand la rumeur bêlante et beuglante s'est tue
vers l'eau morte où un or de soleil perpétue
le jour éteint parmi les branches que j'aimai
jaunissantes posant leurs feuilles au sommet
de l'étable où la gerbe en tremblant dans les crèches
emplit la tiédeur d'un sommeil d'ombre fraîche.
Mais tes pas sont trop las et faibles pour ces jeux,
tes yeux inquiets du soir qui tombe nuageux,
écoute la chanson limpide de la flûte
à qui ton songe ému enroule en ses volutes
le caprice de son désir d'aller, sans mots,
doux et graves de la bonté des animaux...*

*Et nos mains heurteront la porte hospitalière
où sèche la guirlande aux grappes familières*

*faites des rameaux d'or du vieux laurier bénit
plein du soleil jadis doux à l'avril des nids !
Mais seul le monotone ennui battant de l'heure
rythme un silence épais d'attente où seule pleure
la voix triste en sanglots, d'oiseaux dont l'aile bat
dans l'ombre, où le rayon qui s'apaise tout bas
révèle une blancheur de plumage dorée
qui sur le mur palpite en la cage ignorée.*

*Là, malgré l'heure lasse et l'aïeule filant
sourde à nos voix le lin muet du fuseau lent,
nul ne vient pour offrir à ton désir frivole
contre un peu d'or les doux oiseaux dont l'émoi vole !
et tristes de la joie apparue en eux deux
comme la vision d'un songe hasardeux,
sans plus rêver qu'à la langueur de leur coup d'aile
notre âme sent monter une angoisse fidèle
devant le crépuscule éteint et la nuit d'or
du baiser lent et doux où le désir s'endort.*

*La cage est pleine du sanglot des tourterelles,
tes tourterelles roucoulantes aux bois frêles,
les mêmes, semble-t-il, qu'en l'avril tu rêvas
caresser de l'ennui que ton geste éleva ;
leur voix de plainte langoureuse au loin se mêle
au bélement très doux d'agneaux à la mamelle..*

*Parmi le clair de lune aride du verger
s'est tû l'oubli de flûte heureuse du berger.*

EGLOGUE V

Et qu'en écharpe d'or la vigne tortueuse
serpente autour de toi, fraîché et voluptueuse.
A. DE V.

*Loin des vallons où s'alanguit une eau sonore
qui méla le sang pur des latins et des mores
vers la rivière claire et froide dont le flot
clapote et meurt sous le feuillage des ilots,
l'exil triste a courbé notre front taciturne
du rêve familial dont l'angoisse nocturne
ne s'évanouit point en rire harmonieux
de ta bouche si douce au chant insomnieux
des baisers implorés et ravis en sourires
sous les longs pampres bleus du jour que cette eau mire.*

*Dis ton songe d'aller tous deux parmi le soir
et la nuit du feuillage épais, pour y asseoir
notre tristesse vite émue en le silence
de la chute d'un fruit frais et lourd que balance
la brise de parfums, douce du miel semé
des ruches blondes d'où le tiède soir charmé
éparpille le vent ivre du vol d'abeilles
lourdes de l'or ravi aux vignes de nos treilles ;*

*et, près du vieux rocher gardien de l'eau fantasque
qui coule claire et roule au fond sans nulle vasque
autre que le bassin bleu et froid du lavoir,
si limpide! que te penchant pour t'y mieux voir,
ton sourire y fera refleurir d'autres roses
que celles que ta main de l'eau limpide arrose!*

*Puis nous écouterons à l'ombre du rocher
s'épanouir en nous les souvenirs cachés
que nous dira la voix sonore de la pierre
jusqu'à fermer d'un lent sommeil notre paupière
encore lumineuse, avide d'entrevoir
à la lune les nymphes belles du lavoir.*

*Vivrons nous le doux songe antique et redouté
de lèvres closes sur des seins si veloutés
qu'ils fondent en fruits mûrs leur miel emmi la bouche
jusqu'au sanglot qui fane l'herbe de la couche
odoreuse en gerbée aride où pleut le jour;*

*et j'aimerai l'après des fuites, au séjour
d'ombre et d'eau murmurante et mirant en vacante
lueur la vigne d'or et la pierre et l'acanthé
jusqu'à la nuit confuse aux bruits enveloppants,
redire de ma voix juste aux roseaux de Pan
le rêve inassoupi que je me rémémore
au long de l'eau latine où passèrent les mores
et qui garde en son lit de feuillage abrité
le murmure secret des vieux dieux irrités!*

*Et quand l'étoile vive au fond des branches lisses
que pas un souffle hors du murmure ne plisse,
allumera d'azur pâle et plaintive l'eau
où penche la neigeuse attente des bouleaux,*

*nos noms gravés sur leur écorce de lumière
rappelleront le rêve exilé des premières
eaux vives où nos vœux, sans inutiles mots,
montaient dans la clarté peureuse des rameaux.*

EMMANUËL DELBOUSQUET.



TCHEU - TCHEURE.

Comment Tcheu-Tcheure la messagère mourut de male mort et comment fut le meurtrier connu par la révélation miraculeuse d'un bâton de cornouiller.

I.

Au culot du « Grand puche », ainsi nommé parce qu'un large puits s'y trouvait, recouvert par quelques mauvaises planches, en face de l'ancien couvent de capucins bâti sur les restes du château fort notgérien dominant les vallées de la Sambre et de la Biesmèle, dont les ruines se paraient, au soleil de mai, de plantes et d'arbustes à la tendre verdure, de pissenlits jaunes et de lychnis roses, les petites maisons grises et blanches ornées presque toutes de perrons et d'escaliers prenaient cette après-midi pimpante de soleil et d'azur, un air radieux.

Les portes étaient ouvertes et les chansons sortaient des chambres où les ménagères faisaient reluire les étuves, nettoyaient les casseroles et semaient des desins en sable blanc sur les carreaux rouges des pavements.

Elles se hâtaient dans leur besogne, car elles allaient fêter tout à l'heure Tcheu-Tcheure, la messagère, qui portait allègrement ses soixante et douze ans et routait encore, plusieurs fois par semaine, de Thuin à Charleroi.

Elle était aimée dans le quartier à cause d'une honnêteté qui rendait son métier peu lucratif et parce qu'elle n'eut jamais consenti à recevoir le moindre salaire pour les commissions dont la chargeaient ses voisines.

En échange, lorsqu'elle rentrait de son voyage, elle trouvait toujours le pot au feu préparé, le café chaud et sa maison bien en ordre.

Jeanne, la femme du charpentier, avec qui elle habitait porte à porte depuis des années, veillait avec un soin tout particulier au ménage de sa vieille amie qu'elle avait choisie comme marraine de son petit fils.

C'est ainsi que la fille de Jeanne, la grande Ziréc, accompagnée de son gamin, le filleul de Tcheu-Tcheure, était arrivée des Trieux avec un grand panier rempli d'œufs, de beurre et de crème pour fabriquer les « ratons » en l'honneur de la jubilaire.

Après avoir envoyé un salut à son père qui travaillait à la charpente d'un moulin dans l'atelier empli de rubans de bois jaillis du rabot et recroquevillés, revêtu un caroco gris et un devantrin bleu, elle avait pris la plus grande marmite de la maison, pour l'installer chez la voisine et y casser les œufs.

Pendant ce temps-là, sa mère bourrait de charbon l'étuve jusqu'à la gueule, pour la voir rougir bientôt à fendre le pot, puis faisait fondre le beurre qu'elle versait avec le lait et la crème, dans la marmite où Zirée plongeait ses bras bruns pour effectuer le mélange que doraient les jaunes d'œufs.

Et c'était merveille de la voir, sous le manteau de la grande cheminée au-dessus de laquelle reluisaient les plats d'étain et un christ de cuivre, écraser les gruaux entre ses doigts, fabriquer prestement la pâte, la saupoudrer de temps en temps de fleur de farine qui se répandait autour d'elle en un nuage et poudrait ses cheveux frisés.

Près de la table, le gamin tournait la manivelle du moulin à café en regardant travailler sa mère. Elle le surveillait du coin de l'œil, lui recommandant parfois d'un ton bourru de tenir par devers lui le tiroir, celui-ci avait déjà failli tomber deux ou trois fois, lorsque l'enfant était distrait par le chat qui, surnoisement, cherchait à s'approcher du pot au lait.

Lorsque la pâte fut à point travaillée, Zirée fit tomber

avec le doigt ce qui lui en restait sur les bras, l'installa auprès du feu afin de la faire lever plus vite et la couvrit d'un linge chaud.

Du dressoir en chêne brun adossé au mur blanc et orné de serrures de cuivre à arabesques, elle tira de de grosses jattes à dessins bleus et gris et comme elle jugeait qu'il n'y en aurait pas suffisamment, elle envoya le petit chercher un beau service en porcelaine à lignes d'or que l'on sortait seulement dans les grandes circonstances. Il s'agissait de se dépêcher car l'horloge au grand coffre noir marquait déjà quatre heures moins le quart et Tcheu-Tcheure devait bientôt rentrer.

De temps en temps une commère, du seuil de sa demeure, demandait : Eh bien, Zirée, est-ce que ça bout ?

Zirée répondait quelques mots, d'un air affairé, et si l'autre voulait continuer la conversation, elle lui criait : « Laissez moi tranquille, je vous répondrai tout à l'heure. »

Jeanne avait renouvelé les fleurs des vases qui se trouvaient aux côtés d'une Sainte-Vierge en bois sur la commode, elle avait cueilli des lilas roses, des « jolis bois » selon la charmante et printanière expression du pays, et des violettes.

Maintenant elle passait le café, voilée par la vapeur qui s'échappait du coquemar, pendant que Zirée apprêtait la grande poêle.

Le gamin tournait autour de sa mère, impatient d'engloutir le premier « raton » qui lui était toujours destiné. Plusieurs fois déjà, il avait, à la dérobée, soulevé le couvercle de la marmite et plongé son doigt dans la pâte pour la relêcher ensuite avec gloutonnerie.

Les voisines arrivaient flairant la bonne odeur de café qui se répandait dans toute la chambre. Elles examinaient la pâte et il fallait leur énumérer le nombre d'œufs, la quantité de beurre et de crème qu'elle avait nécessitée. Et, dodelinant de la tête, elles approuvaient, disant : « Avec ça, il y a moyen de les faire excellentes ».

Le lard crépitait et chantait en fondant ; avec une

louche, Zirée versait le liquide jaune qui s'étendait dans la poêle et la couvrait toute. Puis la pâte se soulevait, se couvrait d'ampoules que Zirée crevait avec une fourchette. Au bout d'un instant elle soulevait le « raton » pour constater son degré de cuisson. Lorsqu'elle le jugeait suffisant, elle saisissait à pleines mains le manche de la poêle et d'une brusque secousse lançait en l'air la crêpe pour la retourner et la rattrapait avec une adresse et une précision qui faisaient l'envie de bien des ménagères.

La pâte prenait une belle teinte dorée et brune qui la rendait appétissante autant que l'odeur délicieuse qu'elle répandait en cuisant, excitait les estomacs à une goinfrerie vraiment villageoise.

Au fur et à mesure que les crêpes étaient cuites, on les amoncelait sur un grand plat de faïence en les saupoudrant de cassonade.

On commençait à s'impatienter, lorsque Tcheu-Tcheure parut enfin. Elle était tout essouffée. Elle s'excusa, les modistes de la grand'rue l'avaient « bistoquée » et il avait fallu qu'elle but une anisette de leur fabrication, mais, entendant sonner quatre heures au grand clocher, elle s'était dépêchée pour ne pas être en retard.

Aussitôt, une gamine qui guettait son arrivée entra portant un carton à chapeau. On déballa un beau bonnet vert avec des dentelles noires et des rubans violets, ainsi qu'un châle brun que l'on offrit à Tcheu-Tcheure pour sa fête. Et chaque commère lui donna l'accolade en lui disant le traditionnel boniment :

Dje vos bistoque
Dje vos astoque
Tenet vous bin
Vo t' cheret nin.

Elle riait et les remerciait, trouvait le cadeau beaucoup trop beau pour elle.

— Des vieilles comme moi n'ont plus besoin de pareils colifichets, disait-elle, ou bien il ne restera plus rien pour les jeunes.

On lui répondait qu'elle pourrait encore bien trouver

un galant et les rires et les plaisanteries partaient là-dessus.

On était pressé de manger car les appétits étaient aiguisés par l'affriolante odeur dont était maintenant remplie toute la chambre.

Au bout d'un instant Djenn, le charpentier et Pierre, le cordonnier, vinrent passer la tête à la porte en demandant s'il n'y avait rien pour eux. Ils furent accablés de quolibets, traités de gourmands, de goinfres, on leur cria qu'ils étaient « bien à leur panse », mais Tcheu-Tcheure les fit entrer et ils se mirent à table, pinçant à la jambe les commères qui, la bouche pleine, ne s'écartaient pas assez rapidement pour leur faire place, et ce fut un brouhaha de chaises remuées, de petits cris et d'éclats de rire, pendant lequel la femme du Fifi, renacla tout ce qu'elle venait d'avaler par le « trou aux pater » et eut une quinte de toux pour avoir trop ri.

Zirée faisait toujours sauter les « ratons » pendant que les autres mangeaient. Tous les visages luisaient de plaisir, ce qui la payait de sa peine, elle était fière de sa cuisine. Le contenu de la marmite diminuait, elle allait pouvoir bientôt prendre place parmi les autres et goûter à son tour.

Si les mâchoires allaient leur train les langues ne restaient pas inactives. Toutes les nouvelles de la ville furent racontées, le dernier sermon du curé commenté, on décrivit les toilettes qui avaient fait leur première apparition à la grand'messe dernière. On nomma les amoureux que l'on avait vu, le soir, se promenant dans les ruines du vieux couvent et sous les arbres du Jeu de Saint Laurent qui les avoisine. Et l'on fut d'accord pour prophétiser que ce printemps-là mettrait encore « des lièvres dans la carnassière » de quelques jeunes filles.

Eugène et Pierre, après avoir avalé chacun une douzaine de « ratons » se levèrent, bien lestés, pour retourner à leur besogne. Mais on s'y opposa. Ils devaient rester et raconter, des « couïonnades ». Puisqu'ils étaient venus parmi les commères on ne les laisserait pas retourner de si tôt. Tant pis, pour l'ouvrage,

ils n'auraient qu'à travailler davantage le lendemain.

Ils se rassirent donc et allumèrent leur pipe.

On leur fit raconter des anecdotes d'une gaularie corsée. Comme les estomacs étaient remplis et que l'on était bien repu, les visages étaient empreints d'une béatitude ineffable et les rires devenaient énormes.

Plusieurs femmes eurent le hoquet, et pour les en débarrasser on les bourrait de grands coups de poing dans le dos.

Les deux farceurs affectionnaient surtout les histoires grivoises où il était question des moines, des capucins, et des curés.

Ah, les « losses » disaient les femmes en les regardant avec des yeux pleins de gaieté et de larmes que le rire avait fait surgir.

Il y en avait quelques-unes cependant à qui déplaisaient ces contes. Tandis que la plupart de ceux qui étaient nés avant la Révolution comme les deux hommes, Jeanne et quelques autres vieilles qui se trouvaient là, avaient conservé le scepticisme du XVIII^e siècle à l'égard des gens d'église, ceux de la génération suivante, comme Zirée et d'autres avaient retrouvé pour le clergé un respect depuis longtemps disparu. Ils étaient en général très pieux et on ne les eut pas cru élevés par des parents dont l'esprit portait l'empreinte d'une certaine incrédulité voltairienne. On eut dit que le mysticisme religieux englouti par des courants qui avaient entraîné les croyances d'une société archi-séculaire, était remonté lentement, mais sûrement comme l'huile à la surface des eaux, chez ces populations sur lesquelles avait passé la tourmente des grandes guerres et qui avaient si terriblement souffert, au point de vue matériel, des erreurs philosophiques, des inutiles spéculations intellectuelles, des ambitions démesurées et des réactions aveugles qui avaient, pendant un quart de siècle, mis l'Europe à feu et à sang.

De ces gens qui avaient reçu le dernier choc des bouleversements qui s'accroissaient ainsi que des avalanches, au fur et à mesure qu'ils roulaient d'une classe

à l'autre de la société, les plus vieux avaient gardé les idées qui avaient fait le charme de leur jeunesse, sans les rendre responsables des événements qu'elles avaient suscités, mais les autres, nés avec la marque de l'angoisse qui étreignait leurs mères au plus fort de la tempête, s'étaient accrochés avec l'inconscience et l'instinct des naufragés, à la seule force qui subsistait malgré tout, alors que le reste sombrait dans l'impossible, la religion. Et ils s'étaient jetés éperdûment dans les bras de l'Eglise, la mère des faibles et des affligés.

De sorte que le contraste était frappant entre les jeunes, retournés à la foi robuste des anciens âges, inquiets du présent, défiants de l'avenir et les vieux qui conservaient toujours les illusions chères, attendant patiemment, malgré toutes sortes de mécomptes, l'ère promise.

Ceux-ci étant les plus obstinés et les plus loquaces, la petite fête se fut fatalement gâtée si la conversation n'eût pris une autre direction.

On parla du temps passé et de l'invasion.

Zirée raconta, pour la centième fois peut-être, comment un boulet de canon était venu briser le linteau de la fenêtre de sa chambre donnant sur les jardins en terrasses et la vallée de la Biesmèle, lorsqu'elle regardait les Autrichiens et les Français se battre sur le Tienne des Vaches.

On aimait à l'entendre car elle avait retenu beaucoup d'histoires étant douée d'une extraordinaire mémoire et elle mettait à les dire une rare énergie. C'était une femme, d'une force peu commune. Un jour qu'elle offrait la goutte aux soldats qui logeaient chez ses parents, un Prussien d'un corps voisin vint rejoindre ses camarades. Il eut son « gendarme » comme les autres. Mais il en réclama un second, parce que, disait-il, il n'avait pas eu de quoi mouiller une de ses dents. Allez en boire dans la maison d'où vous venez, lui avait répondu Zirée. Et le soudard ayant voulu lui arracher la bouteille, elle lui avait administré une telle claque qu'il avait mesuré le parquet de toute sa longueur, aux

rires de tous ses compagnons. Mais le pruscot, furieux autant qu'humilié, s'était relevé en jurant comme un possédé et avait dégainé son immense latte. Zirée n'avait eu que le temps de lui jeter une chaise dans les jambes et de courir se plaindre au poste où l'on avait fourré au cachot le cavalier exigeant et peu solide sur jambes.

Cette histoire suscitait invariablement l'admiration des auditeurs et, bien qu'ils la connussent de longue date, ils l'écoutaient avec un plaisir toujours nouveau, car on n'aimait pas les Prussiens, c'étaient des brutes et des voleurs, disait-on. Zirée eut encore plus de succès lorsqu'elle raconta que la mère de son mari, le censier Colas, avait poussé dans une cuve de brasserie, un soldat qui l'importunait à vouloir l'embrasser.

Les sympathies pour les Français étaient vives, mais ils n'étaient charmants qu'à leur arrivée, ils ne tardaient pas à devenir difficiles et exigeants. « Belle entrée, laide sortie » proclamait-on.

En revanche on aimait bien les Russes. Ceux-là étaient toujours contents; on les aurait nourris de pommes de terre et de pain pendant des semaines qu'ils n'auraient pas protesté; on les faisait travailler au jardin et ils abattaient de la besogne! Ils avaient conquis les sympathies dès leur entrée à Thuin.

Une nuit de froid intense où l'on grelottait dans les maisons sous d'épaisses couvertures, ils étaient arrivés, le ventre vide, harassés par une longue marche dans de mauvais chemins. Ayant trouvé la ville endormie et ne voulant pas troubler le sommeil des habitants, ils s'étaient couchés silencieusement dans la neige. Le lendemain, on avait été fort étonné de voir dans les rues, une armée qui était venue si paisiblement. Aussi les avait-on bien traités. On ne leur avait pas ménagé le péquet et on leur avait donné des chaussettes en grosse laine, des pipes et du tabac du pays; ils n'en avaient jamais fumé d'aussi bon.

Pendant ces récits, Tcheu-Tcheure, le goûter fini et les ventres remplis, gonflés de « ratons », avait fait

disparaître les jattes, sorti les verres et extrait d'une armoire un grand bocal de liqueur aux cerises, une bouteille de cassis et un flacon d'anisette, et l'on avait déjà siroté maint petit verre, lorsqu'à un nouveau détour de la conversation, quelqu'un parla de Pierre du Contoir, un « bon à tout », un « propre à rien » qui infestait Thuin et les environs par ses rapines.

« Depuis que je vais à Charleroi, dit Tcheu-Tcheure, et voilà déjà bien des années, je n'ai jamais craint que lui, mais il me fait peur pour deux ; quand je vois sa mauvaise figure dans le bois de Montigny, je ne suis pas à mon aise. Heureusement, mon camarade Mathieu, le garde, est toujours à la ferme de l'abbaye, attablé devant sa pinte, lorsque j'y passe ; il m'accompagne souvent jusqu'au-dessus du bois, près de la route de Beaumont. Alors le gremlin n'ose pas se montrer, car il sait que Mathieu lui en veut comme à tous les bricoleurs qu'il n'a jamais pu attraper en flagrant délit. Quand je suis seule et que le brigand rôde dans mes environs, je me retourne en criant « Est-ce que vous me suivez Mathieu ? » et je m'en débarrasse de cette façon, car il file comme un lièvre au seul nom du garde.

Ce Pierre du Contoir dont on parlait, avait quitté le pays pendant longtemps. On ne l'avait guère connu durant sa jeunesse. Il était de Biesmes et comme les habitants de ce village ont une réputation de simplicité d'esprit déplorable, de « basous », comme disaient les Thudiniens, on s'en occupait fort peu. Il était donc un inconnu pour la plupart des gens de Thuin, mais il ne resta pas longtemps. Sa mauvaise mine lui conquit bientôt une notoriété plus solide que les souvenirs et les exploits dont on le soupçonnait lui assurèrent rapidement une place dans l'imagination populaire.

Il avait des professions multiples ; les plus avouables étaient celles de journalier et de marchand de vaches.

Il avait dû toutefois presqu'abandonner cette dernière, car il usait de trucs absolument trop malhonnêtes pour placer sa marchandise et la pratique avait été si

grossièrement trompée chaque fois qu'elle s'était adressée à lui, qu'elle ne revenait jamais plus.

Il lui eut été impossible de trafiquer des bêtes de bonne qualité sans croire qu'il perdait son temps et même qu'il était dupé. Il n'achetait que des vaches et des bœufs fortement dépréciés et à l'aide de nombreux stratagèmes, dissimulait leurs défauts pour les vendre à des prix modérés de bétail sain. Pour cela, il usait de ruses incroyables de vieux paysan madré et d'Apache, il dépensait une malice qui eut fait rêver le plus roué des diplomates octogénaires.

Lorsqu'il avait un marché à conclure, il savait donner à sa figure sournoise et mauvaise une expression de bêtise tellement candide, que ses interlocuteurs s'y laissaient prendre comme des griffons à la glu.

Dans ce pays où le terme de marchand de vaches est presque une injure tellement ceux qui exercent cette profession ont une réputation de voleurs, on eut considéré ses confrères comme d'honnêtes gens tant il les surpassait en duplicité. Les maquignons de la foire de Binche passaient pour des novices auprès de ce virtuose du trafic qui rusait pour le plaisir de ruser et trompait par amour de l'art.

Malgré ses soixante et douze ans et une claudication assez prononcée qui lui était venue on ne sait à la suite de quelle circonstance, il était encore doué d'une force peu commune qu'il exerçait à toutes sortes de métiers peu recommandables dont quelques uns consistaient à bricoler dans les bois qui avoisinaient sa mesure et à saccager les poulaiers des environs.

Ce genre de vie le rendait peu communicatif, il vivait isolé et renfrogné, ce qui ne contribuait pas peu à accréditer sa réputation de chenapan, de bon à tout et de propre à rien.

Il ne se commettait pas un délit à deux lieues à la ronde sans qu'il n'en fut accusé, à tort quelquefois, ainsi que le fit remarquer la femme du Gros-nez, tout en plongeant les doigts dans son verre pour y pêcher une cerise récalcitrante.

— Moi, ajouta-t-elle, je ne dis pas que Pierre du Contoir n'est pas un mauvais gueux, maison fait beaucoup de meneries sur son compte.

Ces dernières paroles furent accueillies avec incrédulité par l'assistance. Ou connaissait le motif de cette indulgence. Le « Gros nez », un braconnier endurci, avait été sauvé par Pierre du Contoir, une nuit qu'il était poursuivi par les gardes et allait être pris par les gendarmes qui venaient à sa rencontre.

— Je sais bien, se hâta de dire la grande Zirée, qu'il est venu dernièrement pour voler du grain à notre cense. Un jour que Colas était parti acheter des moutons du côté de Chimay, j'avais vu ce flandrin là rôder autour de la maison avec un autre individu de son espèce et examiner la porte de la grange. Je suis restée, armée de ma fourche, blottie dans le fossé jusqu'à minuit, mais la lune s'étant levée à ce moment là, je crus qu'ils n'oseraient pas venir à cause de la clarté et rentrai me coucher. Le lendemain matin deux planches de la porte étaient enfoncées et des sacs avaient disparu de la grange. Mais les voleurs avaient été trompés. Les sacs, au lieu de grain, contenaient de la paille hachée très menu.

— Il y a encore l'histoire avec le grand Buque continua Djenn.

Le grand Buque s'apercevant qu'on lui maraudait le trèfle de sa terre, au chêne, veilla, une nuit, couché dans un silot et vit arriver Pierre du Contoir qui faucha tout une barottée puis se chargea. Buque le culbuta et comme il le serait très fort, le voleur se suit à geindre : Pardon, Joseph, pardon, lâchez-moi. Je suis vieux, j'ai une hernie qui me fait souffrir, c'est la première fois que jeviens, ce sera aussi la dernière, on ne m'y reprendra plus. Et le grand Buque, qui est un bon homme, aussi bon qu'il est robuste, le lâcha. Mais le gremlin, aussitôt relevé, empoigna Joseph par derrière et une lutte terrible s'engagea dans l'obscurité; si Buque n'avait pas été solide comme un arbre, l'autre lui eût fait un mauvais parti, mais Buque lui administra une fameuse raclée.

Pierre du Contoir en eut pour un mois à se remettre et il en porte encore les marques sur le visage.

L'énumération des méfaits de Pierre du Contoir avait immobilisé la langue des commères, la conversation était épuisée et l'on était fatigué. Comme il se faisait tard, on but la dernière goutte de cassis et l'on se souhaita la bonne nuit.

On entendit encore, pendant quelques minutes, des voix dans la rue des Nobles et sur le grand Puche, puis ce quartier de la ville entra dans le silence, sous la lune qui rendait béantes les ogives du vieux couvent de capucins en ruines, aux murs couverts de plantes et d'arbustes, et pensives, les fenêtres des maisons dominées par le grand beffroi noir.

Tcheu-Tcheure restée seule dans la chambre si bruyante tout à l'heure, où l'on n'entendait plus maintenant que le tic-tac de l'horloge et le ron-ron du chat pelotonné près de lâtre, se sentit obsédée par le recits des méfaits du seul individu qui lui eut jamais fait peur depuis le long temps qu'elle faisait son rude métier. Elle était enveloppée d'une vague inquiétude. Puis elle se leva comme pour secouer les ombres noires qui envahissait son esprit, se mit à genoux et recita ses prières du soir sous le secourable Jésus-Christ de cuivre, placé entre les reluisants plats d'étain, sous la haute cheminée. Elle se plaça également sous la protection de la Vierge en bois noirci qui se trouvait sur la commode, au milieu de « joli bois » et de violettes. Elle se recommanda ensuite à Saint Théodard, patron de sa paroisse, à Notre-Dame de la Vaux, à Notre-Dame de la Piraille, à Saint Leonard qui a, dans le bois du grand Bon Dieu une chapelle toute remplie de jambes et de bras en cire, à la Sainte Face qui se trouve sur le sentier de Thuin à Ragnies, près d'une source d'eau vive et ferrugineuse qui guérit les maux d'yeux. Elle n'oublia pas sa patronne Sainte Brigitte qui a un autel à l'église de Lobbes et que l'on implore pour les maladies des bêtes à corne, ni Saint Dodon, en bas-relief dans la crypte de la même église romane de Lobbes, et dont le pied est usé par les dos

qui vinrent s'y frotter pour la guérison des rhumatismes. Elle termina par le grand saint Ursmer, patron de son père.

Ayant trempé ses doigt dans le bénitier de faïence à dessins bleus, surmonté d'un rameau béni, placé entre le coffre brun de l'horloge et la porte, elle se signa et, reconfortée, éteignit la lampe et gagna son lit.

II.

Le lendemain Tcheu-Tcheure, n'ayant été chargée d'aucune commission pour Charleroi, resta chez elle.

L'inquiétude de la veille lui revenait peu à peu. Elle pensa longuement à tout ce que l'on avait raconté de Pierre du Contoir. Les récits de ses convives faisaient fermenter ses anciennes craintes. Les traits et l'allure du vaurien revêtaient pour elle quelque chose de tragique, prenaient une signification de méchanceté, de duplicité intenses et elle était saisie d'une peur folle de les revoir encore dans la solitude du bois de Montigny-le-Tilleul. Ils figuraient maintenant toutes ses terreurs. Elle se rappelait l'expression de son regard et tous les mauvais sentiments qui luisaient dans ses yeux indéfinissables. Il lui semblait voir au travers d'eux, comme par les fenêtres d'une maison, tout ce qui se passait dans l'âme noire de ce réprouvé et elle tremblait. Son imagination suscita des scènes lugubres. Son bourreau était caché derrière un arbre pour la surprendre, lui sautait à la gorge sans qu'elle put appeler au secours et la terrassait. Et elle se représentait sa propre agonie, avec cette face atroce, crispée par le crime, sous les yeux, avant de trépasser.

Mais le soleil matinal entraît chez elle tout joyeux, lui apportant des idées plus riantes. Il était doux et caressant comme un bel enfant blond qui chasse par son sourire les préoccupations les plus graves.

Dans sa clarté chaude les vieilles choses parmi lesquelles elle vivait depuis tant d'années paraissaient rajeunir.

Le chat s'étirait paresseusement dans un rayon qui dorait le parquet, se tournait, se couchait sur le dos et remuait les pattes. Il prenait un bain de soleil, faisait sa toilette avec du soleil.

Tcheu-Tcheure se sentait une tendresse nouvelle pour les objets qui l'entouraient, compagnons tranquilles et inséparables de toute sa vie.

Le balancier et la sonnerie au son aigrelet de l'horloge séculaire faisaient résonner longuement le vieux coffre noir ; ce camarade d'enfance lui rappelait les bonnes heures de son existence, ses affections, ses joies, il lui parlait d'amis anciens, de parents morts et d'histoires presque oubliées. Elle l'aimait et lui répondait comme à une personne, prenant plaisir à dire des phrases sans suite, sa voix achevant de dissiper ses lugubres visions et de ramener la joie dans son cœur.

Heureux moment où la nature exerce sur toutes les créatures sa puissance régénératrice. Doux instants que ceux où l'on se sent bercé, dorloté, choyé, dans l'étreinte de cette mère féconde aux inépuisables trésors d'amour, où elle communique à ses enfants un peu de l'intense vie qui l'anime, met un dictame sur leurs souffrances les plus vives, les reconforte et retrempe leur cœur dans une véritable eau de Jouvence.

Tcheu-Tcheure savourait le plaisir de vivre, pénétrée de cette atmosphère heureuse qu'un matin de mai répandait avec profusion sur la terre et ses craintes de tout à l'heure s'étaient endormies au fond d'elle-même.

Ayant déjeuné avec les quelques crêpes qui restaient de la veille, elle alla travailler à son jardin. Il comprenait trois étroites terrasses sur lesquelles poussaient les arbres fruitiers, les légumes et les fleurs dans des carrés bordés de buis et séparés par des sentiers couverts de cendres. Il dominait la vallée ou la Biesmèle serpente entre les vergers de Piraille. Un léger brouillard laiteux couvrait encore les prairies d'une nuance vert

tendre et voilait presque les saulaies où il était plus dense, tandis que le soleil avivait les cimes des arbres du Grand bon Dieu et faisait ruisseler la lumière sur les jeunes feuilles. Les sapins déployaient toutes les gammes de la verdure. Les feuillages qui avaient passé l'hiver étaient sombres et paraissaient de l'ombre auprès du vert clair et éclatant des pousses nouvelles. Sur le coteau de la Maladrie où fleurissaient les haies, passaient des troupeaux de vaches marquées de blanc, de rouxe et de noir et serpentait la route grise, par où arrivaient au marché, portant des légumes, des œufs et du beurre, les carrioles des grandes fermes proches. Le faite du « tienne », dont la verdure tranchait net l'azur du ciel, était égayé par les murs blancs et les toits d'ardoises des métairies.

Les jardins en terrasse de la vieille ville aux murailles bâties avec d'informes pierres d'une couleur rouge-violet ou grenat et granulées s'animaient. Chacun y soignait ses arbres, arrachait les mauvaises herbes des plates bandes, sarclait les chemins et d'un étage à l'autre des propos étaient échangés. Les poiriers et les pommiers apparaissaient comme d'énormes bouquets blancs et rosés, les fleurs des fraisiers étoilaient déjà les parterres et les roses sur les pétales desquelles les gemmes de la rosée scintillaient encore répandaient un frais parfum.

Dès que Tcheu-Tcheure parut on l'interpella de toutes parts. L'après-midi de la veille devint l'objet de la conversation.

Ah, les bons « ratons » que nous avons eu, Tcheu-Tcheure, disait-on, j'en ai tant mangé que je n'ai presque pas su déjeuner ce matin.

Il y eut une commère que l'on accusa de s'en être gonflée au point qu'elle avait « renaudé » pendant la nuit.

On rit beaucoup en se remémorant les histoires grivoises du cordonnier que l'on appela amicalement un fameux « losse ».

Les moineaux piaillaient en sautillant sur les branches et les murs. Dans la vallée une fauvette à tête noire

lançait ses trilles, mais les pinsons surtout, dans leurs petites cages chantaient à ravir.

Ceux de la Piraille répondaient à ceux du grand Puche et à ceux de la rue des Nobles ; les « batiscotchias » alternaient avec les « biscowitchs » et les « vitchapias » et c'était des roulades à n'en pas finir au milieu d'éclats de voix et de rires.

Dans le jardin voisin de celui de Tcheu-Tcheure, la petite fille du Kenin, Florence, une bambine de deux ans jouait avec des pots de fleurs qu'elle emplissait de terre et vidait sur un banc. Et toute contente elle arrivait à la grille rouillée qui séparait les cours et criait : « Teu-teu, teu-teu, voyez les beaux gâteaux ». Elle était rose et potelée et souriait à la vieille qu'elle regardait de ses yeux bleus et riants. La vieille attendrie se haussait tant qu'elle pouvait et embrassait l'enfant à travers le grillage, puis elle lui cueilait des capucines qui ornaient le mur de son fournil et la petite Florence courait les planter dans les gâteaux de terre.

La messagère se sentait pénétrée de renouveau, le bonheur de cette journée d'azur et d'or l'envahissait. Elle s'amusait de mille riens comme l'enfant de sa voisine dont elle écoutait avec ravissement le charmant babillage, jusqu'au moment où Jeanne vint la chercher pour la conduire au marché.

L'après-midi, Jeanne et Tcheu-Tcheure partirent vers le bois du Grand bon Dieu pour chercher les jonquilles dont on ornait l'autel de la vierge au mois de Marie. Jeanne devait aussi se rendre au « désert » pour voir sa fille la grande Zirée.

Elles s'en allèrent par le « chant des oiseaux » où fleurissaient les tilleuls aux troncs torturés et chancreux. Dans la charmille qui forme un rond sur l'esplanade, où l'on danse, à la ducasse, aux lumières de lanternes vénitienes multicolores, sur l'herbe et la mousse, les petites filles enguirlandées de genêts jaunes s'avançaient en théorie tantôt lente et tantôt mouvementée aux chants alternés de l'une d'elle et du chœur, et voyant les vieilles, vinrent s'abattre auprès d'elles comme une volée d'oiseaux.

Un peu plus loin des gamins exerçaient leurs jeunes bras à lancer des balles et à les chasser le plus loin qu'ils pouvaient.

D'autres se poursuivaient sur les arbres, jusqu'à l'extrémité des branches d'où les plus audacieux se laissaient choir sur le gazon.

Elles entrèrent dans le bois considérablement éclairci par une coupe récente et cueillirent un gros bouquet de jonquilles et de violettes. Elles gagnèrent le chemin taillé dans le roc rougeâtre où les pluies de l'hiver avaient creusé des ravines; elles arrivèrent à la chapelle de Saint-Léonard, toute blanche parmi la verdure. Elles s'y arrêtaient pour s'agenouiller devant la porte grillée et réciter des prières.

Les murs disparaissaient sous les bras, les jambes, les têtes de cire et autres ex-votos qui y étaient accrochés. Un petit vaisseau en accajou, tout gréé, dont le fouillis des cordages ressemblait aux fils de la vierge qui couvrent les prairies en automne, était posé sur l'autel, à la grande admiration et à l'envie de tous les enfants qui venaient le contempler. Sur le gradin du dessus se trouvait le bon Saint-Léonard en bois peint de bleu, de rouge et d'or, au milieu de vases en porcelaine à fleurs et à dessins éclatants, emplis de lauriers et d'acanthes. Sur un guéridon parsemé de piques sur lesquels on plantait les bougies, quelques cierges brûlaient d'une flamme tranquille. Par une lucarne placée du côté de l'ouest et défendue par un grillage serré, filtrait un beau rayon cuivré qui traversait la chapelle et venait tomber sur le carrelage vermillon saupoudré de sable blanc.

— Cette chapelle nous appartenait autrefois, dit Jeanne, mais elle était d'un rapport très médiocre, on retirait du tronc quelques sous par mois seulement et il n'y avait que très rarement une image en cire suspendue au clou. Djean de messe nous l'acheta pour 30 couronnes. Mais le malin la fit reblanchir, y mit un nouveau saint tout luisant qu'il acheta à Mons, orna l'autel d'une nappe brodée qui provenait de l'abbaye de Lobbes.

Depuis lors elle rapporte par an beaucoup plus que la somme qu'il nous a payée, sans compter les chandelles et les ex-votos qu'il revend au cirier. Et cependant, Tcheu-Tcheure, le nouveau saint n'est pas meilleur que l'ancien, il ne fait pas plus de guérison, quoi qu'en dise Djean de messe.

— Oui répondit Tcheu-Tcheure, les vieux saints ne valent plus rien pour les gens d'à présent, il en faut d'autres. C'est comme à la Ville Basse, il y a quelques temps, le bon vieux saint Roch ne plaisant plus au curé, il en fit faire un autre par le tourneur. Mais le sot Bébert ne regardait plus jamais le Saint Roch neuf, lui qui avait adressé tant de prières à l'autre. Le vicaire lui ayant demandé pourquoi il manquait ainsi de respect au patron de sa paroisse, Bébert lui fit comprendre qu'il ne saurait jamais de sa vie honorer un saint qu'il avait connu cerisier.

Ben, il avait raison, dit Jeanne en riant, un saint qu'on a connu arbre, on ne peut pas se figurer qu'il peut nous recommander au bon Dieu, et quant aux saints qu'on rapporte de la ville, on ne les connaît pas, on ne sait ce qu'il faut leur dire et ils ont l'air de faire plus de leurs embarras que les nôtres. Moi je préfère ceux avec lesquels j'ai été habituée; nous avons toujours bien vécu avec eux et ils nous suffiront encore pour le peu d'années qu'il nous reste à vivre, hein, Tcheu-Tcheure?

— Vous avez raison, Jeanne, fit l'autre.

C'est qu'elle avait des idées bien arrêtées la vieille Jeanne, il ne fallait pas lui parler de toutes ces innovations dont les jeunes avaient la bouche pleine, surtout depuis que l'on travaillait à un chemin de fer dans les environs. Naguère, lorsque par un caprice des puissances européennes elle était devenue hollandaise, de par les protocoles dûment visés et scellés par les diplomates plénipotentiaires, elle avait refusé de payer ses contributions aux gabelous du roi Guillaume; ils avaient été forcé de l'y contraindre par le ministère d'un huissier qui lui saisit ses meubles et les vendit en partie jusqu'à

concurrence de la somme due, ainsi que le renseigna le procès-verbal.

Aussi Tcheu-Tcheure avait de la vénération pour son amie qui était après le bon Dieu, la Sainte Vierge et tous les saints du paradis, son plus ferme soutien moral et en qui elle avait une confiance sans borne, plus grande même qu'en le curé, depuis que le bon vieux doyen était descendu dans la tombe et avait été remplacé par M. Bayot, venu de la Vaux, qui avait changé toutes les habitudes des paroissiens de la Ville Haute.

Elles firent encore leurs dévotions au grand Calvaire, puis tout en devisant, les deux vieilles en bonnets blancs tuyautés sur les bords autour du visage, et en châles gris à losanges, descendirent au Luiseul où la Biemèle tourne au pied des collines boisées qui forment un grand cirque et entourent de vastes prairies d'un vert gras et humide. Elles remontèrent le bois pour arriver bientôt à la cense de la grande Zirée.

Les canards gigotaient dans la mare ou croupissaient une eau verdâtre et les poules picoraient sur le fumier brun, aux pailles dorées, qui s'étendait devant la maison et d'où s'élevait une lente buée. Le petit Mond, près de l'étable, se mettait en peine pour atteler à un traîneau un veau récalcitrant. L'arrivée de la grand'mère mit fin à ce jeu expressément défendu. Il courut embrasser les deux vieilles et entra avec elles dans la maison où l'on but le café.

On alla voir ensuite les étables où Zirée montra les deux veaux que la Noire avait mis bas quelques jours auparavant.

Elle exhiba aussi les petits cochons qu'elle avait achetés, un peu avant Pâques, au marché de Lobbes et fit constater à sa mère combien ils avaient « profité » depuis lors. Nous aurons de la bonne saucisse pour la Noël, ajouta-t-elle en se tournant vers Tcheu-Tcheure, vous aurez votre part.

Les poules étaient entrées dans la grange, elle les en chassa et tirant la porte derrière elle, dit : « Voilà les deux planches que nous avons remises en place de celles

qu'a dû enfoncer le brigand de Pierre du Contoir pour nous voler deux sacs de paille hachée menu au lieu de froment.

Les deux vieilles quittèrent Zirée pour rentrer en ville où elles devaient arriver avant le salut, afin de renouveler les fleurs qui ornaient l'autel de la Sainte Vierge.

L'évocation de Pierre du Contoir avait rendu Tcheu-Tcheure pensive, ses craintes du matin revenaient l'assaillir et la campagne, maintenant, sur laquelle les ombres du soir, commençaient à s'allonger, l'attristait.

Jeanne s'aperçut bien vite qu'elle n'était plus à la conversation et lui demanda le sujet de sa rêverie. L'autre lui fit part de ses appréhensions.

— Mes jambes deviennent raides, dit-elle, et je ne saurais plus me sauver s'il m'attaquait.

— Bah, bah, répondit Jeanne, il ne faut pas vous créer des peurs inutiles, il n'a jamais rien essayé contre vous jusqu'ici et ce n'est par pour « quelques fayés bidons » que vous rapportez de Charleroi qu'il voudrait vous arrêter.

— Oui dà, et quand je porte à la Banque les sous du receveur des contributions, pensez-vous qu'il ne tiendrait pas à me voler ?

— Oui, mais lorsque vous portez de l'argent, quel besoin avez vous de traverser les bois ? Pourquoi ne montez vous pas dans la diligence ?

— C'est vrai, conclut Tcheu-Tcheure, je n'y avais pas encore pensé, mais je le ferai à l'avenir.

Ce disant elles se joignirent à des commères en manteau noir qui les précédaient. Toutes ensemble elles passèrent par la ruelle du Clerc et entrèrent à l'église un peu avant le salut. Elles aidèrent à orner l'autel de la Vierge entouré de fleurs et de verdure, baigné par la lumière du soleil couchant qui saignait à travers le cœur de Marie à nu sur un vitrail.

III

A quelques jours de là Tcheu-Tcheure ayant été chargée de faire, pour le receveur des contributions, un versement important à la Banque nationale de Charleroi, suivit le conseil prudent que lui avait donné Jeanne. Elle monta dans la diligence de son ami « la grosse Tiesse » qui la mena jusqu'à la Couronne d'or à Marchienne-au-Pont; puis elle alla, par chemin de fer à Charleroi.

Le lendemain, n'ayant que quelques menues commissions, elle recommença sa route habituelle.

La hotte au dos, elle marchait en s'appuyant sur son grand bâton ferré, car l'âge commençait à l'arquer. Mais ses jambes étaient encore solides et si depuis deux ou trois ans, un atteinte d'asthme ne lui avait pas coupé la respiration lorsqu'elle se pressait trop, elle eut encore trotté à peu près aussi vite qu'au temps de sa verdure.

La tête encadrée par un bonnet blanc à dentelles tuyauté sur les bords, elle s'en allait allègrement, laissant derrière elle la ville aux maisons grises et blanches, le beffroi aux cinq clochers, l'élégant campanile du collège des oratoriens et la flèche du couvent des sœurs de Notre Dame, les remparts bruns et les grands arbres de la demi-lune qui fermait jadis la ville du côté de l'Est.

Le soleil répandait un poudroiement d'or dans l'air azuré, il s'étendait amoureusement sur la campagne, la vivifiant, la fécondant de ses rayons joyeux. Les haies étaient fleuries d'aubépine; les violettes ornaient les talus gazonnés des chemins. Les vergers s'étoilaient de pâquerettes et de renoncules, la fraîcheur du matin, avait parsemé leur robe verte de pétales, sous les pommiers transformés en énormes touffes blanches et roses, pareils à des bouquets de noces.

La vieille aux yeux bleus étonnés, ne se figurait pas

plus beaux les manteaux des anges qui peuplaient le paradis de ses rêves, jamais lui semblait-il, elle n'avait vu la nature aussi rayonnante, l'air plus pur et plus enbaumé.

Dans les champs, les blés montaient déjà plus haut qu'elle. Ils étaient d'une nuance incertaine entre le vert et le jaune, et bientôt ils allaient se répandre en flots blonds, à perte de vue. A côté, les froments de mars, d'une venue vigoureuse, étaient d'un vert plus sombre, presque bleus par endroits.

On respirait un parfum humide, un peu musqué, qui montait des trèfles aux fleurs violettes.

Dans quelques carrés du vaste damier bigarré qu'elle avait sous les yeux, peu entretenus par des fermiers pauvres, l'avoine disparaissait sous une véritable marée d'envahissants senés d'un jaune pâle.

Ailleurs, c'étaient des fouillis de perches autour desquelles serpentait le houblon, ou des betteraves qui, commençant à se lever, tiquetaient d'émeraudes la terre brune.

La messagère s'intéressait à ces récoltes, elle aurait pu nommer les propriétaires et les locataires des moindres lopins que l'on voyait depuis Thuin jusqu'au chemin du Trou d'Aulne à Beaudribus.

Elle connaissait de même tous les habitants du hameau « le Chêne » et la vie de chacun d'eux. Ils la considéraient comme de leur famille, l'entretenaient de leurs affaires. Elle leur donnait des conseils judicieux et leur apprenait les nouvelles de la ville

Les métairies et les chaumières aux pignons couverts d'espaliers, aux façades garnies de vignes ou des glycines, devant lesquelles s'étaient, nageant dans un purin noir, les fumiers bruns aux pailles dorées becquetés par des coqs et des poules au plumage éclatant et multicolore, les jardins entourés de haies, où poussaient les « cabus » verts et rouges, les poireaux, les oignons et les pommes de terre, où les haricots grimpaient le long de perches entrecroisées, les parterres aux sentiers bordés de primevères ou de buis, où croissaient les pen-

sées et les jasmins, où s'étaient les tourne-sols triomphaux, comme ils lui étaient familiers !

Elle s'arrêtait là, bien souvent, à son retour, dans la vesprée, pour boire le café propice aux longs bavardages.

Les enfants qui jouaient sur la route, au bord de la mare verdâtre sillonnée par des insectes, effleurée par d'élégantes libellules au corsage d'émeraude, la voyaient arriver en poussant des cris de joie. Elle leur donnait, de temps en temps des bonbons ou des « doubles » et les sauvait de fessées qui menaçaient d'être parfois vigoureuses.

Ils l'accompagnaient en gambadant, pirouettant, criant, et faisant des cumulets, jusqu'à l'entrée du petit bois par lequel on descend pour arriver à Aulne.

De là, on dominait la vallée ou la Sambre aux eaux vertes rampe entre les collines couvertes de jeunes chènes, pareille à un serpent pailleté d'or, scintillant dans la lumière enflammée du jour.

L'abbaye en ruines apparut avec sa complication d'architectures, ses murs effrités, les immenses ogives à dentelles de pierres de l'église, encadrant un peu d'azur, les énormes voûtes en calcaire et en grès rouge de la grande nef, les colonnades des chapelles latérales, puis une façade Renaissance avec ses encorbellements et ses urnes, masquant le primitif fronton roman.

Au cloître fermant un carré de verdure où paissaient deux chèvres, on voyait quelques débris d'ogives et de cintres.

Plus loin, il y avait des appartements d'un fastueux XVIII^e siècle, avec des peintures et des dorures que l'incendie et le temps n'avaient encore pu détruire, puis le réfectoire aux colonnes calcinées et la bibliothèque, cette merveilleuse bibliothèque dont les quarante-cinq mille volumes et les manuscrits inestimables alimentèrent le feu alumé par la bande que commandait le général Charbonnier « vir crapulosus », ainsi qu'il est qualifié dans le manuscrit du dernier abbé, Norbert Herset, qui détruisit, au beau pays de Sambre et Meuse une quantité de monuments séculaires et glorieux.

Puis, c'était l'entrée, le quartier des frères convers, les cellules des moines et les immenses salles où siègèrent les religieux de l'ordre de Citeaux qui furent, au Moyen-âge, les dépositaires de l'Art et de la civilisation dans cette contrée.

Ces débris qui font songer à une splendeur qui paraît encore plus grande que la réalité, maintenant qu'il n'y a plus pour la rappeler que quelques colonnes brisées et renversées, des fragments d'arceaux gisant dans l'herbe, des morceaux de marbres et d'anciens vitraux, étaient envahis par une végétation touffue.

De jeunes peupliers croissaient au sommet des murs, sur le seuil de ce qui avait été autrefois des croisées. Des plantes de toutes espèces sortaient des briques rouges et des pierres de taille ; on eut dit que fleurissaient maintenant les vertus obscures qu'elles avaient abritées dans la ferveur du Moyen-âge et dont elles avaient été les seuls témoins sur la terre.

Des vaches broutaient, paisibles, le foin qui croissait dru aux places où avaient disserté sur les plus graves et les plus saints mystères, les savants docteurs de l'ordre de Saint Benoît, experts en choses d'éloquence, entre ces murs et sous ces voûtes imposants encore, ainsi mutilés par le vandalisme des révolutionnaires et la rapacité des habitants de Landelies dont plusieurs firent leur fortune à extraire de l'antique monastère du plomb, du cuivre, du fer, du marbre et des pierres, comme s'il avait été une carrière, ce qui fait dire que la moitié du village actuel situé à deux kilomètres de là, et fondé par le saint dont il porte le nom, a été construite avec les restes du moutier du bienheureux Landelin.

Les murs extérieurs couverts de lierre, ébréchés çà et là, enserraient une étendue de plusieurs hectares parmi lesquels se trouvaient le moulin dont la roue faisait jaillir là bas des gerbes d'eau étincelante au soleil, la ferme, les divers ateliers et les jardins en terrasse étagés sur la colline qui se termine au bord de la rivière.

Tcheu-Tcheure ne contemplait jamais sans mélancolie ces ruines d'un passé qu'elle avait connu grandiose

encore. Elle se souvenait du clocher surmonté d'une flèche élégante où tintinabulaient les cloches joyeuses et graves, où gazouillait le carillon dont l'écho répétait le chant cristallin à toute la vallée et aux petits oiseaux.

Elles se souvenait d'immenses salles de réception et d'appartements princiers emplis de meubles rares, de tentures magnifiques et de présents de papes, d'empereurs et de rois, de tombeaux de marbre et de bronze racontant l'histoire des cinquante abbés d'Aulne, princes de l'Eglise.

Elle se souvenait d'une amoncellement de richesses qu'elle avait vues du temps des bons moines, lorsque le couvent ressemblait à une ruche d'abeilles, où le silence maintenant n'est interrompu que par le croassement des corneilles et par les prières que les vieillards de l'hospice murmurent en promenant leurs infirmités dans les cours où l'herbe et les plantes de ruines ont élu domicile parmi les briques et les plâtras.

De toutes parts on voyait déborder la verdure envahissante, la nature reconqu Coastait lentement ses droits sur l'œuvre des hommes.

Tcheu-Tcheure arriva au chemin extérieur, longea le mur et le fossé rempli de ronces et d'arbustes, traversa le verger où gambadaient les poulains à robes brunes et rouges qui hennirent et exécutèrent quelques cabrioles à son passage et entra dans la ferme.

C'était une des nombreuses étapes de son chemin, une demeure hospitalière à tous les gens de métiers des environs.

Le fermier qui louait des terres fertiles, les anciennes terres des moines, à des prix dérisoires, parce que la déconsidération jetée sur les biens nationaux n'avait pas encore disparu, s'enrichissait et menait grasse vie.

Il y avait toujours table ouverte chez lui. On mangeait viandes, volailles ou poissons avec des fourchettes d'argent dans des assiettes en faïence à dessins bleus ou en porcelaine blanche; on buvait le vin tiré au tonneau dans de grands verres de cristal ou des gobelets de ruolz.

Aux solives du plafond blanchi à la chaux pendaient des jambons fumés, de grands quartiers de lard, des boudins bruns et des saucisses.

Sous le manteau d'une gigantesque cheminée, un feu de bois faisait chanter un énorme coquemar suspendu à la crémaillère noire prêt à la fabrication du café destiné aux gens de la ferme et aux nombreux hôtes qui venaient jaser un moment ou allumer leur pipe de terre aux cendres du foyer.

Les panses rouges et jaunes des casseroles de cuivre, à l'air vénérable, luisaient, alignées sur une planche le long du mur, des quantités de vaisselles étaient empilées sur les dressoirs aux ornements de fer forgé. Des pots en grès et en étain baillaient accrochés aux barres.

Une servante joufflue aux bras rouges enlevait les tasses de la grande table de chêne noir, entourée de bancs et de chaises, pendant qu'une de ses compagnes nettoyait les marmites sur l'évier de la relaverie.

Les varlets de la ferme qui retournaient au travail après avoir englouti le second déjeuner, leur pinçaient la taille en passant auprès d'elles, comme pour leur faire une politesse ; cela faisait toujours rire les grosses filles qui leur répétaient depuis longtemps « ah ! les losses ! Ah ! les losses !

On offrit à Tcheu-Tcheure la collation habituelle. Une des servantes fit descendre le grand panier d'osier suspendu à la voûte. Elle en tira du fromage enveloppé dans des feuilles de noyer, du bon fromage gris, nuancé ça et là de rose et vert et piquant à la langue.

La vieille l'étendit sur une tranche de pain de seigle, beurrée, qu'elle mangea avec des cretons de petit salé qu'on lui fit frire dans la poêle. Elle but du café au lait dans une jatte de faïence sur laquelle était représenté un combat du petit caporal victorieux.

Sur ses entrefaites, le garde Mathieu arriva pour se reconforter avant de rentrer au bois faire sa seconde tournée.

Le censier vint converser avec eux et leur offrit « la goutte ». Il présenta à Mathieu sa blague remplie de

tabac qu'il recevait directement d'Obourg d'un de ses marchands, ainsi qu'il l'expliqua longuement. Mathieu en bourra sa pipe de bois calcinée sur les bords, qu'il alluma avec une braise rouge du foyer, puis d'un air satisfait il tira une énorme bouffée pour mieux humer l'arôme délicieux de ce précieux tabac.

— Ah qu'il est bon, censier, dit-il. on n'en fume pas du pareil tous les jours.

C'était une fête de profiter de la blague du censier, pour lui qui ne fumait jamais que le tabac récolté dans son jardin du *Chêne*. Et il se faisait un plaisir d'envoyer un nuage de fumée au nez de tous les gens qu'il rencontrait en leur disant : hein ?

Le censier s'en alla visiter ses écuries et Tcheu-Tcheure sortit avec le garde.

Quand ils furent sur le chemin la vieille dit: M'accompagnez-vous, Mathieu ?

— Non, la mère, j'ai déjà été de ce côté-là le matin et je dois aller maintenant jusqu'à Baudribus par le bois.

— J'aurais bien voulu vous avoir auprès de moi.

— Pourquoi ?

— Parceque je ne suis pas tout à fait à mon aise. J'ai peur.

— Peur de qui ?

— Du grand boîteux. Depuis quelques jours, j'ai l'idée qu'il m'arrivera malheur à cause de lui.

— Il ne vous a jamais rien fait jusqu'ici, la mère, il n'a pas de raison pour commencer maintenant.

— Il m'a regardée deux ou trois fois d'un mauvais œil. Il me semble que je ne me trompe pas.

— Si je le tiens un jour, celui-là, je lui montrerai son maître, s'écria Mathieu, de sa plus grosse voix, en agitant son poing. Je lui flanquerais un coup de fusil dans les reins à ce chenapan là. Je vais avec vous, la mère, j'arriverai un peu plus tard à Beaudribus, voilà tout.

Ils contournèrent ensemble les ruines par un chemin serpentant entre de vieux murs couverts de lierre et de mousse, et passèrent sous la porte d'entrée de l'abbaye.

Le soleil étendait ses nappes d'or sur les champs de

la vallée, coulait par les ouvertures béantes des ruines fleuries d'où s'envolaient en croassant les corneilles et rendait éblouissante la rivière bordée de hautes herbes.

Le bourdonnement des insectes remplissait les prairies, il paraissait sortir de la terre, monter, monter et remplir l'air enflammé. Des cimes mouvantes des bois la lumière semblait tomber en folles et brillantes cascades.

Le bois de Montigny-le-Tilleul était rempli de « scorceux » qui enlevaient l'écorce des jeunes chênes coupés.

— Ce n'est pas la peine de vous détourner davantage de votre chemin, Mathieu, dit Tcheu-Tcheure, je n'ai rien à craindre lorsqu'il y a tant de monde au bois.

— Alors, répondit Mathieu, je vais prendre le sentier à droite, mais si vous aimez que je vous accompagne, ne vous gênez pas, dites le moi, je le ferai bien volontiers.

— Non, merci, je me passerai bien de vous.

— Au fait, vous avez raison. Alors, bon voyage, la mère.

— Au revoir, Mathieu, je vous rapporterai cette après-midi, un paquet d'Obourg, savez bien, comme le tabac du censier. Venez à ma rencontre jusqu'à la route.

— C'est convenu, dit l'autre, joyeux de l'aubaine promise.

Ils se quittèrent.

La vieille monta le chemin d'exploitation, parce que c'était aux côtés de celui-ci que les « scorceux » apportaient les baliveaux dépouillés.

Le bois était joyeux, on y sentait une forte et fraîche odeur de sève nouvelle, on y entendait des chants d'oiseaux et des cris d'enfants qui cherchaient, le long des présentes, les myrtilles noires et les fraises sauvages. On voyait de temps en temps surgir entre les branches des noisetiers chargés de matons, une petite frimousse toute barbouillée de jus violet. Le murmure du ruisseau caché dans les roches couvertes de mousse répondait aux gentilles exclamations enfantines et l'âme de la bonne vieille en était tout émue. Elle s'arrêtait souvent pour

reprendre haleine, car la route était caillouteuse et malaisée, et aussi pour voir les gamins se livrer à leurs ébats et leur parler de sa voix chevrotante. Ils voulaient porter son panier, mais elle s'y refusait, les renvoyant à leurs myrtilles.

Un peu plus loin, en traversant un plant de sapins, elle se trouva seule et la peur la reprit. Elle hâta le pas comme si elle eut senti que quelque chose de mauvais la suivait. Puis elle aperçut de nouveau des « scorceux » et des femmes qui coupaient la « rafourée » pour leur bétail.

Depuis le bois d'Aulne, Pierre du Contoir la suivait. Il l'y avait attendue, sachant que c'était l'époque du mois où le receveur des contributions lui remettait son versement pour la banque de Charleroi et comme il ignorait qu'elle eut pris la diligence, la veille, il la croyait chargée d'or et comptait bien la dévaliser.

Mais il n'avait pas osé faire le coup parce qu'un varlet travaillait avec ses chevaux au bas de la colline et aurait pu entendre crier la victime. D'ailleurs le moment et le lieu seraient plus propices dans le bois de Montigny-le-Tilleul. Il avait donc devallé vers la plaine, contourné l'enceinte de la ferme et de l'abbaye, et, certain que Tcheu-Tcheure s'arrêterait à Aulne, était venu l'attendre à l'orée du bois où elle se trouvait maintenant.

Il avait eu une désillusion en la voyant accompagnée du garde qu'il craignait par dessus tout. Après avoir proféré un formidable juron, il s'était enfoncé dans le bois croyant la partie perdue. Puis, étant caché dans un buisson, il l'avait aperçue seule, le garde l'avait donc quittée ! mais, tonnerre de Dieu, elle routait à proximité des scorceux et prenait le chemin le plus long pour ne pas s'écarter d'eux. Ah ! l'avieille garce, s'écria-t-il.

L'endroit lui parut convenable un peu plus loin, mais voilà qu'une volée de moutards s'était jetés sur le passage de Tcheu-Tcheure.

La pensée qu'il pourrait lui régler son compte au petit bois de sapins lui vint un peu tard. Il y courut

néanmoins, mais sa proie marchait vite, comme si elle avait eu conscience d'un danger imminent.

Il allait pourtant la rejoindre, lorsque le bruit d'un chevreuil détalant à toute vitesse, battant la terre de ses sabots et faisant siffler les feuillages, lui donna une angoisse telle qu'il en resta haletant pendant quelques minutes. L'occasion était manquée, la vieille se trouvait hors de son atteinte.

Elle entraît dans une partie du bois où il y avait eu une coupe l'année précédente, les arbres y étaient clair-semés et des villageoises faucillaient l'herbe.

Ah, nom de nom, dire que tant de fois, il aurait pu rencontrer la vieille, sans une âme qui vive aux alentours pour le contrecarrer dans son entreprise, tandis qu'aujourd'hui il rencontrait une quantité de gêneurs qui auraient mieux fait de rester chez eux. Il avait de la malechance, ce n'était pas juste, tout de même; quand on a l'occasion de faire un bon coup, des gens qui ne se montrent jamais en temps ordinaires, éprouvent le besoin de venir ennuyer le pauvre monde.

Décidément il fallait remettre la partie, il n'y aurait rien à faire ce jour-là, l'occasion était manquée.

Mais quand la retrouver? On lui avait dit que la vieille en avait assez de son métier. Dans quelques jours le chemin de fer devait être inauguré. Finis les voyages à pied, à travers bois, pour faire les commissions des Thudiniens, finis!

Ah! tout l'argent qu'elle portait-là, c'était des milliers de francs, avait-il entendu dire au cabaret par un gratte papier, des milliers de francs, une fortune pour ses vieux jours, pensait-il en ouvrant démesurement les yeux, quand ce ne serait qu'un millier de francs, il ne devrait plus déterrer quelques pommes de terre, la nuit, pour avoir à manger le lendemain, ainsi qu'il avait dû le faire tant de fois. Il ne serait plus obligé de dévaliser en tous temps les poulaiiers des Trieux dont les propriétaires le traquaient sans merci. Il resterait quelque temps sans bricoler afin d'user la défiance des gardes et des gendarmes.

Il ferait même davantage si le bon Dieu lui accordait l'insigne et unique faveur d'empocher les beaux écus qu'il convoitait. Il pourrait redevenir un homme tranquille, vivre en petit rentier, retourner à la messe les dimanches avec un sarreau flambant neuf, des pantalons de velours brun, une casquette de soie et un foulard rouge. Il ferait ses Pâques chaque année, comme un bon chrétien qu'il serait. Ah! oui, si le bon Dieu tout puissant le voulait, il avait le marché en main, il ne tenait qu'à lui de le conclure.

Mais tous ces rêves de bien-être et de vie meilleure fuyaient; adieu la bonne existence tant désirée, elle lui échappait avec la vieille qui allait sortir du bois. Décidément le bon Dieu ne se laissait pas séduire et faisait la sourde oreille. Encore une minute ou deux et la messagère serait dans la campagne, hors de son atteinte.

On entendait dans le bois des voix qui se répondaient. Mais à ce moment, Pierre du Contoir n'aperçut plus personne dans l'alentour. Seule, dans l'étroit sentier, la vieille trotinait, la hotte au dos, s'appuyant sur sa crossette ferrée.

Le vaurien, fouetté par une intense convoitise devint féroce et, bondissant sur le chemin, renversa la messagère en lui assénant sur la tête un terrible coup de bâton de cornouiller attaché à son poignet par une lanière.

Il était temps, quelques mètres de plus et elle se fut trouvée dans les champs à une portée de fusil de l'auberge blanche sur la route de Charleroi à Beaumont.

Il l'acheva avec la crossette, parce qu'elle était plus lourde que le gourdin assujetti à son bras, puis il fouilla précipitamment Tcheu-Tcheure, retourna la hotte et le panier. Il ne trouva que deux pièces blanches et quelques gros sous.

Atterré, furieux de sa déconvenue, il allongea un grand coup de pied à sa victime sanglante et blasphéma comme un possédé. Puis, pris d'une peur soudaine, il détala, se fauflant entre les buissons, évitant les scorceux et les villageoises, tremblant comme le feuillage agité par la brise.

Haletant, il arriva au bord de la Sambre qui passait comme une coulée de lumière entre les montagnes.

Là il put respirer enfin. La sueur perlait sur son visage ridé, ratatiné ainsi qu'une vieille pomme. Il l'essuya avec la manche de sa blouse. Contemplant avec stupeur son bâton de cornouiller, il y remarqua du sang. Craintif, il dégagea son poignet de la lanière, et d'un coup sec brisa contre son genou le gourdin dont il jeta les morceaux dans la rivière.

IV.

Les femmes de Montigny-le-Tilleul, en reportant sur le dos, dans de grands sacs, l'herbe qu'elles avaient coupée, trouvèrent la messagère couchée en travers du chemin. Le visage était très pâle, criblé de coups bleuâtres ou sanguinolents.

Cette nouvelle parcourut le pays en quelques heures, traînant à sa suite la consternation et l'épouvante. On désigna immédiatement le « Mordreux ». On vint voir le lieu où le méfait s'était accompli. Pendant plusieurs semaines ce fut le but de grands pèlerinages. On explora les coins et les recoins du bois, espérant découvrir quelque indice révélateur. Mais ce fut en vain. La justice, après avoir arrêté Pierre du Contoir, le relâcha n'ayant aucune preuve de sa culpabilité.

La crainte que le gredin inspirait fut à son comble. De quelle audace fallait-il être doué pour tuer quelqu'un en plein jour, dans le bois rempli de monde !

Du plus loin qu'on l'apercevait on s'en détournait avec terreur. Sa présence dans la contrée fut considérée comme une calamité publique et bien des neuvaines furent dites pour que le bon Dieu jugeât enfin le moment opportun de débarasser le pays du brigand.

Et cela arriva d'une manière merveilleuse. Au mois de

mai de l'année suivante, à l'anniversaire de la mort de Tcheu-Tcheure, un garde trouva à l'orée du bois de Montigny-le-Tilleul, en vue de l'auberge blanche, un bâton planté en terre et tâché de sang. C'était à quelques pas de là que le crime avait été accompli.

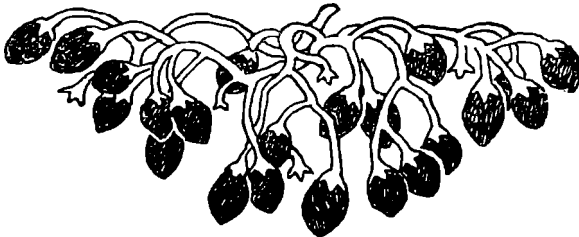
On reconnut le cornouiller de Pierre du Contoir. De nombreux témoins affirmèrent l'avoir vu souvent entre ses mains.

D'après ce seul indice, malgré ses dénégations, il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, étant trop vieux pour subir la peine capitale.

Lorsque le pourvoi en cassation eut été rejeté et que tout espoir de libération eut disparu pour lui, Pierre du Contoir ayant demandé, à son défenseur, un dernier entretien, lui avoua son crime. Mais, ajouta-t-il, le bâton qui m'a fait condamner ne m'a jamais appartenu. J'ai brisé le mien, qui lui était tout pareil et l'ai jeté dans la Sambre auprès de l'écluse d'Aulne.

MAURICE DES OMBIAUX

Novembre 1893.



VERS

A M. Arthur Daxhelet.

*Je suis venu vers la mesure et les vergers
Où la vague est muette au sommeil des bergers.*

*Le hasard m'épouvante aux mers aventureuses
Qui, jadis striées d'or par le heurt des épées
Et les flots soulevés de rafales cuivreuses.
Charment leur grève aux sons guerriers des mélopées.*

*En vain le crépuscule au ras des horizons
Figure une Colchide et l'or de ses toisons.*

*Je vais, un songe en fleur, égrenant par les routes
D'éphémères Chansons qui s'égaient ou gémissent,
Douce pareil au bruit d'une brebis qui broute,
Tristes ainsi qu'aux soirs les yeux las des gônisses.*

*Mais cette vie ombreuse et son calme apparent
Ont des dangers voilés dont mon âme s'éprend.*

*L'amour à ses déclins meurtrit la chair qui saigne ;
Je sais que l'on s'y blesse ainsi qu'en des mêlées.
Mais, ô Vierge ! je marche à toi sans que je craigne
L'attrait dont l'aube vêt ta lèvre ensommeillée.*

*Et, sous le sortilège épars des jasmins blancs,
Je goute à ton baiser l'amertume des glands.*

MÈRE DE MÉLANCOLIE

*Mère aux regards de fleurs fanées,
Au cœur de plaies, aux mains d'aumône,
À toi vont toutes mes années
Qui s'égarèrent par les automnes.*

*Il fut si long leur abandon...
Et d'abord elles ne comprirent
Qu'une mère joigne au pardon
La charité de ses sourires.*

*Ta main de veuve, aux doigts dévots
Faits à calmer une agonie,
Versa des senteurs de pavots
Sur leurs paupières d'insomnie.*

*À tes genoux, mon front d'ainé
Aussi prosterna sa démence
Et je dis des mots surannés
Qui me reviennent de l'enfance.*

*Tu répondis : — « Au soir des doutes
Mes charmes prévaudront sur eux,
Vas et conquiers au long des routes
La joie d'un songe aventureux. »*

*J'ai repris mon orgueil d'adulte
Selon ton geste impérieux,
Mais je sens comme un signe occulte
Une croix noire entre mes yeux.*

*Mère aux regards de fleurs fanées,
Au cœur de plaies, aux mains d'aumône,
Tu recueilliras mes années
L'une après l'autre à leur automne.*

LÉON PASCHAL.



VERS

—

I

QUESTION.

*Quelle main savante experte
A manipuler les rêves
Des feux bleus au col des Eves,
Pour qu'à nos yeux fins offerte*

*Froniquement ouverte
(Et ce pendant quelles brèves
Heures!) — laisse encor les glaives
Crier en l'âme déserte*

*Le fol orgueil d'être uniques
A susciter la grand'Joie
Et ses suaves paniques*

*D'espairs purs, sur notre voie
Aprè au but bon de la vie,
Toujours vainement suivie.*

II

*Fol tu t'en fus planter les glaïeuls
Aux lacs enlunés de lunes claires,
Les fauves en l'argent et les seuls
Bien plus forts que tes blanches colères.*

*Ceux-là! jugeons-les en conscience
Et, voyons, mais, avec la raison
Et nanti du pain de la patience,
S'il n'est bon temps pour la fauchaison.*

*S'il n'est bon temps ? — Les voilà, regarde,
Tous en fleurs, en leurs corolles d'or
Il chantent un Veni Creator*

*Au Désir. Oh ! ces cœurs !... Fauchons-les
Tous dans leurs orgueils, et prenons garde
Que l'un d'eux n'échappe... Fauchons-les !*

ARTHUR SOUHOR.



PROSES.

—
PARADE WATTEAU

Sur le gazon du bocage, au pied d'une rocaille que surmonte un Amour malin, la compagnie a fait halte; et sans souci de flétrir les beaux habits brodés et les belles robes lamées d'or, tout le monde s'est assis par terre, au petit bonheur, chacun toutefois auprès de son amie, autour d'une nappe parfumée d'iris où les négrillons déposent les pâtés de venaison que finiront les grands laquais de là-bas, et les bouteilles (mais dont on ne leur laissera pas la dernière goutte) de vin de Champagne.

La compagnie a fait halte et chacun se met en frais de galanterie; le grand chevalier qui ne tarit pas sur l'ordre oblique du roi Frédéric offre des gâteaux à la petite baronne qui doit avoir faim, car elle bâille; et le baron s'empresse fort auprès de la jolie comtesse, il est vrai sans perdre de l'œil Lisette que ses gens lutinent là-bas, dans le bocage; mais le petit abbé, le cœur gros, s'est assis à l'écart sur le gazon, au pied de la rocaille que surmonte un amour malin.

Tout le monde s'est assis par terre et les timidités s'enhardissent, et le vin doré mousse blanc dans les longs verres en cristal, et tout en épiant le petit abbé, malicieusement la jolie comtesse a abandonné au baron sa mignonne main à baiser, ce qui a été du goût d'un chacun, puisque avec des éclats de rire voisins et voisines se sont aussi entrebaisés à qui mieux mieux sans souci

de flétrir les beaux habits brodés et les belles robes lamées d'or.

Et pendant que les négrillons débarrassent la nappe parfumée d'iris des ruines qui furent les pâtés de venaison on entend de gros soupirs répétés en échos cristallins. C'est le pauvre petit abbé qui, tout barbouillé de crème, pousse dans son long verre des sanglots dont le cristal se moque, et à travers ses larmes, lape de ses lèvres roses la dernière goutte de vin de Champagne.

LA RENCONTRE.

La veille, entrant par mégarde dans le boudoir lilas aux singeries en camaïeu dont il croyait prosséder seul la mignonne clef d'or, M. le Comte a surpris M. le Chevalier aux genoux de la petite Baronne, et sa colère a été si véhémence qu'il n'a pas su maîtriser un très léger tremblement de voix et que sa révérence n'a pas eu cette grâce moëlleuse à laquelle il doit sa renommée de plus honnête homme de la Cour.

Aussi, le lendemain, à l'aube, deux carrosses armo-riés roulent sans bruit le long du parc muré, à la rencontre l'un de l'autre. Dans l'air délicat du matin,

sur une pelouse riante, ils s'arrêtent, et gaiement en descendent de jeunes seigneurs, pétulants, étourdis, vêtus d'habits tendres à rubans mauves, comme il convient à des personnes de qualité éclaircissant une méprise d'amour.

Et tout aisés, les deux gentilhommes, avec des sourires et des révérences, ont marché l'un vers l'autre : — « Ah, Monsieur le Chevalier, combien je vous suis reconnaissant de votre courtoise attention de ne point me devancer ici, ni m'y faire attendre. » — « Tout l'honneur est pour moi, Monsieur le Comte, et croyez que je ne perdrai jamais la mémoire des bontés que vous avez eues pour le plus obéissant de vos serviteurs. »

Et toujours souriants, avec de nouvelles révérences, les deux rivaux, comme amis désormais, se sont embrassés et se sont éloignés en sautillant, le mouchoir de dentelle parfumée à la main et la mignonne épée à flots de rubans pâles fouettant les mollets en cadence. Comment se battre avec ces fines lames flexibles à poignée d'or ciselé comme un bijou de marquise ? Poutant ils les ont dégainées, ces lames, et les voici qui, tous deux, reviennent...

Et quelques instants plus tard, les deux carrosses armoirés s'en vont, au pas, lugubres, emportant les deux adversaires, la poitrine percée de part en part, et qui, à moitié évanouis, s'épuisent encore en révérences et en sourires

LE BAL

Monseigneur le Dauphin fête son cinquième anniversaire. Il y a bal à l'Opéra, et sous les lustres à chandelles roses tournoie une foule énorme bigarrée, masques, dominos, bourgeois, même seigneurs venus de la Cour sans loup ni déguisement.

Deux femmes en domino sombre, strictement masquées, passent entre les groupes avec un surprenant mélange de gaieté puérile et d'assurance hautaine. Depuis longtemps, plein d'une obstination timide, les suit sans oser les aborder un homme maigre, un robin de province, jeune encore mais répulsif, mine chafouine, nez arrogant, teint verdâtre, d'ailleurs poudré avec soin et vêtu d'un habit vert olive fort propre.

Or devant lui passe en le bousculant un jeune seigneur aux épaules larges qui réjouit les dames et malgré leurs simagrées lie conversation avec des révérences comiques. Le robin se retourne comme un chat en colère, et ses yeux verts clignotant derrière des conserves considèrent le ruban qui forme un filet rouge sur le cou du gentilhomme.

Mais par le bal, soudain, un bruit se répand : « La Reine ! La Reine est ici ! » Et chacun dévisage curieusement sous leur loup ses voisines, et par les couples

chaque causeur a une lueur d'inquiétude comme s'il croyait reconnaître chez son voisin quelque indice royal.

Le jeune seigneur lui aussi a hésité et les deux dominos sombres en ont profité pour se perdre dans la foule, mais non sans entendre le robin de province qui se parlait de sa voix aigre, à l'accent artésien : Pauvre peuple, quand donc l'Être suprême t'accordera-t-il des souverains austères et incorruptibles !

LES BARBARESQUES

La Maison du roi va guerroyer en Lombardie. C'est pourquoi la longue route qui côtoie la mer de Provence s'encombre de carrosses, d'heiduques, de fourgons, de fringants cavaliers et de non moins belliqueuses cavalières, car chaque dame de la cour a voulu suivre son ami de cœur, et dans les petites villes du littoral où se retrouve tout Versailles, ce ne sont que tirés, pharaons, menuets, concerts et médianoches.

Un essaim de belles dames, jeunes et rieuses, se sont arrêtées en un castel solitaire. La nuit tombe, un peu effrayante en ces lointains parages infestés de corsaires. Sur la terrasse qui regarde la mer, cette pièce d'eau

vraiment trop grande et où manquent les jets et les cascades, les jolies dames écoutent en frémissant la châtelaine, une fûtée douairière qui fut jadis captive d'un barbaresque.

Et ce sont cris d'horreur et mines effarouchées au récit des méchants procédés dont usent ces infidèles, et chacune de voir nettement l'affreuse scène : les quais d'Alger jonchés de blanches esclaves, la veille comtesses ou marquises, cachant leur visage dans leurs mains sous l'œil des riches Turcs, d'ailleurs fort beaux hommes, qui ne se lassent pas de les contempler toutes nues, et méditent peut-être de s'abandonner sur elles aux derniers outrages.

Mais tout à coup sous la terrasse, des cris et des sons éclatent, comme un charivari barbare de trompettes, de flûtes et de cymbales, et voici qu'aux cris d'effroi des jolies dames, une bande de Turcs envahit le château nocturne, Turcs vraiment terrifiants avec leurs grosses moutaches, leurs sabres courbés battant leurs larges pantalons jaunes et leurs turbans de mamamouchis ornés de croissants dorés.

Et chacun d'eux s'approche d'une dame et lui demande en bon français licence de l'em mener à Salé ou à Bougie, et les violons font rage dans le parc, et les petites dames éclatent de rire en reconnaissant leurs mamamouchis et ne consentent à les suivre qu'en se rappelant la mode dont les riches Turcs, là-bas, traitent leurs blanches esclaves, la veille encore comtesses ou marquises.

LA DERNIÈRE CARTE.

Alarme à la ville, émoi à la Cour. Les dernières nouvelles sont graves, très graves. L'armée royale a été ramenée; les places frontières, l'une après l'autre, tombent, la route de Paris est ouverte. Arrogants, les coalisés repoussent toute ouverture de paix. Le seul espoir de Sa Majesté est dans la grande impératrice, mécontente, dit-on, de la ligue, et dont le revirement rétablirait l'équilibre de la lutte.

C'est pourquoi la monarchie se décide à un suprême effort; on augmente la taille, on stipule de nouveaux cas passibles des galères, on change l'équipement de la maison du roi, on double les raccolleurs du Pont-Neuf, et Sa Majesté convoque le conseil privé. Graves et tristes, maréchaux, prélats, ducs et pairs, ministres, se glissent, un à un, dans la chambre fleurdelysée où va se décider le sort de la patrie.

Et toutes ces figures pâles se pressent contre les murs, laissant au milieu un grand vide où pirouette un beau marquis poudré et musqué qui fait la roue, hume du tabac d'Espagne, rit aux éclats pour montrer ses dents qu'il a fort blanches, et riposte par de mordants lazzis aux facéties que ces personnages lugubres lui décochent.

De temps en temps s'avance un cardinal qui rajuste un flot de rubans ou un prince du sang qui élève des doutes sur le plissé du jabot de dentelles. Mais tout d'un coup, le marquis se met à danser de la meilleure grâce du monde, et c'est Sa Majesté elle-même qui daigne fredonner l'air du menuet sur lequel ce fantoche se démène au milieu de cette grave assemblée qui suit ses entrechats avec un angoisse patriotique.

Car c'est là la dernière carte de la monarchie, ce beau marquis poudré et musqué, ce roi de la mode dont raffolent toutes les duchesses, qui va partir en ambassade et sur qui compte Sa Majesté pour séduire la grande impératrice, mécontente, dit-on, de la ligue, et dont le revirement rétablirait l'équilibre de la lutte.

HENRI MAZEL.



BILLET

« Les deux critiques du Réveil
Sont malades et fort malades »,
Clama maint jeuneau vermeil
Trop épris de ses propos fades.

Malade?... Ah! vrai, ce que j'en ris,
Lecteur; ah! j'en pouffe te dis-je...
Seul il est vrai que je m'épris
D'une Vénus rien callypège.

Et près d'elle, l'Avril aidant,
Mois perfide où l'Amour affûte,
J'ai connu l'oublieux instant
Auquel bon berger ne dit flûte!

Oublieux certes et si bien
Que d'aucun bouquin je n'eus cure...
Même je ne regrette rien
De cette tant folle aventure.

Quant à notre confrère Arnay,
Fidèle compagnon de chaîne,
C'est vrai que lui n'a cultivé
Que des maux en OSE et en AINE

La Faculté seule reçut
Ses printanières confidences,
Et le peu de lignes qu'il lut
Furent des lignes... d'ordonnances.

*Mais me voici, moi, libéré
— Eh! oui, tout casse et passe et lasse —,
Tandis que Madame Santé
Pour lui se montre moins de glace.*

*En scène nous allons rentrer,
Le mieux qu'il nous sera possible,
Et gravement vous présenter
Des livres parfois peu lisibles.*

*Pour nous ne soyez, ô « genus
Irritable » trop sévère;
Plutôt que de choux mal venus
Bombardez-nous de primevère.*

*Et — sans morgue — nous octroyerons
A ceux que lèsa notre absence,
A tous et à plein goupillon
De l'eau bénite... d'indulgence!*

D. L. (*)

(*) N. d. l. R. Soyons indiscrets. Le signataire de ce *Billet* n'en est pas l'auteur. Le mérite [?] en revient à l'un des fournisseurs patentés de « quatrains réclames » des meilleures maisons.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

A. GIDE	<i>Paludes</i>	Paris Art indépendant
AD. BOSCHOT	<i>Rêves blancs</i>	Brux. Lacomblez
ED. DUCÔTÉ	<i>Septennaire de notre amour</i>	Paris Art indépendant
ALPH. GERMAIN	<i>Du beau moral et du beau formel</i>	Paris Girard
A. F. HÉROLD	<i>Le Victorieux</i>	Paris Art indépendant
EUG. SOUBEYRE	<i>Au Royaume d'Eve</i>	Paris Girard
A. LEBEY	<i>Poésies de Sappho</i>	Paris Mercure de France
P. LOUIJS	<i>Chansons de Bilitis</i>	Paris Art indépendant
A. MITHOUARD	<i>L'Iris exaspéré</i>	Paris Lemerre
CH. HENRY HIRSCH	<i>Priscilla</i>	Paris Mercure
L. RIOTOR	<i>Les raisons de Pascalín</i>	Paris Mercure

Je suis heureux de pouvoir commencer cette Chronique en parlant de M. André Gide. Sans doute, vous connaissez, vous avez admiré comme moi ses *Cahiers d'André Walter*, livre d'une communicative émotion, d'une jeunesse et d'une intensité de vie très particulières et dans lequel la mélancolie de nos sentiments modernes s'atteste profondément. D'autre part, M. Gide s'est montré parfait métaphysicien dans le *Traité du Narcisse* et styliste comme pas un dans le *Voyage d'Urien*. Aujourd'hui c'est une satire qu'il nous offre; cette fois encore, il le faut applaudir.

Le Voyage d'Urien... C'était l'envol de la pensée vers des régions de rêve, vers de chimériques latitudes où souriait la flore merveilleuse des plus subtiles psychologies. Mais ce voyage à quoi aboutit-il? « Nous avons passé la vie sans la voir, nous lisons. » Ah! oui. Mais vivre n'était-ce pas être semblable aux autres et n'est-ce pas la crainte de leur ressembler qui, aux terrasses d'Haïatalnefous, dans les jardins épanouis d'où l'on voyait la mer, empêchait Urien et ses meilleurs compagnons de jouir des saveurs de l'heure offerte?

Après cette inutile et décevante expérience, en voici une autre qui certainement la complète. *Le Voyage d'Urien* et *Paludes* me

semblent ne pouvoir être séparés. Ce sont en quelque sorte les deux parties d'un même diptyque.

« *Paludes* c'est spécialement l'histoire de qui ne peut pas voyager; — dans Virgile, il s'appelle Tityre; *Paludes* c'est l'histoire d'un homme qui possédant le champ de Tityre ne s'efforce pas d'en sortir, mais au contraire s'en contente. »

Ainsi s'exprime M. Gide et l'explication est des plus nettes. Cependant ce nous y tenons pas. Nous trouvons dans ces pages l'ironique reflet de la quotidienne routine à laquelle sacrifie la Masse. Ah! ces prétendues responsabilités qui n'en sont pas et l'importance factice que s'accordent des êtres dont l'horizon jamais ne s'élargit et pour lesquels le poète, l'artiste, le penseur ne comptent pas ou ne comptent guère. Eux du moins, ils font quelque chose. » Oyez :

« J'avais dit que je n'avais rien fait; je m'irritai : — Quoi? Qu'est-ce qu'il fait, demandai-je. Elle partit :

Des masses de choses... D'abord Hubert monte à cheval... et puis vous savez bien : il est membre de quatre compagnies industrielles; il dirige avec son beau-frère une autre compagnie d'assurances contre la grêle; — je viens de souscrire. Il suit des cours de biologie populaire et fait des lectures publiques tous les mardis soirs. Il sait assez de médecine pour se rendre utile dans des accidents. — Hubert fait beaucoup de bien : cinq familles indigentes lui doivent de subsister encore; il place des ouvriers qui manquent d'ouvrage chez des patrons qui manquaient d'ouvriers. Il envoie des enfants chétifs à la campagne, où il y a des établissements. Il a fondé un atelier de rempaillage pour occuper de jeunes aveugles. — Enfin les dimanches il chasse. Et vous! vous, qu'est-ce que vous faites?

Moi! répondis-je un peu gêné, — j'écris *Paludes*. »

L'ironie est évidente. Elle rappelle, si l'on veut, ce que dit au sultan Mangogul, à propos des « hommes universels qui portent sur eux l'affiche de tous les talents », la favorite Mirzoza des *Bijoux indiscrets* : « Ces gens que la Nature semble avoir destinés à tout ne sont bon à rien ».

Cette ironie n'est du reste pas la seule qui se rencontre dans *Paludes*. Curieusement est commenté l'état d'esprit d'un auteur pendant que s'élabore son œuvre. Et je trouve charmant le tour que M. Gide adopta pour railler les philosophies prétentieuses et les opinions sonnantes trop haut.

Nous lisons plus loin : « Toutes les carrières sans profit pour soi sont horribles, — celles qui ne rapportent que de l'argent — et si peu qu'il faut recommencer sans cesse. Quelle stagnation ! »

Quelle stagnation ! Tout *Paludes* est dans ce mot. Cette stagnation ne se remarque-t-elle également chez tels qui semblent se tenir au-dessus de la Foule ? Il est vrai que, pour se soustraire à la force de la *contingence*, il faut un héroïsme que bien peu possèdent. Ceux-là, qu'ils essaient de vivre dans le sens courant du terme et le remords les poursuivra... Que peuvent-ils sinon de « porter jusqu'à la fin les idées qu'ils soulèvent » et d'aller « jusqu'à ce lieu qu'ils connaissent, où, dans une eau morte et brunie, trempent et s'amollissent encore les feuilles des ans passés, les feuilles des printemps adorables ».

Ces pages, de même qu'il est difficile de les nettement caractériser par un simple articulet, on ne saurait assez les vanter. Si gracieuse et si nette en est l'écriture, si originale l'ordonnance ! Les choses les plus réfléchies sont précisément celles qui semblent être là sans motif, les phrases les plus profondes celles que le lecteur pressé décrètera vides de sens. Et M. Gide pourra se réclamer de *Paludes* autant, que de ses autres ouvrages.

* * *

Les nouveaux poèmes de M. Boschot s'énoncent dans une forme fort adéquate aux idées qui les inspirèrent. Lisez-les. Leur languide douceur vous plaira, s'il vous souvient du temps où un premier amour vous entrouvrit de chimériques cieux.

Blonde, fragile, douce comme une mère, indulgente comme une sœur aînée, une figure sourit en ces pages, disparaissant pour apparaître encore. Et c'est l'Aimée — à laquelle le poète dédie toutes les floraisons de son âme, l'aimée dont l'adieu, hélas ! en deuille un jour sa destinée incertaine.

Pour célébrer celle qui fut sienne, M. Boschot aurait voulu des mots légers et parfumés et colorés, une langue immatérielle aux aériennes douceurs. Encore ces mots eussent-ils été impuissants, à ce qu'il dit, pour bien fixer l'image à jamais chère. Telle quelle cependant elle vit, elle illuminera d'une trainée séduisante la mémoire de ceux qui écouteront en ces pages se moduler ses louanges.

Vous rappelez-vous le convive bizarre qui, dans une prose de

M. Arnold Goffin, boît à la sincérité? Le livre de M. Boschot le satisfairait, je pense, complètement. Hé oui! le plus bel éloge que l'on puisse faire de *Rêves blancs* c'est que les différentes pièces composant le volume semblent n'être que l'harmonieuse glose d'un « journal », tenu fidèlement au hasard des heures bonnes ou mauvaises.

* * *

L'Amour! l'amour! Jamais les écrivains n'y ont été plus fidèles que depuis que le monde s'évertue à lui nuire.

Tout de même, il est un peu désenchantant le livre de M. Ducôté — livre luxueusement imprimé sur Ingres rose pâle. Désenchantant car il s'y trouve que tout amour est condamné à périr par le désir, qu'il n'est plus à l'heure présente des cœurs d'adolescents véritablement purs, que toutes les femmes se ressemblent par les perfections que nous leur accordons et les imperfections qui sont en elles, enfin que nous accentuons notre détresse morale « parce que, notre âme étant un labyrinthe obscur dont nous nous vantons de connaître les détours, nous nous égarons en cherchant dans celle de l'aimée des complications qui n'y sont point ».

Ces idées, pas trop neuves si l'on veut, la *Sorella* du livre les enjolive en des récits bien conçus et formulés dans un style non sans mérites. Heureusement ménagés, des contrastes, des jeux de lumière et d'ombre, tels « tableaux » aussi devant lesquels volontiers on s'arrête...

C'est une nuit d'hiver, une dernière nuit de tête-à-tête que *Sorella* exhale, devant le foyer où les charbons se meurent, ces poèmes mélancoliques. Mais à peine elle achève, que déjà elle et lui « brûlent de faire mentir les vérités qui les ont occupés ».

* * *

Du beau moral et du beau formel — Un livre où l'on trouve d'excellentes réflexions mais que je ne consentirais pour rien au monde à commenter — car de la critique de critique!...

Bornons-nous à des citations. Cette seule appréciation je veux émettre : comme ces choses sont joliment dites! Voilà, certes, de la belle et pure langue française.

Qu'est-ce qu'une œuvre d'art? C'est la première question que pose M. Germain. Et il répond : « C'est l'œuvre qui, parmi les créations imaginatives et les interprétations originales des

réalités, dégage de l'indicible. » Réponse s'appuyant sur un mot de Gœthe : « L'art est l'interprète de l'inexprimable. »

Ainsi le *beau formel* « ne compte que comme-un des facteurs de la beauté. » Mais encore « il n'y a pas de genre noble, il y a de plus ou moins nobles manières d'interpréter le créé. » Ce serait une excellente devise pour notre cher *Réveil*, cette phrase-là. Je vous la recommande, ami Guéquier qui Friche ne voulez plus être.

Deuxième partie : Le préraphaélisme anglais. De l'avis de M. Germain, ce fut un mouvement avorté parce qu'il aurait dû être dirigé par un artiste, alors qu'il le fût par un écrivain : M. Ruskin. Les préraphaélites eurent du reste deux grands torts. Ils voulurent faire *vrai*. « Comme si le vrai illusoire, dit l'auteur, pouvait irradier le vrai immanent. » Ils prétendirent supprimer le travail accompli depuis le XVI^e siècle. Or « rien n'est à supprimer de ce qui ne pouvait point ne pas être. » Disons que M. Germain fait quelquefois une place à part à M. Madox Brown, à M. Watts et à l'éminent (le mot y est) Burne Jones.

Troisième partie et thème nouveau. « Une aberration très répandue dans les cerveaux artistes et propre à renseigner sur leur mentalité c'est que l'œuvre d'art purifie son auteur de toutes les fanges de son âme, de toutes les iniquités qu'il a pu commettre. » Et M. Germain cite des textes et fait de la controverse à un point de vue plutôt catholique. Il s'écrie : « Ah ! si les gens du siècle condescendaient à lire les pères de l'Eglise. Que n'ignore-t-on pas de ce qu'il faudrait savoir en cette époque de science. »

Déjà se dessine la conclusion « Comment admettre que la beauté formelle moralise. » Mais, demanderez-vous, le beau moral?... « Il se ramène, dit M. Germain, à l'art d'harmoniser en soi les facultés éminentes et les heureux penchants... Aussi la morale supérieure est la morale chrétienne, celle qui pénètre de l'onction de la grâce, celle qui, selon l'heureuse expression de Bossuet, nous enseigne à *bien vouloir*. »

Ces choses, peut-on les lire sans intérêt ? Et pourtant j'ai glané au hasard. Si j'avais recherché des citations possibles, peut-être eussé-je échoué car ces pages se tiennent de si près, l'argumentation en est si serrée que... Mais chut ! Pas de critique, ai-je dit. Un bravo ! à l'auteur et je me tais.

* * *

Le Victorieux par M. Herold me paraît susceptible de recevoir

plus d'une interprétation. On y peut retrouver cette idée formulée — en quels beau vers ! — par Charles Baudelaire : ici bas l'action n'est pas la sœur du rêve. On y peut découvrir encore que le temps des conquêtes par le glaive est passé, qu'elle n'est plus l'époque où les lauriers ne se remportaient que sur les champs de bataille. Aujourd'hui la victoire consiste à triompher de soi-même. Vaincre, c'est détruire en soi l'orgueil, c'est tendre la main aux humbles et se faire humble à son tour. C'est aimer au lieu des perfides raffinements de notre soi-disant civilisation le ciel bleu et la jeune nature... Enfin d'aucuns me prétendraient que M. Hérold a voulu affirmer la supériorité de la femme la plus faible sur l'homme le plus fort, si l'on me prétendait cela, j'aurais grand peine à le réfuter.

Deux personnages principaux agissent dans ce drame en trois parties : Yehl, Irène. Le premier a promené ses hordes guerrières du Midi au septentrion, de l'Est à l'Ouest. Il fut le malheur, il fut le fatal pourvoyeur du Désespoir et de la Mort. Comme le Don Juan des *Fleurs du Mal*, il regardait au loin et ne daignait rien voir. Mais voici qu'Irène s'offre un jour à sa vue, Irène la claire, la virginale et radieuse Irène. Dès cet instant il cesse d'être soi. Il part... mais bientôt il revient, seul, sans armée tumultueuse, nouvel Hercule préférant le calme bonheur de filer — en mirant, dans les yeux bleus de l'amoureuse, la tendresse de ses yeux jadis impérieux et froids — à la fiévreuse poursuite de l'aventure et de la gloire. Alors, seulement, se trouvera justifié le surnom par lequel on l'acclamait : *le Victorieux*.

M. Hérold a donné à son œuvre une intéressante physionomie à la fois de réalité et de légende. Comme toujours, ses vers ont toute la distinction qui sied. J'ai noté au cours de la lecture d'heureuses recherches de rythmes. Telles pages sont d'un beau mouvement, d'un remarquable envolée. M'est avis cependant que les passages en douceur sont encore ceux où le talent de notre collaborateur s'atteste le mieux :

*Les verrai-je reflleurir, les beaux soirs ?
J'allais, rieuse, vers la limpide fontaine,
Aux treilles blondissaient des grappes,
Joyeuse je chantais des rondes à voix pleine,
Et dans la douce paix du soir
Me répondait une invisible harpe.*

S'il me fallait formuler toute mon opinion par un seul mot, je

dirais : l'œuvre dont d'achève de parler en ce moment a certainement beaucoup de grâce.

*
*

Le livre de M. Soubeyre nous est parvenu avec un *Prière d'insérer* disant : « Curieux volume de vers où sont notées avec allégresse, mélancolie ou regret, des heures d'amour qui furent plus tard comprises. Ouvert au hasard, il offre l'intérêt d'un recueil de poésies diverses point banales : lu du titre à la fin, il plait par une évolution, nullement illogique, de sentiments puéris ou graves : on en comprend ainsi mieux l'ensemble. »

Avouons-le, il n'y a dans ces lignes d'annonce conventionnelle rien de trop osé. Quel beau poète l'auteur d'*Au Royaume d'Eve* sera un jour, s'il veut persévérer. Abstraction faite de telles expressions d'une originalité douteuse (aigles amplipennes, un rôle qui olifante, une mante villeuse), M. Soubeyre met en pratique le *Conseil* qu'il se plaît à donner :

*Des mots observe l'enfilade ;
Vos pour qu'ils soient de purs émaux
Ce qu'il faut d'or à la syllabe
Ce qu'il faut de musique au mot.*

L'on songe à Gautier, n'est-ce pas ? Est-ce mal ? Que non ! Il n'est pas mal non plus que l'on se rappelle Mérat ou Valade en lisant cette *Dernière lettre*, d'une légèreté sautillante et — comme les phrases dont il y est parlé — si parisienne !

Les vers de M. Soubeyre attestent une imagination toujours prête, saisissant d'emblée le côté caractéristique des choses et les considérant sous le jour le plus beau. Des trouvailles exquisées :

Le vent fait comme aux blés sa caresse aux roseaux

Ou, en parlant des Dames de jadis :

*Et quand quelque Dulcine aux grands yeux de clartés
Me sourit, je songe à vous, douces déités,
Plus belles seulement avec vos yeux fermés*

Nos préférences ?.. Nous avons notamment aimé *Communiantes*,
Celle du Rêve :

*Elle est dans l'aube et dans le soir
Elle est dans les replis brumeux de ma pensée
Elle surgit dans les ballades commencées
Elle est dans les jardins où je voudrais m'asseoir*

Nous placerons également au premier rang la pièce intitulée *Matin* disant si bien l'éveil des choses et cette fraîcheur qui donne à la volupté une saveur nouvelle.

* * *

Signalons la traduction faite par M. Lebey des poésies de Sapphô — seule traduction complète assure-t-il. Cependant il nous a paru que certains fragments donnés par M. Falconet manquent dans la plaquette du *Mercur*. Nous n'avons malheureusement pas pu contrôler.

« J'ai la prétention, dit M. Lebey, d'avoir traduit littéralement et beaucoup mieux que mes prédécesseurs. » Admettons-le sans discuter. C'est du reste très bien à lui de défendre la grande lesbienne contre ceux qui voulurent la priver des « fleurs incertaines dont s'enguirlande son souvenir. » Et voici comme il en parle : « Sapphô fut très belle. Sa peau était un peu brune. Ses yeux, bleu clair insondable illuminaient le cercle d'ombre où ils paraissaient enchâssés... Elle servit la Déesse, connut les étreintes terribles et les larmes voluptueuses. Maintenant elle dort au fond des grottes sous-marines de la mer Egée. Ceux qui possèdent une âme médiocre ne pourront jamais l'aimer. »

Soit dit en passant, nous lûmes ailleurs — mais où ? maudite mémoire ! — que Sapphô n'était pas belle du tout, que sa peau était d'un brun sombre de feuille morte, que ses yeux étaient jaunes comme les yeux des fauves... Que faut-il croire ?

M. Lebey a tenu à ne négliger aucun fragment, fut-ce d'une seule ligne. Il a eu raison. Je trouve comme lui que cette ligne est « bien souvent plus évocatrice que cent, hâtivement construites, de tant d'écrivains modernes. »

Sapphô apparaît bien ici telle qu'elle-même se juge : de bonté, de splendeur et d'amour. Il suffit pour être édifié de lire la pièce que M. Lebey a rangée sous le n° II de sa traduction — cette *Ode à une femme aimée*, comme la désignent d'autres traducteurs et qui, paraît-il, fut dédiée à la fameuse Rhodope de Naucratis que Sapphô et son frère se disputèrent.

Au regard de cela, tels de ses chants lyriques, de ses épithalames sont empreints d'une singulière mélancolie. « Je t'ai aimée, certes, Atthis, un jour, autrefois » soupire le fragment XXX. Et le suivant est plus mélancolique encore : « Je ne sais pas ce qui

me manque ; mes pensées sont doubles. » Quel douloureux émoi tremble sous ces mots, émoi qui s'accroît dans cette phrase de la page 134 : « Virginité, en me quittant, où es-tu partie ? Je ne te posséderai plus, je ne reviendrai plus vers toi, je ne reviendrai plus. »

Pour mieux rappeler, comme dit M. Lebey, « un nom splendide à ceux qui pourraient l'avoir oublié » nous reproduisons la pièce ci-après, que nous ignorions complètement et qui, d'après le traducteur, a du reste été retrouvée tout récemment dans un manuscrit du XIII^e siècle :

« Petits insectes de la nuit — laissez dormir mon amie et quittez — la chambre silencieuse. — Si vous pouviez comprendre, vous ne suciez pas ainsi le sang jeune qui rosit sa peau. — Ah ! je n'ouvrirai plus la porte — en tenant une lampe allumée ; — sa flamme vous attire. — Je n'ai pas besoin de lampe pendant que mon amie dort ; grâce à la lune — pareille à un miroir froid — je puis regarder son visage et ses cheveux — qu'elle a dénoués avant de s'endormir. — Vite, petits insectes, partez ; — et si vous voulez du sang, prenez le mien. »

* * *

M. Lebey a dédié son travail à M. Pierre Louijs. Celui-ci vient lui-même de traduire les *Chansons de Bilitis*. Le nom vous est inconnu, n'est-il pas vrai ? Hé ! c'est pourquoi tout d'abord cette traduction est intéressante.

Bilitis, une introduction nous l'apprend, naquit en Pamphylie. Elle eut une prime jeunesse pastorale dont la fin « fut attristée par un amour sur lequel nous savons peu de chose, bien qu'elle en parle longuement, car elle cessa de le chanter dès qu'il devint malheureux. »

Peu après on la trouve à Mitylène, ville « plus divine qu'Athènes et plus corrompue que Sardes. » Elle s'y éprend de Mnasidika, une jeune fille de son âge, de qui Sapphô a dit, en exaltant sa beauté : « Elle a les molleses de Corinne. » La liaison se rompit, après avoir duré dix ans, par la jalousie excessive de Bilitis.

Celle-ci partit ensuite pour Chypre où, comme le dit M. Louijs, elle recommença par le troisième fois sa vie dans des conditions devant lesquelles le traducteur lui-même se sent embarrassé. Bilitis se fit courtisane. Or « ses dernières chansons prouvent que

si elle avait les vertus de sa vocation, elle en avait aussi les pires faiblesses. »

Ces renseignements consignés passons à l'œuvre elle-même, laquelle est divisée en trois parties se rapportant à chacune des périodes de vie dont il vient d'être parlé. Ici encore, je renonce à analyser. Cela m'entraînerait trop loin. Si l'on me laissait faire, je reproduirais en citations à peu près tout le volume. Force m'est, hélas ! de me montrer plus avare que je ne voudrais.

La première partie a pour titre *Bucoliques en Pamphylie*. Ci la chanson 11 :

« La rivière est presque à sec ; les joncs flétris meurent dans la fange, et loin des berges creuses, un ruisseau clair coule sur les graviers.

C'est là que du matin au soir les petits enfants nus viennent jouer. Ils se baignent, pas plus haut que leurs mollets, tant la rivière est basse.

Mais ils marchent dans le courant, et glissent quelquefois sur les roches, et les petits garçons jettent de l'eau sur les petites filles qui rient.

Et quand une troupe de marchands qui passe, mène boire au fleuve les chameaux aux pieds mous, ils croisent leurs mains derrière eux et regardent les grandes bêtes. »

Quel exquis tableau, ne trouvez-vous pas ? Ecoutez maintenant la chanson 22 où s'annonce l'amour qui, deux pages plus loin, rendra Kypris victorieuse :

« Dès qu'il m'a vue arriver, seulement vêtue d'une exômis succincte, car les journées sont accablantes, il a voulu mouler mon sein qui restait à découvert.

Il a pris de l'argile fine, pétrie dans l'eau fraîche et légère. Quand il l'a serrée sur ma peau, j'ai pensé défaillir tant cette terre était froide.

De mon sein moulé il a fait une coupe, arrondie et ombiliquée. Il l'a mise sécher au soleil et l'a peinte de pourpre et d'ocre en pressant des fleurs tout autour.

Puis nous sommes allés jusqu'à la fontaine qui est consacrée aux nymphes, et nous avons jeté la coupe dans le courant, avec des tiges de giroflées. »

Si Cora Pearl vivait encore quel serait son dépit ! Mais passons

à la partie deuxième : *Elégies à Mitylène*. Les premières lignes de la pièce 33 disent : « Je me trotte les yeux... Il fait déjà jour, je crois. Ah! qui est auprès de moi!.. Par la Paphia, j'avais oublié... O Charites! que je suis honteuse... » La honte se dissipera. A des idées nouvelles, la nouvelle amoureuse peu à peu se fait. Ecoutez la chanson 52 :

« Elle est sortie, elle est loin, mais je la vois, car tout est plein d'elle dans cette chambre, tout lui appartient et moi comme le reste.

Ce lit encore tiède où je laisse errer ma bouche, est foulé à la mesure de son corps. Dans ce coussin tendre a dormi sa petite tête enveloppée de cheveux.

Ce bassin est celui où elle s'est lavée; ce peigne a pénétré les nœuds de sa chevelure emmêlée. Ces pantoufles prirent ses pieds nus. Ces poches de gaz continrent ses seins.

Mais ce que je n'ose apercevoir, ce que je n'ose toucher du doigt, c'est ce miroir où elle a vu ses meurtrissures toutes chaudes, et où subsiste peut-être encore le reflet de ses lèvres mouillées. »

Cet amour meurt. Il faut l'entendre sangloter dans les chansons 61 et 62! Et Bilitis quitte Mitylène

Épigrammes dans l'île de Chypre. Il en est qui feraient pousser de hauts cris à des critiques vertueux ou plutôt hypocrites. J'avoue qu'elles sont parfois hardies. Volontiers je vous ferais entendre celles marquées 72 et 73, 87 et 89. Prenons plutôt celle-ci, fort différente des autres :

« Le premier m'a donné un collier, un collier de perles qui vaut une ville, avec les palais et les temples et les trésors, et les esclaves.

Le second a fait des vers pour moi. Il a dit que j'étais plus blonde que le reflet du soir sur le lac et plus fraîche que le vent du matin.

Le troisième était si beau que sa sœur s'était tuée de peur de l'aimer. Si j'avais fait un signe de tête, il aurait passé ma porte.

Toi, tu ne m'as rien dit. Tu ne m'as rien donné, car tu es pauvre. Et tu n'es pas beau, mais c'est toi que j'aime ».

Je n'insisterai pas sur les mérites du traducteur. Ne croirait-on lire des poèmes originaux? Je connaissais le beau talent de M Louijs, je l'aimais; mon admiration pour lui a trouvé ici une

occasion nouvelle — dont je me félicite — de se manifester. Mais pourquoi certaines pièces, renseignées à la table des matières, nous sont-elle refusées? Que je dise encore, avant de terminer, que les *Chansons des Bilitis*, traduites pour la première fois en français, ont été découvertes par M. Heim, non loin des ruines d'Amathonte dans un tombeau souterrain. Le caveau avait quatre murs recouverts par des plaques d'amphibolite noire où étaient gravées, en capitales primitives, les chansons...

*
* *

Peu de livres me laissèrent plus perplexe que celui de M. Mithouard. Je ne voudrais pas dire qu'il est banal; mais il me serait également impossible de vous l'offrir comme révélant une personnalité. Ce que l'on y trouve est si vague! Elle lui convient assurément l'épigraphe, empruntée à Maeterlinck, que l'auteur a choisie: « On ne sait jamais tout ce qu'un homme n'a pas pu dire dans sa vie. » M. Mithouard semble vouloir formuler bien des choses, peut-être profondes; malheureusement les mots qu'elles requièrent ne lui viennent pas toujours en aide.

Influences: Dierx, Verlaine, voire (dans *le Dit des oiseaux*), R. de Souza. A signaler une longue pièce en alexandrins de 4 + 4 + 4. M. Clair Tisseur, dans ses *Modestes observations sur l'art de versifier*, a dit que ce rythme est « comme détrempe de langueur divine mais pauvre en ressources et difficile à traiter. » Selon M. Gilkin il est plutôt « monotone et haletant; il fatigue avant que l'on n'arrive à la fin du morceau. » En lisant M. Mithouard, on est tour à tour de l'un et de l'autre avis. Curieuse la disposition typographique voulue par l'auteur:

Elle était moi,
 mon désespoir
 et tout ce que je suis
 Et grelottait
 ma vieille fièvre
 à la brise des nuits.

Poèmes religieux et profanes se coudoient ici sans avoir trop à en rougir ou à se narguer. C'est déjà un mérite. Les premiers... j'en lus qui valaient davantage. Quant aux autres, j'en sais de M. Casier qui sont bien plus terribles.

*
* *

J'ai grand plaisir à féliciter M. Ch. Henry Hirsch. Son récent poème le grandit beaucoup. On lui reprocha de s'être trop inspiré de certains écrivains en renom. Voilà un reproche que je ne me paierai pas le chic d'accentuer. Il y a longtemps que l'art en général évolue autour des mêmes sentiments, des mêmes idées.

Priscilla : Œuvre symbolique, sommet d'où l'on découvre d'une part la crépusculaire solitude des temps révolus tandis que d'autre part, vers l'Orient, déjà sourit la jeune liesse des temps nouveaux. On peut comprendre aussi, en lisant ces pages, que le Bonheur n'ose franchir nos cœurs parce que nous nous tournons avec trop d'ostentation vers l'Autrefois et que nous regrettons ses floraisons mortes au lieu d'en savourer simplement les fruits délectables, les grappes parfumées. Nous nous illusionnons de ce qui n'est plus ; il faudrait, au contraire, ouvrir toutes larges les croisées du côté où l'Espoir peut enguirlander des lendemains plus doux.

Priscilla est une œuvre en vers. Vous n'y découvrirez ni fioritures déplaisantes, ni complications prétentieuses, ni cette superfétation d'images à laquelle sacrifient maints jeunes auteurs. Tantôt la forme est d'une simplicité caressante d'épigramme (par exemple dans le récit d'ΕΙΚΗΘΙΑ, p. 35), tantôt encore d'une énergie concentrée par quoi l'idée nettement se souligne. J'aime ce quatrain :

*Et le Printemps enchante la Route, des joies
Qui s'envolent du van qu'il secoue en riant !
Et la flûte s'accorde à son rire d'enfant,
Sous les agiles doigts du Matin qui regarde !*

Du moins ne pensez pas qu'en ce poème de telles lignes soient exceptionnelles.

Encore une fois, le progrès accompli par M. Hirsch depuis ses *Légendes naïves* est incontestable. Nous pouvons espérer en lui.

* * *

Croyez-moi, ce Pascalin est un malin. Il en sait long sur bien des choses, il le prouve mais sans pose et c'est ce qui nous plaît. « Dans une forme attrayante et facile, dit une notice que nous lûmes, ces cahiers sont un exposé pratique des moyens de se conduire et de se maintenir dans la vie moderne ». Peut-être bien.

Tous les problèmes sociaux y sont successivement abordés. M. Riator n'est du reste pas tendre pour ses contemporains ; il ne met pas des gants — si j'ose me servir d'une expression un peu triviale — pour dire ce qui lui paraît devoir être dit. C'est ainsi qu'il malmène les médecins autant, en quelques pages, que M. Daudet dans ses *Morticoles*. Une remarque à ce propos : du « remède moral » que M. Riator voudrait voir appliquer, n'est-il pas des praticiens qui se préoccupent ? Il me souvient de tel article fort explicite que signa le docteur Monin...

J'aime entendre l'auteur des *Raisons de Pascalin* vanter le travail et, du même coup, condamner l'éternelle extase chère aux bouddhistes. Pourtant il y a dans ses réflexions à ce sujet un je ne sais quoi de trop positif. N'est-elle outrancière aussi cette opinion en vertu de laquelle on ne dirait généralement en latin « que ce qu'on ne saurait pas dire de façon exacte en français » ? Assez baroque encore certaine tirade à propos de Dieu : « Tout ce que l'humanité rêva de sublime et d'immense, les fruits de nos arts, de notre force, de notre puissance ne seraient-ils pas les croûtes imperceptibles des pustules qu'un être inimaginable écorche d'un de ses doigts à jamais invisibles pour nous ? »

Passons. Il serait, je crois, facile de prouver que M. Riator s'abuse en écrivant que tous les hommes s'accordent sur les questions... de femmes. Il est vraiment extraordinaire que les personnages dont il se sert en guise de porte-paroles aient pu s'entendre là-dessus. A vrai dire, l'un d'eux a trouvé un moyen assez original de ne déplaire à personne. Ne prétend-il pas que la blonde est à préférer « au moment du rut universel », que les brunes sont à aimer l'hiver, que les châtaines sont un acheminement de transition pour la saison d'automne, etc.

Ce sont là d'amusants paradoxes, M. Riator s'y entend. Je recommande aux esprits moroses son chapitre sur les carrières libérales où il cite parmi celles à exercer : Être dans le mouvement — faire des yeux sur le bouillon — tuer les mouches à quinze pas !

En regard de cela, signalons de délicieux croquis, des scènes de genre, des portraits à la plume enlevés avec brio, des pages savoureuses évoquant les « physiologies » d'antan — ; et ma foi, elle est réussie celle de *l'Incompris de Montmartre*, usant ses coudes sur les tables à absinthes. D'autre part, M. Riator ne dédaigne pas le romanesque et sait se montrer ému quand et comme il convient.

Il a des mots profonds et justes. J'ai retenu celui-ci : « Toutes les femmes se valent car l'imagination règne jusque dans les sens ». Autre exemple davantage contestable : « Le talent n'existe pas, c'est une convention, comme la conscience, comme le bien, le mal. Avoir du talent c'est faire croire qu'on en a, par le plus grand nombre s'entend ».

Mais je ne puis parler de tout ce que renferment ces cahiers — matière à des kilomètres d'excellente chronique. En résumé, il s'y trouve des pages dignes d'un pamphlétaire, des chapitres vraiment remarquables de philosophie ou de science, des épisodes de roman que l'on voudrait signer. Et c'est tantôt d'un parfait sceptique, tantôt d'un pur optimiste ; mais toujours le lecteur a l'impression formelle que c'est observé, pesé, scruté et sincèrement avoué. Si j'ai bien compris, M. Riotor a voulu établir par ces *Raisons de Pascalín*, la raison de vivre ; demain, selon qu'il l'annonce, il nous apprendra quelle en est, à son avis, la science.

Je ne saurais assez conseiller la lecture de ces cahiers. Achetez, achetez. Je vous assure que dès que le Pactole passera par mes terres...

DENIS LALIEUX.





TABLETTES.

Notre secrétaire de la rédaction et ami Albert Guequier vient de perdre sa mère. Le même malheur a éprouvé notre collaborateur Joachim Gasquet, et le poète Albert Giraud. Albert Mockel a perdu sa grand'mère, M^{me} la baronne Behr. Qu'ils veuillent trouver ici, avec nos sincères condoléances, l'expression de notre sympathie attristée.

×

Le 16 Juillet notre ami Georges Khnopff a épousé à Bruxelles M^{lle} Berthe Marlier. Nous lui présentons nos meilleures félicitations.

×

On annonce, d'autre part, le mariage du poète Henri de Régnier avec M^{lle} de Hérédia.

×

En ses derniers nos, *l'Instituto*, dont nous n'avons parlé depuis longtemps, s'amuse à épousseter les archives de l'Evêché de Coïmbre, et publie en outre d'assez mauvais vers d'un homonyme du compositeur Carlos de Mesquita et d'autres, pas meilleurs, d'un homonyme du poète Alberto d'Oliveira; comme compensation, nous y relisons le *Cantique de la Nuit* de Castilho...

Cela sent trop la toge et les lunettes d'or; une injection Brown-Séguard s. v. p!

×

En ce fascicule, nous donnons à nos lecteurs la primeur d'une série de contes en langue française, auxquels travaille en ce moment notre ami Cyriel Buyssé, l'écrivain flamand bien connu.

×

L'étendue du texte et la disposition du présent n^o nous obligent de remettre aux prochains une série de notules et l'analyse des revues. Nous ne ferons que signaler parmi les dernières reçues: le supplément français de *Pan*, (Rue des Beaux Arts 9, Paris); *Les Temps Nouveaux*, hebdomadaire avec supplément littéraire (rue Mouffetard 140, Paris); *La Critique* bi-mensuelle, (50, Boulev. Latour-Maubourg, Paris) et *La Mêlée Sociale*, mensuelle, (21, chaussée d'Ixelles à Bruxelles.)

×

La jolie couverture que *le Réveil* inaugure aujourd'hui est l'œuvre du talentueux ymagier Théo Van Rysselberghe.

COLLECTION DU " RÉVEIL "

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Troisième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. **2,00**

1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusaires.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. Fr. **3,00**

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**

VIENNENT DE PARAÎTRE :

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3,50**

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. **3,00**

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. **2,00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.	M. Kats, rue courte du Jour.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.	Gnuse, rue du Pont d'Ile.
— —	Dolliger, Galeries de la Reine.	Heymans, rue du Bruql.
— —	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.	Littauer, Odeonsplatz.
— —	Hoste, rue des Champs.	
GAND :		MUNICH



LE RÉVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

SEPTEMBRE

N° 21 (Nouv. série)

SOMMAIRE

- Emile Verhaeren *Les Chansons en Belgique.*
Pierre Devoluy *Fragments.*
Pierre M. Olin *Notre port.*
Charles Delchevalerie. *Suite au Jardin.*
Georges Marlow *Les Gardiennes.*
André Ruyters *Eux, la Nuit et la Musique.*
Joseph Loubet *Conseils au Solitaire.*
Blanche Rousseau *Claire*
Marie Closset *Vers.*
Henri Vandeputte *Le Mort.*
Georges Lemmen *Bruxelles-Foire.*

Tablettes

Ce numéro : fr. **0.50**

5^e ANNÉE

TOME VI

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le premier jour du mois en fascicules de
48 ou 60 pages.*

Secrétaire de la Rédaction : ALBERT GUEQUIER (FRÉDÉRIC FRICHE).

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, MAURICE DES OMBIAUX,
PAUL GÉRARDY, EDMOND GLESENER, ALBERT GUEQUIER, RICHARD
LEDENT, MAURICE MAETERLINCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL,
PIERRE M. OLIN, EDMOND RASSENFOSSÉ, HENRI DE REGNIER, STÉPHANE
RICHELLE, GRÉGOIRE LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES
VAN LERBERGHE, EMILE VERHAEREN.

Rédaction, Rue de la Roue, 5, Bruxelles.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

LE NUMÉRO : 50 centimes.

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{re} ANNÉE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires) Prix majoré en raison de la rareté du volume	» 12 00
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	» 6 00
IV ^e ANNÉE, 1894, un volume in-8° grand-médian de 520 pages	» 6 00
V ^e ANNÉE, 1895, 1 ^{er} semestre, tome V, un volume in-8° de 310 pages	» 3 00
Le 2 ^e semestre de 1895 formera également un volume de plus de 300 pages.	

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*



LES CHANSONS EN BELGIQUE.

Elles viennent de Paris. Le dimanche, après la grand'messe, sur la place du village, au pied d'une pancarte historiée, l'homme les jouant sur un violon, et la femme les criant, elles se débitent en plein air, aux gens des fermes et surtout aux filles et aux garçons. Le curé écoute d'une oreille et quelquefois, en chaire, proteste. Le mayeur d'ordinaire laisse faire. L'air « d'En revenant de la Revue », du « Père La Victoire », du « Ta ra raboum », de « Ah, la pauv, la pauv, la pauvre fille » se sont propagés ainsi et se chantent aux kermesses et se moulinent sur les orgues fracassantes. Les paroles certes ont changé, elles ont été composées par des spécialistes — il en existe à St. Nicolas et à Gand — ou bien c'est une bande joyeuse rassemblée un jour de fête en un cabaret qui les rima. Puis elles se propagent. Pourtant sitôt que le peuple entier les adopte, un travail lent se fait. La chanson originale est comme

minée, on y introduit des éléments inattendus, on ampute, on biffe, on ramasse : certes parviendrait-on à la transformer entièrement, n'était qu'une nouvelle « création », venue de Paris ne la reléguât, avant terme, dans l'oubli. D'ordinaire ces diverses transformations sont heureuses et aboutissent presque toujours à des simplifications.

En outre, d'après les provinces ou pays qui les transforment, leur caractère change : Chez nous, le rythme invariablement s'alentit.

La donnée flamande n'est presque jamais une traduction de la française. C'est l'air seul qu'on emprunte. Toutefois le goût est assez sûr pour qu'il n'y ait point dissonance entre les paroles nouvelles et la musique. Ainsi « *En revenant de la Revue* » avec son mouvement allant et trimbalant est devenu une équipée en un tramway où soldats et paysannes et paysans ont pris place. Il ne s'agit évidemment plus du « brav' général Boulanger. »

A Dunkerque, où l'un de mes amis passa — voici quelques mois — la fin des *pioupious d'Auvergne* avait été entièrement remaniée et amputée de ses fioritures. Les dernières mesures s'affirmaient nettes et avec un tour abrégatif beaucoup plus artiste.

Le peuple travaille donc la chanson comme par le passé ; il ne la crée plus de toutes pièces parce qu'une usine immense la tanne pour le monde entier à coups de bâton de chef d'orchestre dans les Alcazars et les Scalas des Champs Élysées. Mais elle est vivante toujours : on la désale de son esprit canaille et parisien ; on lui coupe ses jeux de mots, on rabaisse son jupon levé ou bien si sa brutalité se conserve, du moins change-t-elle de ton.

Cette mode d'adopter des chansons venant de loin, n'est point toute moderne comme on le croit. Les plus célèbres et les plus belles complaintes de jadis ont fait leur tour d'Europe depuis toujours. A la Section d'art de la Maison du Peuple, M. Wilmotte a suivi les strophes sur la mort de Jean Renaud, texte à texte, depuis la Bretagne jusqu'en Italie et en Bohême. *La jeune fille au Cresson*, autre ballade populaire se propagea à travers toute la France et aboutit partout.

C'est qu'une vraie chanson a plus que n'importe quelle ode ou quel poème un caractère d'universalité ; elle correspond à des joies ou à des douleurs profondes, elle est plus que nationale comme une Brabançonne : c'est à la Marseillaise qu'elle fait songer. Plus elle est littéraire et rare moins elle a de force conquérante en elle. Elle surgit à moitié dégrossie, presque à l'état sauvage, mais avec de mystérieux aimants d'émotion. Chaque peuple, chaque race, la recueille, la pétrit selon ses instincts ou ses pensées, la tourne et la retourne entre les mains de ses naïfs et populaires chansonniers et si, après des siècles, on la recherche par à travers le monde, l'humble donnée primitive a poussé en floraison de chefs-d'œuvre.

Pourtant tout en constatant l'universalité des complaintes et des cantilènes et des ballades et leurs éternels voyages à travers les âges et les pays, nous regrettons de ne point voir éclore des refrains populaires dans les groupes ouvriers eux-mêmes. L'heure nous paraît très favorable à leur création : chants de colère, de révolte ou de rêve. Pourquoi dans le groupement des travailleurs qui se fait partout n'entendons-nous point se lever les chansons des métiers ? Pourquoi à Gand, dans les manufactures, pourquoi à

Charleroi dans les forges ou les mines n'entendons-nous rien de spécial et pourquoi la vieille rengaine sur « le pauvre porion belge à trois cents pieds sous terre » nous revient-elle seule à la mémoire quand nous songeons aux industries noires ?

Le formidable travail, les gestes qu'il nécessite, les hans qu'il détermine fourniraient un rythme admirable et varié aux chercheurs de strophes.

Pas n'est besoin d'un poète littéraire et savant : Un porion suffirait. Les chansons marines, celles qu'on trouve sur le Rhin en Allemagne, sur le Volga en Russie, sur le Congo en Afrique, scandent superbement et soutiennent l'effort. Toute peine, tout labeur, toute activité physique se répétant finit par donner une mesure et déterminer une cadence sur lesquelles un chant parlé s'adapte à merveille. Et ce sont ceux qui s'exercent à la peine, abattent le labeur et déploient l'incessante activité de leurs muscles qui doivent trouver et trouveront, à eux seuls, nous n'en doutons pas, les chants attendus. Il suffira pour cela qu'ils s'écoutent disons travailler pour ne pas dire souffrir.

EMILE VERHAEREN.

FRAGMENTS.

*Tremblant de fièvre et tout pâle d'amour
Si mal guéri que j'en gardais, hélas,
Une épouvante à voir lever le jour,
La nuit m'était amère encore, et, las
De tout voyage, où que ce fût, mon corps
Pauvre de sang appréhendait les glas...*

*Sombres sommeils qu'habitaient les revennes !
O visions chimériques et mornes,
Démons d'angoisse attachés à mes veines,
Indéfinis, sans griffes et sans cornes,
Sans yeux de braise et sans fourches non plus,
Indéfinis, sans parole et sans bornes,
Gouffres d'amer silence et de velus
Frôlis d'horreur en mes rêves perclus.*

*Au carrefour des temps mon âme veuve
D'espoirs tués jadis au combat fier,
Errait parmi les brouillards d'un vain fleuve,
Où loups muets et fantômes d'hiver
M'environnaient imminents et sans preuve,
Et la lune était morte au ciel de fer.*

*Au carrefour des ténèbres j'errais,
Parmi le doute et les vieux cauchemars,
En une Sylve étrange de cyprès,
Des voix d'ouate émergeant d'après mares
M'engourdissaient d'un sommeil angoissé
Où vacillaient les lampes du passé;
Et, comparable au pèlerin que leurre
Le faux pardon des mauvaises madones,
Ainsi j'errais tremblant au long des lînes
En l'inquiet pays des vagues pleurs...*

*Or, voici qu'en un soir de mon hiver,
Maîtrisant la morne rumeur du fleuve,
Une voix s'exalta troublante et neuve,
Or, c'était la voix douce de la mer.*

*Elle déferlait en l'ombre néfaste
Si large et si fraîche et fixant les heures,
Et mon cœur bondit et mes yeux en pleurs
Maintenant scrutaient l'obscur et le vaste.
Les chants lointains et mineurs de la mer,
Tels que les chocs du fer sur le fer,
Aimantèrent mon âme ardente,
La balsamique brise effeuilla mes soucis
Et sépara, vivants, les vieux pensers transis
D'avec les vieux brouillards...*

CORTÈGE.

*Des fifres et des hautbois
Sous la lune se sont éveillés
Dans la sombreur du bois
Par la brume en fleur des halliers.*

*Furieux, de vieux archets
Soudain mordent le calme royal
Des monts aux fronts cachés
Et des blêmes brouillards du val.*

*Grave azur des nuits d'hiver
Ces étoiles s'avivent encor,
Et vers la mer de fer
S'épand l'or velouté d'un cor ;*

*Le cortège enfin paraît
Et la fanfare éclate en lambeaux ;
L'horreur de la forêt
Se précise de fols flambeaux ;*

*Surgissent des bois profonds
Les jongleurs et le barde du roi,
Devant, sont les bouffons
Qui boitent en grotesque arroi.*

*Sanglotant sur son cheval
Il arrive, masqué, sans atours,
Car son royal rival
A fait tendre de deuil les tours...*

*Et voici, parmi les cierges,
Le Fantôme, escorté par les pages,
De la Reine aux yeux vierges
De la Dame des fleurs sauvages.*

×

AU CRÉPUSCULE.

*Le soir criblé d'or clair descend sur la mer
Où de cruels rêves sont au mouillage...
— Je ne veux plus, douce amie aux hivers
Livrer ton cœur,
Assez longtemps vers l'espoir d'autres plages
Sanglota ton cher cœur...
— Le soir épand des laves sur les fleurs
Les grands lys de l'inerte jardin .
Se vêtent d'or incarnadin
Mais les voilures des vieux songes
Meurent d'angoisse et de mensonge
Meurent de calme sur la mer.
Sœur douce qui pansas mes plaies :
Le soir cruel croule en flammes d'épées..
— Les voyages au lointain des flots
Les voyages au lointain des sanglots*

*Nous ont hélas vieillis hors l'heure,
En le décor
Auguste encor
Bâtissons-nous une demeure...
— Fuyons, veux-tu, ces bords marins
Allons chercher le vent des hautes plaines
Parmi les myrtes et les romarins
Ma sœur aux fraîcheurs des fontaines...
— Je ne veux plus douce amie aux hivers
Livrer ton cœur...
Laisse mourir au tragique mouillage
Les vains rêves et les lâches espoirs
Parmi les lys teints de carnage
Ne tourne plus tes regards vers le soir...
— Je sais là-haut des forêts d'orangers
Où l'air est pur et l'azur sans dangers
Où l'horizon se borne à quelques pas,
Je t'y ferai des bouquets de verveines
Et des couronnes de cystes amers
De frais sommeils aboliront nos peines
Et nous ne verrons plus la traître mer...
— Toi qui jadis tendrement m'as bercé
Tel un enfant si malement blessé,
O mon âme en fleur du Passé :
Ne t'en vas plus douce amie aux hivers,
Viens dans ma sylve aux baisers toujours verts.*

L'ARRIVÉE AU MATIN.

— « *Vierge! — Au golfe éclatant d'azur parmi les
 J'aborde et vous salue ivre d'apothéoses [roses
 Que ma proue en chantant suscite aux horizons.
 J'ai sillonné la mer jalouse des Toisons
 Et connue l'âpre orgueil d'avoir conquis les syrtes,
 Et je fais halte ici pour mériter vos myrtes;
 Accueillez-moi! L'embrun trempe mon sang joyeux
 La lumière ineffable a fleuri dans mes yeux,
 Mes mains sont pures et l'éveil de vos fontaines
 Est clair comme mon rêve au cœur des mers lointaines
 J'aborde au Golfe d'or, ô vierge! — et la rougeur
 Du matin triomphal sourit au voyageur
 Et la brise augurale en la vague déferle
 Ainsi qu'un rire ardent parmi vos dents de perles. »*

PIERRE DÉVOLUY.



NOTRE PORT.

Or fut en Urk une fillette, la Fleur de l'Ile.

La joie naissait sur son passage et tous les garçons l'aimaient.

Elle était si belle que les filles les plus belles n'en étaient pas jalouses.

Car Urk était fière de la beauté de son enfant.

Sa face avait le calme éclat de la lune; ses yeux avaient ravi sa grise clarté à la Mer du Sud et ils étaient aussi lointains que l'insaisissable horizon.

La fillette à l'âme tranquille n'aimait que son île, et jamais l'approche d'un homme n'avait soulevé sa poitrine ingénue.

Quand vint en Urk un triste étranger, seul comme une épave où nul nom n'est resté.

Il était triste et fier et vécut solitaire.

Il passait parmi nous comme les Hollandais volant à travers les flottes épouvantées de sa présence.

A notre salut il répondait par un salut, mais nous voyions bien que sa pensée était au loin.

Et toutes les fillettes d'Urk, sans se l'avouer l'aimaient, tant il leur semblait beau dans sa tristesse et son mystère.

Un jour comme il était venu, il partit.

Les filles d'Urk se fiancèrent, mais lorsqu'elles demandèrent à la plus belle pourquoi seule elle se refusait :

« Par delà le Zuiderzée, plus loin que Kampen, plus loin que Volendam, sur la mer jalouse qui trop longtemps le garde, erre le Fiancé. »

Et comme il était parti, il revint.

Mais ce soir en sa maison il ne fut plus seul.

La fillette d'Urk était allée lui offrir la fleur de son cœur. Et simplement, il l'accepta.

Mais il restait triste et silencieux.

Or l'errant étranger repartit.

Et la fillette ne pleura pas car lorsqu'on lui demandait pourquoi seule elle ne se mariait pas :

« Par delà le Zuiderzée, plus loin que Kampen, plus loin que Volendam, sur la mer jalouse qui trop longtemps le garde, erre l'Époux. Mais il reviendra pour voir l'Enfant. »

Longtemps après, vieilli et plus triste que jamais réapparut le farouche étranger. Mais sa mélancolie s'éclaira d'un sourire devant l'enfant et son regard s'abaissa reconnaissant vers la femme.

Un jour, après d'encore nombreux voyages, il partit avec l'Enfant.

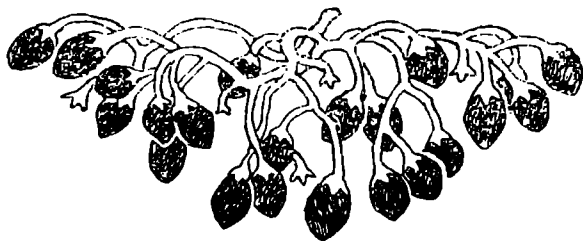
Et quand il revint au port familier vers lequel on le voyait accourir mourant et qu'il quittait toujours comme trempé d'une sueur d'angoisse — vers quelles effroyables navigations appareillait-il donc? — quand il revint cette dernière fois, sa compagne fidèle, la fillette dont Urk fut fière, le vit seul.

« Et l'Enfant » murmura-t-elle ?

« Plus loin que Kampen, plus loin que Volendam, de la mer jalouse qui le garde, jamais ne reviendra l'enfant. »

Depuis ce jour celle qui fut la gloire d'Urk veille l'étranger fou dont nul de nous n'a jamais su l'énigmatique histoire.

PIERRE M. OLIN.



SUITE AU JARDIN. (*)

A Fernand Severin et
Charles Van Lerberghe.

Le vaste parc s'épanouit sous le ciel de mai, et des correctes feuillées du boulingrin, par dessus les parterres de fleurs opulentes et le val où bruissent des eaux vives, jusqu'aux cîmes de la forêt prochaine, une atmosphère heureuse circule. C'est l'heure enchantée des fins d'après-midi, et le soleil atténue l'ardente caresse qu'il diffuse sur le site, pour la royale enfant qui s'y joue.

Ayant entre les feuilles aperçu la pâleur fraîche de l'étang, la petite princesse — toute sa blondeur éparse autour du front clair — descend en sautellant comme un chevreau vers ce miroir étrange. Son grand chien héraldique la suit, musant aux flaques de lumière tombées du feuillage des jeunes bouleaux ; il s'en vient en trois bonds laper à même la vasque d'une anse l'eau limpide où sous sa langue ondule un peu de nue reflétée.

Une déroute émeut alors la profondeur obscure : mille poissons aux couleurs de fête qui promenaient leur subtile béatitude, d'un coup preste de nageoire fuient, et l'onde rayée de leur éclair devient un instant morne.

La troupe bigarrée se hâte vers un rivage de sable fin

(*) de *la Belle au bois dormant*, prose légendaire.

comme pour accueillir l'enfant qui maintenant le foule, et voici la joyeuse qui bat des mains, qui danse parmi l'or mouvant de la grève et leur crie : Poissons, beaux poissons d'or, attendez-moi, je vais vous quérir de la brioche !

Et sans tarder, amusée de ces bouches écarquillées vers elle, elle court, boucles au vent, à la cabane voisine du gardien des cygnes et des cyprins ; c'est un vieux philosophe à qui l'étang remémore un peu la mer ancienne.

— Père Anselme, lui dit-elle, donnez-moi de belle brioche, je veux nourrir aujourd'hui vos poissons d'or !

— J'en ai qu'on croirait faite par une fée boulangère, répond le vieux. Elle est serrée en mon dressoir et j'en vais rompre un gros morceau.

Sur les pas du vieillard, la petite princesse s'est aventurée en la pénombre du réduit, ses yeux rieurs scrutent les recoins du logis mais — ô la fine croûte dorée ! — elle saisit le chanteau de belle pâte que lui offre le vieil Anselme. Tant pis ! elle est trop appétissante, la brioche, pour qu'elle se prive du délice d'y goûter et, han ! elle y plante ses petites dents, en vérité, avec la joie canine que témoignerait un maupiteux. Elle sautille parmi la cabane pour — moinelette qui suspend son vol — se piéter en face du dressoir antique et fruste, où s'échafaude, nacres et coraux flambants, le millier des coquilles et des madépores qui sont le trésor du vieux gardien.

Elle s'enchant des irisations exquises où l'arc en ciel s'est figé, des somptuosités corallines qu'un sang vermeil magnifie. Et c'est un ravissement quand le vieillard tend vers son oreille la bouche des conques fleuries et leurs grave rumeur.

— Père Anselme, dit-elle, que de belles histoires vous devez savoir ! Et les yeux grands, elle demeurait silencieuse et haletante.

Mais une neigeuse branche d'acacia soudain cogne à la vitre, et son regard tombe sur le gâteau dont, la gourmande ! elle a dévoré la moitié. Elle s'est échappée déjà, et du seuil où les rires du soleil lui font une gloire, elle jette au vieux ces mots :

— Père Anselme, vous me faites boudier les beaux poissons d'or !

Elle s'en va par le dédale des allées où son chien l'a rejointe, elle partage avec lui la succulente pâte, il s'engage entre la Rieuse et la bête bénévole de frénétiques poursuites, et quand tous deux se retrouvent sur la grève, une stupeur saisit la petite princesse de n'avoir plus qu'une infime bouchée à jeter aux poissons d'or. L'onde est calme, aussi, ils n'ont point attendu, ils ont plongé vers quelque retraite inconnue.

Elle reste indécise, tout à coup sérieuse, et comme une brume a passé sur son visage. Pensive à présent, elle gravit la côte gazonnée, la main plongée dans la fourrure du chien dont les yeux mouillés appellent son sourire.

Ils atteignent le plateau et — joie ! — une soudaine et pathétique féerie s'épanouit devant eux. Au fond du paysage, sur les cimes de la forêt qui ferme l'horizon, un soleil magnanime promulgue au loin ses rayons ; le ciel est de sang et de roses, et sous cette atmosphère la myriade des fleurs du parterre apparaît transfigurée. Roses, passeroles, hélianthèmes, pivoinces, dahlias ; c'est un champ miraculeux où les pétales qui rouent sont autant de flammes versicolores.

Devant toute cette merveille, un désir fervent a gonflé la poitrine de la petite princesse. Elle tend les bras, son cœur bondit, elle s'élançe vers la grâce vivante et le charme des fleurs qui rayonnent, elle aspire les opulents parfums qui se mêlent, elle s'enivre de couleurs et d'arômes.

Elle s'attarde, et la magie du soleil qui décline ennoblit et solennise chacune des corolles. Une rose — ô la bienheureuse et souveraine Fleur ! — une rose irradiée, une rose qui dresse hors de portée la couronne de ses blancs pétales, resplendit par dessus l'éparse beauté du parterre, et s'érige comme surnaturelle. Celle-là, il la lui faut ! l'Enfant veut respirer son odeur de prodige, elle veut délecter ses yeux dans la joie des nuances apparées.

La petite princesse étend son bras trop court, elle se hausse et, enfin elle atteint la noble tige et la courbe.

En sa petite main la royale fleur s'incline, et vers ses boucles elle s'oriente comme pour les baiser.

Mais — quel choc a secoué la triomphante rose ! le pied de l'enfant a-t-il glissé dans le terreau gras ? — Tout à coup — car la rose était parée de ses suprêmes prestiges — les pétales se détachent, tombent, lente et lourde pluie, de feuille en feuille et s'éparpillent, et la tige à présent chauve, honteuse et rêche, échappe aux doigts qu'elle égratigne, pour dresser au-dessus des corolles vassales l'ironie encore de sa tête déchue.

Le soleil a sombré derrière l'horizon ; il neige une cendre impalpable sur toutes choses. Un souffle frais venu de la forêt agite les feuillées, il emporte des feuilles et des pétales ; au loin s'essore un vol d'oiseaux criards.

A quelques pas, un arbre mort crispe ses branches dans le ciel pâle. Le site entier s'emplit d'une mystérieuse amertume.

Les fleurs du parterre aussi sont attristées. Obscures et penchées, elles portent le deuil naïf de leur reine.

.....

CHARLES DELCHEVALERIE.



LES GARDIENNES.

A Monsieur Louis Hirsche.

*Elles sommeillent doucement
Dans les jardins de ma pensée,
Les chères sœurs au Bois Dormant
A qui vont mes chansons lassées.*

*N'ayant souri qu'aux seuls reflets
De leur image sous les saules,
Où l'eau de baisers violets
Mouille l'émoi de leur épaule,*

*Elles ont pour les cœurs meurtris
La chaste langueur des amantes
Qu'une aube angélique fleurit
D'éternelles roses clémentes.*

*Dans le crépuscule enchanté
Du silence qui les protège
Elles vivent à la clarté
D'un bonheur éclos sous la neige.*

*Peut-être ont-elles quelquefois
Malgré leur songeuse ignorance,
Eu le regret d'un autrefois
Ensoleillé de claire enfance,*

*Peut-être aussi, sur l'or des fleurs
Où leurs lèvres s'étaient posées
Ont-elles vu perler les pleurs
D'une décevante rosée....*

*Mais le ciel de leurs yeux divins
Où parmi des fleurs étoilées
Se profilent les séraphins
Pensifs des âmes exilées,*

*Epanch sur ceux qui vont mourir
Pour avoir dédaigné la Vie,
Les lumières du souvenir
Et les tendresses infinies !*

GEORGES MARLOW.

EUX, LA NUIT ET LA MUSIQUE*.

« Ils revenaient d'un pays
de lumière. » (ZOLA.)

Ils sortirent du sous-bois intime et discret où, si longuement, si ardemment, ils s'étaient étreints et possédés, et, étourdis encore un peu de la volupté — éblouissante — qui les avait traversés, ils se retrouvèrent à l'orée de la forêt : sous le charme pénétrant du soir tombant. Le jour, comme eux, défailait. Au loin, dans l'horizon, des pointes de verdure, ainsi que des caps, s'avançaient dans la plaine, déjà tout embrumée de crépusculaire obscurité. Des vapeurs grises rampaient sur la campagne. Et une douceur inexprimable pesait sur le paysage.

Ils marchèrent au long de la lisière — sous l'ombre des grands arbres, oh ! lentement, si lentement ! Il leur semblait que leurs pieds baisaient le sol. Ils s'étaient enlacés et, sans force, ils se regardaient jusqu'au fond d'eux-mêmes — tout tremblants encore de vertige, ayant

* D'un volume à paraître prochainement.

perdu la notion nette de leur personnalité. Ils ne se disaient rien. Ils remuaient les lèvres sous des gestes de mots informulés. Ils s'étaient absous de vie humaine. Ils éprouvaient une jouissance extraordinaire, inusitée, à respirer l'air intime et pur du soir. Une fluidité exquise les dissolvait. Ils se sentaient fondus dans ils ne savaient quoi d'ineffablement doux et grisant. Ils se regardaient, souriaient faiblement et se taisaient. La langueur de leur ivresse les entourait de silence. Ils étaient vides, ils se paraissaient inconsistants et immatériels — remplis uniquement d'un bonheur supra-terrestre et incompréhensible. Le soir ondoyait sur le paysage : Il descendait en ondes rythmiques, se balançait dans le ciel pâle, s'affaissait, se relevait, allait des arbres à l'horizon, revenait et se roulait en spirale autour des deux. La campagne, peu à peu, s'enfonçait dans une ombre violette. Les arbres bruissaient, solennels et recueillis, suspendant leur souffle, s'assoupissant dans des murmures somnolents de sommeil. Les jeunes gens marchaient. Ils ne savaient plus s'ils touchaient terre encore. Une fatigue délicieuse, un allègement de tout leur être les enveloppaient. Parfois un souvenir leur faisait fermer les yeux. Et ils se taisaient, et ils s'abandonnaient. Des caresses leur couraient en frisson dans le dos. Ils se sentaient las de lassitude bienheureuse. Ils se regardaient, souriaient. Et le silence les noyait éperdûment. Ils n'étaient plus eux-mêmes. Ils s'étaient perdus l'un dans l'autre. Une inconscience profonde les possédait. Leurs âmes s'étaient évanouies dans un charme suprême. Du vent passa dans les feuilles, inclinant les têtes d'arbres. L'obscurité s'affirmait. Ils marchaient. Ils ne savaient plus où ils étaient. Ils allaient au hasard, dans un rêve et dans l'irréel. Leurs chairs, infiniment,

s'étaient spiritualisées. Leurs yeux ne voyaient plus les choses et ils étaient enfermés dans la contemplation de leur impression. Ils se regardaient. Ils n'apercevaient qu'eux-mêmes au fond l'un de l'autre. Et la Nuit — immensément fluide — absorbait tout dans son harmonie essentielle....

II.

Alors, dans l'intimité de leur chambre close, il s'en fut au piano, l'ouvrit et silencieusement, d'un regard, il lui demanda de jouer. Elle obéit, sans geste et sans parler et avec lenteur, moelleusement, selon le rythme délicieux qui les oppressait, elle commença à jouer de l'*Orphée*. D'instinct, elle avait compris que, seule, cette musique atténuée et spirituelle pouvait les exprimer, pouvait, sans heurt ou désillusion, prolonger la douceur profonde de leur rêve.

Une heure de paix exquisite flua pour eux dans les ténèbres pures.

Elle jouait de main molle et de doigter léger, alanguie et heureuse à en souffrir, inconsciente et toute sous la suggestion immense de sa sensation. Il l'écoutait ravi, éperdu; le mirage de la grande nuit traversée tantôt distendait ses prunelles. Était-ce encore de l'*Orphée* qu'elle jouait? N'était-ce pas elle-même? N'était-ce pas leur amour recueilli et filtré qu'elle formulait? Cette musique sereine et vaste, gravement, s'harmonisait avec

leur impression. Gluck, ce passionné calme n'a-t'il pas toujours dit la passion d'après possession? Et elle jouait. Et elle se jouait dans la langueur ployée et défaillante de son cœur, avec tout le respect de l'ombre autour d'elle.

Lui, se sentait envahi par l'ardeur idéale de cette musique. La caresse immatérielle des phrases l'attendrissait jusqu'à l'évanouissement. Oh! ces phrases souples et lentes, brisées d'accords comme de sanglots... ces phrases extasiées et ouatées de silence... oh! ces phrases qui chantent et qui s'éteignent avec leurs demi-teintes, leurs dégradations infinies... oh! ces phrases qui vont et qui reviennent au travers de l'hésitation des notes vivantes... ces phrases douces... douces...

Il semble à les entendre qu'il vous coule un je ne sais quoi d'ineffable dans tout l'être. Musique d'âme! Il y a des sonorités de velours, il y a des sonorités de lumière sourde. Tout s'imprécise en un éloignement de songe. C'est du bonheur ressouvenu. Il y a des frêleurs et des larmes et cette douceur, cette douccur suprême, cette douceur toujours... dans les phrases onctueuses, si bellement rythmiques, qui vous enlacent le cœur dans un circuit indiciblement mélodieux. Cela s'écarte et cela se rapproche! C'est un charme qui joue avec vous, et vous séduit de toute la puissance de ses soyeux frissons, et vous entraîne par un horizon pâle où se transpose en fluidité émue, l'âme.

Et il écoutait. Il s'écoutait vivre car elle le jouait aussi. Il s'était renversé sur un fauteuil, les bras tombés, les yeux clos. Il lui semblait traverser quelque chose de si prodigieusement beau qu'il oubliait sa propre présence, qu'il s'oubliait exister.

Tous deux s'étaient si bien identifiés à l'ambiance qui

les avait entourés subtilement qu'ils avaient perdu toute notion de contingence et de particularité. Elle jouait. L'obscurité paraissait faire partie d'eux-mêmes où tout ce qu'il y avait d'humain et de contingent s'était aboli. Tout à l'heure ne revenaient-ils pas d'un monde de lumière? Ah! Ils y retournaient maintenant. Ils goûtaient la communion primordiale des choses, des éléments et des êtres. Leurs vies s'étaient sublimisées car la Musique — infiniment fluide — les absorbait dans son harmonie essentielle.

ANDRÉ RUYTERS.



CONSEILS AU SOLITAIRE.

*Tu gémis : je ne suis qu'une humble créature
Et tu pleures en vain vers un espoir obscur,
Ecoute la clameur fauve de la Nature
Ouvre tes yeux, lève ton front et vois l'Azur.*

*Tes regards n'ont jamais flambé d'un désir pur,
Tu disais ton orgueil de livrer en pâture
Tes fautes espérant l'indignité future ;
Meurtrissant ton destin tu te fis un cœur dur....*

*Ah fi ! des faux regrets, des alarmes futiles,
Des stupides éclats, des larmes inutiles !
Va, ne te penche pas, tel un marbre cassé....*

*Mais vois au soir, mourir le grand soleil lassé
Ensanglantant toujours cette mer inclémente ;
Et tends ton buste fier à la superbe mante*

Qu' tu t'axxote la Nuit pour voiler ton passé !.

JOSEPH LOUBET.

CLAIRE.

.... Claire s'était approchée de la fenêtre et elle regardait dans le jardin. Au même instant, Jules rentrait. Il était ivre, comme d'habitude, et s'avancait en s'accrochant aux arbres le long du petit chemin bordé de buis. Elle le fixa un instant avec un air d'horreur, et, soudain, se levant, elle se tint droite devant la fenêtre, les deux bras étendus :

— Je voudrais mourir, me dit-elle d'une voix grave. Regarde combien tout ce qui nous entoure est grandiose! Je voudrais me jeter d'ici et tomber là-bas, au milieu de ces grands arbres, et qu'ils ploient et se brisent en m'écrasant... Il y a de l'air, de la lumière, des parfums et de la vie spirituelle... mais il y a aussi un mur enserrant des chemins pleins de chiffons et de tessons. Je tomberais dans les chiffons et les tessons, de ce côté-ci du mur ; j'aurais le visage meurtri.. les vêtements souillés...

Comme elle parlait ainsi, Jules leva les yeux et l'aperçut dans sa pose étrange, car elle ne bougeait pas. Aussitôt il se mit à rire, d'un rire idiot et l'appella en hoquetant :

— Eh ! ma petite fille !... que fais-tu ainsi ?... Ne vas-tu pas venir embrasser père ?...

Mais il oublia, en les disant, l'idée de ces paroles et rentra dans la maison.

Claire demeurait immobile, les bras tendus, les yeux noyés... On entendit une porte s'ouvrir et se fermer bruyamment... Alors, elle plia, comme cassée, et ses bras s'abattirent, mous, le long de son corps ; elle sembla se faner, s'éteindre, vieillir, et elle ploya toute si étrangement et si désespérément que mon cœur cessa de battre.

— « O ma vie ! dit-elle à voix basse.

Jamais je n'ai rien ressenti de plus poignant et de plus sinistre... La chambre était entièrement silencieuse, et c'était le silence de la trop grande douleur qui plane comme une immobile atmosphère d'orage... Un grand soleil effrayant brillait, d'un tel éclat qu'il semblait une menace. — Le frère de Claire causait, en bas, avec sa fiancée, et on entendait leurs voix mêlées monter... puis tomber brusquement, comme s'ils avaient été pris de terreur, et s'étaient mis à écouter dans le silence. Moi je sentais distinctement l'*Intruse* vaguant par la maison, et je savais que nous la sentions tous et que tous nos cœurs s'étaient arrêtés ensemble dans son attente..

Tout à coup Claire se leva avec la vivacité de son ancien bonheur ; elle traversa rapidement la chambre et s'arrêta devant le lavabo à se regarder dans la glace. J'étais assise sur le lit ; je voyais son visage reflété.

Elle rougit, et puis se mit à rire ; elle était coquette et folle ainsi que nous l'avons vue souvent. Des deux mains, elle arrangeait ses boucles en bavardant vite, vite, du bout des lèvres, comme à une heure de joie et son bavardage me fit peur.

— « Je me demande, disait-elle, si je suis jolie, oui ou non? Peut-on se juger soi-même? Mes yeux sont un peu petits, ma bouche un peu grande, mon menton un peu fort... Non, je ne suis pas jolie, mais je suis *jeune*. C'est beau d'être jeune! Mes joues rondes! ma taille souple! mon front blanc!... Beaucoup de cheveux! des cheveux d'or! des cheveux de blé! des cheveux fauves, dernier cri!... — Et elle riait, riait, riait, ainsi que dans nos promenades insouciantes quand elle criait : « Je veux tout oublier! » et qu'elle se jetait dans l'herbe en riant de toutes ses dents... Et elle continuait, les mains dans ses cheveux :

— ... Après tout, que m'importe! Ce qui est en dehors de moi n'est pas en moi!... la vie des autres n'est pas la mienne. Peut-on mourir pour avoir vu mal vivre, et s'avilir de ce qu'on a frôlé un avilissement?... Je suis descendue au jardin avec ma robe rose; elle est toujours rose et fraîche malgré la boue des chemins... Et le soleil enivrant! et les grands arbres! Et les prairies! Penses-tu que nous irons encore dans les prairies? — Je ne sais ce que j'ai à questionner aujourd'hui, mais ma vie est une perpétuelle question. Je m'éveille la nuit en me demandant : Pourquoi suis-je pauvre?... Pourquoi n'ai je pas une sœur?... Pourquoi suis-je esclave de la misère des autres? C'est bête! Tu crois que je dors? je ne dors jamais. Dans mon sommeil je vois toutes sortes d'êtres qui m'interrogent sur toutes sortes de sujets... Je me tords l'esprit pour trouver une réponse; je m'éveille en sueur et dès mon réveil le point d'interrogation se dresse... Je vais, je viens, je vis me demandant pourquoi, je ne m'étonne pas, mais je voudrais savoir...

Et elle recommença dans une sorte de délire :

— Je suis jeune, pourtant!... J'ai un front jeune! des

yeux jeunes!... Puis, brusquement, tout bas et le regard noir : Des mains vieilles, dit-elle.

Vous vous rappelez que nous avons remarqué souvent l'étrange contraste entre son corps potelé et ses mains maigres, ses mains bizarres à physionomie... Elle les tenait étendues, les doigts ouverts, et mon cœur grelottait de les voir ainsi. Elle parut deviner mon impression, et, me regardant avec un sourire lointain, elle dit mot à mot : C'est la vie!... Mot à mot, comme des pierres jetées une à une dans une mare.

Je partis tout de suite après cel a ; l'air de cette maison pesait trop lourdement sur mon âme! Claire ne vint pas, comme à l'ordinaire me conduire jusque chez moi. Elle resta immobile, et comme, en ouvrant la porte, je me retournais pour lui sourire, je la vis qui me regardait comme une sans espoir, un regard intense qui m'arrêta au seuil... Mais, devant mon hésitation, elle fit un geste vague de ses grandes mains flétries, un geste de renoncement et de protestation, tout à la fois, pour me dire : « Va-t-en... » et à elle : « Laisse aller... » J'aurais peut-être dû rester, mais que voulez-vous, ce jour nous n'étions rien ; la Fatalité seule agissait.

Vous savez que notre maison est à deux pas de celle de Claire ; un mur mitoyen sépare nos jardins et de ma chambre je puis voir ce qui se passe dans la sienne. — Toute l'après-midi je restai à ma fenêtre, le cœur lourd de pressentiments...

D'abord, Claire alla et vint, ouvrant des tiroirs, dépliant des rubans d'une allure flâneuse et frivole... A certains moments je la vis rire toute seule ; à d'autres, droite et les bras allongés, avec une gravité presque

solennelle, elle se tint devant la glace de son lavabo... Que pensait elle alors?.. Elle ne riait pas ni ne pleurait; elle n'avait ni insouciance ni soucis... elle se regardait; elle se voyait jeune, peut-être, avec le chemin d'avenir où le fange s'allonge jusqu'au bout... Peut-être a-t-elle mesuré la profondeur de cette fange et que rien ne pourrait l'en sortir!... Peut-être a-t-elle sondé l'isolement et les ténèbres de sa jeunesse, et l'isolement et les ténèbres plus profonds de l'avenir? Nous ne le saurons jamais.

Elle alla donc ainsi pendant une heure à peu près, puis, se penchant à la fenêtre, elle regarda vers les grands bois d'en face. — Je l'observais alors intensement — un moment elle se pencha si fort que je crus qu'elle allait se précipiter et je jetai un cri! Elle ne m'entendit ni ne me vit, je crois.. Toute son attention, toute sa vie semblait concentrée sur une chose qu'elle regardait avec des prunelles sauvages et elle resta ainsi de grandes minutes. Je ne respirais pas.. mon cœur battait à tout rompre.. Enfin, je la vis se relever lentement. Elle dit quelque chose tout bas, et ce devait être d'une voix très douce; — une expression volontaire et sinistre s'étendit sur son visage... Elle fit un geste d'adieu du côté des arbres — un autre vers la maison, et puis, tirant de sa poche une sorte de grande lettre, elle se mit à lire avec un visage de marbre.

Il était six heures quand elle releva la tête et dès lors l'expression de ses traits ne changea plus : ils exprimaient une implacable résolution ; elle posa le papier sur la fenêtre et, après un instant de réflexion ; elle se dévêtit à la hâte.. Qu'allait-elle faire? Je me le demandais avec inquiétude, mais je fus bientôt rassurée. Elle ôta seulement sa robe de maison qu'elle remplaça par

un costume de croisé blanc qu'elle aimait beaucoup, puis elle défit son chignon et se recoiffa avec soin ; je remarquai qu'elle parfumait ses cheveux et son front, mais, la suchant coquette, cela ne m'étonna pas. — Elle se regarda encore, longuement, tristement, comme on regarde l'ami qu'on ne reverra plus ; puis, soudain, avec un geste de gamine, elle se pencha et baisa son image dans la glace.

Tout cela aurait dû me donner l'éveil, mais si l'on est prompt à s'effrayer, on est lent à concevoir l'idée nette du danger suspendu. Je m'inquiétai bien, mais très vaguement, et je pris pour de la tristesse ce qui était un avertissement. — Maintenant, Claire cherchait quelque chose dans son porte-manteau. Je la voyais de profil. Ne trouvant pas assez vite, elle décrocha ses robes qu'elle jeta par terre, insouciamment. Cela m'étonna, car je la connaissais soigneuse de ses affaires. — Tout cela gisait, pêle-mêle, sur le plancher, avec des cols de dentelles et de gaze, nuageux qui faisaient un envollement de mauve et de rose, et de blanc éclatant où le soleil mettait une petite vague dorée... Et la tête de Claire était nimbée de ce soleil, idéalisée, avec une poudre d'or moulu au bord des cils, et des raies de lumière traversaient son visage, tapissaient les narines, accrochaient comme une rosée scintillante au menton blanc, aux tempes, au cou... Elle la sentait et, parfois, passait la main doucement, sur toutes les places, brillantes et chaudes, doucement, un merci de ses doigts fins fatigués, fanés par la vie. — Enfin elle fut prête, et, après avoir glissé la lettre dans sa ceinture, elle le sortit de la maison et se dirigea vers les bois.

J'étais descendu aussitôt, et, quand elle passa devant

ma porte, je l'attendais au seuil. — J'aurais pu aller jusqu'à elle, mais je ne sais ce qui me retint et comment nous restâmes ainsi, séparées par le largeur du chemin de terre...

La voyant venir, je crie :

— Claire, écoute!

Elle s'arrête.

— Où va-tu donc?

— A l'étang, dit-elle d'une voix vibrante.

Aucune main ne ma jetée en travers de sa route...

Quand je vous parlais de fatalité!

Je ne dis plus rien, et elle, me lançant un baiser, s'éloigna en chantant. — Après quelques pas elle se retourna:

-- Je reviendrai, dit-elle étrangement, je reviendrai.

A ces simples paroles, un grand creux d'ombre s'élargit en moi; un adieu en monta, qui vint l'accrocher et la tirer en arrière, mais cela ne dura pas. — Elle haussa les épaules et se mit à courir, la jupe ramassée des deux côtés, dans ses mains, comme une fillette; de sorte que je lui criai : Gamine! Et ce fut le dernier mot.

Vous connaissez l'étang des saules, celui que nous appellions *notre* étang et où nous avons été tant de fois, par les beaux jours dorés où le soleil tombait dans l'eau comme une pluie?.. Vous savez qu'il est tout près de la maison et que, souvent, nous nous sommes parlé, vous de là-bas avec une voix bizarre, une voix mouillée, vous souvenez-vous?... Et moi de ma fenêtre où je voyais chacun de vos mouvements : c'était là que se dirigeait Claire. . Elle allait, elle chantait *l'éternelle*

chanson de Ninon — que de fois elle a ri de son attachement pour cette chanson !

*Ninon ! Ninon ! que fais-tu de la vie,
Comment vis-tu toi qui n'a pas d'amour.*

Elle chantait tout fluettement ; son âme chantait avec une pauvre petite voix triste, sa pauvre petite âme triste... sa robe blanche allait et venait entre des arbres... J'avais des peurs inexplicables ; je me disais : « Si elle passe entre ces deux-là, il arrivera quelque chose !... » Il arrivera quelque chose... *L'Intruse*, pas à pas derrière... Elle passait entre ces deux-là ; et pour me rattrapper alors : Si le chêne la cache il n'arrivera rien... et le chêne la cachait... Et j'avais ainsi des alternatives d'ombre et de lumière à sentir *L'Intruse* aller et venir, se dérober et reparaître, lâche et méchante, pour mieux le prendre.

... Et voilà, mon ami, comment la chose arriva. La robe blanche battit des troncs d'arbres, ainsi qu'une aile brisée... La robe blanche ondula... Elle fut à mes yeux, entre des feuilles vertes, elle frôla les gazons en fleurs, et les bords de l'eau brillante... elle vint... elle s'en alla et revint... et puis je ne le vis plus.

— Je l'aime, disait Claire, parce qu'elle est comme une robe de mariée !

Quand après deux longues heures, je descendis par l'étang pour en ramener Claire et que je ne la trouvai pas, et que l'eau scintilla si horriblement, en un regard pervers je devinai, et le voile transparent, sous lequel le drame s'était agité, se déchira brusquement... Et je vis que j'avais tout vu et que j'aurais pu tout empêcher...

Et je n'ai pas de remords car c'est *elle* qui a tout fait, la Fatalité, cette gueuse, avec l'Intruse à son côté.

Pauvre cœur creux ! Est-il d'eau rempli à présent ?

Au bord de l'étang je ramassai des débris de papier. C'étaient les morceaux d'un horoscope que Claire m'avait montré dans le temps... Dans les mots mouillés à demi-effacés je distinguai encore : « ... A dix-huit ans se marie enfants avenir heureux comme le présent....

L'eau avait rongé le reste.

BLANCHE ROUSSEAU.



LA PLUME.

*Sur une page vierge à fine marge neuve
s'en va pèlerinant, douce petite veuve,*

*court et s'arrête, hésite et court, et lentement
pèlerine — la plume au corsage d'argent.*

*Et grince ses pas vifs, et sautille, et pointille
de son pied tout menu la neige qui scintille...*

*Dans la plaine d'hiver, seulette et frissonnant
s'en va, petite veuve au mantelet d'argent.*

*Par des pays aimés, en mon âme-folie
s'en va pèlerinant, seule, ma rêverie,*

*Et lasse et solitaire, appuyant ses deux mains
sur son cœur mort d'hiver par ces trop longs chemins,*

*s'arrête, espère, attend, écoute le silence,
puis, peureuse, reprend sa démente cadence,*

*et sautille et boitille et pointille de noir
les paysages bleus de mon âme, ce soir.*

SOIRÉE D'OCTOBRE.

*Dans le soir doux et gris embrouillardé de brume
voici que se détache la feuille, en rêvant.
L'automnale jonchée enivre le soir lent
de son baiser pieux aux caresses de plume.*

*L'automnale jonchée, au soir silencieux
chante les sanglots las des peupliers mourant,
des mourants peupliers au long balancement.
L'heure passe et s'achève en la bonté des cieux.*

*C'est un de ces soirs gris où les âmes sont seules,
et dans le souvenir, ainsi que des aïeules,
absolvent en priant les maux inoubliés.*

*C'est l'heure où j'ai senti les colères haineuses
qui vrillaient de leur clou mes tempes douloureuses,
mourir sous le baiser des mourants peupliers.*

M. CLOSSET.

LE MORT

Crépuscule de soie ; et d'opale ce soir lointain.
L'horizon très pâli. Le haut du ciel clair et luné.

Il s'est assis dans le jardin devant la table vieille dont le soleil, chaque jour, crève de rides le bois pourri. Il songe au pauvre petit amour qu'il a créé, qu'il a chéri et qui est mort ; il songe à Elle — en allée..

Crépuscule de soie. Douceur. Des oiseaux pépiançant onctueusement à voix douce. Des cloches sonnantes dans le soir. Crépuscule de soie. Une rêverie naît en lui. L'amertume métaphorise l'idylle fallacieuse. Il est triste.

Pauvre ! il avait cru aimer et être aimé ! Il s'est trompé, et il est triste. Être aimé, ah ! Eut-elle su aimer seulement cette femme trop cérébrale ? Aimer ! ah ! ah ! la jolie prétention, la banale ivresse du leurre.. Ah ! naïf ! Et il riait — si triste ! — de son échouement pitoyable, ce soir, sous cette feuillée de printemps.

Il se rappelait un détail d'ironie. Il y assimilait toute cette tendresse. Crépuscule de soie. Chants d'oiseaux. Tristesse en ce soir vague. Et le souvenir vieux qui s'ironise..

Lorsqu'il venait chez elle, le soir, il voyait de très loin des flambées de clartés aux vitres de sa chambre.

Il en était heureux, s'imaginant qu'elle épiait son arrivée derrière la croisée, la lampe érigée en signal au haut de son bras nu.

Mais aussitôt proche il savait son erreur. Le vitre ne s'incendiait que de clartés d'en face, de clartés fades et ternes... Et son cœur ! et son amour ! étaient semblables, si vides et si noirs, illuminés du seul reflet de son cœur à lui, son cœur qui lui-même ignorait encore l'amour plénier.

Et pourtant, quoiqu'il ne l'eut pas aimée, mais seulement chérie, cette femme s'était incarnée en lui, comme toutes celles que caresse de sa pensée l'homme d'imagination. Elle s'était incarnée en lui, et c'était désormais au travers d'elle qu'il devrait voir, tout comme les Primitifs italiens avaient longtemps particularisé délicieusement son optique artistique.

Oh ! vrai, s'il ne fallait que souffrir beaucoup de la perte de l'aimée, pour être sûr d'avoir aimé, c'était cela aimer, la mystérieuse et simple chose.

Et être triste, un soir d'opale, un soir de soie et printanier !... Les oiseaux chantent ! Les oiseaux chantent ! Leurs voix crépitent à l'éperdue. Elles sont menues, aiguës, hilares et ardentes. Les oiseaux chantent ! dans le crépuscule de soie — très doux.

Son regard erre dans le jardin. Un arbre colossal se masse sur le ciel, et, quoique lourd, semble jaillir du sol d'un seul jet de jeunesse. Des feuillages assombris se mamelonnent de toutes parts. Un petit mur s'aperçoit par fragments avec au faite, un treillis où se tissent des vignes vierges. Un vague parfum, une fraîcheur...

La pelouse est pâle. Des multitudes de graminées, d'une délicatesse grêle, s'étendent en réseau perlé de gouttelettes, sur la sombreur des herbes basses.

Soir de printemps. Azur de soie.

Des moustiques en colonne mince, vibrante dans l'air...
Des tourbillons d'êtres minimes, révélant l'universelle
vie atomale, et qui le font s'étonner de l'idée que ce
sont là autant de vies, autant de joies, peut-être...

Alors dans le calme, un rêve se parfait. Ebauché en
un ressouvenir de gravure allemande, il s'anime et se
mélancolise ici dans sa totalité.

Les oiseaux chantent. Va éternel des nuages duvetés
dans le grand ciel pur.

Et la va des nuages.

Cris d'enfants dans les cours là-bas...

Ah! pourquoi être triste? car las! sa pauvre âme
lasse, dites, n'était-ce pas la plus bellement lasse lassitude?...

Surtout presque sans cause...

Un rêve donc se précisait — mais lent.

D'une cheminée, une fumée floconneuse, impalpable
s'exhale.

Douce dégoulinée sur le ciel.

Des bruits dans l'air. Un cri de train.

Voici le rêve...

— Chérie! chérie! pourquoi viens-tu? songeait-il, la
sentant venir en son rêve. Et il était triste de toute le
passé.

Pourtant elle approchait. Lui, dirigeait sur elle des
yeux fixes, triste à la fois et désireux de sa venue.

Elle portait un petit enfant au sein. Elle chantonnait
de vieilles choses, comme les mamans en chantent le
soir pour endormir leurs fils qui crient.

— Pourquoi es-tu revenue? dit-il.

Elle sourit et lui montra l'enfant — C'est le nôtre,
modula-t-elle.

— Le nôtre? ah! ah!

Il avait peur aussitôt très fort. Il lui semblait qu'on venait d'enchâsser cet enfant dans sa chair, dans son cœur.

— Le nôtre? tu dis vrai? le nôtre! Chérie!

Il l'aimait comme il ne l'avait jamais aimée. Mais une tristesse d'appréhension...

— Oui, répondit-elle brusquement, le visage dur, instantanément changé, c'est le nôtre, et je vais le tuer.

Il poussa un cri aphone dans sa gorge strangulée.

Le soir s'apâlissait comme une tendresse qui pleure.

Oiseaux! oiseaux chantants!

Et c'était leur enfant à tous deux! et c'était leur amour! oh! oh! Elle l'avait posé sur l'allée, le petit, et le choyait du regard, tandis qu'il cherchait à se tenir debout, à courir.

Mais elle le prit à bras-le-corps, le baisant de morsures sur toute sa petite face épeurée, et criant: « Non! non! il est à moi, à moi toute seule! et je vais le tuer. »

Tout l'être du jeune homme se rebella, mais il ne put rien faire. L'ambiance crépusculaire, complice, l'enlisait de son charme.

Et il la regardait comme un fou, tandis qu'elle étranguait l'enfant de ses mains souples.

Un rire faux tinta.

— Il est mort, dit-elle, tu vois comme c'est joliment triste un petit enfant, un petit amour qui est mort.. tu vois?

Oui, il voyait, mais il y avait sans doute des larmes dans ses yeux, car les choses étaient autres, étrangères.

— Qu'est ce que tu as fait? Chérie! il fait froid! Je suis tout seul, balbutia-t-il... Chérie!

Alors elle reprit, commisérante, l'enfant contre son sein et le baisota gentiment.

Il y avait des pleurs aux prunelles mal closes du petit mort.

La mère riait. Jolie poupée... Dodo..

Et le jeune homme se vit approcher, et s'agenouiller sur la terre cailloutée du chemin. Chérie s'était assise au bord de la pelouse, berçant le corps bleui en chantonnant :

« Quand on est bien sage,
C'est bien amusant... »

— Tu vois, fit-elle, secouant l'enfant, il est joli ! il est si bien mort. J'ai ri en le tuant. Ainsi ! c'est comme s'il n'avait pas existé... Veux-tu, allons-nous-en chacun de notre côté, en riant...

Il ne dit rien.

Elle continua : « Quand on est bien sage... »

L'air d'enfance lui reperlait aux lèvres.

Elle chanta longtemps et puis se tut. Elle semblait songer.

Enfin, elle eut un geste de dégoût, ou de peur. Cadavre bleu d'étranglement barbare... Indécision. Et puis, très vite, elle le jeta sur la pelouse, parmi les herbes — et s'en fuit.

Pauvre petit amour ! Il était — mort ! — jeté parmi les herbes, sur la pelouse, dans le printemps.

Crépuscule de soie. Oiseaux chantants.

La femme ? Elle éclatderait au loin des avenues.

Il était seul et il pleurait.

Petit cadavre en le printemps...

Soie claire du soir paisible. Il pleuvait de la paix avec le soir. Et être triste ! oh ! être triste !

Petit cadavre blême, bleu, dans la verdure jeune du printemps.

Le pauvre! il ne savait plus bien ce qui était le rêve, ce qui était la vie.

Crépuscule très doux. Oiseaux! Oiseaux! Oiseaux!
Il sanglotait.

HENRI VANDEPUTTE.



BRUXELLES - FOIRE

Est-ce à *Bruxelles-Attractions* ou à l'initiative particulière de notre « bourgmestre-artiste », comme disent les journaux, que l'on doit la merveilleuse floraison d'art qui s'étend, ces mois de juillet et août, de la Porte de Hal à la Porte d'Anderlecht, de la Place Royale au Marché-aux-Poulets ? Peu me chaut ; il suffit que le peuple exulte et soit en liesse, — bien qu'une inquiétude cependant le tourmente : Ces belles enseignes demeureront-elles aux murs ou, — joie trop éphémère, — disparaîtront-elles avec les dernières toiles repliées des forains ? Rassurons les âmes délicates éprises d'idéal : C'est justement pour offrir aux oisifs, aux promeneurs, aux étrangers, aux gens du peuple surtout, les délices d'une permanente foire au cœur même de la cité, que le carnaval des façades et les intrigues de l'enseigne furent décidés ; et l'on jugea, eu égard à l'influence des milieux, que, disparue la maussaderie grise et revêche des rues, s'éveillerait l'équanimité d'une populace quelque peu encline aux rixes, désordres et pugilats.

Et pour réveiller les rivalités, pour chatouiller la vanité de MM. les commerçants, un concours d'enseignes fut donc organisé, auquel, par un injustifiable parti-pris, les industriels de la foire ne furent pas conviés.

Je n'essayerai pas d'expliquer le pourquoi de cette regrettable exception et me bornerai, animé d'un esprit largement impartial, à signaler le mérite où qu'il se trouve, — au boulevard comme en ville.

J'affirme tout d'abord n'avoir ressenti devant aucune boutique décorée une impression aussi intense que celle que dégage, à la foire du Midi, l'importante bâche en six tableaux ourdie par un

certain M. Anderson, hier inconnu, mais qui s'impose rival redoutable de nos meilleurs artistes de la rue. Non pas que le sujet de cette œuvre offre en lui-même une si invincible attirance; loin de là, c'est le banal fait-divers quotidien et dont la seule lecture dans les gazettes nous laisserait parfaitement froids. Il a fallu tout le talent de M. Anderson pour nous intéresser aux déplorables aventures de son héros, un affreux chenapan qui, pour s'approprier la recette d'un garçon de banque, se voit dans la nécessité de raccourcir d'une façon quelque peu brusque la vie du dit garçon, — attentat qui l'induit en une série de désagréments que vient clore l'application, méritée d'ailleurs, de la peine capitale. L'artiste a relaté d'une brosse tragique ces divers épisodes et, dans la scène du crime et celle de l'expiation surtout, réussit à vous faire courir dans les moëlles un délicieux frisson. Puis M. Anderson a su joindre à une très noble entente de la figuration décorative des qualités bien précieuses d'analyste et de psychologue. Remarquez dans le premier tableau la face de l'assassin, face de brute offrant, d'accord avec les affirmations de la science, tous les signes actuellement connus de la dégénérescence. Remarquez aussi, dans la scène de la maison de joie, le mouvement si véridique de la jeune femme qui, — au fort de la lutte suscitée par l'intrusion d'intempestifs policiers, — protège d'un imminent désastre quelques bouteilles de champagne non encore dépucelées : — détail infime, si vous voulez, mais qui décèle un profond observateur de la nature humaine. Voyez encore ces portraits de magistrats : un artiste moins grand les eut peints nobles et beaux dans leur sévérité, sans aucun souci du vrai. M. Anderson, au contraire, les montre, malgré la toge, hommes tout comme nous, les dote de têtes où se lisent des passions diverses, — ignobles même, — mais voilées par cette charmante hypocrisie qu'amènent nécessairement chez les natures un peu souples la fréquentation du monde, l'éducation et le bon ton.

Il m'agrèerait de m'étendre plus longuement sur cette belle et émouvante page, d'en montrer le but moralisateur et social et l'enseignement qu'elle est pour le peuple, mais je craindrais faire tort à quelques autres œuvres qui me paraissent également mériter l'attention. Car voici la façade de la Grande Maison de Blanc, colorée par Dicrickx frères. Il y a là des messieurs tout nus et couleur de pain d'épice, de blondes jeunes femmes savoureuses, des fruits,

des fleurs et des petits oiseaux. J'ai appris par un compte-rendu où mon confrère Champal fit étinceler la joaillerie accoutumée de ses qualificatifs, que ces peintures étaient à la fresque et conçues dans le style italien de la renaissance, — ce qui m'a surpris autant que charmé. C'est dans tous les cas une délicate attention pour les gondoliers et guitaristes de « Venise », pour les petites serveuses italiennes atteintes de nostalgie, que de leur rappeler, en même temps que le pays quitté pour de si longs et pluvieux mois, les toiles de fond qui bornent leurs ébats.

On m'a assuré que, pour rester dans la tradition des maîtres, les frères Dierickx s'étaient représentés parmi leurs personnages ; et, en effet, on les reconnaît fort bien : l'homme chocolat vu de dos est Omer ; le monsieur café au lait qui est à gauche est José. Quant aux dames... mais je crains, étant donnée la légèreté de leur vêtue, de leur déplaire par quelque indiscretion.

Arrêtons-nous, en passant, chez Dassonville, fleurs artificielles. Cette maison a bien compris la décoration de sa façade, muée, par les magies de la couleur à l'huile, en un gracieux jardin d'éternel printemps. Vrai, il faudrait se reporter au temps où les fées peignaient pour imaginer rien d'aussi léger, d'aussi délicieusement frais et parfumé. Il m'eut plu, -- mais ces peintures sont malheureusement anonymes, — de tresser quelques guirlandes à la demoiselle, très probable auteur de ces trumeaux. Je ne puis que la féliciter d'avoir abandonné l'enluminure des fonds d'assiettes pour entreprendre, enfin, la fleur sérieuse. Un grand avenir l'attend-là.

Je ne mentionnerai pas quantité d'autres enseignes, cartels, potences, balcons torgés à phares électriques, jeune orgueil de la rue de la Madeleine, mais dont les prétentions au « sérieux » à la « sévérité », au « style », quoi ! s'écartent trop de l'esprit du concours dont le côté « rigolo » n'a vraiment été bien compris que par quelques-uns. Je passe aussi l'enseigne d'épicier conçue par M. Broerman et dans laquelle, paraît-il, figuraient, sous les espèces de débardeurs nus se disputant des colis, nombre de nos personnalités politiques. Malheureusement la pluie a délayé la

colle de cet indubitable chef-d'œuvre et confondu en un désastreux mélange les délicates teintes d'outremer et de terre de Sienne. Gravissons la Montagne de la Cour et laissons-nous aller au sentiment d'aise que provoque la raccrocheuse de la firme Couplet, modelée par M. Mignon.

On n'ignore pas que M. Mignon, avant d'entreprendre la sculpture-réclame, débuta dans l'art du jouet ; et l'on conserve de lui, alignés sur une table dans un caveau du Palais des Beaux-Arts, tout un jeu de petits soldats coulés en bronze : fantassins et cavaliers entourent une image équestre de Léopold II, laquelle, — selon la règle observée pour les rois dans les théâtres de marionnettes, — dépasse de moitié au moins la taille des autres personnages. J'ai vu même de grandes personnes s'extasier sur l'exécution de ces figurines, dont l'unique tare serait une trop sévère monochromie. La sirène de la maison Couplet, qui brandit si ingénieusement un flabellum de lampes à incandescence, témoigne d'un effort plus grand, car elle est, — de même que les chevaux de bois, — tout à la fois sculptée et peinte. Cette sirène est sans doute le chef-d'œuvre de M. Mignon, — bien qu'inférieure encore en grâce et en ingénuité aux blanches Amphitrites taillées aux proues des navires.

Quant au choix de l'enseigne, me plaçant au double point de vue de l'intérêt commercial et de la morale, il me paraît malencontreux, si pas blâmable, et je sais nombre de familles que cette grande gaillarde nue fera, — malgré le palliatif de la queue de poisson, — se détourner prudemment des vitrines de M. Couplet, — résultat diamétralement opposé, je présume, à celui qu'on attendait. J'en pourrais dire autant de l'image qui orne cette revue, étiquette mensongère d'une littérature licencieuse et unique empêchement à l'immixtion du *Réveil* dans bien des ménages, amis des Lettres, mais où il convient préserver de tout contact dangereux, de toute souillure, le candide regard de collégiens en mue ou de jeunes filles encore fraîches (*).

Je crois pouvoir, sans sortir du cadre de ce sujet, dire un mot de l'étalage où la manufacture de tapis la « Royale, » par des

(*) Cet article nous fut envoyé avant que parût notre nouvelle couverture.

circulaires pressantes et de laudatifs articles de journaux, con-viait récemment le public à se récréer la vue. Je fus donc Montagne-aux-Herbes-Potagères, poussé, comme tout le monde, par une légitime curiosité. Et tandis que les passionnés d'art brou-taient des yeux le vieux décor d'opéra, exécuté au point noué et enfanté en un jour de délire par M. Chambon, une dame haute en couleurs et puissamment bastionnée, — (c'était, je le sus plus tard, la « baesine » de *Barcelone*, — s'hypnotisait aux blanches séductions d'un surprenant tapis, transpirait d'enthousiasme et confiait à « sa demoiselle » : Mais voyez un peu, Joséphine, quelle belle descente de lit ! Et comme ce canard est naturel ! On dirait qu'il va chanter!...

Outré de voir une mère de famille jeter, par son ignorance de l'ornithologie, le discrédit sur une œuvre novatrice dont il m'est doux de prophétiser la vogue, je me permis de lui faire remarquer que le volatile qu'elle prenait aussi délibérément pour un canard était un magnifique cygne ; et je profitai adroitement de cette entrée en matière pour expliquer à Joséphine tout le symbolisme apporté en cette conception du fait de la branche de lis que le royal oiseau, d'un air si émerillonné, lutine ! Mais je sus, évitant le scabreux du sujet, ne point franchir les bornes de la décence ni éveiller chez la délicieuse enfant une curiosité malsaine ou effaroucher un sentiment de pudeur encore bien respectable à son âge.

Voilà donc, grâce aux efforts combinés des bourgeois et des notables, des artistes et des boutiquiers, grâce à l'intime union de la Beauté et du Négoce, notre chère capitale en voie de devenir une cité idéale et comme le Bayreuth de l'Étalage et de l'Enseigne ; et si l'art n'y court pas encore la rue, on ne peut nier qu'il n'ait pris déjà possession du trottoir. Je me permettrai même, dans l'intérêt de l'œuvre si intelligemment entreprise et couronnée jusqu'ici d'un succès significatif, de recommander tout particulièrement à l'attention éclairée de M. Buls l'injuste abandon où, au point de vue de l'art et de la réclame, l'édilité laisse une des rues les plus notoires de la Cité, une voie de « commerce » et de « passage » s'il en est : je veux parler, — mais on m'aura deviné, — de la rue Saint Laurent. Pourquoi les dignes détaillants, les philantropes, dirais-je, de cette artère, n'auraient-ils leur part des faveurs

réservées à des industries moins modestes? Et puis, de par la *spécialité* même de l'article, quelle mine à exploiter, et combien la nouveauté de l'enseigne exciterait la verve de nos jeunes talents! (lesquels, — qui sait, on pourrait s'arranger, — ne demanderaient peut-être pas mieux que d'accepter une rétribution en nature!)

J'espère que ce vœu, formulé d'une façon toute désintéressée et suggéré par le seul amour de la justice et du beau, ne restera pas incouté et trouvera de l'écho dans des tympanes autorisés : Il n'est pas trop tard pour organiser un nouveau, — et alléchant, — concours.

LEMMEN.





TABLETTES.

Les *Blätter für die Kunst*, avec leur numéro de février dernier, viennent de clore leur seconde série.

Toute une belle œuvre s'érige ici ; un souci d'art harmonieux et noble ; la tendance forte et constante de décrasser d'un séculaire encanaillement la distinction native d'une race ; — tel est le programme du premier numéro, tenacement et courageusement poursuivi jusqu'au dernier.

Les poètes qui inaugurèrent le premier numéro de la revue : Stefan George, Hugo von Hoffmannsthal et Paul Gérardy — ont persévéré jusqu'au bout. C'est une joie, à travers ces dix fascicules, de poursuivre l'évolution du beau talent de Stefan George, qui restera l'un des plus prestigieux artistes du vers allemand. Il s'est voulu sans compromission avec la plèbe, savante ou littéraire, de son pays. Il ne s'adresse qu'aux âmes d'exception et érige autour de son art l'âpre gloire du silence.

Les feuillets de ces deux premières séries des *Blätter* ne sont pas bien nombreux : ceux qui en Allemagne sont capables encore d'un effort d'art sont si rares ! De nombreuses traductions de poètes français et étrangers — Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, de Régnier, Viclé-Godin, Moréas, Stuart Merrill, Saint-Paul, Rossetti, Swinburne, d'Annunzio, Jacobsen, Waclaw Lieder, — furent souvent un précieux appoint pour la revue, et une leçon de goût pour les Allemands.

De rares noms nouveaux — pendant les quatre années qu'à déjà vécues la revue, sont venues se grouper autour des fondateurs : Ceux de Ludwig Klages et de Karl Wolfskehl particulièrement et, plus récemment, celui de Richard Perls ; autant de généreuses promesses.

La seconde série des *Blätter für die Kunst* fut embellie de quatre dessins de MM. Fernand Khnopff, Auguste Donnay, Leo Samberger et Herrmann Schlittgen et complétée par d'intéressantes pages de musique de Karl Hallwachs et Kurt Peters.

Bonne vaillance, amis qui prêchez en le désert allemand, et que la graine heureuse germe dans l'avenir.

Une charmante revue nouvelle, *l'Art Wallon*, nous arrive de Verviers. Elle a vraiment le meilleur air du monde, sous sa couverture vert tendre, où de quelques traits simples et francs, Auguste Donnay a traré une rêveuse figure de femme; en somme, un peu l'aspect du vaillant *Floréal*. Ce rappel n'est pas du reste pour nous déplaire : le *Réveil* n'est-il point aussi *Floréal* ?

Le sommaire des deux premiers numéros est bien compris, attachant et divers — un peu morcelé peut-être. Nous reconnaissons bien des amis excellents à bord de la nouvelle barque pavoisée. Saluons les tous, en citant les sommaires :

En août : *Au lecteur* : l'Art Wallon — *Trois fragments d'un bref roman* : Paul Gérardy — *Mon âme sanglotte de jadis* : Richard Blondel — *Chansons* : Richard Ledent — *Octave Mogin* : Léon Paschal — *La chanson vaine* : Tristan Le Roux.

Hors Wallonie : *La Barque* : Emile Verhaeren — *Prime Science* : J. Feller — *Les Nonnes* : Georges Saint Paul — *Un chant dans l'ombre* : Stéphane Elsenieur — *Memento*.

En septembre : *Kermesse liégeoise* : Ch. Delchevalerie — *Soirs* : Léon Paschal — *Par les Bois* : Arthur Daxelet — *Vers* : Edmond Rassenfosse — *Soirs de Kermesse* : Marcel Vireux — *Chansons* : Richard Ledent — *Les livres* : Stéphane Elsenieur — *Memento*.

L'éditeur administrateur de la revue est M. Maurice Xhoffer, 129, Rue du Palais, à Verviers.

X

La Jeune Belgique feint de croire que les *Dialogues élyséens*, qui parurent au *Réveil* sous la signature de Joost Terburg, constituent notre acte de foi esthétique, général et définitif.

Tâchons de faire saisir à *la Jeune Belgique* cette notion nouvelle, qu'au *Réveil* chacun est maître exclusif de sa pensée, et dit ce qu'il veut.

Or, nous n'avons point encore jugé nécessaire d'uniformiser nos voix et nos cerveaux, et chacun s'en va chercher des fleurs — et même des coquillages, si l'on veut — là où il croit les devoir trouver. Et personne n'est lapidé, pour avoir choisi tel chemin plutôt que tel autre.

Nous reconnaissons d'ailleurs qu'il serait plus antiquement beau d'infiniment nous lamenter sur le malheur des temps, autour de quelque table de fer, d'où, — miracle ! — fleurirait éternellement le même cerisier, ô Iwan Gilkin.

Voici du reste ce qu'en pense notre ami Paul Gérardy, qui d'une lointaine villégiature trouve occasion de nous écrire :

Mon cher Guequier,

Le *Réveil* a fait des graves déclarations. Vous l'avez lu quelque

part, n'est-ce pas? Moi aussi, je l'ai lu dans la maison de dieu le père du Parnasse, je crois. C'est du propre, hein? Moi, j'allais me fâcher contre ce bon *Réveil*. Il n'avait guère connu jusqu'ici le prurit du manifeste collectif et l'on n'y pensait pas en bande. Mais j'ai fini par reconnaître ces fameuses déclarations: Elles appartiennent en propre au bon Joost Terburg, dont je suis l'éditeur responsable. Je revendique donc ces déclarations pour moi tout seul et j'accapare le plaisir de voir glisser sur la bonne cuirasse de mon mépris, les injures de tous les grands Boufboufs du vers libre.

PAUL GÉRARDY.

×

On peut se procurer au *Réveil* quelques tirages à part des planches de Minne et Doudelet parues au *Réveil*, sur ingres paille à fr. 0,50, sur vieux hollandaise Van Gelder teinté à 1 fr. (Doudelet), sur japon à 2 fr. (Doudelet).

×

Prochainement le *Réveil* publiera un livre de Richard Ledent, et d'autres.

×

Pour paraître en octobre chez Lacomblez : *Douze petits nocturnes*, un volume de vers d'André Ruyters.

En novembre, chez le même, paraîtra l'*Homme jeune*, de Henri Vandeputte, un fort volume de proses, dont celle que nous publions en ce numéro.

COLLECTION DU « RÉVEIL »

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Troisième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. 2,00

1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoirs.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. Fr. 3,00

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. 2,00

VIENNENT DE PARAÎTRE :

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-15 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. 3,50

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. 3.00

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. 2.00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.	M. Kats, rue courte du Jour.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.	Gnuse, rue du Pont d'Ile.
—	Doliger, Galeries de la Reine.	Hcymans, rue du Bruul.
—	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.	Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo.
—	Hoste, rue des Champs.	Littauer, Odeonsplatz.



LE RÉVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

OCT.-NOV.-DÉCEMBRE 1895

N^o 22-23-24 (Nouv. série)

SOMMAIRE

Le Réveil	<i>Paul Verlaine</i>
Émile Verhaeren	<i>Noël</i>
Charles van Lerberghe	<i>L'Insinuée</i>
Georges Mesnil	<i>L'Élégie grecque</i>
Stéfan George	<i>Poèmes</i>
Blanche Rousseau	<i>L'Étranger</i>
Max Elskamp	<i>Préface à des paysages</i>
Paul Fort	<i>Ballades</i>
Richard Ledent	<i>Chansons</i>
Georges Marlow	<i>Apaisement</i>
Léon Paschal	<i>André Fastrier</i>
Georges Rency	<i>Poème d'Automne</i>
Paul Arden	<i>Feuillets retrouvés</i>
Arthur Souchor	<i>À propos d'un Portrait</i>
M. Closset	<i>Forêt hallucinée</i>
A. Guequier	<i>Tablettes</i>
<i>Table des matières pour Juillet-Décembre 1895</i>	

Ce numéro triple : fr. **1.00**

5^e ANNÉE

TOME VI

ERRATUM

Lire en ce numéro, page 236, avant dernière ligne de la notule consacrée à M^r Jean Delville et l'Art Moderne, « promené » au lieu de « prononcé » !

M^r Albert Arnay sera chargé dorénavant de la direction du Réveil. Tous les livres, revues et manuscrits devront lui être adressés : Rue Kessels, 64, Bruxelles.

ABONNEMENT : *un an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

LE NUMÉRO : 50 centimes.

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{re} ANNÉE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	(Épuisé)
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires) Prix majoré en raison de la rareté du volume	(Épuisé)
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	fr. 6 00
IV ^e ANNÉE, 1894, un volume in-8° grand-médian de 520 pages	» 6 00
V ^e ANNÉE, 1895, 1 ^{er} semestre, tome V, un volume in-8° de 310 pages	» 3 00

Le 2^e semestre de 1895 formera également un volume de plus de 300 pages.

L'Administration rachèterait au prix fort des exemplaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892 ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).

PAUL VERLAINE

Verlaine est mort ! Il fut sans doute le poète français le plus pur depuis Racine, et sur lui s'était concentrée notre admiration, d'idées et de foi si différents que nous puissions être. Oui, par tous ceux de la génération qui le suivit, Verlaine fut vénéré comme peu de poètes l'ont été jamais. Ce profond amour s'imposait, parce que c'est lui qui nous apprit à vivre et à aimer. Il sut nous délivrer du pessimisme détestable et du mépris des choses où nous avaient induits ceux qui nous apparurent avant qu'il vint, lui, l'éternel Enfant divin, nous apporter *La Bonne Chanson* et puis l'humilité attendrie de *Sagesse*.

Nous savons que cette âme fût prodigieuse, comme sa souffrance, et l'amour qu'elle avait de tous et de tout. L'aspect de sa vie quotidienne fut étrange et malheureux ; il ne sut pas vivre comme les hommes, c'est pourquoi toujours il fut poursuivi de leur haine et de leur mépris. Ce qu'ils ont dit de lui n'est pas et ne peut être ; on démontre trop volontiers les apparences les moins véritables, et pas plus que le bruit d'une corde tendue au hasard n'est la musique de l'archet, les heurts fortuits de son existence ne furent semblables à la vérité harmonieuse de son génie.

LE RÉVEIL.

NOËL.

*Les torses violents et sauvages des nues
Qui surplombaient le monde et les temples latins
Avaient eu beau, suivant les lois et les destins,
Ruer contre le Dieu leurs chairs noires et nues,*

*L'Olympien de marbre était resté, là haut,
Le corps armé d'éclairs et debout sur la foudre
Broyant les doigts du temps qui n'avaient pu découdre
Pas même, après mille ans, les bords de son manteau.*

*Quand le simple rayon d'une étoile nouvelle
Baignant son front, l'atteint, le trouble et lui révèle
Qu'un prodige nouveau s'impose au songe humain.*

*Et ce premier rayon toujours plus clair, fulgure,
Grandit, se double et tout à coup se transfigure
En croix de sang et d'or barrant le ciel romain.*

(1885)

EMILE VERHAEREN.

L'INSINUÉE.

*Au fond d'un paradis séculaire et lointain,
Assoupi de silence et de langueur heureuse,
Sa fuite bondissante et légère,
A travers des flores crépusculaires,
M'avait amené ce matin ;
Lorsque, rieuse,
— Le matin frissonnait dans les roses feuillages —
Elle se retourna vers moi
Et je vis son merveilleux visage,
Pour la première fois.
C'était l'heure indécise où les songes se meurent.
Des anges s'attristaient.
Mais j'ignorais ces choses ;
Le paradis s'ouvrait en millions de roses,
Et la vie était là dans l'immortel été.
Ses lèvres murmuraient très bas comme on expire :
Viens donc, ô bien aimé, puisqu'il faut que je meure.
Et ses yeux pâlis d'aube, apaisés et soumis,
Se fermaient à demi.
Tendant ses mains ouvertes,
Ainsi que des fleurs mortes,
Elle disait en un triste et doux sourire :
Viens donc, ô bien aimé, puisqu'il faut que tu meures,
Car on ne peut me toucher sans mourir.
Et je l'étreignis sur mon âme,
Et je la reposai sur mon cœur ;
Et ses lèvres, sous mes lèvres,
En son haleine d'or,*

*S'entr'ouvrirent comme une flamme
D'amour et de mort.*

*Soudain la flamme s'assombrit
Et toute sa mort s'épanouit,
Comme une aube sous mes paupières.*

*Sur mes yeux clos posant ses doigts,
Très doucement elle dit : vois.
Et j'entendis ses ailes bruire.*

C'était l'heure ineffable où les songes expirent.

*Et l'air fut plein d'une splendeur profonde,
Baignée de rayons,
Et comme un jeu de feu,
Nue, en ses longs cheveux,
Rose, bleue et blonde,
Elle fut et disparut,
Dans le matin,
Comme un jet d'eau qui retombe soudain
Et devient le silence.*

*Evanouie en semblances légères
De poussières de fleurs, de lumières,
D'écumes dans le vent.
Elle était morte sur mes lèvres comme un chant.
O solitude close et vous jardins immenses,
Soudain fleuris de sa toute présence ;
Paradis enchanté d'un illusoire amour,
Dont j'ai touché le seuil et où je viens mourir ;
Je n'effleurerais pas vos apparences frêles,
Car vous êtes sans doute aussi fragiles qu'elle,
Vous êtes fragiles comme des songes.
Par vous mon âme est exaucée !*

*Et que mon vain désir n'attriste plus vos anges, }
Je ne veux que vous voir et vous sourire ici,
Du fond de ma pensée,
De peur que je ne vous perde aussi.
Elle est en vous, je suis en elle,
Et je repose parmi vous.
Que ce destin suffise à mon bonheur !*

*Elle n'est plus et c'est l'espace,
Un frémissement, un souffle qui passe ;
C'est la trace des lentes heures,
Les tièdes airs qui l'ont baignée nue,
Où des ailes glissèrent,
Où des roses sont chues.
Un jeu de divines persistances
Et d'étranges métamorphoses.
Dieu qui respire en ce silence,
Comme sa bouche respirait ;
Dieu qui palpète dans les choses,
Comme son sein palpitait.*

*Il est doux et c'est chose heureuse,
De poursuivre dans ce matin
Le bonheur et la vie rieuse.
Car alors, pauvre cœur tôt déçu,
Toute ombre est légère, tout console,
Les chants, les rayons, les fleurs du chemin,
L'oiseau qui vole,
La rive et le nuage et le ciel ingénu,
L'aurore,
Tout console de vivre encore.*

CHARLES VAN LERBERGHE.

L'ÉLÉGIE GRECQUE

NÉE DE L'ESPRIT DE LA MUSIQUE.

A Gabriel Fabre.

Il y a des historiens qui parlent du Progrès: ils mettent une majestueuse majuscule à ce mot, comme si le progrès dût être adoré à l'égal d'une divinité. Ils s'imaginent que des quelques siècles d'histoire d'Occident qu'ils connaissent doit se dégager une évolution méthodique, directe et ascendante. Ils parlent d'un certain nombre d'idées toutes faites, Humanité, Civilisation, Marche en avant: autant de concepts creux qui traînant dans toutes les rhétoriques corrodent les cervelles dès l'école, puis au collègue et encore à l'université.

Sottises que tout cela! Il y a eu jadis, dans des conditions exceptionnellement favorables, un peuple qui s'est approché le plus près qu'il était possible, de la réelle liberté, du libre développement de la personnalité: c'est le peuple grec. Et quoique vivant encore des débris des conceptions de ce peuple, nous avons perdu le secret de la force libre, de la puissance des héros, en dehors et « au delà du bien et du mal. » Où y a-t-il progrès?

Or, chez ce peuple, art, philosophie et vie ont été unis indissolublement. Ce qu'était cette union harmonique, l'histoire de l'élegie surtout peut nous le faire comprendre: car elle nous montre, dans sa genèse, la

formation de la conscience nationale, unie à la conscience de la vie et de l'art. (1)

I

La société grecque des temps homériques avait eu ses poèmes; l'âme héroïque y domine, dans son éclat extérieur, et les faits se déploient glorieusement, comme en une fresque grandiose. Puis, les luttes passées, les passions qui se projetaient violemment vers le dehors apaisées, les hommes s'éveillent au sentiment d'eux-mêmes et l'épopée fait place à des formes poétiques nouvelles; ils cherchent leurs sujets autour d'eux et en eux. L'épopée avait le vers hexamètre, composé de six pieds; la base du rythme était la mesure en quatre temps. L'élégie qui apparaît ensuite, conserve partiellement cette forme; mais à l'hexamètre elle joint le pentamètre, vers à formules rythmiques, né de l'esprit de la musique. L'hexamètre et le pentamètre se joignent deux à deux en distiques, et forment ainsi une unité, une petite strophe. Schiller a dit: « L'hexamètre s'élève comme la colonne mobile du jet d'eau; puis le pentamètre, comme elle, retombe mélodieusement. » L'hexamètre permet aux quatre premiers pieds le libre emploi du dactyle (une longue et deux brèves) ou du spondée (deux longues.) L'avant-dernier pied est le plus souvent un dactyle; cependant le spondée n'en est pas exclus; chez Homère les vers qui ont un spondée au cinquième pied sont relativement fréquents, et les alexandrins en usaient pour des

[1] BIBLIOGRAPHIE: les histoires de la littérature grecque de Bergk, O. Müller, Muuk, W. Christ, Croiset. — La métrique de Christ. — L'histoire de l'antiquité de Ed. Meyer, 2^e Vol. — Des anthologies grecques. —

effets picturaux; les latins sont plus stricts. Le dernier pied est soit un spondée, soit un chorée (une longue et un brève) dont la dernière syllabe compte comme longue à cause de l'arrêt de la fin du vers.

Le pentamètre se divise en deux parties ; la première comprend deux pieds, à volonté dactyles ou spondées, puis une longue après laquelle le sens s'arrête comme à la césure du classique vers français de douze syllabes; la deuxième partie se compose invariablement de deux dactyles obligatoires et d'une longue pour terminer le vers. Nous nous trouvons donc ici en présence d'une formule rythmique fixe.

II

C'est le pentamètre qu'on appelait vers élégiaque. Ce vers est né d'une phrase musicale de flûte et s'est modelé sur un rythme préexistant au sens et aux mots. Le mot *élégie* auquel les anciens ont trouvé tant d'explications fantaisistes, vient en réalité de *elêgn* qui en arménien, langue apparentée à l'ancien phrygien, désigne la flûte. Or, c'est d'Orient que la musique de flûte s'est introduite chez les Grecs. Ici l'étymologie corrobore l'histoire et les données de la littérature. La mélodie a précédé les paroles dans l'élégie, et le premier stade de l'évolution de ce genre nous indique l'existence de mélodies pour flûte, telles qu'on en attribue au Phrygien Olympos (8^e siècle avant J. C.) Il compose des nomes aulétiques, que ses élèves se transmettent, et qui à la phase suivante, imprimeront à la ligne poétique le rythme spécial dont elle ne pourra s'écarter. Le deuxième stade se caractérise par l'invention de paroles qu'on adapte aux motifs de flûte. Au troisième stade, les poètes créent à la

fois musique et paroles, et l'œuvre s'épanouit dans toute sa puissance. Mimnerme, d'après Strabon, était poète et aulète à la fois. Le dernier stade nous montre la diffusion de l'élégie, souvent encore accompagnée de la phrase de flûte, parfois aussi simple déclamation.

La même évolution se retrouvera, partiellement, dans le développement de la Séquence au Moyen-Age. C'est d'abord des neumes ou vocalises qui prolongent l'*a* de l'*alleluia*. Puis les variations se compliquent; de la difficulté de retenir naît la nécessité de fixer les modulations par des paroles; et le poème apparaît, esclave d'abord de la musique, puis formant avec la musique un tout harmonique, adéquat.

III

Nietzsche, dans son admirable livre sur la naissance de la Tragédie, a montré comment la musique reflète en idées la lutte qui se livre dans l'âme humaine; les Grecs en ont eu la profonde conscience, et leur art est fondé dans la psychologie même de l'individu. Il y a d'une part la grande force procréatrice qui nous unit à la nature, la joie des bois au printemps, l'élan inconscient vers l'expansion de soi dans l'enthousiasme universel: cette joie pousse à l'oubli de soi-même; la volonté qui anime la nature, la vie panthéistique du Tout confond l'individu avec les choses; c'est la grande et sainte folie orgiastique des cultes de Cybèle et de Dionysos. L'esprit de ces mystères est oriental, et c'est d'Orient que s'infiltrèrent en Grèce les cultes qui le célèbrent, et avec eux la musique de la flûte. La phrase de la flûte a des dessous; elle a une puissance occulte qui éveille en nous l'inconscient amour se manifestant dans les êtres et les

choses. C'est à la fois la joie suprême et la suprême souffrance. L'homme souffre de sa jouissance, et dans la célébration des phallophories, il noie symboliquement son individuelle conscience dans l'universelle inconscience. Le point absolu de cet acte est l'union la plus complète de l'homme avec la femme dans l'acte physique de l'accouplement, affirmation de la volonté inconsciente universelle, par la suppression de la conscience de l'individu résorbée en la joie de la nature. C'est la domination de la volonté et avec elle de la passion, de tous les attributs qui nous rattachent à la terre.

Quand la conscience renaît, l'individualité, échappant au pouvoir magique de la force joyeuse de l'universelle vie, se ressaisit elle-même ; à la confusion succède la clarté ; la lumière revient et les principes lucides de la pure intelligence dominant à leur tour l'esprit. C'est cette libération de l'esprit que les Grecs attribuaient à Apollon, le sauveur, le lumineux ; l'impression de la musique d'Apollon, la lyre, la cithare, évoque dans l'âme la netteté des images ; tout l'inconscient disparaît ; la phrase claire, simple, sans rien d'inconscient, sans cet indéfinissable malaise de la musique orgiastique, est comme une suite de vibrations nettes et blanches, qui rompent pour un certain temps le violent entraînement de l'enthousiasme dionysiaque. Puis celui-ci nous ressaisira, car nous tenons au sol ; il nous ressaisira avec sa joie et son paroxysme de jouissance. Ainsi s'harmonise dans ses contraires la vie humaine ; elle est comme une mer tempétueuse, soulevée de toutes ses profondeurs ; puis à l'énorme et étourdissante joie du mouvement succédera la joie colorée des rayons de lumière qui se joueront sur ses flots, le calme et la conscience... puis, le grand flot tumultueux engloutira les lumières encore.

IV

Les Grecs ont rendu dans l'esprit de leur musique cette humaine dualité. C'est originairement chez les Grecs d'Europe la conscience qui domine, c'est Apollon. Les Grecs de l'épopée primitive ont la phorminx et la cithare ; la lyre apparaît dans les hymnes homériques ; elle a quatre cordes d'abord, puis sept depuis Terpandre.

Dans le camp des Troyens on entend le bruit des fifres. C'est chez les Grecs d'Asie d'abord, et sous l'influence de l'Asie, que se propagera la flûte ; la musique de la flûte, avec sa mélodie soutenue, répond à la volonté inconsciente, à la tristesse et à la joie des choses. Elle se développera dans la joie et dans la douleur, dans les cérémonies funèbres et dans les festins. De là, deux principales tendances dans l'élégie : le thrène, chant funèbre, d'une part ; de l'autre souche se développent l'élégie militaire et politique, l'élégie parénétiqne (morale) et gnomique, l'élégie érotique. Cette dernière chez les Alexandrins prendra un caractère sentimental et cherché à la fois, d'après le prototype de la Lydè d'Antimachos. C'est donc à toutes les formes de la pensée grecque que s'adapte l'élégie qui a donné, comme le dit W. Christ, les plus nobles pensées et la plus belle sagesse de la vie dans la forme la plus parfaite.

Ces considérations nous éloignent donc de « la plaintive élégie aux longs habits de deuil » et de la chute des feuilles ; nous voilà ramenés à la véritable signification de l'élégie : pour les anciens comme pour les modernes, *il y a élégie là où il y a distiques* (pentamètres alternant avec hexamètres). Donc, en français, cette forme rythmique n'existant pas, il n'y a pas d'é-

légie possible. Ce genre n'existe que dans les langues qui ont gardé la prosodie grecque. Ainsi en allemand : le recueil lyrique que Kuno Fischer proclamait le chef-d'œuvre des littératures, les *Élégies romaines* de Goethe, appartiennent par le mètre, par la variété des sujets, par leur parfum réellement antique et humain, à l'élegie, à l'essence même de l'élegie.

V

L'élegie donne le tableau intime du libre développement de la conscience grecque ; l'histoire des guerres et des faits extérieurs ne peut être jamais qu'un cadre général, une chronologie. Ce qu'il importe de connaître, c'est l'âme humaine, son élan vers la liberté, les souffrances qu'elle éprouve de toutes les conventions extérieures, qui se ramènent en dernier ressort au principe d'autorité, les joies qu'elle ressent par la victoire de l'individualité.

Les élégies de Kallinos soutinrent la vaillance des Grecs de l'Ionie asiatique contre les invasions des Cimmériens ; elles élevèrent leur sentiment de force personnelle à la parfaite conscience dans l'œuvre d'art : et cette œuvre fut en même temps humaine et sociale. Tyrtée que Horace (Art poét. 402) plaçait à côté de Homère réalisa pour Sparte ce que Kallinos avait fait pour ses concitoyens de Magnesia. Les trois grands fragments qui restent (voir la traduction de Leconte de Lisle, au bout du volume de Hésiode et des hymnes orphiques) permettront de comprendre ce qu'était cette conscience de la patrie dans l'antiquité grecque. J'évite de dire : patriotisme. Car aujourd'hui l'on entend par là un sen-

timent faux et conventionnel que les gouvernements bourgeois voudraient imposer aux peuples, sentiment qui porte non pas sur ceux qui sont autour de moi et que j'aime, non pas sur mon patrimoine moral que je veux défendre, mais sur des unités territoriales conventionnelles, fixées par des congrès de diplomates, en dépit des aspirations les plus réelles des individus.

Tout autre le sentiment de la patrie en Grèce. C'est une harmonique union de beauté et d'amour, s'inspirant de la revendication de la liberté individuelle. Celui qui tombe au premier rang « glorifie sa ville et son peuple et son père »... « Ses descendants sont illustres parmi les hommes ». S'il échappe à la mort « tous l'honorent, jeunes et vieux ». (III, *passim*). Et ailleurs : « Celui qui garde la belle fleur de la jeunesse, vivant, est admiré des hommes et des femmes, et aussi quand il tombe bravement au premier rang » (I). Tout cela respire la clarté et la liberté. On sent dans cet art grec circuler l'air et la lumière, on y respire à l'aise.

Le point culminant de cette évolution psychologique et sociale dont les éléments nous sont donnés par l'élégie militaire sera l'heure de la lutte définitive de la capitale intellectuelle de la Grèce, Athènes, contre les barbares. On l'a dit, ce fut le triomphe de l'intelligence sur la force brutale, mais le triomphe aussi de la seule civilisation dans l'histoire de l'humanité qui nous présente la vie libre de l'individu dans sa plus large expansion.

Des premières élégies militaires jusqu'à ce moment, c'est une élévation graduelle de l'esprit grec à la conscience de plus en plus précise de lui-même ; Solon, créateur d'élégies en même temps qu'organisateur de la société athénienne, est le prototype du sage qui s'est formé par sa propre volonté, domine toutes les manifes-

tations de sa personnalité, se dirige lui-même sans contrainte extérieure. Les partis s'adressent à lui comme à un arbitre, et se soumettent à ses résolutions ; sa constitution n'a pas besoin d'être votée pour être reconnue : c'est par un acte spontané de conscience nationale qu'elle s'établit. En même temps Solon écrit des poèmes pour défendre son œuvre de législateur, et la forme poétique se plie d'une manière merveilleuse aux nécessités d'une pensée précise et robuste ; il avait dépeint dans ses *Exhortations* les misères de son peuple, il le raffermira par ses élégies morales ; et c'est la lumière de la confiance qu'il apporte aux cœurs humains. Le problème des rapports entre l'homme et l'infini, il le résoudra dans le sens de l'optimisme, de la clarté.

Tout autre Théognis, l'aristocratique élégiaque de Mégare, qui souffrant des hasards de la politique, de riche devenu pauvre, chassé par la révolution qu'il avait souhaitée et qu'il éprouve mauvaise, adresse à Zeus l'éternelle question : pourquoi les bons succombent-ils, pourquoi le triomphe des méchants ? Les chrétiens éviteront le problème, en supposant des peines et des récompenses ultra-terrestres, mais l'esprit grec, plus proche de la terre et de la réalité, ne projetait pas de vaines illusions sur ces cieux vides. Le pessimisme aigri de Théognis est à l'opposé de la lumineuse bonté de Solon. C'est lui qui disait que le mieux serait de n'être point né, et quand on est né, de mourir au plus tôt. Mais l'éternel retour des choses le saisissait bientôt ; alors plus clair, il voulait jouir de la jeunesse ; après la mort, c'est le néant.

L'élégie s'est donc faite avec Solon morale et politique ; avec Théognis elle a absorbé les problèmes philosophiques : l'homme grec devient de plus en plus conscient ;

mais il ne s'envole pas vers d'inaccessibles espaces ; sa philosophie reste dans la réalité, elle participe à la vie de la nature et de l'âme ; et plus profondément, elle reste attachée à son *rhythme*, qui harmonieusement imprime le mouvement et l'élan à sa double forme artistique : le mètre prosodique, le nome musical.

Mais la morale et la sagesse de la vie tournent vite à la maxime. A côté de Théognis, il y a Phocylide. — Phocylide ne doit pas être déprécié, parce qu'il a abandonné les poèmes à longue portée. Platon et Aristote le citent, et les idées morales et philosophiques qu'il a fixées sous forme presque de proverbes, en deux ou trois vers, nous révèlent toujours la belle et sûre conscience hellénique, ne faisant jamais abstraction de la vie. Seulement, au point de vue de l'ensemble rythmique, nous arrivons à la limite de l'élégie ; l'élégie s'est condensée, elle n'est plus l'élégie ; elle sera l'inscription, l'építaphe et l'épigramme. L'esprit de la musique s'en est peu à peu retiré.

VI

Mimnerme a créé ce genre d'élégies qui après la grande puissance politique des cités grecques persistera, et que l'école d'Alexandrie développera, l'élégie qui dans la littérature latine, chez Properce, Tibulle ou Ovide aura une nouvelle efflorescence et donnera naissance à de multiples chefs-d'œuvre, l'élégie amoureuse. Mimnerme a chanté la jeunesse, les peines et les joies de l'amour ; poète et aulète à la fois, il fut mêlé lui aussi, aux luttes de sa patrie ionienne, Colophon en Asie mineure, et anima ses concitoyens à la bataille.

Si la pensée s'est faite avec Théognis et Solon morale et philosophique, l'art de Mimnerme pourra revendiquer

d'avoir compris la vie dans la beauté, dans ses éléments d'esthétique et d'amour, et de l'avoir aimée.

L'élégie dans ses diverses incarnations ne se perdit pas après Solon, Mimnerme et Théognis, et tel poète lyrique, — le grand émule de Pindare peut être cité ici, Simonide de Céos, — acheva de la parfaire en célébrant les grandes victoires de la liberté grecque, Marathon, Salamine, Platée; l'admirable fragment qui reste de ses élégies philosophiques, le développement de ces vers d'Homère qui paraissent avoir particulièrement frappé les Grecs : « telle la race des feuilles, telle aussi celle des hommes; les feuilles, le vent les épand sur le sol; mais une autre floraison naîtra luxuriante, quand viendra le printemps; ainsi les hommes : les uns naissent, les autres s'en vont, » (Iliade VI, 146 ss.) de tels fragments, dis-je, prouvent que l'élégie reste vivace aussi longtemps que la conscience d'art du monde hellénique et son étonnante puissance de réalisation.

VII

Ainsi se développa, de l'esprit de la musique, l'élégie en Grèce. Dans la musique se révèle directement à l'âme l'essence même de la volonté qui vit sous les phénomènes; en ce sens, la musique est essentiellement symbolique. Ajoutez à la musique la précision d'une forme poétique qui s'harmonise entièrement avec elle, et vous avez une œuvre d'art capable d'émouvoir profondément l'homme. Ainsi l'élégie grecque : complète dans la forme, elle se rattache par l'idée à la vie même, à l'homme, au temps, au peuple sur lequel elle agit. Elle participe du rythme formel et du rythme réel, elle synthétise à la fois le mouvement de la phrase poétique et musicale et le mouvement universel de la vie.

GEORGES MESNIL.

DES « POÉSIES PANÉGYRIQUES
ET PASTORALES ».

ANNIVERSAIRE.

*O sœur, prends l'urne d'argile grise
Accompagne-moi, car tu n'as pas oublié
Ce qui nous était coutume et pieuse répétition.
Aujourd'hui il y a sept étés que nous apprîmes
Que sur le même jour nos fiancés nous étaients morts.
...Retournons à la source où les deux peupliers
Avec un pin se dressent dans les prairies
Prendre l'eau, ô sœur, dans l'urne d'argile grise.*

LE MAITRE DE L'ILE.

*Les pêcheurs nous relatent qu'il fut dans le midi
Sur une ile riche d'épices et d'huiles
Et de pierres précieuses scintillant dans le sable
Un oiseau qui pouvait avec les pieds à terre
Effeuille du bec les cimes des hauts arbres
Et qui lorsqu'il mouvait les ailes
— Teintes comme du sang des coquilles tyriennes —
En essor lent et bas,
Semblait pareil à un nuage obscur.*

*Le jour il disparaissait dans le bois
 Mais le soir, revenu à la plage,
 Dans l'air frais de sel et d'algues
 Il élevait sa douce voix
 Tandis que les dauphins, amis du chant, s'approchaient
 Dans la mer pleine de plumes et d'étincelles d'or.*

*Tel il y avait vécu depuis le commencement des temps.
 Seul, jamais, des naufragés l'avaient aperçu.
 Car la première fois que sous un vent propice
 Les voiles blanches des hommes s'étaient tournées vers
 Il s'était élevé plus haut que la colline [l'île
 Pour regarder encore tout l'endroit bien aimé
 Puis étendant grandes ses ailes
 Il avait expiré en faibles sons de douleur.*

L'OFFRANDE DES PREMIERS-NÉS.

*Le sort est tombé sur nous. Nous qui sommes enfants
 Nous devons déjà dans les champs lointains chercher
 [la nouvelle patrie.*

*Une branche des licrres de la fête nous reste encore
 [aux cheveux.*

*La mère sur le seuil nous baisa longuement
 Avec un lent soupir, — et nos pères, les lèvres serrées,
 Nous accompagnèrent jusqu'aux limites.*

*Ils nous quittèrent en suspendant à nos cous des signes
 [sacrés.*

*— Si l'un de nos chers frères meurt, nous en laisserons
 [plusieurs sur sa tombe. —*

*De bon cœur nous nous séparâmes , pas un seul n'a
[pleuré,
Car ce que nous faisons est pour le bien des nôtres.
Nous ne tournâmes qu'une fois les regards en arrière,
Et dans le bleu des lointains nous entrâmes rassurés...*

*Nous marchons volontiers — un beau but nous est sûr,
Nous marchons gais — les dieux nous aplanissent la
[voie.*

DU LIVRE
 « DE CHANTS & DE LÉGENDES. »

DANS LE GOUT D'UN MÉNÉTRIER
 VAGABOND.

I

*L'Enfant noble regardait au balcon
 Dans le printemps doré et vert.
 Il écoutait le chant des alouettes
 Et avait l'air si brave et gai !*

*Vint un trouvère. — Trouvère viens
 Et donne ta chanson la plus chère ! —
 Pieusement l'enfant noble écoutait
 Mais il devint peureux et triste.*

*« Pourquoi telle chanson m'a-t-il chantée ?
 — Je lui jetai la bague de mon doigt —
 Mauvais forgeron trompeur
 Qui m'entoure de chaînes !*

*Voici que le printemps ne me plait plus.
 Les fleurs sont toutes si pâles !
 Ce jour je vais rêver, pleurer
 Dans une tour silencieuse. »*

II

*Lys des prés
Dame à la haie des roses!
Faites que je me réjouisse
Que je me renouvelle
Au gracieux jour de votre couronnement!*

*Vous, Mère de la lumière
Bénigne femme des femmes
Montrez votre bonté
A l'âme enfantine
Qui avec des liserons et des mousses orne votre image!*

*Dame au bon conseil!
Si plein de confiance
Si libre de tout péché
F'annoncez votre gloire...
Me donnerez-vous ce que j'ai si longtemps désiré?*

DU LIVRE
DES " JARDINS SUSPENDUS "

VOIX DANS LE FLEUVE.

*Ames amoureuses, plaintives, peureuses
Réfugiez-vous dans notre empire !
Pour y jouir, pour y guérir
Paroles et bras vous berceront.*

*Chairs pareilles à des conques, lèvres de corail
Nagent et chantent dans l'ondoyant palais
Cheveux emmêlés aux rocailles des branches
Vont et viennent dans les plis du courant.*

*Lampes bleuâtres, diffuses clartés
Piliers mouvants aux socles qui se dérobent
Vagues trainantes, tremblantes comme sons de violes
Bercent l'heureux repos contemplatif.*

*Mais si vous lassent ces chansons, ces songes
Fuite monotone des joies fluides,
Un baiser vous touche, vous dissolvant en rondes,
Au gré des remous vous glissez comme ondes.*

STEFAN GEORGE. (*)

(*) Ces vers, dans l'original, ont été pour la plupart publiés dans les *Blätter für die Kunst* de 1894-95. Ils font partie du volume Allemand de M^r Stefan George qui parait à Berlin ces jours mêmes. Le texte français que nous donnons ici a été arrangé par M^r E. Bassefosse.

L'ÉTRANGER

(CONTE DE NOËL)

A M^{lle} Marie Mali.

La grand'mère s'avança vers la fenêtre et souleva le rideau : — Voici la neige qui recommence à tomber, dit-elle, et je vois Jeanne traverser le chemin en courant... Les deux petits garçons de Jacques vont chez l'épicier... Les cloches ne sonnent plus, mais elles recommenceront à minuit... Pourtant... il me semble encore... N'entendez-vous rien, Nany ?

— Non, grand'mère.

Bien que ce fut la nuit de Noël, Nany tricotait ainsi qu'à l'ordinaire. Elle avait tricoté, tant tricoté que ses doigts en étaient devenus minces et légers comme des plumes... Tricoté, tricoté, depuis qu'elle était petite, avec des mains petites où les aiguilles faisaient des trous. On l'avait assise alors sur une chaise haute d'où elle pouvait voir le village, par la fenêtre étroite ; et les prés étaient verts, et les prés furent jaunes de feuilles tombées des arbres, et les prés furent d'herbe morte, puis blancs... et Nany ne se souvient d'un printemps ni d'un hiver, ni d'un automne aux doigts fanés, ni d'aucune saison qui ne l'ait vue tricoter, ainsi qu'aujourd'hui, tricoter de ses doigts de plume au long ouvrage qui ne s'achève jamais.

Pauvre Nany ! Jour après jour, les mêmes choses simples s'accomplissaient sous son regard sans que rien jamais ne changeât, sans qu'un événement vint briser la monotonie de la vie du dehors. Mais de les avoir vues si souvent, ces choses simples peu à peu s'étaient gravées en elle, et Nany les aimait comme des êtres de son âme. Là-bas, sur le chemin de l'école, elle voyait les enfants s'en aller, à l'heure où le soleil d'été brille d'or pâle sur les fleurs ouvertes ; il leur fallait traverser la prairie et ils s'amusaient à prendre des insectes aux ailes mordorées, à les faire courir sur leurs doigts avec les papillons blancs, les scarabées et les rainettes et tout ce qui vivait joyeusement à la claire lumière du matin... Leurs rires, parfois, arrivaient jusqu'à elle, doux et suaves, brisés aux vitres en des milliers de rires éparpillés dans la cabane comme d'invisibles êtres de joie... Et c'était, cela, jusqu'à ce que sonnât la cloche de l'école ; quand la bande des oisillons avait pris son vol, et que les petites têtes avaient disparu, une à une, derrière le mur de briques... longtemps après que le bruit des sabots avait cessé de faire sonner le pavement... quand l'herbe du pré se redressait au-dessus des pâquerettes froissées et qu'une vie de silence semblait noyer la vie de bruit... la cabane de Nany demeurait triste, des voix d'enfants et comme imprégnée d'un peu de joie tremblante.

L'hiver, on voyait ces petits arriver deux à deux, à pas menus, se tenant la main, enveloppés de grands châles où leurs visages disparaissaient. La prairie, alors, était une nappe de neige et de glace où on les voyait, bande de moineaux piaillards, s'abattre en taches vives, en taches scintillantes comme des feuilles animées ; c'était une ronde de feuilles de vie que Nany suivait de

ses yeux agrandis, avec le désir de s'en aller, et de remuer la neige et de paraître aussi une simple feuille flottante prête à voler au ciel... Peut-être, après tout, ne se sentait-elle vraiment qu'une feuille détachée qu'aucun souffle de vent ne soulevait du sol, et peut-être était-elle lasse d'être si longtemps demeurée sur le même petit morceau de terre, entre des murs où l'on ne respire pas?... Pauvre Nany ! Tous ceux du village connaissaient ce pâle et mystérieux visage, toujours voilé par les carreaux, et bien des hommes faisaient des détours, lorsqu'ils rentraient chez eux où s'en allaient en ville, pour la voir en passant. Elle avait été une consolation pour beaucoup et ceux qui passaient tristement, sur le chemin à travers la prairie, en l'apercevant de loin s'étaient sentis plus forts et plus joyeux. Les bébés encore chancelants se haussaient sous sa fenêtre, et ceux de l'école lui criaient bonjour chaque matin... Nany ! Nany ! son nom sonnait comme les cloches de Pâques qui reviennent de Rome, chargées de beaux œufs en sucre. Derrière sa fenêtre fermée, Nany était connue de tous, Nany et le travail patient où ses doigts se sont usés. Les vieux l'ont vue ainsi depuis toujours, et tel homme décrepit, cassé d'âge a été l'enfant qui faisait courir des rainettes sur ses mains, dans la prairie, en face de Nany, et qu'elle a vu, jeune garçon amoureux, marcher auprès de sa fiancée. Elle l'a vu ainsi, et plus tard, et elle voit ses enfants et ses petits-enfants sans se faner, sans vieillir. Peut-être pour eux, dont les yeux sont troublés d'ans, a-t-elle changé un peu, mais elle est bien toujours la même Nany, pâle et douce, tricotant un ouvrage sans fin derrière la fenêtre éternellement fermée.

Voilà ce que songeait Nany, tandis que l'eau de la bouilloire commençait à chanter doucement.

La grand'mère allait et venait en clopinant, cherchant les tasses et le gâteau de Noël piqué d'une branche de houx ; mais que ces petits préparatifs à prétention joyeuse avaient l'air tristes et inutiles dans la pauvre cabane où personne ne viendra souhaiter une heureuse fête ! — On entendait, au dehors, des voix lointaines mêlées de rires, et parfois des bribes de cantiques lancés à toutes volées par les petits enfants... « Voici » que Jean ferme la porte, » se dit Nany, « et Joseph » s'est mis à pleurer, tout-à-coup : Il sera tombé sur la » glace Ah ! cette fois c'est la voix de Marie ! » Elle ne levait plus les yeux, mais les voyait, pourtant, aussi bien que s'il eut fait grand soleil et qu'elle eut regardé par sa fenêtre. — Elle ne connaissait pas leurs noms, mais les avait appelés selon leurs visages et ce qu'elle y lisait : Jean, le petit sage à toison frisée et Marie au visage de Vierge, et Joseph, et Pierre... Et Agnès en souvenir de la sainte martyre. — Ainsi elle avait appelé son chat « *Résignation* » pour ses grands yeux patients et ses heures d'attente silencieuse devant une porte fermée ou au chevet de son lit.

Résignation s'était assis devant le petit feu de bois, et regardait les flammes voleter et s'agiter sans s'élever jamais, comme si elles avaient été retenues par un fil. — Le feu mettait des lueurs rouges dans ses yeux ronds pleins d'une science étrange, et sur sa fourrure blanche, au long de sa grande queue étendue ; Résignation avait ainsi un aspect diabolique. . « Il a l'air de venir droit de l'enfer ! » pensa la grand'mère, et elle soupira et se mit à tousser derrière sa main sèche :

— La neige monte, elle va toucher la fenêtre » ; elle

marmottait entre ses dents noircies tout en découpant le gâteau... « Seigneur ! on n'y verra plus clair demain, et Dieu sait si nous ne serons pas ensevelies là-dessous... Nany, l'eau ne bout pas encore ?

— Presque, Grand'Mère » dit Nany distraitemment.

— Presque ! et la vapeur remplit la chambre comme un brouillard ! Où avez-vous vos yeux, ma fille ! Ne pourrez-vous jamais m'aider un peu ? Le café est dans le sac avec la chicorée ; videz l'eau dessus... pas trop vite... M'entendez-vous, Nany ?

— Oui, Grand'Mère.

La vieille s'assit sur une chaise basse et se mit à regarder Nany et ses doigts agiles qui ne s'arrêtaient pas.

« — Voilà combien d'années que vous êtes ainsi, Nany ? » dit elle rêveusement, « et que nous vivons seules, dans notre petite cabane, en écoutant les heures passer ? — Vous avez été une toute petite fille avec des yeux aussi bleus que le ciel et une peau si fraîche qu'on n'osait y toucher... Vous étiez déjà habile dans le travail, et encore que vous étiez si petite que vos doigts à peine pouvaient tenir les aiguilles, vous tricotiez assidûment, ici, à cette même place où je vous regardais comme aujourd'hui... Oui, oui, oui, » continua la vieille en secouant la tête, « voilà bien des années de cela, et bien des Noël's ont passé, tous pareils.... M'écoutez-vous, Nany ? »

— J'écoute Grand'Mère, » dit Nany ; et vraiment, elle écoutait avec grande attention.

— Tous pareils... Dieu ! Dieu ! tous les gâteaux à branche de houx !... Un par Noël et cela fait une somme... Un par Noël, et il y a eu tant de Noël que cela fait une grande somme !... Nany, quand vous étiez petite, je vous approchais de la table, sur votre chaise

haute, et je vous attachais au cou une serviette propre pour ne pas salir votre robe blanche... « Joyeux Noël, Grand'Mère ! » De quelle voix claire et gaie vous parliez, alors, et comme cela vous amusait de regarder la lune luire sur la plaine de neige !... Vous battiez des mains en chantant des cantiques à Jésus... Vous souvenez-vous du petit Jésus en cire que vous avez trouvé dans un de vos souliers ?

— Je me souviens ! Je me souviens ! » dit Nany avec animation.

Ah ! que vous avez été heureuse, Je vous avais couchée une heure, dans mon lit, et quand vous étiez éveillée, vous avez marché tout droit à la cheminée, avec votre chemise dégraffée qui laissait voir votre petite épaule rose. — Je suis bien vieille, Nany, il y a bien des ans de cela, cependant je revois toujours votre petite épaule telle que je l'ai vue en cette nuit de Noël, passant de la chemise dégraffée... Quand vous avez vu le Jésus en cire, vous vous êtes mise à rire en sautant autour de moi... Vous m'appeliez votre chère bonne maman, parce que j'avais écrit au ciel que vous étiez bien sage et vous criiez « merci » au petit Noël, de toutes vos forces... Il a fallu que je vous porte près de la fenêtre pour vous faire voir le ciel tout plein d'étoiles d'où l'enfant de cire était tombé... Il neigeait comme ce soir ; il a neigé à chaque Noël.

— Oui, chaque Noël, » dit Nany d'une voix haletante. « Parlez encore, grand'mère, mon cœur se fond à vous écouter ! Parlez encore !

Elle était toute rose et tenait ses yeux grands ouverts fixés sur le visage de la vieille... mais elle, d'une parole plus lente :

— » Je ne sais plus grand'chose, Nany... il y a tant d'années ! — Vous avez grandi, vous êtes devenue une jeune fille... Vous avez porté votre chaise tout près de la fenêtre où vous pouviez mieux voir le chemin et les gens qui passent... Cela vous amuse, peut-être ?... Moi, je suis habituée à votre visage pâle, près des carreaux où l'on aperçoit les prés et les maisons... Je ne songe un pré, ni un chemin, ni un bois, ni rien de ce qu'on voit par là sans mettre votre visage auprès... Vous êtes dans toutes choses, Nany... Entendez-vous l'horloge ?... Je crois que la demie a sonné... Il sera bientôt minuit... A minuit nous mangerons le gâteau...

Les paroles s'éteignirent ; à travers ses paupières clignantes, la vieille regardait le feu. Résignation flamboyant d'un rouge d'or, était toujours immobile, assis gravement, la queue étendue, avec l'air d'écouter des choses que les flammes se seraient dites à l'oreille.

-
- Toc, toc, toc.
— Faut-il ouvrir, grand'mère ?
— Toc, toc, toc.
— Grand'mère !
— Toc, toc, toc.

La grand'mère s'était endormie ; Nany se leva doucement et ouvrit la porte... Un coup de vent s'engouffra dans la chambre, éparpilla des flocons de neige sur le plancher...

Nany recula, une main sur les yeux, prit la lampe sur la cheminée et s'avança encore :

— Y a-t-il quelqu'un ?

Rien ne répondit ; elle leva la lampe : alors elle aperçut le ciel où brillait la lune au-dessus d'un grand champ de neige, et sur le seuil de la cabane un homme debout, enveloppé de fourrures claires.

Il avait de la neige sur les épaules et son bonnet, et sur ses cheveux bouclés qui flottaient autour de son visage... Nany, vit qu'il était grand et beau, avec des yeux brillants. Ce n'était pas un homme du village ; sans songer à lui demander son nom et ce qu'il voulait, elle lui fit signe d'entrer et referma la porte.

L'étranger s'était arrêté au milieu de la cabane et, sans parler, regardait Nany. Il était plus beau que tout ce qu'on peut imaginer et son regard avait l'éclat du feu.

Un sourire énigmatique et tendre flottait sur ses lèvres. Il regardait Nany sans un seul mot, et Nany sentait un trouble étrange l'envahir peu à peu... Elle tremblait, s'appuya au mur... Résignation s'était levé et se frottait en ronronnant contre le jeune homme ; lui se baissa pour le caresser : ses mains blanches dégageaient de la lumière.

— Asseyez-vous, dit Nany d'une voix faible.

Elle avait parlé sans savoir pourquoi et consciente, pourtant, de ce qu'elle disait. L'étranger s'assit. Nany prit un siège à côté de lui et Résignation se coucha à leurs pieds. — La grand'mère dormait.

— Je vous ai attendu longtemps.

Comment l'avait-elle attendu et comment savait-elle qu'il dût venir un jour, elle qui ne connaissait rien au monde hors sa grand'mère et Résignation ? — Tandis que ces paroles inexplicables tombaient de ses lèvres en l'étonnant elle-même, il lui semblait, en effet, l'avoir attendu de longs jours et l'avoir entrevu en des temps

éloignés... mais tout cela n'était-il pas un songe bizarre?

— Je vous ai attendu en travaillant toujours, dit Nany d'une voix monotone, « mais je suis fatiguée de cette couleur grise. Voyez ma laine ! elle est triste et fatigue les yeux ; tout mon travail est gris ».

L'étranger toucha la laine du bout de ses doigts blancs et — chose étrange — il sembla tout-à-coup à Nany y voir courir des traits de feu. La laine brillait comme pailletée d'or et d'argent... Machinalement, Nany prit les aiguilles et commença de tricoter. — L'horloge alors marquait onze heures trois quarts et la grand'mère dormait toujours.

Et voilà que, comme elle tricotait, Nany se mit à songer soudain à un homme perdu qui aurait marché devant lui pendant des heures, des jours et des temps infinis sur une route uniforme, sans arbres et sans maisons. Un voyageur égaré depuis si longtemps qu'il ne sait plus le but ni le jour du départ et qui verrait, tout à coup, le soleil se lever devant lui. — Il a des yeux indifférents qui ne savent plus regarder qu'au dedans de lui-même, et, pendant de longues années ces yeux n'ont rien fait d'autre que d'épeler son ennui; mais le soleil se lève et une douce lumière rose enveloppe la route uniforme et l'homme voit cette lumière avec des prunelles éblouies ..

Nany s'imaginait aussi qu'elle-même suivait la route du voyageur, dans l'espoir du beau soleil qui devait se lever au bout... Elle est partie depuis toujours, et, par ce soir de Noël, marche sans repos à travers la neige... Une lourde nuit blanche, un horizon illimité ; et Nany qui marche sans s'arrêter jamais.

Dans sa songerie, Nany se vit revenue à son village, après des siècles passés, et s'étonnant de retrouver

toutes choses telles qu'elle les a laissées en partant. Elle a fait des routes, des routes qu'elle ne sait plus, et la voilà qui débouche au bout de la prairie, là où elle voyait les enfants arriver un à un, les matins d'autrefois. C'est à une heure du soir, peu de minutes avant le coucher du soleil... Des femmes apparaissent silencieusement au seuil de leurs maisons ; une tient un enfant dans ses bras et Nany la reconnaît, et l'enfant qu'elle berce ; des temps passés, Nany l'a vue ainsi avec le petit qu'elle endort d'un air de lui dire des chansons... Bien des fois elle s'est dit à elle-même ces chansons et leurs douces paroles revenues — mais maintenant, elle est près et elle n'entend rien... Que dit donc la femme à son petit enfant ?

Une angoisse serre le cœur de Nany comme elle avance sur le vieux chemin connu. Toutes choses sont bien telles qu'elle les a laissées... les mêmes chiens assoupi en dessous des mêmes chariots... les mêmes paysans en blouses bleues qui conduisent les mêmes chevaux rêveurs... Le ciel est clair et calme au dessus des cabanes éparses ainsi qu'il a été en tant de soirs finis ; la source où les ménagères viennent prendre de l'eau chuchotte toujours de voix mystérieuse, entre les ormes ; et les ménagères sont là, avec leurs seaux demi-pleins devant elles ; qui regardent Nany descendre la route...

Et Nany les reconnaît toutes, l'une après l'autre ; pour les avoir vues en des temps très anciens.

— J'ai regardé leurs visages mais je n'ai pas vu leurs yeux, » se dit Nany fiévreusement.

Elle marche à travers le village, et voilà qu'elle se trouve seule sur la route ; car l'instant est venu où les mamans couchent les petits enfants et, de chaque cabane, des prières naïves se glissent sur le chemin...

Nany écoute en marchant, et ces voix enfantines remuent en elle un monde de sensations... Par les portes entr'ouvertes s'aperçoivent les petits, agenouillés dans leurs chemises blanches qui les font presque nus... Puis, les derniers bruits cessent ; les petites voix meurent, l'une après l'autre... un baiser encore... et puis la recommandation d'une maman qui borde un berceau... enfin le grand silence paisible, comme une bénédiction de vieux...

Nany s'était arrêtée, interdite, au milieu du chemin. — Elle était comme une qui s'est crue arrivée et se trouve plus loin du but. — Elle aurait voulu parler, interroger quelqu'un, mais il n'y avait plus personne au dehors ; les derniers chariots étaient rentrés et tous les paysans avaient fermé leurs portes. — Nany se pencha sur la source et la source lui renvoya son image... le chemin, devant elle, semblait s'être élargi, et la nuit tombait.

Cependant, une femme du village avait oublié de prendre sa provision d'eau, et elle se releva comme elle y songeait. — C'était une petite vieille qu'on disait simple d'esprit ; elle ne faisait autre chose en sa vie que chercher l'eau pour sa bru, à la source proche et balayer la cabane. On riait d'elle, à cause de sa façon de parler en agitant les lèvres, et de ses gestes maladroits, et aussi, à cause d'un grand bonnet plissé qui lui glissait toujours sur le front... Nany la vit sortir avec ses seaux et refermer lentement sa porte : alors, elle s'approcha d'elle et lui toucha l'épaule. — La vieille se retourna. — « Madame, » commença Nany... mais, tout à coup, elle s'arrêta car dans ses yeux elle avait vu, dans ses yeux comme un miroir elle avait vu se refléter son propre visage, elle, Nany, au front pâle et son regard patient qui semble voir au loin.

Résignation fatigué du silence, s'était mis à miauler tristement, — Nany tressaillit :

Où était-elle ? Et quel était ce rêve?... Il n'y avait pas eu de rêve. Des étincelles rouges s'envolaient des bûches enflammées jusqu'au près de la grand'mère endormie... le gâteau de Noël découpé, avec la branche de houx, semblait attendre quelqu'un et le sable du plancher brillait joyeusement à la lumière du feu... Les petites casseroles de cuivre semblaient assoupies à leurs clous, dans un sommeil heureux. On n'entendait d'autres bruits que le tic-tac sans fin de l'horloge dont le visage ami regardait, depuis des jours lointains... Et il y avait aussi l'étranger, immobile et grave, qui souriait aux flammes.

Nany se lève, hors d'elle-même, les mains étendues. L'étranger se lève aussi ; il la regarde comme celui qui sait :

— J'ai vu ! « dit Nany avec exaltation, j'ai vu dans » les yeux de la femme... O mon Dieu ! que de fois elle » s'en ira vers la source, avec les seaux que ses vieilles » mains peuvent à peine soulever... que de fois !... »

Elle fixait quelque chose au loin, très loin par-delà les murs de la cabane, à travers les yeux de l'étranger, et des larmes douces coulaient au long de ses joues...

— Elle s'en ira ainsi en bien des soirs, et dans les matins clairs les enfants reviendront... Encore je les verrai prendre des insectes et danser dans l'herbe. Ils attrapperont des rainettes dans leurs doigts et je les verrai jouer avec les rainettes et courir vers l'école, et le son de leurs sabots me réjouira le cœur... Ils reviendront, en les matins d'hiver, faire des glissades sur la prairie gelée, tandis que la neige s'amasse autour de la cabane et que Nany les regarde par les carreaux... Je les verrai venir, je les regarderai par la fenêtre étroite...

Oh ! la fenêtre large qui tient tout le ciel, et toute la prairie, et le chemin avec ceux qui passent... J'ai cru, j'ai cru voir les mêmes choses et c'étaient tant de choses diverses !... « J'ai regardé tant de visages, et je n'ai jamais regardé au-delà des visages »...

Le sourire de l'étranger semblait répandre de la lumière ; il était sur ses lèvres, comme une étoile, comme une douce et pure étoile d'espérance... Tout-à-coup, Nany recula... l'étranger s'avançait vers elle. Il lui prit la main, il lui toucha le front, et, comme minuit sonnait, il sortit doucement en refermant la porte.

La grand'mère s'éveillait...

— Eh bien ! Nany, dit-elle, en bâillant, ne pourrions-nous manger le gâteau ? Voici minuit venu.

— Oui, Grand'Mère, dit Nany.

Elle écoutait des pas sourds dans la neige et... quel bruissement ?... quelle musique d'ailes et de baisers.

— J'ai pensé à vous, Nany ; j'ai rêvé que vous vouliez partir et que vous frappiez la porte.

— Vraiment, Grand'Mère ! » dit Nany d'une voix mouillée.

Résignation regardait une tache de feu sur le plancher.

— Oui, et c'était étrange. Vous étiez toujours là et vous n'étiez plus là et... Les cloches, Nany, entendez-vous !

— Oui ! oui ! crie Nany joyeusement.

Et les cloches de Noël sonnaient à toutes volées.

BLANCHE ROUSSEAU.

PRÉFACE A DES PAYSAGES *

*À la façon des gens des bois
qui sont les pauvres de chez moi,
mais aussi ceux de la vraie foi,*

*avant de dire, en joies ou peines,
mon pays tout d'eaux et de plaines,
voici fait mon signe de croix,*

*en l'amour des sots et des sages,
car aujourd'hui c'est la chanson
des fenêtres de ma maison*

*d'où, les villes et les villages,
et le plus beau des paysages :
bêtes, gens, arbres et nuages*

*passent, rien, vivent et s'en vont
avec leur geste et leur langage,
pour l'ornement des horizons.*

*Or, c'est lors mon cœur en voyage,
et, prête à la bonne espérance,
mon âme, avec sa confiance,*

* De *Enluminures*, en préparation.

*qui s'en va, sur terre, aux agneaux,
et sur mer, suivant les vaisseaux
au hasard du vent et des eaux,*

*puis par les bois et par les routes
où chante pour ceux qui l'écoutent
la simple Vie bonne entre toutes;*

*or, c'est ainsi qu'elle est chez moi
quand c'est matin sur tous les toits
avec la rosée goutte à goutte,*

*et voici ce qu'on dit chez moi,
à la façon des gens des bois,
quand c'est Marie des primes-routes.*

MAX ELSKAMP.

BALLADES (*)

I

Toi, la mieux belle, toi qui te connais telle, toi, la seule belle, ah te cambrer mienne !

— Hantante ! ô Beauté grecque, ô vivante éternelle, — ou toi, la mort, statue. Aux souffrants de la vie, hautaine et froide amante, Hélène-à-Ménélas vraiment pour ses amants. Oh mienne, hélas, âme tendue vers quoi ?... ce marbre. — Je saigne, tu dédaignes. — J'ai roucoulé longtemps vers toi mes cris de rut, et de ton socle, ô Blanche, rose m'es-tu descendue ?

Toi, la mieux belle, toi qui te connais telle, toi, la seule belle, ah te cambrer mienne !

— Je m'étais cru ce grec et je suis ce barbare. Qu'un sourire m'éclaire ta face insaisissable. Ne sois plus éternelle, colore-toi de vie ; sois sensible, souris. Il n'est plus que barbares, il n'est que barbaries. Ne sois plus éternelle, prends un peu de ma vie... Mué ton marbre en chair, je te dirai, bien sage : façonne mon image, ma chère, à ton image.

Toi, la mieux belle, toi qui te connais telle, toi, la seule belle, ah te cambrer mienne !

— Et dévoilée ton âme, après je te dirai : toi qui douas tes lis d'un éternel matin, prends bien autant de soin de

(*) Extrait d'un recueil de *Ballades*, à paraître le 25 Décembre. En souscription au *Mercur de France*.

mon corps que du tien. Façonne-moi, façonne-moi. Tu gagnes en retour la passion d'un gars. Oh, relever le blanc spectral de tes chairs lisses des boutons d'or, des géraniums et des glaïeuls du bon supplice...

Toi, la mieux belle, toi qui te connais telle, toi la seule belle, ah te cambrer mienne !

— Et tu seras plus rose, et je serai plus blanc, et je te comprendrai, et nous nous comprendrons. Mais non ! — O Beauté grecque, ô Nue, ou givre ou marbre ou nues, — ou toi, la mort, statue : hantante, et malgré tout l'absente pour ce vivant, oui, barbare au barbare qui n'y voit que du blanc... Vraiment ? Cambre ta forme et brandis tes bras ronds, simule un peu la vie, il lèchera ton front.

Toi, la mieux belle, toi qui te connais telle, toi, la seule belle, ah te cambrer mienne !

— Et malgré tout régnaute ! de me leurrer, soudaine, à tel clair, en telle ombre, d'indulgence lointaine que mon désir veut croire avoir touché de l'aile, avant qu'elle ne s'efface aux mains pensées vers elle. — « Sur ton marbre, en reflet, ma pourpre humanité » si souvent délirais-je. Mirage ! le soleil écartant les nuées, féal baisait tes neiges.

Toi, la plus belle, toi qui te sais bien telle, toi, la seule belle, te posséder !

— Cuisse, torse, ventre, tête ! — ma gracieuse banquise, y glisser mes soucis, mon clair petit iceberg, m'y dormir, m'y bercer, mon mignon lac glacé, y creuser, y pêcher, mes alpes, y aspirer, m'y tendre, y respirer ! — A ces appas la fièvre en mes doigts s'est givrée. Mes doigts, à jamais gourds d'avoir tenté ces pôles, ne pourront plus bientôt, pour le moindre des rôles, soutenir à mi-corps même l'urne nocturne ! (*bis*) soutenir à mi-corps même l'urne nocturne...

Grecque ! on ne sourit pas *même* à l'esprit gaulois ?
 — Ma p'tite Vénus en plâtre, je te martyriserai, te
 hacherai les bras, t'épinglerai le nez.

II

à Albert Saint-Paul.

Oh, jeune fille au sabre, oh, ta marche qui s'élançe pour la danse ! Ne sais-tu pas le fou qui te porte ? Je suis l'ouragan fier dans ta marche. De si haut je suis tombé pour que s'étende en mon âme les ailes de cygne de ton sabre. Je m'éveille et m'abats comme les temps de malheur ? non, je t'aime pour ton sabre qui fait sonner en moi des paroles d'or. Mes joues se gonflent sur l'herbe. Je me relève, et les bandelettes de mes souffles serrent et desserrent ton beau front. Oh, baisse, baisse ton front qui me regarde comme un œil d'argent. Je me colle à ton svelte cou, à ta légère et tremblante taille. Non ! mon amour veut tes jupes, tes belles vagues rouges pour voisines. Vite, vite, et te voilà, vite, vite, et n'es-tu pas toi-même ce tourbillon multicolore qui perce les brouillards ? Des fleurs, des fleurs, les rouges de ton corps, des feuilles, des ailes frissonnent de toi-même... Oh toute ta Vie ! Oh je suis l'ouragan fier dans ta marche.

Je veux boire à ton sabre, — aie pitié du pauvre qui se traîne, la bouche large, — ton sabre est une fontaine pleine de magie, à boire ! Pour prix de cela, je te prendrai par le milieu du corps, où tu es si faible, et te ferai délicieusement voguer sur les vagues des prés penchants, et si tu ne l'accordes, je boirai l'eau froide de tes grands yeux bleus ; mais si tu ne l'accordes ! j'arrache ton agrafe et ton sein paraît. A boire ! oh j'ai soif. Tourne

et retourne tout en moi ton sabre, source sublime, ton sabre, oh ! douce averse sur ma fièvre, oh ton sabre !

Ah, tu ne m'écoutes et tu restes triste et lasse, parce que vingt yeux noirs aux reflets verts dans l'herbe nous regardent de travers ? Danse, tourne ton sabre, car si tu ne le fais, j'écrase dans l'herbe les vers luisants noirs de tes dix amants. Adieu les yeux ouverts qui veillent sur tes yeux. Danse, tourne ton sabre, ou mon vent rouge de fureur fera pousser de hideux coquelicots sur ton visage. Qu'importe si mon amour trouble la mer et démâte les vaisseaux. Danse ! danse ! Et que le torrent des guerriers précipite leurs casques, il est trop tard. Danse ! tourne ton sabre ! Étincelle les foudres bleuâtres de ton sabre ! Tu es ma foudre. Danse en moi !

Mon vent lance ses flèches dans les regards qui me combattent. Mon vent arrache les flammes des bouches qui me huent. Entends au loin les plaintes sanglotantes des maisons qui s'effondrent. Vois ! les grandes herbes de la plaine s'agenouillent et se lamentent, les chênes courbent leurs fronts et pleurent et se lamentent. Que mon ouragan rapproche Diane de Phébus ! Danse, danse, tourne ton sabre. Vois ! à grande aile, sur nous, la nuit tombe, le ciel se fend, les étoiles éclatent, et nous sommes mouillés jusqu'à l'âme d'un orage de lueurs ! Tourne ton sabre, tourne ton sabre, ne sens-tu pas que fais une blessure dans chaque seconde en tuant tant. Danse ! les portes des villes s'abîment comme des larmes. Danse ! les bêtes dorées se brûlent dans ma gorge. Danse ! je ne laisse pas derrière moi les histoires se conter. Danse ! mon cyclone va si vite qu'il empêche les : Ah ! mes biens. Danse ! ou tes yeux iront orner les franges de cuir de ta ceinture. Danse ! ou d'un trait de moi,

je tranche les cordes de ton cœur. Danse ! tourne ton sabre ! ou je te casse par le milieu du corps, tu sais bien, où tu es si faible. Déjà mes éclairs cernent la plaine, le cercle se restreint, elle n'est plus de cuir ta ceinture, — gare, voici une ceinture de feu à ta taille !

Oh j'apaise, j'apaise ma fureur insensée, oh ! ta danse ! oh merci, et tu danses ! oh merci. Oh ton sabre tout en moi ! Il tourne et retourne et tourne tout en moi ! O cher sabre ! ô chère souffrance. Tu cours et tu fais tomber la rosée des herbes et ton sabre tombe en moi sa rosée de feu blanc. Est-ce que les étoiles ne grelotent pas autour de ton sabre ? O charmante, ô exquise, ô vivante, ô souffrance. O les oiseaux que j'ai tués étendus sur la prairie ! ils te regardent, ils te regardent encore, ô leurs petits yeux morts, ô petites larmes de mica... Ton sabre ! ton sabre m'a fait mal. Arrête !... Oh ton sabre me déchire. Prends garde ! J'ai soif... d'un crime... Prends garde ! Arrête !... Ton sabre me tue, me tue, — insouciant. Grâce, ô jeune fille, tiens ! je me couche à tes pieds si apaisé, tu verras l'ouragan se couche à tes pieds si apaisé, tu verras. Et déjà, je suis si doux, arrête ! je suis si doux, et je baise tes sandales si purement, et je joue avec tes piécettes comme l'enfant avec des fleurs. Je ferai chanter très doucement les petites monnaies sur ton front. Je veux faire chanter et rire toute cette petite monnaie de fer. Pardonne-moi, jeune fille. Oh ! oh ! jeune fille terrible !

Je t'adore, je meurs. Et déjà le couchant se reflète en la poignée d'or de ton sabre... Petite, adieu. Puisse le fer de hache de la lune tomber droit sur ton cou charmant.

III

à Albert Guequier

Sur les toits de la cité rit un petit ciel bleuté.

« Par la cité sale, — d'aigles de gueules brodé l'écusson au capet, gros comme un poing de belle mon griffon sur ma selle, le faucon au gant, traînant à son bec la bride or et blanc d'argent de ma jument, de mon pas royal, pourpre sur le harnachement argent de ma cavale, par la cité rôder mon dégoût de marquis, sans souci des sots videurs de seaux à mes pieds de marquis, et dont à gorge large, bientôt, je rirai!

» Ah vulgarités, ça vous désempare l'originalité, ça vous pince au regard, vous en aurez malgré. — Ainsi: festonner la rue sale des coups de feu de mon habit rubis, très négligemment du bec de mon faucon traîner ma cavale dans les ruisseaux sales, le long de la cité sale, sale, traîner les franges d'or de mon manteau ponceau, et le prendre ainsi très négligemment, — de très haut! de très haut! — avec tous ces sots, leurs seaux et leurs ruisseaux. »

— Hé! l'ami, le beau, tes franges voudraient-elles boire de l'eau d'vaisselle?

« Sans souci des gueules rubis ou ponceau des sots dont à gorge éployée je rirai bientôt, — à peine mon sourire sec, de petit couteau, — aller, le regard au cours du ciel sur les toits, aller vers les mers de ciels des déserts, seul décors pour moi, leurs vagues rouge, orange, indigo, bleu, vert, oui vers l'Océan de ciels des déserts, seul Décor pour moi! fuir de la cité les vul-

garités et n'être que Moi, Moi, Moi et Moi, — serti sur sable d'or cet habit de marquis, supportant ce profil et ce front de marquis. »

— Hé, Du-ciel-en-haut, n'écrase donc pas le ciel, vois-tu pas ton ciel chu dans l'eau d'vaisselle ?

« Fuir de la cité les vulgarités, franchir le fossé, passer la poterne — et gagner les plaines. — Tom! à bas, à bas, en face, aux déserts! filez, mon faucon, en face, aux déserts! allez annoncer le Roi des déserts, à tout feu, ma cavale, aux déserts! aux déserts! éclaire, ma cavale, hop! hop! aux déserts... Où diable est mon faucon? en avant! en avant! où diable est mon griffon? en arrière... en arrière.....

« Halte! quel feu nous mène ?

« — avoir omis, par Dieu! ma croix de Lorraine...

« (Pour être solitaire, est-on moins *ce* marquis ?)

« Arrière !

« — avoir, par Dieu, oublié ma Jarrettière ! »

Et la cité ravale un qu'elle avait vomi.

IV

Au clair de mon rêve un petit amour veille, qui mesure son ombre avec un fil d'or. Ce petit amour-là est bien attrapé, son ombre est immense, son fil est trop court. Alors il court. Il veut mesurer à longues enjambées une ombre qui fuit, qui fuit devant lui. — Peut-il mesurer à longues enjambées une ombre qui fuit, qui fuit devant lui? Vous pensez bien que non, il est trop petit. Aussi, voilà, ce petit amour-là est si fatigué qu'il sommeille en moi, dès que je m'éveille.

V

Trois petits hommes dorés dorés font la ronde, font la ronde, sur leurs dos tout dédorés ils roulent, ils roulent le vieux Monde, (un très vieux Monde en vieux vert bronze où peints des continents vieux rose, avec un cercle méridien en fer doré, cent petits cercles carminés, cent petits cercles azurés, longitudes? latitudes? idem en fer coloré.) — Fort bel objet.

Trois petits hommes dorés dorés font la ronde, font la ronde, l'un, visage coloré de rose tendre et blanc d'ivoire, l'autre, frimousse fardée de jaune-ivoire et de safran, l'autre, trogne peinturée de noir d'ivoire et de marron.

Trois petits hommes dorés dorés font la ronde, font la ronde, sur leurs dos tout dédorés, il s'affole mon vieux Monde, (l'objet me vient de mes aïeux, depuis des ans il roule, il roule) — en cheveux fous vers le plafond, jà se détaillent des longitudes, vers le parquet, en barbi-chaille, jà dégoulinent des latitudes.

Trois petits hommes dorés dorés font la ronde, font la ronde, à le trimbaler par bonds, tout en tournant, tout en roulant, ils ont saoulé mon vieux Monde : à la Bacchus couronné, d'un air drôle — et canaille, il porte son méridien doré de droite à gauche de ses pôles.

Trois petits hommes dorés dorés font la ronde, font la ronde, Tête-Blanche, Trogne-Marron, Jaune-Frimousse,

ils ont saoulé mon vieux Monde ; tout autour de ma cheminée, ils l'ont tant tourné, tourné, ils l'ont trop roulé, roulé, — il a déjà bavé la France, il a déjà bavé l'Afrique, il veut baver Chine et Japon !

Un petit homme tout argenté, — mais sa face grave taillée en un rouge-vif corail, et des plumailles bleu vert rouge tachetées d'encre carminée, dédaigneux fume à leurs pieds son rouge calumet de paix ; — tandis que l'œil attentif à l'ultime dégringolade de mon vieux Monde *pour la noter*, à la plumaille bleu vert rouge j'essuie ma plume carminée.

J'ouvre ma veine la plus verte... Sur le marbre de la cheminée, par les reins se sont brisés trois petits hommes dorés dorés, (la charge fut forte, il est vrai) et comme un boulet le Monde va crever le mur de ma chambre, et rebondit et disparaît ! — Crevée ma veine la plus verte, — il a passé le vieux Monde ! — sur le marbre de ma poitrine, — à la hauteur d'un cœur... fané, j'écris un beau large FINI, de tout mon beau sang carminé.

— Ho, ho ! quel petit homme tout argenté, la face grave, et sans broncher, très dédaigneux fume à mes pieds son rouge calumet de paix ?

Mon essuie-plume. Fort bel objet.

VI

Le vent mêlait son rire à la plainte des eaux, le vent chargé d'étoiles filtrait par les roseaux.

Je voulus cueillir des étoiles dans la source. Je cueillis mes yeux, mon cœur frappa l'onde !

« Beau sarcophage d'or aux arabesques bleues, dans cet éden d'étoiles n'être plus curieux ? »

— Mon cœur à la dérive courait après mes yeux.

VII

Nuits des « dix ans », du jour au jour... N'est-ce ma pauvre vie à rebours ?

(La montagne aux massues d'ivoire frappe au hasard, frappe dans l'ébène, par chaque entaille une mer noire glisse des griffes noir-d'ivoire, happe l'ivoire et l'entraîne, et le mêle à sa chair d'ébène.

La mer de ses longs doigts d'ébène agrippe un sommet lourd d'ivoire et veut le détacher du ciel, sur le glacé ses griffes crissent, et sur l'ivoire ses doigts gèlent, et ses doigts noirs sont de l'ivoire.

Et cet ivoire est coloré d'argent bleu mais de doré, et ces lumières colorées... étoffes douces dans l'air... clochettes, n'est-ce en *mon cœur* fête parée ?

Comme des bouquets de fête piqués aux bleus tabliers dévalant des blanches crêtes, les vallons verts sont enrichis d'orangers mais de palmiers.

La mer, en un bruit de fête à l'assaut des tabliers lance ses cavales vertes, et d'ambre et d'azur ! enrichies de blancs et purs cavaliers.)

Mes beaux réveils colorés d'un beau solcil en ma chambrette, oui ma chambrette blanche et dorée, mes beaux réveils d'enfant sage tout aérés, tout embaumés, de l'air tout embaumé d'un parc aux bleus étages, mes

beaux réveils d'enfant gâté, où sont-ils ! jeunes années,
— où sont-ils, vieilles années ?

Dire et rire ma vie fanée, ou bien pleurer, — à qui
pleurer ?

Non, dire et rire et grimacer ma vie ratée ! n'est-ce,
à moi, ma folle gaité ?

VIII

Toi, la tête légère, toi, la cajoleuse, toi, la grignoteuse
au museau pointu, — dis-moi quels foyers animaient
tes yeux ?

Dis à quel rubis s'étiraient tes griffes, — toi, la lumineuse
et toi, la féline, — quand c'était ronrons de velours,
m'amour ?

Toi la piétineuse, toi, la rugissante ! — quand tu bondissais
où bougent les nues, dis-moi de quel sang fumait
ta crinière ?

— Toi, la passagère, toi, *mon* étrangère, toi, celle
qui chante en disparaissant... dis-moi de quel fard tu
rougeois tes lèvres ? Tes lèvres ont rayé de feu mes
ténèbres.

PAUL FORT.

CHANSONS.

I

*Toutes les fleurs épanouies
lancent des parfums au soleil
et sur la mousse des prairies,
un jeune enfant s'émerveille.*

*Il tient une écharpe rose,
tendue vers le ciel en bleu
et dans la clarté des choses,
des oiseaux s'envolent heureux.*

*De blancs cortèges s'avancent
en agitant des bannières,
l'enfant joyeux rit et chante
imprégné de douce lumière.*

II

*Vieil escalier tourne encore,
vieil escalier tourne toujours,
jusqu'au sommet de la tour.*

*Vieil escalier tourne encore,
le long des murs lourds et sourds
qui s'allongent, s'allongent toujours.*

*Vieil escalier tourne encore,
dessus les trous uniformes
par où le jour s'échelonne.*

*Vieil escalier tourne encore
et tourne et tourne sans raison
jusqu'au ciel qu'on voit en rond.*

III

*O la Très Belle qui amène,
tour à tour plaisirs et peines,
laisse-moi, d'un geste tremblant,
fermer tes yeux triomphants.*

*F'ai beau fermer ta paupière,
un long rayon de lumière,
par nos doigts, glisse en mes yeux
et cruel, me dit : Je veux !*

*Je veux ton cœur et ton âme
et je veux avec ma flamme,
tordre ta chair, brûler ton sang
et te faire mourir en me bénissant !*

RICHARD LEDENT.

APAISEMENT

à Léon Paschal.

*Un soir... Je te contemple, et, songeuse, tu causes
Des fleurs mortes dans les jardins de nos pensées,
Sans te ressouvenir que nos âmes blessées
Pressentaient la douleur d'une métamorphose.*

*La Vie est une eau vaine où la Mort s'est mirée :
Et malgré mon amour que ton amour accueille,
La rose de l'espoir se fane feuille à feuille
Avec les lys divins de l'enfance sacrée.*

*Nous avons reconnu, trop tard pour lui sourire
Le Rêve dont l'aurore avait paré notre âme...
Hélas, je n'ai chanté que tes lèvres de femme
Et tu suivis le son frivole de ma lyre.*

*Maintenant que l'automne ensanglante les routes
De rayons attristés et de fleurs arrachées,
Je regarde tes yeux se flétrir, et tu doutes
De la fontaine où nos âmes se sont penchées !*

*Résigne-toi, ma Sœur, car si la brise emporte
Les joies que nous savons désormais inutiles
Des gemmes de bonheur ornent nos mains futiles
Et la Bonté s'éveille au seuil de notre porte.*

GEORGES MARLOW.

ANDRÉ FASTRIER (*).

à Georges Marlow.

I

Par ce jour d'étreennes, une neige fondante polissait les pavés. Au dessus des toits se traînaient les nuages; ternes, charriés par un vent affadi, marbrés de cassures blafardes, ils glissaient ainsi que des glaçons sur un fleuve. Dans la rue, entre les façades aux étroites vitrines dont les firmes se lisent en exergues d'or aux panonceaux et aux corniches, s'agitait le tumulte des foules : marches affairées, brèves poignées de mains... Les faces, sous le jour morne, paraissaient toutes être tristes. Et sur la chaussée vide et bourbeuse défilaient les carosses : les chevaux hauts en poitrail, l'écume à la machelière et, sur le siège, le cocher, dos courbé sous une houppelande rousse.

Dans l'enfonçure d'un porche, aux carrefours, mendiaient des pauvresses, les jupes mouillées collées à la chair, pressant contre le châle de leur poitrine des enfants endormis en de vieilles langes, petites figures grasses et pâles aux paupières meurtries. Avec un tremblement transi elles tendent la main. Mais, dans la cohue, chacun passe en une hâte ennuyée, le regard rivé sur une pensée taciturne. La pluie ruisselle plus dru, les bulles crèvent et grésillent sur les flaques et, à travers

(*) Pages détachées de « Jeunesses » Roman en préparation.

les vitres d'où l'eau découle, se déforment les étalages. Un groupe s'arrête, paumes serrées, liesses soudaines sur les visages, phrases interjetées où stride la voix des femmes, puis, dès la séparation, les nuques se raidissent, les sourires s'effacent aux lèvres dont le pli décèle l'anxiété d'un lendemain. Par ce jour d'ombre, Liège avait déversé dans ses rues une foule étriquée avec ses misères travesties et ses frissons inquiets sur le pâlissement des fronts. Et chacun de ces passants avait une âme voilée, endolorie de tragédies obscures. Les souffrances contraintes s'en allaient parmi la grande et mutuelle indifférence, ensevelies sous les mutismes ou dissimulées. Si un doigt eut mis à nu les cœurs, il s'y serait découvert des alternatives imprévues de douleurs et de voluptés, des profondeurs de vertige et de généreux souhaits à la source de toutes les rancœurs.

A l'heure plus tardive les trottoirs se vidèrent, les volets s'abaissèrent aux devantures et les rues aux grandes lacunes désertes parurent s'agrandir. Un jeune homme traversait cette foule peu à peu dispersée qui, à ses yeux, paraissait cacher encore le sens de ses tumultes. Toutefois un froncement durcissait son regard, mais ses lèvres murmuraient à elles-mêmes des paroles picuses et douces vers des splendeurs confuses.

Qu'elle aille, la foule, vers les demeures closes ou emplisse de ses paroles agitées les tavernes, nous suivons l'enfant aux yeux simples, l'année qui s'inaugure va lui dévoiler les réalités douloureuses de la vie. Il est au seuil des adolescences quand l'aiguil et les brumes se lustrent de soleil, quand l'âme entière est féée d'un sortilège.

Il se hâtait, les poings dans les poches, les épaules un peu engoncées, au retour d'une visite chez un

parent, M. Lebras, un grand'oncle perdu aux confins opposés de la ville. Il revoyait le vieillard l'accueillir affectueusement, assis dans son fauteuil de creps fané. Bientôt il descendit l'avenue d'Avroy, désertée, allongeant son allée de pierrailles entre une perspective étroite d'arbres. Le vent secouait les fanes des platanes. Puis il fut le long du parc dont les quinconces aux frondaisons jaunies paraissent de vieil or. Les tourelles mauresques d'un bar s'érigent là, et, au-delà des pelouses d'herbe rousse, détachant à peine leur granit sur la grisaille des brumes, s'alignent des hôtels riches. Les souffles avaient des tièdes fiévreuses. La pluie a cessé et, aux flaques, le ciel qui s'éclaircit mire son blémissement. En peu d'instant, le jeune homme atteignit sa demeure. Il habitait, dans la rue de Brusthem dont les maisons neuves s'espacent entre des hangars et des portes maraîchères, la chambre d'un second étage au haut d'un escalier obscur. En face de la fenêtre un vieux mur se lézarde, noir et brun. Aux interstices des briques y pendent les branches mortes des pariétaires. Le pignon gauchi où se profile une cheminée penchante l'avait, par les apparences fantasques que lui prêtait la nuit longuement intrigué le premier soir de son arrivée.

Il s'appelait André Fastrier.

Fastrier jeta son paletot sur le lit. Les murs se noyaient d'ombre et les objets, dans la buée du jour pluvieux, diffusaient leurs contours. Parmi les ornements banals une aquarelle de Dombroy dans un cadre d'or, — un coucher pourpre entre des futaies claires, — tachait de teintes vives le gris décoloré de la tapisserie et, au haut d'une petite étagère de livres, un buste de San Giovannetto en plâtre profilait ses lignes

ingénues. Le miroir de la commode luisarnait en un ovale de clarté figée. Un poêle brûlait.

Une lueur rougissait le tapis à la chute des charbons et un veloutement tiédissait l'air. Dans l'ombre du store baissé, car son âme était amante des crépuscules, la table où traînaient en désordre des livres aux formats inusités, les murs ternes et les meubles se revêtaient à ses yeux d'une mensongère et fastueuse splendeur.

II

Fastrier avait dix-neuf ans, mais le sérieux du regard et une ride à l'entr'œil prêtaient une maturité précoce à son visage pâle et imberbe.

Ce jour troublait ses habitudes. Un lever tardif, puis des courses par les rues boueuses avaient jeté un désarroi dans ses pensées. Il survient des heures où notre âme coutumière est absente et où nous sentons autour de nous la froideur éparse d'une solitude.

A cette date une gravité inconnue se mêlait à ses préoccupations. Par ce jour où le passé entier s'évoque pour présager l'avenir, Fastrier afin de se soustraire à son mésaise se leva pour prendre un poète. Il s'oublia à manier des vétilles, à fouiller un tiroir et le temps fuit. Puis il se ressouvint, choisit le recueil et s'assit. Mais son humeur se refusait à la magie des strophes et la prose aussi le lassa. Il eut une paresse. Mais parmi ses idées fuyantes, les images du passé revinrent impérieuses. Il paraîs-

sait que, sur le point de franchir la courbe d'une allée, il dût se retourner pour voir la route parcourue. Par un phénomène occulte de sa mémoire, par une manière étrange dont s'offrirent ses souvenirs, devant lui se levèrent des tréteaux nomades avec leurs ais tremblants, leurs franges pailletées, des tréteaux pareils à ceux de jadis quand il allait voir, aux Dimanches des kermesses, parader les forains.

Sur ces tréteaux va se jouer son passé.

Les décors mouvants représentent une petite ville de clochers et d'avenues. André s'y promène avec un large col de dentelles et une veste de velours plissée. Il a de grands yeux sous une chevelure bouclée. Pour lui le monde c'est, là-bas, hors de vue des hauts clochers, la mer telle qu'André la voit peinte en traits bleus sur les carreaux d'émail de sa cuisine : des carènes rondes y flottent et, sur les dunes, tournent les ailes en croix d'un vieux moulin. Dans le ciel il y a des épouvantes et des drèves d'azur ; des licornes y chevauchent sous des chabraques écarlates. Dans l'éloignement encore s'étendent des villes confuses ; mais de toutes ces villes Malines est la plus belle. Elle a des tours à cadrans d'or, des carillons, des rues blanches et ensoleillées et une fée aimante, un peu vieillie, qu'il accompagne en ses promenades. Il revoit son profil penché quand elle est assise à coudre près de la fenêtre, les genoux pleins de chiffons que lui, gaminement, jette en désordre. Il sent encore les caresses de ses mains malades, le soir, dans ses cheveux.

Et les décors se meuvent, insensiblement les teintes se troublent, une vue nouvelle se dessine ; pareillement aux féeries de lumière dans les nuages du soir.

Voici une chambre de jeu, mansardée, et dont le plafond s'incline jusqu'à une fenêtre étroite. Une partie de cette chambre est prise par une armoire de sapin aux lourdes charnières de cuivre. Elle est toujours fermée, un épouvantail s'y trouve caché, a-t-on dit aux enfants. La tapisserie a des dessins jaunes sur un fond gris. Au mur est appendu un cadre de bois noir où sont épinglées de petites rosaces de dentelles. Par terre et le long des plinthes gisent des jouets dépareillés ou brisés offrant en miniature pour se divertir les travaux qui dans la vie seront des devoirs.

Céline entre avec des rires grêles. Sa voix a le timbre d'un cristal qui se fêle et ses cheveux ont la blondeur ternie des blés qui mûrissent sans soleil.

A deux, malgré la défense, avec une lenteur craintive, frémissant aux grincements du bois, Céline et André ouvrent la croisée et s'accourent à l'étroite embrasure. Pour eux c'est une joie immense de demeurer longuement à regarder de haut la ville et ses toits en débandade. Il s'en trouve de guingois et d'autres en file ; çà et là une toiture moussue et noire garde encore l'ancien pignon en escalier au sommet duquel se dresse une ferrure ajourée. Voici des tuiles neuves d'un rouge vif comme un carrelage de cuisine flamande. Epars et rares dans ce damier de couleurs ardentes, quelques revers d'ardoises qui après la pluie scintillent, lustrés d'or. Au loin dépassent des cîmes d'arbres. Au milieu des demeures s'élève la tour de la cathédrale, énorme et massive, avec son clocher tronqué et entre ses angles en saillie forts les ogives à abat-sons où, de part en part à travers un enchevêtrement sombre, luit le ciel. Vis-à-vis de Céline et d'André une fenêtre est ouverte, une voix y répète une bribe de chanson qui, redite à satiété,

devient une mélodie triste. Au-dessus de leur tête des pigeons faisant de grands cercles disparaissent et les enfants attendent leur revenue. Dans le silence s'entendent des sons adoucis. Une senteur s'élève des espaliers en fleurs. La tour sonne l'heure suivie du carillon en un ruissellement de sonnaillles claires. Ils se taisent et songent longuement car les souffles errants, les parfums et l'azur se sont imprégnés de langueurs harmonieuses.

Chut ! la vieille chaise de bois craque sous leurs genoux. Ils sont descendus et referment la croisée.

Maintenant c'est un pantin de bois qu'ils entourent de puérile tendresse : conseils de sagesse dits à voix guindée. — Ils sont *Monsieur* et *Madame* et le pantin affaisé sur ses jambes flasques mêle à leur jeu une nuance inconnue de sentiment. Ils le sermoncent. D'où vient, quand des enfants parlent à de plus enfants la maturité précoce de leurs paroles ? Céline a une jupe trainante. André lui tend le bras. Il sent sur sa main la main un peu grièche de l'enfant chétive. Ils se promènent d'une manière compassée et rêvent, regardant les confitures rangées sur l'entablement de l'armoire.

— André ! André !

La mère de Céline l'appelle.

Dans le vestibule, Wanne, sans son tablier blanc habituel, l'attendait. En traversant l'avenue qui sépare les deux demeures André court et rit. La servante va droit et son silence est étrange. Dans la maison recueillie, Wanne dit, de sa voix de flamande :

— Monsieur, votre mère est morte.

Un rire incrédule jaillit de ses lèvres, réfréné soudain par d'occultes présages. Au seuil de la chambre son pas hésite.

Et de nouveau le décor change.

Dans le jour morne des rideaux baissés brûlent deux flammes insolites. Sœur Augusta, une religieuse un peu replète, est immobile et le regarde entrer avec des yeux de pitié. Surpris par un destin que s'impose, inattendu, sa gorge a un hoquet d'angoisse. La sœur le lève dans ses bras et il imprime un baiser effrayé sur le front du cadavre. Il voit la peau terreuse, le creusement des joues, la bouche noire, les orbites vides et la ligne brisée du corps sous les draps blancs que les bras raidis ne lèveront plus.

Aujourd'hui après douze années écoulées André Fastrier sent encore cette douleur ancienne retentir dans sa chair.

A la nuit tombante ses pas le ramènent à la chambre mortuaire. La clarté de la cire est rousse dans les angles. Sur l'ombre, avec ses larges bavolets blancs, le buste de la religieuse se détache. Elle égrène à voix basse un rosaire à gros grains de buis dont elle hausse parfois à ses lèvres, pour un baiser silencieux, le crucifix de cuivre. Les cloches de la tour, jadis joyeuses, ce soir sonnèrent à mort et depuis lors elles parurent attristées.

Défilent les parents, l'oncle Fastrier et la vieille tante à mante noire et gants de filoselle, puis d'autres qui lui parlent de sa prime enfance quand il trébuchait le long des murs, puis Van Ravel, un marchand habitué au sarrau et portant une redingote trop étroite et le vieux M. Lebras qu'auparavant il n'avait jamais vu. Tous posent sur ses joues des baisers attendris. Mais malgré les paroles et les baisers, il est très seul et son cœur a froid.

Dans le salon aux tentures de deuil lamées d'argent, se sert le repas des funérailles. Les convives, rejetés

sur le dossier des chaises, étalent la serviette, puis, penchés, se parlent. Bientôt viennent des mots oublieux et vifs. Cette mort qui, pour André, avait rendu sa vie déserte exigeait, lui semblait-il, un deuil immense. La veille une idée passagère l'ayant amené à rire il s'était reproché cette joie furtive comme un péché insultant sa mère et le ciel et, dans un sanglot, tout-à-coups les larmes avaient jailli suivies d'une tristesse plus profonde. Tout aurait dûs affliger pour être à l'unisson de sa douleur. André était assis sur une chaise exhaussée par les albums du piano et d'abord il s'étonna ingénument de l'indifférence des convives. Ils n'avaient donc pas connu sa mère, alors pourquoi étaient-ils là à cette table ? Sur ces visages se reflétaient les aises de la chair satisfaite et les paroles devinrent plaisantes comme si tous se délassaient de la gourme du matin. Avec une lucidité brusque André se sentit au milieu d'étrangers. Une farouche défiance germa en lui. Privé de cet appui qui, de la part d'une mère, est une caresse et de cet encouragement qui est un baiser, il devina pour lui dans l'avenir une destinée douloureuse.

Et quand, délaissant les souvenirs, Fastrier se remit à penser au présent, il vit son caractère garder encore l'empreinte de cette meurtrissure. Depuis lors jusqu'à l'heure actuelle il avait souffert d'une dissonance entre son âme et le monde. Il réfrénait, taciturne, ses souhaits de tendresses à cause de cette même défiance née jadis et accrue par une fierté malade qui craignait toujours de s'abandonner à la risée d'étrangers.

André est désormais un petit gars pâle, à long cheveux. De ses épaules aigues sort un cou maigre avec le sillon creusé de la nuque. Gauchement ses bras tombent. Il a des pochées de cailloux brillants qu'il

croit précieux... Au matin, mal lavé, les cheveux mouillés, les livres cornés à la main, il sort de chez l'oncle Fastrier. La tante recoud ses habits usés, elle le choie, mais peu rieur, elle le dit d'un mauvais caractère.

Au collège, il évite le préau de chataigniers où le rudoient des enfants plus forts. André ! c'est ainsi que l'appelle un long garçon maigre dont les pantalons ballottent à mi-jambe. Seul il l'appelle : — André ; et ce nom familier et affectueux jeté dans le désarroi des jeux a une grande douceur pour son âme délaissée. Une cloche dure sonne, la classe s'ouvre. Le poêle ronfle et par les embrasures, le jour se ternit dans la salle crépie. L'été, les rideaux jaunes sont tirés le long des tringles et, dans le veloutement de l'ombre, bourdonnent les mouches. André est assis, les bras croisés, selon l'ordre, le dos assoupi et la parole du maître tombe, lourde, dans le silence. Parfois bruisse un remuement de pieds, un rire.

Les décors mouvants s'accélèrent.

La sœur Augusta a gardé pour André un souvenir de sa pitié. Elle l'aimait d'une amour miséricordieuse et le conduisait aux saluts, aux vêpres, aux rosaires. Le faste des statues aux plis d'or rigides sous des vousoirs de marbre où, comme des flammes grandies, se miraient les cierges, l'émerveillaient. La religieuse parlait de sa présence occulte. Au soir elle le remmenait et, en temps de froidure, il marchait sous son ample manteau à capeline. Il lui était doux d'aller ainsi, à pas menus et trébuchants dans la tièdure de cette femme un peu maternelle. D'autres jours elle le conduisait au couvent, lui gardait des friandises ; des nonnes lui parlaient, penchées, et un prêtre en riant lui frappait de ses deux doigts doucement la joue.

Mais sa turbulence triomphe des tristesses et des abandons. L'oncle maugrée durant ses siestes. Dans l'avenue à triple draine de tilleuls d'où pleuvent avec les fleurs d'exquises senteurs aux soirs de juin, André joue. Les toupies volent et girent sous les fouets agiles puis, dans l'allée charretière où la glaise s'est durcie dans les ornières et sous le sabot des chevaux, ce sont des luttes, des batailles avec capitaines entre les gars des venelles voisines, des mêlées où les mottes jetées empoussièrent les chevelures et les fronts moites. André en sort victorieux souvent, les manches arrachées et les poches lacérées. Parfois encore il fait quelqu'après dînée buissonnière; il fuit, en maraude, seul, dans les herbes drues, dans les emblures, volant des racines dans les sillons, ivre de la grandeur des vastes solitudes, frisonnant devant les soirs barbares et pourpres.

Sur les tréteaux de songe où les ombres défuntes font des gestes taciturnes, les décors se précisent.

Voici une arrivée dans une bâtisse aux fenêtres mornes. Un mur désormais encercle ses courses folles. Les larmes ne perlent pas aux cils d'André; son âme a appris dès longtemps à contenir et à renfermer en elle ses émotions pénibles. Une angoisse seulement l'étreint. Le premier repas fut dur à avaler tant il eut le cœur gros. Ce furent des années jamais ensoleillées de joie, sans amitiés sinon mensongères. Fastrier sent encore comme une odeur moisie le ranci du dortoir badigeonné où s'écoulaient ses nuitées insomniauses tandis qu'une lampe se balançait et agitait des ombres lentes.

A ses retours, lors des vacances, ses paroles sont sans émois et les tendresses s'émoussent sur son âme. Il revient s'asseoir à la table de l'oncle comme s'il l'eut quittée la veille. Quand les deux vieillards sont seuls, ils se disent :

— Selon moi André est un petit sournois. L'as-tu déjà vu rire ou pleurer ?

Durant la solitude de la pension il se plut à des lectures, faites au hasard des livres, sans choix. Son abandon avait déposé en lui une lie de tristesse sans tarir cette verve qui, durant l'enfance, s'apaise dans la vivacité des jeux et plus tard dans l'effrènement des rêves. Lui, la lecture s'offrait à le satisfaire : des sentiments sans cesse variés en des épisodes le tenaient en haleine comme dans les courses où les enfants se poursuivent tour à tour. En outre les froissements douloureux de son passé permettaient à son intelligenre précoce de comprendre les souffrances décrites. D'abord il aime Voltaire ; il se plut à son sarcasme gamin, à ses idées légères qui scintillent comme des gemmes claires. Puis d'autres œuvres et d'autres poèmes l'émurent davantage, le subjuguèrent même par le mirage ébloui de leur beauté tragique. De la sorte, les soirs s'écoulaient dans la salle d'étude le gaz siffle, les fenêtres sont ouvertes sur le préau où errent les souffles d'été, un silence règne et André lit en les dissimulant des volumes apportés par des externes. Les rimes sonores volètent et se heurtent dans sa pensée, comme, dans la nuit, les noctules ivres contre les vitres d'or.

André pousse en carrure. Les tréteaux de rêve se dissipent car ce n'est plus sur ces planches où chatoient les banderolles puérides mais en sa chair qu'il ressent les émois de la vie et les alternatives des sentiments. Par un matin de joie le train l'emporta vers Liège, en vue d'études universitaires.

Dans cette ville, un grand-oncle, M. Lebras, lui servait par mensualités, les revenus de sa fortune.

A Fastrier son passé avaricieux avait gardé une

ingénuité d'âme très vive unie à une pensée très en avance sur l'âge. Il s'insurgea contre son enfance toujours si close, si froide. Les croyances religieuses et les puérités du culte furent rejetées avec la même désinvolture un peu martiale qu'il mit à allumer sa première pipe, sans voir le sens profond des choses qu'il reniait. C'était l'année 1889. Avidement il lut les brochures d'un banal lyrisme que l'anniversaire révolutionnaire suscitait. Les hommes de cette époque devinrent des héros ayant la destinée qu'il cut souhaitée à lui-même. En son âme ardente et troublée des appels romanesques et des pensées hétéroclites s'appariaient. A ces yeux inexpérimentés la vie offrait des perspectives fausses et un sens erroné. Dès longtemps accoutumé à toujours se fier à lui même, il prêtait à ses jugements une portée définitive. La femme se voilait pour lui dans le prestige de son hiératisme et quelque chose de sa mère se mêlait à son charme. A l'internat, dans l'enfièvrement de ses lectures il avait aimé la Rebecca d'Ivanhoe. Outre ces troubles qui soulevaient ses sens et agitaient ses pensées, son rêve était désireux de merveilles.

III

A cette époque, de toutes les heures dont Fastrier se ressouvénait, une surtout lui était demeurée présente.

C'était au mois d'Avril et sous des chaleurs hâtives craquaient les bourgeons. Des feuilles grêles, d'un vert pâle dentelaient les branches. Aujourd'hui dans son âme plus assagie, il oubliait les mésaises et les joies de ce

temps mais, comme d'un cercle d'ombre, ce soir-là ressortait avec d'infinis détails sur lesquels dans la suite il se plut souvent à revenir.

Il se promenait le long de la Meuse. Sur la rive d'Angleur, les maisons très vieilles avec des jardins en terrasse au dessus de l'eau, des murs de briques moisis se reflétaient dans le fleuve. Le soleil voilé incendiait les nuages du côté de St-Gilles. Les désirs d'André s'apaisaient à voir la féerie des teintes et des mirages. Une volupté douce l'emplissait. Il regardait la prase du ciel et son bleu très pur se dégrader en nuances indécises jusqu'à se fondre en l'or du couchant. Des émois confus le troublaient. Sur les collines voisines les frondaisons printanières tachaient de leurs verdure neuves et claires les plants de chênes aux feuillages roux du récent automne et les sapinières sombres. Fastrier s'inclina sur les bailles du quai. Il enviait de plonger les mains dans les clartés du fleuve et d'en faire sur son front ruisseler la fraîcheur. Le remous monotone des eaux l'émut d'un vertige, puis il laissa errer sa pensée sur les arbres de la rive opposée et ses lointains déjà grisonnants. Parmi les profils effacés l'église de Fétine haussait au-dessus de la brume sa grande croix de fer ajouré. En un calme abandon Fastrier jouissait de la vie harmonieuse des choses. Mais quand il se détournait les lourds chataigniers de l'Evêché, la tour trapue de la cathédrale, la citadelle de Sainte-Walburge se fonçaient sur un ciel irradié. Il reprit sa marche. Au-delà du Val Benoit la Meuse forme une courbe lente. Le chemin de halage, bordé de haies folles et ventruées, cache des briqueteries et un charbonnage et dans la sérénité du soir s'entend son souffle de fatigué. Un ventilement de fraîcheur errait sur le fleuve. A la gauche de Fastrier

les collines se pourpraient sous les buées qui s'élevaient de la terre humide et chaude.

En face de lui s'étageaient Jemeppe, Seraing et Lize. La Meuse paraissait un flot de métal igné débordant en cataracte d'une fournaise éventrée — le soleil — flot froidi peu à peu pour redevenir vitreux et glauque. Les fumées au-dessus des usines se teintaient d'une écarlate tragique. Les terris crayeux, les halls, les gueuleux aux vomissements de flammes, les montagnes se noyaient en des couleurs ardentes, rayées d'or. Fastrier regardait presque éperdûment ces splendeurs ; ses paupières en étaient meurtries et douloureuses. Par une sensualité étrange il s'enivrait de lumière. Avec la tristesse qu'éveillent les magnificences mourantes, il vit, dans le fleuve dont s'éteignirent les eaux, sombrer le disque énorme et cuivreux du soleil.

Accablé d'une immense lassitude il s'assit sur la rive. La nuit lente s'abaissait. Des voix lointaines et assourdies venaient jusqu'à lui ; sous ses pieds l'eau ridée bruissait sur les cailloux de la berge. Dans le ciel ardoisé luirent des scintillements furtifs d'étoiles. Lentement Fastrier se leva. Vers lui venaient une dame et une jeune femme. Sans qu'il aperçut leur marche elles allaient à lui et semblaient grandir comme les apparues d'une légende. Dans le clair sourire de la jeune femme, André crut retrouver, unis, tous les sortilèges épars de ce crépuscule qui l'avait tant enivré. Sa beauté était éblouissante, pareille à une lumière dans le contraste de l'ombre ; en ses cheveux d'or cendré erraient encore des caresses de soleil. Fastrier ignorait par quelles compli-
cités occultes et quels enchantements cette passante avait soudain et à toujours subjugué son rêve et sa pensée...

LÉON PASCHAL.

POÈME D'AUTOMNE.

à Henri Vande Putte.

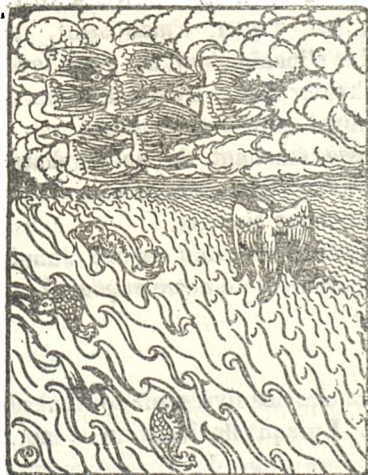
*Dans le soir automnal, une source bruine.
Même source, autrefois, chantais-tu de l'adieu,
autrefois, au beau mois des brises et des fleurs ?
Autrefois, une vague, en silence chantant,
une vague tombant sur la vague voisine
disait tout l'air en joie autour de toi, Printemps !
La chanson des parfums s'arrachait aux corolles,
montait comme un essor, trouait le ciel en feu,
perpétuait son vol, coup d'aile et brusque envol,
et par delà la nue, en l'infini perdue,
dispersait dans l'azur les atomes de Dieu.
Par tout l'espace large et ses cris délirants,
par les champs, par les bois, par les prés, par la vie,
c'était le dogme en fleurs de l'éternel Printemps
selon lequel s'aimaient la matière et la Vie.
Pourquoi faut-il qu'un cri se prolonge en écho ?
Printemps, pourquoi l'été après ton charme d'eau,
d'eau douce et fraîche et pure, et vivante et vibrante,
pourquoi l'Été brûlant comme un cœur trop plein d'Elle,
et qui arde, et consume un peu plus de sa chair
à tout baiser de vent reçu dans la lumière ?
Une fuite éperdue a déserté les sentes :
roucoulements, sourdement longs, de tourterelles,
vagues parfums d'on ne sait quoi, chuchotis d'ailes,
douceur d'une musique au loin, et frémissante,*

*et qui décroît, et recommence, et se termine,
 et reprend pour s'éteindre, et se tait, et s'est tue....
 O languissante paix des matins de soleil!
 Il fera chaud. Le ciel est bleu par toute nue;
 Le croissant s'apâlit d'une lune très fine,
 et l'heure, très ancienne, est neuve de réveil,
 en un palpitement immense de lumière !
 Le cantique exultant des oiseaux a jailli,
 si lumineusement vers la beauté de l'heure,
 qu'on croirait les gosiers ailés de pauvres leurres,
 et que c'est la lumière éperdument qui chante !
 Le printemps n'était plus qu'un souvenir de nids ;
 l'espoir était éclos des bourgeons et des fleurs ;
 dans l'air traînaient, très bas, d'enivrantes senteurs,
 et tous, levant le nez, respiraient de l'amour :
 Ce n'était plus déjà cet amour musical,
 timide, qui n'osait se dire, au mois des sèves.
 Le sang des vierges, lourd heurtant, leur faisait mal.
 Déjà, parmi le plus spirituel des rêves,
 des projets se levaient d'étreinte un peu moins pâle....
 — Les nuits étaient parfois plus douces que les jours.
 Et puis, un coup de bise, et l'effacement brusque
 du décor ébloui dressé pour l'été d'or ;
 les diamants du ciel se faisant plus splendides
 avant l'instant fatal désigné pour leur chute ;
 le soleil paraissant un grand ostensor vide,
 les bois se dépouillant de leur prestige vert,
 et l'arrivée enfin, par des chemins divers,
 de l'appareil crucifiant du vieil hiver.....*

*Mon âme, qui m'avez, sous des formes changeantes,
 accompagné durant ce voyage où l'on sème,*

*vous allez récolter la science savante ;
et vous saurez qu'il faut mourir et puis renaître,
renaître et puis mourir, de soi-même en soi-même.
s'aimer en tous reflets, se voir en tout amour,
perpétuer son jour en tous les jours futurs,
et se perdre en clameurs devant toute nature,
pour vivre enfin la vie énorme de la Vie !*

GEORGES RENCY.



FEUILLETS RETROUVÉS.

Mardi 5 août.

Hier soir j'ai rôdé sous ses fenêtres. C'était l'instant où elle se met à son piano. Combien d'heures exquises n'avons nous pas vécues, elle caressant de ses menus doigts roses les dents d'ivoire du clavier, berçant du rythme des *lieds* aux étranges harmonies les rêves câlins ou affolants dont s'irradiait notre amour ; — moi penché vers elle, aspirant le capiteux parfum de tout son être, le parfum grisant qui paraissait s'envoler sur les ailes des notes claires et sonnantes éparpillées par la chambre.

La mélodie, peu à peu, s'alentissait, mourait, les mains de Jannine s'inanimaient, ses yeux levés vers moi achevaient de chanter les tendresses dites par la romance et longtemps ainsi, savourant comme une subtile et délicieuse ivresse émanant de nous-mêmes et de la vague discrétion des choses alanguies en le clair-obscur du salon, — nous nous aimions.

Hier soir son piano n'a point chanté. Jannine serait-elle donc vraiment triste de notre rupture ?

7 août.

J'ai laissé chez elle des livres que souvent nous feuilletions ensemble. Lorsqu'elle lisait un sonnet, quelque chant d'amour, une page de Musset ou de Verlaine, c'était comme si son âme avait chanté de vers, et mon âme s'extasiait.

Depuis six jours je n'ai pu ouvrir un livre.

Jeudi.

Et ses câlineries, ses entrains d'espiègle lorsque nous passions une matinée à la parer, à la bichonner ainsi qu'une petite reine qu'elle était ! Je paressais délicieusement sur le divan et la regardais se pavaner, mutine et riieuse devant les glaces...

Pourquoi tout est-il périssable ? Il faut cependant bien que je l'oublie.

Lundi, 11.

Elle a dû aller entendre le Concert du Jardin ; mais je n'y suis pas allé : c'est devant *chez nous* que je suis passé, que je me suis égaré, seul dans la rue morne.

Jannine sans notre petit nid, dans le cadre mignon et exquis dont s'entourait notre amour, ce n'est plus Jannine, ce n'est plus notre amour.

Les persiennes étaient toujours closes, la maison silencieuse.

.

Le facteur passe devant mes fenêtres et plus jamais ne m'apporte de lettres d'elle.

Ses lettres ?

De petits fragments de son cœur qui m'arrivaient toujours joyeux et rieurs — et parfumés de tendresse.

Le 16 au soir.

Un ami mort — douleur nouvelle. On l'a enterré ce matin. Il fut officier. L'empanachement, les chamarrures, les claironnades des honneurs officiels apportèrent tout leur éclat à la cérémonie. Lors de la levée du corps, rangés, les vieux de l'Hospice, lugubres porte-cierges, éploraient du deuil miséreux de leurs hauts chapeaux

roussis, de leurs redingotes élimées, le cortège moins sombre des prêtres en surpris blancs, des enfants de chœur, du bedeau psalmodiant.

Lorsque la bière parut toute fleurie et allumée des petits éclairs qui s'enflammaient aux ors de l'uniforme et à l'acier des armes étendus sur le drap de velours, un commandement — dans tout le silence qui se recueillait parmi la foule découverte — cingla le front de la troupe alignée sur le trottoir. Un heurt bref et sec de feu de peloton déchira le calme, les tambours scandèrent un « aux-champs » solennel.

Et c'est alors qu'un des vieux de l'Hospice, soudain requis par une hantise d'autrefois, se redressa correct et fit le geste, avec son cierge allumé, de présenter l'arme, de rendre avec les autres les honneurs militaires commandés par l'appel du chef.

Puis, bruyamment, sacrilège presque, un grand rire de sa vieille bouche strida, macabre, inextinguible.

J'appris que le veillard fut soldat jadis. Et moi je compris la douleur des anciennes amours abandonnées l'affolement des souvenirs. Et longtemps j'entendis s'érailler le rire douloureux du pauvre homme.

17 août.

Cette nuit je me suis éveillé en sursaut. Je riais très fort et s'embrassais comme en un délire quelque chimérique vision.

J'ai songé au vieux de l'hospice et j'ai eu peur.

Samedi 23.

Je m'en étais bien douté : elle est partie. Mais notre petit *chez nous* ? Il est toujours là, abandonné.

C'est étrange du reste comme la certitude de son départ me trouble peu. Serais-je bien fort désormais?

Puis il me semble que si on m'annonçait que je ne verrais plus jamais nos chambrettes, le mystère des tentures, le grand lit bas tout fleuri de dentelles, le foyer clair où pétillaient les bûches, le piano, les livres, le guéridon de laque aussi sur lequel on servait le thé, si petit, si étroit qu'on ne pouvait en approcher qu'un seul fauteuil pour nous deux... oh! je ne pourrais plus vivre.

Oui, je veux revoir notre délicieuse et mignonne retraite.

26 août.

J'ai eu peur d'être faible, de pleurer, de m'affoler, de vouloir la reprendre, de rappeler l'oiseau si je me retrouvais seul au nid et j'ai longuement hésité avant d'entrer.

Hier je me suis cru assez fort et j'ai tout revu, tout, très calme, très seul, très même depuis son départ.

J'ai pleuré, — mais je ne crois pas que ce fût de chagrin. Car j'ai peu pensé à elle et j'étais si bien de me revoir parmi toutes nos petites richesses, toute cette douce intimité. Les portraits, les eaux-fortes et les sanguines éparpillés sur les murs m'ont souri et les cristaux, les ors, les soies ont eu des scintillements comme de joie.

Dimanche 31.

J'ai longtemps lu, installé à la fenêtre, comme autrefois, mais seul aujourd'hui. Une chose me manque encore : c'est le chant du piano.

22 octobre.

Je retrouve ces pages après deux mois.

Je n'ai plus revu Jannine. Et je suis redevenu heu-

reux parmi toutes mes choses adorées. *Chez nous* se trouve Claire.

Claire est brune. Jannine était noire. Moins joyeuse qu'elle, mais peut-être plus aimante, elle a pris sa place devant l'Erard. C'est du Borodine surtout, la Ballade en *fa* de Chopin ou les *Élégies* de Sokoloff qu'elle me joue.

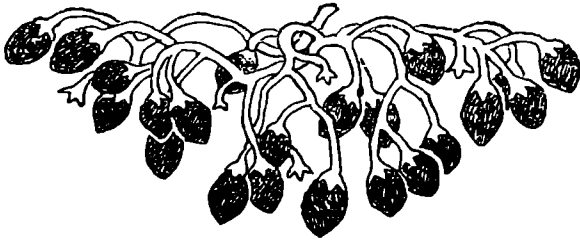
Nous lisons ensemble les *Dédicaces* et je l'aime, la chère enfant, je l'aime — oh ! tant et tant.

Mais je ne suis plus sûr de moi : car il m'avait semblé bien aimer aussi Jannine et c'est plutôt la douleur de vivre loin de tout ce qui respirait notre amour, tout ce qui en vivait, tout ce qui en encadrait le charme et l'extase, que celle de ma maîtresse qui m'affola ; ma passion s'est égarée en trop d'extériorité.

Et si Claire se séparait de moi aujourd'hui ?

Est-il bien certain que je la pleurerais : mon amour est-il fait pour cela d'assez d'intimité exclusive ? — Et pourtant je me figure bien que je l'aime....

Publiées par
PAUL ARDEN.



A PROPOS D'UN PORTRAIT.

Pour Michel Coenraets.

*Autour le paysage s'ensoleille
Montrant le château léger à tourelles
Où volettent de roses tourterelles
Et la pièce d'eau, si toute vermeille*

*Où lumineux se pavant des cygnes,
Qu'on croirait voir des gondoles de neige
Dans du soleil menant un beau cortège
En fête de nobles dames très dignes*

*Au propre perron tout fleuri des roses
Qui du balconnet rieusement pendent
Blanches et roses en folles guirlandes,
Au perron fleuri de roses écloses*

*S'avance la châtelaine jolie
En sa robe mousse et or à dentelles
Pour y rêver des choses irréelles
Dont sa jeunette âme exquise est remplie.*

*Gente comme une princesse jolie
En qui sourit cette grâce infantile
D'une charmante jeunesse indocile,
Elle est fière de se savoir jolie ;*

*Et c'est un peu pour cela qu'elle pose
Sa mignonne personne gracieuse
Avec bien des soins, la délicieuse !
Et que radieuse est sa mine rose :*

*Elle semble attendre le petit page,
Le choisi de ses amours de poupée ;
Vraiment on la dirait reine échappée
De sa cour et prête à n'être pas sage.*

ARTHUR SOUCHOR.



FORÊT HALLUCINÉE

POÈME

à Jeanne de Br.

Dans une Forêt Un adolescent parle adossé au tronc d'un hêtre,
tandis que le jour grandit insensiblement.

Voici qu'un jour se lève encor un matin clair
Avec le bruit des ailes éveillé dans les branches ;
La forêt penche
Jusqu'à mon front déjà du haut des hêtres fiers
L'urne de soleil et de joie.

Car je suis venu seul et d'âme libre
Du village vêtu d'ombre mauve et de soie
Qui dort là-bas de vapeurs embrumé
Je suis venu parmi les hêtres et je veux vivre
Cette matinée tout entière et la journée,
Songeant aux fleurs cueillies au Livre
Et sur les lèvres des jeunes Prophètes.
Et sur la bouche aussi des vieillards lents aux gestes
[raides
Qui vont plaintifs, usés de pauvre vie.

Plus haut.

Je viens faire aujourd'hui ma gerbe de jeunesse
Et les fleurs de pensée et les herbes des bois
Enlaceront leurs tiges-sœurs autour de moi.

Car mon âme est comme un baiser
 Qui demande un baiser à l'immense Forêt.
 Je viens m'agenouiller sous ses palmes de gloire
 Pour offrir mon Amour vaillant, mon beau Vouloir
 Au jour harmonieux dont l'aurore paraît.

Un silence. — Il reprend lentement, avec
 hésitation, comme parlant en rêve.

Des visages en foule parent mon souvenir
 Et des paysages aussi, très aimés :
 Ce sont tous ceux de la vallée.
 Depuis l'enfance, au village je les connus.
 Et c'est ici pourtant qu'ils me sont apparus
 Plus clairs, depuis un instant que j'y songe.

Il y a des figures graves et sereines :
 Celles de l'Étranger qui vint s'asseoir
 A notre foyer triste ; il prit nos peines
 Et nous les rendit, doux Espoirs —
 Mon père au front chagrin écouta ses paroles
 Et me baisait, petit enfant, sur ses genoux.
 Le lendemain
 Nous allâmes jusqu'aux écoles
 De la ville prochaine, par le même chemin
 Où je vins chaque jour ensuite. —
 Je parlais dès la sixième heure secouée
 En notes grèles sur les champs
 Et marchais vite
 Avec le baiser maternel
 Épars encor sur mes cheveux livrés au vent.

Les heures étaient belles
 Que nous tissait de clair savoir le jeune maître
 Et notre tâche facile par son sourire.

Là je sentis se délier mon être
 Et se fondre mon âme en miel de joie.
 Élaboré par les abeilles-fées, âmes du Livre.

Un court silence.

Et nous revenions au soleil rouge
 Par la route qui monte entre les peupliers
 — Les feuilles par milliers
 Bruissaient en mystérieux chuchotis —
 Parfois nous vîmes une vieille
 Triste et seule qui s'en allait vers les campagnes
 Ou vers une autre ville au tournant des montagnes,
 Portant son faix accoutumé
 De ferrailles usées.
 Et le premier qui l'avait vue l'accompagnait
 Portant le faix et mesurant ses pas.
 Elle ne parlait pas.
 Nous avions l'âme lasse en la quittant.
 Le silence rythmait nos cœurs unis
 Et nos mains s'étreignaient soudainement.

Un long silence. —

À voix lente et rythmée.

Je les vois sous mes cils baissés
 Qui s'en viennent dans le songe de cette heure
 — Cette heure matinale par les brumes bercée
 Entre les feuilles neuves et les gazons en fleur —
 Je vois venir à moi ces trois visages :
 L'Étranger qui passa par le village,
 Le doux maître disant la science et l'Amour,
 La vieille muette dans la mort du jour.

Leurs lèvres s'agitent... j'entends des paroles...
 Sont-ce les feuillées sous les brises molles?...

PREMIÈRE VISION

Je suis celui qui vint s'asseoir en souriant
 Auprès de son père, le doux paysan ;
 (Le logis était frêle et la moisson légère
 Dont jasait dans l'enclos le vent sur la poussière.)
 -- Ses yeux suivaient ses pas d'enfant, comme ils suivaient
 Le lent Sillon de sa charrue d'Habitude ;
 Son âme était déserte et le geste incertain
 Qu'il ébauchait vers l'horizon lointain...
 C'était l'homme du sol esclave
 Qui voit stérilement couler les Heures graves
 Le front serré du bandeau d'Ignorance :
 C'était l'âme pliée aux plis d'obéissance,
 Qui s'use d'Immobilité.

Je partis tard ;
 Il me suivit jusqu'au seuil — et sa main
 S'appuyait à son front — La simple vérité
 Par moi lui était apparue ;
 Il me suivit aussi sur le chemin
 Où la nuit calme était venue ;
 Et toujours il me suit, muet et confiant,
 Depuis ce jour, en son âme attentive.

Car je suis l'Avenir, je suis l'Espoir des Temps
 Et je passe comme une eau vive,
 Noyant toute l'horreur d'Hier
 Au limpide reflet de ma joie claire !

DEUXIÈME VISION

Me voici sous les hêtres, mon doux adolescent,
 O mon fils d'âme ;

Comme tes yeux m'ont vu là bas, souvent
Auprès de la fenêtre haute
Ou, dans l'hiver aimant suivre la flamme
Qui mêlait sur ta chevelure
Comme par jeu des lumières joyeuses.
— Me voici parmi la nature
Avec le même Livre et le même sourire ;
Mes mains sont parfumées de fleurs précieuses
Que je cueillis venant vers toi.
— Je montais à travers ces bois,
Et j'ai vu ta Pensée attentive et priante
Vaguer de clairière en clairière ;
Puis, elle se tournait, peureuse et lente
Crainitive de trop de lumière,
Et songeuse, rêvait aux taillis d'ombre.

Enfant, souviens toi des heures sans nombre
Ou le travail auprès du bien, penchait mon front :
La Science par moi te fut donnée,
La Science qui seule est Vérité
Et qui marche à l'Amour par l'ornière que font
Les roues persévérantes du Labeur.
— Je suis le Siècle d'Aujourd'hui qui peine et veut,
Et je tressaille
Au moindre vent qui chasse en la broussaille
La baie fraîche mûrie au grand soleil vainqueur.

TROISIÈME VISION

Et moi, la Vieille et la Penchée,
Je viens aussi ;
Car tu m'as appelée en ton souci ;
Entends, ce jour ma voix usée

Où se brise et renaît l'éternelle Douleur
 Des temps vécus... et des temps qui viendront !...
 — Je suis la maudite qui guette chaque Heure
 Apporteuse de frais bourgeons
 Qu'elle tient en sa robe relevée;
 Et je sais combien tomberont,
 Et que les autres seront dévorés
 Par le ver qu'ils nourrissent en leur cœur parfumé.
 Avant toi, Fils, j'avais croisé sur le chemin
 L'Étranger au regard serein
 Et le jeune maître au grave sourire...
 Ils ont pâli... puis, comme des enfants,
 Ont essayé de soulager ma lassitude,
 Et chargé sur leur dos pour la colline rude
 Le faix pesant —
 Mais, au faite arrivés, ils me laissèrent,
 Et, sans parole, plus loin, marchèrent.
 Leurs âmes vers la Nuit, en passant, s'inclinèrent.

Car je suis l'ombre inconsolée du Passé mort
 Et mes larmes tombées regermeront encor
 En semences d'Herbes vivaces
 Dont l'étrange grimace
 Ressemble à celle des pensées,
 Sur les tombes fraîches, semées.

L'adolescent semble se réveiller d'un songe — il fait
 quelques pas les mains écartées, s'appuyant aux
 troncs proches, le regard perdu aux coins feuillus.
 Il s'arrête de la même attitude et sa voix vibre
 claire et triste, avec des intonations de prière.

O Forêt de printemps, d'hiver, de Renouveau !
 Forêt d'Immensité sereine et de caresse,
 Toi, d'où tombe en beauté l'ombre même, et qui berce

Dans le balancement vaste de tes rameaux
L'âme de chaque feuille et des têtes farouches !...
Toi, Forêt adorable que nulle main ne touche,
Aide moi, réponds moi !
— Tu m'as donné le Rêve et la Vision claire
Du chemin parcouru
Où mes pieds ont laissé leur empreinte légère...
— Et maintenant, je suis comme un enfant perdu.

Des voix mystérieuses sous les branches m'appellent,
Et les deux plus graves se mêlent
En harmonie éparse comme un nuage d'or
Qu'un archet de lumière verse aux cîmes d'abord ;
— Mais l'Autre, la tremblante et plaintive, et cassée
Tiens mon âme enlacée
Dans son chant monotone où pleure un souvenir
Plus triste que ne sont joyeuses
Les vœux puissants d'Avenir
Parce qu'elle est brisée et lasse infiniment
Je me sens las aussi et d'âme douloureuse,
Et mort à tout Espoir, et pauvre, et frissonnant !...

Il tombe au pied d'un hêtre et reste immobile le
front dans les mains. Un grand murmure vert
de la Forêt et peu à peu si précise en mélodie
grâce et solennelle.

LA FORÊT

La scabieuse bleue
Et la bruyère,
Aussi l'or étoilé de l'épervière
Sont au bord des fossés encombrés de fougère.
Voici l'ombre odorante des sapins merveilleux

Et le brouillard épanoui des graminées. —
 Voici qu'un été fier sollicite l'Amour
 Des abeilles pour les corolles. —
 — Les grands cerfs sont couchés dans l'ombre de velours
 Que font les hêtres et les chênes....
 Depuis des mois, les nivéoles
 Ont tinté le printemps. — Le Printemps est passé,
 L'Été bientôt s'endormira de même
 Dans les bras de l'Automne à la bouche fanée
 Qui mettra sur son front le suprême baiser.
 Cependant je souris. — La tristesse est sereine
 De mes hivers silencieux
 Car je sais que la Vie est belle et souveraine
 Et parce que tous les fruits sont tombés
 Le vent sera plus doux dès la Veille prochaine
 Des brises parcourant les profondes branchées
 — La loi d'Amour enfant, fait mon âme immortelle
 Avec la loi de Liberté!
 N'aie crainte, lève toi. Conserve en ton cœur fort.
 Les souvenirs navrés
 Comme la jonchée d'or
 Dont chaque Octobre couvre mes racines puissantes.
 — Suis les voix d'harmonie heureuse et triomphante.

 Et gravés jusqu'au faite des monts graves et hauts,
 En pressant à ses lèvres la flûte de roseau !

Le murmure s'est éteint peu à peu.
 L'Adolescent écoute les yeux mouillés d'extase.
 Puis il se lève, cueille une branche verte au chêne
 le plus proche et redescend vers le village qui
 apparaît au loin dans un flamboiement de soleil .

(Achevé à Thourout, Septembre 95.)

M. CLOSSET.

TABLETTES

A partir du numéro de janvier 1896, qui paraîtra très prochainement, le Réveil subira des modifications importantes. Des occupation; personnelles tout-à-fait impérieuses nous sercent, Sérasquier et moi, à remettre en d'autres mains la direction de notre chère revue; ces trois grosses années où j'ai commandé à notre bord,—et les deux précédentes où j'aidais à la manœuvre,—m'ont valu mes plus chères amitiés, et j'en garde au Réveil une reconnaissance profonde. Au reste il me sera possible désormais de collaborer à notre revue plus assidûment que je n'ai pu le faire tous ces temps-ci, étouffé que j'étais sous mon lourd secrétariat. Et Sérasquier en pense tout de même.

C'est mon très cher ami Albert Arnay que le comité du Réveil vient d'élire directeur. Il sera secondé par M^r Mathias Robert comme secrétaire de la rédaction, et M^r Vandermeulen comme administrateur.

Bonne brise, capitaine ! Moi, je vais m'asseoir près du mât, et dire des vers aux étoiles.

X

Que nos lecteurs daignent excuser le retard de ce numéro triple : une grève prolongé de nos typographes nous a obligés à attendre jusqu'à ce jour l'apparition de notre revue.

La nouvelle direction prendra des mesures sévères afin d'assurer à jour fixe le service du Réveil.

X

Pour célébrer la publication simultanée de deux livres d'Émil : Verhaeren, *les Villes tentaculaires* et les *Poèmes* réédités par *Le Mercure de France*, et pour affirmer ensemble au cher et grand poète notre admiration et notre amitié, un banquet sera organisé à Bruxelles, en février. Un bulletin de souscription se trouve encarté au présent fascicule.

X

Par les soins de la revue *Durandal*, le mercredi 15 Janvier, en l'église de Notre-Dame de la Chapelle, à Bruxelles, a été célébré un service solennel pour le repos de l'âme du poète Paul Verlaine.

X

Très prochainement paraîtra chez Vanier un volume de vers de Gustave Kahn : *la Pluie et le Beau Temps*.

Aussi, chez Deman, un cahier de Kahn, illustré par Georges Lemmen, *Limbes de Lumière*.

×

Prochainement, sous le titre : *les Béatitudes*, sera éditée une suite de dessins, de Joseph Rulot, texte de Charles Delchevalerie, paraphrasant l'œuvre admirable de César Franck.

×

Prochainement sera publiée à Paris une revue : *l'Ame nouvelle* ; cette revue, dit une circulaire qui nous est adressée, serait plutôt le prétexte d'une association intellectuelle entre les jeunes écrivains de la génération toute récente, leur offrant de se solidariser et les unissant, ainsi, sans préjudice à leurs efforts particuliers, en un groupement central. La revue sera montée par cotisation annuelles de soixante francs. Directeurs : MM. Maurice Dumont, Ch. H. Hirsch, Paul Fort, E. Pilon.

×

Dans son numéro du 8 Décembre, *l'Art Moderne* affirme que la Maison d'Art n'est pas une maison publique.

×

La Jeune Belgique se transforme : d'anthologique elle devient critique, et paraîtra hebdomadairement. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter cet avatar. Tout au rebours du dieu, l'incarnation nouvelle ne tendra pas hélas vers un ciel supérieur !

Ce qui nous sépare de la Jeune Belgique, nous l'avons dit parfois, — rarement, car nous considérons comme cruellement vain de dénigrer une conviction quelconque. Mais je veux affirmer en quittant la direction de cette revue, que j'ai tenu toujours pour de très hauts artistes M. Albert Giraud — le véritable chef du Parnasse actuel — et M. Ivan Gilkin — malgré l'exhumation qu'il fit récemment de certains vers de jeunesse échappés au feu purificateur. Or la Jeune Belgique *critique* ne pourra plus nous donner les vers or, soie et sang de ces deux poètes, ni d'autres, fort estimables certes ; elle ne pourra plus être qu'une amplification, in-quarto, de ce memento fameux, extraordinaire d'esprit, de fougue et aussi de mauvaise foi, par instants, qui fit la joie ou la colère de tous les écrivains belges, depuis quinze ans. Et malheur à la revue dont le memento est aussi amusant ! On ne lit plus que ces notules, et alors... l'esprit tue les Lettres !

×

Quelques extraits d'une *Grammaire française à l'usage des flamands*, par M^r Guillaume Kirsch :

— « e est muet, donc on ne le prononce pas du tout : *livre* = *livr'*... *Catherine* = *Catrim'*....

— « g dur. Certains flamands éprouvent de la difficulté à émettre le g dur, ils en font une espèce d'h fortement aspirée : *garçon* devient à peu près *harson* ; *gourmand* = *hourmand* ; *gare* = *har'* ; *gouvernement* = *houvernement*. Pour corriger ce défaut il faut prononcer le g comme k et dire : *karçon*, *kourmand*, *kar'*, *kouvernement* ; les deux écarts se corrigeront l'un par l'autre et produiront le son voulu...

« l ne sonne pas à la fin de certains mots : *baril* = *bari*.. Il en est de même dans le pronom *il*, *ils*, suivi d'une consonne : *il court* = *i-cour* ; *ils n'ont pas de chance* = *i-non-pas-d'chans'*... (!!!)

— « On ne peut pas demander : Dans quelle rue *restez-vous* ? ni répondre : *Je reste* dans la rue de la Station. Il faut dire :.. *Je demeure* DANS la rue de la Station!...

— « Si le verbe *être* est conjugué impersonnellement, on emploie le subjonctif lorsque l'attribut indique *le doute*, *la volonté* ou *le sentiment* :

C'est dommage que votre frère ait si peu de goût pour la lecture ..

Je vous assure que cette récolte est timide, faite tout au hasard. Il y a dans cette grammaire cinq cents... choses toutes pareilles (notamment un paragraphe : *substantifs qui n'existent pas*, que je devrais citer tout entier). Et l'on voit que M. Kirsch ne s'est point attardé à ramasser ce que des cuistres antérieurs avaient déposé le long du Français. Ce qu'il nous offre est bien à lui. Pour folles que soient ces trouvailles, nous aurions jugé inutile de les réimprimer, n'était le titre que s'octroie M. Kirsch de *professeur à la section normale moyenne de Gand*, n'était, surtout, cette mention triomphale : *Ouvrage recommandé par le Gouvernement comme manuel classique pour l'enseignement dans les écoles normales*. Or *recommandé* par quiconque a quelque notion de pédagogie, se prononce *imposé*. Voici donc les futurs professeurs belges forcés de dire : *i-non pas d'chans'* (oh que non !) et : *c'est dommage que votre frère demeure dans la rue de la Station*. Je sais bien qu'ils ont déjà de fortes démangeaisons de s'exprimer avec cette recherche, mais j'ignorais que le gouvernement veillât avec une telle rigueur à l'intégrité du pur langage marollien. Toutes nos félicitations, Mo-sieu Kirsch, et à vous aussi, bon Gouvernement. On ne saurait assez applaudir à ces efforts : la Belgique est un pays si divisé, et vous voyez comme les Belges s'entendent bien, quand ils parleront tous la même langue. (Ceci, c'est du Coppée).

Au cas — possible après tout, on voit des choses !... — où cette grammaire constituerait, si j'ose m'exprimer ainsi, une fumisterie énormément grave, je redouble mes congratulations à *Monsieur Kirsch*, et m'offre même à le boire ensemble à sa propre santé !

X

¶ Monsieur Jean Delville n'est pas content. Il paraît qu'il a eu le prix de Rome et que les *chochetés* inévitables l'ont été fanfarant par les rues de Bruxelles. Ce n'est pas de cela qu'il n'est pas content, ou plutôt si... mais ce serait trop long. En tous cas, l'*Art Moderne* furibondisa, comme le sait faire l'*Art Moderne* des grands dimanches, extraordinairement et péremptoirement : « Carnaval, presse réclamière, conventionnalisme orthodoxe, Pietstecker, Swansbeck, Vanrattenderm ! » — bien d'autres épithètes : bref un article si terrible que je ne voudrais pas pour dix sous en avoir encourru un pareil.

Mais M^r Jean Delville sait écrire, lui aussi. Il s'en vante fort agréablement à la *Ligue artistique* : « En Belgique, ce petit village littéraire et artistique, la plupart des écrivains sont agacés de voir un peintre manier la plume « juste assez pour savoir écrire, « tant bien que mal (!) sa façon de penser et pour savoir, à l'occasion, se défendre contre les coups de dent des chacals de la critique. Ces messieurs prétendent avoir le monopole de l'écritoire. Ils ne pardonnent que fort difficilement lorsque, au moyen de leur outil, on les fourre de temps en temps AVEC le nez dans leurs petites ordures ! »

— Et je t'envoûte, et j'te massacre ! Ah ! *conventionnalisme orthodoxe* ? Eh bien, vous : *dilletantisme décadent, mauvais byzantins de l'Art moderne* ! Ah ! *Van Rattenderm* ? Eh bien : *titillation nerveuse des sensations hystérisées* ! Ah ! et *Pietstecker* ? Eh bien vous : *Petit monstre gonflé de vanité et de venin, toujours prêt à montrer la gueule à qui ne veut se laisser entortiller comme un petit lapin dans les replis mortels de sa queue !* (archi-sic)

C'est très long. A ce tout quoi l'*Art moderne* a répondu par d'autres généralités désagréables pour un nez qu'on aurait prononcé quelque part !

Tout ce nez-de-dandisme est extrêmement intéressant.

X

D'une récente chronique de M^r Coppée :

« Pour parler franchement, je n'approuve qu'à moitié cette
 » habitude moderne de changer le nom des rues. C'est assez
 » ennuyeux, d'abord, pour les habitants et les commerçants,
 » forcés de renouveler leurs cartes de visite et leurs « en-tête » de
 » factures ; puis, cela trouble les cochers de fiacre ; enfin, cet
 » honneur municipal n'est pas bien solide. On a si tôt fait de
 » remplacer une plaque émaillée par une autre. »

Vous me direz ce que vous voudrez, mais moi qui vous parle, la main sur la conscience, m'est avis que tout cela est incontestable.

X

Monsieur François Coppée flamand ! La chose nous est affirmée

par M^r Franz Foulon, qui paraît très renseigné. M^r Foulon, passant par la Flandre, s'avisa de découvrir un flamand basané et noir de chevelure. Il s'en émerveilla (s'il avait bien regardé, il aurait vu qu'une bonne partie de notre Flandre, entre Anvers et Gand, est habitée exclusivement par des autochtones tout pareils). Bref, il en fut si frappé qu'il en fit des vers, ce qui n'est point répréhensible en soi-même. Il y expose que c'est le vieux sang de la domination espagnole qui revient parfois aux veines flamandes. Les vers sont mauvais du reste; l'académie royale de Belgique en a félicité M^r Foulon, et qui plus est, M^r Coppée a fait tout de même :

« Votre pièce *l'Espagnol* — dit-il — m'a fortement impressionné, car je suis d'origine flamande et vous me donnez l'explication de mon teint jaune et méridional. »

Flamand, M^r François Coppée! Flamand? Mais regardez-vous donc, malheureux! Flamand, vous! — comme Memlinc, comme les Breughel, comme Ruysbroeck, comme Lemonnier, comme Maeterlinck, comme Verhaeren, comme Minne, et les autres? En voilà, des Flamands. Mais vous! jamais Flamand ne déchet à votre hypocrisie académique. Vous venez encore d'insulter un poète — oh oui! un fou si vous voulez! — que l'on torturait devant vous, et dont vous pouviez peut-être obtenir la grâce. Jamais un Flamand n'eut commis cette vilénie, mon Maître, — nous vous renions, entendez-vous, et moi, Flamand, je vous défends de calomnier encore notre race!

×

Extrait des *Pages littéraires*, revue suisse, n^o d'octobre :

...Ne déclamaistu pas contre la basse ivresse

La proclamant *vergogne* en un roi.....

(Marcelin Desboutin).

×

En divers périodiques fut encarté récemment un vélin immense timbré d'un lion passant, d'un de ces lions grotesquement efflanqués qui font l'admiration des typographes et des petits Gachons. Cet animal (le lion) s'aggriffe à l'*Art flamand*, œuvre nationale pour « célébrer dans un formidable apothéose (sic) l'aube radieuse du XX^e siècle et tout l'Art de la Belgique par surcroît ». Nous nous émerveillâmes à l'appel nominal des grands Maîtres flamands. Il paraît que Wiertz en est — le saviez-vous? Vous verrez que M^r Delville en sera quelque jour.

×

Un billet de notre ami Antonio Marquès (Mario Aladino) qui

est comme on sait un des champions les plus résolus de l'actuelle littérature brésilienne :

Mon cher ami Guequier,

Tu m'as passé pour avis les deux premiers numéros de la revue presque française *Arte*, publiée en espagnol et en italien à Coïmbre (Portugal). J'avais je te l'avoue, bien des sympathies préalables pour cette œuvre, de par les noms de ses collaborateurs annoncés : Théophilo Braga, Fialho d'Almeida, Ramalho Ortigão, et d'autres. Mais les pages ouvertes ! je ne crois pas qu'ils puissent s'engager, décidément, dans ce prétendu mouvement de régénération !

Vois-tu, nous autres, Portugais et Brésiliens, nous réfléchissons déjà bien assez comme cela les lointains rayons des lettres françaises, sans qu'il semble indispensable de nous ingénieur exclusivement à la répétition ingénieuse de tous les éléments panurgiens de MM. Pilate de Brinn'Gaubhast, Louis Duchosal, Jean Moréas, et d'autres esthètes encore.

J'ouvre une parenthèse pour te demander, à toi seul, mais n'en va rien dire au Réveil, hein ? — si tu crois que Maeterlinck, Verhaeren, Vielé - Griffin, de Régnier, Mauclair, d'autres encore de nos grands amis lèveront l'épée pour cette conquête coloniale ! Si j'osais, je les supplierais de ne pas aider à l'injuste strangulation de notre pauvre petite personnalité. Leurs vers sont trop beaux pour qu'ils soient, eux, aussi cruels que de pervertir notre littérature. Oui, *pervertir*, si grands soient-ils ! Ne pourra-t-on donc jamais nous laisser nous créer tout à notre aise notre art à nous portugais, brésiliens, espagnols, suivant nos climats, nos ancêtres, notre langue et notre fantaisie, et croit-on sérieusement que nos possibles copies des maîtres que j'ai dits, puissent valoir jamais *notre* récit naïf d'un vol de *nos* poumbas dans *nos* tamariniers !

Croirais-tu qu'on en est arrivé au Brésil à célébrer la désolation des grands champs de neige des tropiques ou à faire chanter le rossignol dans les saules brésiliens. Il n'y a chez nous ni rossignols ni neige, mais c'est nécessaire pour le succès de la parade exotique qui se joue à l'*Arte* et sur d'autres tréteaux.

Il nous faut un autre élan d'art. Et je crois que nous sommes assez âgés pour sortir de tutelle !

En tous cas, la devise hiéroglyphique de *Arte* est bien fautive : cet éphèbe battant des silex ! (du choc des idées jaillit la lumière !) me semble par trop naïvement prudhommesque. Au Brésil, nous traduisons cela par : « Cassar pacas sem cacharro. »

Mes bons saluts, mon cher Guequier, et puissent les dieux te garder de la littérature internationale !

A. M.

Chasser le lièvre sans chiens, je crois, mon cher Marquès ? Mais voilà qui devient tout à fait ordinaire, comprends donc ! Tous les chiens s'occupant momentanément des saucissons vers

libristes, parnassiens, vers-utilistes, que sais-je, après lesquels on les attacha, sont trop aises pour qu'on les dérange; en attendant, on chasse comme on peut! Pourvu qu'ils n'aillent pas prendre du ventre, au moins.

ALBERT GUEQUIER.

En dépit des efforts des membres du *Sillon* à imiter qui Courbet, qui Stevens, qui Burne-Jones, qui Rops et qui Verwee, l'exposition de ce cercle, quoique mélancolisée par une abondance exagérée de vaporeux *clairs de lune*, ne se départit pas, cette année, d'une majestueuse médiocrité. La note comique, on la dut à M. Hankar, qui exécuta un bien étonnant crachoir de vestibule; la note intéressante, la seule, à M. Cuvelier, dont les études au crayon d'après le nu, d'après un enfant mort, prouvent un dessinateur savant et probe.

Et le public des conférences écoute MM. Iwan Gilkin, Albert Giraud et la voix autorisée de M. Valère Gille.

L.

X

Malgré l'adjonction d'une section d'art industriel, malgré la bonne volonté apportée dans la sélection des peintures et une recherche dans la toilette des salles, — à l'imitation des petits salons de Bruxelles ou du champ-de-Mars, — jamais exposition triennale ne fut plus conforme à la précédente. (L'immuable et triste restaurant lui même déverse toujours dans les salles douloureuses, avec le petit susurrement du bifteck qu'on grille, les mêmes odeurs de grillon).

Si la plupart de nos artistes étaient copieusement représentés à Gand, l'internationalisme aussi fut largement entendu, et la vieille robustesse flamande voisinait avec l'élégance parisienne, l'originalité britannique; et les modes nouvelles, récemment importées de l'Amérique, de la Laponie et surtout de l'Écosse, bénéficiaient d'une hospitalité véritablement écossaise. Quoi qu'il en soit, et peut être mieux à cause de la diversité des langages, la plus franche cordialité et la bonne entente entre les huiles, les plâtres et les bibelots ne cessèrent de régner durant cette agréable fête, laquelle, ainsi que toute fête en Belgique, se termina par une tombola.

L.

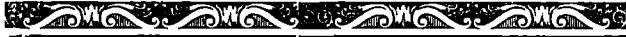


TABLE DES MATIÈRES

(TOME VI)

N° 19 et 20. — JUILLET-AOUT 1895.

Hors texte de Charles Doudelet.

Joost Terburg.	<i>Dialogues élyséens</i>	1
Cyriel Buysse.	<i>Petits contes</i>	9
Emmanuel Delbousquet	<i>Eglogues</i>	27
Maurice des Ombiaux	<i>Tcheu-Tcheure.</i>	33
Léon Paschal.	<i>Vers.</i>	66
Arthur Souchor	<i>Vers</i>	69
Henri Mazel	<i>Proses</i>	71
D. L.	<i>Billet.</i>	79
Denis Lalieux.	<i>Chronique littéraire.</i>	81
Le Réveil	<i>Tablettes.</i>	96

N° 21. — SEPTEMBRE 1895.

Emile Verhaeren.	<i>Les chansons en Belgique.</i>	97
Pierre Devoluy	<i>Fragments</i>	101
Pierre M. Olin	<i>Notre Port</i>	107
Charles Delchevalerie	<i>Suite au Jardin.</i>	110
Georges Marlow	<i>Les Gardiennes</i>	115
André Ruyters.	<i>Eux, la Nuit et la Musique.</i>	117
Joseph Loubet	<i>Conseils au Solitaire</i>	122

Blanche Rousseau	<i>Claire</i>	123
Marie Closset	<i>Vers</i>	132
Henri Vandeputte	<i>Le Mort</i>	134
Georges Lemmen.	<i>Bruxelles-Foire</i>	140
Le Réveil	<i>Tablettes</i>	146

No 22-23-24 — OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1895.

Le Réveil	<i>Paul Verlaine</i>	149
Emile Verhaeren.	<i>Noël</i>	150
Charles van Lerberghe.	<i>l'Insinuée</i>	151
Georges Mesnil	<i>l'Élégie Grecque</i>	154
Stéfan George	<i>Poemes</i>	165
Blanche Rousseau	<i>l'Étranger</i>	171
Max Elskamp	<i>Préface à des paysages</i>	184
Paul Fort	<i>Ballades</i>	186
Richard Ledent	<i>Chansons</i>	197
Georges Marlow	<i>Apaisement</i>	199
Léon Paschal	<i>André Fastrier</i>	200
Georges Rency	<i>Poème d'Automne</i>	215
Paul Arden	<i>Feuillets retrouvés</i>	218
Arthur Souchor	<i>A propos d'un portrait</i>	223
M. Closset	<i>Forêt Hallucinée</i>	225
A. Guequier	<i>Tablettes</i>	233
Table des matières pour JUILLET-DÉCEMBRE 1895.		240



TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(TOME VI)

PAUL ARDEN

Feuillets retrouvés 218

CYRIEL BUYSE

Petits contes 9

MARIE CLOSSET

Vers 132

Forêt hallucinée. 225

EMMANUËL DELBOUSQUET

Eglogues 27

CHARLES DELCHEVALERIE

La suite au Jardin 120

PIERRE DEVOLUY

Fragments. 101

) Les titres des poésies sont imprimés en italique.

MAX ELSKAMP	
<i>Préface à des paysages</i>	184
PAUL FORT	
Ballades	186
STÉFANE GEORGE	
<i>Poèmes</i>	165
DENIS LALIEUX	
<i>Billet</i>	99
Chronique littéraire	31
RICHARD LEDENT	
<i>Chansons</i>	197
GEORGES LEMMEN	
Bruxelles-Foire	140
JOSEPH LOUBET	
<i>Conseils au Solitaire</i>	122
GEORGES MARLOW	
<i>Les Gardiennes</i>	115
<i>Apaisement</i>	199
HENRI MAZEL	
Proses	71
GEORGES MESNIL	
L'Élégie grecque	154
PIERRE OLIN	
Notre port	107
MAURICE DES OMBIAUX	
T'cheu-Tcheure	33

LÉON PASCHAL	
<i>Vers</i>	66
André Fastrier.	200
GEORGES RENCY	
<i>Poèmes d'Automne</i>	215
LE RÉVEIL	
Paul Verlaine	149
BLANCHE ROUSSEAU	
Claire	123
L'Étranger	171
ANDRÉ RUYTERS	
Eux, la Nuit et la Musique.	117
ARTHUR SOUCHOR	
<i>Vers</i>	69
<i>A propos d'un Portrait</i>	224
TABLETTES	
	96, 146, 233
JOOST TERBURG	
Dialogues Élyséens	I
HENRI VANDEPUTTE	
Le Mort	134
CHARLES VAN LERBERGHE	
<i>L'Insinuée</i>	151
EMILE VERHAEREN	
Les Chansons en Belgique.	97
<i>Noël</i>	150

COLLECTION DU « RÉVEIL »

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

394 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionettes.* (Troisième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. 2,00

895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoirs.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. 2,00

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. 3,50

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. 3.00

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, ornat in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. 2.00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

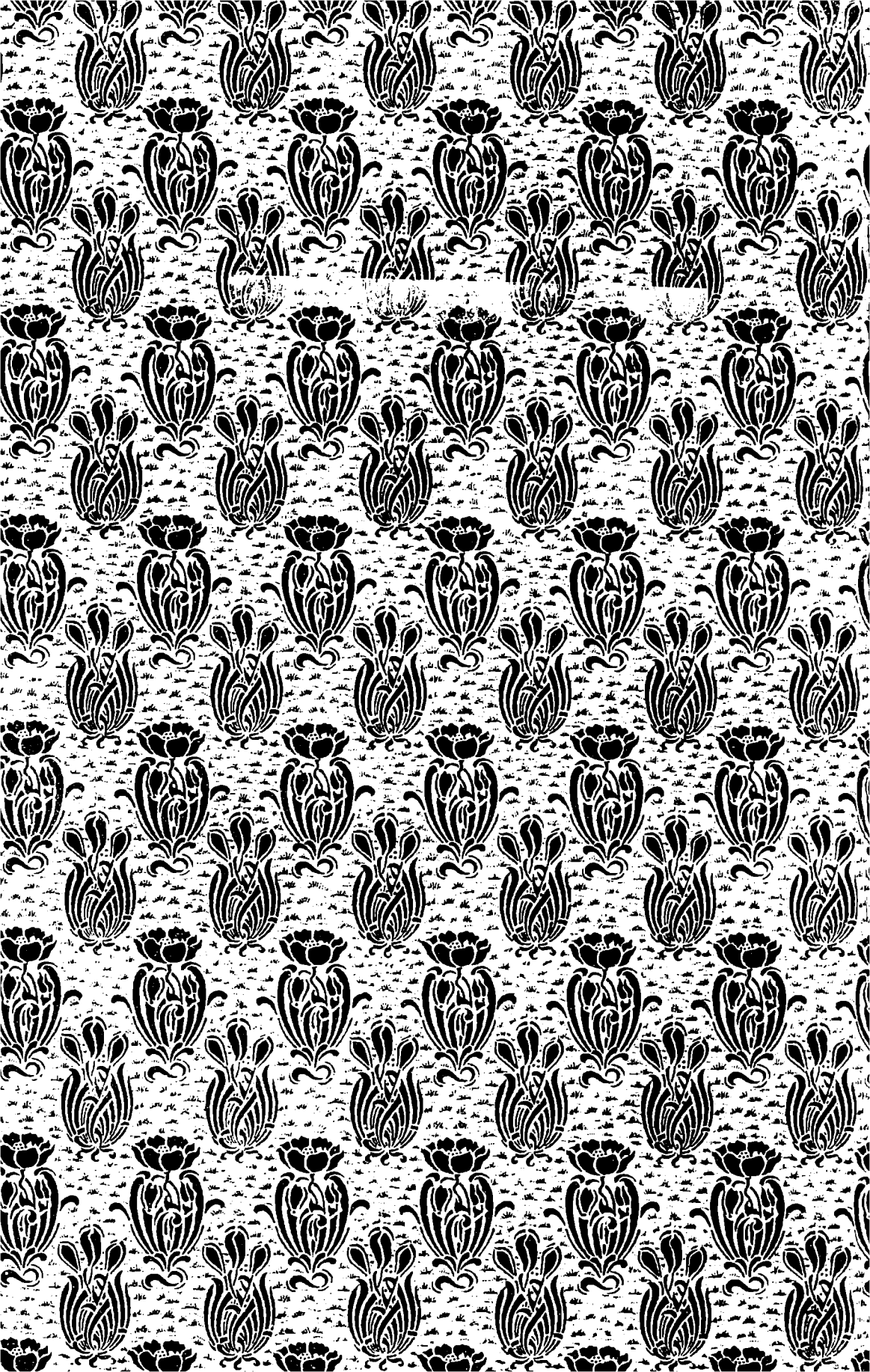
M. Kats, rue courte du Jour.
Gnuscé, rue du Pont d'Ile.
Heymans, rue du Bruul.
Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo.
Littauer, Oddeonsplatz.

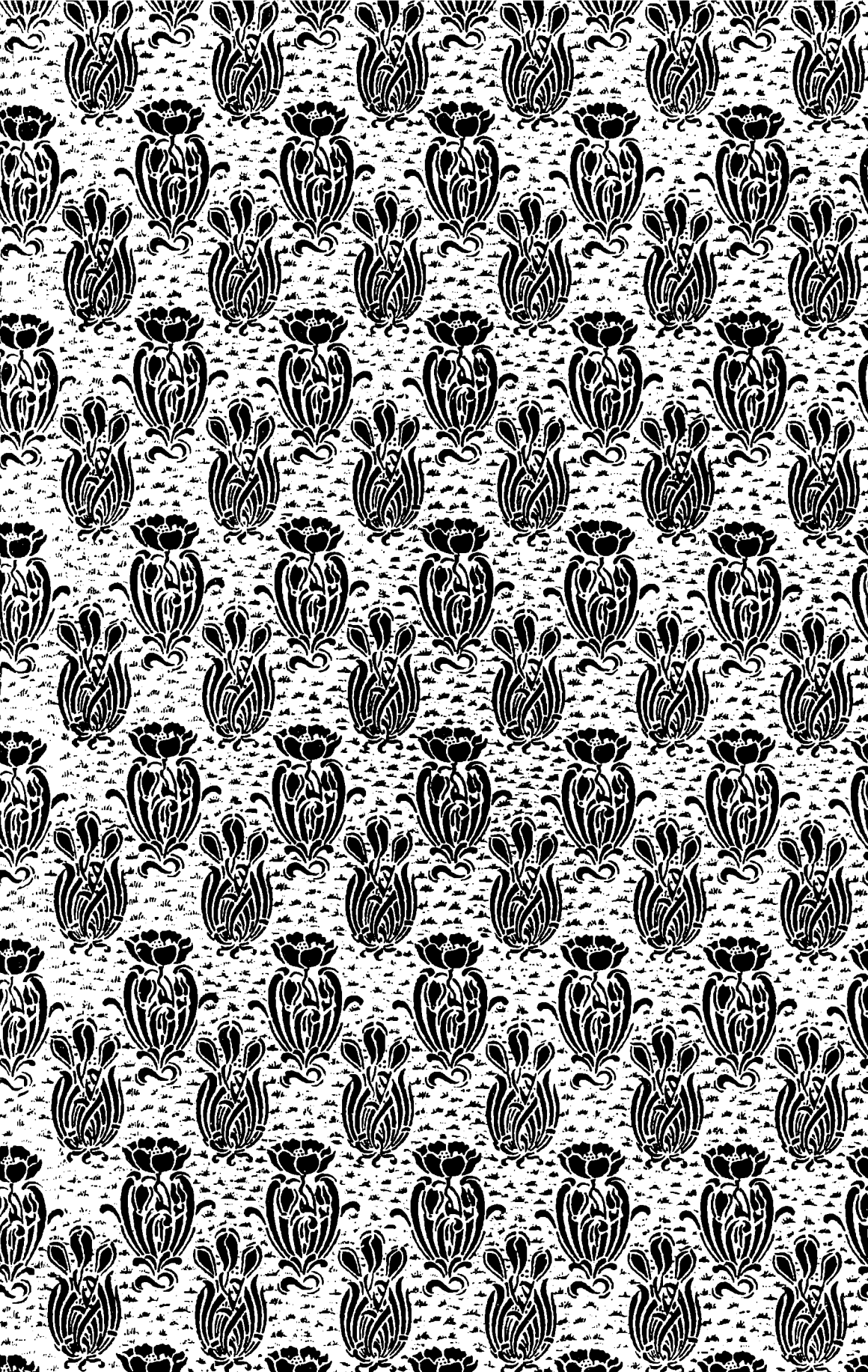
GAND :
LIÈGE :
MALINES :
PARIS :
LYON :
MUNICH :

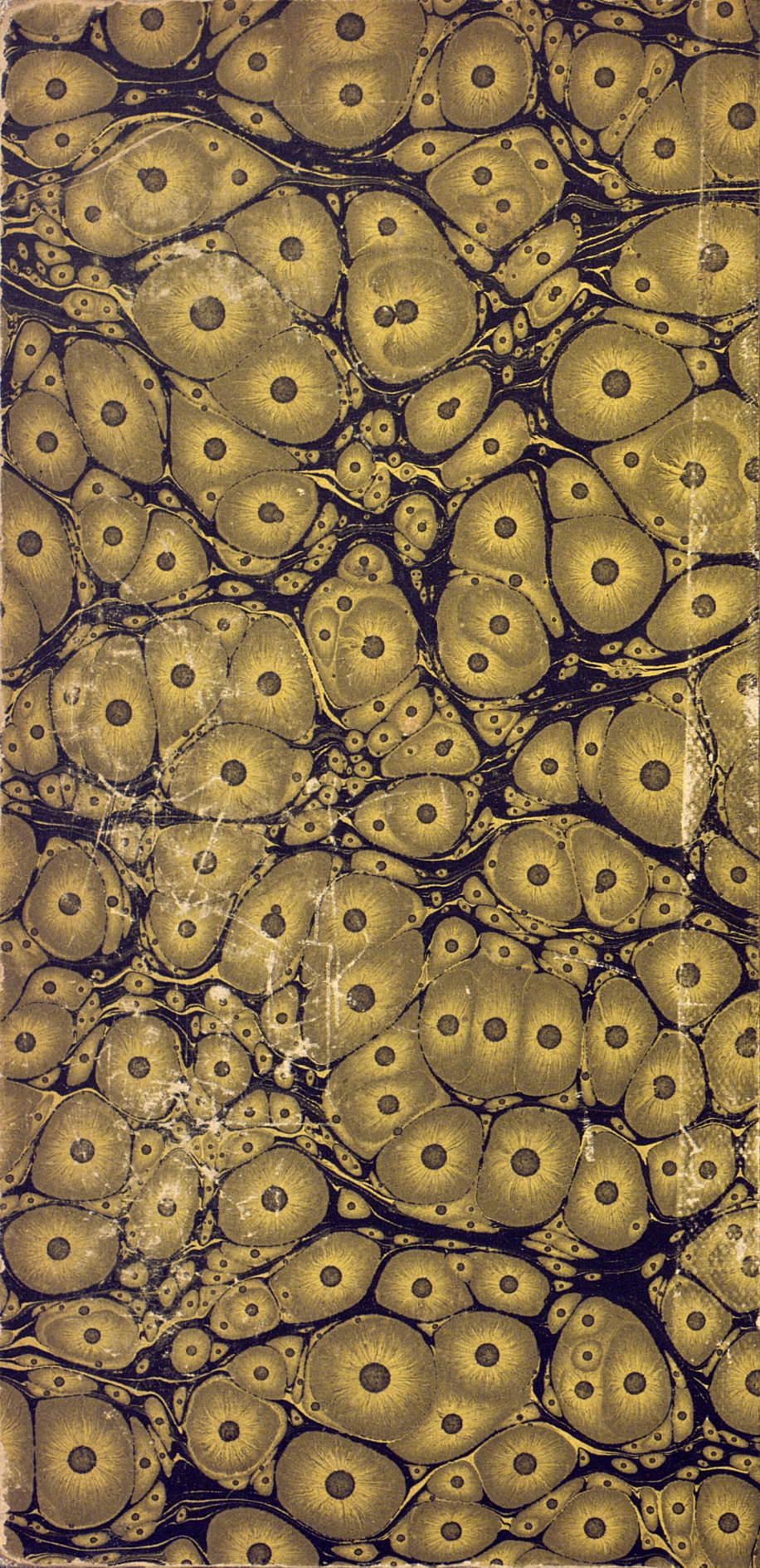
Forst, Place de Meir.
Deman, rue d'Arenberg, 16.
Doliger, Galeries de la Reine.
Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.
Engelcke, rue des Foulons.
Hoste, rue des Champs.

ANVERS :
BRUXELLES :
— —
GAND :
— —









Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.